

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
Faculté des lettres et sciences humaines
Département des lettres et communications

**Réception critique et figures mythiques de François-Xavier Garneau et de son
*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours (1845-1990)***

par Joël Lagrandeur

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de docteur en études françaises

Août 2019

Résumé

« Historien national », « premier historien scientifique en Canada », « père de la littérature canadienne-française » : ce sont tous là des titres encore utilisés aujourd'hui afin de désigner François-Xavier Garneau. Or, ces appellations, qui remontent parfois à loin et qui laissent présager que l'idée qui circule de l'historien et son œuvre, l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1845) est depuis longtemps figée, ont pourtant dû se construire sur un discours contradictoire. En effet, avant l'adoption de ces titres, Garneau et son œuvre ont dû faire face à une certaine contestation. Certaines ambiguïtés tendant à contredire la charge symbolique de ses titres ont également surgi une fois ces derniers passés dans l'usage courant.

En conséquence, il est possible d'imaginer que ces différentes figures constituent en fait des mythes qui, tels que définis par Gérard Bouchard, « institue[nt] d'une manière durable une valeur, un sens, un trait identitaire, une vérité quelconque » (2004, 9) et réussissent à se constituer et à persister en « se soustrayant en grande partie à la contestation ou en survivant aux contradictions » (2014, 95). Afin de démontrer que nos différentes figures de l'historien sont bien des mythes, nous nous sommes donc appuyé sur le discours émis sur l'homme et son œuvre entre 1845 et 1990 afin de déterminer d'une part de quelle façon le discours a réussi à imposer la charge symbolique de ces figures malgré les contradictions préalables, et d'autre part comment il a su s'adapter aux contradictions et aux contextes littéraires, historiographiques et sociohistoriques changeants afin de maintenir l'essence de leur charge symbolique.

Table des matières

Introduction	1
Hypothèse et objectifs	10
État de la question	13
Méthodologie	18
1. Le discours prémythique : une réception ambiguë (1845-1866)..	23
1.1. Contextes d'énonciation	25
1.1.1. Sur le plan littéraire : une absence de repères pertinents	25
1.1.2. Sur le plan sociohistorique : un changement de garde.....	27
1.2. Le discours sur l'œuvre	29
1.2.1. Le discours appréciatif : une œuvre marquante et patriotique.....	29
1.2.2. Le discours dépréciatif : la « fausse » nationalité canadienne défendue par Garneau	44
1.3. En résumé : une ambiguïté discursive	65
2. Garneau, historien national : la contradiction résolue et la naissance du mythe (1866-1913)	71
2.1. Contextes d'énonciation	72
2.1.1. Sur le plan littéraire : Casgrain et le mouvement littéraire patriotique...	72
2.1.2. Sur le plan sociohistorique : l'ultramontanisme, du radicalisme à la modération	75
2.2. Un historien national aux idées inacceptables : résolution de l'ambiguïté 	77
2.2.1. Mise en valeur de l'impact de l' <i>Histoire</i> et du patriotisme de Garneau .	81
2.2.2. Minimisation des « travers » de Garneau.....	118
2.3. En résumé : D'un historien national patriote à un historien national patriote, catholique et conservateur	151
3. De nouvelles contradictions à résoudre (1913-1960).....	162
3.1. Contexte d'énonciation	167
3.1.1. Sur le plan littéraire.....	167
3.1.2. Sur le plan historiographique.....	168
3.1.3. Sur le plan sociohistorique.....	173
3.2. Un historien national catholique conservateur auteur d'une <i>Histoire</i> libérale : résolution de l'ambiguïté.....	175
3.2.1. Mise en valeur du patriotisme et du conservatisme catholique de Garneau 177	
3.2.2. Restriction du libéralisme de Garneau à un cadre acceptable d'un point de vue conservateur catholique.....	192
3.3. Un premier historien scientifique canadien auteur d'une <i>Histoire</i> patriotique et littéraire : résolution de l'ambiguïté.....	245
3.3.1. Mise en valeur des caractéristiques scientifiques de l' <i>Histoire</i>	247

3.3.2. Réfutation de ce qui tend à contredire la scientificité de l' <i>Histoire</i>	256
3.4. En résumé : Garneau un historien nationaliste, conservateur catholique et scientifique	277
4. La refonte libérale d'un mythe garnélien conservateur (1960-1990)	282
4.1. Contextes d'énonciation	284
4.1.1. Sur le plan littéraire	284
4.1.2. Sur le plan historiographique	286
4.1.3. Sur le plan sociohistorique	288
4.2. Un historien national conservateur catholique... libéral : résolution de l'ambiguïté	289
4.2.1. Mise en valeur du patriotisme et du libéralisme de Garneau	290
4.2.2. Minimisation du conservatisme de Garneau	325
4.3. Un premier historien scientifique à la méthode peu scientifique : résolution de l'ambiguïté	338
4.3.1. Souligner l'obsolescence scientifique de l'histoire	339
4.3.2. Démontrer la scientificité passée de l' <i>Histoire</i>	348
4.4. Un père de la littérature canadienne à l'œuvre faiblement littéraire : résolution de l'ambiguïté	358
4.4.1. L' <i>Histoire</i> , une œuvre peu littéraire	359
4.4.2. L' <i>Histoire</i> , une œuvre à l'influence littéraire déterminante	365
4.5. En résumé : Un historien national désormais libéral, scientifique en son temps et littéraire par son influence	372
Conclusion	379
Annexe 1 : Lettre de Thomas-Benjamin Pelletier à François Desaulniers, 1 ^{er} décembre 1845. Centre d'Archives régionales de Nicolet, fonds François Desaulniers, F138/C1/10/6.	399
Annexe 2 : Lettre de Thomas-Benjamin Pelletier à François Desaulniers, 24 janvier 1846. Centre d'Archives régionales de Nicolet, fonds François Desaulniers, F138/C1/10/6	403
Annexe 3 : Occurrences répertoriées de l'utilisation du titre d'« historien national » pour désigner Garneau (1845-1870)	408
Annexe 4 : Note retrouvée dans notre édition de l' <i>Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i>	412
Annexe 5 : Tableau chronologique du corpus de la réception compilée de l' <i>Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i> de François-Xavier Garneau, 1845-1990	413
Bibliographie	436

À Isabelle, le roc sur lequel j'ai toujours pu m'appuyer.

À Pierre, pour sa grande patience.

Réception critique et figures mythiques de François-Xavier Garneau et de son *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1845-1990)

« N'ayant pas le loisir d'appliquer notre traité de la critique historique en rapport avec l'*Histoire du Canada* de M. Garneau [...], nous livrons au public le présent opuscule, dans lequel nous avançons et nous prouvons qu'il ne peut être assigné aucun rang à l'œuvre de ce monsieur dans la république des Lettres. »

– Maximilien Bibaud, *Revue critique de l'Histoire du Canada* (1855, 3).

Pour toute personne s'intéressant à la littérature ou à l'historiographie québécoises, le nom de François-Xavier Garneau et le titre d'« historien national », initialement employé par Joseph-Guillaume Barthe¹ et que consacre l'abbé Henri-Raymond Casgrain dans sa biographie de l'historien (1866, 132), vont de pair. Ce n'est toutefois pas le seul titre attribué à Garneau au fil du temps : on parle aussi de lui comme du « fondateur de l'histoire scientifique en Canada » (Gustave Lanctot, 1925) et comme du « père de la littérature canadienne-française » (Mason Wade, 1955, 289). Quant à l'œuvre maîtresse de Garneau, *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (4 vol., 1845-1852), elle a aussi droit à ses titres : Pierre Savard et Paul Wyczynski, notamment, en parlent comme du « plus important monument des lettres canadiennes-françaises au XIX^e siècle » (1980, 354). Ils s'accordent ainsi avec des critiques tels que Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, qui qualifie l'œuvre d'« Odyssée doublée d'une Iliade » (1883, lxii) et de « Bible » (lxiv), Jean Éthier-Blais, qui en fait « notre *Chanson de Roland* » (printemps 1996, 14), ou Berthelot Brunet, qui la considère comme « notre véritable hymne canadien » (1946, 25).

La lecture de certains textes critiques de *l'Histoire du Canada* pourrait faire croire au néophyte en matière de littérature ou d'historiographie québécoises que l'œuvre garnélienne a connu un succès immédiat et incontesté. Après tout, c'est ce que prétend

¹ Dans sa lettre du 1^{er} novembre 1853 à M. de Monmerqué (Louis Monmerqué) (10).

Gustave Lanctot en disant que « [p]resque dès son apparition, l'ouvrage de Garneau est devenu le livre classique de notre histoire » (1926, 171-172). C'est également ce que suggère l'article de Savard et Wyczynski dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* alors qu'ils remarquent le « vif succès que l'*Histoire du Canada* obtient au pays et ailleurs dès sa première édition » (1980, 354). Le tout donne l'impression qu'à toutes les époques, la littérature et l'historiographie canadiennes, canadiennes-françaises ou québécoises ont célébré l'oeuvre.

Cette impression, Gilles Marcotte, dans son introduction à une réédition partielle de l'*Histoire* en 1996, l'accentue en affirmant que Garneau a été « statufié » (1996, 8) presque immédiatement à la parution de son œuvre et que cette dernière a « rapidement [été] conscrée par l'intérêt national et [a échappé] à la lecture vivante » (8). En d'autres mots, selon Marcotte, la lecture de l'ouvrage de Garneau, figée presque dès sa parution, a peine à se renouveler.

Le fait que l'historien soit toujours désigné aujourd'hui par les différents titres énumérés plus haut renforce cette idée. Par exemple, Yolande Grisé rappelle, dans une édition intégrale et critique de la poésie de Garneau préparée avec Paul Wyczynski et publiée en 2014, que Garneau « fut le premier historien canadien à adopter une méthode scientifique dans l'écriture de l'histoire » (Grisé, 2014, 5). Pour sa part, Michel Laurin désigne encore Garneau comme l'« historien national » et le « père de la littérature canadienne » dans *Littérature québécoise en 30 secondes*, publié en 2017 (38). Bref, quand Garneau acquiert un titre, il le conserve.

Or, tout en parlant de cette stabilisation rapide du discours sur Garneau, Marcotte explique aussi qu'à l'origine, « la critique se f[ait] [...] dure » sur les « idées très libérales » (Marcotte, 1996, 22) de l'*Histoire*. Il note en outre que « [c]e n'est pas sans malaise qu'on célèbre l'œuvre de Garneau » (22) dans le siècle qui suit sa parution.

Un retour à la critique initiale de l'*Histoire* permet promptement de confirmer ces constats : les jugements négatifs sont nombreux dans la première réception de l'œuvre de Garneau. De divers degrés de virulence, ils contredisent la charge symbolique de bien des titres accordés par la suite à l'historien. Ainsi, avant d'être consacré historien national, Garneau fait notamment face à la critique de l'abbé Thomas-Benjamin Pelletier (qui signe ses textes du pseudonyme Y.²), qui juge « anti-canadien » (4 mars 1846, 1) l'esprit de l'*Histoire*. De même, le discours de Maximilien Bibaud qui, dans *Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau*, proclame l'« incompétence comme écrivain » (1855, 5) de Garneau, paraît incompatible avec le titre de père de la littérature canadienne-française que se méritera plus tard l'historien. Pour leur part, certaines critiques du traducteur de l'*Histoire*, Andrew Bell, présentes dans la traduction anglaise de celle-ci (1860) sont de nature à miner l'aura scientifique de cette dernière. L'Écossais d'origine présente comme tendancieuses certaines interprétations historiques de Garneau, effectue diverses corrections factuelles, discrédite des sources exploitées par l'historien canadien-

² L'identité de Y., longtemps restée un mystère, a été initialement dévoilée par Marc Lebel dans un article intitulé « Garneau disciple de Michelet ? » et publié dans le *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française* de décembre 1974 (3). Ce jugement s'appuie sur deux lettres envoyées par Pelletier à François Desaulniers, alors professeur au Séminaire de Nicolet, et datées du 1^{er} décembre 1845 et du 24 janvier 1846 (voir annexes 1 et 2), dans lesquelles Pelletier, alors préfet des études du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, s'identifie explicitement et incontestablement comme l'auteur se cachant derrière ce pseudonyme.

français et remet même occasionnellement en doute les connaissances historiques de ce dernier³.

Et, après que Garneau se soit mérité ses différents titres, des commentaires s'inscrivant en faux de ceux-ci resurgissent de façon chronique. Garneau, historien national ? Louis-Philippe Saint-Martin⁴, près d'un siècle après Casgrain, se demande pourtant si Garneau « mérite [...] vraiment le titre d'historien national » (1954, 393). Garneau, père de la littérature canadienne-française ? Sœur Paul-du-Sauveur⁵, pourtant, déclare, une dizaine d'années après Wade, que le mérite de l'œuvre « se situe bien plus au niveau documentaire qu'au niveau de la transposition littéraire » (1966, 198). Garneau, fondateur de l'histoire scientifique canadienne ? Pas selon Claude Fohlen, qui estime, un demi-siècle après Lanctot, que l'*Histoire* « ne répondait certes pas aux exigences épistémologiques des lecteurs du XX^e siècle » (juin 1980, 128), que son auteur n'a « jamais eu de méthode historique rigoureuse » (124) et qu'il « a œuvré avec les moyens du bord, sans se poser [...] de grands problèmes au sujet de sa documentation » (125).

Ces différentes contradictions nous laissent songeur face au constat que fait Marcotte de la stagnation du discours sur l'*Histoire*. Comment celui-ci peut-il être figé s'il est régulièrement contesté ? Si le discours sur Garneau n'évolue pas, pourquoi de nouveaux

³ Par exemple, Bell conteste fréquemment la taille des effectifs militaires français et anglais tels que donnés par Garneau dans le cadre de batailles opposant Français et Britanniques. Presque systématiquement, il gonflant le nombre de soldats français tout en réduisant celui des militaires anglais. En conséquence, toute victoire française paraît moins prestigieuse, et toute victoire anglaise semble l'être davantage. Nous avons traité de cette question et de celles des notes ajoutées par Bell dans sa traduction de Garneau dans notre mémoire de maîtrise intitulé *L'Histoire du Canada de F.-X. Garneau et sa traduction anglaise : analyse comparative de deux livres* (Université de Montréal, 2006).

⁴ Préfet des études au Séminaire de Saint-Hyacinthe au moment où il écrit cet article, Saint-Martin deviendra quelques années plus tard vice-doyen de la Faculté des Arts de l'Université de Sherbrooke, puis secrétaire de la Faculté des Arts de l'Université de Montréal.

⁵ Si Sœur Paul-du-Sauveur ne semble pas avoir particulièrement marqué le monde des études littéraires, il reste que son article paraît en 1966 dans *François-Xavier Garneau : aspects littéraires de son œuvre*, un recueil dirigé par Paul Wyczynski (alors son professeur et l'un des plus grands spécialistes de Garneau pendant la seconde moitié du XX^e siècle) et préparé pour commémorer le centenaire de la mort de Garneau.

titres viennent-ils se greffer à celui de l'historien national ? De là à soupçonner l'existence d'un mythe garnélien, par définition apte à « durer en se soustrayant en grande partie à la contestation ou en survivant aux contradictions », pour employer les mots de Gérard Bouchard dans *Raison et déraison du mythe* (2014, 85), il n'y a qu'un pas à faire. Ce pas, d'ailleurs, Marcotte n'hésite pas à le faire : il parle d'un « mythe Garneau » dont « la charge de sens est considérable » (1996, 13).

Marquons ici un temps d'arrêt afin de bien définir la notion de mythe qui servira dans le contexte de notre étude. A cette fin, nous nous sommes penché sur plusieurs travaux l'abordant afin d'en faire ressortir les principaux éléments constitutifs. De cet examen, nous avons retenu que la plupart des auteurs consultés s'entendent pour affirmer qu'un mythe combine une base factuelle et un discours interprétatif visant à donner à son objet un sens symbolique. Victor-Laurent Tremblay, selon qui le mythe « rapport[e] un fait réel, souvent concernant des personnages historiques », ajoute « d'une façon toute fantaisiste, [...] des péripéties fantastiques pour créer une légende », et « présente une signification symbolique » (1994), est de ceux qui ont exprimé cette idée de la façon la plus claire. Pascal Brissette retient aussi cette idée en affirmant que « le mythe est une histoire qui évolue parallèlement à l'Histoire » (1998, 137), et qu'il « se perpétue lorsque débute l'activité interprétative » (138) des faits historiques qui sont à sa base. Selon lui, cette activité peut amener une œuvre comme celle de Nelligan à justifier une pléthore de phénomènes : « l'état pitoyable de l'art au Canada français, la décadence de l'élite, l'aliénation du peuple, l'échec du parti québécois en 1980, et, pourquoi pas, le suicide chez les jeunes... » (138). En d'autres mots, en ajoutant une couche interprétative à la base factuelle qu'est la vie de Nelligan, il est possible de faire du poète le symbole de pratiquement n'importe quoi.

Le mythe, selon ces définitions, comporte donc au moins trois éléments constitutifs : la base factuelle (relativement fixe), le discours interprétatif (variable) et la charge symbolique. Toutefois, ceux-ci seuls ne suffisent pas à constituer un mythe, selon Tremblay, qui ajoute que ce dernier « se réitère paradigmatiquement, constituant un réseau symbolique s'étendant dans un temps et un espace déterminés » (1994). Brissette abonde dans le même sens :

le mythe est un paradigme herméneutique ou, pour le dire autrement, *une machine à donner du sens*, qui doit constamment être réactivée et rafraîchie pour continuer à charmer. Tous les grands récits, pour garder leur efficacité explicative, doivent être remodelés au fil du temps, sous peine d'être évacués de la doxa ou d'être rangés parmi ces récits secondaires que sont les légendes ou les contes (1998, 22).

Gérard Bouchard, dans *La Pensée impuissante* (2004), insiste lui aussi sur l'importance de la persistance du mythe : « Par le concept de mythe, j'entends une représentation collective qui, en s'appuyant ou non sur le sacré, institue d'une manière durable une valeur, un sens, un trait identitaire, une vérité quelconque » (9). Sa propagation dans un temps et un espace donnés et sa durabilité sont donc également, selon ces auteurs, des caractéristiques essentielles du mythe.

Celles-ci ne sont cependant pas suffisantes pour distinguer le mythe du simple stéréotype si l'on se fie à Paul-Augustin Deproost, Jean-Louis Dufays, Jean-Louis Tilleuil, Laurence van Ypersele et Myriam Watthee-Delmotte :

Ces deux notions recouvrent en effet un certain nombre de points communs : toutes deux désignent des représentations sous la forme d'images du monde qui sont élaborées de manière plus ou moins diffuse et transmises de manière plus ou moins informelle, par opposition à des savoirs, qui sont élaborés dans le cadre d'une recherche et transmis de manière formelle dans le cadre d'un enseignement. Ces représentations peuvent comporter une dimension axiologique : elles impliquent souvent un jugement de valeur positif ou négatif sur le phénomène concerné, et dès lors une adhésion ou un rejet, une portée de modèle ou de contre-modèle associée à ce phénomène. Il s'agit de représentations largement répandues dans les différentes couches de la société et inscrites durablement dans la mémoire collective : les modes passagères sont rarement qualifiées de stéréotypes ou de mythes — et encore moins d'archétypes. Ces représentations sont stables : même si elles remontent à plusieurs siècles, voire à des millénaires, et si elles prennent des colorations différentes selon les époques, leurs constituants de base ne varient pas ou guère au cours de leurs usages. Enfin, elles peuvent être aussi bien statiques (vérité générale, type de

personnage, de lieu, de situation) que dynamiques (raisonnement, histoire ou structure narrative) (2003, 10-11).

Il apparaît donc que tous les éléments précédemment présentés sont caractéristiques tant du stéréotype que du mythe. Se retrouvent en effet dans le précédent extrait les concepts de base factuelle (« monde »), de discours interprétatif (« représentations sous la forme d'images »), de charge symbolique (« jugement de valeur positif ou négatif sur le phénomène concerné »), de propagation du discours dans un temps et un espace donnés (« inscrites durablement dans la mémoire collective ») et d'adaptabilité (« colorations différentes selon les époques », « dynamiques »).

Qu'est-ce qui distingue alors le mythe du stéréotype selon ces auteurs ? La réponse se retrouve plus loin :

le point essentiel de leur acception différentielle est le sacré : le mythe est une représentation à caractère sacré, voire religieux, alors que le stéréotype est davantage employé à propos de phénomènes profanes [...].

Il convient d'envisager la sacralité non au sens exclusif durkheimien (qui oppose le sacré au profane et l'assimile totalement au religieux), mais au sens plus large d'objet transitionnel, médiateur entre les champs du visible et de l'invisible. On peut dès lors dégager une spécificité du mythe à l'égard du stéréotype en précisant qu'il pointe vers des questions originaires ou destinales, donc énigmatiques, ce qui n'est pas le propos du stéréotype (11-12).

À tous les éléments constitutifs du mythe précédemment mentionnés doit donc s'ajouter l'idée que le mythe, contrairement au stéréotype, relève spécifiquement du sacré, et plus précisément du récit des origines. Cette caractéristique tend à rapprocher la conception ici développée du mythe de celle de Mircea Eliade, dans la mesure où ce dernier soutenait que « [l]e mythe raconte une histoire sacrée, c'est-à-dire un événement primordial qui a eu lieu au commencement du Temps » (1988 [1957], 84). Elle rejoint aussi celle de Bouchard dans *Raison et déraison du mythe*, ouvrage qui porte spécifiquement sur ce dernier concept et compulse plusieurs études sur le sujet : « Le mythe se distingue aussi du stéréotype. Ce

dernier, tout comme le mythe, entretient avec le réel un rapport très libre [...]. Mais son autorité ne s'élève jamais au rang de la sacralité » (2014, 56).

Bouchard pousse plus loin encore sa définition du mythe dans cet ouvrage en lui attribuant huit composantes (le sujet, l'ancrage, l'empreinte, l'éthos, la sacralisation, le récit, les techniques de persuasion et les acteurs sociaux). Essentiellement, il présente le mythe comme une représentation sociale s'adressant à une collectivité spécifique (le sujet) et s'appuyant sur une expérience marquante de celle-ci (l'ancrage) suscitant chez elle une émotion spécifique (l'empreinte). De cette dernière, la collectivité dégage un ensemble de valeurs ou d'aspirations (l'éthos⁶) porté par des acteurs sociaux influents proposant un récit usant de diverses techniques de persuasion pour favoriser un saut cognitif (processus « en vertu duquel l'émotion prend le relais de la raison comme moteur premier de la conscience » (85)). Cela mène éventuellement à la sacralisation du mythe, grâce à laquelle ce dernier « peut durer en se soustrayant en grande partie à la contestation ou en survivant aux contradictions » (85). Sur ce point, Bouchard se pose notamment en héritier de Claude Lévi-Strauss, qui soutenait que « l'objet du mythe est de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction » (1958, 254).

⁶ Il importe ici de remarquer que la définition d'éthos proposée par Bouchard s'écarte de la définition rhétorique classique de ce concept. En effet, alors que cette dernière définit l'éthos comme « ce qui, dans l'énonciation discursive, contribue à émettre une image de l'orateur à destination de l'auditoire », par exemple le « [t]on de voix, [le] débit de la parole, [le] choix des mots et arguments, [les] gestes, [les] mimiques, regard, [la] posture, [la] parure, etc. » (Declercq, 1992, 48), ce n'est pas le sens que lui donne Bouchard. Celui-ci en offre plutôt une définition se rapprochant davantage de la dimension étymologique originale du terme, qui renvoie à une notion de mœurs, ou, plus précisément, à un système de valeurs partagé par une communauté donnée. Bouchard n'est pas le seul à définir ainsi l'éthos : selon la sociologue Pascale Bédard (automne 2015/hiver 2016), c'est là la définition la plus commune de l'éthos en sciences sociales, et c'est ainsi que Max Weber, notamment, entend ce concept dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ou encore dans *Le savant et le politique* (264-264). De telles différences dans la manière de définir l'éthos n'ont rien de surprenant : le linguiste Dominique Maingueneau (juin 2002), l'helléniste française Frédérique Woerther (janvier-juin 2005) ou Pascale Bédard (automne 2015/hiver 2016) elle-même, constatent tous que les sens du terme étaient déjà multiples dès l'Antiquité.

En outre, Bouchard précise qu'afin de surmonter le contradictoire pour susciter la sacralisation d'un mytheme, trois principaux types de pensée peuvent être employés : la radicale, la médiane et la recentrée⁷. Abordant d'abord la pensée radicale, le sociologue écrit que celle-ci, « en privilégiant la cohésion maximale, donne priorité à l'un des deux éléments en opposition, sacrifiant ainsi le second » (2014, 105). La pensée médiane, quant à elle, « conserve les deux éléments contradictoires et cherche à les articuler en introduisant un troisième élément qui effectue une médiation » (106). Lorsque le processus est couronné de succès, la pensée médiane peut être qualifiée d'« organique ». À défaut, elle est plutôt « fragmentaire ». La pensée recentrée, pour sa part, « est celle qui, récusant le postulat qui fonde l'antinomie, en rejette aussi les deux termes et les remplace par une autre équation, plus malléable » (107). Nous aurons l'occasion d'aborder des exemples de ces différents types de pensées au fil du texte.

Parce qu'elle est susceptible d'expliquer comment le mythe se construit à partir d'un discours contradictoire et comment il compose avec les contestations, la sacralisation telle que définie par Bouchard nous intéresse particulièrement dans le cadre de la présente étude. Ceci dit, il sera utile, pour bien comprendre comment ces discours peuvent être efficaces, de déterminer les valeurs qu'ils cherchent à promouvoir (éthos), la pertinence de celles-ci dans le contexte d'énonciation ou de réadaptation des mythes, et les types de pensée (radicale, médiane, recentrée) déployés pour favoriser ou maintenir une sacralisation. Il sera de plus nécessaire de confirmer leur sacralisation en évaluant l'adhésion que suscitent les différents récits mythiques.

⁷ À celles-ci s'ajoute la pensée parallèle qui, elle, ne cherche pas à résoudre la contradiction.

En d'autres mots, sans totalement écarter les éléments constitutifs du mythe qui relèvent davantage de l'étude sociale que de l'analyse de texte chez Bouchard, c'est surtout les éléments de la définition du mythe communs aux différentes études de ce concept présentées plus haut qui nous intéresseront. Nous retiendrons donc du mythe qu'il s'agit d'un récit fondateur cherchant à faire la promotion d'un éthos et employant dans cette optique diverses techniques de persuasion afin de résoudre des contradictions préalables et les contestations subséquentes dans le but de favoriser et de maintenir sa sacralisation.

Hypothèse et objectifs

Pour l'heure, nous ne pouvons que supposer que les figures de Garneau précédemment évoquées relèvent du mythe tel que nous le définissons en nous appuyant sur Bouchard, et plus précisément qu'elles constituent ce que ce dernier nomme des « agrégats mythiques », c'est-à-dire « des grappes étroitement intégrées de mythes (comparables à des mythèmes⁸) » (2014, 168-169). Ceci dit, dans la mesure où ces figures garnéliennes ont visiblement réussi à persister dans le temps, rien de ce que nous avons jusqu'ici observé à leur propos ne contredit l'idée qu'elles puissent être des mythes. De plus, chacune propose un discours des origines plaçant Garneau à la source de quelque chose : il est tantôt fondateur, tantôt père, tantôt précurseur. Et si le titre d'historien national ne propose pas explicitement cette idée de primauté, elle y est toute de même intrinsèquement liée par Casgrain :

C'est M. Garneau, *le premier* [nous soulignons], qui, à force de patriotisme, de dévouement, de travail, de patientes recherches, de veilles qui ont usé ses jours, fané sa vie dans sa fleur, est parvenu à venger l'honneur de nos ancêtres outragé, à relever nos fronts courbés par les désastres de la conquête, en un mot, à nous révéler à nous-mêmes.

⁸ En s'appuyant sur les études existantes à propos du mythe, Bouchard définit les mythèmes comme « les unités constitutives d'un mythe complexe » (2014, 169). Ici, ce mythe complexe pourrait être désigné de façon plus large comme le « mythe Garneau », qui tend à faire de l'historien un personnage pivot dans différents domaines, chacun de ceux-ci développant son propre mythe spécifique qui contribue à augmenter la valeur mythique globale du personnage Garneau.

Qui donc mieux que lui mériterait le titre glorieux que la voix unanime des Canadiens, ses contemporains, lui a décerné ? Nous avons le droit de l'espérer, l'avenir s'unira au présent pour le saluer du nom d'HISTORIEN NATIONAL [sic] (1866, 133-134).

En conséquence, afin de prouver l'hypothèse que nos figures garnéliennes sont des mythèmes, nous nous pencherons sur deux questions principales : réussissent-elles à se constituer à partir d'éléments contradictoires du discours qui précède leur formation ? Et résistent-elles aux contestations subséquentes pour se perpétuer ?

Notre premier objectif sera donc de comprendre *comment* elles ont pu être sacralisées malgré un discours contradictoire préalable. Comment, par exemple, s'est construit, malgré une certaine hostilité ultramontaine envers Garneau et la montée en puissance de cette idéologie au milieu du XIX^e siècle, un discours consacrant ce dernier historien national ? Qu'est-ce qui permet à ce discours de s'établir ? Qu'est-ce qui permet de maintenir l'*Histoire* à la base de l'histoire scientifique canadienne malgré le fait que des auteurs contestent la scientificité de l'œuvre ? Comment est-il possible de considérer Garneau comme le père de la littérature canadienne-française malgré un discours qui ne lui accorde qu'une faible valeur stylistique ?

Cette démonstration faite, notre second objectif sera de démontrer que la sacralisation de nos mythèmes a réussi à résister aux contestations subséquentes pour leur permettre de se perpétuer. À ce sujet, Bouchard énumère plusieurs facteurs susceptibles d'affecter un mythe :

On devine qu'un mythe commence à perdre de son emprise quand une ou certaines composantes du processus de mythification ne sont plus en étroite résonance avec le contexte social, et ce, pour l'une ou l'autre des raisons suivantes : elles comblent mal les attentes, les angoisses, les aspirations du moment ; elles reposent sur un appareil de persuasion déficient ; l'ancrage ne crée plus la même émotion ; l'éthos a perdu de son mordant ; l'alignement avec la praxis s'étant défait, le mythe entraîne des effets délétères, pathologiques ; les acteurs sociaux qui en faisaient la promotion ont décliné dans l'échelle de la crédibilité et du pouvoir ; des éléments importants du contexte ont changé (par exemple, l'apparition de nouvelles contradictions, de nouveaux défis, de nouvelles urgences). Si les mythes sociaux s'enracinent dans la praxis, tout changement structurel à ce niveau (dans les rapports de force, par exemple) se répercutera inévitablement sur le plan symbolique (2014, 128-129).

Il est facile d'imaginer les nombreux écueils potentiels auxquels ont pu faire face les mythes garnéliens. Par exemple, comment le mythe de l'historien national a-t-il réussi à survivre au déclin du principal acteur social à en faire initialement la promotion (Casgrain) ? Comment a-t-il composé avec la séparation de l'histoire et de la littérature en deux domaines distincts ? Comment les mythes garnéliens s'adaptent-ils au passage du flambeau d'une idéologie dominante conservatrice à une idéologie dominante libérale à l'ère de la Révolution tranquille ? Tous les éléments susmentionnés sont susceptibles de mener à une contestation des différents mythes garnéliens. Dans cette mesure, il faudra tout d'abord identifier les éléments suscitant un discours apte à affaiblir les mythes garnéliens d'une part, puis déterminer comment ceux-ci s'adaptent à ces éléments et discours d'autre part. Nous analyserons ensuite comment le récit mythique se réitère en tenant compte de ces contestations, et ce tout en restant conscient de la possibilité qu'un mythe soit remobilisé afin de soutenir un éthos différent de celui dont il faisait auparavant la promotion.

Ceci dit, il nous apparaît important ici de remarquer que nous n'avons pas comme objectif précis d'identifier tous les mécanismes qui entrent en jeu dans le cadre de la sacralisation et de l'adaptation de nos différents mythes. Sur ce point, nous chercherons, en nous appuyant sur un corpus substantiel de textes portant sur Garneau et sur son maître ouvrage, à faire ressortir certaines tendances discursives dominantes qui mettent en valeur (ou relèguent dans l'ombre) certains traits de l'homme et de l'œuvre ou à expliquer les contradictions, incohérences et ambiguïtés apparentes entre certains de ceux-ci. Dans cette mesure, nous porterons attention à la réitération régulière de certains arguments ou à l'accumulation de discours ayant un objectif commun, ce qui nous amènera à certains

endroits à cumuler quelques citations (parfois d'une certaine longueur) afin de bien démontrer nos affirmations.

État de la question

Puisque notre thèse analysera d'abord et avant tout le discours sur l'œuvre de Garneau, il importe de tenir compte en premier lieu des études s'étant penchées sur ce sujet. Et si plusieurs études, parmi lesquelles les biographies de l'historien⁹, traitent plus ou moins directement du sujet, nous en avons retenu quatre qui, en plus de s'y intéresser plus avant, réitérent essentiellement le discours des autres sur ce point (biographies incluses).

Parce que leur propos et leur construction sont similaires, les deux premières études, « L'œuvre de Garneau et la critique de son temps », de l'abbé Georges Robitaille (1945), et l'article de l'abbé Louis-Philippe Saint-Martin intitulé « L'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau et la critique » (décembre 1954), seront ici abordées de pair. Ces deux articles proposent des inventaires commentés des différentes critiques de l'œuvre de Garneau, généralement formulées du vivant de ce dernier. Dans chaque cas, l'auteur s'adonne à un résumé commenté de la critique évaluant la justesse de celle-ci. Si, vu leur nature presque purement inventoriale, l'utilité de ces deux « critiques de la critique » reste limitée dans le contexte de notre étude, elles ont tout de même l'avantage de bien faire ressortir la polémique existant autour de l'*Histoire* à sa parution. La critique ultramontaine de l'idéologie de l'œuvre de Garneau qui y est présentée est en effet d'une sévérité frappante pour quiconque plonge dans ces articles avec l'idée que l'*Histoire* a été immédiatement et unanimement acclamée dès sa parution.

⁹ Les quatre principales biographies de l'historien (Henri-Raymond Casgrain (1866), Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1883), Gustave Lanctot (1926) et Gérard Bergeron (1994)) comportent en effet toutes une partie plus ou moins longue et exhaustive portant sur la critique de l'*Histoire* et généralement sur celle de la première réception.

Plus surprenant encore est l'article de Pierre Savard intitulé « Les rééditions de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau devant la critique, 1913-1946 » (mars 1975). Celui-ci, l'un des rares à s'intéresser spécifiquement à la réception critique des quatre éditions de l'*Histoire* parues pendant cette période, l'aborde aussi dans une optique d'abord inventoriale. Or, et de là la surprise pour quiconque pense déjà réglée à l'époque la question du jugement sur l'*Histoire*, il relève la présence pendant la période ciblée d'un discours critique négatif semblable à celui de la première réception. Cependant, il constate également que malgré la contestation, le mythe de Garneau survit à la période. En plus de nous donner la teneur d'un discours susceptible d'affaiblir le mythe garnélien, il laisse donc entendre que ce discours n'a que peu d'impact sur ce dernier. Cela ne manque pas de laisser soupçonner qu'un processus sacralisant tel que défini par Bouchard agit pendant la période couverte par Savard. Le tout accentue donc davantage la pertinence de notre étude.

Une vingtaine d'années après Savard, Suzanne Martin, dans « Hommages et condamnations : le premier volume de l'*Histoire* devant la critique de son temps » (hiver 1994), se penche sur le même corpus que Robitaille et Saint-Martin. Toutefois, en plus de faire l'inventaire des différentes critiques de première réception de l'*Histoire*, elle s'intéresse aussi à l'horizon d'attente qui motive la critique de l'œuvre sur les plans littéraire et idéologique. Dans ce contexte, elle propose même les lignes directrices d'un discours potentiellement mythifiant :

on rendait l'œuvre acceptable en insistant sur son caractère littéraire. [...] Dire que l'ouvrage fut lu comme un roman serait sans doute exagéré mais — les critiques qui viendront ensuite insisteront sur ce point — supposer qu'on y ait vu une épopée serait sans doute plus près de la vérité. L'aspect idéologique passait ainsi au second plan. On s'est ensuite hâté d'enfermer Garneau dans la chasse de « l'historien national » (qu'on ne saurait, sans forcer le sens des mots, dire « nationaliste ») pour faire oublier les dissonances que cette première édition de l'*Histoire du Canada* introduisait dans le concert de l'homogénéité nationale qui commençait à se faire entendre (hiver 1994, 87).

En d'autres mots, selon Martin, la figure de l'historien national fut créée grâce à la mise en valeur du littéraire chez Garneau et pour résoudre la tension qui existe entre cette dernière et les positions de l'historien jugées inacceptables par les ultramontains. Ce constat nous ramène directement à la définition de la sacralisation de Bouchard, qui dit que celle-ci permet au mythe de « surviv[re] aux contradictions » (2014, 85). C'est donc là une piste qu'il sera assurément pertinent d'explorer dans le cadre de l'étude de la façon dont le premier mythe garnélien se constitue sur les bases du discours initial contradictoire sur l'œuvre de Garneau.

En plus de ces quelques études sur la réception de l'*Histoire*, il existe quelques articles portant plus directement sur le mythe garnélien. Celles-ci, bien que curieusement peu nombreuses vu l'importance accordée à Garneau et à son *Histoire* dans l'historiographie littéraire et historique québécoise, ont quand même fait ressortir quelques points sur lesquels il nous sera possible de construire notre étude.

L'un de ces articles est celui d'Yves Bourassa et Hélène Marcotte, paru à l'hiver 1997 dans la revue *Voix et images* sous le titre « Un discours “exemplaire” : la biographie de François-Xavier Garneau par Henri-Raymond Casgrain ». Leur objectif annoncé est de « démontrer que la biographie de Casgrain consacrée à l'historien national François-Xavier Garneau répond à une volonté d'édification nationale et religieuse, volonté qui se manifeste principalement par le recours à deux procédés : la mythification et l'examen critique » (276). Plus précisément, Bourassa et Marcotte démontrent essentiellement, en étudiant les stratégies discursives utilisées par Casgrain, que ce dernier fait passer Garneau par un processus d'héroïsation assimilable à celui présenté par Philippe Sellier dans *Le Mythe du héros* (1970). Malgré la différence terminologique, cet article est d'une utilité

certaine pour quiconque étudie le processus de mythification initial de Garneau. D'une part, il propose un éthos pour le mytheme de l'historien national développé par Casgrain : l'abbé aurait cherché à susciter chez les Canadiens français des émules littéraires de Garneau qui, comme l'historien, donneraient dans le discours patriotique. D'autre part, ce texte donne une bonne idée des techniques de persuasion employées par Casgrain pour susciter cet éthos. Par contre, parce qu'elle est synchronique, elle n'étudie pas la façon dont Casgrain construit son récit à partir des discours prémythiques, exception faite d'un court passage expliquant comment l'abbé s'y prend pour composer avec des éléments négatifs du discours sur Garneau. Toujours à cause de sa synchronie, elle ne se penche pas non plus sur l'efficacité du travail de Casgrain, si ce n'est implicitement. Pour résumer, donc, si cette analyse constitue néanmoins un excellent point de départ pour traiter de ce qui semble être le premier discours mythifiant Garneau, mais elle laisse plusieurs espaces à remplir dans le cadre de notre étude.

Une autre étude, signée Nicole Fortin, intitulée « François-Xavier Garneau : argument pour un imaginaire littéraire et critique québécois » et publiée en 1998 dans *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, touche à la question du mythe garnélien. Plus précisément, elle se penche sur le discours présentant l'historien comme le père de la littérature canadienne-française dans le cadre du processus d'élaboration de l'histoire de cette discipline dans les années 1960 et 1970¹⁰. À ce sujet, Fortin remarque que la critique de l'époque « défini[t] l'*Histoire du Canada* de Garneau comme “première vision historique” et “première œuvre de statut littéraire” » (1998, 371). Cet article nous intéresse

¹⁰ Fortin aborde également la question de l'œuvre « originelle » de Garneau dans *Une littérature inventée* (1994). Toutefois, dans la mesure où l'article susmentionné est une réécriture plus détaillée, quant à Garneau, du propos qu'elle tient dans son livre, nous nous sommes plutôt ici penché sur l'article.

parce qu'il suggère un éthos pour le mytheme du père de la littérature québécoise. L'œuvre historique de ce dernier se présenterait selon elle comme le point d'origine d'une littérature que certains membres de l'institution littéraire de l'époque veulent définir comme nationaliste et qui s'inspire de l'*Histoire* pour se développer sur ce point. Cependant, son texte a, tout comme le précédent, le désavantage de proposer une étude synchronique, et donc de présenter un mytheme garnélien sans montrer clairement comment celui-ci s'élabore sur la base des discours précédents, que ceux-ci soient contradictoires ou non, et sans préciser quel est le sort ultime de cette stratégie discursive. Sur le plan diachronique, Fortin mentionne tout au plus que la figure de Garneau, père de la littérature québécoise est « l'aboutissement d'un long processus de valorisation qui s'échelonne sur cent vingt ans de lecture du texte » (1998, 371). Ce bref commentaire ne nous incite que davantage à reconstituer ce processus.

Les textes que nous venons d'aborder nous permettent donc d'en arriver à divers constats de départ à partir desquels construire notre étude. Tout d'abord, les articles portant sur la critique des différentes réceptions laissent percevoir que les critiques de l'*Histoire* ont été nombreuses sur le plan idéologique. Martin nous apprend ensuite que la critique en est rapidement venue à composer la figure de l'historien national en mettant de l'avant la dimension littéraire de l'œuvre au détriment de son idéologie qui, du vivant de Garneau, ne fait pas l'unanimité. Bourassa et Marcotte soutiennent en outre l'idée que Casgrain a, dans une optique littéraire, « héroïsé » Garneau. Fortin, pour sa part, constate, en étudiant la critique de l'*Histoire* de 1965 à 1975, que c'est surtout grâce à l'influence qu'il a eue sur le mouvement littéraire qui s'est développé à sa suite que Garneau est consacré père de la littérature canadienne-française. Cependant, aucun de ces textes n'aborde clairement la

manière dont le discours mythifiant a su composer avec la contestation à laquelle ont dû faire face Garneau et son œuvre.

Qui plus est, ces articles laissent virtuellement inexploré le mytheme du fondateur de l'histoire scientifique canadienne. Et pour ce qui est des deux autres mythes, ils ne se penchent pas plus avant sur leur place dans la chaîne de réception de l'*Histoire*. Finalement, si certains des auteurs susnommés suggèrent différents éthos soutenus par certains de nos mythes, l'étude de ces éthos reste plutôt sommaire, et les facteurs favorisant la sacralisation des différents mythes sont au mieux vaguement évoqués.

Méthodologie

En s'appuyant à la fois sur la théorie du mythe présentée plus haut et sur la théorie de la réception, la présente thèse propose d'étudier la réception de l'œuvre de Garneau pour déterminer comment se sont construits les mythes garnéliens en composant avec les contradictions préalables du discours et les remises en question subséquentes.

S'il apparaît ici nécessaire de s'appuyer sur la théorie de la réception en plus de celle du mythe, c'est parce que le discours mythifiant, comme tout autre discours critique dominant portant sur une œuvre littéraire, se fonde sur ce que Daniel Chartier désigne, dans *L'Émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930* (2000), comme le « système de réception » initial de l'œuvre :

Souvent, la réception d'une œuvre s'organise à partir d'un article qui devient le point de référence de tout ce qui suit. La complexité thématique du départ, où diverses idées se côtoient sans se répondre, se transforme progressivement en complexité structurelle : le discours devient plus uniforme alors que sa composition est forgée par la concurrence qui oppose les discours (et la concurrence qui oppose ceux qui les énoncent) (30).

S'ensuit ce que Chartier appelle une « réduction de l'éventail interprétatif de l'œuvre » (29), de laquelle se dégagent des discours spécifiques sur certaines thématiques, discours face auquel tout discours subséquent (y compris un discours mythifiant) doit se positionner.

De définir comment s'articule un discours mythifiant implique donc nécessairement d'explorer comment s'articule le discours « prémythifiant » sur lequel celui-ci s'établit. Dans la même logique, il est difficile d'entièrement expliquer un discours « post-mythifiant » ou « remythifiant » sans envisager le rapport qu'il entretient avec le discours mythifiant qui le précède.

Il ne faut pas non plus perdre de vue le fait que tout discours sur une œuvre s'élabore, pour reprendre les termes de Hans Robert Jauss, en fonction de l'écart esthétique existant entre ce que propose l'œuvre et les horizons d'attentes de son lecteur. Nous ne croyons cependant pas que cet horizon d'attente se limite à la définition qu'en donne Jauss, qui le réduit à un « système de références objectivement formulables qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne » (1978, 54). À ces facteurs, il paraît important d'ajouter ce que Manon Brunet appelle les « conditions sociales de la production de la réception » (1983, 71). En d'autres mots, il ne suffit pas, pour définir l'horizon d'attente d'un lecteur de Garneau et déterminer l'écart esthétique¹¹ ressenti par celui-ci, de savoir quelle expérience préalable il a des œuvres historiques portant sur le Canada. Il faut aussi déterminer comment ce lecteur se situe idéologiquement en fonction

¹¹ « [D]istance entre l'horizon d'attente préexistant et l'œuvre nouvelle dont la réception peut entraîner un "changement d'horizon" » (Jauss, 1978, 58).

des positions de Garneau. Pour ce faire, nous nous appuierons sur des études définissant le contexte sociohistorique¹², littéraire¹³ et historiographique¹⁴ de réception de l'œuvre.

Il est raisonnable d'imaginer que la première réception de l'œuvre de Garneau modifie certains horizons d'attente de ses lecteurs. Ceci dit, les discours mythifiants, parce qu'ils cherchent à orienter la lecture de l'œuvre dans une optique précise, verront plutôt leurs auteurs tenter de réduire grâce à eux l'écart esthétique existant entre l'œuvre et un horizon d'attente prédéfini, et ce, tout en s'appuyant sur les lectures préalables de cette dernière. En d'autres mots, les acteurs sociaux mythifiants essaieront, à l'aide de diverses techniques de persuasion, de « conjuguer des impératifs, des valeurs, des idéaux socialement attrayants et légitimes, mais en compétition dans la réalité » (Bouchard, 2014, 104) afin de proposer un discours largement acceptable et accepté faisant la promotion des valeurs qu'ils cherchent à mettre de l'avant.

Afin de procéder à l'analyse de la réception de l'*Histoire*, nous avons colligé une banque que nous avons voulue la plus exhaustive possible d'ouvrages, d'articles scientifiques, de critiques, d'articles de journaux et d'autres textes portant ou reconduisant un jugement sur Garneau et son œuvre historique et ayant été publiés entre 1845 et 1990. Cette recherche, qui s'est d'abord appuyée sur une banque d'articles sur Garneau constituée dans le cadre d'un projet de recherche sur la non-lecture qu'a dirigé Micheline Cambron, a été étoffée par de nombreuses recherches dans des archives électroniques d'articles

¹² Notamment à l'aide des travaux d'Yvan Lamonde et de Jacques Beauchemin.

¹³ Entre autres en s'appuyant sur les six volumes de *La vie littéraire au Québec*.

¹⁴ En s'appuyant notamment sur les travaux de Serge Gagnon et de Ronald Rudin.

scientifiques¹⁵, d'articles de journaux numérisés¹⁶, de mémoires et thèses¹⁷ et d'autres ouvrages et documents¹⁸, et ce tant pour repérer divers documents numérisés à l'aide d'une recherche par mots-clés que pour retrouver des textes référencés dans d'autres articles. Ces recherches électroniques ont été complétées par des recherches en bibliothèque et des consultations de microfiches et de microfilms dans l'objectif de mettre la main sur des textes référencés ailleurs et non disponibles en version numérique.

Ultimement, nous avons repéré plus de 350 articles et ouvrages que nous avons lus et annotés afin d'abord de dégager les tendances originales du discours sur l'*Histoire* et son auteur puis d'identifier les textes contribuant au développement du mythe garnélien. Plus précisément, nous nous sommes appliqué à définir l'éthos mis en valeur par les différentes figures de l'historien d'une part et les stratégies discursives exploitées afin de résoudre les contradictions du discours préalable d'autre part. Ensuite, nous avons, par l'observation de la récurrence d'éléments de discours dans les textes subséquents, cherché à évaluer l'efficacité du mytheme initialement proposé. Nous nous avons également identifié les facteurs susceptibles de provoquer le déclin de nos mythes, les stratégies employées pour surmonter ces obstacles et l'efficacité de celles-ci.

Nous avons choisi d'adopter une approche qui abordera l'établissement ou la remise en question de nos différents mythes dans l'ordre chronologique où ces éléments surgissent. Nous favorisons cette méthode, car elle permettra de mieux montrer l'interaction existant entre les différents mythes.

¹⁵ Notamment *Érudit*.

¹⁶ Entre autres celles du site Internet de Bibliothèque et archives nationales du Québec.

¹⁷ Entre autres *Amicus*, la base de recherche de Bibliothèque et Archives Canada.

¹⁸ Tels qu'Our Roots / Nos racines, Early Canadiana Online / Notre mémoire en ligne et Archive.org.

Afin de subdiviser notre étude, nous avons relevé quelques événements qui affectent plus fortement l'évolution des mythes garnéliens, et nous avons choisi de définir nos chapitres en fonction de ces événements. Notre premier chapitre couvrira donc la période 1845-1866, qui va de la parution initiale de l'œuvre de Garneau à sa mort et à la publication par l'abbé Casgrain de la biographie de l'historien, qui sacralise selon nous le premier mythe garnélien. Notre second s'intéressera à la période 1866-1913, date marquant à la fois la parution significative de la cinquième édition de l'*Histoire* et les débuts de la transition de l'histoire du champ littéraire au domaine scientifique au Québec. Le troisième chapitre abordera l'époque 1913-1960 et se clôt donc avec la transition « officielle » du conservatisme et au libéralisme au Québec et avec les premiers efforts de définition de la littérature québécoise. Le quatrième, pour sa part, va de 1960 à 1990, soit des débuts de la Révolution tranquille à ce qui paraît être le début d'une période de remise en question des mythes garnéliens.

1. Le discours prémythique : une réception ambiguë (1845-1866)

Pour avoir une idée de la teneur du discours sur l'*Histoire* de Garneau du vivant de l'historien, on peut se rapporter à l'une des premières critiques de l'œuvre, qui paraît dans le *Courrier des États-Unis* du 23 octobre 1845 sous la plume de « P. C. ». L'auteur de ce texte y parle du premier tome de l'*Histoire du Canada* comme d'un ouvrage qu'il « désirerai[t] voir aussi répandu dans la vieille France qu'il va l'être dans la nouvelle » parce qu'il rappelle « qu'il existe dans les colonies anglaises de l'Amérique près d'un million de descendants de français [sic], parlant notre langue [...] conservant scrupuleusement les mœurs, la religion, l'esprit, les souvenirs de la France » (2). Cette œuvre, admirable pour « son style et la pensée qui l'a dicté[e] » (2) promet, selon P. C., si elle se maintient « à la hauteur de son début » (2), de devenir « la première histoire complète de son pays » (2). L'*Histoire*, qui émane d'« un homme à vues larges et élevées, [d']un auteur dont le style est précisément ce qui convient au sujet qu'il traite, en un mot [d']un véritable historien » (2), a selon lui le potentiel, une fois complétée, de reléguer au statut de « tentatives » d'histoires les œuvres antérieures de William Smith et de Michel Bibaud.

Les éloges faits, P. C. poursuit cependant avec « un reproche, très grave à [s]on avis » (2) :

M. Garneau paraît avoir méconnu ce qu'il y avait de véritable philosophie dans le système de colonisation des peuples catholiques et de la France en particulier. Il n'a souvent que des paroles froides, quelquefois des paroles ironiques, pour cette courageuse civilisation qui, la croix en tête, se faisait un si difficile chemin à travers les forêts vierges de l'Amérique. Il regrette que l'immigration des Huguenots [sic] n'ait pas été plus considérable, et il ne voit pas qu'elle aurait détruit l'homogénéité de cette nationalité canadienne dont il apprécie, d'ailleurs, si justement et si éloquemment les grandes destinées. Dans la fameuse question de l'*eau-de-vie*, il se range aussi trop volontiers du côté des traitans [sic], et l'idée du progrès matériel et politique de la colonie malentendu, [sic] paraît l'emporter à ses yeux sur la cause sacrée de l'humanité, si énergiquement défendue par le clergé canadien de cette époque. Malgré ces défauts, l'*Histoire du Canada* a réuni tous les suffrages de tous les hommes instruits, de ceux surtout qui aiment que l'historien soit consciencieux avant tout, et lui donnent pleine liberté, pourvu qu'il unisse la modération et la délicatesse du langage à l'indépendance des opinions (2).

Ce discours, qui tient à la fois de l'éloge sincère et de la critique sévère, peut surprendre dans la mesure où il traite d'une œuvre réputée fondatrice telle que l'*Histoire*. Et il laisse d'autant plus perplexe qu'il émane de la plume de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau¹⁹, un ami proche de Garneau, réviseur de l'œuvre²⁰ et alors libéral comme lui.

Selon la théorie du mythe de Bouchard, c'est par la construction d'un discours sachant composer simultanément avec les éléments admirables et problématiques de l'œuvre que s'opérerait la sacralisation d'un mythème tel que celui de l'historien national. Suzanne Martin souscrit à cette logique lorsqu'elle soutient que la critique en vient à créer cette figure qui « fai[t] oublier les dissonances » du discours idéologique de l'œuvre en mettant l'accent sur la valeur littéraire qu'on lui reconnaît (hiver 1994, 86-87).

Mais avant d'explorer la façon dont s'accomplit la sacralisation du mythème de Garneau, l'historien national, il nous apparaît nécessaire de présenter plus en détail les éléments conflictuels du discours sur l'*Histoire* que l'article de Chauveau laisse entrevoir, et surtout de s'interroger sur le contexte de production et sur les horizons d'attente qui les motivent. C'est donc à cela que s'appliqueront les prochaines pages, tout d'abord en définissant les contextes littéraire et sociohistorique d'où émanent ces discours, et ensuite en nous penchant plus avant sur ces derniers.

¹⁹ Gustave Lanctot (1946, 189) et Marc Lebel (1998, 155) identifient formellement Chauveau comme l'auteur de ce billet signé « P. C. ». En outre, les initiales concordent, et on sait que Chauveau fut un correspondant canadien du *Courrier des États-Unis* de 1841 à 1855 (voir Jean Hamelin et Pierre Poulin (1982)). Une lettre de Garneau adressée à Chauveau le 7 novembre 1856 prouve aussi que ce dernier fut critique du premier : « j'étais prêt à faire le sacrifice tout aussi sensible pour moi de votre approbation dans les jugements que j'ai portés touchant certains personnages et certains faits de notre histoire » (Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, fonds François-Xavier Garneau, P144B2,1).

²⁰ Voir Jean-Marie Lebel (1998, 294) et Lucie Robert (1998, 319).

1.1. Contextes d'énonciation

1.1.1. Sur le plan littéraire : une absence de repères pertinents

Au risque de tomber dans le lieu commun, lorsque paraît l'*Histoire* de Garneau, le *Rapport* de Lord Durham résonne toujours dans les esprits. Bien évidemment, son affirmation selon laquelle les Canadiens sont « un peuple sans histoire ni littérature²¹ » mérite nuance : à l'époque, quelques poètes, dont Garneau, ont commencé à se forger une certaine réputation grâce à la parution de leurs œuvres dans les journaux. Il existe aussi quelques pièces de théâtre et quelques œuvres en prose publiées sous forme de livres. Par ailleurs, nous explique Yvan Lamonde, l'intérêt pour la littérature croît depuis quelques décennies déjà : « l'attrait pour la littérature de fiction commence vers 1820 et prend des formes plus concrètes après 1830 avec le romantisme » (2000, 172).

C'est au contact de ce mouvement qui suscite « un attrait nouveau pour la nature, l'exotisme, le gothique, l'Indien » (Lamonde, 2000, 172) que s'élaborent les deux premiers « romans » proposant une littérature « canadienne », à savoir *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices* (1837) de François-Réal Angers et *L'Influence d'un livre* (1837) de Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé. Or, ces œuvres, en particulier celle d'Aubert de Gaspé fils, ne sont pas assez canadiennes au goût de certains critiques : ce dernier se fait notamment reprocher de n'avoir pas proposé « un Canadien représentatif » (Lemire (dir.), 1992, 473) comme protagoniste.

À l'époque où paraît l'*Histoire*, la littérature canadienne, dont le développement s'accélère après l'Acte d'Union de 1840, se cherche donc toujours un porte-étendard proposant une œuvre apte à « servir la nation », une œuvre représentant les Canadiens

²¹ « A people with no history, and no literature » (Durham, 1839, 127).

comme « un collectif bienséant, capable d'impressionner favorablement les lecteurs étrangers » (Lemire (dir.), 1992, 473).

Parce que l'histoire relève de la littérature à l'époque, ce qui vaut pour le littéraire vaut aussi pour l'historiographique. Sur ce dernier plan, une histoire réellement canadienne reste encore à écrire avant Garneau. C'est d'ailleurs ce que Micheline Cambron entend lorsqu'elle soutient que « pour ce qui est de Garneau, il n'y a pas de mythe visible à l'horizon de son *Histoire* » (1995, 353) : l'historien, alors qu'il écrit son ouvrage, ne peut s'accrocher à aucun récit historique préexistant valable d'un point de vue canadien.

À ce sujet, les études sont nombreuses à nous dire, à l'instar du troisième tome de *La Vie littéraire au Québec*, qu'avant Garneau, au Canada, « les historiens s'étaient appliqués à montrer les bienfaits du Régime britannique par une comparaison implicite toujours défavorable au Régime français » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 256). C'est le cas notamment de William Smith et de son *History of Canada* (1815), qui « perçoit les événements dans une perspective hostile aux Canadiens » (Lemire (dir.), 1992, 272). C'est aussi le cas de Michel Bibaud et de son *Histoire du Canada* (1837-1844), essentiellement considérée comme une « mosaïque de textes mal joints » (Lemire (dir.), 1992, 284) tantôt collant à Charlevoix et tantôt reproduisant avec réticence le propos de Smith. Le tout a comme principal résultat de « susciter la honte chez les Canadiens » (Lemire (dir.), 1992, 284) quant à leur histoire. Il est aussi impossible de se faire une tête sur l'histoire canadienne en cherchant du côté français : l'histoire du Canada la plus récente, celle de Charlevoix (1744), date d'avant la conquête britannique.

Toujours sur le plan historiographique, en plus de ne pas disposer d'un récit historique spécifiquement canadien, les compatriotes de Garneau n'ont qu'une idée au mieux

surannée des critères historiographiques alors en vigueur hors du monde canadien. Selon

Suzanne Martin,

la plupart des lecteurs de ce milieu du XIX^e siècle québécois ne pouvaient se référer qu'à des histoires parues outre-Atlantique ou à ces grands classiques, les historiens de l'Antiquité, qu'on enseignait dans les collèges. Pour l'historiographie française, on s'arrêtait au siècle de Bossuet, car les historiens des XVIII^e et XIX^e siècles étaient jugés dangereux, sauf dans le cas d'ouvrages comme ceux de Chateaubriand (hiver 1994, 84-85).

Ceux qui, au Bas-Canada, ont fait leur cours classique à l'époque se sont donc surtout familiarisés avec des modèles providentialistes du « [g]enre hautement légitimé » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 488) qu'est alors l'histoire.

1.1.2. Sur le plan sociohistorique : un changement de garde

Alors qu'il existait un fort courant libéral au Canada avant les troubles de 1837-38, après ceux-ci, le libéralisme se retrouve « déconsidéré », pour employer le mot de *La Vie littéraire au Québec* (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 44). Parallèlement, récompensée pour sa fidélité à la Couronne britannique, l'Église catholique canadienne gagne notamment une reconnaissance légale et le droit de recruter en Europe.

L'Acte d'Union de 1840, qui place en minorité politique la majorité francophone du Canada-Uni et qui ne reconnaît que l'anglais comme langue parlementaire, accroît la crainte des Canadiens pour l'avenir de leur peuple. Cela provoque un repli de ces derniers sur leurs valeurs traditionnelles, au premier chef desquelles se retrouve la religion catholique. Dans ce contexte, l'Église se développe rapidement : les recrues et les communautés religieuses se multiplient et le système d'éducation devient confessionnel.

Plus précisément, ce sont les ultramontains qui gagnent dès lors progressivement en influence. La faction ultramontaine, qui « s'oppose [...] à la séparation de l'Église et de l'État et promeut [...] une alliance de l'Autel et du Trône » et qui « prétend même que dans les questions dites mixtes [...], l'Église a primauté sur l'État » (Lamonde, 2000, 290-291),

se retrouve, dès le milieu des années 1840, opposée à une renaissance du mouvement libéral. Ce dernier ne regagne toutefois pas, du vivant de Garneau, sa force d'avant 1837. En fait, il se scinde en deux à la fin de la décennie.

D'un côté, les plus modérés soutiendront des valeurs démocratiques comme la responsabilité ministérielle, l'éducation populaire et la liberté de commerce tout en acceptant l'influence politique de l'Église. De l'autre, les radicaux réclameront, outre les valeurs démocratiques susmentionnées, l'égalité sociale, la liberté de culte, la souveraineté populaire et la séparation de l'Église et de l'État, avec prédominance de l'État dans les questions mixtes. Cette scission vient ultimement renforcer la faction ultramontaine, dans la mesure où les libéraux modérés acceptent de collaborer avec l'Église.

Ces mouvements politiques, combinés à une crainte de l'assimilation des Canadiens, mènent dans les années 1840 à la définition d'une nationalité canadienne dont le rapport Durham doute de la vitalité. Cependant, libéraux radicaux et ultramontains ont chacun leur conception de la nationalité canadienne. Pour les premiers, la « première cause des nationalités de chaque peuple, c'est la langue maternelle », comme le dit Louis-Joseph Papineau (cité dans Lamonde, 2000, 300). À celle-ci s'ajoutent les lois, les institutions, les mœurs et les diverses valeurs démocratiques présentées plus haut.

Pour les ultramontains, la nationalité canadienne comporte aussi un trait dominant, comme le soutient Mgr Lartigue : « la religion, le catholicisme d'abord, puis la patrie [...] [c'est] parce que nous sommes catholiques que nous sommes une nation en ce coin d'Amérique » (cité dans Lamonde, 2000, 286). Partant, si les caractéristiques telles que la langue et les lois ne sont pas exclues, bien au contraire, de cette définition, elles sont

secondaires : en toute chose, le catholicisme doit prédominer. À moyen terme, c'est la conception ultramontaine de la nationalité canadienne qui l'emportera.

Vu la définition qu'adoptent les élites ultramontaines de la nationalité canadienne et leur adhésion à un horizon d'attente historiographique suranné, une « vraie » histoire canadienne devrait selon eux d'abord et avant tout promouvoir la dimension religieuse de l'histoire et du peuple canadiens et « accréditer la mission providentielle de la nation canadienne » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 254). Les libéraux radicaux, de leur côté, espèrent plutôt une histoire laïque, définissant d'abord le peuple canadien par sa francophonie et soutenant les valeurs libérales.

1.2. Le discours sur l'œuvre

Comme le montre bien la critique de Chauveau présentée au début du présent chapitre, la réception de l'*Histoire*, du vivant de Garneau, est faite à la fois d'éloges dithyrambiques et de reproches sévères, parfois même au sein d'un même texte. Le jugement global sur l'œuvre, à l'époque, reste donc ambigu, et si la virulence de la critique négative s'atténue au fil de la période et surtout des rééditions (1852, 1859) de l'*Histoire*, il s'en trouve encore certains à la mort de Garneau pour dire qu'il est « impossible de souscrire à certaines idées émises dans cette histoire » (*Le Journal des Trois-Rivières*, 9 février 1866, 2). Nous verrons donc, au fil de ce chapitre, comment s'est présentée cette ambiguïté discursive du vivant de Garneau en présentant d'une part les éléments de son *Histoire* qui lui ont valu des éloges et d'autre part ceux qui lui ont été reprochés.

1.2.1. Le discours appréciatif : une œuvre marquante et patriotique

Nous l'avons laissé entendre plus tôt, avant la parution du premier tome de l'*Histoire*, en août 1845, la littérature canadienne n'a encore enfanté que quelques œuvres mineures.

En outre, il n'existe encore aucun ouvrage historique proposant aux Canadiens un récit de leur histoire dans lequel ils peuvent se reconnaître et grâce auquel ils peuvent se définir. De plus, l'Acte d'Union, décrété cinq ans auparavant, fait que plusieurs d'entre eux ont peu d'espoir quant à l'avenir de leur peuple.

Or, à sa parution, l'*Histoire*, aux yeux de certains, comble les vides littéraire et historiographique canadiens en même temps qu'elle suscite chez les Canadiens un intérêt et une fierté pour leurs racines. Voyons donc comment en explorant le discours laudatif sur l'ouvrage de Garneau.

1.2.1.1. Grande valeur littéraire de l'œuvre

Ce qui frappe d'abord et avant tout les lecteurs de l'*Histoire*, à sa parution, c'est la qualité stylistique de l'œuvre. Un critique s'exprimant dans le *Journal de Québec* du 28 août 1845 fait par exemple preuve d'un enthousiasme lyrique à ce sujet :

[Garneau] expose les faits d'une manière claire et facile. On le suit sans travail, sans contension [sic], à travers le dédale de faits où il nous conduit, du commencement à la fin de son bel ouvrage. Les événements découlent comme de source sous la plume de l'écrivain ; mais c'est une source pure, limpide, une eau vive, qui se promène, en fesant [sic] mille sinuosités, par une pente douce, sur une plaine, ombragée des dons d'une riche et briante [sic] végétation ; qui vous charme, vous entraîne dans son cours, et vous conduit, par ses mille détours, vers le but auquel elle tend sans cesse. Il y a une fraîcheur délicate, une odeur qui vous enivre dans toute cette scène aux aspects divers et pittoresques, aux formes grandioses et accidentées, sur laquelle le soleil du matin jette, à peine, ses rayons chauds et vivifiants, par un beau ciel d'été. [...]

[C]et ouvrage, bien conçu, bien pensé et bien écrit, restera et fera époque dans la littérature et l'histoire de ce pays, parce qu'il est profondément marqué au cachet du talent (2).

La Minerve du 1^{er} septembre 1845 adopte essentiellement le même ton :

L'histoire de M. Garneau porte avec elle tant de mérites que nous ne pouvons pas les détailler ici. Elle indique d'abord un narrateur qui a profondément médité son sujet ; les faits y sont narrés, discutés, avec une facilité admirable, avec un discernement et une clarté qui se soutiennent d'un bout à l'autre. [...]

Le style est partout sans reproches, et sous ce rapport, l'ouvrage de M. Garneau peut être considéré parmi les meilleures productions de l'époque. [...]

Cet ouvrage formera une époque remarquable dans les annales de la littérature canadienne, et va opérer une révolution étonnante dans les dispositions des jeunes gens. Comme nous l'avons déjà dit, la jeunesse canadienne, [sic] va savourer un ouvrage où elle trouvera, [sic] en même temps l'agréable et l'utile, la beauté du style, et la connaissance des faits [...]. Il faut avoir un talent d'écrire supérieur, pour pouvoir varier, et éviter la monotonie de la narration, dans une histoire où les événements sont presque tous ressemblants [sic] (2).

Deux idées principales ressortent de ces premières critiques : la grande valeur stylistique de l'œuvre de Garneau et le fait que celle-ci se démarque des autres œuvres littéraires jusque-là produites. Cependant, pour positifs qu'ils soient, ces jugements stylistiques sur l'*Histoire* restent plutôt vagues : jamais ils ne dressent de parallèle stylistique détaillé avec les œuvres littéraires canadiennes précédant celles de Garneau, pas plus d'ailleurs qu'ils ne citent d'extraits de l'*Histoire* aptes à les appuyer. Ils n'est donc pas exclu qu'ils résultent d'une politesse de convenance, voire d'une démonstration d'amitié dans le cas de la critique du *Journal de Québec*, dont les deux éditeurs, Joseph Cauchon et Augustin Côté, sont membres comme Garneau de la Société de discussion de Québec.

La valeur du jugement positif sur le style de l'historien se trouve toutefois augmentée par le fait que même des commentateurs de l'*Histoire* plus critiques de l'œuvre en reconnaissent la qualité littéraire. C'est le cas notamment de Pierre-Télesphore Sax²² dans *Le Canadien* du 21 novembre 1845 :

Ce livre, ouvrage d'un homme qui doit tout à son génie et à son énergie, mérite, sans aucun doute, une place distinguée entre tous les ouvrages publiés jusqu'ici en Canada.

La rapidité de la narration jointe à la clarté du style fixe continuellement l'attention du lecteur et fait désirer que l'auteur donne bientôt la continuation d'une histoire si bien commencée. Grâce à la méthode qui règne dans l'ouvrage, les faits s'y rattachent sans effort les uns aux autres, et d'un coup d'œil il est facile d'en saisir l'origine, les circonstances et les suites. Plusieurs des descriptions feraient honneur aux plus célèbres historiens (2).

Sans être aussi dithyrambique que les critiques de *La Minerve* et du *Journal de Québec*, celle de Sax, qui déplore plusieurs jugements se retrouvant dans l'*Histoire*, comme nous le verrons, relève la clarté du style de celle-ci et la présente comme une œuvre marquante de la littérature canadienne telle qu'elle existe à l'époque.

²² Le commentaire est en fait signé « T. P. S. », mais le troisième tome de *La Vie littéraire au Québec* (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 264) identifie formellement Sax comme l'auteur de celui-ci.

Plus convaincant encore sur ce point est le texte de l'abbé Thomas-Benjamin Pelletier²³, qui paraît dans *Le Canadien* du 12 décembre 1845 (1-2). L'ecclésiastique, farouche critique de l'œuvre de Garneau, laisse entendre que certains reconnaissent la valeur stylistique de *l'Histoire* en concédant que « le mérite littéraire de son œuvre lui [Garneau] a déjà conquis des admirateurs » (1) et en parlant des « qualités purement littéraires » (2) de l'ouvrage de l'historien.

Pelletier semble ici réticent à reconnaître la valeur littéraire de *l'Histoire*. Son premier commentaire, notamment, apparaît plus impersonnel qu'assumé. Cette impression est renforcée par un article paru dans *Le Canadien* du 8 mars 1847 où Pelletier se défend contre une critique du *Journal de Québec* du 25 février l'accusant d'avoir commis « une critique anonyme, acerbe, injuste » ayant « déchir[é] à belles dents » *l'Histoire* et allant « jusqu'à nier le talent de M. Garneau » (*Le Journal de Québec*, 25 février 1847, 3) :

Or la critique prétendue *acerbe, injuste* qui *a déchiré à belles dents, dans sa fougue*²⁴ de lion, je suppose, n'a nullement *nié* le talent de l'écrivain. Qu'on relise les parties de cette critique où l'auteur, bon gré, malgré [sic], a dû faire hommage au talent de l'historien. Des ciseaux charitables, on ne saurait dire, auraient déchiqueté ça et là, et peut-être morcelé jusqu'au néant cette expression libre et franche d'un droit commun, si le critique n'eût, pour la paix, cédé sans coup férir sur la question du talent. Il y avait assez sans cela (Pelletier, 8 mars 1847, 2).

« Bon gré, mal gré », « céder pour la paix sur la question du talent » : visiblement, ce n'est pas de gaieté de cœur que Pelletier concède à *l'Histoire* une certaine valeur littéraire. En fait, son discours laisse l'impression forte de ne céder pour la forme sur le style de Garneau que dans le but de pouvoir plaider la nuance contre ses potentiels dénonciateurs, ce qu'il fait d'ailleurs dans son texte du 8 mars 1847.

²³ Comme mentionné plus haut (note 2), les articles que nous attribuons à Thomas-Benjamin Pelletier sont signés du pseudonyme « Y. ».

²⁴ Sauf indication contraire, ici et ailleurs, les italiques se retrouvent dans le texte original.

Mais une lettre que l'abbé écrit le 1^{er} décembre 1845 à François Desaulniers, alors professeur au Séminaire de Nicolet, apporte un nouvel éclairage sur ce point. Dans cette missive, Pelletier dit de l'*Histoire* qu'elle est du « philosophisme tout pur et malheureusement du philosophisme bien écrit²⁵ ». L'ecclésiastique ne nie donc pas la valeur littéraire de l'*Histoire* ; au contraire, c'est parce qu'il la constate qu'il la craint. Aux yeux de l'homme d'Église, parce que l'œuvre de Garneau promeut un « philosophisme » néfaste, le style admirable de celle-ci ne la rend que plus dangereuse ; puisque bien écrite, l'*Histoire* risque en effet de favoriser la propagation d'une doctrine « condamnable » (que nous aborderons plus loin). Ainsi, la réticence de l'abbé à présenter positivement le style garnélien constitue en fait un fort argument en faveur de la qualité de ce dernier, tout comme elle renforce l'idée que ce n'est que pour mieux se défendre face à ses critiques potentiels qu'il cède sur ce point. Sans le besoin qu'il ressent visiblement d'inclure dans sa critique un point positif lui permettant de défendre l'idée qu'il donne dans la nuance plutôt que dans la condamnation fulminante, Pelletier se serait sans doute passé de cette concession.

Parce qu'ils disposent d'horizons d'attente littéraires plus développés que ceux d'une population canadienne aux lettres encore balbutiantes, et surtout parce qu'ils ne côtoient généralement pas Garneau, les critiques étrangers renforcent aussi l'idée que la reconnaissance de la valeur du style de l'*Histoire* s'appuie sur une lecture active de l'œuvre plutôt que sur une simple politesse de convenance. C'est du moins l'impression que donnent deux Américains catholiques, le critique littéraire catholique Orestes Brownson et le « père de l'histoire catholique américaine » John Gilmary Shea, en abordant la question

²⁵ Lettre de Thomas-Benjamin Pelletier à François Desaulniers, Centre d'archives régionales, Séminaire de Nicolet, fonds François Desaulniers, F138/C1/10/6.

du style de Garneau, le premier en rendant hommage « to the high artistic merit of his History [sic], and to the purity and grace of his style » (Brownson, 1853, 447), le second en disant que « Garneau in his plan, his style and litterary execution, has produced a work of which his country may well be proud²⁶ » (Shea, 1855, 142).

Et si le jugement français sur la valeur littéraire de *l'Histoire* est plus nuancé, il en ressort quand même du positif, à preuve le texte de Louis-Ignace Moreau paru dans *Le Correspondant de Paris*²⁷ :

La langue même qu'il [Garneau] parle donne à ses récits je ne sais quel caractère d'originalité à la fois et d'autorité. C'est la langue française du XVII^e siècle accommodée aux idées et aux usages d'une société qui, si elle a gagné beaucoup de liberté, a perdu un peu de sa politesse et de sa grâce. Elle est en général simple et correcte, si ce n'est qu'il s'y mêle parfois une sorte d'archaïsme qui n'est pourtant pas sans charme ; mais elle a plus de nerf que d'élégance. Elle a d'ailleurs la clarté, la gravité, la précision qui conviennent à l'histoire (1854, 346).

Jean-Jacques Ampère, qui parle de Garneau dans *Promenade en Amérique*²⁸, présente aussi de façon positive le français du Canada : « M. Garneau, qui a bien voulu être mon obligé, a écrit une histoire du Canada [...] Quelques imperfections de langage disparaîtront dans la nouvelle édition qu'il préface aujourd'hui ; je les regretterai presque, elles sont une expression de plus de la séparation que nous avons laissée s'accomplir et une accusation contre le gouvernement qui l'a lâchement permise » (1853, 309).

Tout compte fait, bien que le jugement français sur le talent littéraire de Garneau soit un peu plus nuancé que celui des Canadiens, des critiques français trouvent tout de même des qualités littéraires à son œuvre, notamment la spécificité canadienne de la langue qui s'y retrouve et qui suscite chez eux une espèce de nostalgie d'un passé révolu.

²⁶ L'article de Shea, initialement paru dans *The Metropolitan* de Baltimore, a été traduit et reproduit en deux parties dans le *Journal de Québec* du 8 mai et du 5 juin 1855.

²⁷ L'article de Moreau est publié au Canada dans *La Minerve* (11 et 14 février 1854) et dans le *Journal de Québec* (28 février, 2, 4 et 7 mars 1854).

²⁸ Initialement paru dans *La Revue des deux Mondes* (1853). Le passage ici cité est reproduit dans *Le Canadien* du 11 mars 1853.

Mais en plus de s'attirer des compliments directs sur le style de son œuvre, Garneau reçoit aussi des éloges comparatifs qui vont parfois jusqu'à considérer son style comme équivalent ou supérieur à celui de certains écrivains français. Parmi ceux qui s'expriment ainsi, il faut compter le Canadien Joseph-Guillaume Barthe, qui soutient que l'« *Histoire du Canada* [...] ferait honneur à une plume européenne plus connue que la sienne [Garneau] » (1855, 269). Cette comparaison a toutefois plus de valeur chez un auteur étranger comme Orestes Brownson, qui déclare que « many a celebrated Parisian *littéraire* might vainly strive to equal » (1853, 447) le style de Garneau. La consécration suprême sur ce point ne peut cependant venir que d'un Français d'origine tel qu'Henri-Émile Chevalier : « En France, j'en suis certain, il [le livre de Garneau] serait placé à côté des meilleures productions de Sismondi, Michelet, Louis Blanc ou Lavallée » (1854, 32).

Ultimement, donc, le discours sur le style de Garneau, qu'il relève ou non de la politesse de circonstance ou de la concession faite pour la forme dans le but de mieux dénoncer l'œuvre par la suite, est, du vivant de ce dernier, presque exclusivement positif. Nous n'avons en fait repéré qu'une exception franche à cette règle, exception qui, malgré elle, solidifie encore davantage la démonstration du bon accueil stylistique réservé à l'*Histoire* en France : Maximilien Bibaud. Celui-ci critique en effet le style et le contenu de l'*Histoire* dans différents textes, au premier chef desquels se retrouve sa *Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau* (1855). Dans ce pamphlet, sous-titré *Le Charlatanisme dans l'histoire*, Bibaud, en énumérant différents auteurs français qui ont jugé positivement le style garnélien, accentue malgré lui le discours apologétique presque unanime en provenance de l'extérieur du Canada sur cette dimension de l'*Histoire*. Plus précisément, après avoir dit qu'il était pardonnable à Chauveau et à Barthe d'avoir loué le

style de l'*Histoire* puisqu'ils étaient Canadiens, Bibaud enchaîne : « Mais M. Gaillardet, M. Marmier, auteur de plusieurs beaux écrits sur le Nord de l'Europe, M. Moreau, M. de La Roche-Héron, le *Courrier de l'Europe*?... mais M. Ampère, de l'Académie Française [sic]?... il n'y a pour eux aucune excuse » (1855, 5). Il apparaît dès lors (si la chose n'était pas apparente avant) que si Bibaud considère ces jugements comme favorables à Garneau, il n'entend pas s'insérer à leur suite. Dans cette logique, il soutient « qu'il ne peut être assigné aucun rang à l'œuvre de [Garneau] dans la république des Lettres [...] parce que la grammaire n'y est pas respectée » (3).

Vu les nombreux compliments que Garneau s'est attirés quant à la valeur littéraire de son œuvre depuis sa parution, il est légitime de se demander sur quoi se fonde ce jugement de Bibaud. La suite de son pamphlet est éclairante à ce sujet :

[I]e langage de M. Garneau est fort disparate ; il parle tour-à-tour [sic] le langage populaire et le langage des muses — celui du poète épique et celui du notaire. « L'un se sert, dit Lucien, de phrases belles et magnifiques, comme pourrait faire un poète, et tombe tout-à-coup [sic] dans de basses expressions. C'est un homme qui a un pied chaussé d'un brodequin, et l'autre d'une sandale. [»] [...] Son ouvrage a passé pour un chef-d'œuvre ; mais c'est là un fait humiliant dans les annales canadiennes (6-8).

S'ensuit une énumération d'une vingtaine de pages des principales fautes de langue relevées par Bibaud dans les deux premières éditions de l'*Histoire*.

Et le ton de l'avocat ne change guère dans les œuvres subséquentes où il parle de Garneau. Dans son *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique* (1857), il remarque notamment : « [Garneau] a écrit [...] une histoire de la Nouvelle-France et du Bas-Canada, livre d'une philosophie inconsistante, d'un style disparate et injurieux à la grammaire et à l'idiome, rempli de plagiats, de fausses appréciations, de contradictions, d'erreurs de faits, de géographie, de dates et de noms »

(127). Il reprend essentiellement le même propos dans *Le Panthéon canadien* (1858) en y ajoutant une référence à sa *Revue critique*.

Ce discours, qui détonne avec ceux que nous avons vus jusqu'ici, constitue un phénomène isolé dans le champ du jugement littéraire de première réception sur l'*Histoire*. Toutefois, il s'explique : l'acharnement que met Maximilien Bibaud à dénigrer Garneau et son œuvre est vraisemblablement motivé par le fait que l'ouvrage garnélien ait supplanté l'œuvre historique que Michel Bibaud, le père de Maximilien, a complétée à peine un an avant la parution du premier tome de l'*Histoire*. Autre élément possible d'explication, Bibaud fils cherche possiblement, en dénigrant Garneau, à promouvoir ses propres ouvrages historiques à venir. C'est du moins ce que laisse entendre la phrase qui clôt sa *Revue critique* : « Voir de plus la nouvelle histoire du Canada que nous préparons » (Bibaud, 1855, 46). Cet ouvrage historique ne verra jamais le jour, mais Bibaud publiera par la suite quelques travaux historiques ou bibliographiques, parmi lesquels les deux ouvrages (outre sa *Revue critique*) précédemment cités.

Bref, sur le plan stylistique, le discours sur l'œuvre de Garneau reconnaît à peu près unanimement la grande valeur de celle-ci. Il est indéniable que l'*Histoire* recèle quelques maladresses de langage, qui sont relevées avec tact par quelques critiques français et sans subtilité aucune par Maximilien Bibaud. Garneau est conscient de celles-ci ; il remet par trois fois²⁹ son ouvrage sur le métier en tâchant notamment d'éliminer ces maladresses, comme le laisse entendre Ampère.

²⁹ Bien que seules deux éditions de l'*Histoire* aient été publiées à la suite de l'édition originale du vivant de Garneau, à son décès, l'historien planchait déjà depuis quelques années sur une quatrième édition avec l'aide de son fils Alfred. Celle-ci, complétée par ce dernier, voit le jour en 1882.

Cependant, bien que l'œuvre soit acclamée sur le plan littéraire, il persiste un flou dans la critique sur ce qui constitue le « grand » style de Garneau, ce qui fait que l'appréciation du style de l'*Histoire* peut paraître relever du compliment de convenance ou de la concession faite pour la forme. Le fait que ces commentaires émanent à la fois d'amis de Garneau et d'auteurs hostiles à certains aspects de son œuvre, à la fois d'auteurs canadiens et d'auteurs étrangers, tend en revanche à démontrer que cette appréciation s'appuie sur une réelle lecture de l'œuvre.

Par ailleurs, même si les divers commentaires soutenant que l'*Histoire* se démarque des autres œuvres littéraires qui la précèdent n'incluent pas une démonstration de la chose, l'expérience que les Canadiens ont jusque-là de leur littérature fait que l'ouvrage de Garneau dépasse largement les horizons d'attente esthétiques des compatriotes de l'historien. Sa qualité sur ce point a même été jugée suffisamment grande pour qu'elle soit comparée avantageusement avec des œuvres d'auteurs européens reconnus.

1.2.1.2. Une œuvre historique marquante

Sur le plan historiographique, qui relève de la dimension littéraire à l'époque, des éloges sont aussi rapides à venir. Encore une fois, c'est le *Journal de Québec* qui ouvre le bal le 28 août 1845 :

L'idée qui domine pardessus [sic] tout, dans toute l'étendue de cet ouvrage, est l'idée politique et sociale, la pensée nationale servant constamment de base à la première, et souvent de sentier pour y conduire. On ne saurait ici comparer les ouvrages du même genre écrits par des contemporains ; la distance qui les sépare de tous points est trop grande pour que ce rapprochement pût être une appréciation du mérite de notre auteur. Ce ne sont que des compilations plus ou moins exactes, sous le rapport des faits, plus ou moins bien digérées, qui ne peuvent pas consciemment prendre le titre d'histoires du Canada. Quant à ceux écrits il y a déjà plus d'un siècle, comme l'histoire de Charlevoix, par exemple, [...] il serait peut-être absurde de les mettre en parallèle avec une œuvre enfant d'une époque nouvelle et essentiellement différente des premières dans les hommes et dans les choses. [...]

Charlevoix vivait à une époque où la pensée *morale* et *religieuse* dominait, chez la plupart des écrivains, la pensée *politique* et *sociale* [...] (2).

La Minerve du 1^{er} septembre 1845 s'intéresse également à la dimension historiographique de l'œuvre, quoique d'une façon plus vague que son concurrent québécois :

Cette production est tout à fait dans le goût moderne, c'est-à-dire que l'historien ne prend pas pour règle unique et invariable la simplicité et la naïveté, mais qu'il réfléchit et raisonne sur les faits ; c'est l'idée politique qui domine partout. [...]

Le mérite d'un écrivain qui trouve le moyen d'intéresser si vivement, [sic] par le récit de faits aussi peu remarquables que sont ceux du commencement de l'histoire de cette colonie, est assurément incalculable. [...]. Si les autres volumes ne diffèrent point du premier, [...] nous pourrions nous flatter de posséder une histoire parfaite et sans reproche de notre pays (2).

Chauveau est plus précis sur cette question dans son billet paru dans *Le Courrier des États-Unis* du 23 octobre 1845 : « Si M. Garneau se maintient, dans ses quatre volumes, à la hauteur de son début, il aura écrit la première histoire complète de son pays. Nous avons déjà eu, depuis Charlevoix, deux tentatives dans ce genre, l'une en 1815, en anglais, par M. Smith, l'autre, toute récente, en français, par M. Bibaud : mais quelque méritoire qu'elles fussent, ce n'était malheureusement que des tentatives » (2).

Cette opinion est assurément défendable d'un point de vue canadien-français. L'ouvrage de Smith dépeint en effet une Nouvelle-France dirigée par une élite corrompue et incitant ses alliés autochtones à effectuer des raids meurtriers dans les colonies anglaises. Par ailleurs, son discours sur la période post-conquête plaide sans nuance en faveur de l'assimilation anglaise et protestante des Canadiens. Quant à Bibaud, son histoire relève davantage de la simple chronologie, et lorsqu'elle se risque à interpréter les événements après la conquête, c'est souvent pour prendre parti en faveur de l'élite anglaise contre les Canadiens.

Dans cette mesure, l'œuvre de Garneau, qui propose une histoire valorisante pour les Canadiens, comme le laisse entendre la critique de *La Minerve* en parlant de « l'esprit vraiment national » (1^{er} septembre 1845, 2) de l'historien, ne peut effectivement que se comparer avantageusement aux ouvrages historiques qui la précèdent. La chose est claire

dans l'hommage que rend Philippe-Aubert de Gaspé à Garneau dans *Les Anciens Canadiens* et qui exprime clairement tant la primauté historiographique de *l'Histoire* que la fierté qu'elle suscite chez les Canadiens :

Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire ! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos ! Honte à nous qui étions presque humiliés d'être Canadiens ! Confus d'ignorer l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses, celle de notre pays était jadis lettre close pour nous (1863, 201-202).

D'autre part, les critiques présentées plus haut abordent le sujet de ce qui se nomme à l'époque la *philosophie* de l'histoire et qui peut se définir par l'idéologie qui la sous-tend. À ce sujet, le *Journal de Québec* remarque la différence existant entre l'histoire de Charlevoix (morale et religieuse) et celle de Garneau (politique et sociale). Conséquence de ce choix de l'historien canadien-français, *l'Histoire* est plus « moderne », pour reprendre le terme de *La Minerve*, elle « réfléchit et raisonne sur les faits » (1^{er} septembre 1845, 2) plutôt que de se contenter essentiellement de les rappeler, comme tend à le faire l'histoire de Bibaud. Sur ce point, elle est toutefois loin de faire l'unanimité, comme nous le verrons plus loin.

Les récriminations à propos de la philosophie historique de Garneau n'empêcheront cependant pas son œuvre d'être rapidement considérée comme d'une importance majeure dans l'historiographie canadienne. Par exemple, Joseph-Guillaume Barthe argue en 1855 que si *l'Histoire* de Garneau n'a « pas fait oublier » celle de Bibaud, « elle l'[a] dépassée par la nouveauté du style et la philosophique analyse des détails, comme par la nouveauté des aperçus » (1855, 269). Par conséquent, pour lui, Garneau « marche à la tête » (269) des historiens canadiens.

L'année suivante, la préface de l'*Abrégé de l'histoire du Canada* insiste elle aussi sur la primauté historiographique de l'œuvre de Garneau en parlant de ce dernier comme du « savant que nous nous plaçons tous à honorer du titre de *premier historien du Canada* [sic] » (Garneau, 1856, iii). Indirectement, le fait qu'ait été accordée, en 1849, « une aide en faveur de François-Xavier Garneau, pour continuer son "*Histoire du Canada*" »³⁰ (*Journaux de l'Assemblée législative*, 1849, 342) appuie elle aussi l'idée de l'importance historiographique de l'œuvre.

Il ne faut pas non plus négliger l'impact potentiel de la réception française de l'*Histoire* dans le cadre de la reconnaissance de l'importance historiographique de l'œuvre garnélienne. En effet, parce que certains auteurs dont s'inspire Garneau, notamment Thierry et Michelet, font alors partie de l'horizon d'attente des auteurs français s'intéressant à l'*Histoire*, ceux-ci sont moins susceptibles d'être choqués par la pensée historique de Garneau. Le libéral français Isidore Lebrun démontre d'ailleurs plutôt bien cette idée en soutenant que « ce n'est pas en France, en Europe, qu'on lui [Garneau] reprochera d'*être philosophe* » (1847, 627).

La presse canadienne, en reproduisant des critiques positives parues en France sur l'œuvre de Garneau, montre donc que cette dernière réussit à aviver l'intérêt pour l'histoire canadienne dans l'ancienne métropole, ce qui ne compte sans doute pas pour peu dans la réputation que se forge l'auteur de l'*Histoire*. Autre preuve de l'impact français de son œuvre, Garneau entretient aussi de bonnes relations avec certains de ses admirateurs français, parmi lesquels Ampère, Xavier Marmier et Henri-Émile Chevalier. La réputation outre-Atlantique de Garneau s'avère de plus suffisamment positive et établie pour que

³⁰ Celle-ci a pris la forme d'une subvention de 1000 \$ versée l'année suivante.

Paul-Henry de Belvèze, le capitaine de *La Capricieuse*, demande, à son arrivée à Québec en juillet 1855, à rencontrer l'historien³¹ ; le fait est rapporté dans les journaux³². En 1859, Garneau aura même le plaisir de voir un historien français, Henri Martin, le citer extensivement et lui rendre hommage dans le quinzième tome de son *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la révolution de 1789*³³.

1.2.1.3. Un auteur patriotique

Vu l'esprit procanadien qu'ils détectent dans l'*Histoire*, bon nombre de ceux qui ont commenté cette dernière soutiennent que Garneau, en l'écrivant, avait des intentions patriotiques. Il faut entendre, par le concept de « patriotisme », que l'œuvre traduit l'attachement de son auteur au peuple canadien. Ainsi, Sax, qui désapprouve plusieurs éléments du discours de l'*Histoire*, parle malgré cela de la « sincérité du patriotisme » (21 novembre 1845, 1) et du « cœur patriotique » (2) de l'historien. Trois ans plus tard, dans le premier tome de son *Répertoire national*, James Huston, remarque aussi le patriotisme de l'historien, qui se traduit par le désir de ce dernier de valoriser et de défendre son peuple : « Son but dans ce livre grave est de repousser les calomnies et les assertions mensongères prodiguées contre nos compatriotes par des écrivains ignorants ou préjugés, et de rallier au culte de nos ancêtres ceux qui désespèrent de la cause sainte de la nationalité » (1848, 201). Vers la fin de la période, même le très critique Maximilien Bibaud, en commentant que « mieux vaut encore excès que défaut » sur ce point, reconnaît le patriotisme « vif jusqu'à la partialité » de l'auteur de l'*Histoire* (1857, 382). Notons au passage que la

³¹ *La Capricieuse* est le premier navire français à accoster à Québec après la conquête.

³² Notamment dans le *Journal de Québec* du 17 juillet 1855 (1) et dans *Le Pays* de Montréal, qui reproduit l'article du *Journal de Québec* dans son édition du 25 juillet (3).

³³ Voir à ce sujet l'article de Pierre Savard intitulé « François-Xavier Garneau et l'historien français Henri Martin » (hiver-printemps 1984).

reconnaissance du patriotisme de Garneau n'est pas que canadienne : des auteurs étrangers tels que l'Américain Orestes Brownson (1853, 445) et le Français Théodore Pavie (1853, 303) détectent aussi ce trait chez l'historien.

Ceci dit, toutes ces affirmations du patriotisme de Garneau ont en commun de ne pas être clairement démontrées : aucune ne s'accompagne d'une citation directe de l'*Histoire* tendant à prouver leur véracité. Dans certains cas, elles donnent même l'impression d'être des concessions faites pour la forme, surtout lorsqu'elles proviennent de critiques qui, tel Pelletier, parlent des « vues patriotiques et louables » (12 décembre 1845, 2) de Garneau avant de condamner différents éléments de l'œuvre.

Par ailleurs, l'acharnement que l'historien met à écrire, puis à réviser sans cesse son *Histoire* mène rapidement au développement de l'idée que le patriotisme de Garneau l'a poussé à faire certains sacrifices au nom de sa mission. Cette idée se retrouve entre autres chez le Français Isidore Lebrun aussi tôt qu'en 1847 (c'est-à-dire avant même la complétion de la première édition de l'*Histoire*). Faisant allusion dans son introduction à « des Canadiens érudits et patriotes [qui] recueillent tous les témoignages de la part glorieuse qu'elle [la France] prit à la découverte et à la colonisation de l'Amérique septentrionale » (1847, 619), Lebrun présente ensuite Garneau en attirant l'attention sur le patriotisme et les sacrifices de l'historien : « Un Canadien, connu par ses poésies patriotiques, M. Garneau, a voué son talent, ses veilles et jusqu'à sa modique fortune à la composition de l'histoire complète de son pays » (619-620).

Quelques années plus tard, Henri-Émile Chevalier soutient lui aussi cette idée en affirmant que Garneau a non seulement « sacrifi[é] ses veilles à l'instruction de ses concitoyens », mais aussi « son temps, ses jouissances intimes, sa fortune, tout son être »

(1854, 33). À cette liste, Joseph-Guillaume Barthe, dans *Le Canadien* du 31 juillet 1857, ajoute la santé (4). L'idée des divers sacrifices de Garneau est aussi ponctuellement reprise à l'occasion de la parution de la troisième édition de *l'Histoire* en 1859, notamment par le *Journal of Education* de septembre 1859 (146) et par le *Journal de Québec* du 10 septembre de la même année (2).

Tout compte fait, même s'ils ne démontrent pas réellement la chose, les critiques de *l'Histoire* sont nombreux à reconnaître que l'oeuvre émane d'une volonté patriotique de l'historien, qui veut réellement mettre en valeur son peuple. Et dans cette optique, quelques-uns vont même jusqu'à reconnaître que l'historien a fait divers sacrifices notables pour y arriver.

Pendant la première réception de *l'Histoire*, il est donc indéniable que des qualités apparentes de celle-ci et de son auteur ont été mises en valeur par la critique. La valeur stylistique de l'oeuvre, son importance historiographique et le patriotisme qui anime Garneau et qui sous-tend son ouvrage sont de celles-ci. Toutefois, il se développe en parallèle un discours surtout (quoique pas exclusivement) animé par un esprit ultramontain qui tend à juger négativement une part de l'idéologie de l'oeuvre et de son auteur. Voyons donc de quoi il en retourne sur ce point.

1.2.2. Le discours dépréciatif : la « fausse » nationalité canadienne défendue par Garneau

Sans vouloir absolument accoler à Garneau l'étiquette de libéral, il reste que son parcours de vie, dans les années 1830, le rapproche indubitablement de cette idéologie. À cet effet, la fréquentation de Polonais exilés à Londres à la suite de ce que Garneau

considère comme des actes tyranniques de la part du tsar russe³⁴ est sans doute déterminante dans le développement chez ce dernier d'une pensée hostile au despotisme. Les manquements à l'esprit, puis à la lettre des règles du jeu politiques commis par le gouvernement colonial anglais envers les élus canadiens de la Chambre d'assemblée au fil de la décennie 1830 et avec l'Acte d'Union de 1840 ne peuvent que renforcer sa position à ce sujet.

Pour cela, mais aussi à cause de ses sources d'inspiration historico-philosophiques, Garneau écrit une *Histoire* dans laquelle il proclame vouloir juger les faits de façon « impartiale », mais aussi dans laquelle il cherche à faire l'apologie des Canadiens. Ultimement, son ouvrage, parce que marqué par ces divers choix et influences, interprète certains événements ou faits historiques d'une façon incompatible avec la pensée historiographique ultramontaine donnant la préséance en tout à la religion catholique. Ce sont ces « symptômes » de l'écart idéologique existant entre la pensée de Garneau et celle des partisans de l'ultramontanisme que nous allons explorer et analyser ici en n'omettant pas de noter les quelques occurrences où d'autres facteurs influent sur la critique.

1.2.2.1. Mauvaise philosophie historique

Alors même que certains présentent positivement le fait que la philosophie « politique et sociale » de l'*Histoire* la distingue de celle « morale et religieuse » de Charlevoix, pour reprendre les termes du *Journal de Québec* du 28 août 1845 (2), il se trouve également des critiques pour dénoncer cet état des choses. À ce sujet, il ne faut pas perdre de vue qu'alors que l'*Histoire* de Garneau est, sur le plan philosophique, d'une facture plus contemporaine que dépassée à son époque, il en va autrement de l'horizon d'attente historiographique

³⁴ À ce sujet, voir notamment son poème intitulé *La Liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne*.

canadien. De ce côté, les collèges classiques des années 1840 en sont en effet encore à l'idéologie édifiante de Charlevoix et de Bossuet³⁵. La prédominance de cette conception de l'histoire est de plus accentuée par le fait que le système d'éducation se retrouve alors, avec l'assentiment du pouvoir politique, sous le contrôle d'un clergé à tendance ultramontaine qui s'accommode très bien de cet ordre des choses.

En conséquence, le discours de l'époque sur cette question est ambigu. Nous avons noté au début du chapitre comment Chauveau, alors que l'encre des premières éditions de l'*Histoire* est encore fraîche, fait à Garneau le « reproche très grave [...] [d']avoir méconnu ce qu'il y avait de véritable philosophie dans le système de colonisation des peuples catholiques et de la France en particulier » (1845, 10). Le premier malaise sur ce point est cependant antérieur au commentaire de Chauveau et se retrouve dans la première critique de l'œuvre, celle du *Journal de Québec* du 28 août 1845 :

Charlevoix vivait dans un temps où on pensait simplement à narrer les faits sans s'occuper de ce qu'on appelle, de nos jours, la *philosophie* de l'histoire, laissant à chaque lecteur le soin de faire ses propres commentaires. Aujourd'hui on ne lirait pas un auteur qui se contenterait de raconter les événements sans en montrer le côté philosophique, et sans se lancer dans quelque spéculation politique ou sociale plus ou moins fondée, plus ou moins probable, qui a au moins pour elle le mérite de la vraisemblance. C'est le goût, ou plutôt c'est l'engouement, le dévergondage de notre époque, auquel s'est assez soustrait M. Thiers et M. Garneau lui-même (2).

D'entrée de jeu, Garneau semble exempté de tout tort sur ce point. Mais l'auteur poursuit :

D'ailleurs, disons-le en justice, l'écrivain, quand même il le voudrait, ne saurait se soustraire entièrement aux mœurs, aux pensées, et conséquemment à la littérature et à la philosophie de son époque. Il s'est tellement identifié à ces idées, à ces mœurs, il est tellement imprégné de cet atmosphère [sic] qui l'enveloppe et qui nourrit incessamment son être, qu'il en porte partout avec lui l'odeur et qu'il en subit, bon gré, mal gré, l'influence bénigne ou morbide. Même l'écrivain qui combat le plus ardemment les tendances de son siècle, et qui, pour retremper ses armes émoussées par le contact, les plonge sans cesse dans la source du siècle qu'il préconise, en se mêlant avec ses adversaires dans la lutte, ressent plus ou moins, sans qu'il s'en aperçoive, les influences qu'il déteste, et quelquefois est emporté avec la digue qu'il voulait y opposer, par le torrent impétueux des idées qui, du sommet d'une époque nouvelle, se précipite vers l'avenir (2).

³⁵ Voir à ce sujet Suzanne Martin (1994, 79-85).

Soudainement, la philosophie de l'*Histoire* paraît plutôt entachée par une idéologie qui, bien qu'involontairement adoptée, est sans conteste malsaine.

Bref, si des lecteurs de l'*Histoire* apprécient l'œuvre pour sa valorisation du peuple canadien qui lui permet d'éclipser les histoires du Canada antérieures, un malaise subsiste visiblement quant à l'idéologie historique qu'elle choisit d'adopter. Et pour Thomas-Benjamin Pelletier, cette tare de l'œuvre garnélienne est suffisamment grave pour que l'histoire de Michel Bibaud lui soit préférée comme outil d'enseignement :

Il est vrai que, tout récemment encore, le pays avait été doté déjà d'une histoire du Canada, qui, dans le temps, toute brève qu'elle est, excita néanmoins une réclamation assez importante. Mais, comme l'auteur n'entendait nullement philosopher, son œuvre, utile à bien des égards à un point de vue pratique, suivra sa destinée, nous pensons, en servant comme de précis entre les mains prudentes des instituteurs de la jeunesse canadienne (12 décembre 1845, 1).

Du vivant de Garneau, donc, il est indéniable que si certains admirent l'*Histoire* pour le point de vue plus moderne, plus laïque, qu'elle adopte, d'autres, qui préconisent plutôt une histoire catholiquement édifiante, retiennent ce même élément contre l'œuvre garnélienne.

1.2.2.2. Sources d'inspiration néfastes de Garneau

Ce malaise, sur le plan historiographique, résulte notamment de l'inspiration que Garneau trouve du côté de certains auteurs dont l'idéologie est jugée néfaste d'un point de vue catholique, et plus spécifiquement ultramontain. Lançant la discussion sur ce sujet, le *Journal de Québec* du 28 août 1845 se montre plus particulièrement inconfortable face à Voltaire et à l'historien anglais Edward Gibbon, qu'il présente sans trop expliquer comme les précurseurs d'un mouvement historiographique dont les « rives s'élargissent bientôt démesurément », quand elles ne sont pas « submergées et englouties » (2).

Sur ce point, les critiques se font rapidement plus sévères, en particulier chez des auteurs d'allégeance ultramontaine. Thomas-Benjamin Pelletier, notamment, se penche

longuement sur la question des modèles historiographiques de Garneau dans *Le Canadien* du 12 décembre 1845. Plus précisément, il y recense les auteurs cités par l'historien dans son *Discours préliminaire* afin de les évaluer les uns après les autres. Le verdict général est simple : ceux-ci sont presque tous « plus ou moins imbus du principe d'indépendance posé en dogme par le moine de Wittemberg³⁶ » (1). Sont alors dénoncés comme hérétiques, parmi d'autres, Laurent Valla et Glaréan³⁷, « dormant depuis trois siècles dans la poudre de leur métaphysique nébuleuse et anti chrétienne » (1), Érasme, « dont la plupart des œuvres [...] furent définitivement mises à l'index du concile de Trente » (1), puis Sismondi et Michelet, dont la mention « suffit pour faire juger d'une œuvre qui leur devrait ses inspirations » (1). Le dernier, en particulier, est qualifié par Pelletier de « vil pamphlétaire » dont l'un des ouvrages, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, est « honni de toute la France chrétienne, censuré par les évêques et retourné à la fange qui l'a produit » (1).

Et le supérieur du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière n'est pas le seul à dénoncer des auteurs ayant inspiré Garneau. « Un Ultramontain³⁸ », dans le *Journal de Québec* du 14 mai 1850, fait de même :

Montesquieu, aux principes irreligieux [sic] ; Raynal, le prétendu philosophe ; Robertson, imbu d'un fanatisme anti-chrétien ; Millot, le mauvais raisseur ; Sismondi, Guizot, Michelet, le jésuitophobe et l'impie. Comme de raison, je ne soutiens pas que l'on ne puisse citer ces auteurs à l'occasion [...]. Ce qui ne se conçoit pas chez un écrivain sérieux, c'est de s'imaginer que ces historiens, les derniers surtout, ont produit une véritable révolution dans le monde littéraire (1).

³⁶ Martin Luther.

³⁷ Nommé Glareanus par Pelletier.

³⁸ En un mois, deux auteurs s'identifiant sous le pseudonyme « Un Ultramontain » répondent à une précédente lettre parue (et abordée plus loin) dans le *Journal de Québec* du 13 avril 1850 et signée « Un Catholique ». Le premier voit son texte être reproduit en trois parties dans les éditions du 20, du 23 et du 27 avril du *Journal de Québec*. Quant au second, son texte paraît en deux parties dans le *Journal de Québec* des 14 et 16 mai. Or, malgré le fait qu'ils soient annoncés comme les quatrième et cinquième articles d'« Un Ultramontain », ils se présentent à nouveau comme une réponse à « Un Catholique » et reprennent des éléments présentés dans les trois premiers articles. Ils sont donc d'une autre plume.

En outre, dans un appendice consacré à la critique de diverses œuvres de Garneau de son *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique* (1858)³⁹, Maximilien Bibaud reproduit la « Lettre d'un membre du clergé du diocèse de Trois-Rivières » qui revient sur sa *Revue critique* de 1855 en qualifiant Garneau de « dogmatiseur indiscret [...] qui s'est plié un peu trop bénévolement aux dires de Simondi [sic], Raynal et consorts, peu amis des institutions religieuses qui ont illustré le Canada » (371).

En discréditant les auteurs « condamnables » auxquels Garneau emprunte, des critiques tels que Pelletier, « Un Ultramontain » et Bibaud cherchent à décrédibiliser l'*Histoire*. Pour eux, il ne se « conçoit pas, chez un historien religieux [...] [qu'on] prenne pour guide et pour flambeaux » (Un Ultramontain, 14 mai 1850, 1) de tels auteurs. Or, et le *Journal de Québec* du 28 août 1845 souligne clairement la chose, Garneau n'est pas un « historien religieux », et c'est justement ce que les tenants d'une philosophie religieuse de l'histoire, les ultramontains en tête, lui reprochent en soulignant ses emprunts à des auteurs qu'ils condamnent.

Tout cela ne nous informe qu'abstraitement sur ce qui pose problème, dans l'*Histoire*, à ceux qui favorisent une histoire catholiquement édifiante. Contre quelles affirmations de Garneau, inspirée par la philosophie laïque qu'il adopte et les auteurs dont il s'inspire, les critiques ultramontains en ont-ils ?

³⁹ Cet appendice, qui se retrouve dans un œuvre portant sur un tout autre sujet que l'œuvre de Garneau, démontre bien l'hostilité particulièrement intense que Maximilien Bibaud ressent envers l'historien. Non content de son pamphlet de 1855, Bibaud ajoute, dans le troisième appendice de la seconde livraison de cet ouvrage (369-382), deux critiques de son article sur Garneau parues respectivement dans *Le Canadien* et dans *Le Courrier du Canada* ainsi que sa réponse à ceux-ci, cinq critiques (quatre lettres personnelles et un article du *True Witness*) appuyant le propos de sa *Revue critique*, une critique d'un extrait des *Voyages* de Garneau et une « simple liste des erreurs à corriger » dans l'*Abrégé de l'histoire* de Garneau.

1.2.2.3. Erreurs de doctrine religieuse

La question des huguenots

C'est en abordant la question de l'immigration des huguenots en Nouvelle-France que Garneau déclenche ce qui s'avère être l'une des principales polémiques tournant autour de son œuvre : « Richelieu fit donc une grande faute, [sic] lorsqu'il consentit à ce que les protestans [sic] fussent exclus de la Nouvelle-France ; s'il fallait expulser une des deux religions, il aurait mieux fallu, dans l'intérêt de la colonie, faire tomber cette exclusion sur les catholiques qui émigraient peu ; il portait un coup fatal au Canada en en fermant l'entrée aux Huguenots [sic] d'une manière formelle par l'acte d'établissement de la compagnie des cent associés » (1845, 156-157). Et s'il reconnaît, plus loin, tout en qualifiant l'acte de Richelieu de « criante tyrannie » (176), que les troubles fomentés en France dans les années 1620 par les protestants français avec la complicité des Anglais donnaient au cardinal « un prétexte plausible pour agir ainsi » et qu'« [ils] ajoutai[en]t de la force aux assertions des catholiques qui ne cessaient de répéter qu'il n'y avait pas de sûreté à les laisser s'établir dans le voisinage des colonies protestantes anglaises, parce qu'à la moindre difficulté avec le gouvernement, ils se joindraient à elles » (176), il renchérit ultimement sur son propos initial :

De quel avantage n'eût pas été une émigration faite en masse et composée d'hommes riches, éclairés, paisibles, laborieux, comme l'étaient les Huguenots [sic], pour peupler les bords du St.-Laurent [sic], ou les fertiles plaines de l'Ouest. Du moins ils n'auraient pas porté à l'étranger le secret des manufactures de France, et enseigné aux diverses nations à produire des marchandises qu'elles étaient accoutumées d'aller chercher dans les ports de celle-ci. Une funeste politique sacrifia tous ces avantages aux vues exclusives d'un gouvernement armé, par l'alliance du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, d'une autorité qui ne laissait respirer ni la conscience ni l'intelligence. Si vous et les vôtres ne vous êtes convertis avant tel jour, l'autorité du roi se chargera de vous convertir, écrivait Bossuet aux schismatiques. Nous le répétons, sans cette politique, nous ne serions pas, nous Canadiens, réduits à défendre pied à pied contre une mer envahissante, notre langue, nos lois, et notre nationalité ? Comment jamais pardonner au fanatisme les angoisses et les souffrances de tout un peuple, dont il a rendu la destinée si douloureuse et si pénible, dont il a compromis si gravement l'avenir (494-495).

On ne peut que difficilement imaginer qu'en soutenant l'idée que la Nouvelle-France aurait été plus prospère si elle avait été peuplée de huguenots plutôt que de catholiques, Garneau n'avait pas conscience du coup de pied qu'il donnait là dans un nid de guêpes idéologique. Mais qu'il ait réalisé ou non la portée de son propos, les critiques se feront nombreuses.

Celles-ci seront de divers degrés de virulence. Ainsi, Thomas-Benjamin Pelletier choisit, dans *Le Canadien* du 4 mars 1846, de s'exprimer sur un ton ironique :

Que n'êtes-vous-même [sic] aujourd'hui huguenot ! [...] Que n'êtes-vous ce peuple avancé qui n'a d'autres maîtres que se passions, d'autre loi que *sa volonté générale* ! [...] L'industrie, avec ses canaux, ses chemins de fer, ses manufactures, vous inscrirait aujourd'hui avec gloire parmi les nations éclairées du globe. Avec un peu plus de vices, il est vrai, avec l'inconvénient de vivre sans foi ou avec une foi bâtie par la raison ; avec le tiers ou la moitié de votre population crouissant dans les caves fangeuses de vos filatures et de vos usines ; avec des prisons pleines, des écoles publiques de vices ; avec des suicides, du libertinage régulier, des violations de tout genre : toutefois pour compenser amplement tout cela, vous auriez un nom et des vertus dignes de l'époque (1).

« Un Ultramontain », dans le *Journal de Québec* du 14 mai 1850, opte de son côté pour le ton scandalisé : « En vérité, est-ce bien un catholique qui a écrit de pareilles choses ? [...] Un Canadien catholique regretter que sa patrie ne soit pas un pays protestant, que ses compatriotes ne soient point des calvinistes ! Voir dans la religion sainte de ses pères un *coup fatal*, un malheur, pour le Canada, qui rend la destinée du peuple qui l'habite *douloureuse et pénible*, et *compromet gravement* son avenir ! » (2). Plus posé, Pierre-Télesphore Sax, qui étudie alors au Séminaire de Québec (il est ordonné prêtre l'année suivante), cherche plutôt à comprendre (évidemment sans lui donner raison) le point de vue de Garneau dans *Le Canadien* du 21 novembre 1845 :

Si M. Garneau aime le Canada, ne doit-il pas aimer cette population toute catholique, remplie d'une foi, d'une piété, d'une moralité que tous les étrangers admirent ? ne doit-il pas aimer ces établissements précieux que le catholicisme seul sait fonder et maintenir et auxquels il rend lui-même un si éclatant et si juste hommage ? [...] Non, non, je ne ferai pas à M. Garneau l'injure de croire que son patriotisme se borne à nos *Laurentides* [...] ; il aime aussi ses compatriotes, il les aime tels qu'ils sont aujourd'hui, avec leurs institutions, et il a une affection plus grande pour ce que ses frères aiment aussi du plus profond du cœur. [...]

Ce n'est pas que je veuille attribuer à ce monsieur aucun sentiment indigne d'un homme qui aime sa patrie ; je comprends son erreur. Il croit que son pays aurait été plus riche en industries de

toutes espèces ; douce illusion qui fait honneur à son cœur patriotique, et que tout Canadien lui pardonnera en faveur de son motif (2-3).

Il n'est pas douteux que de telles opinions s'expliquent par l'ultramontanisme de ceux qui les émettent : dans une optique ultramontaine, la religion catholique est la seule « vraie » religion, et pour eux, c'est d'abord la religion catholique qui doit être considérée en toute chose. Par conséquent, il ne peut être que scandaleux à leurs yeux de déclarer qu'il aurait fallu laisser les huguenots entrer en Nouvelle-France, et à plus forte raison que la France aurait peut-être dû ne laisser émigrer *que* les huguenots en Amérique.

Mais la doctrine ultramontaine n'est pas le seul élément qui motive l'opposition à Garneau sur ce point. Comme l'historien lui-même l'a mentionné, à l'époque de Richelieu, le fait que les huguenots se soient alliés aux Anglais a contribué à leur forger une réputation de traîtres aux yeux des catholiques français. Sur ce point, la pensée a peu évolué depuis le règne de Louis XIII, comme le laisse transparaître Sax :

Les rapports nécessaires d'une colonie avec la mère patrie n'eussent-ils pas continuellement entretenu en France un parti favorable à leur cause et défavorable à la paix de ce royaume ? En traversant les mers, les Huguenots [sic] eussent-ils perdu cet esprit d'indépendance qui donnait tant d'ombrage au gouvernement et causa leur ruine ? Louis XIV [sic] savait bien qu'en introduisant les Huguenots [sic] au Canada, c'était le perdre pour la France [...] (21 novembre 1845, 2).

Sax soutient ici que si les protestants français avaient pu émigrer en Nouvelle-France, leurs différends idéologiques avec leurs compatriotes catholiques les auraient menés à les combattre. Le résultat final, dans le meilleur des cas, n'aurait donc pas amélioré la situation de la France. Et dans le pire, les huguenots, en déclarant leur indépendance, auraient fait perdre sa colonie à la métropole française.

Cette dernière idée est d'ailleurs renforcée plus tard par Ignace Moreau, qui rappelle en 1854 dans *Le Correspondant* que les huguenots, au XVII^e siècle, ont effectivement fait perdre du terrain à la France en Amérique en s'alliant avec les Anglais : « Si en 1629,

Québec fut pris par les Anglais [...], la France le dut à deux huguenots français, les frères Louis et Thomas Kirtk [sic] [...]. Ce fut encore deux huguenots français, Desgroisilliers [sic] et Radisson, qui conduisirent les Anglais dans la baie d'Hudson en 1663 et y construisirent le fort Rupert [...] » (353).

De toute évidence, les huguenots n'ont toujours pas bonne presse à l'époque de Garneau. Même le libéral Henri-Émile Chevalier, pourtant fervent admirateur de Garneau par ailleurs, se montre en désaccord avec l'historien sur ce point dans *La Ruche littéraire* de juillet 1853 :

Toute rivalité de cultes mise de côté, nous pensons que M. Garneau s'est trompé, s'il s' imagine que le Canada peuplé de *protestants français* aurait longtemps affectionné sa nationalité maternelle, c'est-à-dire la France *catholique romaine*, alors que ses habitants gravitaient eux, sectaires de la religion réformée, autour d'un cercle formé par des apôtres de Luther et Calvin, l'antagonisme religieux est plus dissolvant que l'antagonisme gouvernemental. Grossi de protestants, le Canada serait rapidement devenu Anglais, puis Américain ; et Richelieu était un diplomate trop consommé pour ne pas sentir que la majorité canadienne n'admettant pas les dogmes consacrés en France, cette colonie passerait bientôt au pouvoir de ses coreligionnaires (347).

Cet extrait du texte de Chevalier permet de pousser au-delà du simple antagonisme entre liberté de culte et prédominance de la religion catholique le différend existant entre Garneau et ses contradicteurs sur la question des huguenots. Dans son article, l'écrivain français définit la « nationalité maternelle » des Canadiens comme étant « catholique romaine ». Sa définition de la nationalité canadienne apparaît donc se rapproche de celle des ultramontains, qui soutiennent que le Canadien est d'abord catholique et ensuite français. Pour eux, tous les avantages industriels, linguistiques, etc. sont d'une importance seconde : l'essentiel, pour rester canadien, c'est de préserver sa religion. Un article des *Mélanges religieux, scientifiques, politiques et littéraires* du 20 août 1847 le démontre bien :

Ne vallait-il [sic] pas mieux nous exposer à la perte de notre langue, à la perte même de nos lois et jusqu'à la perte de notre nationalité, que de mettre en péril notre Religion ? Bien des hommes peuvent croire que la langue passe avant la Religion, que les lois doivent être préférées à la

Religion, que la nationalité enfin doit être défendue au risque même de la Religion. Mais il en est d'autres et en bien plus grand nombre qui soutiennent et croient sincèrement que la langue, que les lois, que la nationalité doivent passer après cette même Religion qui en est le plus ferme appui (5).

Or, la conception de la nationalité de Garneau, libérale, est avant tout centrée sur la langue française. Cela est cohérent avec le fait que dans son ouvrage, Garneau mentionne généralement la langue avant la religion lorsqu'il énumère les principales caractéristiques culturelles du peuple canadien. Cela a aussi l'avantage de donner une logique à sa position sur la question des huguenots : selon lui, si la France avait plutôt favorisé l'envoi de colons huguenots en Nouvelle-France, le peuple canadien n'aurait pas à craindre l'assimilation. En effet, l'émigration huguenote consécutive des tensions religieuses dans la métropole aurait permis de peupler plus rapidement les colonies et d'éviter aux Canadiens, grâce à la force du nombre et de l'industrie, les sempiternelles luttes contre leur assimilation et pour leur survivance.

En somme, sur la question des huguenots, si le discours de Garneau peut être inspiré en partie par le principe de liberté de religion et par une hostilité envers la « tyrannie » de Richelieu et de ses semblables, le cœur du conflit entre l'historien et les tenants d'une histoire ultramontaine réside surtout dans les conceptions différentes qu'ils se font de la nationalité canadienne. Pour Garneau, elle s'appuie tout d'abord sur la langue française, alors que pour ses adversaires, elle est avant tout basée sur la religion catholique. Dans cette mesure, il ne faut pas trop se surprendre de voir certains ultramontains considérer qu'une *Histoire* préconisant l'immigration au Canada des huguenots relève d'un « esprit anti-catholique et anti-canadien » (Pelletier, 4 mars 1846, 1).

La question de la séparation de l'Église et de l'État

Outre sur sa position à propos de l'immigration huguenote, Garneau fait aussi polémique à cause de ses idées sur la séparation de l'Église et de l'État. Sur ce point, la position de l'historien transparaît particulièrement à travers la narration d'un conflit entre le gouverneur colonial et l'évêque de Québec sur la question de la vente d'eau-de-vie aux Autochtones. Afin de clarifier le point de vue de Garneau sur cette question, il importe de d'abord résumer son propos sur cet épisode.

Abordant le sujet à partir de l'adoption initiale de l'interdiction par le gouverneur de la Nouvelle-France de vendre de l'eau-de-vie aux Autochtones, Garneau précise d'entrée de jeu que c'est à la demande du clergé que cette mesure a été adoptée. En cédant aux demandes de l'autorité cléricale, poursuit l'historien, le gouverneur « se metta[i]t ainsi à la botte du clergé [...] en ce qu'il assujettissait [sic] l'un à l'autre deux pouvoirs qui doivent être indépendans [sic] » (1845, 284-285). Or, cette vente étant plus libre dans les colonies anglaises, certains administrateurs ont voulu assouplir temporairement cette règle afin d'éviter le détournement du commerce autochtone vers les colonies anglaises ou de prévenir certains changements d'alliances entre Autochtones et Européens. Sur ce point, ils se sont butés à un refus net du clergé face auquel ils ont plié. Cette opposition de l'Église constitue, selon Garneau, une intervention du spirituel dans le temporel. À ce sujet, il déclare ensuite :

Dès que le Canada cessa d'être une mission et devint une société de colons européens, le gouvernement civil devait reprendre tous ses droits et toute son autorité. Cette politique, la seule logique, eût mis fin aux réclamations du clergé qui n'aurait plus eu de prétexte pour empiéter dans une sphère qui lui était étrangère. Nul doute, du reste, que la conduite du gouvernement dans cette question n'aurait pas été différente de ce qu'elle a été ; c'est-à-dire, que la traite des liqueurs fortes n'aurait jamais été rendue libre chez les Indiens, car l'intérêt politique et commercial commandait impérieusement la plus grande circonspection à cet égard. Aussi les colonies anglaises avaient-elles des lois préventives, tout comme le Canada, quoique pour des motifs différens [sic] ; mais elles les observaient plus ou moins strictement selon l'urgence des circonstances (286-287).

Poursuivant, Garneau aborde une occurrence précise d'un problème touchant cette question. Plus précisément, il rappelle un épisode où le baron d'Avaugour, gouverneur de la Nouvelle-France de 1661 à 1663, répond à un jésuite qui lui demande de gracier une femme condamnée pour avoir vendu de l'eau-de-vie aux Autochtones. D'Avaugour, qui vient de faire exécuter trois hommes pour le même crime, décide alors, sous le coup de la colère, de répondre à l'incohérence du clergé en permettant ce commerce. Face à la situation, Mgr de Laval réagit promptement :

L'évêque de son côté, croyant l'honneur de sa mitre offensé par cette boutade, prit la chose avec hauteur. Le débat s'envenima. D'un côté, les prédicateurs tonnèrent dans les chaires, les confesseurs refusèrent l'absolution ; de l'autre, les citoyens, embrassant la cause du gouverneur, se révoltèrent et poussèrent des clameurs contre ces derniers. Les choses en vinrent au point que le prélat se vit obligé de saisir les foudres de l'Église, ces foudres qui faisaient tomber autrefois le front des peuples et des rois dans la poussière. La mitre au front, la crosse à la main, environné de son clergé, il monte en chaire ; et après un discours pathétique, il fulmine les excommunications contre tous ceux qui refusent de se soumettre aux décrets contre la traite de l'eau-de-vie. [...]

Pour se justifier et porter ses propres plaintes, M. de Pétrée passa en France, où, non seulement il gagna sa cause et obtint tous les pouvoirs qu'il désirait relativement au commerce de l'eau-de-vie, mais fit encore rappeler le baron d'Avaugour, et désigna au roi son successeur.

Dans la chaleur des discussions, l'on exagéra singulièrement les désordres causés par ce commerce, désordres en effet qui étaient si peu de chose, qu'ils avaient entièrement cessé lorsque M. de Pétrée revint en Canada (287-289).

Garneau se fait ici le champion de la doctrine libérale de la séparation de l'Église et de l'État. Pour lui, le fait que l'évêque intervienne pour des raisons « humanitaires » importe peu : ce qui compte, c'est que chacun se restreigne à sa sphère d'influence. Or, dans le contexte d'un problème qui relève selon lui du pouvoir temporel, toute intervention du clergé pour « régler » malgré le gouverneur, y compris avec la menace de l'excommunication, est jugée comme une intervention spirituelle illégitime dans une sphère de pouvoir temporel. Par ailleurs, il faut remarquer que c'est aussi par une intervention du spirituel dans le champ temporel (la demande de clémence par un jésuite) que la querelle commence ; c'est également par une telle intervention (l'appel de Mgr de Laval au roi qui suscite le rappel du gouverneur) que le conflit se termine.

Sans le dire ouvertement, Garneau, dans les questions pouvant avoir un impact à la fois sur le plan moral et sur le plan politique, donne la main haute à l'État. Sur cette question, l'historien se trouve un allié en la personne d'« Un Catholique » qui, dans le *Journal de Québec* du 13 avril 1850, défend la position de Garneau en s'appuyant sur un échange entre le pape Léon XII et Chateaubriand dans lequel le pape paraît concéder que le clergé doit se soumettre aux autorités politiques établies sans chercher à intervenir dans ce domaine. Mais malgré cela, les partisans de la pensée ultramontaine monopoliseront presque l'entièreté du discours sur cette question.

Ainsi, Sax, dans *Le Canadien* du 21 novembre 1845, reprend le propos que tenait Chauveau dans le *Courrier des États-Unis* et offre un discours où transparaît l'idée ultramontaine que c'est plutôt le religieux qui doit prédominer dans les questions mixtes :

Dans la question de la traite de l'eau-de-vie avec les sauvages [sic], la cause de l'humanité me semble encore sacrifiée à des intérêts matériels, et traitée avec une indifférence, pour ne pas dire une hostilité, qui me désole. J'ai cherché en vain un mot d'approbation en faveur des motifs et des intentions mêmes des avocats de l'humanité ! Les efforts du clergé sont traités d'empiétements sur l'autorité civile [...]. D'un autre côté [...], les *gouverneurs pieux* sont blâmés pour leur faiblesse et leur asservissement à un zèle religieux qui mettait le gouvernement à la *discretion du clergé*. [...] Quoi ! rendre des ordonnances sur les *représentations des missionnaires*, c'est leur assujétir [sic] un pouvoir qui doit rester indépendant (3) !⁴⁰

Pelletier, dans son texte paru dans *Le Canadien* du 4 mars 1846, reconduit essentiellement la même idée en y distillant un peu plus d'hostilité.

Et à la suite de l'article d'« Un Catholique », d'autres critiques se font entendre : en un mois, les deux auteurs usant du pseudonyme « Un Ultramontain » lui répondent tout en renouvelant les attaques envers Garneau sur cette question. Des deux « Ultramontain », c'est surtout le premier qui retient l'attention. Dans son texte, il développe un argumentaire

⁴⁰ L'italique de l'original est respecté dans cet extrait.

détaillé afin de justifier le fait que Mgr de Laval use de son pouvoir d'excommunication pour interdire la vente d'eau-de-vie aux Autochtones malgré la décision du gouverneur :

2° Mgr de Laval, en prohibant par des peines canoniques la traite de l'eau-de-vie, n'a aucunement outrepassé ses attributions.

Pour éclaircir cette question, il est nécessaire de se rappeler qu'il y a des choses qui appartiennent exclusivement à l'autorité civile, d'autres à l'autorité ecclésiastique, d'autres enfin qui sont d'une nature mixte [...]. Tout ce qui regarde la morale, tout ce qui peut en affecter les règles et les prescriptions, est évidemment, par sa nature même, du ressort de l'autorité spirituelle, ce qui n'empêche pas cependant l'autorité temporelle ou civile de remplir à cet égard un devoir impérieux, celui de prêter main-forte à l'autorité spirituelle dans la répression des devoirs publics (20 avril 1850, 2).

Tout comme Sax dans son article, l'auteur marque ici clairement que le spirituel doit prédominer dans toute question comportant un angle moral, donnant ainsi raison à Mgr de Laval. En outre, il soutient que si l'évêque avait outrepassé ses pouvoirs, « Louis XIV, ce monarque si absolu, si jaloux de ses moindres droits, vrais ou prétendus » (23 avril 1850, 1) n'aurait pas manqué de le rappeler à l'ordre.

Élargissant un peu la question dans la partie de son texte publié dans le *Journal de Québec* du 27 avril 1850 (2), le premier « Ultramontain » considère en outre que les éventuelles interventions temporelles du clergé dans les affaires de la colonie, parce que prévues par le système de gouvernement colonial ayant obtenu l'assentiment royal et parce que demandées par les gouverneurs eux-mêmes (car ils ne pouvaient assurer l'entière gestion de la colonie à eux seuls), ne sont pas illégitimes. Il n'est pas le seul à tenir ce discours : avant lui, les *Mélanges religieux, scientifiques, politiques et littéraires* du 17 août 1847 ont déjà soutenu que « lorsque le clergé a pris part aux affaires publiques, c'était le gouvernement qui l'y appelait, il ne s'immisçait point lui-même, mais on l'invitait, on le pressait d'aider, de prêter main-forte à la conduite des affaires » (494).

Il existe ici une distance entre ce que nos critiques comprennent et ce que Garneau soutient. Alors qu'« Un Ultramontain » et les *Mélanges religieux* soutiennent que si le

clergé, du temps de la colonie, est intervenu dans le spirituel, c'est à la demande des gouverneurs et dans les cadres des pouvoirs qui lui étaient accordés par le Roi de France, l'historien se montre critique de cette décision même du Roi de confier un pouvoir temporel aux autorités ecclésiastiques de la colonie. Le reproche de Garneau ne s'adresse donc pas tant au clergé qu'au pouvoir civil qui a lui-même ouvert la porte aux interventions temporelles de l'Église. Mais qu'ils aient bien compris ce fait ou non, des critiques reprocheront à Garneau, pour discréditer sa position, de « jug[er] les événements [sic] qui se sont passés il y a deux siècles au point de vue du dix-neuvième siècle avec ses idées d'industrie et de civilisation » (Pelletier, 12 mars 1846, 2).

Pour revenir à la question de l'eau-de-vie, un argument moral, voire une casuistique est amenée par presque tous ceux qui dénoncent la position de Garneau sur ce point pour justifier l'intervention de Mgr de Laval : le comportement répréhensible, voire dangereux, des Autochtones enivrés. À ce sujet, Garneau a affirmé que les troubles occasionnés par la vente d'eau-de-vie aux Autochtones se réduisaient à peu de choses. En outre, il porte peu de créance aux représentations orgiaques des beuveries autochtones qui rappellent, selon « les partisans de l'évêque, des scènes de débauche et de dissolution qui auraient rappelé les temps les plus corrompus de Rome ! » (1845, 289). Il appuie de plus son scepticisme sur les *Relations* des Jésuites de 1642-43, qui décrivent les Canadiens comme des habitants « dans chacun desquels, au rapport d'un vieux et vénérable missionnaire contemporain, l'on voyait un désir ardent de son salut et une étude particulière de la vertu » (289), et donc comme des êtres aux mœurs les rendant peu susceptibles de débaucher les Autochtones.

Dans le discours de l'historien transparaît donc un effort de se prémunir contre la critique sur cette question. Or, c'est peine perdue : la plupart des partisans de l'idéologie

ultramontaine, par conviction ou afin de mieux soutenir l'idée que Mgr de Laval agissait noblement dans une optique morale, choisissent de passer outre les arguments de Garneau sur la gravité des troubles causés par l'ivrognerie et donnent pleine créance aux récits de débauche. C'est ce que fait notamment Ignace Moreau en 1854 : « On ne convertissait pas les sauvages [sic] avec de l'eau-de-vie ; on les jetait dans les habitudes d'ivrognerie et de désordre ; on les poussait au libertinage et au meurtre, on affaiblissait leur esprit et leur corps ; on les abrutissait, et on les faisait mourir. Donc à la raison de religion se joignait la raison d'humanité » (363).

Pour sa part, le premier « Ultramontain » invite son lecteur à consulter diverses sources sur le sujet, notamment un ouvrage datant de 1700 et intitulé *L'Histoire de l'eau-de-vie en Canada*, une *Esquisse de la vie de Mgr de Laval* parue en 1845⁴¹ et les *Relations* des Jésuites. À cela, il ajoute une citation d'« [u]n autre mémoire, écrit expressément pour être soumis à la Sorbonne, et qu'[il] pense complètement inédit » (20 avril 1850, 1) dans lequel se retrouve « une énumération effroyable de querelles, de meurtres, de massacres » (1-2) causés par l'alcool chez les Autochtones, et à laquelle s'ajoutent l'assassinat et le pillage des biens d'un grand nombre d'Autochtones par leurs pourvoyeurs d'alcool français.

Bref, au cœur de la question de l'eau-de-vie se retrouve celle de la séparation de l'Église et de l'État. D'un côté, Garneau, par principe et nonobstant la dimension morale de cette question, juge que la vente ou l'interdiction de la vente d'alcool aux Autochtones relève exclusivement du domaine temporel, d'autant plus qu'il considère que la décision du politique, sur cette question, aurait assurément été sage et que les problèmes causés chez les Autochtones par ce commerce lui paraissent avoir été grossièrement exagérés. Dans

⁴¹ Vu le titre, sans doute celle de Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg.

cette logique, il dénonce l'intervention du clergé, car elle constitue une brèche à la règle de la séparation des pouvoirs et parce qu'elle est ultimement génératrice de conflits. Mais de façon plus large, parce que la constitution du gouvernement colonial accordait un certain pouvoir temporel aux dirigeants religieux de la colonie, il accuse aussi le pouvoir civil d'avoir accepté l'influence du clergé dans les décisions temporelles.

De l'autre côté, les tenants de la pensée ultramontaine, parce qu'ils jugent que la dimension morale et spirituelle doit prendre le pas sur le politique, et parce qu'ils croient, malgré les prétentions de Garneau, que le salut des Autochtones est bel et bien menacé par la consommation d'alcool, soutiennent que les pressions du clergé sur le politique sont ici justifiées. En outre, pour eux, si le clergé a parfois, en Nouvelle-France, influé sur des questions temporelles, c'est uniquement dans un cadre défini par le pouvoir civil lui-même. Partant, le jugement de Garneau est anachronique, car il juge une époque passée selon des critères modernes qui ne s'appliquaient alors pas.

La question du caractère de Mgr de Laval

En s'exprimant tel qu'il le fait à propos de Mgr de Laval dans le cadre de la querelle de l'eau-de-vie, Garneau ne s'attire pas la sympathie des ultramontains. Or, avant d'en arriver là, l'historien a déjà brossé un portrait du caractère de l'évêque :

Le premier évêque du Canada fut François de Laval, abbé de Montigny, appartenant à l'une des plus illustres maisons de France, celle des Montmorenci [sic]. Il faut attribuer principalement à la hauteur de son sang, l'influence considérable que ce prélat exerça dans les affaires de la province, faisant et défaisant les gouverneurs à son gré, et selon ce qu'il concevait être l'intérêt de son siège [sic], quoique ce ne fût pas toujours celui de la colonie. Il était doué de beaucoup de talents [sic] et d'une grande activité ; mais son esprit était absolu et dominateur ; il voulait faire plier tout à ses volontés. Le zèle religieux confirma encore chez lui ce penchant, qui sur un petit théâtre dégénéra souvent en querelles avec les hommes publics, les communautés religieuses, et même avec les particuliers, il s'était persuadé qu'il ne pouvait errer dans ses jugemens [sic], s'il agissait dans l'intérêt de l'Eglise [sic]. Cette idée lui fit entreprendre les choses qui auraient paru les plus exorbitantes en Europe. En montant sur son siège [sic] épiscopal, il travailla à faire de tout son clergé une milice passive, obéissant à son chef comme les Jésuites à leur général. Il voulut même rendre le pouvoir civil l'instrument de ses desseins, ou le désarmer, en lui faisant décréter l'amovibilité des cures et le paiement des dîmes à son séminaire. Mais cette entreprise était trop vaste pour ses forces, et il échoua ; il trouva des ennemis invincibles dans les

gouverneurs, tous plus ou moins jaloux de l'influence qu'il possédait déjà. Du reste, M. de Pétrée menait une vie austère et veillait avec une sollicitude vigilante au soin de son diocèse (1845, 338-340).

Malgré la concession faite à la fin de ce passage, le jugement de Garneau sur le premier évêque canadien suscite une réaction outrée chez certains partisans de la doctrine ultramontaine, à plus forte raison lorsqu'ils considèrent la position de l'historien quant aux actions de l'évêque dans le cadre de la querelle de l'eau-de-vie. Il faut dire qu'en présentant un portrait plus critique de Mgr de Laval, Garneau s'attaque à une icône de l'Église canadienne, au premier évêque de Nouvelle-France, dont le portrait tient, depuis les *Mémoires sur la vie de Monsieur de Laval, premier évêque de Québec* de Louis Bertrand de Latour (1761), essentiellement de l'hagiographie. Le discours de l'historien sur l'ecclésiastique détonne d'autant plus que l'année même⁴² où Garneau dépeint ainsi Mgr de Laval, deux ouvrages faisant l'éloge de l'évêque, ceux de Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg et de Louis-Étienne Blois, paraissent également. L'œuvre de Brasseur sert d'ailleurs à Pelletier de point de comparaison pour dénoncer le portrait tracé par Garneau :

Nous n'avons en vue aujourd'hui que d'attirer l'attention des lecteurs judicieux sur une partie de l'histoire en général qui en est tout à la fois l'âme et l'attrait principal. Cette partie, faussée, dénaturée, rend l'œuvre un mensonge, un méfait social et politique. Nous voulons parler des grands hommes pour qui l'histoire est faite [...]. En effet, et c'est la manière des plus célèbres historiens de l'époque, un grand homme résume toute l'histoire de son siècle. [...] Ç'a donc été avec un extrême plaisir que nous avons lu la notice biographique de Mgr de Laval [écrite par l'abbé Brasseur de Bourbourg] [...]. C'est à ces dignes juges [les « vrais amis de la religion et du pays »] que nous offrirons, dans le même personnage apprécié à des points de vue bien différents, un parallèle frappant et instructif. D'un côté [Brasseur de Bourbourg], vous voyez un évêque qui

⁴² L'article du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* sur le *Cours d'histoire du Canada* de l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland dit que ces deux ouvrages « sont consacrés à la défense de Mgr de Laval » et « constituent une réfutation des jugements libéraux de Garneau à l'égard du prélat » (Gagnon, 1980, 160). La chose est vraisemblable pour l'*Esquisse biographique sur Mgr de Laval, premier évêque de Québec* de Brasseur de Bourbourg, qui est assez courte (une quarantaine de pages), qui est datée du « jour de la fête de St. Etienne [26 décembre], 1845 » (Brasseur de Bourbourg, 1845, 43) et qui fait assez clairement allusion à certaines critiques de Garneau (sans le nommer). Pour ce qui est de l'*Esquisse de la vie et des travaux apostoliques de Sa Grandeur Mgr. Fr. Xavier de Laval-Montmorency, premier évêque de Québec* (1845) de Louis-Édouard Bois, son opposition active au discours de Garneau est moins évidente, dans la mesure où l'*Histoire* paraît en août 1845 et où l'œuvre de Bois est plus longue (80 pages plus 65 pages de textes reproduits) et mieux appuyée sur une recherche documentaire que l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. Son écriture a donc vraisemblablement été entamée avant la parution de l'*Histoire*. Nous n'avons toutefois pas pu déterminer clairement à quel moment de l'année 1845 cette œuvre paraît (avant ou après celle de Garneau).

« dans sa vie si humble, si remplie de grandes œuvres ; dans sa haute piété, ses travaux, dignes des évêques des premiers siècles ; dans sa fermeté, sa vigilance et sa charité toute chrétienne, » offre un des plus grands caractères de l'histoire de trois siècles. De l'autre [Garneau], le même prélat vous apparaît comme un obstacle fatal et perpétuel au bien matériel d'une colonie naissante. Homme fier et superbe, dominateur absolu du pouvoir temporel, zéléur incommode, portant le trouble ou l'insubordination jusque dans le sanctuaire de la conscience. [...] [S]i l'un des premiers personnages de notre histoire devient ainsi l'objet d'un parallèle si contradictoire ; si ce personnage, ainsi travesti, marche cependant, par la nature de ses devoirs, à la tête de la société dans ses intérêts les plus élevés ; si, d'un autre côté, des conséquences mal déduites devaient encore sous la plume du même historien envelopper dans un commun jugement d'erreur ou de mauvaise foi la plupart des successeurs de cet illustre type de l'épiscopat canadien ; on conçoit qu'il y a là vraiment une grave question, et que nous sommes pour le moins excusable d'en vouloir encore une fois à l'œuvre infidèle de l'historien canadien (4 mars 1846, 1).

Visiblement, pour les tenants de l'histoire catholique, la « vérité historique » réside dans une représentation d'un Mgr de Laval sans faille et cherchant invariablement à soutenir la bonne morale et la spiritualité. Leur jugement sur les actions de l'évêque dans le cadre de la question de l'eau-de-vie s'insère dans cette logique. En revanche, ils se font plus timides sur la question de l'amovibilité des cures, sur laquelle Mgr de Laval est débouté par le pape : le premier « Ultramontain », dans son article paru dans le *Journal de Québec* du 27 avril 1850, se risque tout juste à soutenir que bien que Garneau juge que « cette question semble appartenir de plein droit à l'autorité civile [...], c'est bien évidemment un point de droit canon, qui n'est guères [sic] du ressort du pouvoir temporel » (2). Sur la faute de Mgr de Laval qui semble avoir voulu soumettre son clergé à son autorité personnelle, la critique reste essentiellement muette.

Dans les faits, la question de la représentation du caractère de Mgr de Laval montre encore l'écart qui existe entre les conceptions de l'histoire que se font Garneau et les sympathisants de l'ultramontanisme : pour ces derniers, les « héros » catholiques doivent être représentés comme des personnages « saints », pour ainsi dire sans défauts, ou du moins repentants de leurs erreurs, et travaillant toujours avec le salut de leurs ouailles en tête. Avec sa tendance au libéralisme et à l'indépendance d'esprit, Garneau ne peut souscrire à un tel discours. Peu sensible à la dimension spirituelle des choses, l'historien

tend à prêter aux personnages des intentions plus concrètes que spirituelles, et sa conception d'une nationalité axée d'abord sur la langue le mène à évaluer sévèrement les actions de l'évêque qui rendent plus précaire la survie de la colonie, et ce sans égards réels quant à la propagation de la religion catholique en Amérique.

Le rapide survol que nous venons d'effectuer de ces quelques critiques plus précises de l'*Histoire* montre bien que le gros du conflit entre Garneau et ses critiques réside dans la différence existant entre les conceptions qu'ils se font d'une histoire ultramontaine de la nationalité canadienne. Les auteurs favorables à une conception catholique de l'histoire cherchent à tout prix à mettre en garde les éventuels lecteurs de l'*Histoire* contre la conception libérale de la nationalité canadienne qui s'y retrouve et appellent plutôt à la mise en valeur de la conception religieuse de cette même nationalité. Dans les premières années qui suivent la parution de l'œuvre, le discours à saveur ultramontaine cherche, sur la base de ces « erreurs », à discréditer l'œuvre afin, si possible, de minimiser son impact. Dans cette mesure, certains auteurs soulèvent quelques problèmes qu'ils considèrent majeurs et s'appuient sur eux pour tenter de discréditer l'œuvre dans son ensemble : c'est par exemple ce que fait Pelletier en affirmant, à propos du discours de Garneau sur Mgr de Laval, que « [c]ette partie, faussée, dénaturée, rend l'œuvre un mensonge, un méfait social et politique » (4 mars 1846, 1).

Malgré cela, le discours positif de Garneau sur le peuple canadien pénètre éventuellement les esprits et lui amène une certaine reconnaissance. À ce point, il n'est plus réellement question de prévenir la lecture de l'*Histoire*, et ce d'autant plus que même ceux qui déplorent des pans de la pensée de Garneau reconnaissent les intentions nobles de

l'historien sur le plan patriotique. L'objectif des critiques préconisant une conception ultramontaine de l'histoire devient alors plutôt de signaler le plus clairement possible les éléments de l'œuvre garnélienne desquels il faut selon eux se méfier. Pour ce faire, ils en mènent une lecture attentive et détaillée afin de faire ressortir les « erreurs » qui s'y trouvent et de les corriger. Pour y arriver, ils citent Garneau, mettent en relation certains extraits de son *Histoire* qui se contredisent selon eux, citent des ouvrages dont l'argumentaire soutient leur pensée, amènent des contre-arguments, font ressortir les « erreurs » religieuses de l'historien, etc. Et c'est ce type de discours qui est régulièrement réitéré tout au long de la période.

1.3. En résumé : une ambiguïté discursive

À propos de la première réception de l'*Histoire*, il faut retenir que le discours se fait rapidement ambigu, voire contradictoire. D'une part, le style et la portée historiographique de l'œuvre de Garneau, qui font qu'elle est définie comme marquante dans le monde des lettres canadiennes, particulièrement dans le domaine historiographique, sont célébrés. Peu à peu, de la parution de l'œuvre à la mort de Garneau, la reconnaissance envers l'écrivain augmente : ses recherches sont (modestement) subventionnées par le gouvernement à la fin des années 1840, et il est peu à peu qualifié d'historien national à partir du milieu des années 1850. Au cours de cette même décennie, il bénéficie également d'une reconnaissance française, ultimement consacrée par l'hommage que lui rend le capitaine de *La Capricieuse* en 1855 et qui suscite sans aucun doute un sentiment de fierté chez la plupart des Canadiens. Simultanément se développe l'idée, notamment traduite par Aubert de Gaspé dans *Les Anciens Canadiens* en 1863, que Garneau a « dévoilé » leur histoire à ses compatriotes. Et face à l'acharnement que montre l'historien à réviser sans cesse son

œuvre naît aussi un discours soutenant que le patriotisme de l'historien l'a mené à se sacrifier pour atteindre cet objectif.

Mais d'autre part, apparaît dès la parution de l'œuvre un discours traduisant un malaise face à l'idéologie autour de laquelle elle se construit. Bâtie sur un canevas historiographique d'inspiration européenne contemporaine, sans souci d'un horizon d'attente historiographique qui, chez bon nombre de ses concitoyens, s'appuie sur une conception édifiante de l'histoire en vogue plus de deux siècles auparavant en Europe, l'œuvre de Garneau présente, selon certains (parmi lesquels de proches amis), une « histoire du Canada dans le sens du protestantisme » (*Journal de Québec*, 12 mars 1846, 2), voire une œuvre « suspecte à tout Canadien religieux et *national* [sic] » (Pelletier, 12 décembre 1845, 2).

Inspirée par une philosophie historique libérale, l'*Histoire* propose une définition de la nationalité canadienne dans laquelle la langue française est l'élément central et met de l'avant des concepts tels que la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de culte et le pouvoir populaire. Or, dans un contexte où l'idéologie ultramontaine, et donc une conception de la nationalité canadienne s'articulant avant tout autour du catholicisme romain, gagne rapidement des adeptes, le conflit est inévitable. Alors que les tenants de l'idéologie dominante réclament une histoire catholique et édifiante, Garneau offre une histoire laïque. C'est spécifiquement ce fait que lui reproche *Les Mélanges religieux* du 20 août 1847, pour qui l'œuvre de Garneau est en quelque sorte « partielle » sur le plan religieux :

M. Garneau pouvait bien comme individu avoir telles et telles idées qui lui plaisaient ; mais comme historien M. Garneau devait nécessairement mettre dans le récit des faits la plus grande impartialité ; les hommes quelque'ils [sic] fussent avaient droit à se voir traités sans esprit de parti, sans considérations particulières. En parlant de la Religion Catholique [sic], l'Historien ne devait pas user d'un langage que répudie cette même Religion ; il devait la traiter et traiter ses ministres

et leurs actes d'une manière généreuse et vraie, sans se laisser dominer par des préjugés quels qu'ils fussent (501).

Pour cela, Garneau est rapidement critiqué sur différents points : ses sources d'inspiration « protestantes », son regret de l'interdiction faite aux huguenots d'émigrer en Nouvelle-France, sa critique des interventions du clergé dans les affaires temporelles, son portrait critique de Mgr de Laval. À cela s'ajoutent, dans une moindre mesure, sa dénonciation d'un clergé qui cherche selon lui à tenir le peuple dans l'ignorance et son manque d'intérêt pour les travaux apostoliques des missionnaires. Tous ces jugements de Garneau sont logiques dans un contexte où il cherche à déterminer comment, alors qu'il craint l'assimilation de son peuple, il aurait été possible d'assurer plus solidement les assises de la population canadienne *francophone* en Amérique du Nord. Mais tous ces jugements sont aussi déplorables lorsque l'objectif est de préconiser la survie d'une population canadienne *catholique* sur ce même territoire.

Sensible dans une certaine mesure à la critique, Garneau cherche à l'atténuer. Dans le dernier tome de son œuvre, il présente donc la religion catholique comme une composante essentielle de la nationalité canadienne ; au fil des éditions, il arrondit les coins de sa pensée libérale en éliminant quelques formules choquantes pour les ultramontains. Surtout, il propose en 1856 un *Abrégé de l'histoire du Canada*, une version « scolaire » de son œuvre « dégagé[e] de ces réflexions, de ces leçons politiques que l'on rencontre à chaque page de sa grande histoire et qui eussent été pour l'esprit des écoliers une nourriture trop puissante » (Garneau, 1856, iii).

En proposant un manuel omettant les éléments de son œuvre maîtresse susceptibles « de fausser l'esprit de la jeunesse », pour reprendre le propos de Pelletier dans *Le*

Canadien du 12 décembre 1845 (2), Garneau offre un outil pédagogique qui, en valorisant l'histoire canadienne sans donner dans l'idéologie libérale, fait réellement consensus : même Maximilien Bibaud reconnaît que l'*Abrégé* « est l'antidote au point de vue religieux » (1857, 127) de l'*Histoire*, quoiqu'il trouve tout de même bien autre chose à redire sur cet ouvrage. Autre preuve de l'orthodoxie catholique de l'*Abrégé*, celui-ci reçoit l'approbation officielle de l'archevêque de Québec, Charles-François Baillargeon, et celle du commissaire et secrétaire-trésorier de la Commission des écoles catholiques de la Cité de Québec, Jacques Crémazie.

Grâce à cette réception positive, l'*Abrégé* se diffuse rapidement dans le milieu scolaire : constatant une hausse de 8567⁴³ étudiants suivant un cours d'histoire dans les écoles canadiennes-françaises entre 1856 et 1857, alors que la hausse n'avait été que de 2060 élèves entre 1855 et 1856, le *Journal de l'Instruction publique* n'hésite pas à dire que « la publication d'un abrégé de l'excellente histoire de M. Garneau a dû beaucoup contribuer à ce mouvement » (février 1859, 26). Nul doute que ce succès a amélioré substantiellement la réputation de l'historien, surtout en considérant que la multiplication des rééditions, tant de son vivant qu'après sa mort, en font sans doute le principal ouvrage à travers lequel les Canadiens se sont familiarisés avec le récit historique de Garneau. Le fait qu'en 1883, Chauveau estime que plus de 20 000 exemplaires auraient circulé dans les écoles depuis la parution de l'*Abrégé* (ccxxxiii) conforte cette hypothèse.

À son trépas, Garneau jouit donc d'un respect certain : certains journaux portent le deuil en annonçant sa mort⁴⁴ et une souscription populaire est mise en place dès le 10

⁴³ De 17 180 à 26 147.

⁴⁴ *Le Canadien* et *Le Courrier du Canada* du 5 février 1866, notamment, marquent le décès de Garneau en remplaçant le blanc entre les colonnes du journal par des lignes noires.

février 1866, à peine une semaine après le décès de l'historien, afin de le doter d'un monument funéraire digne de son statut d'historien national. Celle-ci sera couronnée de succès : plus de 2000 \$⁴⁵ sont amassés à Québec, Montréal, Ottawa, Trois-Rivières, Kamouraska et Nicolet avant la fin de mars 1866. Le monument de Garneau est finalement inauguré le 15 septembre 1867 au cimetière Belmont de Sainte-Foy (aujourd'hui Québec). Mais malgré cette reconnaissance, il subsiste un malaise palpable dans les éloges funèbres de certains journaux⁴⁶.

Vu les réserves ultramontaines toujours décelables à la mort de Garneau, il est plausible d'imaginer que les partisans d'une histoire catholique n'attendaient que l'apparition d'une œuvre historique édifiante susceptible de remplacer celle de Garneau. Pendant un temps, le *Cours d'histoire du Canada* de Jean-Baptiste-Antoine Ferland, dont le premier tome paraît en 1861, paraît être le prétendant idéal. Toutefois, ce dernier meurt en 1863 en laissant une histoire se terminant sur la conquête de 1763 et appelée à devenir complémentaire de celle de Garneau pour la période de la Nouvelle-France. Sans réelle concurrence, donc, l'*Histoire* « libérale » aura, paradoxalement, une influence certaine sur le monde catholicisant des lettres canadiennes jusqu'à la fin du XIX^e siècle au moins. Or, comment expliquer, malgré l'absence d'une autre œuvre historique jugée de valeur égale, que l'*Histoire* ait joui, après la mort de Garneau, d'une popularité telle dans un contexte social a priori hostile ? La réponse à cela se situe sans aucun doute en grande partie dans le

⁴⁵ Environ 55 000 \$ de 2018.

⁴⁶ Notamment, le *Journal de Québec*, dans son éloge funèbre du 5 février 1866, rappelle que « ce n'est pas ici le temps et l'occasion de parler de certaines opinions émises par lui sur les premiers temps de l'établissement du pays ». Quatre jours plus tard, Le *Journal des Trois-Rivières* explique dans son propre éloge qu'il lui est « impossible de souscrire à certaines idées émises dans cette histoire ».

travail d'un influent homme d'Église, qui a vu en Garneau et en son œuvre trop de potentiel patriotique pour les laisser de côté. Cet homme, c'est l'abbé Henri-Raymond Casgrain.

2. Garneau, historien national : la contradiction résolue et la naissance du mythe (1866-1913)

C'est dans *F. X. Garneau*, une biographie de l'historien écrite par Henri-Raymond Casgrain et qui paraît rapidement⁴⁷ après la mort de l'historien que l'abbé s'applique à résoudre la contradiction prémythique garnélienne. Cet ouvrage, qui ouvre la seconde période de réception de l'*Histoire*, lance le discours posthume sur Garneau en chargeant symboliquement l'image de l'historien national. En ce sens, il constitue un acte de consécration de l'importance de l'historien et de son œuvre.

Au fil de la période 1866-1913, d'autres actes commémorent aussi l'historien. Parmi ceux-ci se retrouve la campagne de souscription populaire pour offrir un monument funéraire à Garneau (1866-1867), la cérémonie de dévoilement dudit monument (15 septembre 1867), la publication d'une quatrième édition de son *Histoire*, accompagnée notamment d'une nouvelle biographie de l'historien écrite par Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1883), la commémoration du centenaire de sa naissance (juin 1909) par différents journaux et le dévoilement d'une statue de Garneau, financée par l'industriel Georges-Élie Amyot, devant l'Assemblée nationale, à Québec, le 10 octobre 1912.

Tout cela laisse l'impression que le souvenir de Garneau est surtout favorable et qu'il est plutôt bien ancré dans les esprits au fil de la période. Le fait que circule une représentation positive de l'historien n'exclut cependant pas la persistance simultanée d'un portrait négatif de ce dernier, un peu à l'image des discours élogieux et dénigrants sur *l'Histoire* et son auteur rencontrés du vivant de ce dernier. Dans cette mesure, même s'il

⁴⁷ Alors que Garneau meurt dans la nuit du 2 au 3 février 1866, une esquisse de la biographie écrite par Casgrain paraît en deux parties dans le *Courrier du Canada* des 5 et 7 février. La version définitive, elle, est publiée dans *Le Foyer canadien* au début du mois d'avril et en volume au début de juin.

apparaît que Casgrain met Garneau en valeur, il faut, pour démontrer qu'il suscite la sacralisation d'un mythe garnélien, encore démontrer que ceux qui écrivent après lui adhèrent à sa représentation positive de l'historien. Avant d'en arriver à résoudre cette question, cependant, voyons dans quels contextes s'énoncera cette réception.

2.1. Contextes d'énonciation

2.1.1. Sur le plan littéraire : Casgrain et le mouvement littéraire patriotique

Jusqu'aux années 1890, que ce soit grâce à la reconnaissance que lui vaut son « Mouvement littéraire en Canada », qui dresse les grandes lignes d'un mouvement littéraire patriotique qu'il cherche à promouvoir (nous reviendrons un peu plus loin sur ce sujet), ou à celle que lui rapportent ses œuvres de fiction, historiques ou biographiques, Casgrain occupe un rôle central dans les lettres canadiennes-françaises. En effet, pendant ces années, il conseille de nombreux écrivains dans l'élaboration de leurs œuvres, il réédite des œuvres d'écrivains canadiens qu'il cherche à mettre en valeur, et surtout, il fait publier, puis revend au gouvernement plus de la moitié des livres (80 000 sur 152 805, selon Jean-Paul Hudon (2001, 613)) données en prix à des élèves québécois entre 1876 et 1886.

Vu cette influence de Casgrain, les grandes lignes de son mouvement littéraire « furent suivies pendant de nombreuses années par les écrivains qui virent dans ce manifeste les jalons d'une littérature nationale toute orientée vers le patriotisme et la religion » (Hudon, 1994). Dans ce contexte, le roman historique, le genre le plus apte à « exploiter cette richesse de notre histoire » (Lemire, 1970, 11), est particulièrement exploité. L'influence de l'abbé sur le monde littéraire décline⁴⁸ cependant pendant la décennie 1890, et ce,

⁴⁸ C'est du moins ce que laissent présager à la fois la *Vie littéraire au Québec, tome 4* (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1999, 126-128) et la thèse de Jean-Paul Hudon sur Henri-Raymond Casgrain (1977), qui ne font pas mention d'écrivains, conseillés ou soutenus par Casgrain après les années 1880.

malgré le fait qu'il occupe un poste de professeur de littérature à l'Université Laval de 1887 à 1895, puis d'histoire de 1895 à 1904, année de son décès.

Peut-être à cause de cette perte d'influence progressive de Casgrain, dans les dernières années du XIX^e siècle, plusieurs écrivains délaissent le mouvement patriotique pour s'intéresser à d'autres genres, notamment à ceux qui dominent la littérature française d'alors. En réaction, l'Église et la part plus conservatrice de l'élite littéraire québécoise, avec en tête l'abbé Camille Roy (qui prend le relais de Casgrain en tant que figure dominante de l'institution littéraire canadienne au début des années 1900), proposent une littérature « [traitant] de sujets canadiens, et les [traitant] d'une façon canadienne » (Roy, décembre 1904, 117) et s'inspirant des valeurs de la France de l'Ancien régime. La littérature terroiriste apparaît alors comme un modèle à valoriser.

Dans le champ historiographique, si les ouvrages biographiques et historiques se multiplient au fil de la période, aucun ne réussit à supplanter celui de Garneau. Du côté biographique, les ouvrages, qu'ils s'intéressent aux héros de la Nouvelle-France dans une optique ultramontaine ou aux patriotes de 1837-38 dans une perspective libérale, donnent davantage dans l'hagiographique que dans la nuance. Et du côté historique, si certains ouvrages, tels que le *Montcalm et Lévis* (1891) de Casgrain, font preuve d'une certaine rigueur historiographique, la mode est surtout, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, à l'histoire populaire, « dépouillée d'apparat critique » et « délaiss[ant] le discours scientifique au profit de la construction du grand récit national » (Lemire et St-Jacques (dir.), 1999, 245-246).

Par ailleurs, la majorité de ces histoires sont plutôt spécifiques que générales et traitent d'une période restreinte, d'un événement spécifique ou d'une paroisse précise, et sont

souvent écrites dans un esprit plus édifiant que rigoureusement historiographique. Malgré cela, quelques tentatives plus ou moins heureuses visant à « compléter » l'*Histoire* en reprenant le récit à partir de 1840 (Louis-Philippe Turcotte, *Le Canada sous l'Union* (1871-1872) ; Antoine Gérin-Lajoie, *Dix ans au Canada de 1840 à 1850*, (1888)) voient le jour.

D'autres, comme Benjamin Sulte, proposent carrément un nouveau récit complet de l'histoire canadienne. Or, dans son *Histoire des Canadiens français (1608-1880)* (1882-1884), Sulte se montre critique des Jésuites et de Mgr de Laval, ce qui lui vaut d'être condamné sans appel par un ultramontain tel que Joseph-Charles Taché⁴⁹. De plus, contrairement à Garneau, comme le dit Hermann Plante dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, « il est démuné dès qu'il s'agit de faire la genèse des événements et de montrer leur enchaînement, leurs implications et leurs conséquences » (1980, 343).

En se lançant dans l'écriture de son ouvrage, Sulte s'était donné comme objectif d'écrire une histoire allant de 1608 à 1880. Or, à la fin du septième tome, à force de digressions, de sauts en avant et de retours en arrière, il n'en est qu'en 1785. Épuisé, il compresse tout le siècle suivant dans un huitième tome que Plante qualifie de « bâclé » et de « pitoyable », « à tel point qu'il ne vaut pas d'être analysé, ni même d'être lu » (343). En fin de compte, il échoue donc à proposer une œuvre historique apte à remplacer celle de Garneau, d'autant plus que les premiers tomes de son ouvrage (1882) paraissent à la même époque qu'une quatrième édition de l'*Histoire du Canada* « élimin[ant] les irritants qui ont ameuté l'opinion ultramontaine » (Lemire et St-Jacques (dir.), 1999, 243).

⁴⁹ Voir l'ouvrage de Taché intitulé *Les Histoires de Benjamin Sulte* (1883), qui compile des articles critiques de Sulte initialement parus dans *La Minerve* la même année.

2.1.2. Sur le plan sociohistorique : l'ultramontanisme, du radicalisme à la modération

Au début de la période, l'ultramontanisme radical, avec à sa tête l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, et celui de Trois-Rivières, Mgr Louis-François Richer Laflèche, domine la pensée québécoise. L'Église a alors un contrôle quasi absolu sur plusieurs domaines sociaux, dont l'éducation, et son influence se fait sentir un peu partout. À preuve, il faut un jugement du tribunal et la supervision de la police et de la milice pour contraindre les ultramontains à permettre l'enterrement d'un membre de l'Institut (libéral) de Montréal, Joseph Guibord, dans un cimetière catholique. L'inhumation effectuée, Mgr Bourget, mécontent de la décision de la justice dans ce dossier, en viole l'esprit en désacralisant le lot où est inhumé Guibord.

De plus, les ecclésiastiques ultramontains radicaux, qui « considère[nt] la tolérance comme “le cri de guerre de tous les ennemis de l'Église” » (Lamonde, 2000, 360) ne se gênent pas, au nom de la prédominance du spirituel sur le temporel, pour intervenir dans le domaine politique. Par exemple, certains curés proclament en chaire que « c'était un péché mortel de voter libéral » (Lacoursière, 1996, 304). Le pouvoir des ultramontains est même tel qu'ils ont l'influence nécessaire pour faire ou briser des carrières. Ils vont même jusqu'à « ruiner la carrière littéraire du jeune poète Eudore Évanturel⁵⁰ [et] empêchent l'Université Laval de décerner un doctorat d'honneur à l'historien américain Francis Parkman⁵¹ » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1999, 147).

⁵⁰ En plus d'être le fils de l'ancien député libéral et propriétaire du *Canadien* François Évanturel, il fait scandale dans la seconde moitié des années 1870 avec sa poésie romantico-parnassienne (Champagne, 1980).

⁵¹ Ami de Casgrain jusqu'au milieu des années 1870, l'abbé se détache de l'historien qui selon lui « ne peut comprendre le miracle que la Providence a accompli au Canada » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1999, 239).

Il faut attendre 1877 et Wilfrid Laurier, qui affirme dans son discours du 26 juin que son « libéralisme est réformiste, sans anticléricalisme » (Lamonde, 2000, 380), mais surtout la lettre pastorale de l'évêque et délégué romain George Conroy décrétant que « l'Église n'a pas à condamner un ou des partis politiques » et qu'« il faut laisser le politique exister et laisser chacun voter selon sa confiance » (Lamonde, 2000, 380) pour que l'état de l'Église sur la politique québécoise se desserre un peu. Dès lors s'amorce une montée progressive du parti libéral provincial « modéré », tendance qui débouche ultimement au Québec sur une dominance politique du parti libéral sur le parti conservateur à partir des années 1890. Cela n'empêche toutefois pas le clergé de continuer à se méfier de tout ce qui s'affiche à la fois comme libéral et catholique, deux notions totalement incompatibles selon les plus radicaux de ses membres.

Mais si le Québec en vient à se libéraliser un tant soit peu sur le plan politique, l'Église, malgré une modération progressive de son ultramontanisme, garde le plein contrôle du système éducatif classique, comme l'explique Lamonde : « Le séminaire-collège prépare simultanément le personnel du clergé et des professions libérales, sorte d'ultramontanisme *de facto*, d'alliance du religieux et du civil qui ne cessera qu'en 1937 » (2000, 425). Il est donc indéniable que la pensée conservatrice religieuse conserve une influence sur une part substantielle de la population québécoise au cours de la période 1866-1913.

Par ailleurs, alors que le peuple canadien craint quant à sa survie future à l'époque où paraît l'*Histoire*, à la mort de Garneau, les Canadiens français s'apprêtent plutôt à être confortés face à leur avenir. Ceux-ci reçoivent en effet, avec l'adoption de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867, des garanties quant à leurs droits linguistiques. Cette confiance s'effrite cependant au fil des années, un phénomène attribuable à

différentes crises touchant particulièrement les francophones canadiens : l'affaire Riel (1885), les mouvements hostiles au bilinguisme qui émergent à partir du début des années 1890 dans des provinces et territoires à majorité anglophone, les différentes lois qui défavorisent l'enseignement francophone dans certains territoires et provinces dès les années 1870, etc. En conséquence, le début des années 1900 voit ressurgir un nationalisme canadien-français conservateur et catholique.

2.2. Un historien national aux idées inacceptables : résolution de l'ambiguïté

En 1866, à la veille de la mort de Garneau, Henri-Raymond Casgrain, qui fréquente depuis le début de la décennie les membres de ce qui sera *a posteriori* nommé l'École patriotique de Québec, jouit de suffisamment d'influence dans le monde naissant des lettres canadiennes pour en proposer les lignes directrices en s'inspirant des écrits de certains membres de ce mouvement. Dans cette optique, il fait paraître en janvier 1866 dans *Le Foyer canadien* (dont il est l'un des propriétaires) un article intitulé « Le Mouvement littéraire en Canada ». Dans cet essai, il juge que la hausse du niveau moyen d'éducation, le gain de certaines libertés constitutionnelles et l'exemple de quelques pionniers littéraires, à la tête desquels se retrouvent Octave Crémazie, François-Xavier Garneau et Philippe Aubert de Gaspé, font que les Canadiens sont maintenant prêts à créer leur littérature.

Il invite donc ces derniers à s'inspirer du poète et de l'historien afin de développer « une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple » (Casgrain, 1866a, 25). Liant dès lors la définition du peuple canadien et celle de la littérature nationale à venir, il déclare :

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois ; et en même temps elle sera largement découpée,

comme nos larges fleuves, nos vastes horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses, — comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel, — chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

Mais surtout, elle sera essentiellement croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression ; sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être ; elle n'a pas d'autre raison d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de raison de vie sans religion, sans foi ; du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra ses destinées.

Ainsi sa voie est tracée d'avance : elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement (25-26).

En réponse à l'empreinte d'infériorité littéraire qu'a pu laisser chez les Canadiens un ancrage négatif tel que les affirmations du rapport Durham sur la non-existence d'une littérature canadienne (qui reste encore peu développée au milieu des années 1860), Casgrain propose donc la création d'une littérature nationale patriotique qui, à l'image des *Anciens Canadiens*, dont il a corrigé les épreuves et qui s'inscrit rétroactivement dans la pensée de l'abbé, propose, en guise d'éthos, la glorification simultanée de la piété et du passé du peuple canadien. Et pour étayer sa pensée, Casgrain espère notamment, en proposant un récit mythifiant de Garneau et de son *Histoire*, faire de l'homme et de l'œuvre des modèles de patriotisme.

Mais ce choix pose à Casgrain un problème de taille, car l'*Histoire*, malgré quelques atténuations effectuées par Garneau au fil de ses révisions, contient toujours des traits de pensée relevant d'une conception libérale de la nationalité canadienne reléguant à un rang secondaire la religion catholique. Cela la rend plus ou moins apte à inspirer un mouvement littéraire qui s'appuie sur une définition ultramontaine de la nationalité canadienne, en particulier à une époque où l'ultramontanisme radical domine la société canadienne-française.

Casgrain perçoit ce problème et tente déjà d'y remédier dans son « Mouvement littéraire en Canada » :

Quant à notre historien national, il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage aux services qui nous l'ont rendu cher, et à l'action qu'il a exercée, qu'on a cherché, dans ces derniers temps, à amoindrir l'importance de son œuvre. À part certaines réserves, nul homme impartial ne peut contester l'ampleur et la solidité du monument qu'il a élevé.

Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit, sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration.

Que de fois ne nous sommes-nous pas dit, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous : cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons sous nos pieds, c'est le sol de la patrie ! Avec quel noble orgueil, nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée (1866a, 3-4) !

Plusieurs stratégies discursives entrent en action dans ces quelques phrases. Premièrement, Casgrain argumente par l'image sur la grande valeur historiographique de l'œuvre de Garneau, qualifiée ici de « monument solide » et d'« épopée ». Puis, il recourt à la figuration en qualifiant Garneau d'« historien national » avant de développer une allégorie de l'historien découvreur, le tout afin de démontrer non seulement que l'œuvre de ce dernier présente positivement l'histoire canadienne, mais aussi qu'elle est la première à proposer un tel récit. Parallèlement, il atténue les critiques négatives de l'*Histoire* en les qualifiant de simples « réserves » pour tout « homme impartial », en évitant de rappeler la nature et la provenance de ces dernières et en se montrant en désaccord avec ceux qui essaient de diminuer la valeur de l'œuvre garnélienne. En d'autres mots, à partir d'un discours qui saluait notamment le patriotisme de l'historien et l'interprétation valorisante pour les Canadiens de l'histoire canadienne qui se retrouve dans son œuvre, mais qui déplorait sa définition libérale de la nationalité canadienne, l'abbé tente de stimuler l'admiration pour le positif tout en tentant d'occulter le négatif. C'est là le premier jet d'une

pensée radicale⁵² de Casgrain visant à faire opérer au discours sur Garneau et son *Histoire* un saut cognitif⁵³ menant à leur sacralisation mythique.

Ces quelques lignes ne suffisent sans doute pas pour ramener Garneau en odeur de sainteté auprès de ses critiques conservateurs. Mais la mort de l'historien, survenue peu après la publication de ce manifeste, est opportune : exploitant la « période de grâce » suivant le décès d'une personnalité publique où s'expriment les hommages au défunt et se fait en grande partie la critique, Casgrain propose une biographie faisant ouvertement l'éloge de l'historien.

Cette biographie est-elle l'ouvrage qui amène la sacralisation initiale du mythe garnélien ? Nous croyons que oui. Pour démontrer notre hypothèse, nous nous pencherons sur le *F. X. Garneau* de Casgrain afin de déterminer si cette biographie propose bien un récit potentiellement mythifiant (et non seulement élogieux) de l'historien, c'est-à-dire une représentation de l'historien et de son œuvre apte à résoudre l'ambiguïté initiale du discours à leur sujet. Ensuite, il nous faudra aussi démontrer que ce discours s'est sacralisé, c'est-à-dire qu'il aura su s'imposer chez ceux qui, après Casgrain, discutent de Garneau et de son œuvre.

Pour mener cette démonstration, nous étudierons dans la suite de ce chapitre les diverses stratégies discursives que Casgrain adopte pour charger symboliquement le mythème potentiel de l'historien national d'un éthos littéraire patriotique catholicisant. Puis, en analysant les discours sur Garneau et sur l'*Histoire* qui surgissent après celui de

⁵² Rappelons ici que Bouchard parle de la pensée radicale comme d'une pensée « qui, en privilégiant la cohésion maximale, donne priorité à l'un des deux éléments en opposition, sacrifiant ainsi le second » (2014, 105).

⁵³ Bouchard définit le saut cognitif comme une opération « en vertu [de laquelle] l'émotion prend le relais de la raison comme moteur premier de la conscience » (2014, 85).

l'abbé, nous vérifierons si ces stratégies y trouvent des échos, ce qui tendrait à confirmer la sacralisation du mythème proposé par l'abbé, ou si elles ont fait face à une contestation apte à faire tomber l'édifice construit par Casgrain.

Par ailleurs, nous posons également l'hypothèse que le discours potentiellement mythifiant de l'abbé à propos de Garneau adopte, tout comme le propos qu'il tient au sujet de l'historien dans « Le Mouvement littéraire en Canada », une pensée radicale. Dans cette mesure, notre discours s'articulera en deux parties. Nous nous intéresserons d'abord aux arguments que Casgrain présente pour mettre en valeur les traits de l'historien et de son œuvre qu'il juge admirables et aux traces de ceux-ci qui se retrouvent chez ceux qui parlent de Garneau après lui. Puis, nous nous pencherons sur les stratégies discursives employées par l'abbé pour celer les traits de l'*Histoire* et de son auteur susceptibles de heurter l'esprit ultramontain et sur leur impact sur les discours subséquents.

2.2.1. Mise en valeur de l'impact de l'*Histoire* et du patriotisme de Garneau

À travers son discours biographique, c'est surtout le patriotisme de l'historien que Casgrain cherche à faire ressortir. Et afin de mettre en valeur ce trait de Garneau, l'abbé appuie son argumentaire à la fois sur l'*Histoire* et sur le caractère de son auteur. À propos de l'œuvre, il s'intéresse surtout à l'esprit patriotique qui s'y retrouve et à l'impact positif qu'il sur les Canadiens et sur leur réputation à l'étranger. Quant à l'historien, c'est par le rappel de la vie, des actions et de ses autres écrits que se fait la démonstration de Casgrain.

2.2.1.1. Le discours de Casgrain

Mettre en valeur le style de l'Histoire

C'est sur une saynète scolaire que s'ouvre le *F. X. Garneau* de Casgrain :

En 1850, l'école militaire de Saint-Cyr était témoin d'un spectacle qui peut donner une idée de l'intérêt qu'offre l'histoire du Canada. Les élèves, réunis autour de la chaire du savant professeur d'histoire, M. L. Dussieux, écoutaient, pour la première fois, le récit de la fondation et

de l'établissement de la Nouvelle-France. C'était un monde doublement nouveau pour ce jeune auditoire : chaque leçon était suivie avec un intérêt toujours croissant. L'ardente et sympathique jeunesse tressaillait d'émotion au récit des grandes actions qui ont illustré le nom français en Amérique. Lorsqu'enfin le professeur, vivement impressionné, en vint à l'histoire de la dernière lutte qui coûta le Canada à la France, lorsqu'il déroula cette héroïque page de nos annales militaires, d'enthousiastes applaudissements éclatèrent dans tout l'auditoire.

Cette scène émouvante en dit plus que tous les commentaires possibles sur la beauté de l'Histoire du Canada ; et c'est à cette magnifique épopée que l'historien dont notre pays déplore la perte, a attaché son nom, devenu désormais immortel comme les souvenirs qu'il a retracés (1866, 5-6).

Cette entrée en matière donne quelques indications sur la teneur du texte à suivre. Tout d'abord, elle montre que sur le plan littéraire, contrairement à la critique de première réception, Casgrain s'intéresse moins au style de l'*Histoire* qu'à sa dimension historiographique. À preuve, les étudiants, dans l'extrait, sont passionnés non pas par la poésie des phrases ou la justesse des métaphores, mais plutôt par les « grandes actions », par l'« héroïque page de nos annales militaires », par la « magnifique épopée ».

Ceci dit, les quelques lignes que l'abbé consacre ailleurs dans son ouvrage au style garnélien sont, comme la majeure partie des discours de première réception sur ce sujet, positives : rappelant que « ses critiques [de l'*Histoire*], comme ses admirateurs, en ont reconnu la vaste conception, l'ordonnance habile et la riche exécution » (123), Casgrain ajoute plus loin que « [l]e style est à la hauteur de la pensée, et révèle un écrivain d'élite. Il a de l'ampleur, de la précision et de l'éclat : mais il est surtout remarquable par la verve et l'énergie. C'est une riche draperie qui fait bien ressortir les contours, dessine les formes avec grâce, et retombe ensuite avec noblesse et dignité » (131). En suppléant l'argument par une image plutôt qu'en citant l'œuvre pour démontrer son point, Casgrain propose un discours sur le style garnélien qui s'apparente à certaines envolées lyriques de la première réception. Mais surtout, cette remarque constitue déjà une petite pierre apportée à l'édifice de la mise en valeur de l'historien.

Ce constat est toutefois secondaire pour Casgrain. Bien sûr, il est utile de préciser que le style d'une œuvre que l'on cherche à établir en modèle littéraire est remarquable, mais ce n'est pas là le principal élément sur lequel l'abbé met l'accent à propos du style de Garneau :

Mais le style de l'historien du Canada se distingue surtout par une qualité qui fait son véritable mérite et qu'explique l'inspiration sous laquelle l'auteur a écrit. C'est dans un élan d'enthousiasme patriotique, de fierté nationale blessée, qu'il a conçu la pensée de son livre, que sa vocation d'historien lui est apparue. Ce sentiment, qui s'exaltait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expression, qui entraînent et passionnent, surtout le lecteur canadien. On sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ces pages (131-132).

Présenté de cette façon, et c'est là un trait typique de la critique de l'époque, l'éloge du style de Garneau apparaît donc moins servir la démonstration de la valeur littéraire de son œuvre que celle du patriotisme de l'historien et de l'impact bénéfique de son *Histoire* sur l'esprit canadien (spécifiquement, ici, sur le « lecteur canadien »).

Démontrer l'impact positif de l'Histoire pour les Canadiens

Pour donner plus de substance à son discours au sujet de l'impact positif de l'*Histoire* sur les Canadiens, Casgrain affirme que l'historien est le premier à « explorer » l'histoire canadienne, pour reprendre l'allégorie employée par l'abbé dans son « Mouvement littéraire en Canada ». Pour soutenir cette affirmation, il reproduit le passage des *Anciens Canadiens* où Aubert de Gaspé rend hommage à Garneau pour avoir « déchiré le voile qui couvrait » (Casgrain, 1866, 53) les exploits des ancêtres des Canadiens. En outre, il précise que l'historien, « le premier, a pénétré dans le chaos de nos archives et penché le flambeau de la science sur ces ténèbres » (132).

En soutenant que Garneau « donne » aux Canadiens leur première histoire, Casgrain s'inscrit dans la pensée de ceux qui considéraient, lors de la période précédente, que l'*Histoire* est la première « vraie » histoire canadienne. Cette dernière lui apparaît comme

le point d'origine de l'historiographie canadienne, et ce constat renforce davantage encore l'idée que l'*Histoire* a eu sur les Canadiens un impact que ne peut revendiquer aucune autre histoire antérieure. Il propose alors un véritable « récit des origines » de l'histoire canadienne au centre duquel se retrouve l'œuvre garnélienne : cela ne fait qu'accentuer le potentiel mythifiant de son récit. Nous avons en effet remarqué que le « récit des origines » est l'un des traits caractéristiques du mythe commun à plusieurs des définitions de ce concept vues dans notre introduction.

Mais l'abbé ne se contente pas de laisser entendre que l'*Histoire* fut la première histoire canadienne pour démontrer l'impact de celle-ci. Dans cette logique, il s'applique à démontrer la conception positive de leur passé qu'elle lègue aux Canadiens. Dans le cadre de cette démonstration, la citation des *Anciens Canadiens*, qui sous-entend que les Canadiens admirent les « anciennes chroniques si glorieuses pour notre race » (Casgrain, 1866, 53) est efficacement sollicitée. Elle est également appuyée par deux arguments d'autorité, nommément les commentaires élogieux d'Augustin-Norbert Morin, successeur de Louis-Hippolyte Lafontaine à la tête des réformistes du Canada-Est, et de Louis-Joseph Papineau, qui proclament tous deux l'utilité de l'*Histoire* : le premier la qualifie d'œuvre d'« une grande utilité et [d']un immense intérêt » (Casgrain, 1866, 54) et le second en parle comme d'« une tâche éminemment utile au pays » (Casgrain, 1866, 55).

Mais l'*Histoire*, selon l'abbé, n'a pas eu un impact que sur les Canadiens français : elle a aussi contribué à rectifier la vision négative qu'avaient d'eux certains de leurs concitoyens anglophones. À l'appui de cette idée, l'*Histoire* est présentée, par une allégorie militaire, comme une arme défensive des Canadiens contre les calomnies anglaises : « l'*Histoire du Canada* n'est pas seulement un livre, c'est une forteresse où se livre une

bataille qui est déjà devenue une victoire sur plusieurs points » (71). Et Casgrain juge plus loin de l'efficacité de cet ouvrage défensif face à ceux qui, à l'image de Durham, considèrent que les Canadiens n'ont pas d'histoire : selon lui, elle a fait « tomber les calomnies, s'éteindre les préjugés funestes que la haine avait soulevés contre les Canadiens » (91).

L'abbé ne s'arrête pas en si bon chemin : quittant la sphère d'influence canadienne de l'*Histoire*, il commente l'impact international de l'œuvre et constate qu'elle a suscité de l'intérêt et de l'admiration à l'étranger, en particulier en France, où « les écrivains canadiens aspirent [à] recevoir la consécration d'une réception critique, si modeste soit-elle, qui suffirait à attester la valeur de leurs œuvres et à leur conférer du prestige et un caractère de légitimité auprès de leurs compatriotes » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 522). La saynète que nous avons citée en début de section est clairement représentative de cette stratégie de l'abbé (d'autant plus qu'elle ouvre la biographie) : elle se déroule non pas dans une quelconque école de rang ou un séminaire canadien, mais bien à l'École militaire de Saint-Cyr, une importante école militaire française de l'époque (et encore aujourd'hui). Selon Casgrain, c'est l'historien Louis-Étienne Dussieux, le professeur mis en scène dans ce tableau, qui rapporte cette anecdote dans son ouvrage de ce dernier sur la Nouvelle-France (Casgrain, 1866, 6).

Toujours avec l'objectif de démontrer l'impact de l'*Histoire* en France, l'abbé cumule les critiques favorables émises lors de la première réception de l'œuvre. Parmi elles, il relève un article de « la *Nouvelle Revue Encyclopédique* de 1847, publiée à Paris », qui « en fit [de l'*Histoire*] un rapport favorable » (53). Sont également mentionnés les commentaires des Français Ignace Moreau et Théodore Pavie à propos desquels Casgrain

précise que « l'ouvrage de M. Garneau y fut apprécié de manière à faire honneur et à l'écrivain et au jeune pays qui pouvait fournir déjà de si intéressantes annales » (56).

Afin de démontrer plus avant l'impact local et international de l'*Histoire*, Casgrain dans le but vraisemblable d'impressionner le lecteur, s'appuie sur le capital symbolique d'auteurs ou de personnalités connus ayant commenté l'œuvre de Garneau. Il présente tout d'abord une longue liste d'historiens canadiens, français ou américains ayant loué l'*Histoire* dans leurs écrits. S'y retrouvent mentionnés les historiens Jean-Baptiste-Antoine Ferland, qui est de plus abbé et professeur au Séminaire de Québec, George Bancroft, aussi ancien Secrétaire d'État de la Marine américain et ancien ambassadeur américain au Royaume-Uni, l'historien américain Francis Parkman, l'auteur et chroniqueur historique Winthrop Sargent, Edmund Bailey O'Callaghan, médecin et secrétaire-archiviste de l'État de New York, ancien patriote, ancien éditeur du *Montreal Vindicator* et ami personnel de Garneau, François-Edme Rameau de Saint-Père, historien français spécialiste de l'Acadie, Louis-Étienne Dussieux, historien, géographe militaire français et auteur de l'anecdote présentée en début de section, et Henri Martin, futur académicien français, qui parle de l'œuvre comme d'« un témoignage vivant des sentiments et des traditions conservés parmi les Français du Nouveau-Monde après un siècle de domination étrangère » (57-58).

Une autre liste similaire se retrouve à la page 93 : Casgrain énumère cette fois une série d'auteurs français ayant reconnu la valeur de l'œuvre de Garneau. Parmi eux se retrouvent certains auteurs mentionnés ou cités plus tôt, tels que Jean-Jacques Ampère, François-Edme Rameau de Saint-Père, Henri Martin, Théodore Pavie, Ignace Moreau et Louis-Étienne Dussieux. D'autres noms se greffent toutefois à cette liste : le futur académicien Xavier Marmier, l'auteur et homme de lettres Adolphe de Puibusque et

l'historien Auguste Carlier. Une telle pléiade d'approbations, surtout françaises, mais aussi canadiennes et américaines, provenant bien souvent de personnages notables de l'époque, marque assurément le large impact historiographique de l'œuvre de Garneau. Il est toutefois à noter que la stratégie de Casgrain, ici, est davantage de cumuler les noms connus que de réellement discourir sur ce que chacun a réellement dit de *l'Histoire*.

Mais l'efficacité de cette stratégie ne prend toute son ampleur que lorsque Casgrain affirme non seulement que l'œuvre de Garneau est partout acclamée, mais aussi qu'elle suscite l'intérêt et la sympathie de lecteurs d'un peu partout pour les Canadiens. Comment en effet ne pas reconnaître l'impact positif de l'œuvre garnélienne sur la réputation des Canadiens lorsque celle-ci amène « la France [à] se réveille[r] de son apathie à l'égard de son ancienne colonie » (93) ? Comment ne pas admirer *l'Histoire* quand le portrait positif des Canadiens qui se retrouve en son cœur incite le premier ministre de la Nouvelle-Écosse, M. Howe, à concéder que « le caractère des Canadiens français a été grossièrement calomnié » (92) ? Comment ne pas l'acclamer lorsque le commandant de *La Capricieuse*, Paul-Henry de Belvèze, discutant avec Garneau à son arrivée à Québec, déclare : « C'est en grande partie à votre livre, monsieur Garneau, que je dois l'honneur d'être aujourd'hui en Canada » (120) ?

Pour réussir à mythifier Garneau, une partie de la stratégie de Casgrain consiste donc à mettre en valeur l'impact qu'a eu *l'Histoire* après sa parution. Sur ce point, il affirme tout d'abord que l'œuvre est en quelque sorte fondatrice, dans la mesure où elle a « révélé » leur histoire aux Canadiens. Plus encore, elle leur en a donné une vision positive et leur a permis de se défendre contre les calomnies anglaises, voire de corriger le préjugé négatif qu'entretenaient certains Anglais envers les Canadiens. Et non seulement, l'œuvre a aussi

dépassé les frontières du Canada et a suscité, aux États-Unis et surtout en France, l'intérêt pour l'histoire canadienne et une certaine sympathie envers le peuple canadien.

Faire de Garneau un héros patriotique

En parallèle de son discours démontrant l'impact positif de *l'Histoire* sur les Canadiens, Casgrain travaille également à faire de Garneau un véritable héros patriotique. Pour y arriver, l'abbé propose un récit de la vie de l'historien dans lequel, comme le disent Bourassa et Marcotte, « l'individu est occulté au profit de l'écrivain national » (hiver 1997, 280). Autrement dit, Casgrain interprète la vie de Garneau avant *l'Histoire* de manière à en faire ressortir des signes prémonitoires du patriotisme et de l'intérêt pour l'histoire qui devaient mener l'écrivain à la composition de son ouvrage. Cette façon de faire est caractéristique du récit héroïque, selon Paul-Augustin Deproost, Laurence van Ypersele et Myriam Watthee-Delmotte : « le récit héroïque est toujours anachronique : une fois que le héros est reconnu, son passé est réinterprété. On y découvre toutes les qualités qui ont fait, qui devaient inévitablement faire de lui un héros. Par ses actes, ses exploits, ses engagements concrets, le héros s'est révélé aux yeux du monde, comme à ses propres yeux » (2008, 57).

Cette stratégie apparaît dans le propos que tient l'abbé au sujet de l'enfance et de la jeunesse de Garneau. À travers ce récit, Casgrain valorise particulièrement tout ce qui selon lui laisse transparaître la « destinée manifeste » de l'historien national. C'est ainsi qu'est notamment interprétée l'ascendance généalogique de Garneau, qui « préfigure le destin exceptionnel de l'historien », selon Bourassa et Marcotte (hiver 1997, 282). Pour Casgrain, le patriotisme et l'intérêt pour l'histoire canadienne de Garneau sont en effet déjà présents chez le grand-père de ce dernier, qui, ayant vécu la Conquête alors qu'il était encore enfant,

« avait conservé un profond attachement pour la France, et un vif souvenir des gloires et des malheurs de la patrie au temps de la Conquête » (1866, 9).

Certes, cet élément seul ne suffit pas à soutenir l'idée que Garneau était destiné à devenir l'« historien national » : ici, c'est plutôt l'accumulation de tels éléments qui sert de preuve. À cette remarque initiale, Casgrain ajoute les qualités exceptionnelles du jeune étudiant qu'était Garneau :

À l'école, il eut bientôt appris tout ce que savait le *bonhomme* [en italiques dans le texte] Parent, et on l'envoya à une autre institution moins élémentaire [...]. Cette école, où se pratiquait la méthode de l'enseignement mutuel, avait été fondée et entretenue par Joseph-François Perrault, protonotaire de la Cour du Banc du Roi, — cet homme de bien, cet ami des lettres et des jeunes gens studieux, qui a fait tant de sacrifices pour la cause de l'éducation.

Dès lors, on pouvait déjà soupçonner, dans le jeune élève, *la future supériorité de l'historien* [nous soulignons]. En peu de jours, il eut surpassé tous les élèves de sa classe : son vieil ami, M. Louis Fiset, se rappelle encore l'avoir vu faisant gravement l'office de *moniteur général* [en italiques dans le texte] au milieu de ses petits compagnons d'études (13-14).

Cette fois-ci, l'indice est plus clair, car l'allusion au « futur historien » est textuellement présente : le destin de Garneau est clairement présagé par la capacité du jeune écolier à tout comprendre, à tout absorber rapidement grâce une intelligence qui servira l'écolier dans son futur métier et qui est, de plus, développée et reconnue par un autre Canadien prestigieux, Joseph-François Perrault.

À ces signes précurseurs du destin de Garneau, Casgrain accroche un événement servant d'épiphany au futur historien. En effet, pour ultimement accomplir son destin, le héros en devenir doit, selon Deproost, van Ypersele et Watthee-Delmotte (2008), mener une lutte initiatique contre le « mal » (66). Ce combat, à travers lequel éclate dans toute sa splendeur le patriotisme de l'historien, se déroule, selon l'abbé, dans l'étude d'Archibald Campbell, où Garneau travaille comme clerc. Son récit est sans doute connu de tous ceux qui sont familiers avec la biographie de l'historien :

Depuis quelque temps, [Garneau] s'était mis à étudier l'histoire du Canada, alors très peu connue. L'historien anglais Smith faisait encore autorité, et on sait jusqu'à quel point il dénature l'histoire.

D'après lui, nos pères, dans leurs guerres contre les Anglais, avaient presque toujours été battus ; et lorsque, d'aventure, ils avaient gagné la victoire, c'était grâce à la supériorité du nombre. Telle était l'intime conviction des Anglais. Pour eux, les Canadiens n'étaient que des vaincus.

M. Garneau avait tous les jours des discussions avec les jeunes clercs du bureau de M. Campbell : parfois ces discussions devenaient très vives. Ces questions-là [qui tournent autour du fait que selon l'historien William Smith, les Canadiens n'étaient que des vaincus] avaient le privilège de faire sortir le futur historien de sa taciturnité.

Un jour que les débats avaient été plus violents que d'ordinaire :

– Eh bien ! s'écria M. Garneau fortement ému, en se levant de son siège, j'écirai peut-être un jour l'histoire du Canada ! Mais la véridique, la véritable histoire ! Vous y verrez comment nos ancêtres sont tombés, et si une chute pareille n'est pas plus glorieuse que la victoire ! Et puis, ajouta-t-il, *What though the field be lost ? All is not lost*. Qu'importe la perte du champ de bataille : tout n'est pas perdu ! Celui qui a vaincu par la force n'a qu'à moitié vaincu son ennemi. » De ce moment, il entretint dans son âme cette résolution, et il ne manqua plus de prendre note de tous les renseignements historiques qui venaient à ses oreilles ou qui tombaient sous ses yeux (1866, 25-27).

Cette anecdote, dont la véracité n'a jamais été démontrée, contribue fortement à établir Garneau en héros national au sens de la définition qu'en donnent les spécialistes du mythe que sont Deproost, van Ypersele et Watthee-Delmotte (2008). Pour eux, le héros national est celui qui « se lève *contre* un ennemi qui menace l'identité, voire l'existence de la collectivité » (74). Ici, ce sont les oppresseurs anglais qui sont cantonnés dans le rôle de « l'ennemi » que le héros est par la suite appelé à combattre.

Après la scène de l'épiphanie du jeune clerc, Casgrain ne se contente plus de parler des prédispositions d'historien de Garneau : il nous le montre en contact direct avec l'histoire, fourbissant peu à peu son œuvre patriotique en vue du combat qui se déroule déjà sous ses yeux. Et encore ici, des épisodes importants de sa vie sont subordonnés à son projet historique. Par exemple, Casgrain montre, en commentant ou en citant des extraits du *Voyage en Angleterre et en France* (1855) relatant le voyage de Garneau dans ces pays de 1831 à 1833, que l'historien est partout accompagné par les ombres du passé. Notamment, la traversée de l'océan rappelle à Garneau « la vie aventureuse et romanesque des anciens voyageurs canadiens, nos intrépides coureurs des bois » (Casgrain, 1866, 29). La première visite de l'historien à la Chambre des communes anglaise lui donne

l'impression de « voir renaître les grands orateurs et les grands hommes d'État, les Pitt, les Fox, les Sheridan, et tant d'autres hommes illustres qui feront toujours la gloire de l'Angleterre » (31). L'historien nous fait aussi part de sa hâte de « fouler cette vieille terre de France dont il avait tant de fois entendu parler et dont le souvenir, se prolongeant de génération en génération, laisse dans le cœur de tous les Canadiens cet intérêt plein de tristesse qui a quelque chose de l'exil » (33).

Le patriotisme de l'historien n'est pas non plus en reste. Ainsi, la fréquentation des Polonais exilés à Londres à la suite de la malheureuse insurrection polonaise de 1830 matée par les Russes contribue, selon Casgrain, à augmenter le patriotisme de Garneau dans la mesure où elle le rend « plus sensible au sort qui menaçait ses compatriotes » (43). Même la poésie du futur historien devient une expression préliminaire du patriotisme qui mène l'auteur de l'*Histoire* à l'écriture de celle-ci : « Ces poésies respirent, en plusieurs endroits, les sentiments qui l'animaient au sujet de la nation dont il devait bientôt entreprendre d'écrire l'histoire » (48).

À lire Casgrain, Garneau paraît être un héros national dans lequel s'incarne un patriotisme canadien pur qui l'incite à se faire à la fois héros guerrier et héros martyr de son peuple. Héros guerrier, Garneau l'est par sa « maîtrise de soi dédiée à la défense de la cité » et par sa « colère (qui est refus de s'adapter et d'être complice du mal) » (Deproost, van Ypersele et Watthee-Delmotte, 2008, 68) : l'abbé le présente en effet, lors de la querelle avec les clercs anglais, se dressant contre les quolibets et annonçant son désir de les combattre par l'écriture d'une histoire canadienne. Guerrier, Garneau l'est aussi lorsque Casgrain nous le présente « au lendemain des luttes sanglantes de 1837, au moment où l'oligarchie triomphante venait de consommer la grande iniquité de l'union des deux

Canadas [sic], lorsque par cet acte elle croyait avoir mis le pied sur la gorge de la nationalité canadienne » (1866, 69). Face à ce « mal », Garneau refuse de baisser les bras et cherche littéralement des armes pour défendre son peuple : « Au milieu des perplexités d'une telle situation, le patriotisme de l'historien s'enflammait, son regard inquiet scrutait l'avenir en interrogeant le passé, et y cherchait des *armes et des moyens de défense* [nous soulignons] contre les ennemis de la nationalité canadienne » (71). Casgrain renforce plus loin cette idée en citant une lettre que l'historien envoie à lord Elgin, gouverneur général du Canada-Uni, en 1849 : « J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois » (Casgrain, 1866, 78). C'est dans ce contexte et dans ce but que Garneau élabore une histoire canadienne appelée à devenir, comme cela a été vu plus tôt, « une *forteresse*, une *bataille qui est déjà devenue une victoire* [nous soulignons] sur plusieurs points » (71). Le Garneau guerrier que nous présente Casgrain est donc bel et bien ultimement vainqueur du « mal » qu'incarnent les Anglais opprimant ou dénigrant les Canadiens (71).

Mais chez l'abbé, Garneau tient aussi du héros martyr, qui se « caractéris[e] par le don de soi » (Deproost, van Ypersele et Watthee-Delmotte, 2008, 68)⁵⁴. L'abbé montre en effet qu'une fois lancé dans l'écriture de son *Histoire*, dans la confection de son « arme », Garneau est totalement dévoué à cette tâche et n'apparaît vivre que pour l'écrire et la parfaire. Et même une fois son œuvre parue, l'historien « ne cessait point ses recherches et les travaux qui étaient devenus l'objet exclusif de ses études » (Casgrain, 1866, 54). L'abbé le présente remettant sans cesse sur le métier son ouvrage, poussé par son patriotisme à

⁵⁴ Pascal Brissette (2014) en arrive également à ce constat.

consulter de nouvelles sources et à corriger son œuvre à la lumière de celles-ci, et ce jusqu'à la mort.

Cette mort même est présentée comme celle d'un véritable martyr de la nation. Pour en arriver là, Casgrain s'appuie sur le discours, hérité de certaines critiques de la période précédente, soutenant que l'historien a sacrifié beaucoup pour atteindre son but. Cependant, plutôt que de simplement reproduire les constats faits sur ce point lors de la période précédente, Casgrain les articule dans un récit sacrificiel qui ne manque pas de lyrisme. C'est ainsi qu'il rappelle tout d'abord le fait que Garneau a sacrifié sa santé à son œuvre :

Cependant les longs travaux de M. Garneau avaient peu à peu miné sa santé ; il fut attaqué d'épilepsie. Ce fut en 1843 qu'il ressentit les premières atteintes de cette maladie cruelle. Les trois années suivantes, le mal sembla avoir disparu ; mais en 1846, il éclata de nouveau, terrible, incurable. À la suite d'une attaque de typhus, compliqué d'un érysipèle au visage qui le conduisit aux portes de la mort, il parut presque guéri pour la seconde fois.

[...] Pendant quelque temps on espéra que l'illustre malade recouvrerait la santé ; mais l'assiduité au travail et l'application qu'exigea de lui la correction de son *Histoire* réveillèrent le mal avec une recrudescence telle qu'il y a deux ans, au mois de mai 1864, M. Garneau dût se démettre de ses fonctions de Greffier de la Cité [de Québec], qu'il occupait depuis 1844 (1866, 61-63).

Difficile de faire plus messianique comme sacrifice : comme Jésus, Garneau, sur son « chemin de croix », chute et rechute à trois reprises avant son expiation qui, nous le verrons plus loin, ne manque pas d'être édifiante.

À sa mort, Garneau peut toutefois dormir en paix, selon Casgrain, qui profite de l'occasion pour marquer de nouveau à gros traits le patriotisme de l'historien : « son œuvre était accomplie. Servir son pays avait été l'unique but de sa vie, le seul mobile de son ambition. Ce résultat, il l'avait obtenu » (121). L'abbé en profite également pour étoffer davantage son portrait sacrificiel de Garneau : « au prix de quelles veilles, de quels travaux, de quelles sueurs ! - Vingt années d'infirmités, une vie brisée avant le temps, une mort anticipée sont là pour nous répondre » (121).

Le véritable martyr patriotique de Garneau n'est toutefois nulle part mieux résumé que dans l'extrait du *Journal des Trois-Rivières* qui suit ces passages :

celui qui, sacrifiant à des recherches toujours pénibles et souvent ingrates les plus belles années de sa vie, celui qui consent à être esclave et martyr pour devenir l'historien de son pays, est cent fois plus grand [que l'homme d'État]. Il meurt à chaque instant, peu à peu dans son cabinet, pour l'avantage de ses concitoyens. Chaque date qu'il inscrit lui coûte, pour ainsi dire, une goutte de sang, tant il lui a fallu de veilles et de travail pour aller la chercher au milieu d'un pêle-mêle d'années et d'événements, d'un abîme de confusion et de ténèbres. L'historien, c'est la mémoire de son pays ; et quand un pays n'a plus de mémoire, il meurt. L'historien est donc indispensable, tellement indispensable qu'il ne meurt jamais. Son corps nous échappe, son front ne nous réjouit plus, mais son œuvre demeure (Casgrain, 1866, 121-122).

Selon Casgrain, Garneau est donc d'abord patriote parce qu'il était destiné à l'être en devenant le premier historien canadien. Mais surtout, il l'est parce qu'il a choisi à la fois de défendre ses compatriotes contre le discours méprisant de certains Anglais et de tout sacrifier à cette cause.

Sur le plan patriotique, il apparaît donc que le discours de Casgrain met particulièrement de l'avant idées : l'*Histoire* a eu un impact positif pour les Canadiens et Garneau, en écrivant son ouvrage, a fait preuve de patriotisme. C'est essentiellement dans ces deux lignes maîtresses que tient l'essence du récit soutenant la figure de l'historien national élaborée par Casgrain. À ce sujet, l'abbé est effectivement très clair, à la fin de son ouvrage, dans un passage que nous avons déjà partiellement cité à d'autres fins :

L'avenir sanctionnera le titre d'*Historien National* que les contemporains de M. Garneau lui ont décerné. Car, outre ses qualités éminentes, c'est lui qui, le premier, a pénétré dans le chaos de nos archives et penché le flambeau de la science sur ces ténèbres. D'autres parmi ses émules, profitant de ses travaux et marchant à sa suite dans les sentiers qu'il a frayés, pourront lui disputer la palme de l'érudition, mais nul ne lui ravira cette gloire. Avant lui, on ne connaissait, à part quelques fragments plus ou moins complets, que l'histoire du Canada du P. de Charlevoix, qui s'arrête à 1740, près d'un quart de siècle avant la conquête.

Depuis lors, on peut dire que tout était à créer. Les seuls ouvrages qui eussent quelque autorité, [sic] avaient été écrits dans un esprit hostile, et dans le but d'avilir le caractère canadien.

C'est M. Garneau, le premier, qui, à force de patriotisme, de dévouement, de travail, de patientes recherches, de veilles qui ont usé ses jours, fané sa vie dans sa fleur, est parvenu à venger l'honneur de nos ancêtres outragé, à relever nos fronts courbés par les désastres de la conquête, en un mot, à nous révéler à nous-mêmes. Qui donc mieux que lui mériterait le titre glorieux que la voix unanime des Canadiens, ses contemporains, lui a décerné ? Nous avons donc droit de

l'espérer, l'avenir s'unira au présent pour le saluer du nom d'HISTORIEN NATIONAL (1866, 132-134).

Historien national, Garneau l'est donc, selon Casgrain, parce qu'il est le premier à écrire une histoire canadienne, parce qu'il est celui qui éclaire les « ténèbres », qu'il est celui qui « fraye » le chemin que ses successeurs emprunteront ensuite. Mais historien national, Garneau l'est aussi parce qu'il est un patriote, parce qu'il est à la fois un héros guerrier qui « venge l'honneur » national et un héros martyr qui se dévoue entièrement à cette cause, qui y « use ses jours », qui y « fane sa vie dans sa fleur ».

Présentée de cette façon, l'*Histoire* devient en quelque sorte l'aristie de l'historien : elle est le distillat du patriotisme de Garneau, l'œuvre vers l'écriture de laquelle devait nécessairement tendre toute sa vie, l'arme qui amène la victoire du héros contre le « mal » anglais, l'ouvrage qui dévoile au peuple canadien les annales glorieuses de son histoire et lui en révèle la grandeur. Les valeurs de l'œuvre et du patriotisme de Garneau se trouvent de plus grandes lorsque l'abbé remarque que l'*Histoire*, en plus d'endiguer le mépris anglais envers les Canadiens, a suscité un intérêt, voire une admiration internationale pour ce peuple, en particulier en France, lieu par excellence de la consécration culturelle francophone à l'époque. Grâce à tout cela, Garneau et son *Histoire* apparaissent comme des modèles à suivre pour le mouvement littéraire préconisé par Casgrain, en autant toutefois que ce dernier réussisse à composer efficacement avec les traits plus déplorables, d'un point de vue ultramontain, de l'*Histoire* et de son auteur.

C'est là une question que nous nous réservons pour une partie ultérieure de ce chapitre. Avant d'y arriver, intéressons-nous tout d'abord à l'adhésion que suscite la charge symbolique que Casgrain donne au potentiel mytheme de l'historien national chez les commentateurs de l'œuvre garnélienne qui viennent après lui.

2.2.1.2. Le discours après Casgrain

Mettre en valeur le style de l'Histoire

Bien que Casgrain s'intéresse peu au style littéraire de l'*Histoire*, il est possible de déceler une influence de son discours sur ce point. Celle-ci se perçoit notamment à travers la reprise par un certain nombre d'auteurs présentant le patriotisme de l'*Histoire* de l'image, initialement employée par Casgrain (1866, 132), du « frisson du patriotisme ». Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, dans son discours prononcé lors de l'inauguration du monument funéraire de Garneau le 15 septembre 1867 (18 septembre 1867, 2), Aeneas McDonnell Dawson (février-mars 1869, 26 ; février-mars 1869a, 19), Edmond Lareau (1874, 162) et James MacPherson Le Moine (1883, 3) sont de ceux qui réutilisent l'expression telle quelle.

À cette liste, il faut sans doute aussi ajouter Hector Garneau qui, sans utiliser l'expression exacte, parle lui aussi d'un « frisson » aisément assimilable au patriotisme dans une conférence sur son grand-père qu'il prononce à l'Institut canadien de Québec et dont le texte est reproduit dans le *Bulletin du parler français au Canada* de février 1911 : « à travers les pages de son *Histoire* et presque le long de chaque ligne, on sent courir le frisson d'une âme passionnée de la grandeur de sa race et de son pays » (220).

Au-delà de ce simple trait, d'autres auteurs louent, tout comme l'abbé, le style garnélien avant de l'inféoder au patriotisme de l'œuvre et de son auteur. Louis-Michel Darveau, qui s'exprime sur le sujet dans *Nos hommes de lettres* (1873), est du nombre. Suppléant l'image à l'argument, il ouvre son discours par une allégorie pittoresque mettant en valeur le style de l'œuvre : « On comprend que ce n'est pas seulement l'œuvre d'un historiographe que l'on admire, mais un parterre de fleurs poétiques [sic] dont on respire

le doux et énivrant [sic] parfum. Une mélodie éolienne, un chant de barde résonne dans ces pages éloquentes et patriotiques » (92). Le notaire et critique littéraire poursuit en multipliant les analogies artistiques élogieuses à propos du style patriotique de Garneau :

En étudiant ce livre écrit avec autant de savoir que de vérité, on croit parcourir en esprit une immense galerie de tableaux aussi admirables que variés. On reste comme ébahi devant leur nombre, leur grandeur, leur diversité, et l'on ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, ou de la richesse descriptive qui nous les représente si bien, ou de la fraîcheur du coloris, et de la frappante et juste ressemblance des sublimes métaphores si brillamment mais en même temps si naturellement imagées que nous les gravent si fortement dans notre imagination émerveillée, dans notre esprit étonné, mais surtout dans notre cœur attendri, éternouillé [sic] et encouragé !

Oui, l'*Histoire du Canada*, [sic] est un éloquent plaidoyer en faveur de la nationalité canadienne-française. Un livre comme celui-là ne s'analyse pas : pour le bien goûter et surtout pour le bien juger, il faut le lire d'un bout à l'autre, le relire encore et sans cesse.

L'auteur s'est montré digne de son immense sujet. Il s'est acquitté de sa tâche grandiose en faisant un chef-d'œuvre. Grâce à la plume éloquente et féconde de Garneau, les événements extraordinaires et les hommes incomparables du passé, [sic] sont peints au vif sur sa toile incommensurable ; sont taillés comme dans du granit et coulés comme un colossal [sic] bloc de bronze ou d'airain. L'œuvre est maintenant aussi impérissable que les glorieux faits d'armes, les événements prodigieux, presque surhumains que l'auteur raconte avec une si mâle éloquence et une si complète impartialité de critique et de jugement. En un mot il s'est rendu digne de la grande épopée canadienne.

La plume qui a buriné ces pages éloquentes est une plume vraiment patriotique, vraiment canadienne ; l'esprit qui les a dictées est un esprit éminemment pratique, élevé ; le cœur qui les a inspirées est un cœur noble et grand ! L'amour de la patrie, l'orgueil de la race française et le pur sentiment national les ont fait éclore, les ont soutenues et vivifiées. Le souffle du génie et l'enthousiasme viril du patriote ont passé dessus. Il y règne et s'en exale [sic] un arôme de terroir national, un parfum indigène qui réveillent et font frémir d'aise, de noble et légitime orgueil les fibres patriotiques du lecteur et surtout du lecteur Canadien-Français [sic] (93-94).

Cet extrait montre bien comment Darveau, comme Casgrain, fait du style de l'œuvre un élément patriotique. Les liens entre ces deux éléments s'y accumulent : les « tableaux admirables » du premier paragraphe constituent le « plaidoyer éloquent en faveur de la nationalité canadienne » du second, la « plume éloquente et féconde » taille les « glorieux faits d'armes » dans le troisième, les « pages éloquentes » sont « burinées par une plume vraiment patriotique » dans le quatrième, etc. Et le fait que Darveau fasse par ailleurs allusion à la biographie de Garneau écrite par l'abbé (1873, 87-88) suggère que cette similitude n'est pas due à une coïncidence.

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, dans *François-Xavier Garneau : sa vie et ses œuvres* (1883), traite également du style de l'*Histoire* sur un ton dithyrambique. De prime abord,

son jugement peut sembler plus tempéré, dans la mesure où il considère que de la première à la troisième édition de l'œuvre, « l'unité du style, la sobriété du langage, le ton calme et élevé qui convient à l'histoire y ont gagné » (ccxxi), mais que « la poésie [...] y a perdu », quoique « l'auteur était tellement doué sous ce rapport, [sic] qu'il en reste encore assez pour donner au récit [l]e cachet de vérité » (ccxxi). Cette opinion perd cependant un peu de sa nuance vu le fait que son élément négatif est immédiatement atténué. Ultimement, il propose lui aussi un éloge qui, s'il s'appuie directement sur une citation de l'*Histoire*, supplée néanmoins l'argumentation par l'image. Plus précisément, avant de citer un passage de l'*Histoire* où Jolliet et Marquette, suivant des traces découvertes sur la rive du Mississippi, découvrent un village illinois, Chauveau affirme, sans préciser pourquoi, que le récit tient de la « scène charmante et digne de l'antiquité [sic] » (lxiii). Puis, après l'extrait, toujours sans justifier son jugement, il prétend que ce passage rappelle « une page de la Bible ou de l'Odyssée » (lxiv). Il va sans dire qu'une telle comparaison avec certaines des œuvres les plus reconnues de la littérature antique accentue fortement la valeur littéraire de l'*Histoire*.

Après ces considérations plus purement stylistiques, Chauveau assujettit lui aussi le style de l'*Histoire* au patriotisme en parlant de « [s]es mouvements patriotiques et [s]es épanchements de sentiment qui [lui] donnent une couleur si vive et si originale » (cclviii). Encore une fois, il est possible de soupçonner l'influence de l'abbé : Chauveau, qui connaît personnellement l'ecclésiastique, en cite l'ouvrage dans l'éloge qu'il fait de Garneau lors de l'inauguration du monument funéraire de l'historien ainsi que dans sa biographie de ce dernier.

À propos du style garnélien, donc, il appert que certains critiques abordent la question, après Casgrain, d'une manière similaire à la sienne, c'est-à-dire parfois en appréciant le style de Garneau pour sa beauté, mais toujours en rappelant (quelquefois avec les mots mêmes de l'homme d'Église) que c'est le patriotisme que l'historien distille dans le style de son *Histoire* qui rend ce dernier élément vraiment admirable.

Démontrer l'impact positif de l'Histoire pour les Canadiens

Sur le plan de l'impact de *l'Histoire*, il apparaît rapidement que le propos de Casgrain n'est pas sans effet : plusieurs des éléments discursifs de l'ecclésiastique sont repris au fil de la période. Edmond Lareau, parmi d'autres, affirme aussi que Garneau, avec son ouvrage historique, est celui qui dévoile leur histoire aux Canadiens. Pour exprimer cette idée, il donne dans l'allégorie de la lumière : « Son œuvre [*l'Histoire*], qui durera aussi longtemps qu'il y aura une poignée de la race française sur les bords du St. Laurent [sic], reste suspendue à la voûte de notre temple historique d'où elle répand une lumière vive et féconde, elle éclaire tout le gros de l'édifice » (1874, 255).

Il est vraisemblable, sur ce plan, que Lareau s'inspire de la « clarté lumineuse » (Casgrain, 1866a, 4) ou du « flambeau » sur les « ténèbres » (Casgrain, 1866, 132) de l'abbé, dont il cite d'ailleurs le *F. X. Garneau* ailleurs dans son texte. Et il n'est pas le seul à reprendre l'allégorie de la lumière exploitée par Casgrain : elle se retrouve également dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, qui rend hommage à Garneau en soutenant qu'il « a mis tant d'héroïsme en lumière » (1884, 297).

Dans l'idée que l'œuvre de Garneau amène de la lumière là où il y avait auparavant la noirceur se retrouve implicitement l'idée que *l'Histoire* est la « première » histoire canadienne. Le concept d'*Histoire* « fondatrice » se retrouve aussi exprimé plus clairement

dans les *Souvenirs d'un demi-siècle* (1885) de Joseph-Guillaume Barthe, où Garneau est qualifié de « véritable fondateur de notre histoire » (XIII). Plus tard encore, vers la fin de la période, un Camille Roy en passe d'établir sa forte influence sur les lettres canadiennes tient sensiblement le même discours en soutenant que l'œuvre de Garneau « nous révéla un passé trop ignoré » (1909, 37) et en rappelant que Philippe Aubert de Gaspé a affirmé que « lorsqu'apparut l'œuvre de Garneau, l'histoire de notre pays était encore lettre close pour les Canadiens français » (1909, 270).

Il est toutefois intéressant de noter ici pour Barthe et Roy, l'auteur de la première histoire canadienne n'est pas pour autant le premier historien canadien. Contrairement à Casgrain, ils ne passent en effet pas Bibaud sous silence ; pour son travail, ce dernier se mérite chez le premier le titre de « père et créateur de notre histoire » (1885, 22) et chez le second celui de « premier historien canadien » (1909, 240). Cependant, les deux auteurs usent d'un trait de pensée médiane pour écarter l'œuvre de Bibaud afin de conserver la primauté, en termes d'histoire canadienne, à celle de Garneau. Ainsi, l'ouvrage de Bibaud, qualifié d'« informe et indigeste » (1885, 23) par Barthe, est disqualifiée par ce dernier car elle « confondait souvent ce qui était du ressort de la logique humaine avec ce qu'une foi implicite dans tout ce qu'on enseignait alors comme dogme politique inséparable de celui de la foi » (22). Quant à Roy, son texte laisse clairement entendre que si Bibaud écrit la « première *Histoire du Canada* » (1909, 281), il n'écrit pas la première histoire canadienne :

Michel Bibaud manifesta plus d'une fois dans son *Histoire*, en même temps que sa répugnance à accepter la politique des patriotes, ses inclinations évidentes pour le parti des bureaucrates.

Être historien bureaucrate, c'était donc, au siècle dernier, *écrire l'histoire au profit des Anglais* [nous soulignons] qui régentaient et malmenaient la colonie, et au détriment des Canadiens français qui ne cessaient d'y revendiquer leurs droits (244).

On voit donc bien que si Barthe et Roy reconnaissent que Bibaud devance son successeur immédiat en tant qu'historien, il n'est pas pour autant, selon eux, l'auteur de la première histoire rédigée d'un point de vue canadien : sur ce point, c'est donc bien Garneau qui conserve la primauté.

D'ailleurs, l'idée que *l'Histoire*, en plus de révéler leur histoire aux Canadiens, leur en a donné une conception positive tout en leur permettant de se défendre contre la calomnie se rencontre aussi dans les discours sur Garneau après Casgrain. Chauveau, notamment, l'emploie dans sa biographie de l'historien en 1883 :

Dans l'intérêt de ses compatriotes, [...] il a lancé son livre au moment précis où nous en avions besoin, où il fallait ranimer les courages abattus et prendre position en face de nos ennemis triomphants. C'est pour cela que le succès a été si grand et qu'il a eu de si grandes conséquences. Ce livre a contribué puissamment à tout ce qui s'est fait depuis pour la conservation et l'expansion de notre nationalité, pour l'étude de notre histoire, pour le développement de l'instruction publique et de la littérature au milieu de nous (cclvii).

Soudainement, grâce à *l'Histoire*, explique Chauveau, les Canadiens ont développé un intérêt pour leur passé qu'ils font « ressuscit[er] dans toute sa gloire » (ccxlviii). Mais surtout, ils ont trouvé grâce à elle les outils pour se défendre contre les « ennemis triomphants » et l'espoir de se conserver et de grandir en tant que peuple.

Ces deux idées persistent au fil de la période ; une vingtaine d'années plus tard, Camille Roy les véhicule encore :

Aussi bien, l'apparition de *l'Histoire du Canada* de Garneau ne venait-elle pas de jeter tous les esprits dans le plus grand émoi ? N'avait-elle pas du coup et pour jamais fait sortir de leur indifférence pour l'histoire nationale les Canadiens français ? Si longtemps on les avait traités de peuple impuissant et de peuple conquis ; depuis si longtemps surtout on luttait sans succès pour la conquête des libertés politiques, que le courage de plusieurs, et des meilleurs, en était ébranlé, abattu, et que l'on n'osait pas étudier, pour les étaler au grand jour, sous le regard du vainqueur intolérant, les vicissitudes de notre vie historique. Personne encore ne s'était risqué à raconter l'épopée canadienne, du moins à en décrire les derniers et les plus beaux chants. Aussi un long cri de surprise, puis d'enthousiasme avait-il salué l'œuvre de Garneau, qui constituait pour les lecteurs de ce temps une véritable révélation. Jamais la patrie n'avait paru si grande, si héroïque, si belle avec tant de blessures qui saignaient encore ! L'année 1845, où fut publié le premier volume de *l'Histoire*, fut donc pour notre nationalisme découragé l'occasion de se reprendre fièrement à des espérances qui surgissaient plus fortes du fond mieux connu de notre passé. Au récit de tant de combats vaillamment soutenus, de tant de douleurs ignorées, on se sentait capable de plus d'endurance et de luttas nouvelles. L'avenir se reconstruisait dans nos rêves sous les

formes les plus propres à séduire toutes les volontés, et la jeunesse surtout croyait voir se lever, avec l'espérance, l'aurore des temps nouveaux (juin 1904, 271-272).

Mais si ces deux affirmations de Casgrain sont reprises, il en va autrement de ce que soutient l'abbé à propos de l'impact qu'a effectivement *l'Histoire* sur le mépris que professent certains Anglais à l'endroit des Canadiens. Celui-ci laisse bien quelques traces, notamment dans l'hommage que Chauveau rend à Garneau lors du dévoilement du monument funéraire de l'historien le 15 septembre 1867. Discutant de l'impact qu'a eu Garneau sur les anglophones du Canada grâce à son *Histoire*, le premier ministre québécois déclare alors : « Les hommes des autres races destinés à habiter avec nous, à partager en frères avec nous cette vaste et magnifique contrée, le remercieront un jour d'avoir mis la vérité en pleine lumière, d'avoir fait disparaître d'injustes préjugés, de nous avoir faits leurs égaux à nos yeux et aux leurs, d'avoir donné par là un gage de plus à la concorde si nécessaire à l'accomplissement de nos communes destinées » (18 septembre 1867, 2). Chauveau est toutefois le seul auteur de notre corpus de la période reprendre cette idée de l'abbé ; du reste, ce discours surprend peu dans la bouche d'un premier ministre québécois qui s'exprime à peine quelque mois après l'entrée en vigueur de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, censé ramener la concorde entre les deux peuples fondateurs de descendance européenne du pays.

À l'inverse est possible que l'omission de la reconnaissance de l'impact de *l'Histoire* sur les Canadiens anglais relève d'une certaine désillusion consécutive de la fin de la lune de miel constitutionnelle et de la bonne entente canadieno-anglaise qu'elle laissait espérer. Cette idée est renforcée par le fait que l'impact de l'œuvre à l'étranger, et particulièrement en France, n'est pour sa part pas passé sous silence après Casgrain. Comme chez l'abbé, la démonstration de celui-ci passe fréquemment, après ce dernier, par l'argument d'autorité

qu'est le recours au capital symbolique de personnalité connues. James MacPherson Le Moine, avec ses *Maple Leaves* publiées en 1873, en use notamment après avoir rappelé l'hommage que le commandant Belvèze a rendu à l'historien :

One of the most honourable, the most pleasing testimonials conveyed before his death to the late historian is contained in the few following lines of a letter addressed to him by Commander de Belveze, Capt. of the French frigate *Capricieuse*, sent to Quebec by the French Emperor in 1855, to establish commercial intercourse with Canada : — "It is mainly to your book, Sir, that I owe the honour of being this day in Canada. ***** It forms the chief basis of the official report I am preparing for the French Government on the commercial resources of your fine country." In thus saying that the literary labours of Mr. Garneau obtained recognition not only in America, but also in Europe, we are merely reminding the reader that several eminent French and American historians, by the copious extracts they made from them showed the value they set on the Canadian writer as a truthful narrator of events. Foremost, let us mention the Abbé Ferland, Bancroft, Parkman, Sargent, O'Callaghan, Rameau, Dussieux, and last, though not least, the learned and voluminous French historian Henri Martin, whose noble sentiments we regret to have to forego through want of space (176-177).

Bien que Le Moine ne l'avoue pas, il repique intégralement la liste que Casgrain présente à la page 57 de sa biographie de Garneau : les noms sont d'ailleurs dans le même ordre dans les deux textes.

Chauveau est un autre auteur qui, dans sa biographie de Garneau, s'intéresse plus longuement à l'influence extracanadienne de l'*Histoire* :

Avant la publication de l'*Histoire du Canada*, les historiens français avaient laissé complètement dans l'ombre, ou du moins dans une obscurité relative, tout ce qui avait rapport au Canada, les uns parce qu'ils n'appréciaient point suffisamment la perte que la France avait faite, les autres parce qu'ils s'en sentaient humiliés, ne tenant pas compte de la gloire qui rejaillissait sur la nation par la conduite héroïque de ses colons et de ses soldats, et ne voyant que les fautes de son gouvernement.

D'un autre côté, les voyageurs, les touristes français même les plus illustres, qui venaient en Amérique, uniquement occupés des États-Unis, n'accordaient qu'une attention très superficielle à l'ancienne colonie française. Tout en vantant sa fidélité aux traditions et à la langue de ses pères, ils ne laissaient entrevoir à nos descendants que la perspective d'une absorption graduelle par la race anglo-saxonne.

Depuis la publication de l'ouvrage de M. Garneau, il en a été tout autrement. Non seulement son livre a provoqué en France, aux États-Unis et dans notre pays, un véritable réveil pour l'étude de notre histoire, mais il a excité la curiosité sympathique de plusieurs voyageurs éminents, qui ont eu foi en notre avenir et ont bravé les préjugés en reconnaissant la mission providentielle qui nous est confiée (1883, ccxli-ccxli).

S'ensuit un exposé de quelques pages (ccxli-ccxliv) sur « les voyageurs et les touristes distingués qui ont subi l'influence de l'ouvrage de M. Garneau » (ccxlii) et parmi lesquels se retrouvent Martin, Ampère, Marmier, Puibusque et Rameau de Saint-Père. Et à cela

s'ajoutent plus loin (ccl-cclii) des marques de reconnaissance de Parkman, de Belvèze et de Dussieux. Tous ont été nommés par Casgrain.

Et le temps n'évacue pas non plus cette idée : vers la fin de la période, elle a toujours cours. Il est par exemple possible de lire, dans un ouvrage en apparence aussi peu susceptible de faire l'éloge de l'historien national que l'*Histoire du notariat au Canada* (1901) de Joseph-Edmond Roy, quelques lignes intégralement reproduites (sans mention de l'emprunt) du propos susmentionné de Chauveau sur l'impact de l'œuvre garnélienne en France (94). De plus, un article repris par différents journaux (notamment *Le Canada* (14 juin 1909), *L'Avenir du Nord* (18 juin 1909) et *L'Union des Cantons de l'Est* (18 juin 1909)) pour commémorer le centenaire de Garneau présente une liste d'historiens qui « ont rendu au mérite de l'histoire du Canada [sic] de F. X. Garneau, [sic] un tribut des plus éloquents » (*Le Canada*, 14 juin 1909, 12). Sont identifiés dans cette liste des historiens dont les noms nous sont déjà familiers (Martin, Bancroft, Parkman, Sargent, Rameau), mais aussi d'autres qui viennent après eux, tels que le bibliothécaire de Harvard Justin Winsor, l'économiste et essayiste français Paul Leroy-Beaulieu, et le fondateur du département d'histoire de l'Université McGill Charles William Colby.

La plupart des textes traitant de Garneau ou de son *Histoire* comptant rarement plus de quelques pages (à l'exception de la biographie de l'historien écrite par Chauveau), il se conçoit qu'ils n'aient pas la possibilité de reproduire intégralement l'argumentaire qu'invoque Casgrain à propos de Garneau et de son œuvre. Par souci de concision, peut-être, certains d'entre eux réutilisent la figure de l'*Histoire* monument que propose l'abbé tant dans son « Mouvement littéraire en Canada » (1866a, 3) que dans sa biographie (1866, 128). Mais alors que Casgrain l'utilise pour minimiser l'importance des critiques négatives

(réduites littéralement à des taches sur un monument de granit dans la biographie (1866, 129)), après lui, elle sert surtout à marquer l'importance et la grande valeur de l'œuvre. Ainsi, Chauveau, dans son discours de 1867 sur la tombe de Garneau, parle de l'*Histoire* comme d'«un monument national» (18 septembre 1867, 2), et, abordant dans sa biographie de l'historien le récit que fait Garneau des voyages de Cartier, il parle de ce passage comme d'«un portique imposant au grand monument dont on pouvait déjà admirer les belles proportions» (1883, lvi). Le «monument» se rencontre aussi chez Darveau, où il sert à accentuer l'affirmation de l'ampleur et de la solidité de l'œuvre de Garneau :

Somme toute, l'*Histoire* écrite ou plutôt sculptée par Garneau ressemble à l'un de ces majestueux édifices publics que l'on rencontre et admire en Europe. C'est un Panthéon, un Colisée, un Alhambra colossal, ou tout est combiné, placé avec art, avec symétrie. [...] On comprend que l'Hercule qui l'a bâti, [sic] entendait travailler pour l'avenir ; car ce n'est pas une œuvre éphémère, fragile, et destinée à une vogue momentanée, mais un monument gigantesque dont la durée ne finira qu'avec le peuple pour qui il a été édifié (1873, 94-95) !

Outre chez ces deux auteurs, cette figure se rencontre également chez d'autres dont le discours sur Garneau est régulièrement cité, notamment chez Lareau (1874, 19) et chez MacPherson Le Moine (1883, 6), qui s'appuie directement sur Darveau. Mais elle se trouve aussi dans d'autres textes et discours suscitant moins d'échos, et ce jusqu'à la fin de la période, parmi lesquels ceux de John Lesperance (1883, 82), de Rodolphe Brunet (1891, 182 et 183), d'Édouard Fabre-Surveyer, qui cite une lettre d'Octave Crémazie à Casgrain datant de 1866 (R., 1904, 29), et de Wilfrid Laurier (Maxime, 26 octobre 1912, 2).

Bref, en ce qui a trait à la démonstration de l'impact de l'*Histoire*, la rhétorique du *F. X. Garneau* de Casgrain a une influence aisément repérable sur les discours subséquents. En effet, après lui, plusieurs auteurs affirment que l'histoire canadienne est «découverte» par l'œuvre de Garneau avant de soutenir que cette dernière a donné aux Canadiens une vision glorieuse de leur histoire et les armes pour se défendre contre le mépris anglais. Et si, contrairement au rappel de l'intérêt et la sympathie que l'*Histoire* éveille pour les

Canadiens en France et aux États-Unis, l'idée qu'elle fait revenir les Canadiens anglophones de leurs opinions erronées sur leurs compatriotes francophones ne se rencontre que rarement après l'abbé, la chose reste secondaire et n'empêche pas l'œuvre garnélienne d'être reconnue comme un véritable « monument » historique national.

Faire de Garneau un héros patriotique

Pour ce qui est de ceux qui, après Casgrain, abordent la question du patriotisme de Garneau, il nous faut commencer par un constat général : après l'abbé, les occurrences du terme « historien national » se multiplient pour désigner l'auteur de l'*Histoire*⁵⁵. Avant la parution de la biographie de l'historien, l'usage de ce titre est peu fréquents. Il ne se rencontre qu'une seule fois avant 1850, dans *Le Canadien* du 28 mai 1849 (2), qui annonce alors que le gouvernement accorde une subvention à Garneau. Et pendant la décennie 1850, exception faite de l'emploi qu'en aurait fait le commandant Belvèze selon Gérard Bergeron⁵⁶, seuls les frères Joseph-Guillaume et Georges-Isidore Barthe paraissent

⁵⁵ Au sujet de l'utilisation du terme « historien national », voir l'annexe 3.

⁵⁶ Sur ce point, Bergeron affirme qu'« [i]l semblerait que ce fut un Français, le commandant de *La Capricieuse*, Paul-Henry de Belvèze qui, lors de sa mission de retrouvailles spéciales à l'été 1855, ait le premier surnommé François-Xavier Garneau "historien national du Canada" » (1994, 11). Bergeron, malheureusement, ne donne pas la source de cette information. Toutefois, s'il est clair que Belvèze n'est pas le premier à donner à Garneau le titre d'« historien national » (le titre tronqué auquel Bergeron s'intéresse par la suite), il est aussi possible de se demander si Belvèze a réellement désigné ainsi Garneau : aucune des nombreuses sources (y compris les journaux de l'époque) que nous avons consultées ne démontre le fait. Il est important de remarquer, par ailleurs, que Bergeron emploie ici le conditionnel.

Si jamais il s'avère que Belvèze a réellement désigné Garneau du titre d'historien national, il serait intéressant d'explorer l'hypothèse que le commandant ait emprunté le titre à Barthe. En 1853, Barthe s'embarque pour Paris en se donnant la mission de mieux faire connaître le Canada en France et dispose d'une lettre le recommandant à Pierre Margry, des Archives de la Marine (Nadeau, 1990). Deux ans plus, Belvèze, qui est nommé membre du Conseil d'Amirauté en 1852 et réside donc sans doute lui aussi à Paris, est justement envoyé au Canada pour renouer le lien entre celui-ci et la France. Dans cette mesure, il est possible d'imaginer que le second a rencontré le premier pour mieux s'informer avant sa mission. Du reste, si les deux hommes ne se sont pas rencontrés avant l'arrivée de *La Capricieuse* à Québec, le rapport du commandant français prouve qu'il a lu avant son arrivée *Le Canada reconquis par la France*, écrit par Barthe (Belvèze, 1856, 8). De plus, il précise au même endroit de son rapport qu'il a discuté directement avec Barthe au sujet de cet ouvrage, sans doute à Trois-Rivières, où Barthe vient tout juste de s'installer après son retour au pays (*Le Pays*, 25 juillet 1855, 3) et où Belvèze s'arrête le 14 août 1855. Et si Belvèze explique qu'il a reproché à Barthe la teneur de son ouvrage (Belvèze, 1856, 8), il aurait quand même pu y repérer le titre d'« historien national » attribué à Garneau.

l'utiliser. Le premier en use notamment dans sa *Lettre sur le Canada à M. de Monmerqué* de 1853 (10), publiée à Paris la même année et reproduite dans son *Canada reconquis par la France* en 1855 (316), ainsi que dans *Le Canadien*, dont il est le rédacteur. Le second l'utilise lui aussi dans le journal qu'il dirige, à savoir la *Gazette de Sorel*.

À partir de 1860, nous le retraçons ponctuellement dans *Le Canadien*, *Le Courrier du Canada*, *Le Courrier de St-Hyacinthe* et le *Journal de l'instruction publique*. Antoine Gérin-Lajoie l'emploie aussi dans sa biographie de l'abbé Ferland publiée dans *Le Foyer canadien* (1865, lvi), et il se retrouve dans la dédicace à Garneau qu'insère Casgrain dans ses *Légendes canadiennes* (1861, 93).

À la mort de Garneau, encore peu de journaux en usent : seuls Casgrain dans le *Courrier du Canada* (7 février 1866, 2), la *Gazette de Sorel* de Georges-Isidore Barthe (10 février 1866, 2) et *Le Canadien* de Joseph-Norbert Duquet (9 février 1866, 2) semblent alors l'utiliser. Et jusqu'à la parution initiale de la biographie de Casgrain dans le *Foyer canadien*, en avril 1866, elle est quasi exclusivement utilisée dans le cadre d'avis concernant la souscription nationale pour le monument funéraire de Garneau.

Or, après la parution de la biographie, le titre s'emploie de façon beaucoup plus courante : le nombre d'utilisations distinctes⁵⁷ repérées de l'expression entre mai 1866 et la fin de 1870 est supérieur au nombre d'emplois recensés du titre survenant du vivant de Garneau (19 contre 16). Et après 1870, les principaux auteurs (outre Casgrain) qui s'intéressent à Garneau, qu'il s'agisse de MacPherson Le Moine (1872, 132 ; 1875, 7 ; 1883, 3 ; 1885, 251), de Darveau (1873, 76, 88 (deux fois), 100), de Lareau (1874, 65, 158, 159, 162, 163 ; 1877, 10) ou de Chauveau (1883, x), l'utilisent tous directement ou en citant

⁵⁷ C'est-à-dire excluant l'usage dans un journal ou un livre reproduisant le propos d'un autre journal ou livre.

l'abbé. Autre preuve de l'influence du discours de l'ecclésiastique, Darveau affirme même que « [l'] abbé H. R. Casgrain, [sic] a le premier et le plus noblement décerné à l'auteur de l'*Histoire du Canada*, le témoignage qui lui était dû, en l'appelant notre *historien national* » (1873, 87-88).

Le titre se rencontre aussi dans des ouvrages aussi nombreux et divers que l'*Almanach agricole, commercial et historique* de Jean-Baptiste Rolland et fils (la mort de l'« historien national » s'y retrouve comme événement marquant de la date du 3 février de 1867 à 1873, chaque fois à la page 9), le *Dictionnaire historique et géographique du Canada* (1885, 39), l'ouvrage généalogique *Nicolas Le Roy et ses descendants* (Roy, 1897, 174) ou le livre d'apprentissage *Lecture à haute voix* (Sœur Saint-Fabien, 1898, 190), ce qui prouve bien la pénétration populaire de la figure. Elle se rencontre aussi régulièrement dans des textes et ouvrages français, notamment dans un article de l'économiste français Jules Duval (*Journal des débats politiques et littéraires*, 30 octobre 1867, 2), dans la *Conférence sur la littérature canadienne* du consul de France au Québec Albert-Alexis Lefavre (1877, 16) ou dans *Notes sur le Canada*, publié à Paris chez Georges Bossange (De Cazes, 1878, 105). Et à la fin de la période, non seulement Camille Roy accorde-t-il toujours ce titre à Garneau, par exemple dans son *Tableau de la littérature canadienne* (1907, 24, 31), mais lors du dévoilement de la statue de Garneau à Québec en octobre 1912, l'« historien national » se retrouve dans au moins (nous n'avons pas le verbatim complet de toutes les allocutions) trois discours : celui du mécène ayant financé la statue, Georges-Élie Amyot, celui du premier ministre du Québec, Lomer Gouin, et celui du maire de Québec, Olivier-Napoléon Drouin. Il se retrouve aussi dans le titre de l'article de *L'Action sociale* qui présente ces différentes allocutions (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 1, 6 et 8). En d'autres mots,

pendant toute la période, le titre est usité dans tous les contextes et tant dans des ouvrages dont il n'est pas le sujet exclusif ou même principal que lors de cérémonies qui lui sont spécifiquement consacrées. Cela montre bien que l'image a profondément pénétré la pensée populaire.

Voilà, donc, pour ce qui est du titre d'« historien national ». En ce qui a trait à sa charge symbolique, elle se transmet elle aussi plutôt bien. En particulier, l'affirmation du patriotisme de Garneau ne faiblit pas, et ce non seulement à travers le constat du patriotisme de son style, comme cela a été démontré plus tôt, mais aussi à travers l'affirmation directe du fait que l'historien est un patriote. Darveau, par exemple, dit de lui qu'il est l'un des deux plus grands patriotes canadiens avec Papineau :

De tous les grands patriotes qui ont contribué à défendre et à sauver du désastre notre nationalité, il en est deux qui apparaissent dans l'histoire et qui s'imposent encore plus que les autres, [sic] à la reconnaissance, au respect et à l'amour des Canadiens-Français [sic] : Papineau et Garneau. L'un, par sa foudroyante éloquence, nous a délivrés des griffes de l'oligarchie ; et par son érudition féconde et patriotique, le second nous a sauvés de l'oubli ! » (1873, 95).

Dans cet extrait, Darveau ne se contente pas de relever le patriotisme de Garneau ; il rappelle aussi le rôle de « héros défenseur de la nation » de l'historien déjà perceptible chez Casgrain.

Chauveau, pour sa part, utilise une autre stratégie pour rappeler le patriotisme de l'historien : plutôt que de donner dans le lyrisme à la Darveau, il démontre ce trait par l'accumulation. Ainsi, il évoque à au moins vingt-quatre reprises le patriotisme de Garneau ou de ses écrits dans sa biographie de l'historien (1883), vingt-huit en comptant son discours sur la tombe de Garneau, reproduit dans son ouvrage. Cela équivaut à un rappel direct à chaque dix pages en moyenne (l'ouvrage en compte 276), et ce malgré le fait que de grands passages de celui-ci soient consacrés à un résumé de l'histoire canadienne ou à

l'histoire du développement de la poésie patriotique (pas nécessairement celle de Garneau) au Canada.

Quoiqu'il en soit, l'idée directement exprimée que Garneau est un patriote se maintient aisément jusqu'à la fin de la période. Par exemple, parmi d'autres chroniqueurs commémorant dans les journaux le centenaire de la naissance de Garneau, Jules-Édouard Prévost parle, dans *L'Avenir du Nord* (18 juin 1909, 1), du « chaud patriotisme » de l'historien. Et lors du dévoilement de la statue de Garneau le 10 octobre 1912, les allusions au patriotisme de Garneau se multiplient chez les orateurs : elles se retrouvent notamment chez Amyot (« patriote ardent » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 1)), chez Gouin (« exemple de patriotisme devant lequel les générations à venir viendront s'incliner » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6)) et chez l'ancien premier ministre canadien Wilfrid Laurier (« Garneau a été l'inspirateur de sa race » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6)). À cette occasion, même quelques personnages un peu plus critiques de l'œuvre de Garneau pendant cette période concèdent que le patriotisme de Garneau était sincère ; l'abbé Amédée-Édouard Gosselin, notamment, soutient, malgré ses réserves sur certains éléments du discours de l'historien, que celui-ci « fut un patriote dans le véritable sens du mot, dans son sens le plus élevé » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6). Il va sans dire que de telles manifestations d'admiration envers Garneau et que la validation du patriotisme de l'historien par des figures d'autorités telles que le recteur de l'Université Laval, le premier ministre québécois et le très populaire Wilfrid Laurier ne manquent assurément pas de renforcer l'image positive de Garneau.

Mais voyons maintenant plus précisément la nature de ce patriotisme dans les textes subséquents au *F. X. Garneau* de Casgrain. Est-il, tel que chez l'abbé, à la fois guerrier et

martyr ? Le discours de Chauveau du 15 septembre 1867 suggère que oui. Abordons-en un premier extrait :

Nous voici réunis près de la tombe d'un ami, d'un compatriote, d'un écrivain dont tout le pays aurait droit de s'enorgueillir d'un homme enfin tout dévoué à notre beau Canada. En disant adieu à ses restes mortels, il semble que nous remplissons un pieux devoir non-seulement [sic] pour nous-mêmes mais pour le pays tout entier.

Ce fut une belle et patriotique pensée à l'exécution de laquelle il vous fut donné de présider à la première dignité de notre nouvelle province⁵⁸, que de s'occuper de celui qui avait songé avant tout à la gloire de sa patrie.

Poète [sic], voyageur, historien, François-Xavier Garneau a été en même temps un homme d'initiative, de courage, d'héroïque persévérance, d'indomptable volonté, de désintéressement et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux que cela, une grande mission à accomplir s'était emparée de tout son être ; il lui a tout donné ; cœur, intelligence, repos, fortune, santé ; sa grande tâche, son œuvre, un monument national à élever, à compléter, à retoucher, à embellir une fois qu'il eut terminé ; voilà à ses yeux toute sa vie (18 septembre 1867, 2).

Ici, le « don de soi » caractéristique du héros martyr selon Deproost, van Ypersele et Watthee-Delmotte est clairement présenté : « tout dévoué à notre beau Canada », « celui qui avait songé avant tout à sa patrie », « il lui a tout donné ; cœur, intelligence, repos, fortune, santé », « voilà à ses yeux toute sa vie », tout cela démontre que Garneau a tout sacrifié à l'*Histoire* qu'il élève « à la gloire de sa patrie ».

Et le premier ministre ne s'arrête pas en si bon chemin. Plus loin, il ajoute :

Il voulut avant tout effacer ces injurieuses expressions de race conquise, de peuple vaincu. Il voulut faire voir que, dans les conditions de la lutte, notre défaite fut moralement l'équivalent d'une victoire. Les hommes des autres races destinés à habiter avec nous, à partager en frères avec nous cette vaste et magnifique contrée, le remercieront un jour d'avoir mis la vérité en pleine lumière, d'avoir fait disparaître d'injustes préjugés, de nous avoir faits leurs égaux à nos yeux et aux leurs, d'avoir donné par là un gage de plus à la concorde si nécessaire à l'accomplissement de nos communes destinées. [...]

Au prix de ses veilles et de son repos, de sa santé, de la fortune qu'il aurait pu si facilement acquérir, il nous a donné de bien grandes choses, dont les moins grandes ne sont point le respect de nous-mêmes, l'amour exalté de notre pays, la foi dans notre avenir (18 septembre 1867, 2).

Chauveau s'intéresse ici peut-être moins que Casgrain au « mal » anglais que Garneau combat avec son histoire. Vu le poste politique que Chauveau occupe, la chose est

⁵⁸ Chauveau s'adresse ici à Narcisse-Fortunat Belleau, alors (premier) lieutenant-gouverneur du Québec, qui est présent à la cérémonie et qui a présidé, jusqu'à sa nomination au poste de lieutenant-gouverneur, le comité de souscription chargé d'amasser les fonds pour financer l'achat du monument funéraire de Garneau qui est alors inauguré.

compréhensible. Malgré cela, la part « défense de la cité » du héros guerrier est ici bien présente : Garneau veut littéralement « effacer la conquête » et « transformer les défaites en victoires morales », bref, il défend les siens afin que ceux-ci passent de « peuple vaincu » à « égaux » des autres « races » canadiennes. Et cette réhabilitation, Garneau l'obtient au prix d'un grand sacrifice, comme Chauveau le rappelle encore ici. Dans le discours du premier ministre québécois, le héros national qu'est Garneau prend alors à peu près la même saveur que chez Casgrain.

Louis-Michel Darveau transmet aussi les idées de Chauveau de façon plus succincte :

Pour vous, Canadiens, cet homme a sacrifié les honneurs, la fortune et sa santé. Il a vécu comme un patriote sincère et dévoué à son pays, comme un citoyen intègre, enfin il a souffert et il est mort comme un martyr ! Il a plaidé, réhabilité et vengé la cause de vos ancêtres et de la vôtre. Il a gagné votre procès devant le tribunal de l'histoire et vous a fait reconnaître par le monde entier. Mais il est mort en accomplissant cette œuvre de géant ! » (1873, 99-100).

En quatre phrases, Darveau résume efficacement l'essence de l'historien national de Casgrain : « patriote sincère et dévoué à son pays », Garneau a « sacrifié les honneurs, la fortune et la santé », a « souffert » et est littéralement « mort comme un martyr » pour « venger » (notons au passage le terme plus violent qui rappelle le guerrier) les siens. Tout est là.

Tous ne relèvent cependant pas également (ou même simultanément) les dimensions guerrières et sacrificielles de Garneau. Par exemple, Lareau insiste surtout sur le côté guerrier : « Il importait qu'une plume nationale revendiqua [sic] les droits des canadiens [sic] et s'éleva [sic] contre ces prétentions arbitraires, injustes et tyranniques. Garneau a rétabli les faits dans leur vrai jour, exposé les droits et les justes prétentions des canadiens [sic] et dévoilé cette haine sourde qui couvait dans le cœur de certains anglais [sic] qui, comme Smith, prétendaient asservir et anéantir la race française sur ce continent » (1874, 146). Lareau, ici, met particulièrement en relief l'« ennemi » anglais « tyrannique »,

« haineux » contre lequel Garneau s'élève à la défense des siens. Plus loin (1874, 161-163), il revient sur le rôle de guerrier défenseur de ce dernier en citant extensivement Casgrain, et notamment le passage où l'abbé rappelle le contexte sombre de l'élaboration de l'*Histoire* et présente cette dernière comme une « forteresse ». De l'autre côté, seule une phrase de Casgrain rappelle l'idée du sacrifice de Garneau chez l'historien littéraire.

Le phénomène inverse se remarque dans *Angéline de Montbrun* :

Mon père aimait à revenir sur nos souvenirs de deuil et de gloire. Il avait pour Garneau, qui a mis tant d'héroïsme en lumière, une reconnaissance profonde, et il aurait voulu voir son portrait dans toutes les familles canadiennes. Ce portrait respecté, il est là à son ancienne place. Parfois, je m'arrête à le considérer. Qui sait, disait Crémazie, de combien de douleurs se compose une gloire ? Pensée touchante, et, quant à Garneau, si vraie ! Pour faire ce qu'il a fait, il faut aller au bout de ses forces, ce qui demande bien des efforts sanglants. Ah ! je comprends cela. Sans doute, je n'y puis rien, mais j'aime mon pays, et je voudrais que mon pays aimât celui qui a tant fait pour l'honneur de notre nom. J'espère qu'au lieu de plonger dans l'ombre, la gloire de Garneau ira s'élevant. Et ne l'a-t-il pas mérité ? Étranger aux plaisirs, sans ambition personnelle, cet homme admirable n'a songé qu'à sa patrie (Conan, 1884, 296-297).

L'idée du sacrifice patriotique de Garneau s'appuie ici sur des termes tels que « douleur », « bout de ses forces » ou « efforts sanglants ». Mais ces peines, il se les inflige dans cet extrait pour mettre en lumière l'héroïsme de sa patrie et non pour défendre celle-ci contre les calomnies.

Les dimensions guerrière et martyr de Garneau, comme bon nombre d'éléments du discours de Casgrain sur l'historien, se perpétuent elles aussi jusqu'à la fin de la période. Le premier ministre Gouin, par exemple, soulève, lors du dévoilement de la statue de Garneau en octobre 1912, ces deux caractéristiques de la figure de l'historien, en observant d'une part que « longtemps notre race n'eut que sa plume pour glaive et que son corps pour cuirasse », et de l'autre que l'historien a « si généreusement donné le meilleur de [s]a vie et le meilleur de [s]a pensée à [s]a patrie » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6). De son côté, le petit-fils de l'historien, Hector Garneau, rappelle plus spécifiquement le sacrifice de son grand-père : « Aussi bien, Garneau y [son œuvre] concentrera un labeur presque

incessant de vingt-cinq années. Au prix de veilles excessives, de nuits sans sommeil et de cruelles souffrances qui, au vrai, abrègeront ses jours, il aura tenu sa parole d'étudiant » (février 1911, 218).

Ces idées ne sont pas l'apanage d'une certaine élite ou de certains spécialistes de Garneau. Preuve de la pénétration populaire du concept de patriotisme guerrier de Garneau, le Club Garneau de Montréal célèbre en 1911 son inauguration en l'évoquant : ses membres affirment en effet, dans un contexte où les tensions entre Canadiens français et Canadiens anglais sont de nouveau tangibles, qu'ils ont, à l'image de l'historien, comme « seul désir de toujours défendre les intérêts du Canada avant tout et les droits de notre nationalité » (*La Presse*, 15 décembre 1911, 3). Et l'année suivante, la revue *Le Passe-temps* du 9 novembre 1912 publie un poème de Louis-Joseph Doucet intitulé « Devant la statue de Garneau » qui présente lui aussi clairement le côté guerrier de la figure de l'historien :

[...] La grande vérité, celle là [sic] qu'il faut dire,
C'est qu'on était conquis par un peuple puissant :
Profitant de nos pleurs et de notre délire,
— Avance, disait-il, ou remonte ou descends !

Nous nous sentions perdus dans la rafale noire,
Nous nous engloutissions dans un oubli fatal !
Garneau rouvrit l'écrin des couronnes de gloire
Qui luisent à jamais sur notre ciel natal.

Quand tant d'autres fermaient leur âme à l'espérance ;
Lorsque les conquérants rançonnaient les conquis,
Qu'ils voulaient effacer les traces de la France
Malgré le sang versé des colons, des marquis ;

Lorsqu'on voulait marcher, taillant dans la chair vive,
Le cœur d'un peuple grand, malgré les grands trépas,
Cet homme s'est levé ; Garneau cria : — Qui vive ?
Je suis la sentinelle et l'on ne passe pas ! [...]

Quand nous capitulions devant la destinée ;
Quand nos efforts courbés se dépensaient en vain,
Il compta nos héros ; l'histoire en fut donnée
Par cet enfant du sol, par ce noble écrivain !

Il a pu rescinder les chapitres hostiles,
 Quand tant d'autres perdaient la notion des faits ;
 Et lorsqu'on se pliait aux caprices futiles,
 Quand se baissait le front, Garneau le relevait (438).

Mais si les composantes principales du mythème de l'historien national tel que développé par Casgrain se transmettent bien jusqu'à la fin de la période, il reste que les éléments de son discours ne sont pas tous systématiquement repris. Par exemple, l'idée de la « destinée manifeste » de Garneau ne se rencontre que peu après Casgrain. Sur ce point, Chauveau est peut-être le seul à s'être inspiré (timidement) de l'abbé à travers quelques brefs passages. Le politicien rappelle notamment que les récits de l'aïeul de l'historien « ne furent point sans effet sur l'imagination de son petit-fils » (1883, xi), que « sa [Garneau] lecture favorite dès sa première jeunesse était celle des poètes et des historiens » (1883, xiii) et surtout que certains vers de Garneau présagent son *Histoire* : « ne voit-on pas aussi dans ces deux vers comme un pressentiment de l'œuvre importante que le jeune poète allait entreprendre dix ans plus tard : “Mes doigts harmonieux animeront ma lire / Dont les cordes souvent chanteront nos exploits” » (1883, xvi). Cette tendance potentielle du discours de Chauveau est toutefois plombée par l'affirmation que « l'homme qui a accompli cette grande tâche ne semblait pas, au premier abord, destiné à une telle gloire. N'ayant reçu qu'une instruction, pour bien dire, élémentaire, obligé de se livrer pour vivre à des occupations très prosaïques, il nous a prouvé par son succès qu'une volonté opiniâtre mise au service d'une noble cause peut triompher des plus grands obstacles. » (1883, xi). Plutôt que d'adopter la stratégie de la destinée manifeste, donc, Chauveau choisit de mettre en valeur la détermination de l'historien ; Garneau, qui réussit ici par ses efforts plutôt qu'avec l'aide de la Providence, n'en paraît que plus méritant.

Le discours de Casgrain sur la destinée manifeste de Garneau n'est donc généralement pas reconduit ; cependant, il n'est pas non plus ouvertement rejeté. Toutefois, un de ses éléments les plus marquants ressurgira à la toute fin de la période. En effet, en 1911, Hector Garneau réécrit l'épisode rapportée par Casgrain de la confrontation entre Garneau et ses confrères anglais travaillant chez Campbell avant de préciser qu'« [à] seize ou dix-sept ans, Garneau avait trouvé sa voie. Elle se révélait, s'imposait à lui sans même qu'il la cherchât » (février 1911, 215). Cette anecdote, nous le verrons dans le troisième chapitre, suscitera la discussion lors de la période de réception suivante. Mais pour l'époque qui nous intéresse ici, après Casgrain, cet élément reste essentiellement en dormance.

Sur le plan patriotique, il est clair que la figure de l'« historien national » proposée par Casgrain est largement adoptée. Bien sûr, il subsiste quelques critiques isolées : A. Lefranc⁵⁹, par exemple, trouve que « M. l'abbé Henri Raymond [sic] Casgrain, à notre avis, aurait mieux fait de se dispenser de l'éloge » que constitue selon lui le portrait des circonstances historiques sombres qui éveille l'historien en Garneau, car « [c]ela sent trop le style de la Marseillaise » (janvier 1890, 24). Et d'autres voient clair dans le jeu de l'abbé, comme le montre l'affirmation par l'abbé Camille Roy du fait que Casgrain a « récupéré » Garneau à des fins littéraires : « Il [Casgrain] lut toute l'œuvre de Garneau, et il comprit bien vite quel parti l'on pouvait tirer, pour la littérature canadienne, d'une histoire si féconde en drames héroïques. C'était un filon merveilleux que venait de frapper et d'ouvrir l'historien national, et qu'il rêvait déjà d'exploiter à son tour » (1907a, 51).

⁵⁹ A. Lefranc est un ultramontain qui fait paraître en 1890 deux articles dans *La Revue canadienne*, l'un en janvier et l'autre en deux parties dans les éditions de mars et d'avril. Audet et Malchelosse (1936, 87-88) suggèrent que c'est le docteur et historien Narcisse-Eutrope Dionne qui se cache sous ce pseudonyme. Nous ne sommes toutefois pas en mesure de confirmer la chose.

Malgré ces épiphénomènes, le discours de la période met surtout l'accent sur les éléments constitutifs de cette figure : le patriotisme de l'historien, son désir de défendre son peuple, le sacrifice qu'il effectue à cette fin, tout y est d'un bout à l'autre, exception faite de la destinée manifeste de l'historien. Est-ce parce qu'on a jugé que Casgrain a un peu trop poussé la note en termes de providentialisme? Cette dernière absence est néanmoins de peu de conséquence pour ce qui touche à la nature du mythe de l'historien national en tant que tel. En effet, que Garneau ait été l'instrument de la Providence (comme le prétend Casgrain) ou qu'il soit devenu l'historien du Canada par la force de sa détermination (comme le laisse entendre Chauveau) n'a, sur ce plan, que peu d'importance ; ce qui compte, c'est qu'il se soit en effet sacrifié pour défendre son peuple.

Tout compte fait, il apparaît donc que les commentateurs de l'œuvre garnélienne qui écrivent après Casgrain pendant la période 1866-1913 reconduisent dans l'ensemble l'essentiel du discours de l'abbé cherchant à mettre en valeur l'impact positif de l'*Histoire* et le patriotisme de Garneau. Comme l'ecclésiastique, ils valorisent le style garnélien en insistant sur son patriotisme, ils soutiennent que l'*Histoire* est l'œuvre qui dévoile leur histoire aux Canadiens, qui les rend fiers de leur passé et qui leur permet de se défendre contre le mépris anglais. Puis, toujours comme Casgrain, ils affirment également que l'*Histoire* a suscité l'intérêt et la sympathie à l'étranger, et surtout en France, pour les Canadiens et leur histoire. De plus, à la manière de l'abbé, ils présentent Garneau comme un patriote qui a à la fois défendu son peuple et fait tous les sacrifices pour y arriver. Et finalement, il n'est pas rare que Casgrain soit directement cité par les auteurs qui relaient ces arguments.

Bien sûr, toutes les stratégies discursives de l'abbé n'ont pas été reprises intégralement ou à la lettre : notamment, l'idée que les Anglais canadiens soient revenus de leur mépris des Canadiens grâce à l'*Histoire* ne trouve que peu d'échos, tout comme la conception providentielle du destin de l'historien que cherche à promouvoir l'abbé. À l'inverse, l'idée que l'*Histoire* est un monument, que Casgrain utilise dans une opposition pour minimiser la gravité des critiques de l'œuvre garnélienne, est reprise spécifiquement pour faire ressortir l'importance de cette dernière. Ces différences relèvent cependant plutôt d'un choix d'arguments visant à démontrer un même point que de conceptions différentes de la charge symbolique du mytheme de l'historien national. En d'autres mots, au fil de la période, il est possible de constater que ceux qui désignent Garneau par ce titre, que ce soit Casgrain ou ceux qui écrivent après lui, tiennent essentiellement le même discours : l'*Histoire* est une œuvre marquante pour les Canadiens, et c'est le patriotisme de Garneau qui a poussé celui-ci à l'écrire.

2.2.2. Minimisation des « travers » de Garneau

Bien que nous ayons constaté que la charge symbolique du mytheme de l'historien national et les arguments utilisés par Casgrain pour donner un sens précis à cette figure se soient perpétués jusqu'à la fin de la période que nous étudions ici, il reste que plusieurs des critiques énoncées à l'endroit de Garneau de son vivant avaient le potentiel de saper la crédibilité de cette figure. Pour n'offrir qu'un exemple : Garneau, parce qu'il soutient que la France avait tort d'interdire l'émigration en Nouvelle-France aux huguenots, peut-il vraiment être considéré comme un patriote canadien dans un contexte où la religion catholique constitue une composante non seulement essentielle, mais bien primordiale de la nationalité canadienne ? Dans cette mesure, pour favoriser l'adhésion à son récit de

l'historien national, Casgrain devait, en l'élaborant, s'assurer qu'aucun élément du discours contestataire préalable sur *l'Histoire* ne soit susceptible de la mettre à mal. Pour y arriver, il a aussi dû recourir à diverses stratégies argumentatives. Voyons quelles ont été celles-ci, à la suite de quoi nous jugerons de leur persistance dans les discours ultérieurs.

2.2.2.1. Le discours de Casgrain

Insister sur la piété de l'historien

Du côté idéologique, il a été expliqué plus tôt que certaines des prises de position de Garneau sur des questions telles que celle des huguenots ont mené certains critiques de première réception à mettre en doute la croyance « à la vérité de la religion catholique » (Sax, 21 novembre 1845, 3) de l'historien, voire, dans certains cas extrêmes, son patriotisme. Dans cette mesure, la première stratégie de Casgrain est de démontrer l'adhésion de Garneau à la religion catholique en renforçant l'idée que celui-ci était pieux :

Malgré certaines opinions émises dans les premières éditions de son *Histoire* et qui ont été jugées peu conformes à la rigueur des saintes doctrines, M. Garneau était un homme sincèrement religieux. Que de fois n'a-t-on pas été édifié, dans les tristes moments où on le voyait aux prises avec son cruel mal, de l'entendre murmurer tout bas l'*Ave Maria*, même au milieu du trouble de ses facultés.

Il a donné d'ailleurs une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Église en soumettant humblement la dernière édition de son *Histoire* à un ecclésiastique compétent, et en faisant plein droit aux observations qui lui avaient été suggérées (1866, 64-65).

Dans ce passage, Casgrain démontre simultanément la piété de l'historien et l'orthodoxie catholique de *l'Histoire*. Malade, l'auteur de cette dernière a prouvé sa piété ; sa soumission de la troisième édition de son ouvrage à une révision cléricale contribue à le démontrer. Par ailleurs, parce que l'œuvre a été soumise à un réviseur ecclésiastique des commentaires duquel Garneau a pleinement tenu compte, elle ne peut qu'être respectueuse de l'orthodoxie catholique.

Il est intéressant de remarquer au passage que Casgrain omet de nommer l'« ecclésiastique compétent » qui révise l'œuvre de Garneau et de donner la nature des

« observations » qui sont faites par le réviseur à l'historien. Il est peu probable que le réviseur soit Casgrain : celui-ci n'habitait pas encore Québec à l'époque où Garneau planchait sur la troisième édition de son *Histoire*, et il était sans doute encore inconnu de l'historien. À ce sujet, l'abbé Armand Yon (1945, 108) propose, sans apporter de preuve à l'appui, que le réviseur ait été l'abbé et historien Jean-Baptiste-Antoine Ferland. Si le *Journal de Québec* du 10 septembre 1859, en précisant que « [l]a partie religieuse des trois volumes a été corrigée d'après les notes de M. l'abbé Ferland » (2) tend à appuyer cette hypothèse. En revanche, si l'auteur du *Cours d'histoire du Canada* avait bien été le réviseur de l'*Histoire*, il serait surprenant que Casgrain omette de le désigner nommément, dans la mesure où nom seul de Ferland aurait suffi à rehausser l'orthodoxie religieuse de Garneau et de son œuvre aux yeux des ultramontains.

En conséquence, il nous paraît raisonnable de poser l'hypothèse que c'est sur la foi du fait que Garneau a tenu compte des notes de Ferland (et non d'une révision de l'œuvre par ce dernier) que Casgrain proclame que l'*Histoire* a été révisée par un homme d'Église, et ce d'autant plus que l'abbé a parfois tendance à embellir la vérité pour rehausser le portrait de Garneau. Par exemple, l'historien n'a pas pu, contrairement à ce que Casgrain affirme, offrir « le premier exemplaire de [son] ouvrage » (Casgrain, 1866, 15) à son ancien maître Joseph-François Perrault : ce dernier meurt en avril 1844, soit un peu moins d'un an et demi avant la parution de l'*Histoire*. L'ouvrage aurait plutôt été offert à l'une des filles de Perrault, selon Marc Lebel⁶⁰. L'image de l'élève rendant hommage à son ancien maître était sans doute trop belle pour être omise par l'abbé. De même, Lebel affirme avec raison que Garneau n'a jamais été « comptable dans une banque » (Casgrain, 1866, 47)⁶¹ : il n'y

⁶⁰ Conversation tenue le 15 juin 2018.

⁶¹ Ibid.

fut que simple commis caissier. Encore là, Casgrain a agrémenté le portrait de l'historien. Rien ne nous prouve donc qu'il n'ait pas agi de même à propos du prêtre réviseur de l'*Histoire* ; du reste, cette hypothèse a aussi l'avantage d'expliquer pourquoi, plus tard, certains critiques de l'œuvre de Garneau trouveront dans la troisième édition de celle-ci des traits peu compatibles avec l'orthodoxie catholique.

Mais pour en revenir à la façon dont Casgrain travaille à rétablir la piété de Garneau, l'abbé présente aussi un récit de la mort de l'historien apte à rétablir la réputation religieuse de ce dernier : « Comme on devait s'y attendre, la mort de M. Garneau a été celle d'un vrai chrétien. Il a supporté les souffrances de sa maladie avec une patience inaltérable. Parfaitement résigné à la volonté de Dieu, il s'est préparé au moment suprême, et a reçu les derniers sacrements avec une piété profondément édifiante » (1866, 65). Garneau endure la souffrance, se plie à la volonté divine et reçoit pieusement les derniers sacrements : tout concourt ici à démontrer la conviction catholique de l'historien.

Atténuer ou omettre les critiques

La logique radicale qu'adopte Casgrain pour favoriser la sacralisation du mythe de l'historien national l'amène aussi à employer une stratégie que nous avons déjà entrevue dans son « Mouvement littéraire en Canada » : l'omission, à laquelle s'ajoutent les corollaires que sont l'atténuation et l'euphémisme. Ainsi, la critique négative au sujet de la première édition de l'*Histoire*, assez virulente par moments, se retrouve ici, comme dans le « Mouvement littéraire en Canada », réduite à de simples « réserves » dont l'abbé ne précise pas la nature : « [à] part certaines réserves, l'ouvrage de M. Garneau fut bien accueilli en Canada et en France » (1866, 53).

Pour ce qui est du problème plus précis des sources d'inspiration historiographiques de Garneau, jugées suspectes d'un point de vue religieux, l'abbé persiste dans son imprécision. Un seul passage s'intéresse plus ou moins directement à cette question :

Il [Garneau] appartient à la grande école d'Augustin Thierry, dont il était l'admirateur passionné : il en a les qualités et même les défauts, la manière large, le regard philosophique, et quelque chose de son talent dramatique et littéraire ; mais aussi il en a les tendances rationalistes et les préjugés politiques (1866, 123).

D'entrée de jeu, l'atténuation qu'effectue Casgrain est évidente : c'est uniquement après avoir énuméré un plus grand nombre de qualités de Garneau héritées de Thierry que l'abbé mentionne les deux principaux défauts que retire l'historien canadien de son homologue français, c'est-à-dire « les tendances rationalistes et les préjugés politiques ». Ce sont là des termes plutôt creux pour quiconque n'a pas fréquenté l'œuvre de l'Européen. De plus, pour bien saisir où se retrouvent les traces de ces tendances dans l'*Histoire*, il faut aussi avoir lu cette dernière, car l'abbé se garde bien de désigner les passages de l'œuvre de Garneau où la pensée de Thierry se fait sentir. Tout cela contribue à minimiser le dommage potentiel que pourraient avoir sur l'image de Garneau des emprunts à Thierry.

Ceci dit, le choix même de Casgrain de s'intéresser à Thierry plutôt qu'à une autre source d'inspiration de Garneau relève possiblement d'une forme de diversion ayant comme objectif de taire les sources d'inspiration de l'historien honnies des ultramontains. Thierry, en effet, sans être en odeur de sainteté sur le plan religieux, suscite bien moins le tollé que des auteurs comme Voltaire ou Michelet. À preuve, il n'est même pas mentionné par les critiques de la première réception dénonçant certaines sources d'inspiration de l'historien. Bien sûr, il est possible d'envisager que Casgrain se soit intéressé à Thierry parce que l'influence de ce dernier est celle qui, à ses yeux, marque le plus l'œuvre de Garneau. Mais ultimement, l'abbé omet tout de même de rappeler les sources d'inspiration

plus « discutables » de l'historien. Il est facile d'imaginer que l'objectif est d'éviter de raviver la critique sur ce sujet.

Au sujet de la philosophie historique moderne adoptée par Garneau, l'abbé, au lieu de la condamner, atténue le jugement que les ultramontains portent sur celle-ci en considérant comme lacunaire (plutôt que fautive) la quasi-absence d'intérêt de Garneau pour la dimension catholique de l'histoire canadienne avant de regretter ce manque :

Ébloui de l'étonnante prospérité des États-Unis, qu'il avait visités pendant sa jeunesse, aux plus beaux jours de leur merveilleux développement, il [Garneau] en avait rapporté une admiration trop exclusive de leurs institutions et de leur système politique ; et il ne s'est pas assez mis en garde contre leurs doctrines sur l'origine des sociétés, les devoirs des gouvernements, la liberté des citoyens, les droits de la vérité. « Comme eux, il écarte trop souvent de la direction des peuples l'action de la religion et de ses ministres. » Il en est résulté une déplorable lacune dans son œuvre : le côté le plus intéressant, le plus glorieux de nos origines coloniales lui a, en partie, échappé. Il n'a pas su mettre en lumière le rôle de dévouement que la France a embrassé en mettant le pied en Amérique, ce rôle sublime de nation évangélisatrice, le seul digne de la fille aînée de l'Église, qu'elle a poursuivi avec un désintéressement qui fera son éternel honneur. [Casgrain discours alors sur la mission évangélisatrice de la France en Amérique en citant notamment des extraits des *Voyages* de Champlain et de la critique de l'*Histoire* d'Ignace Moreau avant de poursuivre :]

De fait, la forme du gouvernement, dans les premières années de la colonie, était une sorte de théocratie.

Et cependant ce fait historique si important, même au point de vue politique, et qui offrait de si grandes ressources pour l'intérêt et la variété du récit, qui aurait pu fournir la matière de si belles pages, de peintures si originales, si pittoresques, d'épisodes si dramatiques, n'a été qu'imparfaitement compris par M. Garneau, et n'est que faiblement accusé dans son *Histoire*. Si on veut l'étudier, c'est ailleurs qu'il faut aller en chercher le complet développement (124-128).

Dès le début, Casgrain présente les « travers » que Garneau a ramenés de chez les Américains, influence pour laquelle il excuse partiellement l'historien en la mettant sur le compte d'un « éblouissement de jeunesse ». Mais la plupart de ces défauts souffrent de la même imprécision rencontrée dans le discours sur Thierry : en quoi consistent, au juste, les « doctrines sur l'origine des sociétés » des Américains ? Quels sont, selon eux, les « devoirs des gouvernements », les « droits de la vérité » ? Que soutiennent-ils à propos de « la liberté des citoyens » ? Rien de tout cela n'est clairement défini ; seul le fait que Garneau « écarte trop souvent de la direction des peuples l'action de la religion et de ses ministres » est clairement exprimé.

Ce reproche est substantiellement différent de celui fait par certains critiques de la première réception qui accusaient Garneau, exemples à l'appui, d'être hostile à l'intervention de l'Église dans le domaine politique, et qui, partant, rejetaient l'œuvre dans son entièreté. Par rapport à ce discours, l'abbé atténue : il dit plutôt que Garneau *écarte* la question des actions historiques de l'Église et de ses représentants, transformant ainsi ce qui passait auparavant pour de l'anticléricalisme en quelque chose relevant davantage de la lacune. Plutôt que de défendre certaines prises de position délicates de l'historien ou de condamner sa philosophie historique, Casgrain signale donc simplement les manques de l'œuvre en les déplorant. Bien qu'il s'agisse indéniablement là d'une critique, celle-ci s'avère beaucoup moins accablante que certaines de la première réception. Cela diminue d'autant le potentiel dommageable de la philosophie historique de Garneau et cela permet à Casgrain d'éviter de la rejeter en bloc alors même qu'il tente d'en mettre de l'avant un éthos littéraire patriotique en s'appuyant sur l'œuvre.

Cette atténuation faite, Casgrain poursuit son travail en comblant la lacune qu'il vient de désigner, notamment en reproduisant des extraits de textes de Champlain et d'Ignace Moreau présentant positivement le rôle de l'Église en Nouvelle-France. En abordant la critique du Français, il évite toutefois que celle-ci condamne certains éléments de l'*Histoire* : à lire Casgrain, elle semble exclusivement positive, et ce malgré que Moreau se soit montré sévère à propos des positions de Garneau sur certaines questions de religion. Et ce n'est pas le seul endroit où Casgrain tronque d'une façon qui peut paraître tendancieuse l'information qu'il rapporte à propos des critiques de Garneau : mentionnant ailleurs le « rapport favorable » (1866, 53) que fait la *Nouvelle revue encyclopédique* de

l'*Histoire*, il omet de préciser que l'auteur de ce rapport est Isidore Lebrun, un anticlérical français notoire.

Mais pour en revenir aux lacunes religieuses de l'*Histoire*, ultimement, sans s'en formaliser, Casgrain considère que Garneau n'a qu'« imparfaitement compris cette dimension de l'histoire canadienne, avant de conclure que « si on veut l'étudier, c'est ailleurs qu'il faut aller en chercher le complet développement » (1866, 128). L'œuvre de Garneau, donc, plutôt que d'être faussée sur le plan idéologique, comme certains l'affirmaient lors de la première réception, n'est qu'incomplète aux yeux de Casgrain, ce qui est déjà un moindre mal. Et ce problème, Casgrain le minimise davantage en suppléant de nouveau l'image à l'argument en tablant sur l'idée, déjà lancée dans son « Mouvement littéraire en Canada », que l'*Histoire* est un « monument » face auxquelles les critiques ne sont que peu de choses. Du coup, il lance ici le concept d'*Histoire* monument qui sera récupérée comme nous l'avons vu par la suite : « Lorsqu'il s'agit d'une œuvre magistrale, et qui s'impose à l'admiration et à la sympathie de tous les lecteurs, comme l'*Histoire du Canada*, il y a peu d'inconvénients à insister sur les critiques. C'est le privilège des monuments immortels : en les admirant, on peut enlever hardiment les taches qui obscurcissent leur éclat, sans craindre d'en entamer le granit » (1866, 128).

La définition qu'adopte Garneau de la nationalité canadienne et qui a été, du vivant de l'historien, génératrice de certains commentaires négatifs émis par des ultramontains est un autre sujet que l'abbé Casgrain omet sans doute d'aborder de front par crainte de ressusciter la polémique. Cela ne veut pas pour autant dire que l'abbé évite complètement le sujet : il y touche notamment en citant une lettre de Garneau à Louis-Hippolyte Lafontaine datée de 1850 et qui laisse entendre que chez l'historien, le patriotisme, qui

l'incite à défendre son peuple, se double d'un désir de le définir : « J'écris avec une parfaite conviction. Je veux, si mon livre me survit, qu'il soit l'expression patente des actes, des sentiments intimes, d'un peuple dont la nationalité est livrée aux hasards d'une lutte qui ne promet aucun espoir pour bien des gens. Je veux empreindre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter par l'avenir » (89-90). Encore ici, Casgrain montre qu'il sait bien choisir ses pièces en fonction de l'effet qu'il cherche à produire : si le désir de Garneau de définir la nationalité canadienne nourrit la démonstration du patriotisme de l'historien (car il cherche à faire « respecter » son peuple), la nature libérale de cette définition, qui posait problème lors de la première réception, n'est pas évoquée, pas plus qu'elle ne l'est ailleurs dans l'ouvrage de l'abbé.

Tout compte fait, si les éléments que nous venons de présenter montrent bien comment Casgrain use de l'atténuation pour minimiser les torts qu'a Garneau aux yeux des ultramontains, le principal élément de cette stratégie reste l'omission. Bien qu'il affirme ne pas craindre d'« insister sur les critiques » (1866, 1238), nulle part l'abbé ne mentionne clairement les points précis qui ont valu à Garneau d'être réprimandé, que ce soit son portrait critique de Mgr de Laval, la prédominance qu'il accorde à l'État sur l'Église ou sa dénonciation de l'interdiction faite aux huguenots d'émigrer en Nouvelle-France. En fait, de ces trois éléments, seul le dernier est indirectement abordé par l'abbé ; nous y reviendrons plus loin. Mais encore là, Casgrain a une stratégie pour minimiser la « faute » de Garneau.

Justifier les écarts doctrinaux de l'historien

Là où Casgrain ne peut invoquer la piété de l'historien ou minimiser, voire passer sous silence, les problèmes de l'*Histoire*, il propose différents arguments pour justifier ou

carrément excuser les écarts de l'historien sur le plan de la doctrine catholique. Plus précisément, le principal argument de l'abbé sur ce point sera de soutenir que les « erreurs » de Garneau portaient d'une bonne intention, à savoir le patriotisme défensif de l'historien. La chose est entre autres flagrante dans un passage où Casgrain, après avoir résumé le contexte historique inquiétant pour les Canadiens dans lequel Garneau a élaboré son *Histoire*, poursuit :

Au milieu des perplexités d'une telle situation, le patriotisme de l'historien s'enflammait, son regard inquiet scrutait l'avenir en interrogeant le passé, et y cherchait des armes et des moyens de défense contre les ennemis de la nationalité canadienne. [...] Ce coup d'œil jeté sur l'époque peut servir à expliquer, sinon à justifier, certaines erreurs d'appréciations [sic] que l'auteur a loyalement reconnues plus tard : illusions d'une âme généreuse que la vérité réfute, mais qu'elle respecte et honore (1866, 71-72).

Une fois l'urgence du moment présentée comme un facteur motivant les « erreurs d'appréciation » de Garneau, Casgrain précise ensuite sa pensée. À cet effet, il rapporte tout d'abord une missive de l'historien adressée au critique Ignace Moreau. Dans cette lettre, Garneau rappelle que « ce n'était pas sans de graves motifs qu'[il] avai[t] adopté dans toute sa force le principe de la liberté de conscience » (Garneau, cité dans Casgrain, 1866, 73). L'historien dit adhérer à ce principe assimilable à la notion libérale de liberté de culte parce qu'il protège la religion des Canadiens sur un continent nord-américain par ailleurs protestant. Il remarque plus loin que l'adoption de ce principe, qui le pousse à critiquer certaines décisions de la France (vraisemblablement l'exclusion des huguenots de la Nouvelle-France, à laquelle Moreau fait explicitement référence dans son texte sans que Casgrain ne le précise), « donne de la force à ses paroles aux yeux des protestants eux-mêmes, lorsqu'« [il] blâmai[t] leur conduite depuis qu'ils étaient les maîtres » (Casgrain, 1866, 74-75).

En conséquence, l'abbé refuse de voir de l'hostilité envers le clergé catholique dans la position de l'historien : « on est heureux de voir que si M. Garneau s'est trompé, son erreur

naissait d'une noble source, et que loin d'être un acte d'hostilité, elle était plutôt le rêve d'une âme ardente et dévouée à son pays cherchant des moyens de protection contre les dangers qui le menaçaient » (75). C'est donc plutôt pour défendre son peuple que par adhésion sincère au principe de liberté de culte que Garneau recourt à ce dernier. Et si faute il y a bien eu, celle-ci réside non pas dans l'invocation de ce principe, mais plutôt dans la manière d'en user : « l'erreur de M. Garneau n'est pas d'avoir invoqué le principe de la liberté de conscience, mais de l'avoir affirmé d'une manière absolue et non comme d'une utilité relative. S'il eût eu le soin de faire cette distinction, et de sauvegarder ainsi les droits de la vérité, il n'aurait pas eu à essuyer les vives critiques dont il a été l'objet » (75). Le fait que l'historien, comme le laissent entendre certains critiques de la première réception, semble considérer ce principe comme une fin à atteindre découlerait donc davantage d'une maladresse d'écriture que d'une conviction personnelle. Par ailleurs, toujours à la décharge de l'historien, l'abbé précise aussi que Garneau a reconnu son « erreur ».

Plus loin, pour excuser le fait que Garneau s'est laissé influencer par Thierry, Casgrain invoque « le malheur de [l'] éducation solitaire [de l'historien], abandonnée à elle-même, privée de cette salubre direction qu'impriment aux jeunes talents nos grandes institutions religieuses » (123-124). Garneau, en effet, n'a pas eu l'occasion d'étudier dans un collège classique. Casgrain affirme toutefois qu'il n'en va pas de la faute de l'historien ou d'une quelconque méfiance envers l'Église : en fait, soutient-il, le futur historien voulait fréquenter le Séminaire de Québec. Seulement, ses parents n'avaient pas les moyens de l'y envoyer et le supérieur a refusé de l'accepter moyennant remboursement des frais après ses études, ce qui « peina vivement » (17) Garneau. Et lorsque Casgrain mentionne une réelle chance qu'aurait eue le futur historien, grâce à un curé de Québec, d'étudier au Séminaire,

le refus de Garneau devient pour l'abbé une occasion de mettre en valeur le caractère de l'historien. Effectivement, se faisant offrir ses études à condition de devenir prêtre ensuite, Garneau, « avec cette droiture et cette franchise qui caractérisèrent toute sa vie, [répondit qu'il] ne se sentait pas appelé au sacerdoce » (17).

Ce manque éducationnel, selon Casgrain, explique que l'historien ne se soit pas suffisamment méfié de certains auteurs qui l'ont inspiré. Or, le tout découle ultimement d'événements sur lesquels Garneau n'avait aucun contrôle ou face auxquels il a préféré l'honnêteté à l'opportunisme ; encore une fois, l'historien est tout excusé pour des fautes qui, du reste, se résument à peu de choses aux dires de Casgrain.

Alors que Casgrain met de l'avant la charge symbolique de son mytheme de l'historien national, il doit aussi s'assurer de mettre le couvercle sur ce qui, chez Garneau, prête à la critique d'inspiration ultramontaine. L'objectif de l'abbé n'est toutefois pas ici de faire de Garneau un outil de promotion de la dimension providentialiste de l'éthos littéraire qu'il cherche à mettre de l'avant. Sur ce point, l'abbé comprend bien, comme il le dit à propos de la dimension religieuse absente de l'*Histoire*, que c'est ailleurs qu'il faut chercher l'exemple. Le but est donc simplement de rétablir suffisamment la réputation de bon chrétien de Garneau pour faire taire les appels à rejeter ou à se méfier de son œuvre afin de faire de l'historien le promoteur de la part patriotique de l'éthos littéraire présenté dans « Le Mouvement littéraire en Canada ».

Afin de faire taire la polémique, l'une des principales stratégies de l'abbé sera d'insister sur le fait, mis à mal par certaines critiques de la première réception, que Garneau a été un catholique croyant et pratiquant jusqu'à la mort, à preuve la soumission de la

troisième édition de son œuvre à une révision cléricale. Mais surtout, il évite autant que possible de rappeler ce qui a fait polémique dans l'œuvre. À ce sujet, les quelques « erreurs » qui sont rapportées le sont essentiellement en creux, et elles sont généralement rapidement écartées avec force excuses et justifications qui ont comme objectif d'exempter Garneau de toute intention malicieuse ou malveillante sur le plan de l'orthodoxie catholique. Sur ce point, Casgrain fonctionne à l'inverse de certains ultramontains de la première période : alors que ces derniers reconnaissaient la valeur stylistique de l'*Histoire* pour mieux l'attaquer sur d'autres fronts, l'abbé cède au sujet de quelques défauts qu'il minimise au sujet de l'œuvre garnélienne afin de donner à son discours une aura d'objectivité renforçant la crédibilité de la part valorisante de son propos.

Finalement, toujours dans l'optique d'écarter la critique s'étant prononcée contre Garneau, Casgrain, en utilisant des sources ou des documents potentiellement dommageables pour sa démonstration, sélectionne efficacement, mais sans doute tendancieusement ce qu'il en retient. S'il fait allusion à la définition de la nationalité canadienne qu'adopte Garneau, il n'aborde jamais la nature libérale de celle-ci. S'il rappelle un article en partie élogieux et en partie critique de l'*Histoire*, il n'en mentionne que la part élogieuse. S'il mentionne critique positive sur l'ouvrage garnélien écrite par un anticlérical notoire, c'est en désignant le nom de la revue où elle est publiée plutôt qu'en nommant l'auteur de l'article. Cette façon de faire, nonobstant ce qu'on peut penser de sa validité sur le plan factuel, contribue à asseoir sur des bases en apparence solides le portrait positif que Casgrain fait de Garneau.

2.2.2.2. Le discours après Casgrain

Insister sur la piété de l'historien

À la suite de Casgrain, les commentateurs de l'œuvre garnélienne sont peu nombreux à reprendre directement le propos de l'abbé sur la piété de Garneau. En effet, pour ce qui est de la sincérité des convictions religieuses de l'historien, Chauveau est l'un des rares à relayer textuellement le discours de l'abbé. Plus spécifiquement, citation de Casgrain à l'appui, il affirme que Garneau a prouvé sa piété en « soumettant [la troisième] édition de son *Histoire* à un ecclésiastique compétent » (1883, ccxx), qu'il était un homme « sincèrement religieux » (ccliii) et qu'il est mort en « véritable chrétien » (ccliii).

En parallèle du discours d'inspiration casgrainienne sur la piété de Garneau se développe un autre argumentaire cherchant à prouver bien autrement que l'historien était respectueux de la religion catholique. Ce discours s'appuie cependant sur des critères d'évaluation du catholicisme de l'historien bien différents de ceux de Casgrain, et il tendra même à certains endroits à contredire les arguments de l'abbé. La chose n'a malgré cela rien de surprenant, car ce discours est d'inspiration libérale et donne dans une pensée organique visant à concilier le catholicisme de Garneau et son libéralisme plutôt que de donner dans la pensée radicale en d'accentuant le premier et en camouflant le second (à l'image de ce que fait Casgrain).

C'est le notaire et critique littéraire d'allégeance libérale Louis-Michel Darveau qui propose le premier un tel discours. Dans la logique que nous venons de présenter, plutôt que d'entretenir l'imprécision sur ce que certains ont pu reprocher à Garneau, il présente clairement les points de litige :

Garneau n'avait point d'ennemis, il n'avait que des admirateurs.

La première édition de son œuvre eut été rapidement écoulée, si certaines personnes qui se prétendaient froissées de voir avec qu'elle [sic] indépendance de caractère, qu'elle [sic] largeur de

vues, qu'elle [sic] hardiesse de jugement, quel esprit de justice et de vérité, il avait jugé quelques événements historiques arrivés sous la domination française, ne l'eusse obligé, par une critique acerbe, injuste et outrée dans la presse, une opposition acharnée au dehors, à consentir, pour avoir la paix, à retirer son livre de la librairie et de la circulation ou d'altérer les passages qui causaient une telle irritation dans ces esprits exaltés et beaucoup trop sévères.

Ce que ces personnes reprochaient surtout à notre historien, c'était d'abord d'avoir, dans plusieurs questions, donné la prédominance aux intérêts temporels sur les spirituels ; ensuite de s'être montré injuste envers le clergé de cette époque, en le blâmant d'être intervenu dans certaines affaires temporelles, notamment à propos des difficultés produites par le commerce de l'eau-de-vie en Canada ; et, surtout, d'avoir désapprouvé et condamné le gouvernement français qui empêchait toute émigration d'Huguenots [sic] en ce pays, quand ces derniers étaient les seuls colons qui fussent disposés à émigrer en Amérique, en nombre assez considérable pour former rapidement et avec toutes les chances de succès et de stabilité, les bases d'une nation grande et nombreuse.

Voilà, croyons-nous, les principaux griefs, au sujet desquels, se fit dans le *Journal de Québec* pendant environ un mois, c'est-à-dire, du 20 avril au 16 mai 1850, une véritable tempête de critiques violentes et de récriminations aussi peu charitables que l'application intégrale des prétentions exagérées de leurs auteurs était impossible.

Sous le rapport politique et sectaire, les contradicteurs de Garneau pouvaient n'avoir pas tout à fait tort, surtout au sujet du trafic de l'eau-de-vie ; mais au point de vue de la civilisation, du progrès, de la philanthropie [sic] et de l'humanité, l'historien avait certainement raison à propos des autres questions en litige. Le salut d'un peuple et la prospérité d'un pays sont toujours au-dessus des intérêts privés de caste ou de secte (1873, 80-81).

En présentant de cette manière ce qui a été reproché à Garneau, Darveau ne s'est assurément pas, malgré une concession qui semble presque être faite pour la forme sur la question de l'eau-de-vie, attiré les sympathies des ultramontains, pas plus qu'il n'a dû s'attirer celle de Casgrain dont il sape ici le travail apologétique. Et les pages suivantes dans lesquelles le notaire canadien défend les positions de l'historien d'un point de vue franchement libéral n'ont pas dû plaire davantage aux partisans de la prédominance de l'Église sur l'État.

Ceci dit, son exposé fait, Darveau ne prétend pas nier l'orthodoxie religieuse de Garneau, bien au contraire :

Aussi, Garneau pouvait-il, sans être accusé d'hérésie ou d'impiété, commenter ces deux questions, — l'une au point de vue du progrès et de la civilisation, et l'autre sous le rapport du commerce et des intérêts privés, — qui étaient en cause. Il n'était nullement question de dogme dans son appréciation de l'émigration huguenote. L'historien pouvait se tromper dans ses conclusions, mais ne méritait certainement pas d'être critiqué d'une manière aussi véhémement par une certaine école qui, heureusement, ne trouva pas l'écho qu'elle espérait rencontrer. Car il ne faut pas croire, par ce que nous avons relaté, que le clergé fut hostile à Garneau ; un semblable avancé ne serait ni juste, ni véridique. Tout en admettant qu'en beaucoup d'endroits, l'*Histoire du Canada* était écrite à un point de vue différent de celui où se placent nécessairement la plupart des historiens ecclésiastiques, et que, surtout, le discours préliminaire si vertement critiqué par

un correspondant du *Journal de Québec* fut imprégné de l'esprit philosophique des Montesquieu, des Sismondi, des Thiers, des Guizot, il était impossible, disaient les hommes les plus marquants du clergé, de mettre en doute l'orthodoxie de l'historien canadien.

En raisonnant ainsi, le clergé avait parfaitement raison, car si Garneau a critiqué dans le cours de son récit, quelques actes particuliers qui se rapportaient à des intérêts temporels, dans aucun endroit on ne rencontre le moindre atteinte [sic] de sa part pour discuter ou désapprouver aucune doctrine dogmatique. Dans la préface de son histoire, Garneau n'a-t-il pas écrit ces paroles significatives : « À la cause que j'ai embrassée, la conservation de notre langue et de notre religion, se rattache aujourd'hui ma propre destinée. » Que veut-on exiger de plus ?

Aussi, on sait que si les déboires, les avanies, les souffrances et les tortures morales n'ont pas manqué à Garneau de la part de quelques critiques trop zélés, il a trouvé, en revanche, dans toutes les classes de la société des défenseurs sympathiques. Il s'est rencontré, même dans les rangs du clergé, des hommes instruits, éclairés, capables de distinguer et d'apprécier toute la portée philosophique, humanitaire et civilisatrice des appréciations historiques de Garneau.

L'un de ceux qui ont le plus contribué à dégager de la réputation historique de Garneau, [sic] l'impression défavorable que le souvenir des critiques amères d'autrefois, [sic] faisaient [sic] encore naître dans les esprits timides ou peu familiarisés avec la manière libérale et raisonnée des historiens modernes, [sic] est certainement son biographe même. L'abbé H. R. Casgrain, a le premier et le plus noblement décerné à l'auteur de l'*Histoire du Canada*, le témoignage qui lui était dû en l'appelant notre historien national ! (1873, 86-88).

D'un point de vue résolument libéral catholique, Darveau proclame donc que ni les positions exposées par Garneau dans son *Histoire* sur certaines questions touchant la religion catholique, ni les auteurs dont l'historien s'inspire, ni la philosophie historique qu'il adopte ne permettent de douter de l'orthodoxie catholique de l'historien. Mais surtout, il précise que ce jugement est celui des « hommes les plus marquants du clergé ». Simultanément, prenant acte des critiques que l'auteur de l'*Histoire* a reçues de la part d'hommes d'Église, il les minimise, allant même jusqu'à nier que « le clergé fut hostile à Garneau », et réaffirme un peu plus loin que ce dernier s'est trouvé des appuis au sein du clergé. Entretemps, il rappelle également que l'historien a « embrassé la cause de notre langue et de notre religion », avec l'objectif clair utiliser cet aveu de Garneau pour en soutenir la piété.

Mais à propos de l'identité des défenseurs cléricaux de Garneau, Darveau adopte un flou qui rappelle celui entourant « l'ecclésiastique compétent » de Casgrain. L'abbé, bien sûr, est évoqué par Darveau et lui sert en quelque sorte de « sceau de qualité catholique » validant l'orthodoxie religieuse de l'historien. Mais ironiquement, moins de deux pages

après s'être servi de l'abbé pour soutenir la piété de Garneau, il contredit l'un des principaux arguments qu'utilise l'abbé à cette même fin : « Pour sauver le tout [*l'Histoire*] des fureurs de certains critiques impitoyables, l'auteur dut sacrifier quelques passages de son livre qui seraient devenus pour lui une cause continuelle de persécutions de toutes sortes de la part de ces zoïles intraitables » (1873, 89-90). En d'autres mot, selon Darveau, Garneau cède sur certains points non pas par piété, mais bien par lassitude de la critique. Et Darveau de poursuivre en souhaitant une réédition de la première édition de l'œuvre garnélienne, celle que préconisent « les amis de la vérité historique » (90), sans répondre à l'interrogation légitime que le lecteur peut avoir sur les raisons qui poussent Garneau à céder à des critiques trop peu nombreux pour qu'il soit juste d'affirmer que le clergé était hostile à l'historien. Bref, au discours de Casgrain qui s'évertue à faire de Garneau un catholique exemplaire aux yeux des ultramontains, Darveau répond par un autre qui cherche également à soutenir le patriotisme et la piété de Garneau, mais qui, en revanche, expose franchement le libéralisme de l'historien. Il s'agit là d'une contradiction sérieuse du discours de Casgrain.

Mais plus dangereux encore pour le travail de l'abbé, le discours de Darveau trouve un écho l'année suivante en la personne de l'avocat Edmond Lareau, qui, après avoir rappelé précisément la nature des critiques qui ont été faites à Garneau, réfute également l'idée que Garneau a atténué certaines de ses positions par piété : « Afin d'avoir la paix Garneau consentit à corriger certaines parties de son ouvrage qui n'en est pas moins, auprès de certains esprits, entaché de gallicanisme. Il est facile de comprendre que l'historien a subi cette influence sans l'accepter volontairement. C'est afin de rendre son livre plus acceptable à la majorité des lecteurs canadiens qu'il a dû accepter les conseils, les avis et

les remontrances du clergé canadien » (1874, 160). Remarquons au passage que la minimisation de la critique ecclésiastique qui se retrouve chez Darveau est totalement absente chez Lareau, et que c'est ici littéralement le « clergé canadien » qui presse Garneau de modifier son œuvre. L'avocat ne se préoccupe pas non plus de démontrer l'orthodoxie religieuse de l'historien, et il spécifie lui aussi sa préférence pour la première édition, celle qui résulte de « l'opinion raisonnée du philosophe et du penseur » (1874, 161). Pour ces raisons, le discours de Lareau est peut-être potentiellement plus dommageable encore pour le portrait de Garneau tracé par Casgrain que celui de Darveau, ce qui ne l'empêche toutefois pas (tout comme Darveau d'ailleurs) de citer la biographie écrite par l'abbé lorsque vient le temps de consacrer Garneau historien national (Lareau, 1874, 162-163).

On peut facilement imaginer que si c'était de la plume d'un ultramontain d'une certaine notoriété qu'avait émané un discours soutenant que Garneau croyait à la primauté de l'État sur l'Église et que c'est par écœurement plutôt que par piété que l'historien avait accepté une révision cléricale de son ouvrage, les dommages au mythe de l'historien national construit par Casgrain auraient été considérables. Mais puisque ces deux argumentaires émanent de libéraux, notoire dans le cas de Darveau et appelé à le devenir rapidement dans le cas de Lareau, leurs dires à propos du libéralisme de Garneau ne semblent avoir que peu de poids aux yeux des ultramontains par rapport à ce qu'affirme Casgrain. Ainsi, aucun auteur de notre corpus de la période ne s'appuie sur leurs œuvres pour contester la piété de l'historien. En fait, après Lareau et jusqu'en 1913, seuls deux commentateurs de l'œuvre de Garneau les citent spécifiquement. Le premier est James MacPherson Le Moine (1883, 5-6), qui s'appuie sur Lareau pour avouer lui aussi sa préférence pour la première édition de l'*Histoire* et sur Darveau pour tracer un portrait

parallèle élogieux de Garneau et de Ferland. Le second est A. Lefranc, qui cite MacPherson Le Moine citant Lareau (janvier 1890, 23-24) pour exprimer son désaccord avec ceux-ci sur l'édition de l'*Histoire* qu'il faut préférer, et Darveau (janvier 1890, 26) pour faire l'éloge du style de l'œuvre.

Ce dernier texte, d'ailleurs, montre bien que le discours de Casgrain sur la piété de Garneau, malgré que ses relais se fassent rares, a la main haute sur celui des deux libéraux. Dans son article de janvier 1890, l'ultramontain visiblement radical qu'est A. Lefranc fait une revue non exhaustive de la réception de l'*Histoire* dans laquelle il reconduit plusieurs critiques sévères contre celle-ci, dont une de Maximilien Bibaud dénonçant les sources d'inspiration et la position sur la question des huguenots de Garneau, tout en critiquant négativement différents arguments (dont certains de Casgrain) qui tentent de rétablir l'orthodoxie catholique de l'*Histoire*. Et dans son article de mars-avril 1890, il s'applique, en s'intéressant plus spécifiquement au discours de Garneau sur les huguenots, à démontrer qu'il se « retrouve[] encore, même dans la quatrième édition de M. Garneau, des choses qui ne devraient pas s'y rencontrer et qui sont de nature à fausser, en des points importants, les idées de ses lecteurs et surtout de la jeunesse » (mars 1890, 137).

Or, malgré qu'il ait lu Darveau et Lareau, et malgré qu'il trouve toujours des traits condamnables dans les éditions plus tardives de l'*Histoire*, c'est aux motifs que donne l'abbé pour expliquer que Garneau ait fait réviser son ouvrage par le clergé que Lefranc accorde sa créance (janvier 1890, 25 ; mars 1890, 137) ; le discours des deux libéraux sur cette question n'est même pas évoqué. Et quand vient le temps de justifier les « erreurs » qui persistent dans l'œuvre de Garneau, Lefranc a sa propre opinion :

M. Garneau, comme on le voit, a gardé, même dans sa quatrième édition, des principes regrettables et le prêtre reviseur a été beaucoup trop indulgent. On doit dire la même chose de M. Chauveau et de M. l'abbé Casgrain. Ils ont été trop tendres envers M. Garneau, et en cela, ils lui ont rendu un

mauvais service. Il [Garneau] semble avoir été disposé à corriger tout ce qu'on lui aurait signalé de peu orthodoxe et se contenter de plaider des circonstances atténuantes. Cependant il semble évident qu'il n'avait pas une idée exacte des droits de l'Église [...].

Que ne lui a-t-on pas expliqué que c'est le devoir strict du souverain d'un pays non encore infecté d'hérésie, [sic] de tenir cette erreur à distance avec bien plus de soin qu'on ne se protège contre la peste (avril 1890, 245-246).

Selon Lefranc, si des erreurs de doctrine persistent dans l'*Histoire*, la chose n'est toutefois pas due à un manque de piété de Garneau, mais plutôt à la méconnaissance qu'il avait des droits de l'Église et à la négligence de son réviseur. Et si, au passage, il écorche Chauveau et Casgrain, qui ont tenté d'excuser les écarts de l'historien, montrant par là qu'il refuse d'accréditer leurs explications, en fin de compte, il ne conteste jamais l'idée que c'est par piété que Garneau a soumis la troisième édition de son ouvrage à une révision cléricale.

Alors que nous n'avons pas trouvé de référence à quelque partie que ce soit du propos de Darveau ou de Lareau sur Garneau entre la parution des textes de Lefranc et 1913, il est toujours possible de trouver dans les dernières années de notre période des traces directes et indirectes du discours de Casgrain sur la piété de Garneau. Nous en décelons notamment dans les discours de deux orateurs, soit le maire de Québec, Olivier-Napoléon Drouin, et le recteur de l'Université Laval, l'abbé Amédée-Edmond Gosselin, lors du dévoilement de la statue de l'historien devant l'Assemblée nationale, le 10 octobre 1912. En effet, Gosselin affirme qu'« [o]n a vanté [l]a foi religieuse » de l'historien et que « Foi en Dieu ! » aurait pu être sa devise (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6). Gosselin, pour sa part, cite plutôt Casgrain pour rappeler que Garneau a prouvé sa piété en soumettant la troisième édition de son œuvre à une révision ecclésiastique (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6).

Atténuer ou omettre les critiques

Lorsque vient le temps pour les commentateurs qui suivent Casgrain de composer avec les problèmes historiographiques et idéologiques de l'*Histoire*, l'atténuation et l'omission sont sans contredit les stratégies les plus usitées. Par exemple, ceux qui écrivent sur

l'*Histoire* et son auteur sont peu nombreux à rappeler quels auteurs « néfastes » ont inspiré Garneau : de Casgrain (1866) à la biographie de Garneau écrite par Chauveau (1883), seul le libéral Louis-Michel Darveau le fait, dans l'optique, comme nous l'avons vu, de soutenir que ces sources ne font pas de Garneau un mauvais catholique. Dans cette voie, personne, pas même Lareau, ne suit les traces de Darveau avant 1913.

Pour sa part, lorsque le conservateur Pierre-Joseph-Olivier Chauveau décide de nommer lui aussi des sources d'inspiration problématiques de Garneau, c'est pour composer simultanément avec tous les problèmes de l'*Histoire* qui ont été soulevés lors de sa réception initiale :

On croira donc sans peine, comme je l'ai dit plus haut, que ce brillant début fut salué avec enthousiasme. Cependant, une impression pénible s'était fait sentir chez un grand nombre d'admirateurs de l'ouvrage, et si elle était comprimée en quelque sorte par la joie patriotique que l'on éprouvait, le sentiment du devoir obligeait d'y donner cours.

L'auteur avait beaucoup insisté sur la faute que, d'après ses convictions, le gouvernement français avait commise en ne permettant pas aux huguenots l'entrée de la colonie. Il avait en même temps paru plus sympathique à M. de Frontenac qu'à Mgr de Laval ; enfin, en maint endroit, surtout dans le discours préliminaire, on avait cru entrevoir un reflet des idées de Sismondi, de Michelet, de Thierry et de quelques autres écrivains qu'il admirait beaucoup et qui lui avaient plus ou moins servi de modèles. Bien que, en général, ces critiques, ou plutôt ces restrictions, fussent exprimées d'une manière toute bienveillante, il ne laissa pas que d'y être très sensible, et nous verrons plus loin comment il entendait se justifier et aussi comment il céda à quelques observations qui lui furent faites (1883, lxix).

L'atténuation est omniprésente dans cet extrait : l'« impression pénible comprimée par la joie patriotique », la « plus grande sympathie pour Frontenac que pour Mgr de Laval » en lieu et place de la prédominance donnée à l'État sur l'Église, le fait qu'on a « *cru entrevoir un reflet* des idées » de sources condamnables qui ont « *plus ou moins* servi de modèles » à Garneau, des « critiques » immédiatement réduites à des « restrictions bienveillantes » (un euphémisme assez clair vu la teneur de certaines critiques de la première réception), tout contribue, comme bien souvent chez Casgrain, à minimiser les problèmes potentiels que peuvent constituer les positions et les sources d'inspiration plus libérales de Garneau.

L'historien, « sensible » à ces commentaires, se justifie et cède même parfois face à ceux-ci : en somme, fautes il y a donc eu, mais peu graves, et tout est désormais réglé.

Par ailleurs, si la nature des fautes que Thierry a suscitées chez Garneau était vague chez Casgrain, celles que les trois auteurs européens nommés par Chauveau provoquent chez l'historien canadien l'est encore plus : ici, le lecteur n'a ni « tendances rationalistes » ni « préjugés politiques » auxquels se raccrocher ; seuls de vagues « reflets d'idées » sont évoqués par l'ancien premier ministre provincial, ce qui contribue à garder dans l'ombre les travers de ces auteurs dont Garneau hérite.

En ce qui a trait aux problèmes de l'*Histoire* que les ultramontains avaient dénoncés du vivant de Garneau, tout ce que Chauveau a à en dire (exception faite de la question des huguenots, sur laquelle il revient brièvement par la suite) se retrouve dans ces quelques lignes qui occupent moins d'une page d'un ouvrage en comptant 266, excluant les annexes. Dans cette mesure, la façon dont Chauveau aborde ces différents problèmes relève essentiellement de la concession pour la forme de défauts permettant ensuite d'attirer l'attention plus efficacement et plus longuement sur les qualités de l'œuvre.

Mais pour en revenir à la question des sources d'inspiration de Garneau, après Chauveau et jusqu'à la fin de la période, la critique se fait à peu près muette sur ce point. A. Lefranc, qui s'appuie sur un des correspondants de Maximilien Bibaud pour soutenir que Garneau « s'est plié un peu trop bénévolement aux dires de Sismondi, Raynal et consorts, peu amis des institutions religieuses qui ont illustré le Canada » (janvier 1890, 23) est l'un des rares à l'aborder. Cette critique est cependant contrebalancée dans son texte par la citation de l'extrait intégral (et sans dénonciation) de Chauveau que nous venons de présenter. Outre Lefranc, seul le jésuite Pierre-Léonidas Hudon (1907) condamne « l'esprit

de Michelet » (XXII) présent chez Garneau qui mène ce dernier, « d'une façon peu digne de son caractère d'historien, surtout d'historien catholique » (XXI), à qualifier Marie Catherine de Saint-Augustin « de cerveau malade, d'illuminée travaillée par l'erreur du quiétisme » (XXI) pour avoir eu des visions mystiques. Cette condamnation, la seule concernant les emprunts que fait Garneau à d'autres auteurs à ne pas être atténuée d'une quelconque façon dans les textes de la période que nous avons recensés, s'explique par le fait que l'objectif de l'ouvrage de Hudon est de tracer un portrait hagiographique de la religieuse. Dans cette logique, il ne peut donc se passer de dénoncer l'impression négative qu'en donne Garneau.

Il apparaît donc que pour ce qui est des sources d'inspiration de Garneau, le silence est souvent la meilleure stratégie à adopter pour préserver un portrait valorisant de l'historien. Parmi ceux qui osent aborder de front cette question, le plus influent, Chauveau, cherche clairement à minimiser la portée du dommage que des auteurs comme Sismondi, Michelet et Thierry ont pu infliger à la pensée qu'adopte Garneau dans son *Histoire*. En ce qui a trait aux autres commentateurs de *l'Histoire*, qui adoptent un discours plus critique ou cadrant mal avec la pensée ultramontaine sur ce point, personne ne vient s'appuyer ensuite sur eux pour tenter de saper la cohérence du mythe de l'historien national.

Simultanément, la question de la philosophie historique de Garneau n'attire pas davantage l'attention des commentateurs de *l'Histoire* qui écrivent après Casgrain. Les deux seuls qui s'y intéressent, Lareau et Chauveau, s'inscrivent dans l'esprit de l'abbé, mais atténuent encore davantage que ne le fait ce dernier le malaise que suscite le choix de Garneau sur cette question. Plutôt que de déplorer l'absence d'un point de vue religieux dans *l'Histoire*, les deux hommes prennent en effet simplement note du fait que celle-ci

n'est pas une histoire catholique avant de mentionner une autre œuvre historique qui, elle, l'est, et qui est dans cette mesure apte à combler le manque de l'œuvre de Garneau sur le point de vue religieux. En s'exprimant de cette façon, ils donnent donc une forme précise à l'« ailleurs » (1866, 128) où Casgrain invite ses lecteurs à chercher la dimension catholique qui manque à l'œuvre garnélienne. C'est avec cette idée en tête que Lareau, par exemple, parle de l'œuvre historique de l'abbé Étienne-Michel Faillon :

En outre, M. Faillon est plutôt moraliste que philosophe ; ce qui n'est pas toujours blâmable. Aussi, recherchera-t-il plutôt les causes dans des aperçus surnaturels ou légendaires, laissant de côté les causes naturelles ou physiques. [...] Aussi, son histoire se placera-t-elle de préférence dans les bibliothèques des communautés religieuses ; mais l'homme du monde, le citoyen, le laïque, celui qui s'occupe du passé politique de son pays, consultera l'histoire de Garneau (1874, 185).

Lareau, en bon libéral, exprime sa préférence pour l'œuvre de Garneau en laissant transparaître un certain mépris pour celle du sulpicien français qu'est Faillon ; néanmoins, il laisse entendre que celle-ci, à laquelle il accorde peu de créance, offrira à son lecteur une dimension religieuse édifiante de l'histoire qui manque à celle de Garneau. Chauveau, pour sa part, proclame sans ambages que les œuvres de Ferland et de Garneau sont complémentaires :

L'ouvrage de M. Ferland avait d'ailleurs sa raison d'être à côté de celui de M. Garneau. Il le complétait et le corrigeait même en quelque sorte. Les détails des missions, des établissements religieux, de l'organisation sociale et intime du pays, la chronique ecclésiastique qui forme au moins la moitié des annales des premiers temps, sont traités avec plus de soin, et, disons-le franchement, avec une plus évidente sympathie. Dans l'ouvrage de M. Garneau, on vit plus avec les hommes d'État, les guerriers, les négociants ; on sort plus souvent des frontières du pays, pour s'occuper de la grande politique européenne, on prend une vue d'ensemble, on s'attarde à philosopher, au lieu de suivre au jour le jour le cours des événements (1883, ccxlviii).

En d'autres mots, selon Chauveau, l'*Histoire* de Garneau est surtout militaire, ou politique, comme le remarque Lareau. De l'autre côté, sa dimension religieuse est lacunaire ; mais qu'à cela ne tienne, l'ouvrage de Ferland aborde efficacement ce que Garneau néglige, et ce tout en comportant certaines lacunes sur d'autres plans que l'*Histoire* est apte à combler.

Ultimement, donc, c'est la combinaison des deux ouvrages qui permet au lecteur d'avoir la représentation la plus complète possible de l'histoire canadienne.

Après Chauveau, et peut-être à cause de la mise en route du processus de transition de l'histoire vers le domaine scientifique, la question de la philosophie historique de Garneau ne retient que bien peu l'attention. Le discours de l'ancien ministre laisse toutefois des traces, notamment chez Camille Roy qui, près d'un quart de siècle après Chauveau, sous-entend lui aussi dans son *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française* (1907) que les deux histoires sont complémentaires en affirmant que « [l']abbé Ferland se place auprès de Garneau sur la liste de nos historiens » (33). Cependant, ce commentaire vient uniquement après la proclamation par Roy de la supériorité de Garneau, qui « n'a pas été éclipsé par ceux qui sont venus après lui » (32) et dont l'« *Histoire* est encore l'ouvrage indispensable auquel il faut recourir » (32).

Quant aux positions idéologiques de Garneau jugées douteuses par ceux qui adhèrent à la pensée ultramontaine, nous avons déjà remarqué comment Darveau les aborde de son point de vue particulier, c'est-à-dire en défendant à la fois les affirmations de Garneau et le catholicisme de ce dernier. Lareau, après lui, rappelle aussi les points en litige de l'*Histoire* dans l'objectif de défendre Garneau, mais sans chercher à rétablir la réputation religieuse de l'historien. Sur ce point, comme sur ce qui a incité Garneau à faire réviser son *Histoire* par un prêtre, leurs discours ne trouvent pas de relais pendant la période. En fait, Chauveau est le premier, après l'abbé, à aborder les points litigieux de l'*Histoire* dans un objectif similaire, c'est-à-dire dans le but d'en atténuer la portée.

Mais est-ce à dire que jusqu'à Chauveau, Casgrain a effectivement réussi, par son discours combinant omissions, atténuation et imprécision, à faire entièrement taire la

critique sur les positions idéologiques de Garneau ? Pas tout à fait : même si cette critique se montre assurément plus discrète, certains indices indirects nous permettent de soupçonner qu'elle couve toujours dans les cercles conservateurs plus radicaux. Parmi ces indices se retrouvent deux textes de Casgrain parus en 1880 et en 1883 et s'intéressant respectivement à la question des huguenots et à celle du caractère de Mgr de Laval. Dans ceux-ci, l'abbé répond plus directement à certaines critiques que nous avons déjà abordées sur ces aspects.

En effet, dans le premier texte, qui prend la forme d'une note de bas de page dans son ouvrage intitulé *Une paroisse canadienne au XVII^e siècle* (1880), Casgrain adopte une position mitoyenne entre celle de Garneau et celle des ultramontains sur la question des huguenots. Pour ce faire, il affirme d'abord que « la faute de la France ne fut pas d'exclure les huguenots du bord du Saint-Laurent, où ils auraient été une cause de discorde intestine, mais de ne pas les avoir laissés venir se fixer dans quelque coin inhabité du Nouveau-Monde » (150). Selon lui, une telle mesure aurait fait que « les protestants français, au lieu d'aller enrichir les contrées ennemies en s'y transportant avec leurs familles et leur fortune, auraient émigré en grand nombre en Louisiane, où ils auraient formé, en peu de temps, une florissante colonie qui, à mesure que le fanatisme religieux aurait disparu, se serait rattachée à la France, la patrie de leurs ancêtres » (150-151). Cela aurait aussi eu l'avantage que dans le cadre de la guerre de la conquête, « ils auraient été probablement en état de faire une puissante diversion qui aurait pu complètement changer le sort des armes » (151).

Casgrain propose donc une sorte de voie médiane potentiellement apte à concilier les positions de Garneau et des ultramontains sur la question des huguenots. En effet, il est possible de concevoir qu'une telle mesure aurait pu permettre aux Français d'Amérique de

bénéficier de la force du nombre face aux Anglais tout en évitant d'amener au Canada une mixité religieuse qui n'aurait pas manqué d'être problématique selon les ultramontains. Cette solution laisse cependant non résolu le problème de l'alliance potentielle des huguenots et des Anglais, qui n'aurait pas manqué de survenir selon certains conservateurs. Mais quoi qu'il en soit, il s'agit sans doute là de la position la plus sympathique à Garneau que Casgrain peut adopter sans s'attirer les foudres des ultramontains.

Le second texte, quant à lui, paraît dans *L'Opinion publique* du 15 novembre 1883 à l'occasion de la parution de la quatrième édition de l'*Histoire*. Dans celui-ci, Casgrain présente un discours où il vient non plus excuser, mais bien défendre le portrait de Mgr de Laval que fait Garneau en soutenant que l'historien « aurait pu être plus sévère sans injustice » (1). Pour démontrer ce qu'il affirme, il s'appuie sur les dissensions qui ont existé entre non seulement l'évêque et le pouvoir temporel, mais aussi entre l'évêque et d'autres membres du clergé telles qu'elles sont rapportées par les écrits historiques religieux de l'abbé Étienne-Michel Faillon. La stratégie de Casgrain est habile : en invoquant Faillon, il table sur une source historique que les ultramontains respectent, mais qui brosse un portrait mitigé de Mgr de Laval, car en bon sulpicien, Faillon, dont l'ordre était seigneur de Montréal de 1663 à 1859, cherche à faire briller celle-ci au détriment du chef-lieu de l'évêque qu'était Québec. Dans ce contexte, Faillon donne donc toujours le beau rôle aux congrégations religieuses montréalaises face à l'intransigeance de l'ancien évêque de Pétrée.

Il est raisonnable d'imaginer que ces deux textes, dont l'argumentaire n'est pas repris pendant la période, constituent la fumée du proverbial feu quant à la critique ultramontaine de l'époque. En effet, si Casgrain n'avait pas eu vent de critiques au sujet de la position de

Garneau sur ces questions, il est difficile de comprendre pourquoi il s'embarrasserait de brasser les braises d'un feu qu'il veut voir s'éteindre.

Il se rencontre d'autres traces de mécontentement sourd face à Garneau dans les années 1880, comme le montre une note manuscrite datée du 28 avril 1886⁶² et trouvée dans notre copie personnelle de la troisième édition de l'*Histoire* ayant autrefois appartenu au Séminaire de Québec : « Vous avez bien fait de corriger M. Garneau. Veuillez le mettre à genoux un instant et lui faire baisser la terre ». Deux hypothèses s'offrent quant à la nature du propos de cette note, qui semble être signée de la main d'un ecclésiastique dont le nom est difficilement déchiffrable : ou il s'agit d'approuver la punition d'un élève du nom de Garneau, ce qui s'avérerait un singulier hasard, ou il s'agit là d'une critique en bonne et due forme du discours de l'historien.

À partir de la fin de la décennie, il se publie même quelques critiques relevant ce qui paraît, d'un œil ultramontain être des erreurs idéologiques de Garneau sans les atténuer et ayant pour objectif de mettre en garde les lecteurs de l'*Histoire* au sujet de ces dernières. Par exemple, dans une recension d'un ouvrage historique du général français Étienne Hulot publié dans *Le Canada français* de juillet 1888, l'ancien recteur de l'Université Laval Thomas-Étienne Hamel relève une phrase que l'Européen emprunte à Garneau et qu'il juge être « une des plus inexactes de son *Histoire du Canada*, celle dans laquelle il regrette, pour notre nationalité, que la France ait exclu de sa colonie les huguenots français » (499). S'exprimant ensuite sur cette question, Hamel soutient que les huguenots ont été assimilés par les Américains alors que « les groupes catholiques français sont restés français tant qu'ils sont restés *catholiques* » (499). A. Lefranc, comme nous l'avons vu, est lui aussi du

⁶² Voir annexe 4.

nombre, alors qu'il pointe les erreurs du discours de Garneau sur les huguenots avant de regretter que l'historien « croyait qu'on devait mettre sur un pied d'égalité la vérité et l'erreur, ou plutôt le catholicisme et le protestantisme » (avril 1890, 245).

Presque simultanément, l'abbé Auguste Gosselin (sans parenté avec Amédée-Édouard Gosselin, précédemment cité), dans son hagiographique *Vie de Mgr de Laval*, « nous me[t] en garde contre les jugements de M. Garneau, [sic] quand il s'agit de l'histoire religieuse de notre pays » (1890, xxxv) et qualifie le discours de l'historien sur la question de l'eau-de-vie de « rapports "calomniateurs et diffamatoires" » (1890, xxix). Puis, après avoir défendu les actions de Mgr de Laval à ce sujet, il ajoute que « [c]ette appréciation serait de peu de conséquence dans un feuilletoniste de troisième ordre : dans un écrivain de cette valeur, elle est très grave, car elle s'impose à tous ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'aller aux véritables sources » (1890, xxxiv). Ici, donc, la faute est même *aggravée* du fait qu'elle se retrouve chez Garneau, car son œuvre en est une de *valeur* : un tel discours tend presque à concrétiser les craintes de Thomas-Benjamin Pelletier (1^{er} décembre 1845) qui pressent le danger du « philosophisme bien écrit » de l'*Histoire*. Ce discours s'explique cependant par le fait que Gosselin, tout comme Hudon, que nous avons vu plus tôt, propose une hagiographie d'un personnage religieux critiqué par Garneau. L'objet de son ouvrage prime donc l'image de l'historien.

Ces critiques, bien que franches, n'apparaissent pas susciter de tendances discursives du même esprit, et si elles marquent peut-être un peu les esprits, la stratégie d'atténuation de Casgrain reprend sans problème le dessus. À preuve, Camille Roy parle dans son *Tableau de la littérature canadienne* du « jugement très discutable que porte [Garneau] sur les relations de l'Église et de l'État, l'intervention du clergé dans la chose publique, et sur

certaines questions de politique et de vie coloniale » (1907, 32). Certes, il peut paraître aller au-delà des « restrictions bienveillantes » dont parle Chauveau. Mais en désignant tel qu'il le fait les « jugements très discutables » de Garneau, il se fait aussi vague, voire plus encore, que l'ancien premier ministre québécois sur ces questions. Ce dernier, en effet, donne clairement la position de Garneau sur les huguenots, alors que Roy évite de désigner clairement le problème. Et si Roy identifie les questions sur lesquelles l'historien avance un point de vue discutable, il évite de préciser les positions de Garneau sur des sujets tels que les rapports Église-État. En outre, quelques lignes plus tard, l'abbé minimise l'importance de ces questions en rappelant que malgré cela, *l'Histoire* est toujours le meilleur ouvrage historique existant à ce jour.

Justifier les écarts doctrinaux de l'historien

Finalement, en ce qui a trait à la justification des écarts doctrinaux de Garneau par divers documents ou événements de la vie de l'historien, il s'agit sans doute là d'une des stratégies discursives de Casgrain qui trouve le moins d'échos au fil de la période. Chauveau, en abordant la question des huguenots, est l'un des rares à justifier l'« écart » de Garneau à l'aide du discours de l'abbé. L'ami du défunt historien déclare d'abord que « [s]ans partager en toutes choses la manière de voir de M. Garneau [...], on doit tenir compte de la sincérité du regret qu'il éprouve en voyant la Nouvelle-France placée sur un pied d'infériorité numérique qui lui fut si funeste, et imputer à la vivacité de son patriotisme les reproches qu'il adresse à Louis XIV à l'égard des huguenots » (1883, lxxvi). Puis, plus loin, il paraphrase l'abbé : « [s]elon l'observation de M. l'abbé Casgrain, le tort de M. Garneau n'était pas tant d'avoir été favorable à la liberté de conscience que d'en avoir posé la condition d'une manière trop absolue [et que], dans tous les cas, on voit que ses

motifs étaient loin d'être hostiles à l'Église » (ccxl). En d'autres mots, selon Chauveau, le discours de Garneau sur la question des huguenots est la résultante de la combinaison d'un fond sincèrement patriotique et d'un principe maladroitement poussé trop loin : c'est bien là l'excuse que Casgrain donne pour justifier l'invocation du principe de liberté de culte par Garneau.

Sceptique face à cette affirmation, A. Lefranc s'interroge à son sujet en 1890 : rappelant que Casgrain a dit que « le tort de Garneau n'était pas "tant d'avoir été favorable à la liberté de conscience que d'en avoir posé la condition d'une manière trop absolue" » (janvier 1890, 26), il critique l'affirmation de l'abbé en remarquant que « [t]out cela n'est pas très clair, la *thèse* n'y est pas distinguée de l'*hypothèse*, comme on dit de nos jours » (26). Ultimement, il accorde cependant le bénéfice du doute à Garneau en disant que les « intentions semblent être bonnes ; cela nous suffit pour l'instant » (26). Malgré qu'il peine à distinguer si Casgrain énonce là un fait ou une simple opinion pour justifier la position de Garneau, A. Lefranc accepte donc en fin de compte l'explication de l'abbé.

Après eux, il faut attendre 1912 pour trouver une autre explication franche des « erreurs » de Garneau s'inscrivant dans la lignée de Casgrain. Plus précisément, c'est l'abbé et recteur de l'Université Laval, Amédée-Edmond Gosselin, qui use de cette idée dans son discours prononcé lors du dévoilement de la statue de François-Xavier Garneau en 1912. Au sujet des sources de l'historien, il dit en effet, en précisant qu'il n'a pas l'intention de pousser plus loin, qu'il pourrait « reprocher [à Garneau] certaines erreurs et certains préjugés puisés, certes, non pas dans son éducation de famille qui fut si religieuse ni dans son éducation collégiale laquelle lui manqua, mais dans certains ouvrages trop en vogue de son temps et dans les relations d'étrangers [sic] qui firent à son insu sans doute,

[sic] dévier en matière délicate sa pensée naturellement droite » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6).

Gosselin atténue donc comme Casgrain les « erreurs » de Garneau, qui deviennent des déviations dont la nature n'est pas précisée. Mais surtout, il déresponsabilise l'historien pour celles-ci en laissant entendre que Garneau a subi malgré lui l'influence de discours populaires de son époque et de certains étrangers qu'il a fréquentés. Dans cette mesure, le rappel du fait que Garneau n'a pas eu d'éducation collégiale ne peut manquer d'avoir un sens similaire à celui que lui accorde Casgrain.

Qu'est-il possible de conclure, en fin de compte, à propos de l'efficacité du discours de Casgrain composant avec le discours négatif sur Garneau ? Premièrement, il faut constater que cette part de l'argumentaire de l'abbé est moins régulièrement relayée par les auteurs qui viennent après lui que la part qui cherche à mettre en valeur divers traits de l'historien et de son œuvre. Ensuite, il est aussi possible de remarquer qu'il apparaît ponctuellement certains discours contradictoires. Parmi eux, se comptent ceux de libéraux tels que Darveau et Lareau, mais aussi celui d'un ultramontain comme A. Lefranc, qui trouve encore dans les éditions plus tardives de l'*Histoire* des positions idéologiques qui lui paraissent incongrues dans une œuvre révisée par un ecclésiastique. À cela s'ajoutent également quelques remarques non atténuées d'« erreurs » de Garneau qui sont généralement soulevées pour des raisons primant la préservation de l'image de l'historien.

Face à un discours mythifiant, il subsiste toujours quelques sceptiques. Cependant, leurs discours ne créent pas d'effet d'entraînement. Sur ce point, il apparaît raisonnable de penser que les contradicteurs susmentionnés constituent des cas isolés. Les arguments

susceptibles de menacer le discours défensif casgrainien de Darveau et de Lareau ne dépassent pas le cadre de leur œuvre : même un ultramontain comme Lefranc, qui en a assurément pris connaissance et qui remarque des irrégularités dans l'œuvre de Garneau, leur préfère Casgrain lorsque vient le temps de présenter ce qui motive l'auteur de l'*Histoire* à la faire réviser par un ecclésiastique. Et en ce qui a trait au discours de Lefranc et de quelques autres, qui critiquent certaines positions idéologiques de Garneau, personne ne paraît relayer leurs discours avant 1913.

À l'inverse, les arguments de Casgrain, même s'ils ne sont pas régulièrement réitérés, laissent bel et bien des traces. Même à la fin de la période, des textes évitent de rappeler clairement ce qui posait problème dans l'*Histoire* d'un point de vue ultramontain, tentent de minimiser l'importance des fautes de Garneau, ou soutiennent la piété de l'historien. Et bien souvent, ces textes s'appuient directement ou indirectement sur des arguments et des citations de Casgrain ou de Chauveau, le principal relais du pan atténuant du discours de l'abbé au fil de la période.

Du reste, dans la mesure où Casgrain adopte une pensée radicale pour soutenir son mytheme de l'historien national, une absence marquée de discours composant avec la dimension problématique de l'*Histoire* par rapport à une réitération régulière du patriotisme de Garneau montre en elle-même l'efficacité du discours de Casgrain. Ce dernier, en effet, tait autant que possible ce qui cloche d'un point de vue ultramontain dans l'*Histoire*. En conséquence, ceux qui suivent, et qui abordent plus succinctement (exception faite de Chauveau) Garneau et son œuvre, se concentrent naturellement sur ce que l'abbé met de l'avant dans son ouvrage, à savoir l'impact positif de l'*Histoire* et le patriotisme de son auteur, et laissent de côté des éléments minimisés ou omis par l'abbé,

comme les positions libérales de Garneau ou ses sources d'inspiration. Cela fait que nous ne pouvons ultimement que constater l'efficacité du discours « défensif » de Casgrain au sujet de Garneau.

2.3. En résumé : D'un historien national patriote à un historien national patriote, catholique et conservateur

Notre examen du discours sur Garneau pendant la période 1866-1913 montre que Casgrain a bel et bien réussi à sacraliser le mythème de l'historien national. Après lui, effectivement, il se développe un profond sentiment d'admiration pour l'historien, pour son patriotisme, pour la défense qu'il mène de son peuple, pour son esprit de sacrifice et pour la lumière qu'amène son *Histoire* sur le passé des Canadiens, et ce, tant ici qu'à l'étranger. En d'autres mots, Garneau devient la figure emblématique du pan patriotique de l'éthos littéraire que Casgrain cherche à promouvoir.

Une partie de la preuve de tout cela réside dans le fait que des auteurs reprennent l'idée, présentée par Casgrain dans le « Mouvement littéraire en Canada » et soutenue implicitement par le *F. X. Garneau* de Casgrain, que l'*Histoire* est un modèle littéraire à suivre. L'adhésion à ce modèle est claire, par exemple, chez Edmond Lareau, qui parle de l'œuvre de Garneau en donnant dans la censure prescriptive : « Je conseille à celui qui veut consacrer son temps et son talent à écrire des nouvelles, [sic] de lire *l'Histoire du Canada* de Garneau. Il trouvera presque à [sic] chaque page le sujet d'un beau roman. Le roman historique est seul appelé à vivre en Canada. C'est du moins celui qui doit attirer davantage les sympathies de nos littérateurs » (1874, 276).

Une douzaine d'années plus tard, l'écrivain et journaliste Sylva Clapin abonde dans le même sens en proposant, dans son ouvrage intitulé *Le Canada*, qui porte sur le dominion

et qui s'adresse à un public français, une façon de « jeter les bases d'une littérature franco-américaine » (1885, 94) que n'aurait pas reniée Casgrain :

Je me suis moi-même arrêté bien souvent à songer qu'un Alphonse Daudet, par exemple, trouverait, dans ces pages [celles de l'*Histoire*], matière à plus d'un de ces ravissants petits contes de fantaisie historique, qui ont fait ici la réputation de l'auteur du *Nabab*, et ce m'est un bien vif étonnement que l'on ne s'en soit pas déjà avisé au Canada. [...] L'ouvrage de M. Garneau sur les genoux, et là-bas l'autre grand livre de la nature canadienne large ouvert sous les yeux, cette besogne de résurrection se poursuivrait pièce par pièce avec une facilité inouïe, pour se résumer bientôt en un tout d'une originalité captivante. Ce serait enfin, comme dirait M. Francisque Sarcey, le « livre à faire » (97-99).

Et Clapin ne se limite pas à cette affirmation : mettant ses dires en pratique, il esquisse immédiatement après ce passage un conte de quelques pages racontant la disparition d'une sentinelle française tombée dans le cadre des « escarmouches journalières avec les Iroquois » (99) des débuts de la Nouvelle-France.

Plus tard encore, et malgré le fait que le mouvement s'inspirant de l'historien par le biais de l'abbé se soit essoufflé au tournant du siècle, l'appel à s'en inspirer pour produire des œuvres littéraires trouve encore quelques échos, notamment chez le rédacteur en chef du *Canada*, Fernand Rinfret, qui, dans l'édition du 15 juin 1909 de son journal, déclare : « que de poèmes, que de romans, que de chroniques, que de livres en puissance dans les pages de son "histoire" [sic]. [...] Son œuvre devrait devenir l'œuvre de chevet des écrivains canadiens d'aujourd'hui et de demain » (4).

À la preuve de l'adhésion à la dimension patriotique de l'éthos littéraire de Casgrain que constituent ces appels à s'inspirer de Garneau s'ajoute le fait que des auteurs de la période ont suivi ce conseil littéraire. Des essais, romans ou poèmes historiques qui mettent en valeur les Canadiens et leurs héros dans un cadre historique ou qui rendent directement hommage à l'historien paraissent en effet pendant la période, souvent sous le regard bienveillant de l'abbé. Et de façon plus précise, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* désigne nommément une douzaine d'auteurs qui s'inspirent de Garneau ou qui

s'appuient sur ses écrits pour composer de telles œuvres. Parmi ceux-ci se retrouvent certains des écrivains canadiens les plus connus de l'époque : Laure Conan, Louis Fréchette, Joseph Marmette (qui est aussi un gendre de Garneau) et, bien sûr, Casgrain lui-même.

Autre élément en faveur de l'effectivité de la sacralisation du mythe garnélien : encore à la fin de la période, la société québécoise continue à commémorer l'historien. La réédition de l'*Histoire*, accompagnée de la biographie de Chauveau, d'un poème de Louis Fréchette faisant l'apologie de Garneau et d'une table analytique de Benjamin Sulte, qui paraît en 1883, relève assurément de cet esprit. Il en va de même du fait qu'en 1909, plusieurs journaux marquent le centième anniversaire de l'historien en rendant aussi hommage à son patriotisme. Et le dévoilement en 1912 d'une statue de l'historien placée à un jet de pierre de l'Assemblée nationale, dévoilement auquel plusieurs membres de l'élite intellectuelle, économique et politique du Québec se font le devoir de participer en rappelant le patriotisme de Garneau, démontre bien que l'on a adhéré en masse à l'éthos patriotique que Casgrain a cherché à promouvoir à travers l'historien.

Par ailleurs, le fait que la pensée radicale (au sens ou l'entend Bouchard) de Casgrain paraisse museler pendant un bon moment la critique ultramontaine sur Garneau tend aussi à prouver la sacralisation du mythe de l'historien national ; dans un contexte où l'ultramontanisme est particulièrement fort, le fait est notable. Cela ne veut pas nécessairement dire que tout le monde adhère au discours de l'abbé : nous l'avons souligné, il existe des indices démontrant que la critique de Garneau continue de circuler sous le manteau avant 1880. Malgré cela, jusqu'à cette date, les commentaires négatifs sur les auteurs inspirant Garneau ou sur ses positions idéologiques laissent peu de traces écrites.

Pendant ce temps, certains libéraux vont même jusqu'à défendre les positions libérales de Garneau ; et si la part polémique de leur discours ne trouve pas d'échos, ce qui ne manque pas encore une fois d'étonner dans un contexte où les condamnations du libéralisme sont promptes à venir, il est possible d'imaginer que c'est afin d'éviter de donner trop de publicité à un discours ayant la possibilité de saper les bases du portrait éventuellement mythique construit par Casgrain.

À partir de 1880, quelques critiques des positions et des sources d'inspiration libérales de Garneau apparaissent isolément. Cependant, celles-ci s'inspirent de l'esprit casgrainien : elles restent généralement imprécises, et rares sont les cas où elles ne sont pas accompagnées par une atténuation de leur portée ou de leur importance, ou alors par une justification ou une excuse expliquant les choix et positions de l'historien. Ainsi formulées, elles rappellent les concessions ultramontaines pour la forme de la première réception, à la différence qu'elles ont l'objectif inverse : là où ces dernières reconnaissaient la valeur du style de Garneau pour dénoncer plus efficacement l'idéologie garnélienne, les premières désignent quelques erreurs de l'historien pour crédibiliser davantage le discours le mettant en valeur. Quant aux critiques non atténuées, il ne se trouve personne pour les relayer au sein de notre corpus.

Tout cela pris en compte, il apparaît donc qu'il existe bien un phénomène qui, à la suite de Casgrain, amène la représentation que les Canadiens de l'époque se font de Garneau à être davantage motivée par une émotion (l'admiration patriotique pour l'historien) que par la raison (notamment, dans une logique ultramontaine, les critiques que les tenants de cette idéologie pouvaient faire à Garneau).

Qu'est-ce qui peut expliquer une telle adhésion au portrait de Garneau que propose Casgrain dans un contexte qui, de prime abord, s'y prête aussi mal ? La première raison qui vient en tête est sans aucun doute, comme nous l'avons laissé entendre au début de ce chapitre, que Casgrain a su profiter de façon optimale de la mort de Garneau : sa biographie de l'historien paraît en effet pendant la « période de grâce » qui suit la mort de l'historien, celle où il est opportun de rendre hommage au mort et où il est mal vu de le critiquer. En proposant à ce moment sa biographie de Garneau, Casgrain lui assure donc un maximum d'impact et un minimum de critiques. De plus, la concurrence discursive est presque inexistante à ce moment : l'opportunisme de l'abbé lui permet donc de s'établir rapidement comme principal « spécialiste » de Garneau.

Par la suite, le contrôle qu'exerce l'ecclésiastique sur les lettres canadiennes pendant les deux premières décennies de la période l'aide à asseoir davantage son statut de sommité garnélienne, et donc de donner plus de poids encore à son portrait de l'historien. Pendant ce temps, il a bien sûr la possibilité d'inciter certains auteurs et auteures qui cherchent son conseil, telle Laure Conan, mais aussi tel Louis Fréchette (qui écrit un poème rendant hommage à Garneau qui paraît dans le dernier tome de la quatrième édition de *l'Histoire* en 1883) à orienter dans le même sens que lui son discours sur l'historien (et à s'inscrire dans l'éthos littéraire que l'abbé promeut notamment à travers l'historien).

Mais surtout, il a la possibilité de diffuser largement sa « propagande garnélienne » : sa biographie de Garneau, en plus d'être publiée dans le *Foyer canadien* et en volume en 1866, l'est également, dans une édition ou une autre des œuvres de l'abbé, en 1875, 1884, 1886, 1896 et 1912 (et il n'est pas impossible que certaines éditions ou réimpressions nous échappent). La « biographie originale » de Garneau reste donc disponible sur le marché

pendant toute la période. Et il est certain qu'elle pénètre les esprits : les textes de l'époque qui la citent pour rappeler ou appuyer un jugement sur Garneau ne sont pas rares. La biographie écrite par Chauveau, qui paraît à la fois en volume individuel et adjointe à la quatrième édition de l'*Histoire* en 1883, décuple sans doute, en s'imposant comme second ouvrage de référence par excellence à propos de Garneau, la crédibilité et l'efficacité du discours mythifiant casgrainien dont elle adopte l'essence ainsi que plusieurs stratégies argumentatives.

Par ailleurs, il est possible d'imaginer que les éditions les plus polémiques de l'*Histoire du Canada* se font de moins en moins accessibles au fil de la période. À leur place se retrouvent sans doute des versions où les éléments problématiques pour les ultramontains du discours de Garneau sont atténués. De plus, au fil de la période, il y a des moments où l'*Histoire* se fait rare sur le marché : alors qu'il annonce la parution prochaine (environ trois ans plus tard, dans les faits) de la quatrième édition de l'œuvre de Garneau, *Le Courrier du Canada* du 23 septembre 1880 constate justement que l'édition précédente est un « ouvrage qui se fait rare aujourd'hui, et a atteint un prix énorme, \$15 à \$16 » (2), alors qu'elle valait 5 \$ à sa parution une vingtaine d'années auparavant (*Montreal Herald*, 6 mars 1860, 2). Et pour ce qui est de la quatrième édition, Hector Garneau rappelle qu'elle était « entièrement épuisée » (Duhamel, février 1945, 86) aux alentours de 1905.

Parallèlement, il faut aussi tenir du compte du fait que bon nombre de Canadiens sont sans doute entrés en contact avec les écrits de Garneau par l'intermédiaire de son *Abrégé*, utilisé comme manuel dans les écoles et dont Chauveau, nous le rappelons, estime en 1883 la distribution à 20 000 exemplaires (ccxxxiii) depuis 1856, ce qui est assurément un plus gros tirage que celui de l'*Histoire* complète. Sur ce point, l'adhésion au mythe de

l'historien national pourrait donc en partie découler du fait que l'œuvre la mieux connue de Garneau est son *Abrégé* (qui est exempt du « poison » (Lefranc, mars 1890, 137) que contient l'*Histoire*) et d'une faible relecture de la « grande » *Histoire* que laisse présumer non seulement l'épuisement de l'œuvre, mais aussi le fait qu'elle n'est que rarement citée directement dans les textes qui traitent de l'historien et de son œuvre.

Et finalement, un point à ne pas négliger quant à l'efficacité du discours de Casgrain est que même à la fin de la période, comme l'avoue Camille Roy en 1907, l'*Histoire* « est encore l'ouvrage indispensable auquel il faut recourir » (32). Dans la mesure où on juge que Garneau a atténué ses positions problématiques dans les 3^e et 4^e éditions, et dans l'optique où, somme toute, même les ultramontains ont besoin d'un récit national valorisant, il est possible qu'ils aient accepté, peut-être un peu contraints, de « faire avec » Garneau par manque de choix.

Nous avons donc établi que le mytheme de l'historien national proposé par Casgrain a été sacralisé, marquant ainsi la naissance du mythe garnélien. Toutefois, nous avons aussi remarqué que l'abbé a tracé son portrait de l'historien afin de faire de ce dernier un modèle de la part patriotique de l'éthos littéraire qu'il cherche à promouvoir. Or, à la fin de la période, le mouvement inspiré par cet éthos est à peu près épuisé ; malgré cela, Garneau est toujours tenu en très haute estime, à preuve sa statue inaugurée en 1912 et le fait que bon nombre de journaux marquent son centenaire en 1909. Dans cette mesure, il est légitime de se demander si le mythe de l'historien national, dont l'essence est préservée, ne sert pas un nouvel éthos à la fin de la période. À ce sujet, il est possible de constater qu'il se rencontre régulièrement, au début des années 1900, un extrait de Garneau qui se

réduit souvent à une simple phrase à laquelle Casgrain ne s'est pas intéressée, mais qui est reprise comme un crédo par plusieurs des admirateurs de l'historien. Cette phrase se retrouve originellement dans la conclusion de l'*Histoire* : « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes [sic], qu'ils soient sages et persévérans [sic], qu'ils ne se laissent point emporter par le brillant des nouveautés sociales ou politiques » (Garneau, 1852, 317).

C'est tout d'abord un Français, Charles Forbes René, comte de Montalembert, qui cite la phrase dans une lettre envoyée à la *Revue canadienne* en 1864 et dont Lareau reprend un passage une décennie plus tard : « “Je dirais volontiers avec ce patriote écrivain : ‘Que les canadiens [sic] soient fidèles à eux-mêmes’, et, j’ajouterais, qu’ils se consolent d’avoir été séparés par la fortune de la guerre de leur mère patrie, en songeant que cette séparation leur a donné des libertés et des droits que la France n’a su ni pratiquer, ni conserver” » (Lareau, 1874, 158). Montalembert, tout en complimentant Garneau, tend ici davantage à déplorer la situation politique en France qu'à réellement louer celle du Canada ; ceci dit, il est difficile de déterminer à quels « libertés et droits » Montalembert fait allusion. Le sens à donner à sa récupération de l'expression de Garneau reste donc plutôt vague.

Chauveau, après avoir cité Montalembert dans sa biographie de Garneau, interprète cependant le propos du politicien français dans une optique qui vient clairement servir l'image de héros martyr patriote de l'historien : « Être fidèle à soi-même, c'est-à-dire à sa mission, M. Garneau le fut jusqu'à l'héroïsme ! *Il est mort à la tâche* [sic], comme l'a dit M. Octave Crémazie » (1883, cclxvi). La mission à laquelle Garneau se sacrifie de façon héroïque, c'est évidemment l'écriture de son « monument national », comme Chauveau l'a remarqué à de nombreuses reprises dans sa biographie.

Or, lorsque l'expression est récupérée dans les premières années du XX^e siècle, c'est clairement dans l'optique de faire de Garneau le promoteur d'un traditionalisme conservateur et catholique. La chose est notamment explicite dans le discours que Charles-Joseph Magnan prononce pendant la 125^e Conférence des instituteurs de l'école normale Jacques Cartier du 31 mai 1907 avant de le reproduire dans la revue *L'Enseignement primaire* (qu'il possède et dirige) en septembre de la même année :

Nous aussi, instituteurs, jetons une semence saine et choisie dans l'âme des élèves que les parents nous confient. Transmettons à ces élèves les traditions nationales et religieuses qui ont fait de nos pères un peuple de gentils hommes et de rudes lutteurs. Apprenons-leur ce conseil de l'historien Garneau : « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » s'ils veulent se survivre et continuer leur œuvre civilisatrice. Cette semence, une fois jetée, abandonnons-la aux soins de l'Église catholique, notre mère et notre protectrice. L'Église est à l'âme humaine ce que le soleil est aux plantes de la terre : lumière, chaleur et vie (Magnan, septembre 1907, 12).

Le « fidèles à eux-mêmes » de Garneau, ici, est fermement lié aux « traditions nationales et religieuses » à perpétuer. Et il n'est pas douteux que le texte de Magnan ait connu une large diffusion : en tant que seule revue pédagogique francophone de la province à l'époque, *L'Enseignement primaire* est subventionnée par le gouvernement et envoyée mensuellement à toutes les écoles catholiques du Québec.

Par ailleurs, Magnan n'est pas le seul à s'exprimer en ce sens au sujet de Garneau. Lors du dévoilement du monument Garneau le 10 octobre 1912, Joseph-Edmond Roy interprète lui aussi ce trait dans un sens traditionaliste : « “Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes !” s'écriait Garneau en terminant sa merveilleuse épopée. Fidèles à eux-mêmes, c'est-à-dire fidèles à leur passé de tradition, attachés au tronc, d'où vient la sève, là où sont les racines, là où est la force, et le ciel sombre aurait encore pour eux de radieux soleils » (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6). Et lors de la même occasion, en employant une allusion indirecte à la phrase de l'historien, l'abbé Amédée-Édouard Gosselin abonde dans la même logique :

Pourquoi notre Grand [sic] historien ne continuerait-il pas son œuvre féconde parmi les fils et les petits-fils de ses contemporains ? Pourquoi ne servirait-il pas de modèle à tous ceux qu'intéresse le sort de notre race ? Pourquoi les jeunes surtout, ceux que les devoirs de l'heure présente et les problèmes de l'avenir ne laissent pas indifférents, n'imiteraient-ils pas la constance de son travail et l'ardeur de son patriotisme ?

Comme Garneau, j'aime à le croire, ils voudront demeurer fidèles à leurs traditions religieuses et nationales [nous soulignons] : comme lui, ils mettront de bon cœur, au service de la patrie leur intelligence ou leurs bras ; comme lui enfin, ils consacreront leurs talents, leurs loisirs, leur influence à faire connaître, aimer, respecter, à défendre même à l'occasion, nos institutions, notre langue et nos droits (*L'Action sociale*, 21 octobre 1912, 6).

Gosselin, s'inspirant visiblement en même temps qu'il l'interprète du « que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » de Garneau, offre carrément ce dernier comme modèle à suivre de patriotisme et de traditionalisme religieux et national.

Alors que Casgrain proposait l'image d'un Garneau religieux, mais ne cherchant pas à faire la promotion d'une idéologie catholique (comme nous l'avons précédemment mentionné, il appelle à chercher ailleurs la mise en valeur du labeur de l'Église en Nouvelle-France après avoir jugé *l'Histoire* lacunaire sur ce point), les précédentes citations laissent entendre qu'au tournant du XX^e siècle, le mytheme de l'historien national est récupéré afin de promouvoir un éthos plus franchement traditionaliste et religieux.

De Garneau, Casgrain cherchait à donner l'image d'un patriote qui a défendu son peuple en en valorisant le passé glorieux et qui a sacrifié sa vie à cette défense ; en insistant sur le « que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes », et en particulier sur le traditionalisme catholique qui leur apparaît implicite dans cet appel, ceux qui s'appuient sur cette déclaration teintent le patriotisme de l'historien d'un conservatisme catholique. Dans un contexte où les Canadiens français, malgré les promesses de la constitution de 1867, sentent à nouveau leurs droits être menacés, cette récupération n'est pas réellement surprenante, d'autant plus que *l'Histoire* n'a toujours pas de concurrente susceptible de la supplanter à l'époque. Dans cette mesure, il est difficile d'espérer mieux que l'historien national pour faire efficacement la promotion de la défense des valeurs traditionnelles. Or,

en 1913, la cinquième édition de l'*Histoire* s'apprête à constituer un sérieux obstacle potentiel à cette stratégie.

3. De nouvelles contradictions à résoudre (1913-1960)

Grâce à Casgrain, le mytheme de l'historien national s'est sacralisé, et au tournant du XX^e siècle, cette figure patriotique initialement développée à des fins littéraires a été récupérée pour servir un éthos patriotique conservateur, traditionaliste et catholique. Or, si ce dernier élément étoffe plutôt que de contredire le mytheme construit par l'abbé, il survient en 1913 un événement susceptible de faire s'écrouler la représentation conservatrice catholique qui existe alors de Garneau. Cet événement, c'est la publication de la cinquième édition de l'*Histoire*.

Avant de montrer en quoi cette dernière édition a le potentiel d'ébranler l'édifice mythique garnélien, il nous apparaît important de présenter le contexte dans laquelle elle paraît. Il faut d'abord remarquer qu'elle résulte d'une initiative française : elle est appelée à constituer le premier ouvrage de la collection « Bibliothèque France-Amérique » créée par le Comité France-Amérique, fondé en 1909 par Gabriel Hanotaux, ancien ministre français des Affaires étrangères (1894-1895, 1896-1898) et académicien (élu au 29^e fauteuil en 1897). Le Comité France-Amérique a comme objectif, selon les dires d'Hanotaux lui-même, de contribuer à redonner à la France le statut de puissance mondiale perdu après la guerre franco-prussienne de 1870 et, dans un contexte néocolonial, de lui faire apprendre de ses erreurs de colonisation passées (Dozo, 2010, 284). Cet objectif est d'ailleurs exprimé clairement dès les premières lignes de la préface de la cinquième édition de l'*Histoire* que signe Hanotaux : « Jamais les Français n'étudieront assez l'histoire du Canada : au moment où la France vient de fonder un nouvel empire colonial, elle doit se remémorer sans cesse les erreurs et les fautes qui ont amené la perte de ses colonies au

XVIII^e siècle : c'est le meilleur moyen d'apprendre comment elle saura garder celles qu'elle a fondées au XIX^e et au XX^e » (Hanotaux, 1913, I).

La cinquième édition de l'*Histoire* vise donc en premier lieu un public français pour lequel elle doit avoir valeur de « mise en garde coloniale » : elle est d'ailleurs publiée à Paris par l'éditeur français Félix Alcan. Dans cette mesure, et surtout dans celle où la France a, moins de dix ans auparavant, décrété la laïcité de l'État, la cinquième édition de l'*Histoire* n'a pas, outre-Atlantique, à ménager de quelconque susceptibilité catholique.

Pour cela, et sans doute aussi par libéralisme, Hector Garneau⁶³, le petit-fils de l'historien, à qui le Comité France-Amérique confie la préparation de la cinquième édition de l'*Histoire*, choisit d'y reproduire « la pensée intégrale de l'historien » (Garneau, 1913, XL) :

Certains passages, presque des pages entières, qui apparaissaient dans les deux premières éditions, furent supprimées [sic] dans les éditions postérieures. Nous les rétablissons aujourd'hui. Il nous a paru que c'était faire acte de loyauté et de réparation envers la mémoire de l'auteur. Garneau n'appartenait à aucun parti politique. Il était sans préjugés de race et sans passion sectaire. Avant tout, il avait horreur du mensonge. Jamais, d'ailleurs, il ne répondit aux attaques de ses critiques. Nous aimons à croire que le lecteur de bonne foi ne suspectera ni son désir d'impartialité ni sa probité intellectuelle (XL).

« Loyal » à son grand-père, Hector choisit de ramener telles que présentées dans les deux premières éditions de l'*Histoire* toutes les positions idéologiques de Garneau décriées par les ultramontains du vivant de l'historien et que ce dernier a tâché de mieux celer dans la troisième édition de son œuvre. Qui plus est, Hector conforte bien souvent les idées de son aïeul sur les huguenots, sur la séparation de l'Église et de l'État et sur le caractère de Mgr de Laval en les renforçant par des notes et appendices divers. De plus, il n'hésite pas, dans

⁶³ Afin d'éviter toute confusion entre Hector et François-Xavier Garneau, nous désignerons généralement le premier par son prénom. « Garneau » employé seul référerá exclusivement à François-Xavier, y compris dans les références.

sa préface, à rappeler que les admirations de son grand-père « s'adressaient à Voltaire, à Augustin Thierry, à Michelet » (Garneau, 1913, XXXVII).

C'est le choix d'Hector de présenter une édition libérale de l'*Histoire* à une époque où une lecture conservatrice de l'œuvre garnélienne est toujours d'actualité qui nous incite à choisir 1913 comme date charnière. En faisant le choix éditorial de faire ressortir avec éclat la part libérale de la pensée garnélienne originale, le petit-fils de l'auteur de l'*Histoire* ne peut en effet manquer d'embarrasser les défenseurs d'un mytheme de l'historien national promouvant un éthos nationaliste catholique conservateur. Jusqu'à la publication de la cinquième édition de l'*Histoire*, il leur est assurément plus aisé de soutenir que Garneau était à la fois patriote et conservateur. La dernière édition plus ouvertement libérale de l'*Histoire* remonte, à la veille de la parution de la cinquième, à une soixantaine d'années⁶⁴, ce qui la rend assurément plus difficilement accessible que les éditions atténuées (3^e et 4^e éditions) ou édulcorées (*Abrégé*) de l'œuvre. Or, en ramenant la part ouvertement libérale du discours des deux premières éditions, Hector (et, dans une moindre mesure, Arthur Maheux, qui dénonce plus tard dans la période le romantisme idéologique qu'il perçoit dans l'*Histoire*) remet en lumière un discours qui correspond mal aux valeurs conservatrices et catholiques préconisées par bon nombre d'acteurs sociaux de la première moitié du XX^e siècle au Québec. Du même coup sont aussi révélées certaines incohérences, atténuations ou omissions du discours de Casgrain sur l'*Histoire* et son auteur, notamment en ce qui a trait à leur idéologie.

⁶⁴ La plupart des critiques de la pensée religieuse de l'œuvre de Garneau sont antérieures à la troisième édition de l'œuvre (1859). Il est donc raisonnable de penser que l'édition de 1852 est la dernière à soulever réellement l'ire des ultramontains, à quelques exceptions près. Bon nombre de critiques (mais pas tous) des seconde et troisième périodes de réception de l'œuvre (1866-1960) s'entendent d'ailleurs pour soutenir que le ton de la troisième édition est sensiblement plus modéré que celui des deux premières sur les questions religieuses.

Cependant, le mytheme de l'historien national n'est pas le seul mytheme garnélien à occuper le discours sur Garneau pendant la période : un autre mytheme potentiel, celui du « fondateur de l'histoire scientifique en Canada », est proposé par l'archiviste et historien Gustave Lanctot en 1925 (28). À l'époque, l'historiographie scientifique canadienne naissante cherche à se définir et donc à se trouver un point d'origine et des modèles fondateurs inspirants. Or, s'il est bel et bien possible d'arguer que Garneau est le premier historien canadien d'importance, il existe déjà, avant Lanctot, un discours tendant à nier la scientificité de l'*Histoire*. Et il est certain que ce discours a déjà bénéficié d'une certaine visibilité lorsque l'archiviste s'exprime en 1925, car il s'en trouve déjà des traces dans l'introduction qu'écrit Hector pour la cinquième édition de l'*Histoire* : « Le livre de Garneau, nous le craignons fort, ne sera pas au gré de certaine école, certes, infiniment respectable, qui voudrait faire de l'histoire une science rigoureusement technique et objective, ennemie de toute littérature. En effet, notre historien ne se contente point de raconter. Il critique. Il juge. Il conclut » (Garneau, 1913, XXXV). D'ailleurs, le petit-fils de l'historien profite de son travail d'édition de l'œuvre de son aïeul pour la « mettre au courant de la science moderne » (XXXIX), ce qui appuie d'autant l'idée que le travail de Garneau considéré seul est dépassé selon les critères de la science historique du début de la période :

Nous avons fait effort pour la [l'œuvre de Garneau] mettre au courant de la science moderne et des découvertes les plus récentes. Les références sont données en note ; nous y avons ajouté des précisions, des particularités, ainsi que des bibliographies où l'on trouvera l'essentiel. De même nous avons mis en appendice des détails complémentaires et des citations plus étendues. Au reste, dans les éditions précédentes, l'indication des documents était rare et les dates des événements manquaient presque toujours. Nous réparons ici ces omissions (XXXIX).

Ceci dit, la contradiction potentielle, sur le plan de la scientificité de l'*Histoire*, ne réside pas exclusivement dans le constat que l'œuvre n'est pas « rigoureusement technique et objective ». Le fait qu'en termes de documentation de première main, « l'information

accessible à Garneau est assez mince » (Garneau, 1913, XXXIV) joue également contre la reconnaissance de la validité de son ouvrage. Un autre problème réside aussi dans le fait que l'*Histoire* a non seulement été reconnue jusque-là comme littéraire, mais qu'elle a aussi été célébrée pour sa valeur stylistique, et ce alors que la science historique tend, selon Hector, à considérer l'histoire comme « ennemie de toute littérature » (XXXV). Il est cependant vrai qu'après Casgrain, cette reconnaissance est plus accessoire qu'essentielle, dans la mesure où après la mort de Garneau, elle n'est qu'un argument parmi d'autres servant la démonstration du patriotisme de ce dernier et de son *Histoire*. Dans cette mesure, d'évacuer la reconnaissance de la littérarité de l'*Histoire* n'a pas le potentiel de miner le mythe garnélien de l'historien national ; toutefois, pour soutenir la scientificité de l'*Histoire*, cette opération doit être accomplie.

Afin de faire opérer au mythème potentiel du fondateur de l'histoire scientifique canadienne le saut cognitif menant à sa sacralisation, Lanctot doit donc résoudre l'ambiguïté existant entre ce que l'*Histoire* est aux yeux des critiques auxquels Hector fait allusion (c'est-à-dire une œuvre subjective, littéraire et ne respectant pas la méthode scientifique moderne), et l'image qu'il cherche à en donner (c'est-à-dire celle d'une œuvre apte à promouvoir un éthos de scientificité historique).

Dans le présent chapitre, nous analyserons donc la manière dont le discours sur Garneau tend à résoudre ces différentes contradictions afin d'une part de sacraliser le mythème du fondateur de l'histoire scientifique canadienne en préservant celui de l'historien national et d'autre part de préserver l'éthos nationaliste conservateur catholique du mythème de l'historien national malgré la nouvelle édition plus libérale de l'*Histoire*.

Mais avant d'en arriver à ces études, observons dans quels contextes apparaissent ces différents discours.

1.

3.1. Contexte d'énonciation

3.1.1. Sur le plan littéraire

Le monde des lettres canadiennes évolue de façon marquée pendant la période 1913-1960 : les œuvres, et surtout celles de qualité, se multiplient. La critique littéraire se développe et Camille Roy, avec son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, « fourni[t] les bases de l'étude du corpus national » (Saint-Jacques et Robert (dir.), 2010, 304). Au début de la période, l'*Histoire* n'est donc plus, comme nous l'avons déjà dit, un modèle littéraire dominant, car le mouvement pour lequel Casgrain l'a mis en valeur cède peu à peu la place à diverses tendances littéraires, tels le régionalisme, l'exotisme, le roman psychologique, le roman urbain, etc. Parmi les figures littéraires marquantes ayant été à un moment ou à un autre sous l'égide de l'abbé, seule Laure Conan vit toujours en 1913 : elle s'éteint en 1924. Après elle, et pour le reste de la période, le roman historique relève essentiellement de la littérature jeunesse, qui exploite dans une optique valorisante pour les Canadiens français des faits historiques rapportés par Garneau.

Par ailleurs, au début de la période, la transition de l'histoire du domaine littéraire au domaine scientifique est déjà entamée. Dans cette mesure, l'*Histoire* fait parler d'elle dans une perspective plus historiographique que littéraire. Bon nombre de ceux qui traitent de celle-ci (Gustave Lanctot, Guy Frégault, Thomas Chapais) sont d'ailleurs d'abord reconnus comme historiens, mais cela n'empêche pas certains littéraires (Camille Roy, Samuel Baillargeon) d'écrire à son sujet, souvent dans le cadre d'histoires littéraires.

3.1.2. Sur le plan historiographique

Afin de favoriser la transition de l'*Histoire* du domaine littéraire au domaine scientifique, Hector, après avoir constaté que l'œuvre de son grand-père est désormais considérée comme faible par certains sur le plan scientifique, lui ajoute un appareil critique (références, notes, ajouts, appendices, bibliographie) l'adaptant aux critères scientifiques historiographiques du début du XX^e siècle. Cette édition de l'*Histoire* prend les apparences d'une histoire scientifique, comme le constatent certains critiques dans les années suivant sa parution⁶⁵.

Mais malgré cette « mise à jour scientifique », l'*Histoire* telle qu'écrite par Garneau date quand même, au moment où Lanctot déclare que Garneau est le fondateur de l'histoire scientifique canadienne, d'environ trois quarts de siècle, et surtout d'une époque où l'histoire était encore campée dans le domaine littéraire. Pourquoi alors l'archiviste-historien choisit-il de placer l'« historien national » à l'origine de la science historique canadienne ?

Le sixième tome de *La Vie littéraire au Québec* apporte en partie la réponse à cette question en expliquant que pour la période 1919-1933, « la seule synthèse d'ensemble de l'histoire nationale demeure celle de Garneau dont paraissent les sixième et septième éditions, données à nouveau par Hector Garneau en 1920 et en 1928 » (Saint-Jacques et Robert (dir.), 2010, 298). Bref, même en 1933, l'œuvre garnélienne n'a aucune réelle concurrente. Et, selon Gustave Lanctot, qui s'exprime dans le cadre de la Deuxième Semaine d'histoire⁶⁶, elle est toujours en 1945 « la construction la plus solide, la mieux

⁶⁵ Voir à ce sujet Rudin (1998, 46-47).

⁶⁶ Cette Deuxième Semaine d'histoire, dont les conférences seront publiées la même année par la Société historique de Montréal, est une semaine de conférences tenue à l'Université de Montréal du 23 au 27 avril

pensée et la plus éloquente de notre littérature historique » (1945, 29). Guy Frégault, dans un article titré « Actualité de Garneau » et publié dans *L'Action universitaire* de mars 1945, abonde dans le même sens.

Dans les faits, si l'étude de sujets historiques canadiens s'est grandement développée au Québec depuis la parution originale de l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, il faut au moins attendre la publication en quatre tomes, de 1950 à 1952, de l'*Histoire du Canada depuis la découverte* de Lionel Groulx pour rencontrer une réelle œuvre historique couvrant entièrement la période abordée par Garneau. Avant cela, bien peu ont osé écrire une histoire du Canada de ses origines à l'Acte d'Union, et aucune n'a réussi à surpasser celle de Garneau.

Nous avons déjà vu pourquoi les deux premières tentatives du genre, celle de l'abbé Ferland et celle de Sulte, ont échoué à prendre le relais de l'œuvre garnélienne. Entre eux et Groulx, Thomas Chapais, avec ses *Cours d'histoire du Canada*, publiés de 1919 à 1934, est le seul à proposer une œuvre historique couvrant un large pan de la période de l'histoire canadienne abordée par Garneau. Toutefois, Chapais se restreint à la période 1760-1867, évacuant ainsi toute l'histoire de la Nouvelle-France qui est, dans l'histoire canadienne, l'époque historique qui trouve la plus grande résonance chez les ultramontains et les nationalistes catholiques et qui est la plus régulièrement exploitée par les poètes et romanciers historiques après Garneau. En outre, Chapais s'applique moins à mettre en valeur l'aptitude à la survivance des Canadiens que le rôle de la Providence dans celle-ci, et bien qu'il déplore certains gestes commis par les Britanniques contre les Canadiens, il

1945 et consacrée à l'œuvre de Garneau dont le centenaire est alors célébré. La première Semaine d'histoire du Canada s'est déroulée à la bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal du 23 au 27 novembre 1925. Bien qu'elle n'ait pas adopté un thème précis, contrairement à la seconde, Thomas Chapais y a tout de même prononcé une conférence présentant Garneau et son œuvre.

adopte généralement un ton trop loyaliste au goût des nationalistes groulxien. Dans cette mesure, l'œuvre de Garneau reste donc l'ouvrage de référence pour l'histoire canadienne des origines à 1840 pour la majeure partie de la période 1913-1960.

Une autre partie de la réponse à la question que nous avons posée plus tôt réside sans doute dans la définition des caractéristiques d'une « histoire scientifique » dans le Québec de la première moitié du XX^e siècle. Ronald Rudin, dans *Faire de l'histoire au Québec* (1998), affirme que la méthode historique qui se développe alors au Québec s'inspire en fait de celle de l'École méthodiste française, dont les fondateurs « insistaient sur la nécessité d'examiner minutieusement les documents de manière à présenter le passé exactement tel qu'il était [...]. Ils mettaient l'accent [...] sur “l'histoire politique, l'événement et la chronologie”. Ce faisant, ils avaient tendance “à réduire l'intelligence historienne à l'exercice de l'esprit critique, à négliger le rôle de l'imagination et de l'écriture dans la construction historique” » (Rudin, 1998, 42-43). Rudin poursuit en précisant que malgré leurs prétentions à l'objectivité, les meneurs de l'école méthodique sont bien peu objectifs, leur discours étant orienté de façon à mettre en valeur une France laïque (43). En réaction, des intellectuels tels que Charles Maurras ont mis de l'avant une méthode historique se basant sur la méthodologie des méthodiques, mais cherchant à faire l'éloge du rôle de l'Église dans l'histoire française.

C'est une méthode historique de cette nature que préconisent les premiers historiens canadiens-français de métier que sont Lionel Groulx et Thomas Chapais. Tout en adoptant la méthode scientifique, ils prétendent tous deux que « l'historien devait promouvoir une certaine perspective à partir d'un examen minutieux des faits » (Rudin, 1998, 54). À cette étape, seul Gustave Lanctot « croyait possible de parvenir à une “vérité” objective, pour

autant que soient correctement recueillis les documents pertinents » et soutenait que « nulle science ne doit être à la base de parti pris » (Rudin, 1998, 56).

Dans la mesure où les premiers historiens professionnels canadiens-français acceptent ouvertement, Lanctot excepté, une histoire scientifique « orientée », il n'est pas surprenant que l'idée d'une mise en récit de l'histoire qui, bien que contraire aux règles de l'école méthodique, fasse passer l'histoire de matière historique à science historique, pour paraphraser Pierre Mandonnet, l'un des maîtres à penser de Groulx (Rudin, 1998, 44-45), se soit imposée. Selon le théoricien français, c'est en effet la présentation des « faits selon un certain enchaînement logique » permettant d'« expliquer les raisons des actes humains » (Rudin, 1998, 44) qui mène à l'élaboration d'une vraie histoire. Paul Veyne, qui s'inscrit en 1971 dans le même ordre d'idée que Mandonnet, présente l'histoire comme « un récit d'événements vrais » (1971) qui, « [c]omme le roman, trie, simplifie, organise » (1971) ceux-ci afin de retrouver l'« organisation naturelle » des faits historiques (1971). Pour constituer ce que Veyne appelle une « intrigue » (1971), « l'historien découpe à son gré [une tranche d'histoire] où les faits ont leurs liaisons objectives et leur importance relative » (1971) et « ne s'ordonne[nt] pas nécessairement selon une suite chronologique » (1971). En d'autres mots, afin de présenter un « récit historique », l'historien enchaîne des faits historiques en donnant à ceux-ci leur importance relative selon le récit qui est raconté, et ce en s'en tenant toujours à la vérité factuelle.

Les historiens québécois de la première moitié du XX^e siècle adoptent généralement cette méthode qui permet l'élaboration d'histoires beaucoup plus fluides. Elle a en outre l'avantage de mieux faire ressortir des thèses spécifiques de l'organisation des faits historiques.

En somme, en ce qui a trait aux caractéristiques d'une histoire scientifique au Québec pendant la première moitié du XX^e siècle, il y a trois éléments principaux à retenir. Premièrement, une histoire doit aspirer à l'impartialité en s'appuyant sur une étude directe et critique des documents historiques. Deuxièmement, une histoire impartiale n'a pas nécessairement à être neutre, et partant une histoire scientifique peut très bien adopter un point de vue orienté dans l'optique de faire la promotion de valeurs particulières. Notons au passage que ce point ne fait pas totalement consensus : alors que Chapais et Groulx professent faire de l'histoire impartiale tout en faisant l'apologie de la Providence et du catholicisme, Lanctot aspire à davantage d'objectivité. Troisièmement, une histoire doit mettre en récit des événements de façon à faire ressortir la logique de leur enchaînement.

Terminons ce survol du contexte historiographique de la période en abordant la question des idéologies historiographiques en vigueur au fil de la période. Sur ce plan, nous venons de le voir, les pensées historiographiques dominantes, celles de Groulx et de Chapais, comportent toutes deux un fond édifiant. Par contre, elles diffèrent indéniablement sur le plan du récit historique. En effet, nous l'avons mentionné plus tôt, le récit historique de Chapais et de son successeur spirituel, Arthur Maheux (qui enseigne à l'Université Laval), présente un portrait positif de l'influence anglaise sur les Canadiens français. Pour sa part, Lionel Groulx, qui dirige le département d'histoire de l'Université de Montréal, considère plutôt les Anglais comme les ennemis historiques du peuple canadien-français. Ces deux visions donnent respectivement naissance dans les années 1950 aux écoles historiques de Montréal et de (l'Université) Laval, dont les chefs de file sont les disciples de Groulx et de Maheux. C'est grâce à ceux-ci, dont la pensée a évolué depuis les leçons de leurs maîtres, que se laïcise finalement (sans se dégager

entièrement de sa visée nationaliste) la science historique québécoise au tournant des années 1960. Jusque-là, seul Gustave Lanctot, parmi les historiens de renom, se montre à la fois critique de Groulx (surtout) et de Chapais en préconisant une histoire plus scientifiquement objective. Cela ne l'empêche cependant pas de développer plus ou moins consciemment une subjectivité historiographique teintée de libéralisme, selon Rudin (1998, 56).

3.1.3. Sur le plan sociohistorique

En 1913, les nationalistes catholiques, dont l'idéologie d'inspiration ultramontaine a été peu à peu ravivée par des actions jugées hostiles envers les francophones des gouvernements fédéral, provinciaux (hors Québec) et territoriaux après l'entrée en vigueur en 1867 de la Constitution canadienne, n'ont aucune raison de baisser leur garde. En effet, en 1912, l'Ontario a adopté le Règlement 17, qui interdit essentiellement l'enseignement en français dans cette province après la seconde année du primaire. Cet événement ne fait que renforcer l'impression qu'ont les Canadiens français que les provinces à majorité anglophone cherchent à éliminer par l'assimilation leurs populations francophones alors que le Québec, lui, respecte les droits de sa minorité anglophone.

D'autres événements et phénomènes accentuent, pendant la première moitié du XX^e siècle, la crainte du peuple canadien-français pour sa survie à long terme : l'exode aux États-Unis de Canadiens français en quête d'un emploi, les deux conscriptions de 1917 et de 1944, adoptées par le gouvernement fédéral malgré une forte opposition canadienne-française, l'américanisation du mode de vie canadien-français, l'usage de plus en plus courant de termes anglais dans la vie de tous les jours et de l'anglais dans le commerce, l'exploitation des ressources québécoises par des intérêts étrangers (souvent américains)

sans réelle compensation pour la population du Québec, la domination économique de la minorité anglophone sur la majorité francophone dans la province, etc. Même Rome ne constitue plus un appui certain en faveur des Canadiens français : bien qu’au tournant du XX^e siècle, les trois quarts des catholiques canadiens soient francophones, rappelle Yvan Lamonde (2004, 56), « l’essor du catholicisme en Amérique est, aux yeux de Rome, la vocation du clergé anglo-irlandais et non pas celle du clergé canadien-français, malgré son nombre et malgré sa prétention depuis un demi-siècle à une “vocation catholique de la race française en Amérique” » (2004, 57).

Dans ce contexte, le réflexe des nationalistes conservateurs catholiques est, comme nous l’avons laissé entendre à la fin du chapitre précédent, d’appeler au repli sur les valeurs traditionnelles que sont la religion et la langue française afin d’assurer la survivance de l’essence culturelle canadienne-française à long terme. En cela, leur idéologie rappelle un peu celle des ultramontains aux lendemains de l’Acte d’Union : comme cette dernière, elle préconise la primauté ultime du spirituel sur le temporel, la différence résidant surtout dans le fait qu’elle est désormais soutenue de façon plus modérée. L’idéologie d’inspiration ultramontaine, malgré qu’elle fasse toujours sentir son influence chez les élites dirigeantes de la société québécoise jusqu’à la fin des années 1950 (notamment grâce au gouvernement duplessiste), commence à perdre son emprise sur la société québécoise dès les années 1930, alors « que la Crise fait éclater les besoins et que l’Église n’a plus les moyens de sa politique » de responsabilité sociale (Lamonde, 2011, 207). Après la Deuxième Guerre, le catholicisme conservateur est de plus en plus critiqué, mais il trouve tout de même des échos jusqu’à la fin de la période.

3.2. Un historien national catholique conservateur auteur d'une *Histoire* libérale : résolution de l'ambiguïté

Hector Garneau, en présentant une cinquième édition de l'*Histoire* ramenant en pleine lumière plusieurs éléments de l'œuvre qui posaient problème d'un point de vue religieux, a sans doute causé des maux de tête aux partisans de la version conservatrice catholique du mythème de l'historien national. Casgrain et les deux précédentes éditions de l'*Histoire* avaient jusque-là contribué à aplanir le chemin pour ceux qui ont enrichi d'une couche de conservatisme religieux le mythème développé par l'abbé en minimisant l'importance d'éléments des deux premières éditions de l'*Histoire* susceptibles de froisser les sensibilités ultramontaines. En effet, à la suite de Casgrain, les critiques initialement faites à Garneau à propos de ses sources d'inspiration, de ses positions libérales sur certains sujets touchant la religion et de sa philosophie historique plus laïque que religieuse se sont faites plus douces et plus discrètes, quand elles n'ont pas carrément disparu. Simultanément, l'idée que Garneau était un grand patriote a gagné en popularité, notamment grâce à la réhabilitation religieuse de l'historien menée par l'abbé.

Pour les premiers nationalistes catholiques promouvant l'idée que le patriotisme de Garneau était conservateur et religieux, le gros du travail était donc déjà fait : ils n'ont essentiellement eu qu'à joindre à la figure développée par Casgrain un passage de l'*Histoire* pouvant être interprété comme un appel au conservatisme traditionaliste et religieux afin de charger le mythème de l'historien national d'un éthos allant en ce sens.

Or, Hector, avec son édition de l'*Histoire*, ramène sur le tapis tous les éléments problématiques que Casgrain avait écartés. Notamment, à propos des auteurs qui ont inspiré son grand-père, Hector précise que « [s]es admirations s'adressaient à Voltaire, à

Augustin Thierry, à Michelet » (Garneau, 1913, XXXVII), mais aussi « à Montesquieu et à Guizot » (XXXVIII), tous des auteurs qui suscitent, à divers degrés, le malaise chez les partisans d'une idéologie d'inspiration ultramontaine. Sur le plan des positions idéologiques de Garneau, Hector précise clairement que son aïeul « met en lumière les intérêts supérieurs de l'État et la prédominance qui revient au pouvoir civil » (XXXVI) et qu'« [i]l a justement flétri tous les attentats contre la conscience ou l'âme d'un peuple, qu'il s'agît du régime français ou de l'anglais » (XXXVII). Hector parsème de plus son édition de l'*Histoire* de notes, d'annexes et d'ajouts tendant à appuyer la position de Garneau sur les questions des huguenots, des relations Église-État et du caractère difficile de Mgr de Laval. Il lie spécifiquement les positions de son aïeul sur ces questions au fait que ce dernier a choisi d'écrire « l'histoire politique et laïque du Canada » (XXXVI) : c'est en effet ce choix qui pousse son grand-père à « montre[r] dans leur vrai jour » (XXXVI) les actions du clergé. Et finalement, en ramenant tous ces points de litige sur le tapis, Hector affirme présenter « la pensée intégrale » de son ancêtre. Tout cela ne peut manquer de créer une réelle incohérence entre la pensée de l'historien qui ressort à la lecture de l'œuvre et l'éthos traditionaliste qu'on tente de lui faire porter.

Par ailleurs, les écueils qui émergent à la suite de la parution de la cinquième édition de l'*Histoire* ne sont pas les seuls à se dresser devant la perpétuation de la version conservatrice et catholique du mytheme de l'historien national. Plus précisément, en 1941, l'abbé Arthur Maheux, de son point de vue anglophile, déplore le romantisme idéologique de Garneau, qui s'incarne selon lui dans une « absolue réprobation des tyrans » libérale (1941, 28) qu'il soutient de façon trop extrême lorsqu'il aborde la domination anglaise et qui est ultimement la cause des tensions entre francophones et anglophones au Canada.

À cause de la nouvelle édition de l'*Histoire* et, plus tard, du discours de Maheux, ceux qui exploitent la figure de l'historien national afin de promouvoir un éthos catholique, traditionaliste et conservateur doivent proposer un récit apte à donner une cohérence à une telle lecture de Garneau d'une part et aux traits de libéralisme garnélien soulevés par Hector et par Maheux d'autre part. Pour perpétuer l'idée que Garneau a été un nationaliste conservateur religieux, ils ont également dû continuer de soutenir le patriotisme de l'historien. Sur ce plan, vu le travail préalable fait par Casgrain, la tâche est assurément moins ardue. Cependant, les progrès de la science historique font que certains des arguments de l'abbé, parce qu'ils ne s'appuient pas clairement sur une source documentaire, perdent de leur efficacité ; bien que la chose ne vienne pas réellement menacer le statut de patriote de l'auteur de l'*Histoire*, les acteurs sociaux soutenant le mythe garnélien ont tout de même dû composer avec ce phénomène. Voyons donc comment s'énonce le discours composant avec ces différents éléments.

3.2.1. Mise en valeur du patriotisme et du conservatisme catholique de Garneau

Afin préserver l'éthos patriotique conservateur catholique du mythème de l'historien national, ceux qui en font la promotion insistent d'abord sur ce qui en fait l'essence, à savoir le patriotisme de Garneau d'une part et la mise de l'avant par ce dernier de valeurs conservatrices catholiques d'autre part. Dans les prochaines pages, nous nous pencherons donc sur la façon dont la charge symbolique de ce mythème est mise en valeur par les discours de la période 1913-1960.

Continuer à affirmer le patriotisme de Garneau en l'adaptant lorsque nécessaire

Dans la mesure où, sur la question du patriotisme de Garneau, l'essence du discours de Casgrain se maintient toujours en 1913, il n'est pas surprenant de constater que sa

rhétorique continue à alimenter l'image de l'historien patriotique. Ainsi, l'usage de l'expression « historien national » pour désigner Garneau est encore très courant pendant la période. De Junius, dans *Le Pays* du 6 décembre 1913 (1), à Samuel Baillargeon, qui sous-titre « notre historien national » (84) son passage sur Garneau dans *Littérature canadienne-française* en 1957, une quinzaine de critiques distincts de notre corpus désignent Garneau (souvent à de nombreuses reprises) par cette figure. Parmi ceux-ci se retrouvent des auteurs dont le discours sur Garneau sera marquant pendant la période, notamment Gustave Lanctot (à plusieurs reprises, y compris dans le titre de son ouvrage de 1946 : *Garneau, historien national*), Georges Robitaille (mars 1925, 519, parmi d'autres occurrences), Émile Chartier (1941, 82) et Camille Roy (1918, 35). À ceux-là s'ajoutent des auteurs qui, sans parler directement d'historien national, proposent une figure ou des expressions rappelant le patriotisme de Garneau, à l'instar de l'« historien patriote » (1926, 29) de Chapais, du « patriotisme incarné » de Yon (1945, 110), ou du plus sobre « notre historien » (mars 1945, 12, notamment) qu'utilise régulièrement Frégault.

Par ailleurs, le discours de Casgrain sur l'*Histoire* elle-même, et en particulier la part de celui-ci qui affirme que l'œuvre de Garneau a transformé positivement la conception qu'avaient les Canadiens français d'eux-mêmes, contribue aussi à soutenir le patriotisme de Garneau après 1913. L'esprit de cette affirmation est notamment retransmis par l'archiviste et historien Gustave Lanctot, qui explique que « chez les Canadiens-Français [sic], l'*Histoire du Canada* frappe les imaginations en même temps qu'elle remue les âmes » (1926, 44) et « qu'elle réenseigne la foi nationale par le rappel du passé » (1926, 44-45).

Lanctot cite aussi en ce sens l'hommage qu'Aubert de Gaspé rend à Garneau dans *Les Anciens Canadiens* (Lanctot, 1926, 45) et un passage du « Mouvement littéraire en Canada » où Casgrain rappelle « l'impression profonde que produisit, sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau » (Lanctot, 1926, 45 ; Casgrain, 1866a, 4). L'archiviste démontre alors bien l'influence que les arguments de l'abbé ont toujours sur le discours sur Garneau et son œuvre : non seulement il le cite directement, mais il lui emprunte également des citations d'autres auteurs. Il est en effet peu douteux que ce soit chez l'ecclésiastique que Lanctot trouve la citation d'Aubert de Gaspé : *Les Anciens Canadiens* sont absents de la bibliographie de l'ouvrage de l'archiviste, mais le *F. X. Garneau* de Casgrain, où l'abbé cite Aubert de Gaspé (Casgrain, 1866, 52-53), s'y retrouve.

Vers la fin de la période, l'influence du discours de l'abbé sur ce point est encore indéniable : en septembre 1946, Guy Frégault, pour soutenir qu'« [i]l est difficile de se rendre compte de toute l'influence qu'un tel ouvrage [l'*Histoire*] a exercée sur l'évolution de la vie de l'esprit dans notre pays » (septembre 1946, 19), cite le même passage du « Mouvement littéraire en Canada » que Lanctot avant d'affirmer que « Philippe Aubert de Gaspé félicitait Garneau d'avoir ressuscité un passé qu'il accusait les hommes de sa génération de laisser mourir » (20). Puis, en 1959, Guy Sylvestre emprunte à son tour le même extrait de l'abbé pour prouver que « Casgrain has written of the deep impression the *Histoire du Canada* made on the local intelligentsia » (1959, 183).

Mais si ces éléments du discours de Casgrain affirmant le patriotisme de Garneau se sont perpétués sans problème pendant la période 1913-1960, d'autres rencontrent quelques

écueils qui forcent le discours valorisant le patriotisme de Garneau à adapter les arguments originaux de l'abbé.

L'idée de la destinée manifeste d'historien national de Garneau est du nombre. Pour un Armand Yon qui soutient que « la Providence le [Garneau] destinait à un genre plus sérieux [que la poésie] (1945, 107), ou pour un Olivier Maurault qui, jugeant que « la vie intellectuelle au temps de Garneau [...] ne suffirait pas seule à expliquer une œuvre de l'envergure de l'*Histoire du Canada* », conclut que « la Providence l'a rendue possible en procurant à l'auteur des facilités exceptionnelles et presque uniques » (1945, 68), il se trouve autant, sinon plus de critiques qui doutent ouvertement de la réalité des indices providentiels de la vocation de Garneau détectés par Casgrain. Par exemple, Thomas Charland remet en question le fait que Garneau fut inspiré, dès son plus jeune âge, à écrire l'histoire des Canadiens par les récits de la conquête que faisait son grand-père :

On a parlé d'une vocation d'historien chez Garneau. On en a même fait remonter l'origine très haut dans sa vie, croyant en avoir décelé des indices dès son enfance. Il eut, certes, de très bonne heure de l'attrait pour l'histoire du Canada, attrait auquel ne furent pas étrangers les récits militaires de son grand-père Jacques Garneau, un riche cultivateur de Saint-Augustin de Portneuf, puisque lui-même en a gardé un vif souvenir, qu'il s'est plu à évoquer au début de son *Voyage en Angleterre et en France*. [Charland cite le passage correspondant du *Voyage*, puis poursuit :]

Il serait à souhaiter que les parents d'aujourd'hui fassent, dans les contes qu'ils débitent à leurs enfants, une plus large place aux traits d'histoire familiale ou d'histoire locale : il n'y a rien de tel pour enraciner dans ces jeunes cœurs l'amour de la petite patrie, prélude normal de celui de la grande. Enregistrons cet aveu de Garneau ; mais gardons-nous d'en exagérer la signification. Plusieurs d'entre nous pourraient en faire de semblables. Ces récits de grand-père peuvent engendrer le goût de l'histoire, pas nécessairement l'envie de l'écrire (1945, 114).

L'anecdote est effectivement racontée originellement par Garneau. Mais le « on » qui s'appuie sur celle-ci pour parler de la « vocation d'historien » de Garneau, celui qui « croit en avoir décelé des indices dès son enfance », bref, celui qui voit son interprétation être ici mise en doute, c'est Casgrain.

De tous les éléments annonciateurs de la vocation d'historien de Garneau énoncés par ce dernier, le récit de sa confrontation épiphanique avec les clercs anglophones dans l'étude

de Campbell est l'un de ceux qui perdent le plus d'efficacité pendant cette troisième période de réception. La chose survient toutefois de façon progressive. Au début de la période, elle apparaît encore plutôt crédible. Hector Garneau en présente une version remaniée dans l'introduction de la cinquième édition de l'*Histoire* (Garneau, 1913, XXVIII) et Gustave Lanctot en propose une autre d'entrée de jeu dans son œuvre consacrée à l'historien en 1926 (1-2).

D'autres auteurs y font également simplement allusion sans la remettre en question.

Camille Roy est de ceux-ci :

Combien de fois Garneau lui-même n'avait-il pu répondre à l'insolent propos de ses compagnons de cléricature, de ceux qui chez le notaire Archibald Campbell lui reprochaient avec dédain de n'être que le fils d'un peuple vaincu et d'un peuple sans histoire ! Ce fut, on le sait, son indignation patriotique outragée qui le fit s'armer de la plume pour combattre à sa manière — à la grande manière de l'historien — le bon combat (1935, 180-181).

L'historien et membre de la Société Royale Jean Bruchési est aussi du nombre : « François-Xavier Garneau n'avait jamais oublié les discussions parfois violentes qui le mettaient périodiquement aux prises avec les clercs anglais dont il était le compagnon dans l'étude de M^e Campbell. Encore moins avait-il oublié la résolution qu'il avait prise, certain jour, de défendre par la plume ses compatriotes injustement décriés et de rétablir la vérité des faits » (1945, 77-78).

Mais au milieu de ces auteurs qui acceptent sans broncher l'anecdote telle que racontée par Casgrain, par Hector Garneau ou par Lanctot, il s'en trouve d'autres qui la jugent peu ou pas crédible. Parmi eux, Henri d'Arles, qui paraît ignorer que Casgrain a présenté l'anecdote de la querelle avant Hector, commente la version qu'en offre ce dernier :

Mon Dieu, que cela est dramatique ! Je ne veux pas nier absolument l'authenticité de ce fait. Je m'étonne seulement que Chauveau, qui est un monographiste averti et prudent, et qui a vécu dans l'intimité de son personnage, n'en souffle pas mot. Et je me demande également pourquoi M. Hector Garneau ne dit pas où il a pêché cela ? Dans ses souvenirs de famille probablement ? Il aurait pu nous indiquer sa source. Pour exprimer tout mon sentiment, cette scène m'a tout l'air d'avoir été inventée après coup ; ce mot ressemble trop à tous les mots « historiques », pour que j'y croie beaucoup. Et d'abord, si ces jeunes gens de la race supérieure ont dit que nous n'avions

pas d'histoire, ils n'ont prouvé qu'une chose, c'est qu'ils étaient des sots et des ignorants. Car, le travail de Charlevoix, c'est bien une Histoire de la Nouvelle France [sic], je pense, et encore superbe. Et si Garneau leur a répondu de la façon que l'on dit, il a eu une intuition extraordinaire, telle qu'on en voit dans la vie des enfants prodiges. Cela est possible, et je ne désire pas contester. Mais comme il n'y a pas de preuve, le tour dramatique de l'incident me rend tout rêveur (1921, 89-91).

D'Arles laisse transparaître que c'est la scientification de l'histoire qui fait perdre de la crédibilité à cette anecdote. Plus précisément, c'est la critique des sources, une caractéristique essentielle de l'histoire scientifique, qui amène la perte d'efficacité de l'anecdote : présenté sans document l'appuyant et avec des répliques dignes du théâtre classique, le récit d'Hector est d'une crédibilité suspecte d'un point de vue historique. Il en ira de même, dans des textes subséquents, de celle du récit de Casgrain lui-même.

En réponse à ceux qui, à l'image d'Émile Chartier, « [a]dmitt[ent] que le récit soit une légende » (1941, 80), certains cherchent à en perpétuer l'esprit en l'appuyant sur des bases plus solides. Parmi eux se retrouve Armand Yon qui, rejetant le débat sur la factualité de la querelle de clercs, laisse entendre que l'*Histoire* prouve la réalité du désir de Garneau de défendre son peuple qui ressort de l'anecdote : « À ce propos, Casgrain rapporte toute une scène qui se serait déroulée dans l'étude Campbell, et même des vers de Milton cités par Garneau à cette occasion... Qu'important et les vers et la scène ? L'essentiel est que, fatigué d'entendre, autour de lui, traiter ses compatriotes de peuple sans histoire, et aussi — ce qui était plus vrai — sans historiens, Garneau ait relevé le gant et tenu magnifiquement parole ! » (1945, 109). En d'autres mots, que l'événement soit survenu ou non importe peu : l'essentiel, pour Yon, est qu'il traduise bien l'état d'esprit de Garneau.

Thomas Charland, qui s'exprime lui aussi sur la question pendant la Deuxième Semaine d'histoire, développe un argumentaire mieux étayé. Après s'être intéressé aux versions de l'anecdote de Casgrain, d'Hector et de Lanctot, et après avoir remarqué que Chauveau et Chapais ont choisi de ne pas la reprendre, il conclut que c'est en s'appuyant

sur Casgrain qu'Hector et Lanctot ont construit leurs versions respectives du récit. Il s'exprime ensuite sur la véracité du récit de l'abbé : « je serais disposé à absoudre l'abbé, si toutefois il a inventé cette légende — ce dont on n'a pas encore la preuve —, car, à l'encontre de tant d'autres légendes, celle-là est vraie, psychologiquement vraie. Son récit n'a peut-être pas une saveur strictement documentaire ; mais il concorde parfaitement avec l'aveu que fit plus tard Garneau, dans une lettre qu'il écrivit (19 mai 1849) à lord Elgin » (1945, 119-120). La manœuvre est habile : dans ladite lettre, que Casgrain cite dans sa biographie de Garneau (1866, 77-86) et qui remplace le « Discours préliminaire » dans la huitième édition de *l'Histoire* (Garneau, 1944), l'historien professe effectivement, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, son désir de défendre son peuple grâce à son ouvrage. Rappelons ce passage : « J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois » (Casgrain, 1866, 78).

En appuyant l'intention de Garneau de défendre son peuple sur une base documentaire plus solide que l'anecdote de Casgrain, Charland offre une démonstration plus convaincante du fait que l'esprit patriotique que traduit cette dernière habitait bien Garneau. Pendant la période, une dizaine de commentateurs de *l'Histoire* évoquent ou citent cette lettre initialement reproduite par Casgrain dans l'optique de rappeler que Garneau voulait défendre les siens. Et le fait qu'Hector Garneau l'ait mise en lieu et place du « Discours préliminaire » de son grand-père dans la huitième édition de *l'Histoire* (Garneau, 1944) montre bien l'accent qui est mis, en plein débat sur la conscription, sur l'exemplarité d'un Garneau défendant les Canadiens français contre l'oppression anglaise,

tout comme elle montre la prégnance de la facette du héros défenseur de la nation du mytheme de l'historien national.

En abordant l'anecdote de la querelle de clercs, Charland donne également une petite leçon d'histoire scientifique à Lanctot en remarquant que l'archiviste, « dont l'esprit critique était [en 1926⁶⁷] moins aiguisé qu'il l'est aujourd'hui, [a] repr[is] sans inquiétude le récit de l'incident » (1945, 119) fait par Casgrain, et ce sans l'attribuer à ce dernier. Lanctot, qui assistait vraisemblablement à la conférence de Charland, a assurément pris note de la critique. L'archiviste, en reproduisant l'anecdote dans la seconde édition de sa biographie de Garneau (1946), ne se contente pas de préciser que l'anecdote vient de Casgrain ; il ajoute un bémol remettant en doute son authenticité factuelle, mais non son esprit : « Même un peu enjolivée de littérature, il semble qu'on puisse, quant au fond, l'accepter comme authentique. En tout cas, elle a le mérite de synthétiser l'inspiration et la carrière de l'écrivain » (10).

Mais pour en revenir à Charland, non content de simplement citer la lettre de Garneau à Elgin pour prouver son point, il ajoute à sa démonstration une lettre du même esprit, également abordée dans le chapitre précédent⁶⁸ car citée par Casgrain dans sa biographie de l'historien, qu'écrit l'historien à Lafontaine (1945, 120). Toutefois, si ces deux lettres appuient l'idée que l'historien s'est posé en défenseur de la patrie avec son *Histoire*, il manque à cette réinterprétation l'élément déclencheur, présent dans l'anecdote, qui le pousse à se mettre finalement à l'ouvrage. Dans un esprit beaucoup moins scientifique que celui de sa démonstration précédente, Charland propose alors un nouvel élément déclencheur de la vocation d'historien de Garneau :

⁶⁷ Cette année-là, Lanctot publie une biographie de Garneau

⁶⁸ P. 125-126.

À la suite de l'enquête de Durham, l'union des deux Canadas [sic] fut décrétée pour noyer les Canadiens français dans une majorité anglo-saxonne. L'oligarchie anglaise triomphait. Le lord enquêteur avait écrit dédaigneusement de nos compatriotes : « Ils sont un peuple sans histoire ni littérature. » C'en était trop. Garneau délaissa la poésie pour suivre sa vocation d'historien, pour répondre à l'appel entendu une douzaine d'années auparavant en face d'une insulte semblable, et réaliser le rêve de ses jeunes années (1945, 123).

Si Charland n'est pas le premier à mettre en relation la contemporanéité de l'affirmation de Durham et de l'écriture de l'*Histoire* (Camille Roy, notamment, remarquait déjà en 1935 que c'était « au lendemain du jour où Durham laissait entendre que nous n'étions pas un peuple, parce que nous n'avions pas de littérature, que Garneau écrivit en pages ardentes l'épopée canadienne-française » (159)), il est le premier auteur de notre corpus à tracer un rapport de cause à effet direct entre la citation du lord anglais et la mise à l'ouvrage de l'historien canadien. À terme, cette idée remplacera, dans le récit mythique de l'historien national, la chicane de clercs en tant qu'événement déclencheur de la vocation d'historien de Garneau.

Cette transition est logique, car les deux propositions, dans leurs grandes lignes, sont similaires. Dans les deux cas, un Anglais insulte les Canadiens en leur disant qu'ils n'ont pas d'histoire, et Garneau répond en en écrivant une. D'adopter le rapport Durham comme élément déclencheur a toutefois l'avantage de donner à l'hypothèse une base documentaire apparemment plus solide, car cette affirmation se retrouve effectivement dans les travaux du lord anglais. Mais au-delà des apparences, la démonstration reste lacunaire, car aucun document ne démontre encore que c'est bien le discours de Durham qui a poussé Garneau à écrire son ouvrage.

De citer les lettres de Garneau à Elgin et à Lafontaine et d'affirmer que l'*Histoire* est une réponse à Durham ne sont pas les seules stratégies employées par les auteurs de la période dans l'optique de perpétuer l'image d'un Garneau héros défenseur de la nation. Dans cet objectif, d'autres choisissent de livrer leur interprétation personnelle de l'*Histoire*.

C'est le cas de Gustave Lanctot : « Écrit à l'époque la plus critique de notre existence politique, ce livre fut une protestation contre les faussetés de la plume et de la parole, une leçon d'énergie clamée par la bouche des ancêtres et un acte de foi et d'espoir dans la survivance nationale. Ce fut, par le verbe de l'historien, le cri de toute une race refusant de se démettre et refusant de mourir » (1926, 172). L'utilisation d'idées telles que la protestation, le cri de refus et le refus de mourir relève ici d'une esthétique antagoniste défensive dont Garneau est le porte-parole. On la sent par ailleurs porteuse d'un fort éthos nationaliste.

Certains, comme Émile Chartier, combinent les craintes que Garneau a pu cultiver pour la survie de son peuple à la question de la défense des Canadiens français pour surenchérir sur cette dernière et aller jusqu'à soutenir que c'est contre un danger mortel pour son peuple que se battait l'historien :

L'heure viendra bientôt où le journal *Le Canadien*, le boulevard pourtant de la nationalité française au Canada, écrira ces lignes (23 octobre 1839) d'une allure presque défaitiste : « Ce serait pour les Canadiens français le comble de l'aveuglement et de la folie que de s'obstiner à demeurer un peuple à part sur cette partie du continent. » [...] [L]'article devenait un conseil de démission nationale. Comment en prévenir l'influence néfaste, sinon en montrant, l'histoire en mains, que l'élément social le plus vivace, c'était au contraire le Canadien français. Pour l'avoir pensé ainsi, Garneau fit de son *Histoire* la démonstration d'une thèse : la nécessité de la survivance française au Canada (Chartier, 1941, 81-82).

L'objectif de cette démonstration, Chartier l'a déjà exposé quelques lignes auparavant : « augmenter la confiance [du Canadien français] en ses destinées, mais aussi inspirer à l'adversaire anglais le respect de son émule » (1941, 81). L'antagonisme défensif de Garneau est donc ici aussi bien établi.

Parallèlement, l'idée d'un Garneau héros martyr se sacrifiant et se dévouant entièrement à son œuvre traverse elle aussi la période sans problème. Elle se retrouve tout d'abord dans un passage de l'introduction de la cinquième édition de l'*Histoire* :

Garneau concentra sur son *Histoire* un labeur presque incessant de vingt-cinq années. Il y versa ses pensées, ses joies, ses ambitions, ses espoirs, toute l'ardeur de son âme et l'activité de son intelligence. Il y épuisa les forces que lui laissent un corps frêle et une santé rapidement compromise. Au prix de veilles excessives, de nuits sans sommeil et de cruelles souffrances, nées d'un trop long surmenage et qui abrègeront ses jours, il aura tenu sa parole d'étudiant (Garneau, 1913, XXXVIII-XXIX).

La filiation avec le discours de Casgrain est claire, comme permet de le voir ce rappel du propos de l'abbé : « son œuvre était accomplie. Servir son pays avait été l'unique but de son ambition. Ce résultat, il l'avait obtenu. Au prix de quelles veilles, de quels travaux, de quelles sueurs ! — Vingt années d'infirmités, une vie brisée avant le temps, une mort anticipée, sont là pour nous répondre » (1866, 121). Dans un cas comme dans l'autre, le « don de soi » caractéristique du héros martyr de Garneau est évoqué à travers les épreuves auxquelles l'historien se soumet pour atteindre son but : les nombreuses veilles, la maladie, les années sacrifiées, la vie abrégée. Si différence il y a, c'est peut-être dans une certaine surenchère d'Hector, qui rajoute quelques qualificatifs évoquant la maltraitance, voire le martyre (excessives, cruelles, trop long) qui ne se retrouvent pas dans ce passage précis chez Casgrain.

Après Hector, d'Arles, notamment, parle de Garneau comme d'un historien « prématurément vieilli » (1921, 100) avant d'emprunter à une auteure française pour compléter sa pensée :

Madame de Staël parle quelque part de ces artistes qui ont fait d'une seule œuvre le but de toute leur existence, y consacrant les forces de leur esprit, concentrant sur cet unique objet toutes les ressources de leur pensée créatrice. Et c'est pourquoi les réalisations nées d'un si persévérant effort ont mérité de vivre. François-Xavier Garneau peut prendre place parmi ce cortège auguste. Il n'a guère fait autre chose, pendant toute sa carrière, que s'occuper de l'histoire de son pays (121).

Le dévouement entier de Garneau à sa tâche est ici particulièrement clair.

Chapais emprunte la même voie lors de la Semaine d'histoire en parlant explicitement du sacrifice de Garneau : « Désormais ce travail devait être la grande œuvre de sa vie. Il y consacra ses veilles, ses énergies, son effort intellectuel, toutes les facultés de son être. Et,

contre compensation de son dur labeur et de ses pénibles sacrifices, outre la satisfaction d'une noble tâche accomplie vaillamment, il devait y trouver la gloire » (1926, 14). C'est cependant le père Thomas Charland qui, empruntant à une lettre de Crémazie, use de la figure la plus poétique pour exprimer cette idée : « Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire, et s'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes » (1945, 113-114).

Tout compte fait, si le discours démontrant la « destinée manifeste » de Garneau et le récit de la querelle de l'historien avec des clercs anglais, qui servait chez Casgrain à la fois d'épiphanie et à la mise en valeur du patriotisme défensif de Garneau, perdent de leur efficacité pendant cette période, le « peuple sans histoire ni littérature » de Durham et les lettres de l'historien à Elgin et à Lafontaine prennent le relais et permettent à la dimension héroïque défensive du mytheme de l'historien national de se maintenir. Cette facette de la figure de Garneau, combinée à celle du héros martyr qui se perpétue pendant la période et qui s'appuie bien souvent sur la rhétorique issue de la période précédente, permet à la réputation de patriote de l'historien de se maintenir jusqu'à la veille de la Révolution tranquille.

Insister sur l'appel de Garneau à la conservation des valeurs traditionnelles

Les promoteurs du mytheme de l'historien national de l'époque ne se contentent pas de simplement récupérer la démonstration du patriotisme de Garneau. Comme nous l'avons précédemment mentionné, les conservateurs catholiques soutiennent, entre autres à travers cette part du mythe garnélien, un éthos nationaliste, mais aussi catholique et conservateur. Dans cette mesure, ils doivent démontrer non seulement, comme le faisait Casgrain, que

Garneau faisait preuve de patriotisme, mais aussi que l'historien préconisait des valeurs traditionalistes.

Pour les nationalistes conservateurs, cette seconde dimension de l'éthos se retrouve, comme nous l'avons déjà laissé entendre, essentiellement résumée dans le « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » (Garneau, 1859b, 360) de la conclusion de l'*Histoire*.

Cette simple phrase, parfois insérée dans une citation plus large de la conclusion de l'œuvre garnélienne, devient pratiquement une sorte de slogan à travers lequel les nationalistes conservateurs font la promotion d'un éthos nationaliste traditionaliste auprès de leurs concitoyens afin d'assurer la survie à nouveau menacée du peuple canadien-français. Entre 1913 et 1960, l'expression sera reprise, tel un leitmotiv, par une bonne douzaine de commentateurs distincts. Des personnages influents tels que les conservateurs d'Arles (1921, 110), Chapais (1926, 31), Chartier (1941, 91), Hector Garneau (qui délaisse le libéralisme avec l'âge) (1943, 485) et Lionel Groulx (1945, 52), mais aussi les plus libéraux Lanctot (1925, 29) et Frégault (mars 1945, 15) relaient alors tous l'appel final de Garneau.

Mais ne se limitant pas à relayer l'expression de l'historien, certains l'interprètent ouvertement de façon à inciter davantage encore le lecteur à en faire une lecture conservatrice. C'est le cas notamment d'Henri d'Arles qui propose une interprétation de l'expression « que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » tout en expliquant ce qui, selon lui, mérite à Garneau son titre d'historien national :

[J]e loue aussi l'esprit qui a animé l'historien, spécialement quand il traite de la domination anglaise, car c'est par là que Garneau demeure d'une grande opportunité. C'est par là aussi, je crois, qu'il a mérité le beau titre d'historien national. Tout en étant impartial à l'égard de la Grande Bretagne [sic], il n'a jamais été la dupe de sa diplomatie profondément égoïste ; il a compris nos aspirations, et il les a incarnées, il leur a donné un corps et une voix. « À la cause que nous avons

embrassée dans ce livre, disait-il dans sa dernière préface, — la conservation de notre religion, de notre langue et de nos lois, se rattache aujourd'hui notre propre destinée... Nous n'avons fait qu'écouter les sympathies profondes de notre cœur pour une cause qui s'appuie sur ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable aux yeux de tous les peuples... Si l'avenir des canadiens [sic] se trouve aujourd'hui menacé, qui sait encore ce qu'il renferme dans ses entrailles ? »... C'est à cause de cela, de cet accent patriotique qui vibre dans son ouvrage, que Garneau est devenu comme un symbole. La voix populaire, qui si rarement se trompe, lui a décerné la plus magnifique des récompenses, en l'appelant d'un nom que la postérité la plus lointaine ratifiera : François-Xavier Garneau, Historien National du Canada (1921, 122-123).

Le lien est ici clairement établi entre la mise en valeur de ce que Chartier appellera plus tard « les trois ambitions canadiennes-françaises » (1941, 85), à savoir « la religion, la langue et les institutions nationales » (1941, 84), et le patriotisme de Garneau. Remarquons au passage l'ordre des éléments, tant chez Chartier que chez d'Arles : bien que pour l'historien national, la langue ait bien souvent préséance sur les autres caractéristiques de la nationalité canadienne (notamment dans son « Discours préliminaire » (Garneau, 1845, 28)), d'Arles choisit de citer un des rares passages de l'*Histoire* où Garneau accorde la première place à la religion.

Près d'un quart de siècle après d'Arles, le récit nationaliste conservateur du mythème de l'historien national a toujours une pertinence suffisante pour mener carrément Guy Frégault à parler de l'« actualité de Garneau » dans son article de mars 1945 portant ce titre :

Pour préciser les convictions nationales de l'historien, il faut citer cette page, la dernière de son *Histoire*, qui constitue, à mon sens, le testament intellectuel de Garneau : « Ce peuple a grandi de lui-même, sans secours étranger, dans sa foi religieuse et sa nationalité. Pendant cent cinquante ans, il a lutté contre les colonies anglaises... Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les théories des philosophes ou les déclamations des rhéteurs sur les droits de l'homme, il a fondé toute sa politique sur sa propre conservation... Il s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui, et a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères malgré les sarcasmes de ceux qui l'entourent... Normands, Bretons, Tourangeaux, Poitevins, ils descendent de cette forte race qui marchait à la suite de Guillaume le Conquérant, et dont l'esprit, enraciné ensuite en Angleterre, a fait des habitants de cette petite île une des premières nations du monde... Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve de nouvelles théories... Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons et ne les changeons que graduellement. »

Ce texte est révélateur. Il démontre que le libéralisme sentimental de Garneau n'avait rien d'une idée fixe et qu'il pouvait bien s'accompagner d'un certain conservatisme. Du reste,

conservatisme et libéralisme ne sont que des théories ; ce qui compte évidemment aux yeux de Garneau, c'est un fait : notre vie canadienne-française. Toute doctrine politique et toute attitude intellectuelle qui servent à prolonger notre vie sont bonnes ; c'est ce que l'historien avait appris au contact des faits vivants sur lesquels il avait réfléchi ; telle était la leçon de son expérience personnelle. [...]

Son œuvre harmonieuse et dure, polie et résistante a fait de lui le précurseur et le modèle des tâcherons de notre histoire ; mais c'est peut-être son plus grand titre de gloire que son message, terriblement actuel, corresponde aux plus profondes inquiétudes des Canadiens français d'aujourd'hui (mars 1945, 15).

Encore une fois, tout est là : selon cette interprétation de Frégault, Garneau affirme que les Canadiens français ont su assurer leur survivance en se repliant sur leurs valeurs traditionnelles, parmi lesquelles la religion et le nationalisme occupent la première place. C'est là une mise en évidence claire des valeurs que les nationalistes conservateurs cherchent à défendre.

De mettre de l'avant tous ces traits culturels, aux yeux des partisans d'un nationalisme traditionaliste, c'est donc suivre le conseil de Garneau, c'est être « fidèles à nous-mêmes », bref, c'est faire preuve de patriotisme, c'est véhiculer l'éthos nationaliste catholique conservateur promu à travers le mythe de l'historien national. Et, circulairement, c'est parce que Garneau fait ainsi preuve de patriotisme que les nationalistes conservateurs le présentent comme un porte-étendard de leur cause.

Nous venons de voir dans les dernières pages comment les différents commentateurs de l'œuvre garnélienne, après Hector, insistent sur le patriotisme et le conservatisme catholique de l'historien, qu'ils cherchent à donner en exemple. Ces deux éléments, toutefois, ne constituent qu'une part de leur discours sur l'historien pendant la période 1913-1960. Comme nous l'avons soutenu, ce discours se double aussi d'un argumentaire cherchant à donner une cohérence, dans un cadre nationaliste conservateur, aux nombreux éléments libéraux de l'*Histoire* ramenés au grand jour par sa cinquième édition.

3.2.2. Restriction du libéralisme de Garneau à un cadre acceptable d'un point de vue conservateur catholique

D'un côté plus « défensif », les promoteurs de la version conservatrice du mythème de l'historien national développent diverses stratégies discursives afin de rendre cohérent le libéralisme qui ressort de l'*Histoire* élaborée par Hector avec l'éthos qu'ils promeuvent par le biais de ce mythème. Pour ce faire, certains s'inspirent du discours de Casgrain et affirment à leur tour que Garneau faisait preuve de piété religieuse. Mais sur ce point, le discours doit composer avec la scientification de la discipline historique, qui fait encore ici perdre de la crédibilité à certains arguments de l'abbé qui ne s'appuient pas sur une base documentaire. Les principaux éléments du discours auront cependant comme objectif de minimiser les problèmes découlant du libéralisme de l'historien : sources d'inspiration libérales, philosophie historique laïque, positions idéologiques difficilement acceptables d'un point de vue catholique conservateur, et même potentiel romantique de l'*Histoire*. Analysons donc le tout dans l'ordre en nous penchant en premier lieu sur le discours rappelant la piété de Garneau.

Insister sur la ferveur religieuse de Garneau

Alors que la pensée catholique conservatrice, toujours teintée d'ultramontanisme, a une certaine difficulté à accepter l'idée qu'un libéral puisse réellement être catholique, il n'est pas incongru que certains mettent l'accent sur la piété de Garneau pour écarter l'idée que celui-ci ait pu être un libéral. Sur ce point, le discours préalable de Casgrain laisse définitivement des traces. Notamment, Chapais, en mentionnant que Garneau « vécut et mourut en catholique sincère [nous soulignons] et [que] maints passages de son livre sont une attestation de sa foi » (Chapais, 1926, 24), s'inspire visiblement de l'abbé qui affirmait

que la mort de Garneau fut celle « d'un vrai chrétien » (Casgrain, 1866, 65). Et l'influence de l'abbé sur Armand Yon est encore plus directe :

Si les premières pages de l'*Histoire* appelèrent à des réserves de la part des autorités ecclésiastiques, personne ne mit jamais en doute l'orthodoxie de l'auteur. François-Xavier ne cessa d'être un catholique pratiquant et même fervent. Au lieu de l'aigrir, sa maladie sembla le rapprocher davantage de son Créateur. Il était rare, dans les dix dernières années de sa vie, que sa promenade quotidienne s'achevât sans une courte visite à la cathédrale. Sa mort fut d'un chrétien. Au milieu de ses crises, les personnes présentes s'entendaient murmurer : « Ave Maria ! Ave Maria ! » (1945, 108).

La conviction religieuse de Garneau, sa mort chrétienne, les *Ave Maria*, tout ici est emprunté au *F. X. Garneau* de Casgrain (1866, 64-65), exception faite des visites quotidiennes à la cathédrale, qui sont plutôt mentionnées par Chauveau (1883, cclv). Et si l'affirmation de Yon selon laquelle « personne ne mit jamais en doute l'orthodoxie de l'auteur » est contredite par le fait qu'un critique comme Sax s'est ouvertement interrogé sur la croyance en « la vérité de la religion catholique de l'historien » (21 novembre 1845, 3), il reste qu'elle sert tout de même l'idée de l'orthodoxie catholique de Garneau.

De telles affirmations ont une efficacité limitée, car à une époque où l'histoire exige une méthode analytique plus rigoureuse, elles ne s'appuient sur aucune autre source documentaire que les affirmations de Casgrain et de Chauveau. Dans ce contexte, le fait que Garneau ait fait réviser la troisième édition de son œuvre par un « ecclésiastique compétent » tend à être un argument plus convaincant dans la mesure où des critiques tels que George Robitaille (mars 1925, 518-522) constatent, en comparant les différentes éditions de l'*Histoire*, que la troisième « fait disparaître toutes ces phrases tendant à établir le libéralisme catholique en thèse » (mars 1925, 522).

Rien ne prouve ici que c'est la piété qui pousse l'historien à émousser les pointes de son discours. Cela n'empêche pas Robitaille, qui use ici de la méthode historique de l'époque permettant d'interpréter librement les faits établis, de se montrer catégorique dans

sa conférence donnée lors de la Deuxième Semaine d'histoire : « [Garneau] a soumis le texte de sa troisième édition à un ecclésiastique parfaitement instruit des dogmes de l'Église, dont saint Paul [sic] disait qu'elle est une *colonne de vérité*. Gloire au fils soumis de l'Église ! Cette soumission éclairée, loin de rabaisser Garneau, l'a exalté » (1945, 141). En affirmant que Garneau est le « fils soumis de l'Église », l'abbé interprète clairement les « atténuations religieuses » qu'il percevait déjà dans les années 1920 dans la troisième édition de l'*Histoire* : pour lui, c'est assurément le respect de l'historien pour l'Église catholique qui l'a incité à faire réviser la troisième édition de son ouvrage par un homme d'Église ; ou du moins, c'est cette interprétation qu'il choisit de mettre de l'avant dans l'idée que le mythe de l'historien national doit rester le porte-étendard d'un éthos patriotique pieux.

Le moment où Robitaille énonce ouvertement cette conclusion n'est pas dénué de sens : si pendant longtemps personne n'avait remis en question la croyance que c'est par piété que Garneau a soumis son œuvre à une révision cléricale, l'abbé la réitère à un moment où certains chercheurs s'intéressent davantage à des textes (notamment les ouvrages de Lareau et de Darveau) susceptibles de la saper. Le fait qu'Hector soit revenu dans la cinquième édition à ce qu'il appelle la « pensée intégrale » (Garneau, 1913, XL) de Garneau tend également à donner de la crédibilité à cette potentielle contradiction.

Parmi ceux qui s'interrogent à ce sujet se retrouve un jeune Marcel Trudel qui, dans *L'Influence de Voltaire au Canada* (1945), soupèse d'un côté les témoignages de Casgrain et de Robitaille affirmant que Garneau s'est amendé par conviction religieuse, et de l'autre ceux de Lareau et de Darveau qui prétendent que Garneau a soumis son ouvrage à la révision cléricale simplement pour que les critiques le laissent en paix. S'intéressant ensuite

aux changements réels effectués par Garneau dans sa troisième édition, il constate que « Garneau s'est appliqué à retrancher les formules voltairiennes choquantes plus qu'à christianiser le fond même de son *Histoire* » (1945, 185). Il laisse ainsi planer la possibilité que Lareau et Darveau puissent avoir raison, d'autant plus qu'il remarque, à contre-courant du discours dominant de l'époque, qu'il subsiste encore de nombreuses traces d'esprit voltairien dans la troisième édition de l'*Histoire*.

Une dizaine d'années plus tard, Louis-Philippe Saint-Martin oppose lui aussi le propos de Casgrain à celui de Lareau, de Darveau et d'Hector sur la question de ce qui motive Garneau à faire réviser son ouvrage par un ecclésiastique :

Puisqu'il s'agit de porter un jugement sur toute la pensée de Garneau, peut-on ajouter foi au témoignage de l'abbé Casgrain, lorsqu'il écrit : « Garneau a donné une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Église en soumettant humblement la dernière édition de son *Histoire* à un ecclésiastique compétent, et en faisant plein droit aux observations qui lui avaient été suggérées » ? Cette preuve éclatante ne perd-elle pas de son éclat, lorsqu'on considère le témoignage d'Edmond Lareau, un contemporain de Garneau ? « Afin d'avoir la paix, écrit ce critique, Garneau consentit à corriger certaines parties de son ouvrage, qui n'en est pas moins, auprès de certains esprits, entaché de gallicanisme. Il est facile de comprendre que l'historien a subi cette influence sans l'accepter volontairement. C'est afin de rendre son livre plus acceptable à la majorité des lecteurs canadiens qu'il a dû accepter les conseils, les avis et les remontrances du clergé canadien ; mais le premier jet a été le fruit de sa pensée intime, l'opinion raisonnée du philosophe et du penseur, elle prévaudra. » Darveau écrit de son côté que Garneau a fait certaines corrections « pour se soustraire à la persécution ». M. Hector Garneau lui-même, le petit-fils de l'historien, n'a-t-il pas confirmé cette prétention, en prenant pour modèle de ses 5^e, 6^e et 7^e éditions, non la 3^e corrigée par son grand-père, mais la première, et cela pour rendre justice à l'auteur qui avait sacrifié du texte à certaines pressions ?

Indépendamment du but poursuivi, peut-on dire que les corrections effectuées purifiaient totalement la pensée de l'auteur ? Après avoir comparé la première et la troisième éditions [sic] de l'*Histoire du Canada* et avoir découvert dans chacune certaines idées osées en matière religieuse, M. Marcel Trudel tire cette conclusion : « Dans cette troisième édition, Garneau s'est appliqué à retrancher les formules voltairiennes choquantes plus qu'à christianiser le fond même de son *Histoire* [sic]. »

Le critique qui fera le jour sur cette importante question méritera grandement de ses compatriotes, car c'est là une question où toute la gloire de l'historien, non moins que celle de tout notre peuple, est engagée. Si la pensée de Garneau n'a jamais été corrigée, ou si elle a été corrigée à regret, mérite-t-il vraiment le titre d'historien national ? [...] Ce titre d'historien national, il semble que celui qui le mérite soit celui qui a non seulement relaté la vie du peuple au milieu duquel il a vécu, mais qui a su comprendre et exprimer les deux caractères dominants de notre nationalité : ses innéités françaises et son catholicisme. En déformer un, en le tronquant, c'est présenter une fausse image de cette nationalité dont on a voulu fortifier les aspirations.

En attendant que plus de lumière se fasse sur cette grave question, conservons à Garneau ce titre glorieux que lui ont décerné ses contemporains (Saint-Martin, décembre 1954, 392-394).

Même sans tenir compte de la question de la « purification de la pensée de l'auteur » que d'Arles a notamment abordée en expliquant que certains éléments discutables subsistent, car ils structurent la pensée de l'œuvre, le discours de Saint-Martin montre bien que le conservatisme religieux est alors un élément intrinsèque du mytheme de l'historien national. La simple possibilité que l'historien ait pu ne pas être (consciemment ou non) un catholique totalement repentant suffit à Saint-Martin pour remettre en cause l'attribution à Garneau du titre d'historien national.

Les commentaires de Trudel et de Saint-Martin laissent présager l'abandon qui surviendra pendant la période suivante de la croyance que c'est la piété qui incite Garneau à faire réviser son ouvrage par un membre du clergé. Avant 1960, cependant, on ne se presse pas pour résoudre la question soulevée par Saint-Martin. Par exemple, peut-être en réponse à Trudel, dont l'ouvrage paraît aussi en 1945, Robitaille, dans sa conférence de la Deuxième Semaine d'histoire, aborde le propos de Lareau et de Darveau sur Garneau. En ce qui a trait au premier, il se contente de dire que « Lareau aurait pu faire montre de véritable esprit critique » (1945, 138). Et à propos de Darveau, il parle de ce que l'auteur de *Nos hommes de lettres* « prétend » (1945, 138) au sujet de ce qui pousse Garneau à faire réviser son œuvre par un ecclésiastique avant de le dire habité par l'esprit que l'historien avait « avant sa *conversion* [sic] » (1945, 138). Tout cela a évidemment comme objectif de discréditer Darveau et de maintenir intacte l'image pieuse d'un Garneau ultimement repentant de ses erreurs.

Mais s'il est plus ou moins clair que Robitaille répond directement à Trudel, il est certain que c'est au jeune historien que Lanctot répond dans *Garneau, historien national* en 1946 :

Dans le domaine religieux, catholique de conviction solide, qui se refuse aux parades, comme au servilisme, Garneau maintient l'intégrité doctrinale. Par des affirmations puériles et des déductions spécieuses, on a récemment accusé Garneau de voltairianisme, alors que ses critiques contemporains, qui le connaissaient mieux, ne lui ont jamais adressé ce reproche. Il faut hautement le répéter : il n'a pas été touché par l'esprit voltairien en qui il ne voit qu'une pauvre philosophie stérile (1946, 36-37).

En réponse à Trudel, Lanctot n'a rien d'autre à offrir que quelques mesquineries et la réitération d'une opinion personnelle qui, du reste, ne s'appuie pas clairement sur une quelconque documentation. À l'inverse, Trudel mène, dans son livre, une démonstration dressant de nombreux parallèles, citations à l'appui, entre l'*Histoire* et les ouvrages de Voltaire. Que Lanctot, pour miner une démonstration rondement menée par Trudel, puisse se contenter de salir le portrait du jeune historien sans prendre la peine de démontrer, même sommairement, le caractère fallacieux des conclusions de ce dernier montre bien toute la difficulté qu'il peut y avoir à déboulonner une conception établie de son socle quand le contexte ne s'y prête pas. Dans cette même logique, il n'est pas anodin de constater que si l'ouvrage de Trudel est appelé à avoir un certain écho après 1960, avant cette date, outre Saint-Martin, personne dans notre corpus ne remet ouvertement en doute le fait que c'est par soumission à l'Église que Garneau accepte la révision cléricale de son œuvre.

Au final, pendant notre troisième période de réception, si des critiques de Garneau insistent sur l'orthodoxie catholique de l'historien à l'aide de certaines stratégies de discours déjà utilisées par Casgrain, c'est surtout par une réitération de sa croyance que l'historien a soumis volontairement la troisième édition de son œuvre à une révision cléricale que se maintient sa réputation de piété. En plus d'être un élément central de la stratégie visant à blâmer Hector pour le retour sur la place publique du texte plus polémique des deux premières éditions de l'*Histoire*, comme nous le verrons plus loin, cet acte de soumission de Garneau à l'Église a l'avantage de s'appuyer sur une démonstration plus concrète, c'est-à-dire une comparaison directe de certains passages de la première et de la

troisième édition de l'œuvre de Garneau. Celle-ci mène en effet des critiques tels que Robitaille à conclure que l'historien a atténué son propos sur certaines questions religieuses dans la troisième édition de son œuvre. Et malgré le fait que certains critiques, à partir de 1945, en comparant à leur tour les différentes éditions de l'*Histoire*, remettent en question les raisons ayant poussé l'auteur de celle-ci à faire de tels changements, ces doutes ne trouvent que peu d'échos avant la fin de la période. En d'autres mots, devant deux démonstrations, l'une soutenant que la révision ecclésiastique de l'*Histoire* relevait de la contrition religieuse et l'autre tendant à nier ce fait, on choisit de donner créance à la première plutôt qu'à la seconde. Cela montre l'importance toujours accordée à l'image d'un Garneau sinon pieux du début à la fin de sa vie, du moins repentant de ses erreurs sur le plan religieux. Un tel choix contribue sans aucun doute à maintenir la cohérence de la version conservatrice du mytheme de l'historien national malgré la teneur libérale de la cinquième édition de l'*Histoire*.

Ceci dit, au-delà de simplement réaffirmer la piété de l'historien, c'est surtout avec les problèmes que la cinquième édition de l'*Histoire* fait ressurgir que doivent composer ceux qui font la promotion d'un éthos nationaliste catholique conservateur par le biais du mytheme de l'historien national.

Concilier sources libérales et historien conservateur

En déclarant, dans l'introduction de la cinquième édition de l'*Histoire*, que « [l]es admirations [de son grand-père] s'adressaient à Voltaire, à Augustin Thierry, à Michelet » (Garneau, 1913, XXXVII), Hector Garneau remet à l'avant-plan des sources d'inspiration de son aïeul qui ont été vertement dénoncées par des critiques de la première réception de l'*Histoire* et que Casgrain s'est efforcé de faire oublier par la suite. Les acteurs sociaux qui

recupérèrent le mytheme de l'historien national afin d'en faire le promoteur d'un éthos catholique conservateur se retrouvent alors avec un problème à résoudre : comment concilier l'image d'un historien national appelant à un repli national sur des valeurs religieuses, conservatrices et traditionnelles avec le fait déclaré que ce même historien s'est inspiré d'auteurs libéraux et anticléricaux tels que Voltaire, Thierry et Michelet ?

La réaction initiale à la liste de modèles proposée par Hector tient davantage de la levée de boucliers que du discours nuancé. C'est le cas par exemple du discours d'Henri Bourassa, rédacteur en chef du *Devoir*. Quelques mois après la parution de la cinquième édition de l'*Histoire*⁶⁹, celui-ci s'exprime sans ambages à propos des emprunts de Garneau à Voltaire. Il tonne d'abord contre l'écrivain français en disant, dans *Le Devoir* du 27 novembre 1913, qu'« il fut aussi piètre historien que mauvais patriote et faux philosophe » (1). Puis, dans l'édition du 5 décembre 1913, il précise sa pensée, qui est pour le moins manichéenne :

il faut être *avec* ou *contre* [sic] Voltaire. Tout ce que M. [Hector] Garneau pourra recueillir d'opinions favorables à Voltaire n'empêchera pas les honnêtes gens, à l'esprit simpliste, de conclure que Voltaire fut avant tout une fripouille, un mauvais patriote et un flatteur de préjugés. La mode tournant à la *sensibilité* [sic] et à la tolérance du mal, il s'empessa de se poser en défenseur de la liberté, en plaidant la cause de gens plus ou moins intéressants. La même servilité lui fit applaudir la persécution et la suppression des Jésuites, qui avaient assurément rendu autant de services à la France et à la civilisation moderne que Calas ou Sirven. Seulement, Calas était à la mode et les Jésuites ne frétaient pas. La même bassesse de nature le fit ployer l'échine devant Frédéric de Prusse et Catherine de Russie. Si sa patrie ou la Pologne avaient eu le dessus, il aurait été archi-patriote et *poloniste* [sic] ardent.

Que pense M. [Hector] Garneau de la *tolérance* [sic] d'un homme qui souhaitait pieusement qu'on étranglât « le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste » ou qu'on envoyât « chaque jésuite dans le fond de la mer, avec un janséniste au cou » ?

Flagorneur de la tyrannie, de la force brutale et de l'intolérance partout et chaque fois qu'il y trouvait profit pour sa bourse et sa vanité, il se réjouissait de l'écrasement de la Pologne par son amie Catherine de Russie. « L'apôtre de la tolérance » applaudissait cyniquement aux opérations des cosaques chargés par l'impératrice philosophe et gourgandine de « *prêcher la tolérance la baïonnette au bout du fusil* [sic] ».

⁶⁹ Celle-ci paraît au Québec quelque part entre le 21 juin 1913 (annonce pour la souscription à une nouvelle édition de l'*Histoire* de la librairie Déom parue dans *Le Pays* de cette date (2)) et le 28 juin (annonce par la librairie Déom que l'ouvrage est maintenant en vente parue dans *Le Pays* de cette date (2)).

Au risque de me faire traiter de «sophiste» par M. Hector Garneau au nom de M. Brunetière, je ne puis me résoudre à voir dans ce vieux singe le prototype de la tolérance (1).

Pour sa part, Henri d'Arles se déchaîne contre Michelet, dont il vilipende la « complète absence d'idées » (93) avant de le qualifier de « grand poète névrosé [...] qui se fourvoya dans les sentiers de l'histoire » (93) et qui finit « dans le délire érotique » (94). Un tel jugement rappelle celui de Pelletier qui, en 1845, traitait Michelet de « vil pamphlétaire, auteur [d'un] ouvrage honni de toute la France chrétienne, censuré par les évêques et déjà retourné à la fange qui l'a produit » (12 décembre 1845, 1).

Ces extraits de Bourassa et de D'Arles montrent bien que Michelet et Voltaire ne sont pas en odeur de sainteté auprès des conservateurs catholiques. Ceci dit, il faut remarquer que ces condamnations, qui sont les plus sévères de la période contre ces auteurs, se retrouvent au début de celle-ci, et donc à un moment où la doctrine ultramontaine teinte encore fortement la pensée des conservateurs catholiques. Cela ne signifie pas que les critiques contre ces auteurs se limitent à celles de Bourassa et de D'Arles ; seulement, elles seront exprimées de manière moins hostile par la suite.

Par ailleurs, alors qu'un détracteur de Garneau tel que Pelletier dénonce en 1845 les emprunts de l'historien à des auteurs polémiques afin de discréditer l'*Histoire* dans son ensemble, il faut remarquer que là n'est pas l'objectif de Bourassa et de D'Arles, qui réservent leur hostilité aux auteurs qui ont inspiré Garneau et non à Garneau lui-même. Par la suite, vraisemblablement dans l'optique de ménager un modèle qui leur apparaît utile, les conservateurs catholiques n'agiront d'ailleurs pas autrement. Leur argumentaire relèvera donc davantage de la gestion de dommages, et plus précisément du cantonnement de l'impact des sources d'inspiration de Garneau à des éléments peu susceptibles d'entacher le mythe d'un historien national conservateur et catholique.

Les stratégies discursives employées dans ce but sont diverses. Ainsi, Henri Bourassa nie tout simplement que Garneau ait subi une quelconque influence voltairienne tout en professant croire que l'historien national était un bon catholique : « Quels qu'aient été le talent d'écrivain de Voltaire et la valeur, fort discutable, de ses recherches historiques, M. [Hector] Garneau ne fera croire à personne qu'il puisse être l'inspirateur d'un historien catholique et patriote — ce que son aïeul a été » (5 décembre 1913, 1).

Cinq ans plus tard, Camille Roy, plutôt que de nier l'influence de Voltaire et de Michelet sur Garneau, s'inspire du discours de son ancien maître Casgrain pour justifier que le Canadien se soit laissé influencer par les deux Français :

[o]bligé de se faire à lui-même son éducation classique et philosophique, [Garneau] a pris au hasard de ses lectures, souvent mal choisies, ses idées directrices. Son admiration pour Voltaire et pour Michelet le préparait mal à comprendre les questions religieuses qui surgissent à chaque page de l'histoire du Canada. Les théories séduisantes du gallicanisme et du libéralisme ont plus d'une fois inspiré et faussé ses jugements (Roy, 1918, 37).

Face à l'incohérence existante entre un Garneau donné pour nationaliste, conservateur et pieux et les sources d'inspiration de l'historien, Roy concède que ce dernier a fauté (en restant cependant relativement vague sur la nature de la faute), mais rappelle immédiatement l'éducation autodidacte de l'historien pour excuser ce dernier. Signe des temps, le littéraire fait ces constats sans adopter le ton indigné auquel certains critiques ultramontains de la première réception ont eu recours : il se contente assez sobrement de dire que Michelet et Voltaire « préparaient mal » Garneau au traitement des questions religieuses. Mais si Garneau est excusé, l'incohérence persiste : un historien national que l'on veut bon catholique s'est inspiré d'auteurs jugés hostiles au catholicisme.

Il faut attendre Henri d'Arles pour observer un début de résolution réel de cette contradiction. S'appuyant lui aussi sur l'excuse de l'éducation solitaire de Garneau, il

commence par étoffer celle-ci afin de justifier plus efficacement que Garneau ait subi l'influence « malheureuse » (1921, 93) de Michelet :

Quand, dans la France et l'Europe, infectée par le virus romantique, tant d'esprits se sont laissés prendre aux théories de ce songe creux, il ne faut pas s'étonner que Garneau n'ait pas su s'en défendre. Sa formation première ayant été nulle, s'étant instruit lui-même à coups d'ouvrages disparates, et d'autre part possédant ce que le dix-huitième siècle appelait une « âme sensible », un tempérament poétique, il était une proie toute désignée à tomber sous le charme néfaste de cet ensorceleur (1921, 94).

C'est toutefois uniquement dans la suite de son discours que la résolution de la contradiction commence réellement à poindre :

Toute la première partie du *Discours Préliminaire* [sic] est donc entachée de faux principes. Quand Garneau quitte Michelet et consorts pour mettre pied sur le sol canadien, quand, des astres errants parmi lesquels l'avait promené son guide, il redescend parmi nous, alors, tout comme pour Chanteclerc, le contact avec la terre natale lui redonne son génie ; et les considérations qui suivent sont pleines de bon sens, elles sont même pénétrantes, et peut-être prophétiques (1921, 106).

Garneau a donc des circonstances atténuantes qui excusent qu'il ait été contaminé par Michelet. Du reste, cette influence se cantonne à certains principes énoncés dans le « Discours préliminaire », et d'Arles certifie que l'esprit de l'historien français n'a pas entaché le récit composé par l'historien national. Présentée de cette manière, la contradiction est déjà fortement atténuée.

Mais d'Arles développe aussi une autre stratégie discursive afin de résoudre le problème : faire la distinction, chez les auteurs ayant inspiré Garneau, entre leur anticléricalisme et leurs méthodes ou théories historiques. Parce que c'est surtout l'anticléricalisme qui pose problème à la critique catholique, de cantonner autant que possible à des éléments étrangers à cette tare les emprunts de Garneau lui permet de reconnaître que l'historien s'est bien inspiré de sources hostiles au catholicisme tout en évitant d'entacher le portrait de bon catholique de l'historien national. D'Arles, n'en déplaise à Henri Bourassa, n'est donc pas totalement « contre » Voltaire : « Voltaire pensait mal ; du moins il pensait. Son *Siècle de Louis XIV*, œuvre classique, et relativement

modérée, lui assigne un rang honnête parmi les historiens de second ordre. Et ici, je fais totalement abstraction de son tour d'esprit, généralement destructeur » (1921, 94).

Quelques années après d'Arles, l'abbé Georges Robitaille, dans une série de six articles qu'il fait paraître dans *Le Canada français* entre mai 1924 et avril 1927, puis en recueil en 1929, adopte la même stratégie. Théologien et historien partisan d'une philosophie historique pour laquelle le « point de vue catholique [...] est le vrai point de vue » (mai 1924, 669), il aborde dans ces différents textes ce qui lui pose problème dans la cinquième édition de l'*Histoire*. L'objectif de cet exercice est clairement exprimé dans l'introduction de son second article :

Aucune étroitesse ne doit se montrer en pareil travail : mais aussi il faut tout dire en marge d'opinions erronées et courantes, qui s'insinuent si facilement dans l'âme des jeunes qui doivent pourtant se nourrir de Garneau. Il ne serait peut-être pas superflu, au début d'une étude comme celle que nous entreprenons, de faire remarquer que nous mettons couramment Garneau, — le texte même, — entre les mains des trente ou quarante élèves qui nous sont confiés chaque année et que plusieurs de ces rhétoriciens, gagnés un peu par l'insistance que nous mettons à dire du bien de cet auteur, se décident à inclure dans leur petite collection de livres une cinquième édition de l'*Histoire du Canada* (mars 1925, 507-508).

Si le but principal de Robitaille est de prévenir les jeunes lecteurs de l'*Histoire* des « erreurs » de Garneau, la seconde partie montre clairement qu'il ne cherche pas pour autant à discréditer l'œuvre garnélienne : bien au contraire, il affirme même en encourager activement la lecture. Il faut donc comprendre qu'il a comme double objectif de relever les erreurs de l'historien et d'en préserver la réputation conservatrice.

C'est donc à un délicat travail d'équilibriste que s'adonne Robitaille en abordant les sources d'inspiration de Garneau que sont Michelet, Thierry et Voltaire. Après avoir condamné sans réserve de larges pans de la pensée de ces auteurs, il excuse les écarts de l'historien canadien en expliquant que « Garneau à vingt ans n'était pas en état de se défendre contre l'erreur » (mars 1925, 511) vers laquelle l'a parfois mené son éducation autodidacte. Cela fait, il laisse entendre que l'auteur de l'*Histoire* n'a pas retiré que du

mauvais de ses sources. Il ne ferme notamment pas totalement la porte à la possibilité d'une influence positive de Michelet sur Garneau : « Quant à Michelet, si les admirations de Garneau allaient au Michelet "première manière"⁷⁰, dans ses commencements, soit : mais s'il s'agit du Michelet "seconde manière", nous n'en sommes pas du tout. Car c'est lui qui a fondé la "religion de la Révolution", et qui a attaqué avec la violence d'un encyclopédiste » (mars 1925, 513). Il en va de même lorsqu'il parle de Voltaire : après avoir dit mal comprendre l'admiration de Garneau pour le philosophe, mais avant de trouver à ce dernier une foule de défauts, dont son anticatholicisme, Robitaille reconnaît tout de même « bien volontiers des qualités à Voltaire, particulièrement la clarté » (mars 1925, 511), et ce, même s'il soutient que cette clarté ne servait surtout qu'à exagérément simplifier certaines questions complexes.

Quoique minces en proportion de la part de leurs argumentaires qui condamne ces auteurs, les concessions de D'Arles et de Robitaille les démarquent tout de même des critiques garnéliens à tendance ultramontaine de la première réception : de telles concessions étaient introuvables chez ces derniers. Mais ce qui mérite encore plus l'attention, c'est que les atténuations susmentionnées ne se doublent pas d'une reconnaissance claire des emprunts faits par Garneau à Michelet et Voltaire. Ainsi, le commentaire de D'Arles sur le philosophe de Ferney se limite à ce que nous avons cité plus haut. Ceci dit, si le critique canadien ne s'exprime pas clairement sur ce que Garneau a retiré du philosophe français, le fait qu'il insiste d'abord sur son « rang honnête parmi les historiens de second ordre » (1921, 94) sous-entend davantage une influence

⁷⁰ Le Michelet « première manière », Robitaille le décrit ailleurs en s'appuyant sur Ferdinand de Brunetière : « la méthode de Michelet (première manière) est substantiellement analogue à celle d'Augustin Thierry, mais que son [sic] inspiration est sensiblement plus catholique ou moins hostile à l'Église » (mai 1924, 653).

historiographique qui, sans paraître particulièrement positive, n'est du moins pas franchement négative, qu'une qui s'inspire du « tour d'esprit généralement destructeur » (1921, 94) du Français.

Robitaille, quant à lui, laisse son lecteur dans le doute quant à savoir lequel des « deux » Michelet inspire Garneau, ce qui lui évite de condamner directement les emprunts du Canadien au Français et laisse planer la possibilité que ce soit plutôt le Michelet « première manière », moins profane d'un point de vue catholique, qui a influé sur Garneau. Pour ce qui est de Voltaire, l'abbé omet également de dire ce que l'historien canadien en a tiré. Par contre, il dit clairement ce que Garneau n'en a *pas* retenu : « Joseph de Maistre se serait-il trompé sur Arouet ? Cette terrible parole, — cette parole bien souvent prophétique, — “*Celui qui aime Voltaire, Dieu ne l'aime pas*” [sic], je suis sûr qu'il a manqué quelque chose au grand père [sic] [François-Xavier Garneau], pour qu'elle se réalisât en lui ; elle n'en reste pas moins une parole qui fait réfléchir quiconque se sent des attraites pour le patriarche de Ferney » (mars 1925, 512). Autrement dit, si Garneau a admiré Voltaire, ce n'est sans doute pas pour son anticléricalisme.

D'Arles et Robitaille évitent donc de préciser clairement, dans les passages que nous venons d'aborder, la nature des emprunts de Garneau. Cependant, tout comme d'Arles, qui a choisi d'aborder plus directement le cas de Michelet, afin d'en limiter ensuite l'influence sur l'*Histoire*, Robitaille s'intéresse aussi à l'impact plus particulier sur Garneau d'un autre auteur dont les théories ont marqué l'*Histoire*. Cet auteur, c'est celui-là même sur lequel Casgrain s'est penché en 1866 : Augustin Thierry. Ce dernier a l'avantage sur Voltaire et Michelet de n'avoir jamais vu une de ses œuvres être mise à l'Index⁷¹ ; partant, il constitue

⁷¹ Selon l'*Index Librorum Prohibitum 1600-1966* (2002).

une figure sensiblement moins répréhensible, du point de vue de l'orthodoxie religieuse, que les deux autres.

Il n'est pas évident du premier coup d'œil que Robitaille excuse les emprunts que Garneau fait à Thierry : avant d'en arriver là, l'abbé mène un exposé de plus d'une vingtaine de pages visant à démontrer l'esprit anticatholique présent dans l'œuvre de l'historien français. Et l'examen est assez serré : dans un passage où il constate que Thierry se montre plus sympathique envers l'homme d'Église Thomas Becket qu'envers le roi anglais Henri II dans le conflit qui opposa les deux hommes (et à l'issue duquel l'archevêque est assassiné par des gardes du roi), Robitaille déplore tout de même la position de l'historien français, car ce dernier présente Becket comme un champion du peuple et non comme un martyr catholique (mai 1924, 667-669). Ses doléances exposées, Robitaille concède cependant que si « Garneau n'était pas à bonne [sic] école au point de vue catholique » (mai 1924, 669), « notre historien national avait un excellent maître en tant que par Thierry il connaissait sa vocation d'historien, en tant que par lui il apprenait à introduire dans son *Histoire du Canada* le sentiment de la diversité des époques, et la doctrine de *l'irréductibilité* des races » (mai 1924, 669). Dans le mode de pensée nationaliste, même catholique, de l'époque, l'idée que l'*Histoire* affirme l'irréductibilité de la race canadienne est particulièrement appréciée, non seulement par Robitaille, mais aussi par d'autres critiques de l'œuvre garnélienne.

Histoire d'arrondir les angles de Thierry et de rendre plus acceptable le fait que Garneau s'en inspire, Robitaille travaille aussi, dans une note de bas de page, à adoucir le portrait de l'historien français en rappelant que celui-ci s'est amendé de ses idées condamnables d'un point de vue catholique à la fin de sa vie : « Tout de même notre article

sur Thierry montre combien l'auteur de la *Conquête de l'Angleterre* peut être dangereux pour un lecteur jeune et non averti. Nous parlons des neuf premières éditions seulement, car nous savons que la dixième a été considérablement améliorée. Il est certain cependant que la mort surprit le grand écrivain avant la fin de ses corrections » (mars 1925, 511). Cette idée est développée davantage encore lors de l'édition des articles de Robitaille en volume en 1929. À la suite du passage précédent, il ajoute alors : « Rien de plus émouvant que de suivre les progrès de la pensée catholique chez Thierry, et l'admission de certaines ignorances, devant l'argumentation d'un curé de campagne, l'abbé Gorini » (1929, 65). Bien que Thierry ait erré, il reste donc un « grand écrivain » qui fut ultimement capable de reconnaître ses « ignorances » quant à l'orthodoxie catholique. Cela rappelle le « repentir » religieux de Garneau, qui aurait soumis la troisième édition de son *Histoire* à un « ecclésiastique compétent », comme le prétend par ailleurs Robitaille ; à ce titre, l'historien canadien aurait assurément pu faire pire que de s'inspirer de l'historien français. Cet intéressant parallèle que dresse subtilement Robitaille explique sans doute pourquoi son intérêt se porte davantage sur l'influence de Thierry plutôt que sur celle d'apostats tels que Michelet et Voltaire.

Mais une fois toutes ces atténuations faites, il n'est toujours pas exclu que Garneau ait hérité de l'esprit anticlérical initial de Thierry. À ce problème, Robitaille a une solution qui sera employée dans divers buts par la suite et qui mélange la récupération du propos de Casgrain et un constat plus contemporain. Dans un passage allant des pages 80 à 91, Robitaille, après avoir rappelé sur la foi du premier biographe de Garneau que l'historien s'est amendé de plusieurs de ses erreurs dans la troisième édition de son œuvre et après avoir vérifié que les amendements sont bel et bien réels, déplore le choix d'Hector d'avoir

réédité autre chose que les « *ultima verba* » (mars 1925, 518) de son grand-père. Dès lors, la démonstration de l'abbé s'intéresse davantage au travail du petit-fils, qu'il dénonce sans gêne. Grâce à cette stratégie discursive, que Robitaille reprend telle quelle dans sa conférence donnée pendant la Deuxième Semaine d'histoire en 1945 (141), la réputation de Garneau se trouve restaurée : si l'historien a pu s'inspirer de certains auteurs condamnables, il s'est ultimement amendé. Sa dernière édition de l'*Histoire* ne contenait plus d'emprunts négatifs : de ses sources discutables, Garneau a su séparer le bon grain de l'ivraie, et seuls subsistent, dans la troisième édition, les éléments bénéfiques. Présenté à l'aide d'une pensée médiane organique et d'une interprétation diachronique de sa pensée, l'historien national peut enfin s'être à la fois inspiré de mentors dénoncés par l'Église et être un bon modèle de nationalisme conservateur catholique.

D'autres choisissent de résoudre cette contradiction avec une pensée plus radicale que médiane. Ainsi, en 1941, l'abbé Émile Chartier évacue complètement la question de la part négative des influences exercées par Michelet et compagnie sur Garneau. Parlant des modèles de l'historien, il signale, comme nous l'avons précédemment mentionné, que ce dernier « appliqua la théorie de Guizot sur le document de première main, celle de Michelet sur le document secondaire » et « emprunte à Fustel de Coulanges la pratique du doute méthodique ; à Raynal, la préoccupation du terme philosophique » (83-84). En outre, de Montesquieu, Sismondi et Thierry, l'historien canadien retient un « caractère foncièrement philosophique » (84) qui structure son œuvre et qui se résume par l'idée que « [l]a lutte [des Canadiens français] a pour objet la conservation intégrale des trois éléments qui font d'eux, sur le continent américain, un peuple à part : la religion, la langue, les institutions nationales » (84). Chartier affirme donc ici que les mentors de Garneau, plutôt que de

susciter chez l'historien une pensée hostile au catholicisme, lui ont en fait fourni les outils pour soutenir un patriotisme qui *défend* l'éthos mis en valeur par la pensée nationaliste catholique.

À la toute fin de la période, il est possible de mesurer le chemin parcouru par le discours visant à concilier la représentation d'un Garneau conservateur catholique et le fait qu'il se soit inspiré de sources jugées hostiles au catholicisme. Par exemple, dans *Littérature canadienne-française*, Samuel Baillargeon, membre de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur et professeur de Belles-Lettres au séminaire Saint-Alphonse de Sainte-Anne-de-Beaupré, mentionne les sources d'inspiration de Garneau : « Garneau [...] fréquente Voltaire, Volney, Montesquieu, Michelet, Guizot, Thierry » (1957, 85). De tous ces noms, seul Voltaire sera spécifiquement écorché :

Ses maîtres en histoire ont singulièrement influencé ses jugements, du moins dans sa première édition. Certaines opinions frisaient le sectarisme [Baillargeon cite alors Garneau à propos de l'exclusion des huguenots, du caractère de Mgr de Laval et de la prédominance que l'historien accorde au temporel sur le spirituel avant de poursuivre :]. Mieux inspiré, il se corrigea dans sa dernière édition, mais ces opinions, surprenantes chez cet historien impartial, révèlent la profondeur de l'influence voltairienne à l'époque [où Garneau écrit son *Histoire*] (1957, 86).

Alors qu'Henri Bourassa, au début de la période, ne trouvait d'autre stratégie que de nier l'influence de Voltaire sur Garneau et que Roy excusait sans réussir à les écarter les emprunts jugés douteux de l'historien, à la fin, un discours conciliatoire simple et efficace comme celui de Baillargeon, qui exploite, à l'image de celui de Robitaille, une représentation diachronique de la pensée garnélienne, a pris le relais. Si Garneau a été influencé par des auteurs condamnables aux yeux de l'Église, c'est à « la profondeur de l'influence voltairienne à l'époque » et non à l'historien qu'il faut attribuer la faute. Et si l'*Histoire* a effectivement été entachée de l'esprit des modèles de Garneau, ce dernier s'est ultimement repenti. En quelques lignes, toute l'ambiguïté est réglée.

Il apparaît donc que le discours d'inspiration conservatrice catholique a su composer avec l'ambiguïté existant entre la conception catholique conservatrice du mythe de l'historien national et le rappel des sources d'inspiration catholiquement suspectes de Garneau. Ce problème n'a pas été immédiatement résolu lors de son apparition : dans les premières années de la période, on se contente bien souvent d'expliquer comment l'auteur de l'*Histoire* a pu s'être laissé influencer par de tels écrivains. À cette fin, l'excuse d'un Garneau étudiant autodidacte qui n'a malheureusement pas pu bénéficier des lumières de guides catholiques, initialement avancée par Casgrain, s'avère utile, mais le contexte historique propice à l'adoption d'un discours anticlérical dans lequel l'historien canadien a élaboré son œuvre est aussi régulièrement invoqué.

Toutefois, au fil de la période, on tente, lorsque qu'il s'agit de la manière dont Garneau s'est inspiré d'auteurs tels que Michelet, Voltaire et Thierry, de davantage faire ressortir les emprunts acceptables faits par Garneau à ces historiens que ceux répréhensibles d'un point de vue catholique. Dans ce contexte, la stratégie n'est pas nécessairement de présenter un portrait de ces auteurs évitant leurs traits négatifs ou omettant de soutenir que leurs idées anticléricales ont affecté Garneau, quoique ce ne soit pas là des stratégies exclues. L'important, c'est de s'assurer, si l'influence d'historiens plus libéraux sur Garneau et son œuvre est admise, de trouver une façon de la limiter. Pour d'Arles, la solution passe par le cantonnement au seul « Discours préliminaire » de l'influence du discours de Michelet. Pour Robitaille, elle est de rappeler, à la suite de Casgrain, que Garneau a ultimement écarté de sa pensée l'apport anticlérical de ses sources d'inspiration avant de déplorer qu'Hector ait ramené à l'avant-plan des opinions auxquelles son grand-père n'adhérait plus à la fin de sa vie. À la fin de la période, c'est ce dernier argumentaire qui prédomine.

Minimiser les « tares » de la philosophie historique laïque de Garneau

D'entrée de jeu, Hector Garneau mentionne, dans son introduction de la cinquième édition de l'*Histoire*, que son grand-père

ne voit pas les hommes et les choses sous le seul angle religieux. Il comprend mal que l'activité française se borne à la construction de monastères et à la conversion des sauvages. Son *Histoire* est proprement l'histoire politique et laïque du Canada. Non pas qu'il écarte l'action du clergé et le rôle des missions, ni qu'il veuille en diminuer la réelle importance sous l'ancien régime et le suivant. Bien au contraire. Il y insiste longuement, mais il les montre dans leur vrai jour (1913, XXXVI).

À une époque où des acteurs historiographiques dominants tels que Chapais et Groulx s'entendent pour dire que l'histoire, même scientifique, doit mettre l'accent sur le rôle de la Providence et de l'Église dans l'histoire canadienne, il est inévitable que certains expriment des réserves sur le choix qu'a fait Garneau d'écrire une histoire « politique et laïque », à plus forte raison vu les sources d'inspiration libérales de l'historien nommées par Hector.

Ceci dit, même chez les partisans d'une histoire religieuse, le discours de la période précédente sur le sujet a laissé des traces qui permettent aux écrivains de la nouvelle époque de composer assez aisément avec cette particularité de l'œuvre. Notamment, Henri d'Arles, amené à comparer la philosophie historique des ouvrages de Ferland et de Garneau, déclare :

S'il nous fallait choisir entre Garneau et Ferland, notre hésitation ne serait pas longue ; Ferland est bien autrement original que Garneau ; il a mieux compris le caractère foncièrement religieux de notre civilisation ; sa documentation est plus riche, surtout plus neuve. Et sa philosophie est absolument saine. C'est un maître de vérité. Sur aucun des points où le raisonnement intervient pour discuter de délicats problèmes de psychologie ou de politique, on ne le prend en défaut. L'état d'âme, qui paraît si extraordinaire à nos égoïsmes, et qui a porté nos grands ancêtres à s'enfoncer dans les bois, à vivre avec les barbares, afin de donner un continent à l'Église et à la France, il l'a apprécié comme il convenait. Sa forme même, pour avoir moins de charme peut-être que celle de Garneau, pour être moins séduisante au premier abord, a une tenue sobre et grave et majestueuse, qui l'apparente aux œuvres classiques. Mais pourquoi parler de choisir ? Il y a place, dans notre estime et notre admiration, pour ces deux magnifiques synthèses de notre existence nationale. Elles ne font pas double emploi. Elles se complètent plutôt l'une l'autre ; elles se rencontrent dans un commun amour de la race (1921, 190-191).

D'Arles montre bien ici sa préférence pour une histoire édifiante à la Ferland, qui appuie sur « le caractère foncièrement religieux de notre civilisation », sur le fait que l'entreprise de colonisation française en Amérique visait à « donner un continent à l'Église et à la France » (dans cet ordre), bref, sur ce qui est la « vérité » à ses yeux. Mais cela ne l'empêche pas de reconnaître la grande valeur de l'œuvre de Garneau, ce qui l'amène à soutenir l'idée, auparavant énoncée par Chauveau, que les deux œuvres sont plutôt complémentaires que concurrentes.

Le critique est l'un des derniers de notre corpus à présenter ouvertement les œuvres de Garneau et de Ferland comme complémentaires. Ce phénomène est peut-être dû au fait que Groulx et Chapais, au début des années 1920, ont déjà commencé à faire la promotion, dans leurs séries de conférences, d'idées semblables à celles de Ferland quant au rôle de la Providence et de l'Église dans l'histoire canadienne, reléguant ainsi à l'arrière-plan historiographique leur prédécesseur. Celui-ci bénéficie malgré tout d'une bonne réputation d'historien jusqu'à la fin de la période⁷².

En conséquence, le jugement sur la philosophie historique de Garneau prend plutôt, chez bon nombre de ceux qui s'intéressent au sujet, la forme même qu'il avait dans la biographie écrite par Casgrain, c'est-à-dire qu'il déplore le manque d'accent mis dans l'*Histoire* sur les réalisations de l'Église sans chercher à discréditer l'œuvre dans son ensemble. Chapais adhère d'ailleurs à la pensée du premier biographe de Garneau sur cette question :

On a pu exprimer le regret que l'idée, la préoccupation religieuse n'y [dans l'*Histoire*] aient pas été assez accentuées ; qu'il [Garneau] n'ait pas suffisamment mis en lumière la mission providentielle du Canada français ; que l'amour de l'Église dont il était cependant le fils respectueux, [sic] ne se soit pas vraiment confondu chez lui avec l'amour de la patrie, dans cette

⁷² Par exemple, le père rédemptoriste Samuel Baillargeon déclare, dans *Littérature canadienne française* (1959) et en s'appuyant sur le jugement de Jules Léger, que le *Cours d'histoire du Canada* de Ferland est « le monument le plus solide [sic] que nous ayons sur les années françaises de la colonie » (93).

fusion intime qui est l'essence même du patriotisme canadien. M. l'abbé Casgrain, au cours de la biographie si sympathique qu'il a consacrée à notre historien, a signalé cette lacune. M. Moreau, dans son article du *Correspondant*, lui avait aussi adressé sur ce point d'amicales critiques (1926, 22).

Au-delà de simplement noter la lacune, et peut-être d'atténuer les critiques qu'elle a values à Garneau de son vivant, comme le fait Chapais en parlant des « amicales » critiques de Moreau, ceux qui se penchent sur ce manque de l'*Histoire* tentent aussi de le justifier et d'en minimiser l'importance. C'est de cette manière qu'agit notamment un Gustave Lanctot qui, bien que de sympathie libérale, reproche aussi à Garneau d'avoir négligé la dimension religieuse de l'histoire canadienne dans son œuvre :

Ce qui est vrai, c'est que notre historien, réagissant contre Charlevoix, a lui-même dépassé le but contraire. Tandis que le père jésuite relatait l'histoire ecclésiastique, Garneau voulait écrire l'histoire laïque, c'est-à-dire militaire et politique. Il en résulte que là où Charlevoix exagère en un pieux bavardage. Garneau se montre trop sobre, et souvent parcimonieux. Dans sa brièveté, il ne rend justice, entre autres, ni à l'œuvre, aussi importante que magnifique, des missions jésuites, ni au merveilleux geste de croisade que fut la fondation de Montréal. Ici sa formation lui a certainement fait commettre une erreur d'omission. Mais d'autre part, il convient de s'en souvenir, en maintes occasions, ce libéral, dont se sont effrayés les gens de peu de foi, rendu [sic] témoignage, avec une chaleureuse sincérité, au rôle éducationnel et social du clergé canadien. À une époque où Papineau avait mis à la mode le scepticisme religieux, c'est lui, ce libéral, qui a le premier formulé la saine doctrine à la base de l'histoire des Canadiens de « l'alliance intime qui existe entre leur religion, leurs lois et leur nationalité. » S'il était besoin, cette seule phrase suffirait à établir la qualité du libéralisme de Garneau (1925, 31).

Lanctot, ici, excuse la quasi-absence de la dimension religieuse dans l'*Histoire* en affirmant que cette dernière est en quelque sorte une réaction aux histoires catholiques qui la précèdent⁷³ et minimise le problème qu'est cette absence en affirmant que Garneau a parfois rendu hommage au travail de l'Église au Canada, notamment sur le plan de l'éducation. À ce propos, il se serait sûrement trouvé en désaccord avec Moreau qui, parmi les « amicales critiques » (pour emprunter le mot de Chapais) qu'il formulait à l'endroit de Garneau, considérait comme « de l'injustice et de l'ingratitude » les « reproches » (Moreau,

⁷³ À Charlevoix, qui est le seul exemple d'historien religieux nommé par Lanctot dans sa conférence en 1925, l'archiviste ajoute « Sagard, Du Creux, les auteurs des *Relations* [et] Le Clercq » dans son ouvrage de l'année suivante (1926, 163).

1854, 368) que faisait l'historien canadien à l'enseignement prodigué par le clergé sous le régime français.

Plus tard, lorsqu'Émile Chartier s'exprime sur la question de la philosophie laïque et des manques religieux de l'œuvre garnélienne, l'influence des principaux discours antérieurs œuvrant à minimiser les problèmes découlant de ces traits est claire :

l'histoire militaire et politique ou histoire civile remplace chez lui [Garneau] l'histoire religieuse ou ecclésiastique. Celle-ci était presque la seule pourtant qu'eussent pratiquée ses prédécesseurs. Il lui est même arrivé ici d'exagérer dans le sens contraire au leur. Sans doute, il rend hommage au clergé d'avoir produit « l'alliance intime qui existe (pour les Canadiens français) entre leur religion, leurs lois et leur nationalité ». Mais il a diminué outre mesure l'exposé des missions et croisades pieuses qui ont provoqué la fondation de nos trois centres principaux, Québec, Montréal, les Trois-Rivières.

Malgré les lacunes d'ordre social, économique ou religieux, qui la rendent incomplète, l'*Histoire* de Garneau est celle qui fournit l'idée la plus exacte de notre évolution nationale. D'autres, M. George Goyau en tête, ont développé le chapitre de notre vie religieuse ; ou, comme l'honorable Thomas Chapais, celui de notre situation économique ; ou encore, comme l'abbé Lionel Groulx, celui de nos conditions sociales. Mais, telle quelle, l'*Histoire* de Garneau est la meilleure vue d'ensemble qu'on ait encore jetée sur le pays canadien (1941, 86-87).

Essentiellement, Charland offre ici un condensé des discours atténuants de Casgrain, de Chauveau et de Lanctot. Au premier, il emprunte l'idée des lacunes conséquentes de la philosophie historique de Garneau, qui ont permis à l'auteur de *F. X. Garneau* d'éviter de condamner cette dernière. Du second, il retient le concept de l'*Histoire* réagissant aux histoires catholiques, qui justifie le point de vue philosophique qu'adopte Garneau. Toujours comme Lanctot, il présente aussi un exemple d'hommage rendu au clergé par Garneau dans l'objectif d'atténuer le constat des manques de l'œuvre d'un point de vue historique catholique. Puis, à la manière du troisième, il présente différents historiens susceptibles de combler les lacunes de l'*Histoire*. Finalement, il rappelle que malgré ses lacunes, l'*Histoire* est toujours, près d'un siècle après sa parution « la meilleure vue d'ensemble qu'on ait encore jetée sur le pays canadien », niant ainsi que la quasi-absence du point de vue religieux dans l'œuvre en mine significativement la valeur. Pour ce qui est de concilier préservation du prestige de l'historien, philosophie laïque de l'histoire, critique

des manques de l'œuvre garnélienne et affirmation du clériconationalisme de Garneau, il est difficile de faire plus efficace en à peine deux paragraphes.

Le propos de Charland amène à un sommet la défense de la philosophie laïque de l'*Histoire* à une époque qui aspire davantage à une histoire édifiante. Cette stratégie discursive perd toutefois beaucoup de sa pertinence après 1944 : cette année-là, se rendant aux souhaits des historiens préconisant une histoire catholique, Hector Garneau présente une huitième édition de l'*Histoire* qui refonde l'œuvre de son grand-père sur le texte plus orthodoxe d'un point de vue religieux de la quatrième édition. Le petit-fils de l'historien ajoute également à celle-ci de nombreux passages soulignant tant clairement que positivement le rôle de l'Église dans l'histoire canadienne. À la suite de la parution de cette édition, la philosophie historique de Garneau cesse d'alimenter la discussion jusqu'à la fin de la période.

Justifier le libéralisme de Garneau sans miner son conservatisme catholique

Dans son introduction de la cinquième édition de l'*Histoire*, Hector, en plus de rappeler les sources d'inspiration de son grand-père et la nature politique et laïque de la philosophie de l'*Histoire*, remet aussi sur le tapis des éléments de l'idéologie de son grand-père auxquels les nationalistes catholiques conservateurs ne peuvent adhérer. Parmi ceux-ci se retrouvent notamment « les intérêts supérieurs de l'État et la prédominance qui revient au pouvoir civil » (Garneau, 1913, XXXVI) qu'Hector détecte chez son aïeul, mais aussi la critique que fait le grand-père de l'interdiction d'émigrer en Nouvelle-France qui frappe les huguenots au XVII^e siècle et le portrait plutôt critique qu'hagiographique que l'historien trace de Mgr de Laval.

Parce que les positions de Garneau sur ces différentes questions sont intenables pour les partisans d'une idéologie s'inspirant de l'ultramontanisme, ces derniers se retrouvent en quelque sorte obligés de dénoncer les erreurs de l'historien. Mais d'un autre côté, ils doivent simultanément éviter, en désignant ces différents problèmes, de miner l'idée que l'historien national était un conservateur catholique. Dans cette mesure, ils doivent donc désigner les erreurs de doctrine de l'historien tout en trouvant une façon de les justifier. C'est donc cette stratégie en deux points que nous allons aborder dans les prochaines pages, en commençant par la part plus « offensive » de ce discours.

Dans un contexte où ils veulent éviter de trop écorcher l'image de Garneau, les conservateurs catholiques adoptent, pour dénoncer les positions de l'historien, une stratégie discursive rappelant celle de certains ultramontains plus tardifs de la première période, en ce sens qu'ils cherchent davantage à mettre en garde le lecteur contre les erreurs de Garneau par un discours argumenté circonscrivant les problèmes plutôt que de tenter de discréditer l'œuvre dans son ensemble par une montée en chaire.

Parmi ceux qui adoptent cette stratégie se retrouve notamment Henri d'Arles, qui diffère d'opinion avec Garneau sur la question des huguenots. Pour d'Arles, la croyance de l'historien selon laquelle l'immigration protestante en Nouvelle-France aurait favorisé la résistance de la colonie contre ses voisines anglaises est erronée, car elle ne tient pas compte des dissensions que la mixité religieuse aurait amenées et de l'affaiblissement de la colonie qui en aurait résulté. Dans cette logique, d'Arles soutient que les huguenots de Nouvelle-France auraient eu tendance à se montrer plus sympathiques aux colonies anglaises protestantes qu'à leur mère patrie catholique. À l'appui de cette idée, il propose l'exemple de la prise de Québec par les frères Kirke, puis affirme :

Les laisser [les huguenots] s'implanter dans une colonie naissante eût été un moyen infaillible d'étouffer celle-ci au berceau. Ce qui divise, bien autrement que la langue, c'est la croyance [...]. Richelieu et Louis XIV ont donc agi le plus sagement en prémunissant notre race contre ces éléments de discorde éternelle, et en n'y laissant pas s'introduire ce que l'on appelle des « métèques », c'est-à-dire des demi-français [sic] qui, au lieu de servir les intérêts de la mère-patrie [sic] en ces milieux, se fussent très probablement, et même sûrement, ligüés contre elle dans ses luttes avec l'Angleterre pour la possession [sic] du Canada (1921, 113-114).

Le discours de D'Arles rappelle celui de Sax qui, lors de la première réception (21 novembre 1845, 2), présente sensiblement les mêmes arguments. Par contre, contrairement à ce dernier, jamais d'Arles ne remet en question, même implicitement, la croyance catholique de Garneau, ce qui montre bien que son but est davantage de corriger le propos de l'historien que de dénoncer l'œuvre.

Sur ce point, le propos de D'Arles a une certaine influence ; c'est sur lui que s'appuient les Sœurs de Saint-Anne pour traiter de la question dans leur *Précis d'histoire des littératures française, canadienne-française, étrangère et ancienne* (1925, 189). Georges Robitaille le cite également en se montrant d'accord avec lui dans son article du *Canada français* de mars 1925. Et sans le citer, d'autres abondent sensiblement dans le même sens que d'Arles sur la question des huguenots, qu'il s'agisse de Thomas Chapais⁷⁴, d'Émile Chartier, qui qualifie d'« erreur » la position de Garneau sur le sujet (1941, 85) ou de Guy Frégault, qui note que « [Garneau] n'a pas saisi davantage la haute sagesse politique qu'il y avait à exclure les huguenots de la Nouvelle-France » (mars 1945, 13).

Les conservateurs catholiques ne peuvent non plus faire autrement que de se montrer en désaccord avec les deux Garneau sur la question de la séparation des pouvoirs de l'Église et de l'État, et surtout sur la logique selon laquelle le temporel aurait prédominance sur le spirituel. Henri d'Arles, qui constate qu'en cas de confrontation entre les pouvoirs

⁷⁴ « [C]ette politique [interdire l'émigration en Nouvelle-France aux huguenots] était sage. Elle assura l'unité religieuse de la Nouvelle-France. Et l'unité religieuse est la plus grande force, le plus grand bienfait dont puisse jouir une nation, parce qu'elle réunit toutes les âmes en un infrangible faisceau » (Chapais, 1926, 23).

temporels et spirituels, « l'historien penche toujours du côté de l'autorité civile » (1921, 114), Camille Roy (1918, 37) et Samuel Baillargeon (1957, 86) abondent notamment en ce sens.

Sur cette question, l'argumentaire est mieux développé du côté de Georges Robitaille, qui discute longuement de la séparation des pouvoirs de l'Église et de l'État dans ses articles sur l'*Histoire* : « La thèse certaine en ces matières, [...] c'est que et l'Église et l'État sont des sociétés parfaites, chacune en son ordre. Or une société parfaite ne doit pas être dominée par une autre. Il n'y a donc pas de "prédominance" de la société ou du pouvoir civil » (mars 1925, 515). Cela établi, il s'empresse de citer, dans une note de bas de page, « la puissante conférence de Mgr Pâquet, intitulée *Prééminence de l'Église sur l'État* » (Robitaille, mars 1925, 516), qui explique, dans un argumentaire en quatre points, que « le pouvoir civil ne peut absolument rien par lui-même dans les questions d'ordre surnaturel et spirituel », que « dans le cas d'un conflit entre le bien spirituel et le bien temporel, le bien spirituel doit être préféré », que « dans un différent [sic] politico-religieux, c'est à l'Église qu'il appartient de décider si l'objet en litige fait partie de son domaine » et que « dans les matières mixtes, l'État doit s'abstenir d'édicter quoi que ce soit, [sic] sans prendre l'avis du pouvoir ecclésiastique » (516). Ce discours peut paraître contradictoire, dans la mesure où après avoir énoncé l'indépendance des deux sphères de pouvoir, Robitaille accorde la prédominance au spirituel en cas de conflit. Malgré cela, cette position n'est pas inhabituelle à l'époque, et elle montre bien l'influence qu'a alors encore l'idéologie ultramontaine à ce moment.

Les critiques que Garneau ose contre Mgr de Laval, la sainte figure historique canadienne par excellence pour les conservateurs catholiques, ne peuvent non plus être

passées sous silence. Sur ce sujet, Georges Robitaille se montre encore une fois loquace dans deux articles intitulés *Mgr de Laval et ses historiens* (parties I et II, parues dans *Le Canada français* en mars et en avril 1927, respectivement). Dans ceux-ci, il démontre que contrairement à ce qu'affirme Gustave Lanctot (qui cherche à défendre Garneau sur ce point), François-Xavier Garneau a jugé plus durement Mgr de Laval dans son œuvre que l'abbé Étienne Faillon⁷⁵ dans les siennes. Le tout constitue une longue démonstration, citations des deux auteurs à l'appui, qui mène Robitaille à constater qu'à la lecture de la cinquième édition de l'*Histoire*, «vous vous dites que M. de Laval était rempli d'imperfections, et même de graves défauts. Sans compter que l'œuvre de l'évêque n'y paraît pas. Dans notre historien national [sic], M. de Pétrée est un personnage de second plan, dont l'action est trop souvent étrange. Rien n'avertit le lecteur qu'il a joué un grand rôle, qu'il a été un maître architecte » (avril 1927, 550), ce que déplore bien sûr l'abbé.

Toutefois, même le niveau de détail du discours de Robitaille à ce sujet n'arrive pas à la cheville de celui de la série de cinq articles (66 pages au total) de l'abbé Napoléon Morissette intitulée *En marge des nouvelles éditions de Garneau* et aussi publiée aussi dans le *Canada français* entre avril 1929 et janvier 1930⁷⁶. Dans celle-ci, le professeur d'histoire du Séminaire de Québec s'intéresse lui aussi au traitement que réserve Garneau au célèbre évêque. Avouant s'exprimer à la suite de l'abbé Robitaille, Morissette prétend que François-Xavier Garneau, en dressant le portrait du premier évêque de Nouvelle-France,

⁷⁵ Tel que mentionné plus tôt, l'abbé Étienne Faillon, membre des Sulpiciens, qui possèdent la seigneurie de l'Île-de-Montréal jusqu'en 1859, tendait à mettre en valeur, dans ses différentes œuvres sur l'histoire de la Nouvelle-France, les autorités religieuses (sulpiciennes) de Montréal au détriment de celles de Québec. Il donne donc le beau rôle au sulpicien Queylus et dresse un portrait particulièrement dépréciatif de Mgr de Laval dans son récit du conflit ayant opposé, en 1659, les deux ecclésiastiques quant à savoir lequel des deux détenait la suprématie hiérarchique sur l'autre.

⁷⁶ Les cinq parties paraissent respectivement en avril 1929, en mai 1929, en septembre 1929, en décembre 1929 et en janvier 1930.

« a fortement exagéré ses défauts ou ses imperfections, et [...] a mesquinement laissé dans l'ombre ses qualités essentielles et ses plus beaux titres de gloire » (mai 1929, 586). Dès lors, Morissette contredit, en s'appuyant sur différentes études portant sur Monseigneur de Laval, toutes les affirmations critiques de l'évêque énoncées par Garneau. Tous les sujets y passent : relations tendues avec les autres membres du clergé, rapports conflictuels avec les gouverneurs, conduite répréhensible dans le contexte de la querelle sur la vente d'eau-de-vie aux Autochtones, rien n'échappe à l'examen mené par Morissette.

Les différents constats sur les questions des huguenots, de la séparation de l'Église et de l'État et du caractère de Mgr de Laval que nous venons de soulever ont tous un potentiel désacralisant pour un mythe national mettant de l'avant un éthos nationaliste catholique. Si l'*Histoire* n'avait pas été l'œuvre majeure qu'elle est toujours à l'époque, il aurait sans doute pu être possible pour le clergé de passer sa cinquième édition sous silence et de la laisser sombrer dans l'oubli en continuant de se référer aux deux éditions précédentes, et ce d'autant plus que l'œuvre est éditée en France et non au Québec. Or, comme l'*Histoire* est encore l'ouvrage historique incontournable à l'époque, il est impensable de passer outre ses éditions courantes. Dans cette mesure, les promoteurs d'un Garneau appelant les Canadiens à être « fidèles à eux-mêmes » doivent trouver le moyen, tout en relevant les erreurs de Garneau, de minimiser et d'excuser les différents écarts doctrinaux de l'historien afin de maintenir la réputation d'orthodoxie catholique de l'homme et de l'œuvre. Pour ce faire, la principale stratégie discursive sera d'attribuer les écarts de Garneau à des causes autres que l'anticléricalisme.

C'est dans cette logique qu'Henri d'Arles loue le caractère de l'historien avant de proposer une excuse de la position de celui-ci sur la question des huguenots : il dit en effet

que « l'âme, pourtant si noble, de Garneau [...] fut la dupe du nombre » (1921, 112). Comprendons ici que selon l'auteur de *Nos historiens*, Garneau s'est laissé bernier par les chimères de l'avantage numérique et industriel (ou du moins par l'atténuation du désavantage) qu'une immigration des huguenots en Nouvelle-France aurait pu donner à cette dernière sur les colonies anglaises. Ce faisant, l'historien néglige d'autres facteurs d'importance et potentiellement nuisibles tels que les tensions religieuses qui auraient résulté d'une cohabitation des deux religions. D'Arles, en reconnaissant ici ouvertement l'erreur d'analyse de Garneau, évite tout de même de l'attribuer à ce que certains ont auparavant considéré comme de l'hostilité pour la religion catholique. Cela vient assurément amoindrir la gravité de la faute d'un point de vue religieux.

Vingt ans plus tard, Monseigneur Émile Chartier, partant de l'idée, vue plus tôt, que les auteurs ayant inspiré l'historien l'ont poussé à affirmer que les Canadiens luttent pour défendre « la religion, la langue, les institutions nationales » (1941, 84), constate peu après que « quiconque s'oppose à la satisfaction, par les moyens légitimes, des trois ambitions canadiennes-françaises éveille l'antipathie de Garneau » (1941, 85). Il précise qu'en conséquence, « pour Garneau, des considérations politiques d'importance momentanée — et c'était les seules en jeu, d'après lui, dans la question des huguenots comme dans celle du théocratisme — ne devaient pas paralyser des aspirations nationales aux répercussions infinies » (1941, 86). Selon Chartier, l'auteur de l'*Histoire* dénonce donc l'interdiction d'émigration des huguenots en Nouvelle-France parce qu'elle lui apparaît comme une solution à un problème temporaire (les tensions religieuses) dont les effets sont aussi disproportionnés face au mal que durables et négatifs pour les Canadiens français. Autrement dit, si l'historien a adopté cette position, c'est parce qu'il juge qu'elle a

ultimement nui au développement de la colonie, et donc à la perpétuation à long terme en sol canadien des valeurs traditionnelles (religion, langue, institutions). Selon ce point de vue, l'historien, s'il a erré, l'a du moins fait dans l'objectif de défendre les valeurs canadiennes traditionnelles et non par antipathie pour le clergé.

Le gallicanisme⁷⁷ de Garneau est aussi parfois invoqué pour motiver les prises de position de ce dernier sur les questions religieuses, et plus particulièrement sur la question de la séparation des pouvoirs spirituel et temporel. Si cet argument échoue à démontrer l'orthodoxie catholique conservatrice de l'historien, du moins le présente-t-il comme catholique. Ceci dit, le rappel du gallicanisme de l'auteur de l'*Histoire* est occasionnellement accompagné d'un rappel de la nature des divers maîtres à penser de l'historien et de la pensée ambiante à l'époque de la production de son œuvre, ce qui contribue à excuser l'historien, qui apparaît alors avoir adhéré un peu malgré lui à cette idéologie. C'est notamment le cas chez Henri Bourassa :

Ce qui laisse moins de doute, ce sont les tendances gallicanes de Garneau. [Bourassa cite ensuite Hector expliquant que Garneau croyait à la prédominance de l'État sur l'Église, et qu'il se trouve ainsi en accord avec plusieurs personnages historiques].

Voilà assurément une compagnie fort mêlée. Quelques-uns de ces personnages seraient assez étonnés de se voir ainsi réunis, sur les bords du Saint-Laurent. Je doute fort que Saint Louis, Richelieu, et même Louis XIV, fussent prêts à cautionner Philippe le Bel, ou à trouver que Mgr de Laval avait tort de vouloir empêcher M. d'Auvagour d'enivrer les Sauvages, ou même à accepter toutes les opinions de François-Xavier Garneau.

Sur ce point, la piété filiale a manifestement égaré le jugement de M. Hector Garneau. Il aurait été mieux inspiré s'il avait rappelé que les idées gallicanes avaient pénétré quelque peu au Canada — pas trop, heureusement — et qu'elles dominaient plusieurs des contemporains de Garneau. Lafontaine en était imprégné. Cartier, dans la mesure où les idées abstraites l'atteignaient, n'y échappa point (27 novembre 1913, 1).

Par ailleurs, il est aussi possible de remarquer, à la lecture des divers critiques ultramontains, que les stratégies exploitées par Casgrain afin d'excuser les écarts religieux

⁷⁷ Le gallicanisme est une doctrine religieuse qui tend à limiter au seul champ spirituel le pouvoir du pape, et qui tend à mettre sous l'autorité de l'État les décisions religieuses. Sur ce plan, il est à l'opposé de l'ultramontanisme.

de Garneau sont toujours employées : le fait que les fautes de l'historien sont dorénavant plus ouvertement exposées n'altère en rien leur efficacité. Thomas Chapais le prouve d'ailleurs en récupérant tel quel un passage du discours de l'abbé :

Dans une lettre à M. Moreau, il fit observer que « ce n'était pas sans de graves motifs qu'il avait adopté dans toute sa force le principe de la liberté de conscience. » Et il ajoutait : « En effet sans ce principe protecteur, où les catholiques en seraient-ils dans L'Amérique du Nord avec les huit-dixièmes [sic] de la population protestante et des gouvernements partant protestants ? » Commentant ce passage, M. l'abbé Casgrain fait cette remarque : « L'erreur de M. Garneau n'est pas d'avoir invoqué le principe de la liberté de conscience, mais de l'avoir affirmé d'une manière absolue et non comme d'une utilité relative. S'il avait eu le soin de faire cette distinction, et de sauvegarder ainsi les droits de la vérité, il n'aurait pas eu à essuyer les vives critiques dont il a été l'objet » (1926, 23).

Une quinzaine d'années plus tard, Chartier invoque lui aussi ce « principe de tolérance » (1941, 85) et reproduit cette citation de la lettre de Garneau à Moreau afin d'écarter à son tour l'idée que l'historien laissait parler son anticléricalisme en professant de tels principes.

Pour sa part, Guy Frégault, après avoir concédé que la position de Garneau sur la question des huguenots s'expliquait par l'« excès de générosité » et le « libéralisme sentimental » (1945, 12-13) de l'historien, soutient que « sous le régime britannique, lorsque ce ne sera plus aux huguenots, mais aux catholiques que l'on se disposera à nier la liberté de conscience, il [Garneau] prendra la défense des catholiques canadiens. Il le fera par tolérance, par haine du fanatisme » (1945, 13). Bref, si Garneau défend à un moment des huguenots contre l'oppression catholique, cela ne l'empêche pas plus loin de faire de même pour des catholiques contre la persécution protestante. Présentée dans l'esprit du passage de la lettre de Garneau à Moreau reproduite par Casgrain où l'historien dit que « [c]'est en blâmant tous les actes dus à l'exclusion que l'on désarme les préjugés et que l'on peut espérer de voir exister une liberté qui fait la sauvegarde du catholicisme dans le Nouveau-Monde » (Casgrain, 1866, 74), la position de Garneau relève de nouveau d'autre chose que de l'anticléricalisme.

Le rappel de l'éducation autodidacte de l'historien est aussi emprunté à Casgrain pour excuser Garneau. Le fait que ce dernier ait été « [o]bligé de se faire à lui-même son éducation classique et philosophique » (Roy, 1918, 36) s'est avéré utile à Camille Roy, comme nous l'avons vu, pour défendre le fait que Garneau s'est laissé inspirer par certains auteurs jugés hostiles au catholicisme. Mais du même souffle, le critique s'en sert aussi pour excuser certaines positions idéologiques de l'historien en affirmant que c'est pour cela qu'« [i]l [Garneau] n'a pas toujours assez bien compris le rôle joué par le clergé dans notre histoire, et les conditions très spéciales dans lesquelles s'est souvent produite l'intervention de l'Église, notamment de Mgr de Laval, dans la politique de la colonie » (1918, 37). Roy atténue ensuite davantage son reproche en expliquant qu'il n'a que peu de poids face à l'importance de l'œuvre : « si l'on oublie ces défauts pour ne se souvenir que de l'ensemble, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un tel monument n'a pu être conçu et exécuté que par un grand esprit (1918, 37). Cela évoque sans contredire les « taches inaptes à obscurcir le monument de granit » qu'est l'*Histoire*, pour paraphraser Casgrain (1866, 129).

D'autres, toujours en s'appuyant sur Casgrain, défendent Garneau sur le plan idéologique en soutenant qu'aussi contestables que certaines de ses positions religieuses aient pu être, il s'en est amendé en soumettant la troisième édition de son œuvre à la révision ecclésiastique. Comme nous l'avons dit plus tôt, Robitaille (mars 1925, 518) est du nombre, tout comme l'est l'abbé Armand Yon, qui, en citant Casgrain comme sa source, affirme que « désireux de faire disparaître toute équivoque, Garneau soumit le texte de 1859 à l'approbation d'un "ecclésiastique compétent" » (1945, 108).

Certains ne sont pas entièrement convaincus par cet argument, à preuve d'Arles, qui, rejetant les « admirations vagues » qui « ont leur source dans l'ignorance réelle de ce dont on parle » (1921, 84), relit attentivement l'œuvre de Garneau. Sa relecture le mène à remarquer (sans faire directement référence à l'affirmation de Casgrain) que le repentir de Garneau dans la 3^e édition de son œuvre sur la question des huguenots n'est pas aussi absolu qu'il y paraît : « [c]ette idée a subi des atténuations dans sa troisième édition [...] mais elle n'a pas disparu, car avec elle se fut écroulé tout un système, et le sacrifice eût été trop grand [...] l'idée reste quand même, discrète, voilée, et elle se fait jour chaque fois que l'occasion se présente » (1921, 110-111). Ce constat contient toutefois en lui-même des éléments permettant en partie d'excuser l'historien, tout d'abord parce que d'Arles affirme que des atténuations ont bel et bien été apportées par Garneau, et ensuite parce qu'il juge que cette position de l'historien structure l'œuvre de ce dernier, et qu'elle est donc impossible à éliminer complètement sans en affaiblir les fondements. Il faut sans doute, dans ce propos, voir un rappel du « choix de la liberté de conscience » érigé en principe par Garneau dans son *Histoire* et sans lequel il n'aurait pas eu la crédibilité nécessaire pour reprocher aux Anglais les mesures condamnables qu'ils adoptent après la conquête.

Plus intéressant encore, ce rappel du repentir de Garneau tel que présenté par Casgrain ouvre toute grande la porte à ce qui est encore ici l'argument le plus efficace pour préserver intacte l'image d'un Garneau nationaliste et pieux, à savoir d'accabler Hector, le responsable du retour de la pensée garnélienne « faussée », pour son choix éditorial.

Les salves contre Hector ne sont pas longues à venir après la parution de la cinquième édition de l'*Histoire*. L'encre de celle-ci est en effet à peine sèche que le bibliothécaire et

historien s'attire ses premiers reproches pour son choix éditorial. Ceux-ci lui viennent d'Henri Bourassa et paraissent dans *Le Devoir* du 27 novembre 1913 :

il convient de féliciter M. Hector Garneau d'avoir ajouté à la nouvelle édition une foule de notes et de références qui permettent de contrôler le récit et les opinions de l'historien. On n'en saurait dire autant des passages supprimés par F. X. Garneau et rétablis par son petit-fils. À première vue, il me semble qu'il eût été plus judicieux de s'en tenir au jugement porté par l'auteur lui-même, après qu'il eut mûri et complété son œuvre (1).

C'est là le début d'une tendance lourde qui contribue fortement à excuser le grand-père Garneau pour les éléments jugés inacceptables d'un point de vue catholique qui se retrouvent non seulement dans la cinquième, mais également dans les sixième (1920) et septième (1928) éditions de l'œuvre qui, comme le précise Hector Garneau dans une lettre envoyée au *Canada français* en mai 1929 (609), ne sont que des réimpressions de la cinquième. Pour la plus grande détresse du petit-fils de l'historien national, sans doute, à peu près tous les principaux commentateurs conservateurs de l'œuvre garnélienne des années 1920 et 1930 l'accusent à mots couverts d'avoir en quelque sorte « trahi » son grand-père. C'est d'abord Henri d'Arles qui prend le relais de Bourassa en se montrant bien plus sévère que le journaliste-politicien :

[E]n 1859, Garneau donnait une troisième édition [de son œuvre], revue et corrigée, qui ne va pas cependant au delà [sic] de 1840. Cette édition-ci est la dernière que Garneau devait publier. Elle est sensiblement plus complète que les précédentes, non par le cadre, qui est resté le même, ni par le nombre des périodes qu'elle couvre, mais par les documents nouveaux que l'auteur y a fait entrer ; elle est surtout plus parfaite, tant au point de vue des correctifs considérables apportés aux idées qu'à celui de la forme. C'est là qu'il faut chercher la vraie pensée de l'historien. Recourir à la première édition sous prétexte d'y trouver sa « pensée intégrale », ainsi que s'exprime M. Hector Garneau, est, selon nous, faire grand tort à sa mémoire. Et j'ai entendu des hommes graves caractériser très sévèrement le procédé tout-à-fait [sic] arbitraire que son petit-fils a adopté, en ré-insérant [sic] de longs passages que l'historien avait manifestement désavoués. C'est en pleine conscience, en toute liberté d'âme, sans subir de pression d'aucune sorte, que François-Xavier Garneau, mieux éclairé, guidé par les judicieuses critiques dont ses deux premières éditions avaient été l'objet, de la part d'hommes qui ne lui voulaient que du bien, avait réformé certaines thèses risquées, éliminé de son travail primitif des pages qui en amoindrissaient le mérite. Et alors de quel droit venir rétablir ces textes, comme si l'auteur, en les élaguant, eût cédé à une contrainte, et que sa volonté eût été violente ? De quel droit, alors que c'est toujours la forme de cette troisième édition que M. Hector Garneau préfère et suit, comme étant plus achevée, revient-il à la première chaque fois que des principes scabreux, mis de côté plus tard par l'auteur même, sont énoncés ? Est-ce là faire œuvre loyale d'éditeur ? Et non seulement ces textes répudiés sont restitués, mais de copieuses notes, puisées dans des historiens libres-penseurs, viennent

amplifier et corroborer ces opinions absolument inadmissibles en saine philosophie historique (1921, 96-97).

Lisons entre les lignes : selon d'Arles, que François-Xavier ait erré dans sa pensée n'est pas douteux ; mais celui-ci, malgré les constats faits précédemment en ce qui a trait à la question des huguenots, s'est amendé, selon l'interprétation (et non pas la démonstration) de D'Arles, « en pleine conscience, en toute liberté d'âme, sans subir de pression d'aucune sorte » et a modifié son propos. Dans cette mesure, le véritable responsable de la présence d'éléments litigieux dans la nouvelle édition de l'*Histoire* est sans contredit Hector, qui ramène sur la place publique en les faisant faussement passer pour la véritable pensée de l'historien des propos que ce dernier avait reniés. Plus accablant encore : non content d'avoir sali la mémoire de son grand-père, Hector renchérit sur les propos litigieux de ce dernier en cherchant fallacieusement à les valider à l'aide de citations d'écrivains d'une crédibilité discutable.

D'Arles fait donc tout ce qu'il peut pour dénoncer ce qu'il semble considérer comme une trahison de François-Xavier Garneau par son petit-fils. C'est aussi ce que fait Georges Robitaille, comme nous l'avons précédemment laissé entendre, dans sa série d'articles publiés au milieu des années 1920 dans le *Canada français*, et plus particulièrement dans les deux parties de « L'*Histoire du Canada* par Hector Garneau ». Le blâme débute avec une subtile remise en valeur de la foi catholique du grand-père doublée d'une dénonciation du choix éditorial du fils d'Alfred Garneau : « Si le grand-père lui-même a fait disparaître certains passages, parce qu'il les croyait sans doute de nature à blesser la vérité catholique, le petit-fils a-t-il le droit de ne pas respecter ces décisions ? Et c'est ce qui est arrivé, si l'on en croit J.-O. Chauveau » (mars 1925, 517). S'ensuit une citation de la biographie de Garneau écrite par Chauveau dans laquelle ce dernier affirme que l'historien s'est amendé

sur plusieurs points dans la troisième édition de son œuvre. Puis, Robitaille enchaîne avec quelques exemples qui tendent à démontrer la réalité de cette affirmation. Ainsi, après avoir effectué la comparaison de la troisième édition d'un passage à celle des deux premières, il juge : « Vous constatez que Garneau est plus modéré, moins sympathique aux protestants, qu'à tout le moins il ne veut plus écrire sans raison des choses désobligeantes pour les catholiques » (mars 1925, 519). De tels exemples contribuent à rétablir la réputation religieuse de Garneau face aux problèmes de la nouvelle édition de son œuvre, mais ils ne sont surtout qu'un préambule pour en arriver au véritable but de ce passage, à savoir dénoncer le rétablissement par Hector du texte des deux premières éditions de l'œuvre dans la cinquième :

Dans quel esprit M. Hector Garneau vient-il rétablir l'ancien texte ? Est-ce par crainte « de perpétuer des erreurs ou des lacunes et d'ignorer les résultats nouvellement acquis ? » Il ne nous semble pas. Est-ce plutôt « pour faire acte de loyauté et de réparation envers la mémoire de l'auteur », comme il l'écrit à la page XL de sa cinquième édition ? Vous ou moi nous écrivons une page injurieuse ou injuste à l'endroit des Protestants [sic] ou des Juifs, ou du moins très déplaisante pour eux ; on nous avertit, on nous convainc que nous avons eu tort, que ce serait mieux de faire disparaître ce passage ; faisant imprimer à nouveau, nous donnons raison à ceux qui nous ont éclairés : et ce serait faire acte de loyauté pour un de nos neveux de rétablir le texte que nous avons condamné ? Allons donc (519-520).

Dès lors, Robitaille fait pleuvoir les coups sur Hector. Un exemple de ces attaques : après avoir constaté que l'aïeul d'Hector, dans la troisième édition de son œuvre, « avait fait disparaître toutes ces phrases tendant à établir le libéralisme catholique en thèse » (522), Robitaille dénonce la manière dont Hector ramène le discours controversé de son grand-père, et surtout le fait que le petit-fils choisit d'ajouter une autre couche de polémique au discours de son ancêtre :

La troisième édition avait fait disparaître toutes ces phrases tendant à établir le libéralisme catholique en thèse. M. Hector Garneau rétablit tous ces passages, et quand il y a variante, il reprend le texte le plus offensant pour les catholiques. Pareil procédé est-il légitime dans une Histoire destinée à tous ? N'est-ce pas faire injure à la sincérité de l'ancêtre « fidèle jusqu'à la fin à sa foi catholique ! » [...]

Si encore M. Hector Garneau n'avait fait que reproduire ce que le grand-père avait écrit ! Mais avec quelle persévérance n'a-t-il pas remué les vieilles paperasses afin de prendre en faute le clergé

et de faire percer un peu partout ce qu'il appelle quelque part les idées libérales : entendez les idées libérales catholiques.

Lisons les appendices 91^e, 93^e et 94^e, ils tentent de renforcer la théorie du grand-père sur l'exclusion des protestants. À part l'abbé Casgrain, qui se place à un point de vue particulier, et Rameau de Saint-Père et quelques autres, les auteurs cités dans l'appendice 91^e nous semblent bien protestants, rationalistes ou libres penseurs. Que veulent toutes ces citations ? Nous faire admettre que les grands hommes de notre histoire se sont gravement trompés en protégeant la foi catholique des premiers colons, et sans doute ils ne se sont trompés que parce qu'ils appliquaient la thèse de l'Église à l'endroit de l'erreur protestante (mars 1925, 522-523).

Quelques années après Georges Robitaille, l'abbé Napoléon Morissette s'inscrit lui aussi dans cette tendance dans sa série de cinq articles intitulés « En marge des nouvelles éditions de Garneau ». D'entrée de jeu, il professe sa « solide adhésion au solide raisonnement de l'abbé Robitaille » (avril 1929, 554) dénonçant le fait qu'Hector ait choisi de reproduire le texte des deux premières éditions de l'œuvre de son grand-père.

En parallèle, il insiste sur le fait que François-Xavier Garneau avait modifié sa pensée dans la troisième édition de son œuvre, tantôt en parlant des « erreurs qu'il a lui-même admises et désavouées » (560), tantôt en rappelant « le but formel des changements introduits, par l'auteur lui-même ou au moins conformément à sa volonté expresse, dans sa troisième édition en 1859 : corriger ses premières appréciations en ce qu'elles avaient de plus agressif à l'égard du clergé et de Mgr de Laval » (564).

Cela établi, tout comme ses prédécesseurs, Morissette accable Hector Garneau pour son choix éditorial en s'interrogeant ouvertement à savoir si la « regrettable hostilité » à l'égard « du clergé en général, des Jésuites et de Mgr de Laval en particulier » dont fait preuve François-Xavier Garneau dans les deux premières éditions de son œuvre « ne serait [...] pas au fond le motif réel qui a déterminé M. Hector Garneau à reproduire le texte des deux premières éditions » (564). Bref, pour Morissette, le désir de revenir à la « pensée intégrale » de son grand-père annoncé par Hector dans son introduction est un prétexte, non seulement parce que François-Xavier Garneau a renié ce pan de sa pensée, mais aussi

parce que la « partialité évidente qui s'étale dans maintes notes et citations relatives à l'action du clergé, aux Jésuites et à Mgr de Laval, paraissent clairement s'inspirer d'un même état d'esprit » (564) hostile à ceux-ci et propre à Hector.

Morissette renchérit finalement sur ce point à la toute fin de son premier article en annonçant la teneur des quatre articles qui suivront : leur objectif sera non pas de présenter l'hostilité dont faisait preuve François-Xavier Garneau à l'endroit de Mgr de Laval dans les deux premières éditions de son œuvre, mais bien de dénoncer la surenchère que fait Hector sur ces portraits :

M. Hector Garneau n'a pas hésité à renchérit sur les jugements déjà trop sévères et injustes de son grand-père. Et il l'a fait par des affirmations gratuites et tendancieuses, par des citations de textes incomplets et trahissant, du coup, l'intention de leur auteur, enfin par des témoignages d'adversaires dont il fait étalage sans en peser la valeur critique. Ces jugements, où la partialité la plus criante le dispute à l'indigne mesquinerie des détails, courent impunément le monde avec le livre de M. Garneau depuis au-delà de quinze ans ! Il est grand temps de rétablir la vérité si nous ne voulons pas risquer de faire croire que notre silence est un aveu et que nous acceptons le verdict d'un audacieux détracteur (566-567).

Toutes ces attaques envers lui font reculer Hector Garneau qui, en 1929, professe vouloir depuis longtemps déjà tenir compte des critiques qui lui sont formulées sans avoir eu la possibilité de le faire :

M. l'abbé Morissette, après M. l'abbé Robitaille, m'a fait l'honneur de me consacrer, dans le numéro d'avril du *Canada français*, une étude intitulée : « En marge des nouvelles éditions Garneau ». Me permettez-vous à ce sujet une remarque qui est d'importance ? Ma cinquième édition de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, parue, en 1913, à Paris, fut alors photographiée ; et ma sixième édition, en 1926, et ma septième, en 1928, furent une réimpression de la cinquième, tout simplement. Il m'était impossible, on le voit, de tenir compte des observations et des critiques, même les plus dignes d'attention. Tout au plus, les éditeurs m'ont-ils permis de changer quelques lignes dans mon Introduction. Je prie vos distingués collaborateurs de vouloir bien entendre mon explication (mai 1929, 609).

Cette affirmation est immédiatement suivie par un désir clair de modifier ses choix éditoriaux de manière significative :

Par ailleurs, pour répondre à un désir souvent exprimé, nous avons l'intention de publier une nouvelle édition de l'*Histoire du Canada*. Cette édition serait calquée sur la quatrième et, nous en avons l'espoir, ne prêterait plus aux controverses. En supprimant les notes, les bibliographies, les appendices, en conservant peut-être des références indispensables, en apportant à maints endroits certains remaniements, on aurait un ouvrage proprement destiné au grand public, aux élèves de nos couvents et de nos collèges. Ajoutons qu'un format commode, une matière

dispersée et moins copieuse, en rendraient sans doute la lecture plus facile. Ainsi présentée, l'*Histoire* de François-Xavier Garneau, croyons-nous, fera davantage appel à nos compatriotes, à qui elle continuera d'enseigner, avec le culte du passé, la fidélité à notre langue, notre religion, nos lois, une foi invincible en nos destinées (mai 1929, 609).

Hector capitule donc sans condition : les nationalistes catholiques conservateurs appellent à une nouvelle édition mieux à même d'exalter le nationalisme canadien-français et l'adhésion à la foi catholique et plus cohérente avec l'éthos que l'on veut faire promouvoir à son grand-père ? C'est exactement ce qu'il leur donnera en publiant de 1944 à 1946 une édition « conforme à la quatrième édition de 1882 retouchée par [s]on père, Alfred Garneau, d'après celle de 1859 que l'historien lui-même avait corrigée et augmentée » (Garneau, 1944, T.1, 7-8).

Mais Hector ne s'arrête pas là : son introduction de cette édition, une fois les précisions éditoriales faites, s'empresse de « marquer nettement la prédominance et la continuité de l'idée chrétienne dans la politique coloniale de l'ancienne France » (8) tout en rendant hommage aux diverses communautés religieuses ayant évangélisé la colonie et à Mgr de Laval (9). Des idées libérales mises de l'avant par Hector dans son introduction de 1913, rien ne semble subsister dans une entrevue qu'il accorde à Roger Duhamel et qui est publiée dans l'*Action nationale* de février 1945 :

Mon grand-père a sévèrement blâmé Richelieu d'avoir exclu les huguenots de la Nouvelle-France. J'estime que le grand ministre a eu parfaitement raison d'éviter à la colonie naissante les déchirements des dissensions religieuses qui ont coûté très cher à la France métropolitaine. Ces difficultés eussent ajouté grandement à nos propres malheurs. [...]

Il [François-Xavier Garneau] insiste beaucoup trop sur l'intransigeance et l'esprit de domination de Mgr de Laval. Son caractère était beaucoup plus complexe, plus nuancé. Il était animé des plus nobles intentions et il a été un admirable serviteur de l'Église et de la jeune colonie. On ne peut légitimement minimiser son apport à l'histoire du régime français au Canada. [...]

Sans doute lui [François-Xavier Garneau] a-t-on reproché de s'être laissé trop influencer par les théories alors en vogue de Raynal et de Sismondi, mais qu'on n'oublie pas qu'il était un autodidacte et qu'il n'avait pas eu l'avantage d'une formation intellectuelle poussée qui lui eût permis une saine hiérarchie des valeurs (Duhamel, février 1945, 87-88).

Ici non plus, le rappel des torts du grand-père ne vient pas sans une atténuation : encore une fois, l'éducation autodidacte de Garneau est évoquée comme excuse.

Le fait qu'Hector Garneau passe, en une trentaine d'années, d'une introduction de l'*Histoire* ouvertement libérale à une entrevue adhérant à une vision catholique de l'histoire et cherchant à excuser les écarts doctrinaux de son aïeul laisse une idée de toute la pression que le petit-fils a dû subir pour modifier ses choix éditoriaux. Mais surtout, il montre bien la solidité et la résilience du mytheme de l'historien national conservateur catholique, qui tend à nier l'idée que Garneau ait été un libéral convaincu, ou du moins qu'il soit resté tel toute sa vie : dans le combat entre l'image que les conservateurs catholiques voulaient donner de Garneau et l'image que la pensée originale de l'œuvre garnélienne offrait, c'est l'ouvrage qui a dû céder. L'émotif, finalement, l'emporte ici sur le rationnel, ce qui prouve sans aucun doute que la mouture conservatrice du mytheme de l'historien national est toujours sacrée en 1944.

La stratégie des nationalistes conservateurs catholiques pour désamorcer la part apparemment libérale de l'idéologie de Garneau est donc couronnée de succès. Bien sûr, vu le retour, dans la cinquième édition de l'œuvre, au texte plus polémique des deux premières éditions, ceux-ci ont dû dénoncer ouvertement certaines positions de l'historien sur des questions touchant la religion catholique. Toutefois, des stratégies sont rapidement mises en place afin d'excuser celle-ci. Celles-ci s'inspirent encore souvent du discours mythifiant de Casgrain, dont l'impact sur la façon dont est reçu Garneau pendant la première moitié du XX^e siècle est toujours perceptible⁷⁸. L'éducation solitaire de Garneau, qui s'attache un peu malgré lui à de mauvaises idées, l'idée de la liberté de conscience

⁷⁸ L'abbé Armand Yon mentionne d'ailleurs en 1945 que l'« on sait peu de choses sur Garneau qui ne se rencontre déjà, plus ou moins explicitement, dans l'opuscule de Casgrain », qui « diffusé l'année même de la mort de Garneau et mettant en cause bien des vivants, [...] ne trouva aucun contradicteur » (1945, 95).

poussée trop loin et les rétractations de l'historien dans la troisième édition de son œuvre sont tous des arguments directement empruntés au premier biographe de l'historien.

Ce dernier point ouvre toute grande la porte à une stratégie particulièrement efficace pour éviter d'accabler François-Xavier Garneau : blâmer son petit-fils, qui trahit la mémoire de son grand-père en présentant comme la « pensée intégrale » de l'historien des idées que ce dernier a reniées, et ce en les appuyant de notes et de citations frauduleusement exploitées ou provenant d'auteurs à l'esprit faussé aux yeux des conservateurs catholiques. Avec cette stratégie, il est possible d'excuser à peu près tout ce qu'il y a d'outrancier d'un point de vue religieux dans la cinquième édition de l'histoire. Dans ce contexte, Hector Garneau fait face à une forte pression qui l'amène ultimement à plier l'échine et à publier, de 1944 à 1946, une huitième édition de l'œuvre de son aïeul qui cadre parfaitement dans une optique conservatrice catholique, c'est-à-dire qui vient à la fois à éliminer de ce point de vue les aspérités de la pensée de Garneau et mettre en valeur l'œuvre du clergé en Nouvelle-France.

Nous venons donc de définir comment les promoteurs de la version conservatrice du mythème de l'historien national ont travaillé à résoudre les contradictions potentielles de ce mythème qu'a soulevées l'édition de 1913 de l'*Histoire*. Il nous reste donc, pour conclure cette section, à exposer comment ces derniers ont écarté une menace pour ce mythème qui apparaît plus tardivement dans la période : l'affirmation du romantisme de Garneau.

Minimiser l'impact du romantisme sur Garneau

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, en s'exprimant sur le romantisme de Garneau dans *Ton histoire est une épopée – Nos débuts sous le régime anglais*, qui paraît en 1941,

l'abbé Arthur Maheux⁷⁹ met de l'avant un romantisme garnélien qui est problématique pour les partisans d'une représentation conservatrice et catholique de l'historien national. Pour bien comprendre ce qui se passe à cette occasion, il importe d'aborder brièvement le discours préalable à celui de l'ecclésiastique sur cette question.

En effet, Maheux n'est pas le premier à parler du romantisme de l'historien. Si elle est peu explorée avant lui, l'idée que l'auteur de l'*Histoire* est inspiré par ce courant n'est alors pas totalement inédite. Par exemple, Chauveau, analysant le poème *Le Dernier Huron* de Garneau, soutient déjà en 1883 que les strophes de l'historien « tiennent à la fois de l'école classique et de l'école romantique » (xlii). Pour sa part, Camille Roy aborde la question en 1918 en se limitant à dire que la prose historique de Garneau « a subi l'influence de la période romantique » (37). Et de son côté, reconnaissant que dans sa poésie, Garneau a été un « disciple fidèle du romantisme » (1926, 130), Lanctot affirme que, stylistiquement, Garneau, dans son *Histoire*, « accordait ses préférences au classicisme contre le romantisme » (165), minimisant ainsi la part de ce dernier courant présente dans l'œuvre historique garnélienne. Sur ce point, il s'oppose donc à Roy. La chose s'explique aisément : dans la mesure où Lanctot soutient la scientificité de l'*Histoire*, il professe que Garneau préconise « l'harmonie des proportions et la simplicité des formes » (1926, 165) du mouvement classique plutôt que « l'épanouissement de l'originalité et la variété des lignes » (1926, 165) romantiques. Défini de cette façon, le classicisme, sobre et concis, paraît mieux adapté à une écriture historique non littéraire que le romantisme.

⁷⁹ Héritier spirituel de Thomas Chapais, auquel il succède à la tête de la chaire d'histoire de l'Université Laval, l'historien bonnetentiste Arthur Maheux fut notamment le mentor des principaux maîtres à penser de ce qui allait devenir l'école historique de Laval. Il est également archiviste des archives du Séminaires de Québec de 1938 à 1966.

Parce que les précédents discours s'intéressent surtout au style de Garneau, la question du romantisme de l'historien ne soulève pas particulièrement les passions des catholiques conservateurs. Mais au début des années 1920, le discours sur le romantisme de Garneau commence également à s'intéresser à la part idéologique de ce mouvement qui se retrouve chez l'historien. Notamment, Henri d'Arles, qui aborde la question en 1921, affirme que Garneau, peu prémuni contre le « virus romantique » vu sa formation autodidacte, a bel et bien été atteint par ce « songe creux » dont l'Europe était « infectée » (94) à l'époque. Une fois l'affirmation remise dans son contexte textuel, le lecteur constate que c'est plus spécifiquement l'idéologie de Michelet, et notamment les idées favorables au pouvoir populaire (103-104) que Garneau lui emprunte, que d'Arles condamne en faisant allusion au romantisme.

Avec le discours de D'Arles, il est déjà possible d'entrevoir que ce qui pose problème dans le potentiel romantisme de Garneau, c'est qu'il lui inspire une pensée libérale. Cette impression se confirme davantage à la lecture de la première étude un peu poussée du romantisme de Garneau, qui occupe l'entièreté du troisième chapitre du *Romantisme littéraire au Canada français* (1932) de Laurence Adolphus Bisson.

D'entrée de jeu, il importe de spécifier que Bisson n'écrit pas son volume dans un contexte canadien-français. Jersiais d'origine, ce spécialiste du romantisme littéraire n'a vécu que quatre années au Canada, qui furent de plus consacrées à l'enseignement dans deux universités anglophones ontariennes, Queen's et Trinity College. C'est sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Bordeaux qui compose l'ouvrage qui nous intéresse ici. Outre cette brève incursion canadienne, Bisson passa toute sa carrière académique en Europe.

C'est donc d'un œil extérieur que le littéraire exploite le sujet du romantisme canadien-français. Cela explique sans doute en bonne partie le fait que Bisson, après avoir constaté les nombreuses influences d'auteurs romantiques qui se retrouvent dans la poésie de Garneau remarque sans s'en formaliser l'influence d'historiens romantiques tels que Michelet et Thierry sur le discours de l'*Histoire*. De Thierry, Garneau retient surtout, selon Bisson, l'idée de l'antagonisme atavique existant entre Français et Anglais (1932, 69), mais aussi le plan (les deux proposent une histoire explicative (70)) et la méthode (recours aux sources originales, citations ininterrompues de celles-ci, histoire des vaincus plutôt que des vainqueurs (71-72)) historiques. Et de Michelet, Bisson soutient que Garneau emprunte un certain anticléricalisme, qui transparaît notamment dans la position que l'historien canadien prend sur la question des huguenots, et « son amour pour le peuple, son profond patriotisme » (69). Outre ces deux influences principales, Bisson remarque ici et là des traits inspirés de Voltaire, de Montesquieu et de Guizot, surtout dans le « Discours préliminaire » (69-70). Or, les emprunts de méthode de Garneau à des historiens romantiques soulignés par Bisson ne posent sans doute pas problème, les emprunts idéologiques, eux, n'ont sans doute pas tous l'heur de plaire à ceux qui soutiennent que l'historien est un conservateur catholique.

Cependant, les différents textes que nous venons de présenter ont comme point commun de ne pas réellement lancer de discussion immédiate sur la question du romantisme de l'auteur de l'*Histoire*, qui ne suscite pas de réelle polémique avant les années 1940. Il en va autrement lorsque Maheux dénonce, dès les premières lignes de *Ton histoire est une épopée*, le romantisme de Garneau.

Mais que dit au juste l'abbé à ce sujet ? Partisan, comme nous l'avons mentionné plus tôt, d'un récit historique à la manière de Chapais, c'est-à-dire sympathique au régime anglais et apte à « inspirer à la jeunesse la très positive notion d'égalité entre les deux groupes [anglophone et francophone] du Canada » (1941, 6), Maheux en a contre la part de conservatisme culturel qu'il perçoit chez Garneau et qui encourage selon lui la perpétuation de l'hostilité des Canadiens français envers les Canadiens anglais. Plus spécifiquement, remarquant d'abord que Garneau a donné comme but aux Canadiens français de se « conserver tels qu'ils étaient » (6), c'est-à-dire de « faire de la tradition, du préjugé même, de l'imitation des autres⁸⁰, les maîtres de notre destinée » (6), il déplore que cette consigne ait fait du peuple francophone « un René languissant, triste, timide, impuissant » qui se complait notamment dans ses préjugés envers les anglophones (6).

Poursuivant sur les idées se perpétuant chez les Canadiens français et sur le romantisme garnélien, l'abbé considère que parce que « la mode romantique imposait l'absolue réprobation des tyrans » (28), Garneau a jugé trop sévèrement le régime militaire anglais des années ayant suivi la conquête, et ce alors que les actions des conquérants n'ont rien eu de « la conduite monstrueuse d'un Hitler, d'un Mussolini [dont] la sauvagerie de leur guerre, l'oppression qu'ils font peser sur les peuples conquis, envahis, occupés, menacés nous font voir le tableau de l'époque 1758-1760 comme une idylle » (28). À travers les lignes, il faut donc comprendre que Maheux croit que le jugement trop sévère de Garneau contre les Anglais a favorisé la survie d'un immobilisme culturel qui constitue une composante essentielle de la pensée nationaliste catholique et qui comporte un préjugé négatif envers les Canadiens anglais nuisible au progrès des Canadiens français. Deux ans

⁸⁰ Maheux entend ici que la conclusion de Garneau laisse entendre que le peuple canadien est incapable d'innovation.

plus tard, Maheux reconduit essentiellement la même opinion dans *Pourquoi sommes-nous divisés ?*

Ici, le discours sur le romantisme de Garneau, en plus de dénoncer une interprétation conservatrice de l'*Histoire* à laquelle Maheux adhère tout en la déplorant, lie de nouveau le romantisme de Garneau à un élément de la pensée libérale, la « haine des tyrans » (à interpréter ici comme un rejet de la domination anglaise).

Le livre du professeur de l'Université Laval, qui a un impact non négligeable à sa parution⁸¹, crée sans doute pour cette raison le besoin d'une réponse apte à protéger la réputation de Garneau. Diverses stratégies discursives sont alors employées afin de minimiser dans les esprits l'impact que le libéralisme romantique a pu avoir sur Garneau.

Pour Hervé Biron⁸², qui s'exprime dans un article paru dans *Le Devoir* du 30 août 1941, cette réponse passe par un refus clair et net de voir chez Garneau une quelconque influence romantique. D'entrée de jeu, il soutient que de faire passer l'historien pour un romantique n'est qu'une stratégie de Maheux pour que « les arguments de notre historien perdent leur valeur » (8) : c'est là une prise de position claire en faveur de l'interprétation nationaliste, catholique et conservatrice de l'*Histoire*. Jugeant que l'abbé « prend à son compte l'opinion de Mgr Roy [qui considère, comme nous l'avons vu, que c'est spécifiquement la prose de Garneau qui est romantique] et l'étend aux idées, à la substance de l'histoire » (8), il affirme ensuite que pour des raisons historiques, le romantisme ne peut avoir influencé Garneau : « Le mouvement romantique [...] ne pouvait se faire sentir

⁸¹ Outre les réactions présentées plus bas, il suscite également des réponses et des critiques d'André Laurendeau (octobre 1941 et novembre 1941), de Thomas Charland (décembre 1941), d'Émile-Charles Hamel (14 juin 1941) et de Georges Pelletier (16 mars 1942). Qui plus est, Maurice Duplessis, alors chef de l'opposition, dénonce même le livre de Maheux en pleine séance de l'Assemblée nationale le 7 mai 1942 (*Le Devoir*, 8 mai 1942, 8).

⁸² Écrivain, historien et journaliste, Biron sera quelques années plus tard éditorialiste du *Nouvelliste* de Trois-Rivières.

en 1830 au Canada. Il apparut, comme dit Mgr Roy, en 1860, alors que Garneau avait, non seulement écrit, mais publié son *Histoire*, et même une deuxième édition de celle-ci » (8).

La critique de Biron entraîne à son tour une réponse d'Émile Bégin, prêtre et professeur à l'Université Laval spécialiste du romantisme, dans *Le Canada français* (dont Maheux est alors le directeur) d'octobre 1941. Constatant que des poésies de Lamartine étaient présentes dans des journaux canadiens des années 1820 et s'appuyant sur la thèse de Bisson (il est le premier dans ce débat à annoncer l'avoir lue⁸³), Bégin soutient que Garneau a pu subir l'influence du romantisme, et, citant l'abbé Georges Robitaille⁸⁴ et Henri d'Arles, il démontre que l'historien l'a bel et bien subie. Le prêtre atténue toutefois la portée de son jugement en expliquant que Garneau emprunte « sans exagérer » (132) la couleur et l'esprit d'historiens romantiques tels que Thierry et Michelet, et qu'à la fin, l'historien canadien n'est « ni Thierry, ni Michelet : il est, il reste Garneau, pour sa gloire et la gloire de nos lettres » (133). De plus, il rappelle que Garneau a été autodidacte, ce qui tend à l'excuser de s'être laissé influencer par une pensée qui, de toute façon, « ne le diminue en rien : romantisme, n'est ni névrose, ni déséquilibre » (133). Dans son article, Bégin, tout en se montrant en accord avec Maheux quant à la présence de romantisme chez Garneau, atténue toutefois, contrairement à ce dernier, la force de cette influence sur l'*Histoire* en présentant l'historien comme plus modéré que Michelet et Thierry et surtout

⁸³ Maheux n'était assurément pas conscient de l'existence de cette thèse : « Une étude de l'œuvre de Garneau, qu'on ferait en se plaçant sous cet angle [celui de l'influence romantique qui s'y trouve], serait fort instructive » (1941, 7). Or, Bisson a publié son étude près de dix ans avant la parution de l'ouvrage de Maheux. Biron avoue aussi avoir ignoré l'existence de cette thèse jusqu'à la réponse de Bégin dans son article paru dans *Le Devoir* du 8 novembre 1941 (2).

⁸⁴ Robitaille, dans ses articles de la seconde moitié des années 1920, parle, comme nous l'avons précisé, de l'influence de l'historien Augustin Thierry sur Garneau. Or, Thierry est déjà considéré à l'époque (notamment par Bisson) comme un historien romantique. Robitaille, cependant, ne désigne jamais ni Thierry, ni Garneau comme des romantiques.

en émettant de lui donner l'impact néfaste qu'elle a aux yeux du directeur du *Canada français*.

Cela n'a pas l'heur de satisfaire Biron, qui, toujours déterminé à nier l'influence le romantisme idéologique de Garneau, répond à Bégin dans un article paru dans *Le Devoir* du 8 novembre 1941. Plus précisément, il écrit d'abord que si Garneau a bien été en contact avec le romantisme avant d'écrire son ouvrage historique et que bien que quelques traces romantiques se retrouvent dans celui-ci, cela ne constitue pas une preuve suffisante de l'influence du romantisme sur l'*Histoire*. Pour défendre son point de vue, il écarte l'ouvrage de Bisson, qu'il discrédite en le qualifiant de « travaux d'écoliers » (2) à la fiabilité incertaine, puis remarque que Robitaille n'a jamais employé le terme « romantisme » dans ses études sur Garneau et Thierry. Poursuivant, il note que d'Arles cantonne au seul « Discours préliminaire » l'influence de Michelet sur l'*Histoire* et conséquemment que « quand Garneau parle d'Histoire du Canada [sic], il se dégage de ces influences nocives » (2). Finalement, il cite Lanctot déclarant que « Garneau accordait ses préférences au classicisme contre le romantisme » (2), avant d'affirmer, toujours en s'appuyant sur l'archiviste, que ce n'est pas, contrairement à ce que Maheux avance, « un entraînement à un nuisible fatalisme » (2) que Garneau a retiré de Thierry, mais bien « le caractère de l'âme française » (2) qu'est l'esprit de survivance des Canadiens français.

Les positions de Biron et de Bégin sont représentatives des deux principales tendances du discours sur le romantisme de Garneau qui aura cours jusqu'à la fin de la période : d'une part, on tente de le nier, et de l'autre, on le reconnaît avant de chercher à l'atténuer. Par exemple, Maurice Hébert, lors de la Deuxième Semaine d'histoire, tend plutôt à adopter le point de vue de Biron. Après s'être demandé : « Mais pourquoi l'accuser [Garneau], de

romantisme historique ? » (1945, 144), il juge que l'accusation est une « fausseté », niant comme son prédécesseur que l'idéologie de *l'Histoire* ait pu être inspirée par le romantisme. Et même sur le plan stylistique, ce n'est que du bout des lèvres et que pour ensuite la limiter dans le temps qu'Hébert admet l'influence du romantisme sur Garneau. Affirmant d'abord que l'historien s'est « appliqué à un certain dressage de la forme romantique [...] pour lui donner par contre quelque chose de la carrure et de limpidité classiques » (149), il précise plus loin que la prose garnélienne « s'entachait bien de quelque romantisme, vite corrigé » (156). L'année suivante, Berthelot Brunet aborde de son côté le romantisme de Garneau plutôt à la manière de Bégin en notant qu'il y a dans *l'Histoire* « quelque romantisme, l'on ne saurait le cacher » (1946, 26) avant de soutenir qu'il s'agit toutefois là d'un romantisme « généreux » (26). Or, en parlant d'un romantisme que l'on ne peut cacher, Brunet ne sous-entend-il pas qu'on aurait bien voulu le dissimuler? Dans cette logique, le « généreux » qui connote positivement, mais de façon plus ou moins claire le romantisme de Garneau semble avoir comme objectif de minimiser ce que plusieurs voient comme une tare de *l'Histoire*.

Il apparaît donc que si Maheux suscite une discussion sur le romantisme de Garneau, celle-ci, après lui, a comme seul objectif d'empêcher son propos de saper la mouture conservatrice du mythème de l'historien national. La chose est compréhensible : les défenseurs de ce récit n'ont rien à gagner à valider un discours qui, en faisant de Garneau un romantique, le fait aussi libéral, à plus forte raison quand ce discours a aussi comme objectif de dénoncer l'éthos traditionaliste qu'ils mettent en valeur à travers le mythe garnélien. Qui plus est, le fait que la période favorise l'idée d'une *Histoire* scientifique

rend peu propice son association à un mouvement communément associé au monde littéraire, comme tend à le démontrer le propos, antérieur à celui de Maheux, de Lanctot.

Le professeur de l'Université Laval est sans doute celui qui, de toute la période, présente le plus ouvertement comme négative et profonde l'influence du romantisme sur Garneau. À l'époque, son discours a toutefois peu de chance de trouver des appuis : bien sûr, en partant de son constat sur le romantisme garnélien pour dénoncer l'hostilité envers les Anglais que celui-ci suscite chez les nationalistes canadiens-français, il mine potentiellement l'idée que *l'Histoire* est scientifique. Mais surtout, il dénonce une part du clériconationalisme supposé de l'œuvre à une époque où les Canadiens anglais réclament une conscription honnie des francophones et rejetée lors de la précédente campagne électorale par les libéraux fédéraux alors au pouvoir.

Une fois l'étude des discours touchant au mytheme de l'historien national pendant la période 1913-1960 faite, l'efficacité au sein de la population québécoise de l'éthos du mythe garnélien que proposent les nationalistes conservateurs catholiques reste tout de même difficile à évaluer. Il est cependant possible de constater qu'à peu près tous les acteurs de l'époque qui s'intéressent à François-Xavier Garneau s'entendent pour proposer des représentations similaires de l'historien.

Pour en arriver là, le discours sur Garneau a dû composer avec diverses contradictions. En effet, parce que la cinquième édition de l'œuvre, parue en 1913, a ramené en pleine lumière la pensée libérale du discours initial de Garneau, les acteurs sociaux mettant de l'avant un éthos nationaliste, conservateur et catholique par le biais du mytheme de l'historien national ont dû travailler à protéger ce dernier. À cette fin, ils se sont appliqués

à mettre en valeur l'essence le patriotisme et le conservatisme catholique qu'ils perçoivent chez Garneau. Dans le cadre de ces démonstrations, le discours préalable de Casgrain s'est avéré utile.

Toutefois, certains pans de l'argumentaire de l'abbé ont souffert de la scientification de l'histoire : il est désormais préférable, pour assurer la pérennité d'un Garneau patriote et conservateur, d'asseoir son argumentaire sur des éléments factuels vérifiables. C'est sans doute pour cette raison que le discours affirmant la prédestination de l'historien à son métier, déjà peu repris après Casgrain, périclité encore davantage pendant la période. C'est également pour cela que l'anecdote racontée par Casgrain de l'épiphanie de Garneau survenant dans le contexte d'une querelle de clercs perd de son efficacité ; celle-ci ne s'appuie en effet sur aucune source documentaire de première main et adopte un ton plus théâtral que réaliste. L'esprit qui l'habite sera donc transposé dans divers éléments vérifiables dans des documents divers : l'idée que Garneau cherche à défendre son peuple passera désormais par le rappel de la teneur de ses lettres à Elgin et à Lafontaine. Et pour ce qui est de l'événement déclencheur qui mène Garneau à écrire son histoire, ce sera le rapport Durham qui remplacera désormais la querelle de clercs. Cette nouvelle version, qui n'est pas nécessairement plus vraie, a du moins l'avantage de s'appuyer partiellement sur une base factuelle : certes, Garneau n'a pas affirmé écrire pour répondre à Durham, mais l'insulte du lord anglais, elle, est imprimée noir sur blanc, et l'esprit de l'*Histoire* lui suggère une réponse cohérente.

Malgré ces variations, l'idée directement exprimée du patriotisme de Garneau et la figure de l'historien national se rencontrent encore fréquemment dans les discours de la période. Il en va de même des figures de l'historien martyr de la cause nationale et surtout

de celle de l'historien combattant pour défendre son peuple, qui trouve une résonnance particulière dans une époque marquée par les tensions entre Canadiens anglais et Canadiens français. C'est sans doute aussi à cause de ces tensions que les nationalistes conservateurs catholiques, en insistant sur le patriotisme de Garneau, rappellent que l'historien a appelé les Canadiens à être « fidèles à eux-mêmes », c'est-à-dire à leur religion, à leur langue, à leurs institutions, à leurs traditions, bref, à tout ce qui fait le Canadien français tel à leurs yeux.

Mais tout en mettant en valeur l'éthos véhiculé par leur itération du mytheme de l'historien national, les nationalistes conservateurs catholiques ont aussi tâché de composer avec les différents problèmes découlant du retour de la pensée libérale de Garneau dans la cinquième édition de l'*Histoire*. Dans cette optique, la pensée médiane organique⁸⁵ est souvent employée. Ainsi, pour concilier le conservatisme de Garneau et le fait qu'il s'inspire de différents auteurs controversés d'un point de vue catholique, on affirme que ses emprunts relevaient davantage de la méthode historique que de la pensée anticléricale.

Lorsqu'il est impossible de nier la présence de traces d'anticlérisme dans l'œuvre de l'historien, la stratégie devient plutôt d'excuser ces emprunts, bien souvent en s'inspirant des divers arguments évoqués par Casgrain pour démontrer l'orthodoxie catholique de Garneau. Et le fait que l'abbé ait affirmé que l'historien s'est amendé de ses écarts en faisant réviser par un ecclésiastique la troisième édition de son œuvre permet de nouveau de recourir à la pensée médiane organique. Dans cette logique, Garneau, malgré ses écarts initiaux, fut bel et bien pieux et soumis à l'Église, et c'est donc le petit-fils de

⁸⁵ Rappelons que la pensée médiane organique « conserve les deux éléments contradictoires et cherche à les articuler en introduisant un troisième élément qui effectue [avec succès] une médiation » (Bouchard, 2014, 106).

l'historien, Hector, qui fait les frais du retour sur la place publique d'un discours polémique que son grand-père a ultimement renié.

De rappeler à l'aide du discours de Casgrain l'adhésion de Garneau à la foi catholique renforce évidemment la démonstration de la piété de l'historien. Sur ce point, s'il subsiste des traces du discours de Casgrain voulant que Garneau soit mort « en vrai chrétien », la préférence argumentaire se tourne plutôt vers l'adhésion à l'idée que c'est la conviction religieuse de Garneau qui le pousse à faire réviser son *Histoire* par un membre du clergé. Malgré l'absence de documents exposant clairement les motifs qu'a Garneau de se soumettre à cet exercice, les atténuations de ton que plusieurs remarquent dans la troisième édition rend plausible cette interprétation, qui a alors elle aussi l'avantage de s'appuyer sur une base documentaire plus solide que la simple affirmation de Casgrain. Et si certains, à la fin de la période, suggèrent que Garneau s'est soumis à cette forme de censure non pas par conviction catholique, mais par lassitude de la critique, cette affirmation n'a pas encore l'heur de recueillir de larges appuis.

3.3. Un premier historien scientifique canadien auteur d'une *Histoire* patriotique et littéraire : résolution de l'ambiguïté

C'est lors d'une conférence donnée le 21 mai 1925 dans le cadre du congrès annuel de la Société historique du Canada et dont le texte est reproduit la même année dans les Rapports annuels de la Société que Lanctot désigne officiellement Garneau comme « le fondateur de l'histoire scientifique dans notre pays » (1925, 28). Son objectif est de confirmer le statut de « première histoire canadienne » que le discours des périodes antérieures a accordé à l'œuvre garnélienne.

Cet exercice lui apparaît alors sans doute nécessaire. En effet, alors qu'en 1913, Hector Garneau « refus[ait] [à Bibaud] les qualités principales de l'historien » (Garneau, 1913, XXXIII), quelques années plus tard, des auteurs comme Camille Roy (1918) ou Henri d'Arles (1921) discutent d'œuvres historiques antérieures à celle de Garneau comme celles de l'Anglais William Smith, de Joseph-François Perrault ou de Michel Bibaud en les qualifiant ouvertement d'histoires du Canada. Garneau, donc, pour citer d'Arles, « a la priorité de mérite, [mais] il n'a pas la priorité de temps » (1921, 54). Dès lors, il devient plus ardu, surtout pour quelqu'un qui, comme Lanctot, a le souci de la « vérité historique », de prétendre que l'*Histoire* de Garneau a été la première histoire canadienne. Pour conserver la primauté de l'histoire garnélienne, Lanctot doit donc trouver un facteur discriminant les ouvrages antérieurs à celui de Garneau. Ce facteur, ce sera la scientificité :

À l'heure où Garneau se tourna vers lui, le champ historique en Canada n'offrait qu'une très maigre végétation. Il abondait, certes, en relations, mémoires et chroniques, mais on y trouvait à peine quelques ouvrages dignes du nom d'histoire. Il convient de mentionner, sous le régime français, le livre de Charlevoix, sérieux et documenté, et sous le régime anglais celui de Smith, compilateur de mérite, et celui de Bibaud, le plus complet de l'époque. Mais ces auteurs se sont mis à l'histoire sans grand système ni méthode, à la manière empirique de leur temps.

Avec François-Xavier Garneau nous entrons dans une nouvelle période, celle de l'école moderne. Très au courant de la littérature du sujet, il est le premier de nos historiens qui se soit fait une conception scientifique de l'histoire (1925, 28).

En accordant à Garneau le titre de « fondateur de l'histoire scientifique en Canada », pour reprendre le titre qu'il donne à son allocution de 1925, il réussit donc à concilier l'idée que l'*Histoire* marque le début de l'historiographie canadienne et le fait qu'il existe des histoires canadiennes antérieures à celle de Garneau.

Mais pour faire de Garneau le premier historien scientifique canadien, il ne suffit pas de le proclamer tel : il faut aussi en faire la démonstration. Dans cette mesure, Lanctot, dans son exposé de 1925 et dans *François Xavier Garneau*, une œuvre qui complète et

enrichit ce dernier et qu'il publie au tout début de l'année 1926⁸⁶, tente de prouver que l'*Histoire* rencontre bel et bien les critères de la science historique des années 1920. Simultanément, il désamorce par différentes stratégies discursives les éléments soulevés par Hector dans l'introduction de la cinquième édition de l'*Histoire* et tendant à saper l'idée que l'histoire est scientifique.

Cependant, comme dans le cas de la sacralisation du mythe de l'historien national, il ne suffit pas de présenter le discours cherchant à provoquer la sacralisation du mythe pour montrer que celle-ci a réellement eu lieu : il faut de plus confirmer que ce discours a été accepté et relayé par ceux qui s'expriment sur la question de la scientificité de l'*Histoire* après Lanctot. Dans cette mesure, comme nous l'avons fait dans notre chapitre précédent en étudiant le discours sur le mythe de l'historien national, nous étudierons, après avoir analysé respectivement le discours de Lanctot mettant en valeur les éléments tendant à démontrer la scientificité de l'*Histoire* et celui réfutant ce qui peut nuire à cette démonstration, les traces qu'ils laissent dans les textes postérieurs à ceux de l'archiviste.

3.3.1. Mise en valeur des caractéristiques scientifiques de l'*Histoire*

Nous l'avons mentionné, Lanctot cherche avant tout à prouver la scientificité de l'*Histoire* de Garneau. Pour ce faire, après avoir rappelé que Garneau mentionne dans son « Discours préliminaire » que l'histoire est une « science analytique et rigoureuse » (Lanctot, 1925, 28), Lanctot argumente que l'historien a élaboré son ouvrage dans le respect des trois critères qui, selon l'archiviste, définissent la science historique des années 1920 et constituent l'éthos scientifique dont il cherche à faire la promotion à travers mythe du fondateur de l'histoire scientifique canadienne. Cela implique donc qu'il doit

⁸⁶ Selon Pierre Savard (1993, 237), Pierre-Georges Roy accuse réception, le 30 janvier 1926, d'une copie de cet ouvrage que Lanctot aurait écrit afin de favoriser son élection à la Société Royale du Canada.

démontrer que Garneau a fait l'analyse critique de ses sources, qu'il est resté objectif et qu'il a mis l'histoire en récit.

3.3.1.1. L'argumentaire de Lanctot

Garneau a effectué une analyse critique valide de ses sources

Parce que l'analyse critique des sources documentaires écrites est le plus important élément caractéristique de la méthode historique scientifique (comme Lanctot le dit, « c'est presque la totalité de la méthode moderne » (1925, 28)), c'est d'abord à ce trait que s'intéresse l'archiviste. Rappelant d'entrée de jeu que Garneau a lui-même déclaré, dans son « Discours préliminaire », que « [l]a critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le sceau de la vérité » (28), il explique ensuite comment Garneau a effectué la recherche et l'analyse documentaire nécessaires à l'écriture de son ouvrage :

Il a toujours, quand il était à sa disposition, consulté le document de première main, manuscrit ou imprimé. Ainsi a-t-il compulsé les répertoires empoussiérés [sic] des premiers notaires du pays, fouillé les archives du Palais de Justice, examiné les registres de l'administration, dépouillé les collections du séminaire et de l'évêché de Québec. Ainsi a-t-il fait, en dépit de ressources faméliqués, le voyage d'Albany afin de lire la correspondance des gouverneurs et des intendants.

Ensuite à chaque classe de document Garneau fait subir une analyse rigoureuse, car devant le texte son attitude est le doute, et sa méthode, le raisonnement ; en quoi il devance la formule de Fustel de Coulanges, qui a dit : « Il faut en histoire, comme en philosophie, un doute méthodique. »

Où les matériaux de première main lui manquent, Garneau, comme c'est son droit et son devoir, se rabat sur ses devanciers. Mais s'il prend son bien partout ou [sic] il le trouve, il ne l'emprunte pas servilement. Il fait la critique de leurs assertions et contrôle également, par exemple, la « crédulité » de Charlevoix et le parti pris de Raynal. Il repense cette matière, la fond dans son œuvre, la traduit en son style et la fait sienne par son intelligente industrie.

[...] Ne croyant jamais qu'il avait terminé son travail, il consacra sa vie à reprendre son livre afin de le mettre constamment au point des dernières recherches et d'en remanier la narration à la clarté des faits nouveaux (1925, 28-29).

Selon Lanctot, la méthode historique de Garneau est donc scientifique parce que l'historien a fait tous les efforts pour appuyer son analyse directement sur les documents historiques originaux en ne s'appuyant sur les ouvrages d'autres historiens que lorsque les pièces d'archives sur lesquels ces derniers fondent leur analyse ne sont pas disponibles. De plus Garneau se montre critique de ses sources et remet sans cesse son œuvre à jour.

Lanctot n'est pas le premier à écrire que Garneau savait se montrer critique des documents sur lesquels il s'appuyait : quatre ans avant lui, l'historien et critique littéraire Henri d'Arles notait déjà que Garneau avait remarqué la « pieuse crédulité » (1921, 98) de Charlevoix, et soutenait plus loin que l'auteur de l'*Histoire* « repense en quelque sorte » (1921, 107) le jésuite. L'archiviste est toutefois le premier à affirmer que la critique de sources à laquelle s'adonne l'historien en fait un historien scientifique au sens moderne. Mais au-delà d'affirmer que Garneau prend la peine d'analyser ses documents d'archives, Lanctot n'offre aucune explication sur les critères ou les méthodes d'évaluation qui fondent cet exercice de l'historien. C'est donc sur la seule foi de son jugement que l'archiviste appuie cette prétention.

Garneau reste objectif

Pour Lanctot, l'objectivité de Garneau est d'abord et avant tout une conséquence directe de la méthode scientifique avec laquelle l'historien analyse et critique ses sources documentaires. Cette croyance le mène d'ailleurs à écrire qu'« [u]ne fois la certitude bien établie par la critique du document, Garneau n'a jamais reculé devant l'affirmation de ce qui lui semblait être une vérité de l'histoire. Et cette vérité, Garneau l'a poursuivie inlassablement » (1925, 29) en révisant sans cesse son ouvrage.

Il existe un problème dans la démonstration que fait Lanctot du désir qu'a Garneau de faire ressortir la vérité historique : elle s'appuie sur une conception plutôt libérale catholique qu'a l'archiviste de cette « vérité ». Il n'est cependant pas clair, selon Rudin, que Lanctot est conscient de la chose :

Pour Lanctot, Garneau plaçait toujours la vérité devant la promotion d'une cause lorsque l'une et l'autre s'opposaient, car il demeurait loyal au « culte de la vérité », ce qui le distinguait de Groulx. Cette quête de la vérité n'avait cependant pas empêché Garneau, de l'aveu même de Lanctot, de soutenir certains principes « libéraux catholiques ». Lanctot ne semblait pas particulièrement troublé par le fait que ces principes aient pu colorer l'opinion de Garneau sur le rôle historique

de l'Église au Québec. En reprochant à Groulx des fautes dont il absolvait Garneau, il révélait ainsi ses propres valeurs (1998, 56-57).

Malgré ses prétentions, Lanctot n'est donc pas réellement, aux dires de Rudin, plus partisan d'une histoire scientifique purement objective que des historiens comme Chapais ou Groulx. La subjectivité que l'archiviste historien chercherait à donner à son interprétation de l'histoire, parce que plus libérale que conservatrice, diffère seulement de celle dont des historiens providentialistes comme Chapais et Groulx font la promotion. En d'autres mots, c'est parce qu'il a des idées libérales proches de celles de Garneau que Lanctot tend à considérer comme des « vérités » les jugements de l'historien sur la question des huguenots et sur les dangers de confier un pouvoir temporel au clergé.

Au sujet de ces « vérités », Lanctot affirme que Garneau, en bon historien scientifique, a eu « le courage de tout dire, et celui, [sic] encore plus grand de ne rien cacher », et qu'il faut « féliciter Garneau » (1925, 31) d'avoir eu le courage de s'exprimer tel qu'il le fait sur ces sujets à une époque où il était délicat de le faire. Entre les lignes, il est donc possible de comprendre que Lanctot croit que si Garneau soutient des positions à contre-courant de la pensée ultramontaine qui commence à dominer à l'époque de la parution de l'*Histoire*, ce ne peut être que parce qu'il les juge vraies et qu'il tient à la vérité ; sans cette rigueur, l'historien se serait vraisemblablement contenté de passer outre ces sujets délicats.

Garneau met l'histoire en récit

Finalement, dans sa conférence de 1925, Lanctot s'intéresse brièvement à la présence dans l'*Histoire* d'une autre caractéristique de l'histoire scientifique de la première moitié du XX^e siècle, à savoir la mise en récit :

Le premier de nos historiens à suivre une discipline scientifique, Garneau s'élève du coup au-dessus de tous ses devanciers, la plupart simples annalistes et chronologues. Sur la plupart d'entre eux aussi, il possède une autre supériorité : il sait ordonner sa matière. Où ces derniers suivent servilement la succession des événements et s'embourbent dans le sable des incidents, Garneau a construit un ensemble historique aux belles proportions et d'une logique ordonnance.

Prompt à s'élever au-dessus des faits pour en dégager les causes et les conséquences, son esprit excelle à les grouper autour d'une idée-mère ou d'un événement capital. En une série de chapitres, logiquement distribués, il dresse ainsi des « tableaux » successifs des époques et des institutions, qui permettent à l'esprit de suivre facilement les étapes de l'histoire canadienne, et de mieux pénétrer le caractère de son évolution (1925, 29).

Encore une fois, Lanctot n'est pas le premier à relever ce trait de l'œuvre de Garneau. D'Arles l'a déjà fait en remarquant que « Garneau divise, il ramasse, il répare, il modèle, il classifie sa matière » (1921, 102). Mais l'archiviste précise à ce sujet : « Le principal mérite de Garneau, cependant, ne provient pas d'avoir été, à un plus haut degré que Charlevoix, le grand constructeur de notre histoire, mais bien d'avoir, le premier, mis en relief le sens de cette histoire. Appliquant la doctrine de Thierry de la persistance des atavismes, c'est à la clarté de son origine et de son âme françaises qu'il interprète les faits du passé canadien » (1925, 29). Poursuivant, il définit cet atavisme des Canadiens français que Garneau réussit à si bien mettre en valeur comme « le caractère de l'âme française, dont la force de cohésion et de résistance est telle qu'elle triomphe des plus formidables oppositions » (29). Implicitement, Lanctot place donc au cœur du récit de Garneau une caractéristique, le patriotisme, qui, si elle permet de renforcer la part patriotique du mythème de l'historien national conservateur catholique, semble peu compatible avec l'idée que l'*Histoire* est objective.

Dans son article de 1925, Lanctot essaie donc de démontrer que *l'Histoire* a été écrite dans le respect des critères de la science historique des années 1920 plutôt que de désamorcer ce qui tend à contredire cette idée. Ce phénomène peut s'expliquer par le fait que dans ce texte, l'archiviste ne semble pas saisir clairement toute l'ambiguïté qu'il y a dans le fait de soutenir que Garneau adopte un point de vue impartial afin d'interpréter l'histoire canadienne dans un objectif patriotique. Ainsi, s'il soutient d'une part que

l'historien, au fil des éditions de son ouvrage, « n'hésitait pas [...] à en appeler des jugements de sa jeunesse [...] pour [les] remplacer par un jugement mieux fondé en fait ou en logique, et rendu de plus haut par un esprit sans autre attache que la justice » (1925, 29), il affirme aussi que Garneau « s'élève au-dessus des intérêts du moment, et des questions de clocher pour voir dans le lointain le but ultime qui est la permanence du groupe français » (32) et que « Garneau y a mis [dans son *Histoire*] la clairvoyance d'un esprit philosophique, l'impartialité d'un historien épris de justice, le courage d'un apôtre de la vérité intégrale, et la ferveur d'un patriotisme incoercible » (32). Dans la première citation, patriotisme et objectivité s'opposent. Malgré cela, dans les deux autres, ils cohabitent apparemment sans que Lanctot y voie un problème.

L'incohérence intrinsèque de telles affirmations lui apparaîtra avant qu'il ne mette la touche finale à son ouvrage de 1926, dans lequel, tout en réitérant son discours prouvant la scientificité de l'histoire, il tente de résoudre la contradiction qu'il a soulevée. Nous reviendrons sur ce point dans la partie de notre démonstration qui abordera les stratégies de Lanctot pour concilier le patriotisme de l'*Histoire* et sa scientificité. Mais d'abord, voyons comment ce discours initial a été repris par ceux qui s'expriment après lui.

3.3.1.2. L'argumentaire après Lanctot

Garneau a effectué une analyse critique valide de ses sources

Sur la question de l'utilisation que Garneau fait de ses sources, les discours qui appuient directement cette idée se font relativement rares. Après Lanctot, il faut attendre les années 1940 pour trouver des textes qui la relaient. En effet, c'est pendant cette décennie qu'Émile Chartier (1941), qui est alors doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, et Thomas Charland (1945), ex-président de la Société

canadienne de l'histoire de l'Église, s'y intéressent brièvement en soutenant que Garneau a appris de Guizot « la nécessité de recourir au document de première main » (Charland, 1945, 127). À cela, Chartier ajoute également que l'historien emprunte à Michelet « le souci du document secondaire » et à « Fustel de Coulonges la pratique du doute méthodique » (1941, 84). Après eux, il faut attendre la toute fin de la période pour voir l'idée être réitérée, notamment par l'historien américain Mason Wade (1955, 287), par le manuel de littérature canadienne-française du père Samuel Baillargeon (1957, 86) et par le bibliothécaire du Parlement Guy Sylvestre (1959, 181).

Malgré le manque de régularité du relais de l'affirmation de Lanctot quant à la validité scientifique de l'analyse critique que Garneau mène de ses sources documentaires, cette idée paraît être bien acceptée. Le fait que plusieurs auteurs s'appuient sur l'œuvre de Lanctot dans d'autres buts (et donc en ont pris conscience) sans tenter de la réfuter est cohérent en ce sens. Il en va de même de sa présence dans le manuel de Sylvestre qui, en tant qu'outil pédagogique, constitue un bon indicateur de la pensée dominante de la fin de la période à propos de l'œuvre de Garneau.

Ceci dit, à la lecture des textes des années 1913 à 1960 qui traitent de la méthode historique de Garneau, il apparaît malgré tout que le discours sur la scientificité de celle-ci abandonne presque immédiatement la question de l'analyse que fait subir Garneau à ses sources pour plutôt se concentrer sur celle des limites des sources documentaires que Garneau a pu consulter pendant l'écriture de son ouvrage. Dans ce contexte, la validité de l'analyse que mène Garneau n'est jamais remise en question (ce qui renforce l'idée qu'elle ne choque pas). Nous verrons plus loin comment elle se trouve ultimement appuyée non par une affirmation directe comme celle de Lanctot, mais plutôt implicitement par des

stratégies discursives ayant comme principal but d'écarter les problèmes potentiels pour la validité scientifique de l'*Histoire* des lacunes de la documentation qu'a pu consulter son auteur.

Garneau reste objectif

Sur le plan de l'objectivité de Garneau, le discours de Lanctot trouve rapidement quelques échos : à peine quelques mois après lui, pendant la Semaine d'histoire, l'historien et sénateur Thomas Chapais laisse lui aussi entendre que Garneau n'a énoncé que les strictes conclusions auxquelles l'a mené sa recherche historique (1926, 29). Et à la fin de la période, Wade, Baillargeon et Sylvestre relaient tous l'idée que l'*Histoire* est objective, le premier en disant que Garneau « declar[ed] the truth as he found it » (1955, 287), le second en affirmant que l'historien « rejett[ait] tout ce qui ne porte pas en soi le cachet de la vérité » (1957, 86), et le dernier en soutenant que l'auteur de l'*Histoire* « wanted his book to be objective, yet inspiring, and he succeeded in making it both » (1959, 181). Par ailleurs, tous trois notent le patriotisme de l'œuvre sans même envisager que celui-ci puisse contredire l'idée qu'elle est objective.

L'idée que l'*Histoire* est objective se rencontre donc régulièrement à la fin de la période, y compris dans un manuel pédagogique, ce qui tend à confirmer que l'on adhère à l'idée de l'objectivité de l'*Histoire* qu'énonce Lanctot, et ce malgré que le patriotisme de l'historien soit remarqué par des auteurs qui reconnaissent simultanément son objectivité. Ceci dit, la chose est peu étonnante pour l'époque : comme nous l'avons laissé entendre plus tôt dans ce chapitre, pour plusieurs historiens de la période de l'entre-deux-guerres, le fait que l'*Histoire* soit considérée comme patriotique ne nuit pas à potentielle objectivité ; sur ce point, la contradiction est plutôt résolue au sein même de leur définition de l'histoire

scientifique qui réussit à concilier subjectivité et objectivité historique. Par contre, certains historiens réalisent rapidement, après le discours initial de Lanctot, que tous n'adhèrent pas à une définition de l'histoire scientifique qui permet à l'objectivité et au patriotisme de cohabiter et proposent un discours tentant de résoudre cette incohérence. C'est le cas notamment de Chapais et de Lanctot. Ce dernier, toutefois peine visiblement lui-même, si l'on se fie à son ouvrage de 1926, à se convaincre de la logique de cette cohabitation, comme nous le verrons plus loin.

Garneau met l'histoire en récit

Alors que les deux éléments précédents du discours de Lanctot rencontrent après lui quelques écueils à surmonter avant d'être entièrement adoptés, il en va différemment de son constat que Garneau met l'histoire en récit. Plus précisément, c'est l'idée que ce dernier fait une histoire suivant une organisation plus logique que chronologique qui se trouve régulièrement relayée ; quant à l'idée que cette organisation s'articule autour de l'atavisme culturel qu'est l'esprit de survivance des Canadiens français, elle est absente du discours des autres critiques portant sur la mise en récit de l'*Histoire* (ce qui ne les empêche pas d'aborder autrement la question des atavismes). Guy Frégault, parmi d'autres, note cette caractéristique de l'écriture garnélienne :

Notre historien a réfléchi sur les faits historiques, il les a classés, il les a assortis ; en somme, il s'est fait un plan dont il s'écartera le moins possible. Plutôt que de se limiter à l'ordre chronologique, qui a son utilité dans une monographie, mais qui disperse inutilement l'attention dans un travail de caractère synthétique, il a préféré procéder par tableaux, ainsi que le lui reprochait un jour Jacques Viger —, érudit et sympathique grincheux — « qualités qui souvent marchent de compagnie ». Cette méthode lui permettait d'abord de mettre en évidence les événements les plus significatifs d'une époque, ceux qu'il faut retenir et qui donnent à une période historique une couleur particulière et un sens précis. Ce procédé le mettait également à même de réunir dans une brève synthèse des éléments qui, laissés épars, manqueraient de relief et de cohésion mais qui, rassemblés, constituent un aspect intéressant de l'histoire (*L'Action universitaire*, mars 1945, 10).

Tant ici que chez Lanctot, l'idée que Garneau compose une histoire en « tableaux » (un terme que l'auteur de l'*Histoire* a lui-même utilisé (1845, 5)) articulés autour d'événements marquants ou selon un sens précis est bien présente. Elle est aussi présente chez Chapais : « M. Garneau n'entendait pas s'astreindre strictement à l'ordre chronologique. Il se proposait plutôt de procéder par tableaux, de rassembler, par exemple, dans une étude d'ensemble, ce qui relevait du commerce, des finances, de l'industrie coloniale, durant une période ; ou, encore les faits relatifs au gouvernement civil, au gouvernement ecclésiastique, aux découvertes, etc. » (1926, 28). De même, elle est exprimée à plusieurs reprises pendant les conférences de la Deuxième Semaine d'histoire : outre chez Lanctot, elle se retrouve aussi chez Maurice Hébert (qui cite Lanctot ; 1945, 148), chez Georges Robitaille (1945, 131) et chez Thomas Charland, qui dit que Garneau cherche à « s'élever au-dessus de la matérialité des faits pour discerner et dégager le fil conducteur des événements » (1945, 127).

Tous ces discours s'insèrent dans l'idée de Pierre Mandonnet voulant que l'histoire soit la présentation des « faits selon un certain enchaînement logique » qui permet d'« expliquer les raisons des actes humains » (Rudin, 1998, 44). Dans cette mesure, ils contribuent bel et bien, à la suite de Lanctot, à établir la validité du récit historique garnélien selon les critères scientifiques de la première moitié du XX^e siècle.

3.3.2. Réfutation de ce qui tend à contredire la scientificité de l'*Histoire*

En réponse à certaines faiblesses de son argumentaire initial en faveur de la scientificité de l'*Histoire*, mais aussi afin de prévenir certaines contestations potentielles qui lui apparaissent d'entrée de jeu, Lanctot tient un discours cherchant à réduire l'importance de certains constats potentiellement dommageables faits sur l'œuvre de

Garneau ou à nier l'existence de certains problèmes de celle-ci à l'aide de diverses stratégies discursives. Notamment, il se penche sur les questions de l'insuffisance apparente de la documentation consultée par Garneau et du patriotisme de son ouvrage, deux éléments que nous avons soulevés dans la partie précédente. Il s'intéresse aussi à la question de la littérarité jusque-là reconnue de cette dernière. Analysons donc les stratégies discursives que l'archiviste adopte pour écarter ces différents problèmes.

3.3.2.1. L'argumentaire de Lanctot

Démontrer la suffisance des documents et archives consultés par Garneau

Lanctot désamorce tout d'abord l'idée potentiellement dommageable pour la validité de l'*Histoire* que Garneau n'avait qu'une faible quantité de documents historique de première main à sa disposition. À ce sujet, avant l'archiviste, Hector Garneau, dans son introduction de la cinquième édition de l'*Histoire*, a en effet soutenu que « l'information accessible à Garneau était assez mince. On y rencontrait de fortes lacunes. Maintes questions, des faits notables, les premiers temps de la colonie surtout, restaient et restent encore dans l'obscurité » (Garneau, 1913, XXXIV). Par ailleurs, dans sa conférence sur Garneau qu'il donne pendant la Semaine d'histoire du Canada en 1925, Thomas Chapais rappelle lui aussi la difficulté d'accès aux divers documents d'archives à l'époque de Garneau. Est-ce donc à dire que malgré toute sa bonne volonté, l'auteur de l'*Histoire* n'a pu consulter suffisamment de documents d'archives de première main pour qu'il soit possible de considérer son œuvre valide ? Sentant sans doute que la liste de documents originaux consultés par Garneau présentée dans sa conférence de mai 1925⁸⁷ ne suffit pas

⁸⁷ Dans sa conférence de 1925, la liste de Lanctot se limite aux répertoires des premiers notaires, aux archives judiciaires, aux registres de l'administration, aux collections d'archives du Séminaire et de l'évêché de Québec et à la correspondance des gouverneurs et intendants (1926, 28).

à éluder les potentiels problèmes sur ce point, Lanctot nie la réalité des lacunes documentaires de l'*Histoire* et étoffe sa liste :

De même qu'on a parfois trop abaissé la valeur de ses prédécesseurs, peut-être a-t-on également exagéré la rareté des documents à la disposition de Garneau. Or, les catalogues du temps, aussi bien que ses propres références, l'attestent : il eut entre les mains à peu près toutes les sources imprimées depuis les relations des voyages de Cartier jusqu'aux mémoires sur la fin du régime français. Devant lui s'ouvrirent les bibliothèques du Parlement et de la Société littéraire et historique de Québec. Mieux encore, il tint entre ses mains les plus importants des manuscrits connus à cette époque, tels que le journal des Jésuites, les registres du Conseil souverain, et surtout la correspondance officielle des gouverneurs et des intendants, ainsi que la collection de la Société historique et les documents transcrits en France par Papineau et par Ferland. Enfin il put utiliser les archives de l'évêché et celles du séminaire de Québec. Quant aux documents concernant le régime anglais, il compulsa la correspondance des gouverneurs, les papiers parlementaires, les registres des Conseils exécutif et législatif, les manuscrits de Foucher, de Badeaux, de Sanguinet, et de Finlay. Et ce n'est là qu'une partie des sources qu'il a mises à profit (1926, 141-142).

Bien qu'en apparence convaincante, cette liste fait diversion, dans la mesure où elle énumère les sources accessibles à Garneau en évitant soigneusement de s'intéresser à la liste potentiellement plus longue encore de documents importants que l'historien n'a pu consulter à son époque. De plus, la mention par Lanctot du fait que sa liste ne constitue qu'une « partie des sources » consultées par Garneau peut laisser l'impression que l'archiviste cherche à enrichir par une simple allusion une liste dont il tait les manques. Cette perception s'amplifie d'autant lorsque le discours de Lanctot est mis en parallèle avec l'introduction qu'écrit Hector pour la cinquième édition de l'*Histoire* : en affirmant que les sources de Garneau sont lacunaires aux yeux de l'histoire moderne, il présente une liste de documents et de fonds d'archives consultés par son grand-père plus longue que celle de Lanctot.

Plus loin dans son ouvrage sur Garneau, histoire sans doute de minimiser l'importance des erreurs analytiques qu'aurait pu commettre ce dernier à cause d'un manque de documentation, Lanctot fait la remarque suivante :

Projetant dans l'avenir son analyse de l'évolution canadienne, Garneau se demande quelle réaction produira sur le Dominion anglo-saxon, [sic] la continuation du groupe franco-canadien. Il se répond qu'à la permanence du caractère français de Québec, c'est-à-dire de « tout ce qui peut

entretenir une diversité d'opinions, de langage, de mœurs et d'intérêt » entre le Canada et les États-Unis, se trouve liée l'orientation politique et sociale du pays. D'où il conclut que le Canada, au lieu de devenir américain, restera britannique à condition que Québec [sic] reste français.

Enfin Garneau cherche à découvrir dans le lointain des futurs le terme de la destinée canadienne. Il ne semble pas croire à l'éventualité d'une conquête par les États-Unis, non plus qu'à notre entrée volontaire dans la confédération américaine. D'autre part, il présume avec raison que l'Angleterre, assagie par l'expérience, ne saurait oser un acte qui nous pousserait à l'annexion ou à la révolte. Pour lui, l'inévitable conclusion s'impose, voici ses paroles, que, tout en restant « une alliée utile et fidèle » de la Grande-Bretagne, le Canada formera dans un avenir indéterminé, « lorsque le temps en sera venu, une nation indépendante. »

Cette pénétrante interprétation de l'histoire franco-canadienne, qui s'est imposée au point de devenir de nos jours un truisme de notre politique, il faut se rappeler, pour en bien saisir toute la valeur, — originalité, hardiesse et vérité —, que Garneau la traçait, en 1845, au lendemain de l'Union, qui avait pour but de sonner le glas de notre existence politique, en fraudant l'urne électorale et en proscrivant l'usage officiel de notre langue. Il la traçait à l'époque la plus sombre et la plus désespérée du Canada français, à une heure telle que plusieurs de ses chefs les plus vaillants, courbant la tête sous la tempête, inclinaient au défaitisme et allaient jusqu'à prêcher la résurrection de la race. Dans un tel moment, la synthèse de Garneau, qui prend presque figure d'une résurrection de l'âme nationale, témoigne d'une remarquable puissance de pensée, en même temps que d'un invincible patriotisme (1926, 150-152).

Par ce passage, formulé plus succinctement dans sa conférence de 1925, Lanctot proclame la validité de l'analyse de Garneau (malgré ses lacunes documentaires) sur la base de sa justesse prémonitoire, ce qui semble contribuer à la démonstration de la validité analytique de l'*Histoire*. Que Garneau ait disposé de peu d'archives apparaît alors d'une importance secondaire, dans la mesure où ce qu'il a pu consulter lui a permis de déceler quatre-vingts années à l'avance ce que Lanctot considère comme « un truisme de la politique » canadienne-française de 1925. Or, si Garneau a atteint une telle précision analytique, ne faut-il pas conclure que son *Histoire* est valide ?

En fait, Lanctot donne ici dans un mécanisme argumentaire que Bouchard appelle l'amalgame et qui se définit comme « [l]e fait d'accoler une série d'arguments artificiellement conjoints, mais dont le poids peut faire illusion » (2014, 102). En effet, dès qu'il se met à conjecturer sur le futur, sans égard à la justesse de son analyse, Garneau quitte le domaine historique (et à plus forte raison le domaine historique scientifique), car l'histoire est par définition l'étude du passé. De lancer des hypothèses sur le futur, sans

égard aux éléments sur lesquels celles-ci s'appuient, ne dit donc rien sur l'aptitude historiographique de celui qui les émet.

Il peut être tentant de soutenir implicitement que parce que Garneau a, de son époque, « prédit » correctement le futur, ou, pour paraphraser Lanctot, émis un « truisme politique », son analyse est nécessairement valide. Le fait qu'une prédiction de Garneau semble se concrétiser à un moment précis de l'histoire ne démontre cependant en rien la chose. Bien sûr, à l'époque de Lanctot, le Canada est toujours britannique et le Québec est toujours français, mais ce constat ne porte pas en lui la démonstration d'un quelconque rapport de causalité. En effet, qu'est-ce qui permet de conclure que le Canada est toujours britannique à l'époque *parce* que le Québec est toujours français ? Qu'est-ce qui permet à Lanctot de déterminer que les prédictions de l'historien, qui a lui-même eu ses doutes quant à la survie future de son peuple, comme le mentionne notamment Casgrain⁸⁸, ne sont pas motivées davantage par le patriotisme de Garneau que par son analyse ?

Au demeurant, Lanctot adhère au concept controversé de finalité historique : bien sûr, Garneau paraît avoir visé juste dans la mesure où la nation canadienne est alors toujours « une alliée utile et fidèle de la Grande-Bretagne ». Mais l'histoire a maintes fois démontré que les alliances entre nations ne sont pas immuables ni éternelles : d'alliées à un moment de l'histoire, deux nations peuvent facilement devenir ennemies à un autre.

Concilier objectivité et patriotisme

En partisan théoriquement plus rigoureux que la moyenne des historiens de son époque de l'histoire vraie et impartiale, Lanctot est visiblement frappé, entre sa conférence de 1925 et l'écriture de son ouvrage de 1926, l'incohérence inhérente à l'idée que l'*Histoire* serait

⁸⁸ « Parfois il se demandait si cette histoire qu'il écrivait n'était pas plutôt une oraison funèbre » (Casgrain, 1866, 70).

à la fois objective et patriotique. Aussi tente-t-il de concilier ces deux affirmations dans son ouvrage de 1926. L'exercice est laborieux :

Ce patriotisme de Garneau, il est tel qu'il imprègne toute son œuvre d'un caractère particulier, car on peut dire qu'il fut patriote avant d'être historien, et peut-être même devint-il historien parce qu'il fut patriote. N'a-t-il pas fixé à son livre la mission de défendre la nation canadienne, de lui révéler l'œuvre des ancêtres et de lui enseigner la foi dans l'avenir ? Ne s'est-il pas décerné d'avance à lui-même le titre d'historien canadien en attendant que le peuple lui donnât celui d'historien national ? Ce patriotisme, on peut le voir, dans les pages de son livre, se draper d'orgueil aux jours de gloire, comme on l'entend presque pleurer aux soirs de défaite. Aussi, *à cause de ce patriotisme, Garneau n'est-il pas l'historien objectif que la science historique moderne réclame à bon droit* [nous soulignons], le reconstituteur impressionné du passé. Ou plutôt, il l'est assez généralement, lorsqu'il s'agit du régime français, mais il ne l'est plus, quand il aborde le régime anglais. Ici, le patriote, qui est souvent le contemporain, déborde l'historien. Au lieu de raconter, il plaide ; au lieu d'être témoin, il est partie en cause. L'âme vibrante sous les mots qu'il bride de son mieux, il se mêle au débat, argumente, approuve ou condamne. *Quoiqu'ils enfreignent un canon de la méthode, nul certes ne lui tiendra rigueur de ses appels et de ses protestations en faveur de son pays* [nous soulignons]. Chez beaucoup, ils grandiront sa gloire, surtout si l'on tient compte que l'auteur fut le spectateur angoissé, de 1837 à 1840, de la période la plus critique et la plus poignante de notre histoire.

Par contre, au cours de son plaidoyer, même le plus fervent, Garneau ne verse jamais dans la partisanerie ni dans la partialité [nous soulignons]. Devant la provocation la plus flagrante, comme devant l'injustice la plus évidente, en face de Craig comme en face de Colborne, il reste loyalement impartial. Avec une sincérité inattaquable, il s'applique à rendre justice aux idées et aux hommes ; avec une franchise absolue, il expose les faits et les opinions. Il juge du haut des principes, approuvant ou blâmant, avec une égale indépendance, l'évêque et le gouverneur, le civil et le militaire, le bureaucrate et le patriote. Il ne balancera pas à reprocher ses erreurs à la Chambre et ses intransigeances à Papineau, de même qu'il reconnaîtra la droiture et la modération de certains gouverneurs anglais.

Cette loyauté d'attitude, Garneau la tient de son culte de la vérité [nous soulignons]. Elle est pour lui plus qu'un commandement de sa méthode. Il en a plus que le respect, il en a la passion. *Rien ne lui coûtera pour la dire complète, entière, telle qu'il la voit dans sa probité et la droiture de sa conscience* [nous soulignons] (1926, 152-154).

Le malaise de Lanctot est ici évident : constatant la subjectivité d'un Garneau qui prend souvent position en faveur de son peuple, l'archiviste cherche rapidement à en atténuer la portée, tout d'abord en restreignant cette faute à la seule période du régime anglais, puis en réduisant l'importance. Malgré ce parti pris, Lanctot prétend que Garneau a le « culte de la vérité », mais d'une vérité « telle qu'il la voit », « libérale catholique » (1926, 159), « voué[e] au culte des libertés de l'esprit humain » et au « respect des droits individuels » (160) ; une vérité « probe » et « droite », mais « selon sa conscience » ; une vérité, donc, que Lanctot présente à la fois comme objective et subjective. Et au final, malgré que

Garneau « ait enfreint un des canons de la méthode » Lanctot le considère tout de même comme « [l]e premier de nos historiens à suivre une discipline scientifique » (147).

Ce discours montre bien comment Lanctot est tiraillé entre un désir émotif d'user de l'*Histoire* pour en faire un exemple de scientificité historiographique et le constat plus rationnel de la subjectivité de celle-ci, qui sape sa scientificité. Bref, Lanctot semble ici particulièrement sensible à l'écart existant entre l'éthos d'objectivité scientifique qu'il cherche à mettre de l'avant et ce qu'offre réellement l'œuvre qu'il choisit d'établir en modèle de la mise en application de cet éthos. Ce tiraillement, Lanctot le ressent toujours une vingtaine d'années plus tard : dans son allocution présentée lors de la Deuxième Semaine d'histoire, ce pan de son discours reste à peu près intact (1945, 22).

Atténuer la littérarité de l'Histoire

Du côté de la question de la valeur littéraire de l'*Histoire*, le travail de Lanctot est assurément simplifié par le fait qu'au moment où il s'exprime, l'évolution des critères de littérarité fait que le discours sur celle de l'œuvre de Garneau se fait déjà plus critique que celui des périodes précédentes. Par exemple, alors que Darveau parlait de l'*Histoire* comme d'un « parterre de fleurs poétiques [sic] dont on respire le doux et énivrant [sic] parfum » (1873, 92) et d'une « immense galerie de tableaux aussi admirables que variés » (93), Henri d'Arles, tout en consacrant Garneau « grand artiste » (1921, 117), offre un discours sensiblement moins dithyrambique : « Combien le style de la troisième [édition] est autrement harmonieux et français que celui de la première ! Tout est mieux fondu et plus délicatement nuancé. Il y a même des pages ou des morceaux d'une très belle venue, et qui sont uniquement dans la troisième » (117). Poursuivant, D'Arles regrette qu'occasionnellement, « dans son effort de retouche, l'écrivain laisse tomber une beauté

qu'il avait trouvée dans le feu de la première composition » (118), avant de conclure en soutenant que la troisième édition de l'œuvre garnélienne « est d'une grande élégance, d'un rythme souple et varié » (119) et qu'elle n'a malgré tout « pas trop vieilli » (120). Rien de foncièrement négatif, donc, mais comparé au discours de Darveau, celui de D'Arles est beaucoup moins ardent : d'un discours qui dit l'*Histoire* poétique et enivrante, on passe à qui en parle comme d'une œuvre nuancée et souple et qui, en soutenant qu'elle n'a pas trop vieilli, concède implicitement qu'elle a tout de même vieilli un peu.

Compte tenu de cette atténuation préalable, Gustave Lanctot peut pousser un peu plus loin encore la dépréciation de la valeur du style garnélien sans risque de trop détonner :

Avec la troisième édition, le style atteint sa manière définitive et la meilleure. À la pensée plus mure s'accorde une période mieux équilibrée, qui s'est épurée et renforcie. Le style coule sobre et concis, exact et logique. Sa phrase conserve cependant une certaine uniformité de construction, qui ne va pas sans quelque monotonie. Parceque [sic] la clarté d'une image n'y brille que trop rarement et que la couleur du passé ne s'y retrouve nulle part, sa prose, à la longue, semble parfois un peu terne, tout en grisaille, inhabile à se renouveler ou à se colorer au choc des vocables, [sic] et des idées.

À tout prendre, elle reste cependant, [sic] une bonne prose droite et loyale, qui retarde quelque peu, mais qui fleure bon la vieille province française. Jugée à la mesure de la prose contemporaine, elle se place au premier rang par son ordonnance logique, sa maîtrise de la période, et sa démarche entraînante (1925, 31).

Ici, l'œuvre de Garneau n'apparaît pas d'une grande littérarité : loin d'être poétique, le style de l'*Histoire* est décrit comme gris, terne, monotone, dépourvu d'image et de couleur. À l'inverse, il est sobre, concis, exact, bref, approprié pour une histoire qui, parce que scientifique, cherche à exprimer uniquement et exactement ce que la logique fait conclure à l'historien. De cette façon, le style paraît aussi rigoureux que l'historien, qui cherche à dire que la vérité, sans artifices. Et si elle a été jugée exceptionnelle sur le plan littéraire, c'est uniquement, selon Lanctot, à la mesure de l'époque qui l'a vue naître.

C'est vraisemblablement après avoir pris conscience de certains manques et faiblesses de son argumentaire de 1925 cherchant à démontrer la scientificité de l'*Histoire* que Lanctot adopte différentes stratégies discursives composant avec certaines incohérences entre l'éthos qu'il cherche à promouvoir par le biais du mytheme premier historien scientifique canadien et ce qu'il perçoit réellement dans l'*Histoire*.

Plus précisément, écartant la remise en question de la suffisance des sources documentaires exploitées par Garneau, il affirme que celui-ci a pu consulter suffisamment de sources pour que son analyse soit valide. Dans ce contexte, la démonstration de la justesse des « prévisions historiques » de Garneau, initialement formulée dans son article de 1925, prend valeur d'argument appuyant la démonstration.

Ensuite, répondant à ce qui paraît surtout (mais pas exclusivement) être un tiraillement personnel, Lanctot tente de concilier son désir de consacrer comme scientifique l'œuvre de Garneau et la subjectivité inhérente du patriotisme de l'historien. Il est intéressant de remarquer au passage qu'à propos de la subjectivité de l'*Histoire*, c'est spécifiquement le patriotisme qui pose problème à Lanctot ; le libéralisme garnélien, pour sa part, est, comme nous l'avons vu, plutôt considéré comme une « vérité historique » par l'archiviste.

Finalement, Lanctot, s'inscrivant dans la suite d'un mouvement déjà entamé et tendant à atténuer le jugement positif autrefois porté sur le style littéraire de l'*Histoire*, décrit ce dernier d'une manière qui en atténue la littérarité et qui la réduit essentiellement à une sorte de structure minimaliste dépourvue de toute couleur, mais particulièrement apte à transmettre la stricte vérité historique à laquelle parvient Garneau à la suite de ses recherches. Conséquemment, l'archiviste explique que si l'œuvre a autrefois été célébrée

pour sa valeur littéraire, c'est uniquement à la lumière de la faible valeur générale de la prose de l'époque qui la voit naître.

3.3.2.2. L'argumentaire après Lanctot

Démontrer la suffisance des documents et archives consultés par Garneau

Au sujet des archives qu'a pu consulter Garneau, le fait que Lanctot choisisse de faire diversion en donnant une liste de sources consultées par l'historien plutôt que d'aborder de front la question des manques que ce dernier a pu rencontrer n'empêche assurément par certains de ses successeurs d'adhérer à son discours. Par exemple, Émile Chartier soutient :

En ce qui concerne le régime français, il eut l'avantage de feuilleter toutes les sources imprimées, depuis les Voyages de Cartier jusqu'aux Mémoires qui pullulèrent aux années de l'agonie. Il put parcourir les Relations et le Journal des Jésuites, les Registres du Conseil souverain ou supérieur, la Correspondance des gouverneurs et intendants, les Collections de la Société historique les pièces transcrites à Paris par Papineau, les archives de l'évêché, comme celles du séminaire, de Québec. Pour le régime anglais, il ne fut pas moins bien servi : Correspondance des gouverneurs, Procès-verbaux des Conseils exécutif et législatif, Journaux de l'Assemblée, manuscrits de Foucher, de Badeaux, de Sanguinet et de Finlay, ouvrages enfin de ses prédécesseurs. À toutes ces sources il puisa largement (1941, 83).

Il est probable que Chartier ait emprunté sans le préciser ce passage à Lanctot : les similitudes entre le propos et l'énumération ici présentés et les dires de l'archiviste dans son ouvrage de 1926 (141-142 ; voir plus haut) sont trop grandes pour qu'il en soit autrement, d'autant plus que l'ecclésiastique montre qu'il a lu Lanctot en le citant ouvertement plus loin dans son texte.

Trois ans après Chartier, l'abbé Georges Robitaille se fait également l'écho de Lanctot lors de la Deuxième Semaine d'histoire :

Garneau, même dans sa première édition, est en possession d'une documentation ample et sûre. Les œuvres de Cartier et de Champlain, le *Journal* et les *Relations* des Jésuites, les lettres de Marie de l'Incarnation et sa *Vie*, les actes du Conseil Souverain, la correspondance des Gouverneurs et des Intendants : voilà des trésors qu'il possède et qu'il utilise. Les archives de l'évêché de Québec et celles du Séminaire lui sont ouvertes dans la ville même où il écrit.

Pour le régime anglais, l'historien prit la peine de palper et de lire la correspondance entre Londres et Québec, les comptes rendus des séances du Parlement et du Conseil exécutif (1945, 131).

Encore ici, malgré l'ajout de quelques titres précis qui se retrouvaient englobés dans la catégorie des « mémoires » de l'époque française (lettres de Marie de l'Incarnation, œuvres de Champlain), la liste des sources données par Robitaille se retrouve entièrement dans celle de Lanctot.

Les affirmations de Chartier et de Robitaille, bien qu'elles comportent les mêmes faiblesses que le discours de Lanctot, dans la mesure où elles soutiennent sans le démontrer que la documentation sur laquelle s'appuie Garneau est « sûre », prouvent malgré tout l'influence du propos de l'archiviste.

Le discours de Lanctot sur la suffisance de la documentation de première main consultée par Garneau ne convainc toutefois pas tout le monde. Nous avons notamment mentionné plus tôt que Chapais, dans la conférence qu'il donne lors de la Semaine d'histoire en novembre 1925, et à laquelle Lanctot réagit vraisemblablement⁸⁹ dans son ouvrage de 1926, constatait pour sa part la pauvreté des archives qui étaient à la disposition de Garneau. Voyons plus précisément ce qu'il disait à ce sujet :

l'historien doit s'appuyer sur une forte documentation. M. Garneau n'épargna rien pour que la science fût aussi complète que possible. À l'époque et dans les conditions où il écrivit, c'était une entreprise ardue. Les grands dépôts d'archives n'existaient pas encore dans notre pays. Les collections contenant les correspondances de nos gouverneurs et de nos intendants, les recueils des ordres du roi, les pièces enfouies dans les cartons des ministères de la marine, de la guerre et des affaires étrangères, en France, étaient inaccessibles à notre historien, qui n'avait pas les ressources requises pour un long voyage et un séjour en Europe. Outre cet empêchement, il lui eut été impossible d'être admis en Angleterre [sic], à compiler les archives coloniales, ouvertes à nos investigations depuis une quarantaine d'années seulement. Le champ de ses recherches devait donc être nécessairement restreint. Quand il les commença, il n'avait à sa disposition que les ouvrages sur l'Amérique, en particulier sur le Canada, contenus dans nos bibliothèques publiques, telles que celles de notre législature provinciale et de la Société littéraire et historique de Québec, et en outre les archives à peu près inexplorées de quelques départements publics. Ce n'est qu'après l'apparition de son premier volume qu'il connut la collection de manuscrits copiés à Paris par les soins du colonel Brodhead, et édités par celui-ci avec le concours du docteur O'Callaghan, sous les auspices de l'État du New-York [sic]. M. Garneau se rendit à Albany et consulta ces documents qui formaient dix-sept volumes dans le texte français et deux volumes dans l'édition anglaise, connue sous le nom de *Paris Documents*. Subséquemment il eut l'avantage de parcourir les deux autres séries de documents obtenus à Paris par M. Faribault en

⁸⁹ Dans la mesure où Lanctot a lui aussi prononcé une conférence dans le cadre de la Semaine d'histoire, il est possible d'imaginer qu'il a assisté à celle de Chapais.

1851 et 1852, ainsi que des pièces importantes tirées d'archives particulières par M. l'abbé Ferland. Mais ces collections offraient de grandes lacunes. Les documents étaient souvent incomplets, surtout ceux qui avaient été copiés en France par M. Brodhead. On pourrait en dire autant d'une collection faite pour l'État du Massachusetts par M. Ben. Perley Poore.

Quant à la domination anglaise, notre indigence était plus grande encore. Les trésors documentaires que l'on trouve maintenant dans nos archives, [sic] étaient alors inaccessibles. À part les ouvrages imprimés et quelques pièces officielles mises au jour par hasard, l'historien ne pourrait avoir qu'une documentation rudimentaire. Par la publication de son *Histoire de la province du Bas-Canada*, Robert Christie rendit un grand service. Ses accointances avec les départements exécutifs l'avaient mis à même de trouver et de copier des pièces importantes pour la période de notre histoire qui commence à 1763 et qui se termine à 1840. M. Garneau en profita et en rendit grâce à M. Christie dans la préface de sa troisième édition. Mais tout cela n'était rien comparé aux richesses mises aujourd'hui [sic] sous la main des travailleurs qui veulent étudier notre histoire. Quel ravissement eût éprouvé M. Garneau s'il se fût vu en face des deux cent trente-deux volumes de la collection Haldimand, des trente volumes de la collection Bouquet, des quatre cent trente-et-un volumes des Papiers d'État du Bas et du Haut Canada, des manuscrits Shelburne, des lettres et dépêches du général Murray, de lord Dartmouth, de lord Durham, des lettres de Masères, des lettres d'Elliot, de la collection Neilson, etc., etc. Toute cette masse énorme de documentation inestimable était *terra incognita* quand M. Garneau écrivit son histoire de la domination anglaise. Cette insuffisance absolument inévitable des sources d'information rendit vingt fois plus difficile et plus ingrate la tâche de notre historien. Dans ces conditions, on conçoit aisément que sur certains points il ait commis quelques erreurs de faits ou d'appréciation.

Quand on considère la quasi inexistence [sic] de nos archives en 1840, et notre pénurie de documents historiques, à cette époque, on ressent une admiration d'autant plus vive, en présence de l'œuvre accomplie par M. Garneau. On s'étonne du parti vraiment extraordinaire qu'il a su tirer des matériaux dont il pouvait disposer. Avec sa documentation trop restreinte il a écrit une belle et forte histoire. Par la pénétration de son intelligence vigoureuse et lucide, et par l'intuition historique dont il était doué, il a compensé ce qui lui manquait du côté de l'information. (Chapais, 1926, 25-26).

Une vingtaine d'années plus tard, le jeune historien Guy Frégault abonde essentiellement dans le même sens que l'historien-sénateur. Après avoir mentionné un certain nombre de sources désormais accessibles, mais hors d'atteinte du temps de Garneau, Frégault poursuit :

En un mot, le Canada n'était pas entièrement dépourvu de sources de renseignements historiques — à ce compte, il eût été tout à fait impossible d'écrire l'histoire — mais ces renseignements étaient incomplets. On pouvait procéder à de fructueuses recherches à la Société historique de Québec, aux deux évêchés de Québec et de Montréal, de même qu'à l'Assemblée législative de la « Province du Canada ». Mais, à l'époque de Garneau, l'Assemblée déménageait de capitale en capitale, à tel point que l'on a pu dire, avec autant d'esprit que d'exactitude, qu'elle constituait un parlement péripatéticien mais guère philosophe. Et il était assez difficile d'y travailler. L'historien écrivait à La Fontaine [sic], le 17 septembre 1850, une lettre qui indique bien à quelles difficultés il lui fallait se heurter. [Frégault cite alors un passage de la lettre de Garneau où ce dernier souligne les obstacles l'empêchant, malgré une autorisation gouvernementale, d'aller consulter les archives gouvernementales à Toronto⁹⁰. En outre Garneau y soutient aussi qu'Étienne Parent lui a dit qu'il règne un « chaos » tel dans les archives gouvernementales que

⁹⁰ De l'Acte d'union à la Confédération, les capitales du Canada-Uni furent successivement Kingston (1841-1844), Montréal (1844-1849), Toronto (1849-1852), Québec (1852-1856), Toronto (1856-1859), Québec (1859-1866) et Ottawa (1866-1867).

l'historien juge devoir attendre la présence à Toronto de Lafontaine pour s'y retrouver. Puis, Frégault enchaîne :]

On pourrait aussi souligner la pénurie de sources imprimées et d'ouvrages rares — entre autres, ceux de nos premiers chroniqueurs et historiens — qui se faisait durement sentir à Garneau lorsque ce dernier entreprit son travail. Cette pauvreté de documentation rendait dix fois plus difficile la tâche d'écrire l'histoire, tâche toujours malaisée même lorsque des conditions idéales l'accompagnent. Outillé comme il l'était, Garneau devait nécessairement commettre quelques erreurs et se montrer parfois superficiel. C'était inévitable. Mais ce qui est étonnant, ce qui est stupéfiant, c'est que l'historien n'ait pas donné cours à plus d'inexactitudes et qu'il ait atteint, d'une façon générale, à une telle plénitude et à une si belle profondeur. Même avec les moyens dont il disposait, il a donné à son ouvrage une architecture irréprochable. Il a tracé la voie à ses successeurs. Il a remis l'histoire du Canada sur ses pieds. C'est qu'il avait le sens historique et qu'il possédait décidément plus que du talent. Il avait une intuition presque infaillible et une telle puissance de déduction qu'elle frôle le génie.

L'œuvre de Garneau se recommandait donc par une valeur scientifique égale à sa valeur littéraire (mars 1945, 11-12).

Si nous avons choisi plus haut de citer intégralement Chapais, c'est afin de bien faire ressortir le rapport entre les manques de la documentation compulsée par Garneau que souligne le sénateur et les ressources effectivement consultées par ce dernier selon Lanctot. En comparaison de la courte liste qu'offre l'archiviste, les manques énumérés par Chapais prennent une ampleur démesurée. Il est aussi possible de constater que Frégault et Lanctot ne s'entendent pas sur la masse de sources imprimées consultées par l'auteur de l'*Histoire*. Alors que le premier soutient qu'il y avait « pénurie » de telles sources quand Garneau a entrepris son ouvrage, Lanctot maintient que l'historien a pu consulter toutes les sources imprimées de la période française.

Malgré les manques qu'ils constatent, Chapais et Frégault ne nient pas la validité de l'*Histoire* : bien au contraire, la présentation de ces lacunes leur permet même de renforcer la prétention scientifique de l'œuvre garnélienne. Ainsi, il est possible de mettre au compte de l'esprit scientifique de Garneau le fait qu'il s'astreint à consulter toutes les sources de première main auxquelles il peut avoir accès, et ce, malgré qu'il ait pour cela à se rendre jusqu'à Albany ou Toronto, ce qui, à l'époque de Garneau, n'était pas une mince affaire. De plus, lorsque l'historien a accès aux archives, celles-ci sont souvent « inexplorées »

comme le dit Chapais, ou « chaotiques » comme le dit Garneau cité par Frégault. Malgré tout cela, l'historien persiste et fouille, ce qui ne fait qu'ajouter à la démonstration de sa rigueur scientifique. Au final, les lacunes des archives ont l'avantage, tant chez Chapais que chez Frégault, d'excuser certaines erreurs de Garneau tout en évitant d'affecter sa réputation scientifique.

Ultimement, tant Chapais que Frégault en appellent, un peu comme Lanctot, à des éléments d'une nature bien peu scientifique pour renforcer la scientificité de l'*Histoire* malgré ses lacunes documentaires. Mais là où le dernier appuyait son affirmation sur la justesse des « prédictions » de Garneau, les deux autres parlent de l'« intuition historique » (Chapais, 1926, 27) et de la « puissance de déduction » (Frégault, mars 1945, 12) de l'historien qui lui ont permis de composer, nonobstant le nombre relativement restreint de sources qu'il a pu consulter, une histoire exacte. Bref, animé par une rigueur scientifique, Garneau, selon Chapais « n'épargna rien pour que la science fût aussi complète que possible » (1926, 25) dans sa recherche documentaire, et cette rigueur, couplée à l'intuition historique de Garneau, fait que l'*Histoire* « se recommande donc par une valeur scientifique égale à sa valeur littéraire » (Frégault, mars 1945, 12), c'est-à-dire qu'elle ne pouvait apparaître que comme « un pur chef-d'œuvre » (9) à sa parution.

Sur ce plan, Lanctot a des successeurs qui s'appuient aussi sur la justesse des « prédictions historiques » de Garneau pour juger de la valeur de l'*Histoire*, sans ouvertement soutenir (ni nier) que cela en fait une œuvre scientifique. C'est notamment le cas de Maurice Hébert, qui déclare en 1945 que « Garneau voyait assez profondément pour que l'avenir et le déroulement des faits dont celui-ci se compose vinssent lui donner raison » (143).

S'il faut donc constater que le discours de Lanctot sur la suffisance ou l'insuffisance des sources de première main consultées par Garneau pour que son analyse soit toujours considérée valide pendant la première moitié du XX^e siècle ne fait pas l'unanimité, il reste qu'on s'entend malgré tout pour soutenir que l'historien a fait au mieux, scientifiquement parlant, en exploitant tout ce à quoi il a pu avoir accès. Cependant, alors que ceux qui rappellent les manques de la documentation de Garneau choisissent de mettre en valeur la rigueur qui pousse l'historien à faire tous les efforts pour consulter ce qui est accessible et d'excuser ses erreurs par des manques documentaires contre lesquels il ne pouvait rien, ceux qui jugent suffisante sa documentation insistent sur cette même rigueur en prétendant que Garneau a littéralement consulté tout ce qui était disponible à son époque. Dans un cas comme dans l'autre, les critiques choisissent toutefois de faire appel à des éléments plus impressifs (comme de juger de la validité des prédictions de Garneau) que scientifiques pour soutenir qu'ultimement, qu'il y ait eu manques documentaires ou non, Garneau a réussi à faire une histoire « vraie ».

Concilier objectivité et patriotisme

Après l'ouvrage de Lanctot de 1926, aucun auteur de notre corpus de la période ne s'oppose directement à l'idée que l'œuvre de Garneau est objective, et ce nonobstant son libéralisme et son patriotisme. Il est difficile de s'étonner, sur la foi de la démonstration menée dans la première partie de notre chapitre, du fait que le libéralisme de Garneau, que l'on cherche à faire oublier autant que possible, ne soit pas évoqué en tant qu'élément sapant la scientificité de l'*Histoire*. Mais qu'en est-il du patriotisme de l'historien, qui est alors particulièrement mis de l'avant ? Le passage plutôt ambigu de Lanctot que nous avons cité plus haut a-t-il réussi à convaincre les lecteurs de l'archiviste que le patriotisme de

Garneau ne rend pas son œuvre moins objective ? Dans la mesure où Lanctot peine visiblement à se convaincre lui-même sur ce point, la chose paraît douteuse.

À ce sujet, il est possible de se demander si ce n'est pas le discours de Chapais qui est venu répondre de façon suffisante pour l'époque à cette contradiction avant même que Lanctot ne prenne pleinement conscience du problème. Voyons comment le sénateur s'exprime lors de sa conférence de 1925 :

Les tenants rigoureux de la nouvelle école critique en histoire lui [à l'*Histoire*] reprocheront peut-être ce qui précisément constitue l'un de ses charmes les plus puissants auprès des compatriotes de l'auteur. Ils l'accuseront d'être avant tout une histoire patriotique. Or, suivant eux, le patriotisme n'a pas de place dans l'histoire. L'histoire est une science et rien d'autre. Entendons-nous là-dessus. L'histoire est une science, sans aucun doute. Elle doit se conformer aux données scientifiques, c'est-à-dire à la vérité établie et prouvée par les documents incontestables, par les autorités, par les sources. Mais ce devoir accompli, rien ne la condamne à être impassible. L'historien a un cœur et aucune loi ne l'oblige à empêcher ce cœur de battre. Il a une patrie, et cette patrie, à quel titre viendrait-on lui interdire de l'aimer de toutes les énergies de son âme ? Sans doute le patriotisme ne doit pas suborner le jugement, ni fausser l'équité, ni supprimer l'impartialité, chez l'écrivain d'histoire. La justice et la vérité doivent être son inflexible loi. Mais sont-elles incompatibles avec l'amour de sa race et de son pays ? Nous ne saurions l'admettre.

Le patriotisme de M. Garneau a-t-il parfois voilé la netteté de sa vision ? C'est possible. Mais, qu'on nous le pardonne, même s'il en était ainsi, nous ne saurions en tenir rigueur à l'historien patriote. C'est cet amour de la patrie qui a fait naître son œuvre. C'est cet amour de la patrie qui a fait de M. Garneau l'une des plus nobles figures de notre Panthéon national. (1926, 29).

Plutôt que de se débattre avec une contradiction comme le fait Lanctot, Chapais rejette l'incompatibilité entre impartialité et patriotisme, et affirme donc que les deux éléments peuvent cohabiter sans problème. Pour lui, essentiellement, la scientificité de l'histoire réside dans le respect des faits historiques rapportés par les pièces d'archives et les sources documentaires ; dans cette mesure la couche interprétative ajoutée aux données n'est pas scientifiquement invalidante. Une telle affirmation ne l'empêche toutefois pas de concéder que Garneau a peut-être parfois laissé son patriotisme prendre un peu le dessus et de se montrer en désaccord avec certaines interprétations historiques de Garneau, qu'il attribue à des « préjugés politiques » (1926, 24). Bien que cela contribue à introduire un peu de contradictoire dans le propos de Chapais, sa conviction que patriotisme et objectivité

peuvent cohabiter dans une histoire scientifique paraît beaucoup plus ferme que celle de Lanctot.

Dans la mesure où aucun auteur de notre corpus de la période ne soulève, après les textes Chapais et de Lanctot du milieu des années 1920, la question d'une potentielle incompatibilité entre objectivité historique et patriotisme, il est difficile de juger de l'impact de leurs discours respectifs. Il est possible que quelques sceptiques aient été convaincus par leur rhétorique, et sans doute davantage par celle de Chapais que par celle de Lanctot, la réputation du premier étant mieux établie à l'époque que celle du second et son discours semblant moins ambigu. Le simple fait qu'ils prennent la peine de s'intéresser à cette question démontre qu'ils ont eu vent de certaines critiques sur ce point ; mais en fin de compte, la résolution de l'incohérence survient plutôt au niveau de la définition même de l'histoire scientifique à l'époque (qui permet une certaine subjectivité malgré une prétention d'objectivité) qu'à celui de l'œuvre de Garneau elle-même. Pour cette raison, Lanctot, qui aspire à davantage d'objectivité que les autres, paraît être le seul à exprimer ouvertement un malaise sur ce point.

Atténuer la littérarité de l'Histoire

Finalement, en ce qui a trait à la littérarité de l'*Histoire*, le discours qui vient après celui de Lanctot s'inscrit clairement dans l'idée de faire de celle-ci un ouvrage plus scientifique que littéraire. Ainsi, quelques mois après l'archiviste, Chapais considère comme historiographique le style de l'œuvre :

M. Garneau joignit des qualités de style que la critique a justement reconnues. Sa langue est généralement correcte ; elle brille par la clarté et la noblesse du ton. Lorsque le sujet s'y prête, elle ne manque pas de coloris. Elle traduit fidèlement les sentiments de l'auteur quand les événements qu'il retrace émeuvent son âme, et elle s'élève alors jusqu'à une éloquence sobre et contenue. Le style de notre historien est celui qui convenait au genre et à l'objet de son œuvre (1926, 28-29).

Si, contrairement à Lanctot, Chapais détecte quelques « coloris » dans l'ouvrage de Garneau, ceux-ci relèvent plutôt de l'exception que de la norme. Par ailleurs, même dans l'émotion, l'auteur de l'*Histoire* reste sobre, et la clarté évoquée par Chapais rappelle la concision et l'exactitude dont parle Lanctot. Et surtout, finalement, le sénateur historien affirme clairement que le style de l'*Histoire* est approprié au genre historiographique.

Ces mêmes idées continuent à poindre ici et là par la suite. Pour Émile Chartier, notamment, « [l]a nature de son talent ne lui [Garneau] a pas permis de les [les faits] vivifier par les couleurs d'une imagination féconde ou les ardeurs d'une âme vibrante. Mais la langue et la phraséologie qui les expriment satisfont l'esprit du penseur autant que le goût du critique moyen » (1941, 87-88). L'*Histoire* relève ici de la même grisaille stylistique que chez Lanctot, et l'idée que l'œuvre satisfera le « critique moyen » n'élève pas particulièrement la littérarité de l'ouvrage. À l'inverse, le penseur (sans restriction), qui prend une valeur plus scolastique, trouvera son compte dans l'*Histoire*.

Un peu plus tard, si Guy Frégault concède que Garneau a fait par moments preuve dans son histoire d'une « intensité poétique » et d'une « grande densité dramatique » (mars 1945, 9), il ne s'attarde pas trop non plus à la valeur littéraire générale de l'œuvre, qu'il remet comme Lanctot dans le contexte qui la voit paraître : « le livre de Garneau ne pouvait apparaître que comme un pur chef-d'œuvre. Un style un peu distingué, une langue élégante et correcte, une phrase claire, solide et dépouillée de fleurs de papier étaient des nouveautés extrêmement remarquables au Canada en 1845 » (9). Et au final, le jeune historien remarque comme Lanctot et Chapais la sobriété et la clarté qui caractérisent l'écriture scientifique de Garneau :

pour ma part — il s'agit d'une opinion que tout le monde est libre de contredire — je préfère encore les pages sobres, limpides, concises, dans lesquelles l'écrivain tire ses conclusions, porte ses jugements, pèse et évalue les faits. Garneau était essentiellement logicien, d'une logique

passionnée, sans doute, mais également vigoureuse et non dépourvue de rigueur. Ses jugements sont nets, habituellement bien motivés et toujours bien exprimés (mars 1945, 10).

Tout compte fait, il apparaît que si deux des trois stratégies discursives de Lanctot ne rencontrent pas une large adhésion — sur le plan des sources consultées par Garneau, il continue à circuler un discours rappelant qu’elles étaient incomplètes, et le discours plutôt ambigu tentant de concilier patriotisme et objectivité ne semble pas être repris — aucun auteur de notre corpus ne s’inscrit en contradiction des idées que ces stratégies soutiennent. Notamment, tant Chapais que Frégault affirment que malgré les lacunes de sa documentation, Garneau a pu livrer une analyse historique solide qui est encore bien souvent valide à l’époque où ils s’expriment. Et si Lanctot peine à concilier l’objectivité qu’il veut voir dans l’*Histoire* avec le patriotisme qu’il y retrouve, le discours après lui tend à confirmer l’idée que l’œuvre est objective nonobstant son patriotisme.

Du côté du style garnélien, le discours de Lanctot ne rencontre pas les mêmes difficultés : après lui, la tendance est manifestement à la révision du jugement laudatif qui a été initialement porté sur celui-ci. De hautement littéraire, il devient, à travers une lunette « scientifiante » dont le travail est assurément facilité par l’évolution des critères de littérarité, plus gris, moins coloré, mais presque toujours clair, exact et concis, bref, adapté à la science historique.

L’examen du discours mythifiant de Lanctot et de ceux qui viennent après lui fait, il nous reste ultimement à observer si le mythe que l’archiviste a proposé s’est bel et bien sacralisé pendant la période. D’entrée de jeu, il faut remarquer qu’après Lanctot, l’expression « premier historien scientifique du Canada » (ou une autre formulation similaire) tarde à s’imposer : il faut en fait attendre les années 1950 pour voir quelqu’un

d'autre que Lanctot (nommément Mason Wade) désigner Garneau comme le *premier* historien scientifique canadien (« French Canada's first scientific historian », Wade, 1955, 287).

Mais malgré cette absence, il existe de nombreuses traces de l'adhésion à l'idée que véhicule ce mythe pendant la période. Par exemple, comme nous l'avons vu, un certain nombre d'auteurs s'exprimant après Lanctot renforcent, sans nécessairement reprendre mêmes stratégies discursives, les idées que ce dernier cherche à promouvoir à travers elles. Chapais et Frégault, notamment, malgré leur désaccord avec Lanctot quant à la suffisance des sources que Garneau a pu consulter, affirment aussi que l'auteur de l'*Histoire* a effectué une recherche historique valide à partir de ses sources documentaires. Par ailleurs, après Lanctot (mais pas nécessairement grâce à son discours), personne ne nie, malgré le constat qui est fait du patriotisme de Garneau, que son œuvre est objective ; à l'inverse, certains relaient cette idée à la fin de la période. De plus, il se rencontre régulièrement des discours rappelant que Garneau met l'histoire en récit ou laissant entendre que son style d'écriture est plus historiographique que littéraire.

Par ailleurs, plusieurs des auteurs qui abordent différentes facettes du discours tendant à scientificiser l'*Histoire* disent aussi clairement que celle-ci est scientifique, l'établissant du même coup en tant que modèle archétypal à suivre de l'éthos historiographique scientifique de l'époque. Parmi ceux-ci, nous avons vu que Chapais considère que Garneau, malgré le patriotisme présent dans l'*Histoire*, a effectivement eu la rigueur que la science historique exige ; avant cela, il a également déclaré, en parlant des sources consultées par Garneau, que ce dernier « n'épargna rien pour que la science fût aussi complète que possible » (1926, 25) dans son ouvrage. Plus tard, Frégault remarque aussi la « valeur

scientifique de l'histoire » (mars 1945, 13). Et à la fin de la période, l'historien américain spécialiste du Canada français Mason Wade passe lui aussi outre l'apparente contradiction, d'un point de vue moderne, entre objectivité et patriotisme en rappelant à la fois « the determination to rally the French Canadians » (1955, 286) de Garneau et le fait que ce dernier « was French Canada's first scientific historian, using original sources, analyzing and criticizing them, and declaring the truth as he found it » (287).

Mais au-delà de considérer Garneau comme scientifique, quelques critiques de l'époque transmettent aussi l'idée maîtresse du mytheme proposé par Lanctot et voulant que Garneau soit le *premier* historien scientifique en marquant clairement la distance qui existe entre l'*Histoire* et les œuvres historiques antérieures. Wade est, visiblement, l'un de ceux-là. Parlant de l'ouvrage de Bibaud, il affirme : « A Bureaucrat, Bibaud was bitterly opposed to the Patriotes and biased in favor of the Chateau Clique. His ponderous history, which is often a mere undigested collection of documents, was completely put in the shade by Garneau's interpretive work » (289). C'est donc, pour l'historien américain, la caractéristique scientifique de l'histoire qu'est la mise en récit, de laquelle relève la dimension interprétative, qui marque l'écart existant entre l'œuvre de Bibaud et celle de Garneau. Mais pour Frégault, c'est vraiment l'emploi que fait l'historien canadien de la méthode scientifique qui le distancie de tous ses prédécesseurs :

En 1807, on pouvait encore parler d'histoire en citant des fables ; on pouvait négliger d'établir une distinction entre le fait historique et le fait légendaire ; il était permis d'accepter à peu près toutes les traditions sans y regarder de trop près.

Il n'en ira plus de même après Garneau. Dès le début de son « discours préliminaire », l'historien rend hommage à la méthode scientifique. [...] Sans doute arrivera-t-il parfois à l'auteur de se départir de cette belle rigueur au cours de son ouvrage. Mais ses écarts seront relativement rares et le crédit lui restera d'avoir affirmé, au début de son œuvre, le double principe, si fécond en histoire, du doute méthodique et de l'analyse des causes. Ici, il convient de souligner la différence qui apparaît dès l'abord entre la grande étude de Garneau et l'*Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise* que Michel Bibaud publiait à Montréal en 1844. [...] Mais où l'on voit que toute similitude cesse, c'est lorsque l'on met en regard la méthode des deux auteurs. Bibaud s'inquiète presque uniquement de colliger des documents. « Insoucieux de critique, a-t-on pu écrire, il ne sait pas assimiler ses matériaux ». C'est à peine s'il les classe ; il ne

parvient pas à les fondre dans une synthèse personnelle ; il les accepte ou les rejette en bloc, selon qu'ils cadrent ou ne cadrent pas avec ses préférences politiques ; bien plus, il va jusqu'à les déformer lorsqu'ils lui sont franchement antipathiques. La façon dont Bibaud parle des « Quatre-vingt-douze résolutions » est un exemple typique d'inintelligente partialité. [...] Lisez, après cela, la sobre analyse que Garneau fait du même texte historique : on saisit immédiatement la différence qui sépare le compilateur partial de l'historien consciencieux (1945, 373-374).

Sans que la figure proposée par Lanctot soit employée ici, le sens du discours de Frégault est clair : Garneau est le premier historien scientifique canadien.

Pendant la période, plusieurs commentateurs jugent donc que Garneau a adopté une méthode scientifique (au sens alors moderne) de faire l'histoire. Et s'ils ne sont pas nombreux à soutenir clairement que l'auteur de l'*Histoire* est le *premier* historien scientifique canadien, au final, nous n'avons trouvé personne qui, pendant la période, cherche à contredire cette idée ou qui affirme que l'une ou l'autre des histoires antérieures à celle de Garneau est scientifique. Malgré le fait que certains arguments employés pour défendre la scientificité de l'*Histoire* puissent paraître plus ou moins convaincants d'un œil actuel, il n'en allait pas de même à l'époque. Le mytheme du fondateur de l'histoire scientifique en Canada semble donc bien se sacraliser après Lanctot dans le sens où celui-ci l'entend, et conséquemment, Garneau reste pendant la majeure partie de la période un historien scientifique modèle.

3.4. En résumé : Garneau un historien nationaliste, conservateur catholique et scientifique

Que pouvons-nous retenir de l'évolution des divers mythes garnéliens au fil de la période ? Tout d'abord, que les promoteurs de la mouture conservatrice du mytheme de l'historien national réagissent de façon efficace aux écueils que met sur leur chemin la cinquième édition de l'*Histoire*. Tout en continuant de soutenir que Garneau se faisait le promoteur d'un patriotisme conservateur, traditionnel et catholique, ils réussissent à composer avec les divers éléments libéraux de l'*Histoire* afin d'éviter que celle-ci affecte

l'image qu'ils offrent de Garneau. Ainsi, l'impact des sources d'inspiration jugées anticléricales de Garneau est souvent restreint à une petite partie de l'œuvre ou limité à des éléments ne touchant pas de points sensibles de la doctrine catholique. Le désintérêt de Garneau pour la chose religieuse est nuancé par le rappel d'hommages qu'il a rendus aux travaux de l'Église et des œuvres sont suggérées pour combler les manques religieux de l'histoire laïque de Garneau. Les positions discutables de l'historien d'un point de vue catholique sur la question des huguenots, de la séparation de l'Église et de l'État et du portrait de Mgr de Laval sont soit justifiées, soit écartées sur la base que Garneau lui-même les avait reniées et que c'est Hector qui les a ramenées. La plus grande victoire des promoteurs d'un Garneau conservateur, toutefois, réside sans aucun doute dans la « soumission » d'Hector, qui propose dans sa huitième édition de *l'Histoire*, en 1944, une histoire canadienne taillée sur mesure pour promouvoir l'éthos nationaliste conservateur, traditionaliste et catholique que l'on voulait faire porter à l'historien national.

Ensuite, il est aussi possible de constater que sans que le titre de « premier historien scientifique canadien » soit régulièrement attribué à Garneau pendant la période, le récit de ce mytheme initialement proposé par Lanctot pénètre relativement bien les esprits. À la suite de l'archiviste, et malgré le peu d'impact perceptible de certains de ses arguments, plusieurs critiques de l'œuvre garnélienne laissent entendre que Garneau a respecté une méthode scientifique qui a valeur d'éthos pour Lanctot et les autres principaux historiens de l'époque. Tout d'abord, l'auteur de *l'Histoire* a exploité de façon scientifique la documentation qu'il avait sous la main ; quant aux manques de ce côté, sa puissance d'analyse a suppléé aux potentiels manques de ce côté. De plus, malgré le fait que Lanctot, peine à concilier le patriotisme présent dans *l'Histoire* et l'objectivité qu'il veut

visiblement y voir, nous n'avons repéré aucun texte prétendant ouvertement que l'œuvre de Garneau est trop patriotique pour être objective ; sur ce point, c'est sans doute davantage la conception l'on se fait de l'objectivité historique à l'époque que les arguments de l'archiviste qui permet à ce discours de se soutenir, malgré l'apparente contradiction qu'il semble contenir d'un point de vue actuel. Par ailleurs, bon nombre de commentateurs de l'œuvre garnélienne rappellent que Garneau a proposé des récits historiques plutôt qu'une histoire non analytique, et que son écriture tenait davantage du style rigoureux approprié à l'histoire scientifique que d'un style coloré plus littéraire. Au final, sans que Garneau soit régulièrement désigné comme le premier historien scientifique canadien, le consensus semble se faire autour de l'idée que son histoire est scientifique, et si peu expriment clairement que son ouvrage se démarque des histoires précédentes spécifiquement pour cette raison, nous n'avons repéré aucune trace d'un discours qualifiant de scientifique un historien canadien antérieur à Garneau.

Tout compte fait, bien que la conception conservatrice catholique de l'historien national réunisse un large consensus auprès de ceux qui s'intéressent à Garneau, il est difficile d'évaluer l'impact qu'a pu avoir sur la population canadienne-française en général l'aptitude du mythe de Garneau à véhiculer un éthos nationaliste catholique. Bien sûr, ce mode de pensée fut dominant au Québec pendant la majeure partie de cette période, mais l'historien national n'était sans doute qu'un outil parmi d'autres utilisés par pour promouvoir ce éthos. Au début de cette période, Garneau jouissait déjà d'un prestige certain ; il est toujours le principal historien de son peuple, et son mythe a déjà été formaté par Casgrain dans une optique patriotique qui n'est pas incompatible avec une récupération

conservatrice. Dans cette mesure, et malgré les maux de tête qu'a pu causer aux conservateurs catholiques la cinquième édition de l'*Histoire*, ces derniers ont sans doute vu dans le mythe garnélien créé par le premier biographe de Garneau un mythe apte à servir leurs intérêts. Il est donc presque naturel qu'ils aient récupéré le travail de Casgrain à leur compte.

Par ailleurs, au fil de la période, le mythe garnélien garde une certaine cohérence, ce qui démontre encore une fois que les personnes qui contribuent à le propager y adhèrent. En effet, entre 1913 et 1960, des critiques catholiques tentent de minimiser les écarts doctrinaires de Garneau, d'exacerber son nationalisme et de rappeler qu'il a invité les Canadiens à être « fidèles à eux-mêmes ». Même des historiens à tendance un peu plus libérale, comme Gustave Lanctot, qui, presque seul, choisit de défendre le « catholicisme libéral » de l'historien plutôt que de le nier, rappellent ces éléments.

Autre preuve de la tendance dominante de ce discours, Hector Garneau, dès 1929, rend les armes en promettant de faire paraître une huitième édition de l'*Histoire* fidèle à l'éthos que les nationalistes catholiques conservateurs cherchent à propager par le biais de leur discours sur Garneau et son œuvre. Celle-ci paraît finalement en 1944. Sur ce point, donc, c'est carrément l'œuvre qui doit céder face à l'éthos qu'on veut lui faire porter : ce fait seul est susceptible de démontrer toute la puissance à l'époque de la version conservatrice du mythe garnélien. Il est également possible de constater que même ceux qui déplorent, comme Arthur Maheux, les effets de cette itération du mythème de l'historien national ne l'interprètent pas autrement. S'il est donc difficile de voir quel impact réel a eu le mythe garnélien pendant la période sur la pensée des Canadiens français, nous pouvons tout de même constater que le discours sur l'historien réussit à efficacement maintenir le mythème

de l'historien national développé par Casgrain en ajoutant à celui-ci une teneur conservatrice catholique.

Avec la période qui s'achève ici, le mythe garnélien termine ce qu'il est approprié d'appeler son cycle conservateur. Décrit par certains à sa parution pour le nationalisme libéral dont il faisait preuve, Garneau a, dès la naissance de son mythe, été employé dans une optique qui cherchait à camoufler son libéralisme et à exacerber un patriotisme que l'on voulait exemplaire. Puis, avec le temps, son mythe s'est transformé jusqu'à devenir un des supports d'un patriotisme à tendance nationaliste non pas libérale, mais bien conservatrice. Or, avec le revirement idéologique libéral qu'amènent les années 1960, un Garneau conservateur est bien peu susceptible de trouver son public ; et avec l'évolution d'une science historique qui aspire à une plus grande objectivité, l'*Histoire* a peu de chances d'être toujours considérée comme scientifiquement valide. Pourtant, nous savons que les mythes de l'historien national et du premier historien scientifique ont réussi à traverser la période 1960-1990, puisqu'ils se rencontrent encore aujourd'hui. Nous verrons donc, dans le chapitre suivant, les stratégies discursives qui seront employées afin de permettre aux mythes garnéliens de s'adapter à cette nouvelle époque et d'y perdurer.

4. La refonte libérale d'un mythe garnélien conservateur (1960-1990)

Dans *Raison et déraison du mythe*, Gérard Bouchard explique :

On devine qu'un mythe commence à perdre de son emprise quand une ou certaines composantes du processus de mythification ne sont plus en étroite résonnance avec le contexte social, et ce, pour l'une ou l'autre des raisons suivantes : elles comblent mal les attentes, les angoisses, les aspirations du moment ; elles reposent sur un appareil de persuasion déficient ; l'ancrage ne crée plus la même émotion ; l'éthos a perdu de son mordant ; l'alignement avec la praxis s'étant défait, le mythe entraîne des effets délétères, pathologiques ; les acteurs sociaux qui en faisaient la promotion ont décliné dans l'échelle de la crédibilité et du pouvoir ; des éléments importants du contexte ont changé (2014, 128-129).

Nous avons déjà vu comment des arguments utilisés pour défendre l'un ou l'autre des mythèmes de Garneau ont souffert de certains de ces types de changement. Par exemple, l'élément contextuel important qu'était la cinquième édition de l'*Histoire* avait indéniablement le potentiel de faire perdre de la crédibilité au mythème de l'historien national conservateur catholique, à preuve les stratégies discursives mises en place pour désamorcer le libéralisme apparent de celle-ci. Par ailleurs, l'anecdote de la querelle entre Garneau et ses collègues clercs anglophones dans l'étude d'Archibald Campbell a périclité pendant la période 1913-1940 à cause de ce que Bouchard appelle « un appareil de persuasion déficient ». En effet, parce qu'elle s'appuyait sur une simple affirmation de Casgrain plutôt que sur une base documentaire plus tangible, d'autres éléments traduisant le même esprit, mais mieux soutenus par des preuves documentaires et archivistiques, ont commencé à la remplacer.

Or, la menace qui plane au-dessus du mythème de l'historien national vers 1960 est plus grande encore que celle qui surgit en 1913. Celui-ci tend déjà à être conservateur et catholique lorsqu'Hector fait paraître sa version libérale de l'*Histoire*. Dans cette mesure, l'objectif est alors de préserver cette interprétation de l'historien pour qu'elle soutienne un éthos traditionaliste déjà établi. Or, à l'arrivée de la Révolution tranquille, c'est carrément cet éthos que la société québécoise rejette : si le nationalisme québécois est toujours

d'actualité, il est désormais plutôt libéral que traditionaliste, conservateur et catholique. Pour survivre, le mythe de l'historien national doit donc se soumettre à une évacuation de sa composante conservatrice et à une accentuation de son libéralisme. C'est cette transformation en apparence inévitable qui nous incite à adopter 1960 comme nouvelle date pivot du mythe garnélien.

Cette date nous apparaît d'autant plus pertinente que survient autour de celle-ci un autre changement du contexte potentiellement problématique pour le mythe garnélien. Du côté historiographique, l'évolution de la science historique fait que le mythe du premier historien scientifique canadien repose lui aussi désormais sur un appareil de persuasion déficient : il est maintenant difficile, vu la plus grande objectivité exigée par la science historique, de soutenir que l'*Histoire* est toujours une œuvre rencontrant les critères de celle-ci. Pour conserver à Garneau son titre de premier historien scientifique canadien, il faut donc trouver une façon d'arguer que son œuvre est scientifique malgré le fait qu'elle soit désormais dépassée sur ce plan.

Avec la Révolution tranquille point aussi un autre mythe garnélien potentiel : celui du père de la littérature canadienne-française. Au début de la période, la littérature canadienne-française (bientôt québécoise) cherche à se redéfinir. Dans le cadre de cet exercice, certains membres de l'institution littéraire proposent — tout comme l'a fait Lanctot dans le domaine de l'histoire scientifique une quarantaine d'années auparavant — de placer l'*Histoire* à son origine. Pour ce faire elle doit cependant trouver une façon de concilier cette idée avec le fait que l'œuvre n'est désormais plus particulièrement appréciée pour la qualité de son style.

Entamons donc l'étude des transformations que subit le mythe garnélien pendant la période 1960-1990 en dressant un portrait des différents contextes dans lesquels s'énonceront ces discours.

4.1. Contextes d'énonciation

4.1.1. Sur le plan littéraire

Dans les années 1960, le monde des lettres québécoises se lance dans « une vaste entreprise d'inventaire et d'établissement du corpus québécois » (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 2007, 413) visant à redéfinir la littérature nationale et à en reformuler le récit historiographique. Dans le cadre de ce dernier exercice, l'institution littéraire universitaire développe notamment, selon Nicole Fortin, une pensée qui « condamne[] l'utilisation ancienne de l'histoire, basée sur une logique déterministe des événements, en optant pour une utilisation moderne de celle-ci, basée sur une possible réinterprétation et réactualisation des événements du passé par le présent » (1994, 65). Or ce choix, qui vaut autant pour l'histoire que pour l'histoire littéraire selon elle, amène une relecture des textes antérieurs qui se veut non pas pragmatique, mais bien cognitive. En d'autres mots, les œuvres sont désormais évaluées selon l'importance qui leur est accordée dans le récit de l'évolution de la littérature nationale plutôt qu'en fonction de leur utilité sociale et propagandiste.

Ainsi, une œuvre comme *Jean Rivard* est considérée, pendant la première moitié du XX^e siècle, d'un œil utilitariste, notamment par Camille Roy :

Faisons donc lire *Jean Rivard*. Faisons-le lire à nos jeunes filles pour qu'elles apprennent de Louise Routier les devoirs d'une mission sociale. Faisons-le lire à nos jeunes gens : aux jeunes gens des villes sans doute, et aux étudiants eux-mêmes, pour qu'ils aperçoivent la noblesse, la dignité du colon, et pour qu'ils éveillent en eux peut-être, au contact de ces pages, une vocation qui sommeille, qui n'attend que cet appel pour prendre conscience d'elle-même, et pour s'affirmer ; faisons-le lire surtout aux jeunes gens de la campagne, pour qu'ils reconnaissent en Jean Rivard leur frère aîné, leur frère illustre, pour qu'ils aiment davantage la terre qu'il a aimée,

pour qu'ils n'abandonnent jamais le sol qu'il a défriché, et qu'ils creusent à leur tour le sillon profond où demain grandiront au soleil de Dieu les espérances de notre race ! (1914, 134)

Si l'œuvre est jugée favorablement par le critique ecclésiastique, ce n'est pas tant pour son style (qu'il apprécie malgré tout) que pour sa thèse, qui a valeur d'exemple à suivre pour la jeunesse canadienne. Cette interprétation n'est d'ailleurs nulle part plus mieux relayée que par le fait que la municipalité de Plessisville a dévoilé, en 1935, une statue de Jean Rivard célébrant spécifiquement l'idéologie colonisatrice que le personnage met, selon Roy, de l'avant.

Or, lorsqu'un critique comme Gérard Tougas discute de l'œuvre en 1960, il l'évalue plutôt en fonction de son influence littéraire :

Le didactisme, les gaucheries de Gérin-Lajoie font que son roman n'a qu'un intérêt historique. L'on ne saurait nier en revanche l'influence que Jean Rivard a exercée sur l'évolution du roman canadien. C'est dire que si le métier manquait à Gérin-Lajoie, il eut comme l'intuition de quelques aspects permanents de la psychologie canadienne-française. La facile opposition qu'il établit entre la vie des champs et celle des villes repose sur un sentiment profond, enraciné chez le Canadien-français [sic] : entre la nature et lui existe un pacte commandé par ses origines spirituelles. Lorsque, plus près de nous, Gabrielle Roy fait sentir à son caissier, Alexandre Chenevert, les joies d'une première nuit dans les solitudes des Laurentides, elle rejoint et confirme le pressentiment de Gérin-Lajoie (1960, 53).

Laissant à peu près complètement de côté la thèse du roman, Tougas s'intéresse plutôt aux thèmes qu'il a exploités et qui trouvent un écho dans des œuvres subséquentes, lui assignant ainsi une place dans un récit historique de l'évolution de la littérature québécoise de ses origines jusqu'à 1960.

C'est d'ailleurs la même logique qui mène à la réhabilitation de *La Scouine* d'Albert Laberge à la même époque. Longtemps, l'œuvre est complètement ignorée, selon Gérard Bessette, parce que les critiques littéraires avaient « l'habitude de juger la valeur d'un écrivain selon des critères étrangers à la littérature » (Laberge, 1962, IX) et qui ont surtout à voir avec la morale de l'époque. En d'autres mots, la lecture pragmatique initiale de l'œuvre a fait que celle-ci était alors placée sur une voie d'évitement pour cause

d'incompatibilité de mœurs. Or, après 1960, *La Scouine* est désormais évaluée en fonction de son apport à l'édifice de la littérature québécoise. Pour Tougas, elle est alors une œuvre dont « [l']importance [...] est indéniable ; [elle] est le premier exemple d'un réalisme intégral, accordé à la rude existence de l'habitant » (1960, 156). Et pour Bessette, la lecture pragmatique autrefois faite de l'œuvre a carrément « retardé d'un bon quart de siècle l'évolution de notre littérature romanesque » (Laberge, 1962, X) dans la mesure où l'exemple qu'elle constituait est resté longtemps quasi inaccessible.

Bien sûr, les grilles de lecture alors employées pour relire les œuvres ne sont pas uniformes : alors que certains, comme Tougas, adoptent un point de vue plus spécifiquement littéraire, d'autres conçoivent la littérature québécoise d'une manière plus nationaliste et libérale. Ces derniers tendent à apprécier les œuvres en fonction de leur apport à la construction d'un nationalisme libéral québécois, ce qui les amène logiquement à rejeter celles qui leur apparaissent plus conservatrices. Mais ces lectures réactionnaires ne persistent bien souvent qu'un temps, et sans cesser de s'intéresser à des œuvres boudées par la critique avant les années 1960, l'institution littéraire québécoise réintègre ultimement les œuvres rejetées dans son giron en en faisant une lecture moins idéologiquement motivée que celle faite lors de la première moitié du XX^e siècle ou que celle, opposée, en vigueur au début de la Révolution tranquille.

4.1.2. Sur le plan historiographique

Alors que l'historiographie de la première moitié du XX^e siècle proposait surtout un récit historique visant à perpétuer des valeurs conservatrices ayant assuré jusque-là la survivance du peuple canadien-français, les années 1960 voient évoluer en parallèle deux écoles historiques. Celles-ci, dont le développement s'est entamé pendant la précédente

décennie, constatent le retard social, économique et culturel des Canadiens français par rapport aux Canadiens anglais et se tournent vers le passé pour expliquer celui-ci. Pour l'école de Montréal, qui s'inspire de Groulx, mais qui interprète de façon plus pessimiste que l'ecclésiastique les conséquences de la conquête, c'est cette dernière, qui marque le début de la domination anglaise, qui est à la principale cause de ce retard. Pour sa part, l'école de (l'Université) Laval s'inscrit dans la pensée de Chapais et de Maheux et considère plutôt que « [l]es Canadiens français s'étaient fait les artisans de leurs propres difficultés en rejetant systématiquement tout ce qui était associé aux conquérants » (Rudin, 1998, 155) et qu'ils ont été poussés notamment dans cette voie par un clergé qui apparaît plus nuisible que bénéfique.

À la même époque, les critères de rigueur scientifique évoluent : alors qu'il était auparavant permis de proposer une interprétation historique tant que celle-ci ne contredisait pas les preuves documentaires, désormais, il faut faire « une histoire fondée sur la recherche minutieuse des sources et libre de toute affirmation sans preuve » (Rudin, 1998, 122). Malgré cette prétention, tant les historiens de l'école de Montréal que ceux de l'école de Laval restent biaisés, les premiers étant nationalistes, les seconds fédéralistes et anticléricaux. Or, la retraite hâtive de la plupart des historiens de l'école de Montréal combinée à la faible popularité de l'interprétation historique de l'école de Laval mène, dès les années 1970, à un mouvement « révisionniste » qui s'efforce plutôt de « démontrer que le Québec n'a pas évolué différemment des autres sociétés occidentales » (Rudin, 1998, 200). Les révisionnistes proposent donc une réécriture du récit historique québécois reléguant dans l'ombre certains éléments du récit historique préalable, notamment « le rôle de la religion et l'antipathie envers les conquérants anglais » (Rudin, 1998, 200).

4.1.3. Sur le plan sociohistorique

Après qu'une brise de changement social se soit mise à souffler doucement d'abord, puis de plus en plus fort dans le Québec de l'après-Seconde Guerre, il s'opère vers 1960 un véritable changement de garde du conservatisme au libéralisme au sein des élites dirigeantes québécoises. Cette consécration d'un libéralisme dont l'influence progresse depuis le début des années 1950 officialise le rejet par la société québécoise de valeurs auxquelles elle adhérerait encore fortement quelques années plus tôt. Se redéfinissant eux-mêmes pendant la décennie 1960 en tant que Québécois (alors qu'ils étaient auparavant Canadiens français), les francophones du Québec jugent que « la religion et la tradition (au sens de mœurs dépassées, anachroniques) sont [...] les matrices d'un état social qu'il est impératif de quitter pour ne plus jamais y revenir » (Létourneau, 1992, 774).

Jetant un regard sur l'idéologie de repli identitaire qui les avait incités depuis les années 1840 à conserver leurs institutions, leur langue, leurs lois, et surtout leur religion afin d'assurer leur survivance en tant que peuple, les francophones du Québec, constatant le retard de leur progrès résultant de cette pensée, se demandent, au début des années 1960 : « Certes, nous avons survécu, mais à quel prix ? » (Beauchemin, 2011, 171). Se tournant vers l'État pour assurer leur progrès social, ils décident alors de « régler leurs comptes avec une Église qui les aurait trop longtemps asservis et d'effectuer en accéléré un passage à la modernité facilité par le délestage des pesanteurs traditionalistes » (Beauchemin, 2011, 172). En quelques années, les églises se vident et le clergé voit son rôle dans les secteurs sociaux et de l'éducation se réduire à peau de chagrin. Les Québécois se résolvent alors à en finir avec le repli sur eux-mêmes, à propos duquel plusieurs « se demanderont s'il n'y avait pas dans cette stratégie défensive, dans cette force d'inertie, une part de médiocrité,

d'attardement traditionaliste ou d'incompétence collective face aux défis que dressait la modernité et que d'autres relevaient apparemment mieux que nous » (Beauchemin, 2011, 171). De « [q]ue les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques », que Beauchemin (2011, 164) emprunte à Garneau pour résumer la pensée canadienne-française ayant eu cours pendant près d'un siècle, les Québécois passent donc rapidement à « maîtres chez nous ». À travers cette dernière idéologie, ils préconisent une reprise en main active de leur destinée. Celle-ci passe notamment par un plus fort interventionnisme étatique provincial (l'État-providence), par la création d'« une classe d'affaires francophone capable de se hisser au niveau de la bourgeoisie anglo-saxonne qui depuis toujours nous avait dominés et qui détenait pratiquement tous les leviers du pouvoir économique » (Beauchemin, 2011, 173) et par la promotion, à un degré variant selon les allégeances politiques, d'une plus grande autonomie politique du Québec par rapport au gouvernement fédéral.

C'est donc dans ces différents contextes que les mythes garnéliens font face, assez rapidement au début de la période, à des incohérences, à des contradictions et à des ambiguïtés qu'ils doivent surmonter. Voyons donc maintenant comment les discours les soutenant s'adapteront à ces problèmes en nous penchant tout d'abord sur la perpétuation du mythe de l'historien national.

4.2. Un historien national conservateur catholique... libéral : résolution de l'ambiguïté

Nous avons vu comment, lors de la période précédente, différents acteurs sociaux ont réussi à soutenir une version du mythe de l'historien national apte à soutenir leurs

valeurs nationalistes, conservatrices et catholiques. Or, à une époque où l'historien a toujours une importance culturelle, notamment dans les domaines littéraire et historiographique, mais où la société québécoise se cherche des modèles toujours nationalistes, mais désormais libéraux plutôt que conservateurs, le mythe de l'historien national est peu susceptible de se perpétuer sous sa forme conservatrice. Le récit de l'historien national doit donc être renouvelé de façon à soutenir un éthos progressiste plus en accord avec l'air idéologique de la Révolution tranquille.

Dans ce contexte, les stratégies discursives prendront souvent le contrepied de celles de la période précédente. Ainsi, alors qu'on tentait avant 1960 de minimiser le libéralisme de Garneau en exacerbant son patriotisme et en soulignant son conservatisme, à partir de cette date, on cherche toujours à mettre en valeur son patriotisme, mais en le proposant désormais en exemple d'adhésion à un libéralisme qui a désormais valeur d'éthos pour la majeure partie de la société québécoise. Cela implique bien évidemment qu'on réinterprète ou qu'on laisse de côté ce qui, auparavant, permettait de présenter l'historien comme un conservateur. Voyons donc comment cela s'opère.

4.2.1. Mise en valeur du patriotisme et du libéralisme de Garneau

Continuer à affirmer le patriotisme de Garneau

D'entrée de jeu, il importe de remarquer que depuis Casgrain, la démonstration du patriotisme de Garneau a toujours été faite avec un argumentaire spécifique à cet élément. En effet, l'abbé et les auteurs qui ont marché dans ses traces au XIX^e siècle ont démontré que l'historien était un défenseur du peuple canadien dans son ensemble, sans égard aux idéologies politiques. De tous temps, ce patriotisme a été une composante de l'éthos véhiculé par le mythe de l'historien ; pendant la période 1913-1960, si les conservateurs

catholiques en font un chantre de leur idéologie, leur argumentaire ne nie pas pour autant cette idée initiale, bien au contraire. Dans cette mesure, le discours à prédominance libérale qui se développe plus largement à partir des années 1960 peut soutenir le patriotisme de Garneau sans avoir à transformer de façon majeure les arguments employés à cet effet par les critiques conservateurs de la période précédente.

Au premier chef se retrouve encore une fois l'utilisation directe de l'expression « historien national ». Elle se rencontre chez au moins une douzaine d'auteurs différents au fil de la période, y compris chez les deux principaux spécialistes de Garneau de l'époque, le littéraire Paul Wyczynski et l'historien Pierre Savard⁹¹, qui en usent non seulement dans leurs articles du *Dictionnaire biographique du Canada* et du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*⁹², mais aussi dans certains de leurs autres écrits (Wyczynski, 1979, 57-59, 63-64, 66 ; Savard, 1966, 24, 34, 38 ; mars 1975, 540, 542).

Toujours de façon littérale, l'historien est présenté comme « patriotique » ou comme « patriote » par une dizaine de commentateurs, non seulement dans le cadre de discours sur l'*Histoire*, mais aussi dans des textes se penchant sur la poésie de Garneau, qui suscite un regain d'intérêt pendant la période. Et si certains emploient le terme sans autre épithète, d'autres le qualifieront (positivement) d'« éclairé » (Bessette, Geslin et Parent, 1968, 43), d'« ardent et sincère » (Hathorn, 1967, 73) ou de « vibrant » (Savard, hiver-printemps 1984, 17).

⁹¹ À preuve, c'est à eux que l'on confie l'établissement d'une édition critique de l'*Histoire* qui, malheureusement, n'a pas vu le jour.

⁹²Curieusement, Wyczynski et Savard ne l'utilisent pas dans leur article sur l'*Histoire*. Toutefois, Wyczynski l'utilise dans son article sur le *Voyage en Angleterre et en France* de Garneau et dans son article sur les *Poésies* du fils de François-Xavier, Alfred. Savard, pour sa part, l'emploie dans son article portant sur le *François-Xavier Garneau* de Chauveau.

Simultanément, signe des temps sans doute vu l'importance que prend la question nationaliste au Québec au début des années 1960, le terme « nationaliste » commence lui aussi à être davantage utilisé pour qualifier Garneau et son ouvrage historique. Avant 1960, Frégault (mars 1945, 12, 14) et Wade (1955, 286) sont parmi les rares à user ainsi de ce terme. Mais après 1960, le terme est employé par une demi-douzaine d'analystes de notre corpus qui se penchent sur l'*Histoire* ou son auteur, parmi lesquels Pierre Savard (mars 1975, 593) et l'historien et historiographe Serge Gagnon (1978, 289). Le terme, cependant, s'emploie essentiellement comme un synonyme de « patriote ». L'équivalence, du moins, est très claire chez Savard : « le côté anticléricale [sic] de l'*Histoire* de Garneau a été quelque peu oublié au profit il est vrai de son esprit nationaliste canadien-français. Comme si, dans la société ultramontaine qu'est le Canada français de la fin du 19^e siècle, le patriote faisait pardonner les écarts du libéral de 1830 » (1978, 289).

Mais au-delà de son affirmation littérale ou du rappel du statut d'historien national de Garneau, le patriotisme de l'historien est également soutenu par des arguments plus élaborés qui s'inspirent directement ou indirectement de ceux de Casgrain. Parmi eux, l'idée que l'*Histoire* a eu un effet bénéfique sur l'image que les Canadiens français avaient d'eux-mêmes occupe toujours une place de choix. À cette fin, le passage du « Mouvement littéraire en Canada », où Casgrain parle de l'« impression profonde » qu'a eue l'*Histoire* sur lui et sur ses collègues de classe, et l'hommage que rend Philippe-Aubert de Gaspé à Garneau dans *Les Anciens Canadiens* sont encore occasionnellement cités.

Le discours sur cet impact de l'*Histoire* passe toutefois surtout par l'affirmation pure et simple (donc non démontrée) de celui-ci. Elle se rencontre notamment dans quelques histoires de la littérature canadienne-française, notamment dès 1960 chez Gérard Tougas,

qui affirme que « [l]a génération de Garneau, peu esthète mais fort patriotique, s'est sentie revivre à la lecture de son *Histoire* » (30). Un peu plus tard, Bessette, Geslin et Parent abondent eux aussi dans le même sens en soutenant que Garneau « écrivit une œuvre à ce point enthousiaste et vraie qu'elle prit tout à coup aux yeux des siens les proportions d'un miroir qui leur restituait, en même temps que l'image de leurs pères, leur propre image », en conséquence de quoi « ce peuple prit conscience de lui-même » (1968, 42). Et dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Savard et Wyczynski s'inscrivent dans la même ligne en parlant de l'*Histoire* comme d'une œuvre « écrite avec chaleur et traversée d'un esprit national qui a de quoi reconforter les Canadiens français au sortir des tristes événements de l'Insurrection et de l'Union » (1980, 353). Un peu plus précisément que tous ces auteurs, l'écrivain et historien Léo-Paul Desrosiers s'exprime, à l'occasion du centenaire de la mort de Garneau, sur la nature de ce que les Canadiens français ont retiré de l'œuvre de ce dernier :

Il avait surtout donné à ses compatriotes confiance en eux-mêmes : il avait affermi leur volonté de survivance ; il avait nourri leur foi dans leur culture, leur civilisation. Non pas qu'il soit le père de notre nationalisme, né avant lui. Mais il lui avait donné des fondements solides, une justification, une motivation. Ce peuple méritait de survivre à jamais, qui avait donné autant de preuves de vitalité et accompli autant d'actions de valeur (5 février 1966, 12).

À propos de l'impact de l'*Histoire* sur la pensée canadienne à l'époque de sa parution, il est intéressant de remarquer que de tout temps depuis Casgrain, les commentateurs de l'œuvre de Garneau ont insisté sur ce point, bien souvent en soutenant, à l'instar de Wyczynski et Savard dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* que l'œuvre connut un « vif succès [...] dès sa première édition » (1980, 354). Or, malgré les rééditions de l'*Histoire*, que la *Vie littéraire au Québec* attribue « non pas tant [à] sa popularité qu'[à] la ténacité de l'historien » (Lemire et Saint-Jacques (dir.), 1996, 206) en parlant par ailleurs du « manque d'intérêt du public pour le livre savant » (206), personne ne semble s'être

penché sur l'étude de l'évolution de cette « popularité » de l'œuvre de Garneau. Il serait intéressant de creuser plus avant la question, d'autant plus que Wyczynski mentionnait, en apparente incohérence avec son article du *DOLQ*⁹³ de l'année suivante, que « la publication de l'*Histoire du Canada* ne semble pas être une réussite de librairie » (1979, 62).

Chez Casgrain, la démonstration de cet impact s'appuie essentiellement sur deux extraits de lettres d'Augustin-Norbert Morin et de Louis-Joseph Papineau, sur la citation d'Aubert de Gaspé et sur l'anecdote de la jeunesse de Casgrain que présente celui-ci dans son « Mouvement littéraire en Canada » et dont Jean-Paul Hudon (1980) mine la vraisemblance⁹⁴. Et après l'abbé, les différents commentateurs de l'œuvre se contentent essentiellement de réitérer sa pensée à ce sujet, exception faite de certains qui, à l'instar de Chauveau et de Lanctot, ajoutent à cet argumentaire des chiffres de diffusion de l'*Abrégé* qui varient largement⁹⁵, dont la provenance est inconnue et qui en disent bien peu sur la résonnance de l'*Histoire* originale. Sans nier le fait que l'œuvre de Garneau a eu un impact sur la conception que se font les Canadiens d'eux-mêmes, il faut donc constater que le discours rappelant celui-ci, ou du moins affirmant l'immédiateté de l'effet de la première

⁹³ Le premier tome du *DOLQ* paraît originellement en 1978, mais nous nous référons, dans le cadre du présent travail, à la seconde édition de 1980.

⁹⁴ Hudon remet en doute la véracité de ce que Casgrain semble présenter comme une réaction d'étudiants à la parution initiale de l'*Histoire*, et ce, non seulement parce que Casgrain n'a que quatorze ans à l'époque, mais aussi parce qu'il fréquente alors le Séminaire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière alors dirigé par Thomas-Benjamin Pelletier. Or, celui-ci a, comme nous l'avons vu, sévèrement critiqué l'œuvre garnélienne. Il apparaît donc peu probable à Hudon que l'œuvre ait pu se retrouver entre les mains des séminaristes dont fait partie Casgrain à l'époque.

⁹⁵ Chauveau parle de 20 000 copies écoulées de 1856 au début des années 1880 (1883, ccxxxiii). Lanctot affirme quant à lui que 30 000 copies ont trouvé preneur entre 1856 et 1858 (1946, 60). Le *Catalogue avec quelques notes des livres, brochures, journaux, etc. sortis de l'Imprimerie générale A. Côté et Cie. depuis sa fondation, le 1^{er} décembre 1842*, la seule source d'information provenant directement de l'éditeur original, affirme (1896, 6) que 38 000 copies ont été vendues dans les quinze années suivant la parution de l'*Abrégé* (donc entre 1856 et 1871). Dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Wyczynski et Savard annoncent s'appuyer (erronément) sur Chauveau pour dire qu'il s'est écoulé 30 000 copies de l'*Abrégé* avant 1882. Cette inexacte citation du second biographe de Garneau sur la foi des deux professeurs de l'Université d'Ottawa est reconduite à plusieurs reprises, récemment encore dans *L'Histoire nationale à l'école québécoise* (Bouvier, Allard, Aubin et Larouche, 2012, VI).

édition, relève bien plus de la réitération d'une conception traditionnelle que de l'analyse effective.

Concurremment à l'affirmation de l'impact positif de *l'Histoire* sur la pensée canadienne-française se perpétue également la figure du héros guerrier défenseur de son peuple, qui se retrouve dans le discours sur le patriotisme de Garneau depuis Casgrain. Celle-ci n'est sans doute nulle part plus clairement exprimée, pendant la période, que dans la biographie de l'historien que trace Desrosiers en 1966 et dans laquelle ce dernier parle de *l'Histoire* comme d'un « coup de poing sur la table » (5 février 1966, 8). Toujours dans la même ligne directrice, le récit que Garneau fait de la victoire navale de D'Iberville sur les Anglais est présenté comme un discours qui « exhale[] une odeur de vengeance » dans le contexte de « l'âpre bataille entre les deux peuples » (12), et l'historien est dépeint comme un homme qui « est devenu l'un des grands personnages de son pays après avoir pris part à des batailles sans nombre » (12).

Dans un registre moins guerrier, mais soutenant sensiblement la même idée, l'article qu'Arsène Lauzière fait paraître en 1961 dans la *Revue de l'Université d'Ottawa* est aussi digne de mention. Dans celui-ci, le professeur de littérature québécoise du Collège militaire de Kingston explique ce qui a incité Garneau à écrire son *Histoire* :

Peuple conquis ! Peuple sans histoire ! À deux reprises cette injure vient blesser la fierté de Garneau. La seconde fois, elle détermine définitivement sa vocation d'historien : il va réhabiliter son peuple, dût-il y consacrer toute sa vie. Depuis longtemps d'ailleurs, l'historien couvait sous le poète. Très jeune, on le sait, son imagination se peuplait de souvenirs héroïques à tous les tournants des rues de Québec ; la plupart de ses fantômes portaient l'arquebuse ou l'arc, la hache du défricheur ou le canoë du découvreur. En Europe, il peut toucher du doigt mille monuments de l'histoire de l'Occident, palper ses témoignages et interroger des témoins. Il pressentait à Londres que, avant longtemps, il se mettrait au travail d'écrire sa grande œuvre « ... quand l'âge viendra[it] refroidir [son] délire ». Il rentre au pays riche de lectures et teinté, dit-on, d'idées libérales « avancées », voire d'enthousiasme révolutionnaire ! Il sortira de la Rébellion de 1837 l'âme exaltée, mais l'esprit mûri.

Comme on l'a souligné ailleurs, il n'a plus qu'une pensée, qu'une préoccupation : la lutte nationale. Il lui faut réhabiliter sa race à ses yeux et aux yeux des autres races, chanter ses exploits, mais aussi « ... se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace ». Un besoin, par conséquent, de justification collective entreprise au travers de son plus-que-moi :

son peuple et sa nation. Besoin aussi plus intérieur et plus personnel, non seulement de glorifier, mais de perpétuer — advenant une destinée inéluctable — au moins un nom français sur le mausolée de la patrie (1961, 177).

Dans ce texte, qui incorpore certains artefacts du discours de Casgrain qui ne trouvent désormais que peu d'échos, comme les « ombres du passé » qui présagent le destin de Garneau, l'idée que ce dernier se pose en héros guerrier défenseur de son peuple est claire, dans la mesure où Lauzière le dit préoccupé par « la lutte nationale » et par la réhabilitation de son peuple.

Mais c'est le tout début de cette citation qui est particulièrement intéressant : en parlant des « deux reprises » où l'injure de peuple conquis et sans histoire vient frapper Garneau, Lauzière fait sans doute allusion à la fois à l'anecdote de la querelle de clercs rapportée initialement par Casgrain⁹⁶ et à l'idée que l'*Histoire* est une réponse au rapport Durham (auquel il fait expressément référence dans une note de bas de page liée à « peuple sans histoire »), qui gagne en popularité depuis les années 1940. Et des deux, c'est la seconde occurrence, le rapport Durham, que Lauzière considère comme l'événement qui pousse finalement Garneau à monter au créneau à la défense de son peuple.

En s'exprimant ainsi, le professeur de littérature au Collège militaire royal de Kingston marque, inconsciemment peut-être, le passage quasi définitif du flambeau de l'anecdote de Casgrain à la réponse au rapport Durham comme raison « officielle » incitant Garneau à écrire son ouvrage historique afin de défendre son peuple. Après lui, seuls l'historienne et écrivaine Marie-Claire Daveluy (1963, 22-23), Bessette, Geslin et Parent (1968, 42) et Paul

⁹⁶ À l'appui de cette idée est le fait que sans rapporter l'anecdote, Lauzière cite plus loin la phrase de Milton que Garneau aurait prononcée à cette occasion selon Casgrain. Il est intéressant de remarquer au passage que ce « Qu'importe la perte du champ de bataille : tout n'est pas perdu » se retrouve dans la conclusion du *Voyage en Angleterre et en France* de Garneau (1855, 250) avant de se rencontrer chez Casgrain, qui remplace « du » par « d'un » (1866, 26). Quant à Lauzière, il écrit plutôt « Qu'importe le champ de bataille, tout n'est pas perdu » (1961, 179).

Gay (1969, 18) font, dans notre corpus, allusion à l'anecdote de Casgrain en lui accordant une certaine vraisemblance ; cependant, Gay la mentionne lui aussi concurremment à l'idée que l'*Histoire* est une réponse au rapport Durham, et Daveluy mentionne, tout en jugeant « véridique » (1963, 23) l'anecdote, que celle-ci est contestée.

Bref, à partir des années 1970, l'idée que « [p]iqué, comme beaucoup de ses compatriotes, par le jugement de Lord Durham sur les Canadiens français [...], [Garneau] décide de donner à son pays son premier monument véritablement littéraire sous forme d'une histoire nationale » (Lebel et Paquette, 1979, 86) a définitivement remplacé celle voulant que l'*Histoire* soit une réponse patriotique à une querelle de clercs, vraisemblablement écartée pour cause de manque de preuves documentaires de son authenticité. Certains poussent même assez loin l'influence du *Rapport* sur Garneau :

[Garneau] réutilise les catégories de race inférieure et race supérieure à la base du rapport Durham, en prenant soin cependant d'en modifier quelque peu le sens. [...] L'introduction de la race comme principe explicatif, qui n'est au fond qu'une façon de prolonger le discours de Durham emprunté à l'élite marchande montréalaise, sauf que la race inférieure s'est muée en race supérieure, sert bien la cause de l'auteur qui s'est donné comme tâche d'assurer la survivance de sa nationalité » (Reid, janvier-juin 1974, 38).

Selon le sociologue Philippe Reid, Garneau répond donc directement à Durham en inversant la hiérarchie des races opposées (héritée de Thierry) qui se retrouve dans le rapport de l'administrateur britannique afin de mettre en valeur le peuple canadien au détriment de l'anglais. Encore une fois, le patriotisme défensif de Garneau se retrouve au cœur de ce discours.

Possiblement parce que la base factuelle du récit d'un Garneau répondant à Durham ne s'appuie pas sur une base documentaire plus solide que pendant la période précédente, des commentateurs de l'œuvre garnélienne préfèrent appuyer leur démonstration des intentions patriotiques de Garneau sur sa lettre à Lord Elgin dans laquelle il déclare sa volonté de défendre son peuple par son ouvrage. C'est notamment sur la foi de l'esprit

patriotique que traduit ce document que Daveluy considère comme « véridique » (1963, 23) l'anecdote de Casgrain. Elle est toutefois la seule à se servir de la lettre d'Elgin dans cet objectif durant la période. Pour leur part, tant Lauzière (1965, 37) et Trudel (4 au 9 avril 1866, 20) que Savard (1966, 26) et quelques autres citent cette lettre spécifiquement pour présenter l'objectif apologétique de Garneau.

Aux côtés du héros guerrier, la figure du héros martyr qui trouvait elle aussi des échos depuis l'époque de Casgrain est délaissée. Désormais, ceux qui parlent de l'œuvre de Garneau admirent plutôt « l'acharnement qu'il a mis à son travail » (Trudel, 4 au 9 avril 1966, 20), affirment que Garneau, en menant sa recherche documentaire, « travailla jusqu'à s'en rendre malade » (Desrosiers, 5 février 1966, 12), ou remarquent que Garneau révise son *Histoire* « malgré une santé chancelante qui ne cesse de se détériorer » (Savard et Wyczynski, 1980, 348). Cette ardeur au travail de Garneau n'est toutefois généralement plus présentée comme une résultante de son patriotisme. Elle apparaît plutôt comme un simple trait du caractère de l'historien auquel Garneau « fut dressé dès le plus jeune âge » (Desrosiers, 5 février 1966, 12), voire comme une conséquence de la « sensibilité ombrageuse » de Garneau qui, selon Savard et Wyczynski (1977), « aide à comprendre son souci de corriger sans cesse son œuvre ».

Une telle « perte » de l'argumentaire soutenant le patriotisme de Garneau peut, au premier coup d'œil, sembler affaiblir la démonstration de cette caractéristique de l'historien que tend à perpétuer le mythe de l'historien national. À une époque plus laïque comme celle de la Révolution tranquille et plus rigoureuse sur le plan historique scientifique, il est possible de concevoir qu'on se montre plus sceptique face à des portraits trop absolus tels que celui d'un Garneau patriote dans chaque aspect de sa vie. Le fait que

l'affirmation de l'esprit sacrificiel patriotique s'appuie sur un rapport de cause à effet non démontré entre la santé déclinante de Garneau et une motivation patriotique qui l'inciterait à poursuivre sans cesse la révision de son œuvre ne peut qu'accentuer ce scepticisme. Dans cette optique, d'abandonner l'aspect sacrificiel du mytheme de l'historien national permet potentiellement de le renforcer en lui donnant une plus forte vraisemblance, en particulier lorsque l'acharnement au travail de Garneau est lié, comme dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, à un défaut de caractère.

En résumé, donc, pour démontrer le patriotisme de Garneau, les promoteurs du mytheme de l'historien national de la période 1960-1990 récupèrent en bonne partie les arguments employés dans le même objectif lors de la période précédente. L'affirmation directe de ce trait de l'historien, sa désignation par le titre d'historien national et le rappel de l'impact positif de son œuvre sur l'image que les Canadiens français ont d'eux-mêmes, véritables lieux communs du discours sur l'historien depuis Casgrain, sont encore régulièrement présents dans les textes d'après 1960. Il en va de même de l'idée que Garneau fait œuvre de héros patriote guerrier, quoique l'événement « officiel » qui pousse l'historien patriote à l'ouvrage devient désormais le « peuple sans histoire ni littérature » de Durham, qui supprime définitivement l'anecdote de la querelle de clercs présentée de Casgrain dans la première décennie de la période. En outre, l'héroïsme guerrier de Garneau est également démontré par le rappel occasionnel de sa lettre à Lord Elgin, dans laquelle il professe clairement son désir de défendre son peuple par ses écrits. Parallèlement, la figure du héros martyr tombe finalement en désuétude. Cette disparition, cependant, plutôt que de fragiliser le mytheme de l'historien national, contribue peut-être à le renforcer en proposant un portrait moins hagiographique, donc plus vraisemblable, de l'historien.

Souligner le libéralisme de Garneau

Pendant la première moitié du XX^e siècle, il est rare qu'une affirmation du libéralisme (ou de l'apparence de libéralisme) de Garneau ne soit pas accompagnée d'une excuse, d'une justification ou d'une atténuation. Même un auteur plus libéral comme Lanctot cherchait, tout en affirmant que « Garneau fut un libéral catholique » (1925, 30), à rendre plus acceptable pour les conservateurs religieux cette caractéristique de l'historien en soutenant que ce dernier ne s'était jamais montré hostile envers l'Église et que c'était plutôt le souci de la vérité de l'historien qui avait poussé celui-ci à adopter certaines positions jugées condamnables par le clergé.

Or, avec la Révolution tranquille, qui cherche justement à mettre de l'avant un éthos libéral, tout le discours tendant à désamorcer le libéralisme de Garneau disparaît ; les promoteurs du mythème de l'historien national se mettent même au contraire à mettre l'accent sur ce pan de l'idéologie de l'historien. Cette idée est, en premier lieu, appuyée par l'affirmation directe du libéralisme de Garneau. Les rappels, sur ce point, sont nombreux : de Lauzière (1961, 181, parmi une dizaine d'occurrences) à Brochu (1989, 159), au moins une quinzaine d'auteurs parlent du « libéralisme » de l'historien ou qualifient ce dernier de « libéral ». Parmi eux, il faut compter les deux spécialistes de Garneau de la période, Savard et Wyczynski, qui le disent tel dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (1980, 349), l'historiographe Serge Gagnon, qui produit le plus important ouvrage historiographique de l'époque, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920* (1978, 289, notamment), et, dans leurs histoires littéraires, le père Paul Gay (1969, 20 ; 1973, 11) ainsi que Bessette, Geslin et Parent (1968, 48).

Mais le libéralisme de Garneau transparaît aussi dans le discours sur ses sources d'inspiration. Sur ce point, le changement d'idéologie dominante ne signifie pas que les allusions aux emprunts de méthodologie que l'auteur de l'*Histoire* fait à ces auteurs disparaissent. Par exemple, Lauzière rappelle que l'historien, à l'exemple de Michelet, « entreprend le travail d'une documentation aussi exhaustive que possible par l'étude des sources originales (1965, 12), et au moins une demi-douzaine d'auteurs mentionnent, tout au long de la période, l'emprunt de Garneau à Thierry du concept d'« atavisme des races » qui se retrouve dans plusieurs études de la période précédente, notamment chez Lanctot et chez Robitaille.

À la lecture des études des années 1960 à 1990 sur les sources d'inspiration de Garneau, il apparaît rapidement que ces affirmations n'ont plus comme objectif principal de faire diversion afin d'éviter d'aborder les emprunts idéologiques libéraux de l'historien. En effet, non seulement le discours condamnant des pans de l'idéologie de certaines de ces sources s'estompe, mais ces éléments auparavant problématiques sont désormais mentionnés sans gêne ni souci d'atténuation et souvent avec une insistance particulière sur leur apport libéral à la pensée garnélienne. Par exemple, dès le début de la période, Arsène Lauzière mentionne sans problème les auteurs qui ont suscité chez Garneau une sympathie pour le peuple :

Le personnage principal avec lequel Garneau fait connaissance, bien que les traits de son visage soient encore confus, parce qu'il est légion et anonyme, c'est le peuple. Il suit de près son histoire depuis le moyen âge, en Angleterre comme en France. Ses guides s'appellent Michelet, Thierry, Thiers et Villemain. Chaque fois que le peuple souffre, il enregistre sa souffrance, s'indigne contre la tyrannie des puissants et s'injecte une dose de libéralisme, chemin faisant (1961, 170).

À fréquenter le peuple chez ces divers auteurs, Garneau en vient donc à développer une aversion pour le pouvoir despotique caractéristique du libéralisme. Dans la même ligne de pensée, Pierre Savard élabore un peu plus tard sur ce que l'auteur de l'*Histoire* retire de

Thierry en expliquant que « Garneau was of the same school as Augustin Thierry, whose anticlericalism and anticatholicism were virulent » (1966, 35).

Mais sur ce point, c'est surtout à l'ouvrage *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920* de Serge Gagnon qu'il faut porter une attention particulière. Dans la partie de son livre qu'il consacre à Garneau, l'historiographe note le libéralisme des maîtres à penser de l'historien (en particulier leur anticléricalisme) et relève ce que Garneau en retire. Notamment, d'entrée de jeu, il discourt dans quelques notes de bas de page sur divers auteurs ayant inspiré l'auteur de l'*Histoire*. Par exemple, après avoir rappelé que Trudel avait affirmé, dans son ouvrage de 1945, que « Garneau plagie Voltaire » (Gagnon, 1978, 289), il précise que le Français « s'en prend au providentialisme de Bossuet » et qu'il « condamne la révocation de l'Édit de Nantes » (289). Toujours à la même page, il parle ensuite de Raynal, qui « s'attaque au cléricalisme, à l'Inquisition et à l'impérialisme », de Volney, qui « fut mêlé à la vie politique pendant la Révolution française », et du « libéral » Sismondi.

Au fil du texte, les similitudes entre la pensée libérale de Garneau et celle de certains de ces auteurs sont plus clairement présentées. Nous y apprenons notamment que grâce à Voltaire, Garneau « décèle la présence du quiétisme en Nouvelle-France » (302) : la suite du texte montre clairement que ce n'est pas dans l'optique « d'adhérer au merveilleux chrétien » (302) qu'il s'y intéresse. Plus loin, Gagnon explique que c'est « [i]nspiré par l'abbé Raynal [que] Garneau fait l'éloge du chef des calvinistes » (304). Et vers la fin de la section qu'il consacre à l'historien, l'historiographe rappelle que selon Maximilien Bibaud, « Voltaire, Raynal, Sismondi [...] auraient donné à Garneau le goût de la polémique religieuse » (322). Tous ces commentaires, avant 1960, n'auraient pas manqué

de susciter les protestations de divers critiques conservateurs catholiques ; or, en 1978, Gagnon ne semble pas susciter la controverse sur cette question.

Les positions jusque-là problématiques de Garneau sur diverses questions religieuses sont aussi désormais présentées sans souci d'atténuation. À ce sujet, Paul Gay, dans *Notre littérature* (1969), propose un bon résumé des positions autrefois problématiques de Garneau sur diverses questions religieuses :

Comme eux [les membres de l'Institut canadien de Montréal], Garneau était libéral de tendance. Sa vaste culture le poussait vers l'émancipation intellectuelle et la liberté de conscience. Ses vues sont connues : il pensait que l'intolérance religieuse engendre l'athéisme, qu'un immense empire français aurait pu exister en Amérique grâce à une immigration nombreuse et illimitée dans son choix. Il pensait que le protestantisme anglais avait mieux servi les colonies que le catholicisme. Garneau regrette la collusion constante des pouvoirs civils et religieux dans la Nouvelle-France. Pour lui, « le délire de la dévotion », ainsi qu'il s'exprime à propos de Marie-de-l'Incarnation [sic], a nui au développement du Canada. Il est certain que la première édition de l'*Histoire du Canada* n'est pas tendre pour le clergé : elle souleva l'indignation de la droite bien-pensante (20).

À la suite de ce commentaire, Gay se restreint à exprimer discrètement son désaccord avec les positions de l'historien en affirmant que « [t]ous ces jugements sont discutables » (20). Il s'intéresse ensuite à la philosophie de l'histoire de Garneau, qui aurait gagné selon lui à être plutôt « sociale, économique et politique » (20), et à certains jugements que l'historien aurait sans doute atténués sur la foi de nouveaux documents.

Malgré le désaccord légèrement apparent de Gay avec les positions de Garneau, aucune justification ou condamnation des positions libérales de l'historien n'est ici présentée. Dans la mesure où Paul Gay est un père spiritain qui, récemment encore, faisait partie de la « droite bien-pensante » partisane de la censure littéraire⁹⁷, le discours qu'il tient ici marque clairement la refonte idéologique du mythe de l'historien national au tournant des années 1960.

⁹⁷ Voir à ce sujet le *Dictionnaire de la censure au Québec* (Hébert, Landry et Lever, 2006, 281-287). Les deux fascicules de Gay intitulés *Lecteurs et libraires* (1948 et 1948a) permettent aussi de bien saisir l'esprit du personnage au milieu des années 1940.

Gay n'est pas le seul à rappeler les opinions autrefois contestées de Garneau. Par exemple, l'historien Marcel Trudel, en abordant « la liberté de conscience » (4 au 9 avril 1966, 8) à laquelle l'auteur de l'*Histoire* adhère selon lui, propose un discours qui met clairement en valeur cet aspect de la pensée libérale de l'historien. Trudel remarque en effet le courage de celui qui, « [s]ans se soucier de l'opinion traditionnelle qui veut que l'homogénéité religieuse ait été un bien pour le Canada français, [...] soutient que c'est le fanatisme religieux qui est à l'origine du problème angoissant de notre avenir » (9), fanatisme qu'il qualifie par ailleurs d'« intolérance ». Présenté de cette manière, Garneau apparaît, chez Trudel, pratiquement comme une lumière libérale au milieu d'une mer d'intolérance et de rigorisme religieux. Un tel discours ne surprend guère de la part d'un des principaux représentants de l'école historique (anticléricale) de Laval.

Quelques années plus tard, Serge Gagnon fait lui aussi ressortir la position de Garneau sur la question de la « tolérance religieuse » (1979, 302), et en particulier les remarques de l'historien quant aux résultats de celle-ci en Nouvelle-Angleterre, en rappelant la nature libérale de ce discours : « Garneau explique [...] la prospérité des colonies britanniques. L'exclusion des dénominations religieuses non autorisées de la Grande-Bretagne a assuré l'expansion démographique et le développement économique de la Nouvelle-Angleterre. [...] Voilà une thèse qui, bien avant la systématisation de Weber, faisait partie de la tradition libérale » (1979, 304-305). Si Gagnon ne va pas jusqu'à laisser transparaître de l'admiration pour le libéralisme de Garneau, il le présente tout de même sans souci de le justifier ou de l'excuser.

Les questions de la séparation de l'Église et de l'État et du caractère de Mgr de Laval sont elles aussi abordées par différents auteurs dans le même esprit. Notamment, à propos

de la première, Savard et Wyczynski écrivent dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* que « Garneau est partisan d'un partage net des pouvoirs entre l'Église et l'État » (1980, 353). Et à propos de Mgr de Laval, Trudel écrit que c'est le libéralisme de Garneau qui fait que l'historien « ose lancer des pierres contre l'Arche sainte » en « trait[ant] Mgr de Laval d'esprit absolu et dominateur [et en] lui reproch[ant] de vouloir “rendre le pouvoir civil l'instrument de ses desseins” » (4 au 9 avril 1966, 9).

À l'époque, à peu près tous ceux qui commentent l'œuvre de Garneau, qu'ils soient plus conservateurs, comme Gay, ou plus libéraux, à l'instar de Trudel, accolent donc au patriotisme de Garneau une idéologie libérale qui s'intègre rapidement au mythe de l'historien national. Cela ne veut pas cependant pas dire que le discours sur le libéralisme de l'historien est uniforme. Notamment, des critiques s'interrogent sur les rapports qui existent chez lui entre son libéralisme et la religion.

Sur ce point, nous avons souligné que les critiques conservateurs des périodes précédentes ont parfois qualifié Garneau de gallican et ont même occasionnellement laissé entendre, lors de la première période de réception, qu'il était impie. Or, cette dernière hypothèse est généralement exclue pendant la période 1960-1990, par exemple par Serge Gagnon en 1978 : « On se tromperait fort néanmoins, si l'on voyait en Garneau un adversaire de la religion. Il a voulu censurer le cléricalisme et le rôle politique de l'Église, non pas mettre en cause la religion comme telle » (1978, 296). L'historiographe assimile ici la pensée de l'historien à une définition relativement classique de l'anticléricalisme, jugement qu'il confirme d'ailleurs quelques pages plus loin : « Pour anticlérical qu'il soit, Garneau n'est pas antireligieux » (319). D'autres avant et après lui qualifient également Garneau, toujours sans le condamner, d'anticlérical pendant cette période, notamment

James S. Pritchard (septembre 1970, 277), Paul Gay (1973, 11), Pierre Savard (mars 1975, 539) et Odette Condemine (hiver-printemps 1984, 35).

Une certaine ambiguïté discursive subsiste pourtant sur cette question, comme le prouve notamment le propos de l'historien français spécialiste de l'Amérique du Nord Claude Fohlen, qui considère «abusif» (juin 1980, 123) de qualifier Garneau d'anticléréal. Qui plus est, il n'est pas rare de voir cohabiter dans un même texte l'idée que l'historien est un anticléréal et des arguments tendant à l'affaiblir.

Gagnon est de ceux qui entretiennent cette ambiguïté discursive : entre deux affirmations de l'anticléréalisme de l'auteur de l'*Histoire*, il établit une limite à l'adhésion de Garneau à ce trait de l'idéologie libérale en soutenant qu'«[a]près 1760, il n'est plus question pour Garneau de traîner l'Église devant le tribunal de l'histoire» (1978, 313). L'historiographe constate en effet alors que selon Garneau, depuis la conquête, «l'Église a été, grâce à son œuvre d'éducation, la mère de la liberté» (313). Or, plus loin, c'est en s'appuyant spécifiquement sur le jugement de Garneau qui «estime que le clergé a négligé l'éducation en Nouvelle-France» et qui juge que «l'éducation est une responsabilité de l'État» (319) que Gagnon déclare l'historien anticléréal. Or, un Garneau anticléréal ne devrait-il pas, dans cette mesure, dénoncer le rôle du clergé dans le système d'éducation ?

Pour résoudre cette incohérence, Gagnon invoque une évolution des positions de Garneau au fil de ses volumes. Il désamorce toutefois plus tard cette explication en remarquant une subtile reconnaissance de l'utilité de l'œuvre temporelle de l'Église dans le premier tome de l'*Histoire* : «Notons cependant qu'au tome 1^{er}, il écrivait déjà que les pays catholiques ont autant fait que les pays protestants pour “toutes les institutions propres à assurer le bonheur et à rehausser la dignité de l'homme” » (314).

Au final, c'est grâce à une pensée médiane organique que l'historiographe résout sa contradiction. En principe, Garneau paraît être contre l'intervention de l'Église dans le temporel. Mais paradoxalement, Gagnon remarque que l'historien ne peut que saluer le fait que l'Église prenne le relais face à « l'indifférence coupable du peuple et de l'État » (313) après la conquête. Quand l'État abandonne ses responsabilités, l'historien est donc prêt à accepter que le clergé accomplisse le travail de celui-ci. À cela, s'ajoute une autre raison qui, selon Gagnon, explique qu'un Garneau anticlérical n'attaque plus le clergé après la conquête : « Après la longue guerre de la conquête, les Canadiens français n'ont plus à craindre l'Amérindien ou l'Église. Le conquérant qui les remplace est le plus dangereux de tous les adversaires » (314). Face à la menace anglaise, qui prime toutes les autres, Garneau est donc aussi prêt à accepter l'ingérence politique de l'Église, du moins tant que son action est bénéfique pour les Canadiens français.

Pour sa part, pour résoudre ce même problème, Fernand Ouellet adopte plutôt une pensée radicale. Face à une tradition de lecture qui tend depuis 1960 à faire de Garneau un anticlérical, Ouellette évite de dire que l'auteur de *l'Histoire* est tel et le qualifie plutôt de gallican :

[m]ême si Garneau avait pris à partie les desseins théocratiques de Mgr de Laval et des Jésuites, il n'en avait pas moins exprimé son accord profond avec l'ensemble de l'appareil institutionnel sur lequel s'appuyait la société d'Ancien Régime : l'union de l'Église et de l'État selon le modèle gallican, la dîme, l'école confessionnelle, le régime seigneurial et la Coutume de Paris (avril-juin 1985, 94).

Dans la même logique, il affirme aussi que « loin de critiquer l'attitude hostile du clergé à l'endroit des Patriotes révolutionnaires, Garneau justifie sa réaction » (avril-juin 1985, 95), à savoir l'opposition active de la majeure partie de l'appareil ecclésiastique aux actions patriotes dans le cadre des Troubles de 1837-38, une position qui relève franchement du domaine temporel. Et toujours dans la même logique, il ajoute que « Garneau était resté

fidèle à la tradition gallicane qui, bien que cléricale, soutenait l'idée de la dépendance de l'Église à l'égard de l'État et celle d'un partage du pouvoir entre le clergé et les classes dirigeantes laïques » (avril-juin 1985, 96).

Ouellette tend ici à faire de Garneau un libéral catholique qui subordonne l'Église à l'État, mais qui, ultimement, n'est pas hostile à une certaine intervention du clergé dans le temporel. Cette explication comporte sa part de lacunes pour quiconque connaît un peu l'œuvre de Garneau, car elle ne compose qu'avec la part de la séparation des pouvoirs de la pensée libérale de l'historien et évite de soulever la position de Garneau sur la question des huguenots. Or, celle-ci pourrait indéniablement miner la valeur de cette explication, dans la mesure où il serait difficile de concilier l'image d'un Garneau cléricale et le fait qu'il a affirmé qu'il aurait été préférable, s'il fallait choisir, d'interdire l'immigration catholique en Nouvelle-France plutôt que la huguenote.

Avant eux, Pritchard, qui remarque comme Gagnon que Garneau, s'il était anticléricale, n'était pas anticatholique⁹⁸, atténue également l'anticléricisme de l'historien en prétendant qu'

[a]lthough he [Garneau] was hostile to the church's intrusions into areas of civil government, Garneau by no means condemned it completely. He was even to view the institution of the diocese of New France as "un petit pas vers la liberté" because by deriving its authority from Rome, the Canadian church had checked the expansion of the power of the crown (septembre 1970, 299-289).

Ce discours s'oppose à celui de Ouellet, qui prétend à l'inverse que Garneau était gallican, et partant qu'il favorisait le contrôle de l'Église française (donc de la Nouvelle-France) par la Couronne de France.

⁹⁸ « The misunderstanding during the historian's own lifetime about his attitude towards Christianity originated in the inability or unwillingness of his contemporaries to separate his hostility to the clergy from anti-catholicism and irreligion. » (Pritchard, septembre 1970, 281).

Que ce soit consciemment ou non, Pritchard, avant même que Gagnon ou Ouellet s'expriment, propose ce qui est sans doute la pensée qui résout le plus efficacement à nos yeux l'incohérence potentielle entre l'anticléricalisme de Garneau et certains éléments de son *Histoire* tendant à saper la démonstration de celui-ci. Pour ce faire, il donne dans la pensée recentrée⁹⁹. Tout en qualifiant Garneau d'anticlérical, Pritchard affirme d'abord que l'historien savait se montrer tout aussi critique du pouvoir temporel que du pouvoir clérical, un constat auquel peu de textes sur l'historien en sont arrivés jusque-là (septembre 1970, 277). Poursuivant, il affirme que l'historien pose son jugement sur les actions tant de l'Église que de l'État en fonction de leur impact sur le développement du peuple francophone (et non catholique) en Nouvelle-France (septembre 1970, 285). Pritchard laisse donc entendre que plutôt que de s'exprimer en fonction d'un anticléricalisme plus ou moins cohérent, c'est d'abord et avant tout à l'aune de la survivance d'un peuple canadien francophone que Garneau évalue les décisions et événements historiques. Les textes subséquents de Gagnon et de Ouellet montrent toutefois que cette explication n'a pas trouvé d'échos larges à l'époque.

L'anticléricalisme n'est pas le seul point du libéralisme de Garneau sur lequel une ambiguïté discursive subsiste pendant la période 1960-1990. L'idée que l'historien, vu son libéralisme, est favorable à la « liberté du peuple », c'est-à-dire au pouvoir populaire, suscite aussi des opinions divergentes pendant la période. Il s'en trouve bien sûr certains pour promouvoir cette idée telle quelle. Lauzière, qui remarque (1961, 179) que Garneau

⁹⁹ Définie par Bouchard comme « celle qui, récusant le postulat qui fonde l'antinomie, en rejette aussi les deux termes et les remplace par une autre équation, plus malléable » (2014, 107).

s'extasie de l'« apparition » du peuple dans l'histoire¹⁰⁰ ou qu'il emprunte à des auteurs tels que Sismondi (« l'ami des peuples » (1961, 179)) est du nombre. Pritchard, qui affirme que « the story of the victory of freedom against tyranny as realized by the people » qu'est la Révolution française selon Michelet a donné à Garneau la « philosophical sanction for his belief that the people, and not only its leaders or its institution, shaped the course of history » (septembre 1970, 283), en est également.

Mais parallèlement à ces commentaires qui soulèvent la « sympathie populaire » qu'éprouverait Garneau, des textes remettent en question la réalité de celle-ci. Ce discours n'est pas entièrement original : déjà en 1926, Lanctot s'interrogeait sur la place que réserve l'*Histoire* à la figure populaire sans pour autant mettre en doute l'attachement de l'historien pour le peuple :

il convient également de souligner une autre caractéristique de Garneau. Ce fut, à l'exemple des historiens français de la Restauration, de faire apparaître dans son livre, selon son expression, « la grande figure du peuple. » [...]

Mais ce peuple qu'il a tant aimé, on peut, semble-t-il, reprocher à Garneau de ne l'avoir ni étudié ni fait revivre sous nos yeux. Il ne paraît pas s'être incliné vers lui pour connaître ses pensées et ses habitudes, ses travaux et ses ambitions. Chose curieuse, [...] on ignore tout de sa vie matérielle et morale, privée et publique. Dans le livre de Garneau, c'est une page qu'il a manqué d'écrire (1926, 155-156).

À partir des années 1960, cependant, une remise en question de l'adhésion de Garneau au concept de pouvoir populaire ou, pour citer Gagnon, au « principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » (1978, 318) qui se trouve bien souvent liée au concept de libéralisme, point occasionnellement.

¹⁰⁰ La citation de Garneau reproduite par Lauzière (« cette époque si célèbre dans la science de l'histoire en Europe, [...] [où] le peuple apparaît [...] [s]pectacle sublime ! ») n'est pas nécessairement la plus explicite en ce sens. À sa place dans le « Discours préliminaire », cependant, elle réfère à l'époque où « [n]ous voyons maintenant penser et agir les peuples ; nous voyons leurs besoins et leurs souffrances ; leurs désirs et leurs joies » et où « il fallait la révolution batave, la révolution de l'Angleterre, des États-Unis d'Amérique, et surtout celle de la France, pour rétablir solidement le lion populaire sur son piédestal » (Garneau, 1845, 12).

Marc Lebel est de ceux qui participent à cette interrogation dans un court article sur l'influence de Michelet sur Garneau qu'il fait paraître en décembre 1974. Dans celui-ci, il constate que si les concepts de « peuple » et de « pouvoir populaire » que le Canadien emprunte au Français se retrouvent dans le « Discours préliminaire », ils sont plus difficiles à déceler dans la suite de l'œuvre :

Si la présence de Michelet dans le *Discours préliminaire* ne fait aucun doute [et remarquons que Garneau attachait une extrême importance à ce texte qui résume en quelque sorte sa conception de l'histoire] [sic], il est beaucoup plus malaisé d'en découvrir la trace dans le corps de l'œuvre. Il en va ainsi d'une idée très chère à Michelet : jusqu'à nouvel ordre (seule une étude sémantique permettrait de trancher), il ne semble pas que le peuple de Garneau corresponde à celui de Michelet.

Chacun sait la place centrale qu'occupe le peuple dans la philosophie de l'histoire de Michelet : vivante incarnation de la liberté et de la démocratie, le peuple est infaillible, sa progressive affirmation constitue le fait majeur des temps modernes. Or, chez Garneau, à l'exception de quelques passages de l'*Histoire*, le peuple n'est pas personnifié et ne prend pas la forme d'un être collectif (décembre 1974, 3).

La remise en question, ici, est subtile, car Lebel ne fait que préciser que Garneau omet de présenter le peuple, que ce soit comme le légitime détenteur du pouvoir ou autrement, dans son ouvrage. Mais parce que cette omission est présentée immédiatement après un rappel du fait que la conception qu'a Michelet du peuple insiste particulièrement sur les notions de liberté et de démocratie, le texte crée une comparaison entre le Français et le Canadien qui laisse l'impression que le dernier hésite à adopter de tels principes.

Le Français Claude Fohlen se montre beaucoup plus clair lorsqu'il constate lui aussi que les conceptions du peuple des deux historiens ne correspondent pas : « Pour Garneau, le peuple, c'est la nation, alors que pour Michelet, il comprend la bourgeoisie, les artisans, les ouvriers, le "petit peuple". [...] Le premier a une vue unitaire de la société canadienne de son temps, en partie parce qu'il est nationaliste, et depuis 1837 il est ennemi des aventures qui pourraient la scinder [...] il est libéral, mais non populiste » (juin 1980, 125-126). Ici, ce n'est donc plus simplement l'absence du peuple dans l'*Histoire* qui est

soulevée : c'est carrément l'adhésion de Garneau à un réel principe de démocratie populaire qui est mise en doute.

Sans remettre totalement en question le libéralisme de Garneau (auquel Fohlen croit malgré tout), ces deux constats atténuent l'impression, véhiculée par des textes tels que ceux de Lauzière et de Pritchard, que Garneau appuie un certain principe « démocratique ».

Remarquant eux aussi l'absence du peuple « populaire » dans l'œuvre de Garneau, des auteurs comme Pierre Savard, Philippe Reid ou Serge Gagnon s'intéressent à la nature du peuple dans l'*Histoire* et à la conception du « pouvoir populaire » à laquelle son auteur adhère. Sur ce plan, les discours de ces trois auteurs semblent influencés par les théories marxistes et socialistes, qui connaissent une certaine popularité dans le Québec des années 1960 et 1970.

Ainsi, Pierre Savard, en remarquant l'absence d'un peuple « prolétaire » dans l'œuvre garnélienne, note que Garneau adopte une conception bourgeoise du peuple canadien-français :

Garneau was clearly the spokesman of this French-Canadian bourgeoisie which claimed to express the aspirations of the community. He himself evinced this unwarranted identification of the bourgeoisie with society as a whole. He took pleasure in praising the middle classes which, he declared, "are a nation's greatest strength," retracing their progressive rise, especially since the Renaissance, and the importance of their introduction into society of what he termed "principles increasingly favourable to the liberty of nations." For Garneau the word "people" never meant "proletariat." The "people" for him meant the nation, of which the bourgeoisie acted as the articulate conscience (1966, 33).

En affirmant que la bourgeoisie canadienne-française prétend être « la conscience articulée » du peuple, Savard adopte une pensée cohérente avec celle de marxistes tels que le sociologue Gilles Bourque, qui déclare, quelques années plus tard, que « seule l'Assemblée peut revendiquer le droit de représenter le peuple (et donc seule la petite-bourgeoisie [sic] [canadienne-française], puisqu'elle y domine) » (2003 [1970], 128-129).

Cependant, alors que Bourque juge que la petite bourgeoisie canadienne-française occupe bel et bien ce rôle jusqu'aux Troubles de 1837-38, dans la mesure où le peuple (qui prend bien chez lui le sens de prolétariat dans la mesure où il comprend notamment les agriculteurs, les bûcherons et les ouvriers) élit, pendant les années 1830, « des députés toujours plus radicaux » (2003 [1970], 144), Savard considère plutôt comme illusoire la réalité de cette représentativité populaire des professionnels libéraux francophones du Bas-Canada. Ce jugement transparait particulièrement là où il suggère que « the meagre success which the idea of revolution found among the masses testifies to the chasm which, in reality, separated the interests of the French-Canadian community from the ambitions of a bourgeoisie which considered itself its voice » (Savard, 1966, 34).

Pour Savard, Garneau apparaît donc être la voix d'une bourgeoisie ayant cherché à promouvoir ses propres intérêts au-delà de ceux d'un peuple dont l'*Histoire* se préoccupe peu. Un tel portrait est assurément susceptible de miner l'image d'un Garneau « démocrate », et donc d'introduire une certaine ambiguïté dans la démonstration de son libéralisme. Dans cette mesure, sans nier que Garneau s'inscrit dans une « historiographie bourgeoise, celle que pouvait comprendre la petite bourgeoisie des professions libérales des années 1830-1840, avant que le clergé n'infléchisse la pensée historique » (Gagnon, 1978, 292), Reid et Gagnon aplanissent l'ambiguïté existant entre la pensée « petite-bourgeoise » de Garneau et l'idée que celui-ci est favorable au pouvoir populaire.

Pour Philippe Reid, la première étape de la résolution de cette contradiction est de proposer que Garneau adopte une définition du peuple incluant de façon plus claire la base prolétaire qui se retrouve notamment chez Bourque. Ainsi, selon Reid, le terme de peuple, chez Garneau, « implique[] plusieurs choses à la fois : la nation, l'homme qui peine et qui

souffre, c'est-à-dire "l'humble artisan", le colon, l'habitant et les classes moyennes qui servent de canaux d'expression aux aspirations populaires » (1974, 34). Le peuple de Garneau inclut donc ici le prolétariat (l'humble artisan, le colon, l'habitant), et la petite bourgeoisie (les classes moyennes). Partant, Reid propose ensuite, à la manière de Savard et dans la logique de Bourque, que Garneau présente la bourgeoisie comme la porte-parole du peuple tel que précédemment défini :

Quant à la bourgeoisie canadienne-française, il lui accorde discrètement un rôle de premier plan lorsqu'il qualifie l'introduction du gouvernement représentatif au Canada, comme « l'un des événements les plus remarquables de notre histoire ». Le « peuple », — il serait plus juste de dire la bourgeoisie professionnelle — fait son entrée dans l'histoire canadienne. Cette bourgeoisie agit bien sûr, selon Garneau, dans l'intérêt du « peuple », se contentant d'être, selon la constitution, l'expression de ses aspirations, de ses besoins (35).

Une fois cela établi, la bourgeoisie apparaît exercer le pouvoir populaire par procuration.

Là où le discours de Reid diverge de celui de Savard et prend une tangente favorisant l'appui de Garneau au peuple prolétaire, c'est lorsqu'il en arrive à la période précédant les Troubles de 1837-38. Dans ce contexte, Reid remarque, à l'instar de Bourque, une scission au sein de la petite bourgeoisie canadienne-française entre « l'aile avancée » qui « veut une radicalisation de la lutte » et qui « favorise la violence armée » (Bourque, 2003 [1970], 128) et l'aile plus modérée, qui se contente de la « violence verbale » (128). Ultimement, suivant Reid, parce que le peuple ne suit pas en masse l'appel aux armes décrété par la classe petite-bourgeoise radicale, Garneau croit que cette dernière a en quelque sorte rompu le pacte qui l'unissait au peuple :

Les jeunes membres des professions libérales élus à la chambre après 1830 ont rompu l'espèce d'harmonie qui existait entre les deux catégories sociales. La nouvelle génération se distingue, selon Garneau, de la génération précédente par l'absence de modération qui caractérise sa démarche, par son refus obstiné de toute forme de compromis [...].

[Garneau] nous montre bien aussi combien ces « jeunes gens » se trouvent éloignés du peuple, autre point qui les dissocie de leurs aînés [...].

Les jeunes membres des professions libérales, en s'éloignant du peuple, se sont en même temps coupés du reste de la nation. Dorénavant, la bourgeoisie professionnelle ne peut plus jouer ce grand rôle qui normalement lui revient d'être le porte-parole des besoins du peuple. Et Garneau gardera toujours du mépris pour ces jeunes gens qui, pour satisfaire « leur ambition personnelle »,

n'ont pas hésité à sacrifier tous les principes que jadis ils professaient si hautement [...] (Reid, janvier-juin 1974, 35-36).

Garneau apparaît alors toujours être un porte-parole de la petite bourgeoisie canadienne-française, mais uniquement dans la mesure où cette dernière défend sincèrement les intérêts du peuple. Ainsi, lorsque les jeunes professionnels libéraux radicaux abandonnent par opportunisme leur rôle de porte-paroles du prolétariat, Garneau se dissocie d'eux ; pour l'historien, le « peuple canadien-français, ce sera désormais ces paysans » (Reid, janvier-juin 1974, 37). Si Garneau apparaît donc être le chantre de la petite bourgeoisie, son ouvrage prouve ultimement que c'est d'abord et avant tout le peuple « prolétaire » qui a sa faveur.

Cette analyse, en conciliant par une pensée organique le caractère « petit-bourgeois » de l'histoire garnélienne et l'idée que Garneau défend le pouvoir populaire, contribue à faire de l'historien un libéral plus « démocrate » que celle de Savard, qui n'accorde que peu de créance à la représentativité populaire des élus petits-bourgeois. Cette interprétation trouve quelques échos, notamment chez Fernand Ouellet qui adopte sensiblement la même interprétation que Reid (sans le citer) en 1985 (95-96). Mais si Garneau ressort plus libéral de la démonstration de Reid, cette dernière se termine tout de même sur un constat d'échec de l'exercice du pouvoir populaire, dans la mesure où ultimement, les représentants élus du peuple paraissent avoir trahi ce dernier. Cela ne peut que miner la mise en valeur du pouvoir populaire que chercherait à faire Garneau.

De son côté, Serge Gagnon adopte une tout autre route pour démontrer la sympathie populaire de Garneau. D'entrée de jeu, contrairement à Savard et à Reid, il évite de faire de la bourgeoisie une simple porte-parole du prolétariat ; pour lui, la bourgeoisie est une

classe dominante. Pour excuser le fait que Garneau écrive une histoire bourgeoise plutôt que prolétaire, il invoque un argument temporel.

Même s'il est souvent question du peuple, les classes populaires sont singulièrement absentes du récit de Garneau. Cette dimension de la mosaïque sociale apparaîtrait plus tard dans le récit historique. Au temps de Michelet, le peuple se confondrait encore plus ou moins avec la bourgeoisie. « Les "républiques populaires" dont parle Michelet ne sont rien d'autre que des républiques bourgeoises consacrant la suprématie de la bourgeoisie sur la masse des travailleurs. » Aussi, ne faut-il pas s'étonner que, pour Garneau, le peuple, c'est la bourgeoisie (Gagnon, 1978, 309).

Bref, pour Gagnon, si Garneau n'a pas fait une histoire du peuple « prolétaire », c'est simplement parce que la chose ne se faisait pas encore à l'époque. Il faut cependant noter qu'en arrivant à une telle conclusion, Gagnon, qui appuie son interprétation de Michelet sur celle du sociocritique russe Boris Reizov, s'oppose directement à celles qu'a fait Lebel avant lui et que fera Fohlen deux ans plus tard : pour ces derniers, Garneau et Michelet ont des conceptions différentes du peuple alors que Gagnon les juge similaires. En proposant une définition différente de la bourgeoisie qu'aurait Garneau et une interprétation différente de celle de Lebel, et rétroactivement de celle de Fohlen, Gagnon ajoute une certaine incohérence dans le discours sur la question du peuple chez Garneau.

Qui plus est, en suggérant que Garneau ait fait une histoire purement bourgeoise, Gagnon se prive de la possibilité de faire de l'*Histoire* une histoire populaire par procuration comme le fait Reid. Cela ne l'empêche pas malgré tout de relever chez Garneau une réelle sympathie pour le peuple et pour le pouvoir de celui-ci.

Pour démontrer la sympathie de Garneau pour la liberté du peuple, Gagnon, plutôt que de s'intéresser aux années 1830, se penche sur une période antérieure, celle où la bourgeoisie prend le dessus sur la noblesse canadienne :

Il était normal pour l'historien libéral de privilégier l'affirmation de la bourgeoisie sur une noblesse jugée décadente. De la fin du XVII^e siècle en France, il écrit : « Les classes moyennes ayant acquis par l'industrie de l'importance, de la liberté et des richesses, reprenaient le rang qu'elles doivent occuper dans la société dont elles sont la principale force. En repoussant du poste qu'elle occupait depuis des siècles cette noblesse guerrière qui ne s'était distinguée que par la

destruction et l'effusion du sang, elles allaient introduire dans l'État des principes plus favorables à sa puissance et à la liberté des peuples » (1978, 306).

Ce changement de garde, selon Gagnon, favorise le pouvoir populaire. C'est là un constat que fait également, dans une logique marxiste, Bourque :

La société française, ayant été amputée de son groupe de bourgeois marchands et ne pouvant s'en donner un nouveau, produit une nouvelle classe dirigeante, une nouvelle « élite » qui vient contester l'hégémonie de l'aristocratie cléricale.

Les membres de cette nouvelle élite sont issus du peuple. Ils sont d'origine rurale. Ce sont les fils des paysans qui ont pu faire instruire leurs enfants dans les collèges de Montréal et de Québec, souvent grâce à l'aide du curé. [...]

Ces nouveaux membres des professions libérales s'opposent aux anciens qui, comme Panet, appuient le régime et l'aristocratie cléricale. Ils seront démocrates et voudront prendre le pouvoir en s'appuyant électoralement sur le peuple (2003 [1970], 84-85).

Du constat de Gagnon, il est donc déjà possible d'observer qu'en adoptant un point de vue favorable à la bourgeoisie, Garneau adopte du même coup une position favorable au pouvoir populaire.

L'historiographe ne s'arrête toutefois pas là, et dans sa présentation d'un Garneau « libéral et démocrate » (Gagnon, 1978, 318), il laisse même entendre que Garneau, face à un capitalisme bourgeois trop radical, donc s'écartant de la notion de liberté populaire, adopte une position franchement sympathique au prolétariat :

Cet éloge de la civilisation bourgeoise, Garneau ne le profère pas sans hésitation : les retombées sociales du développement du capitalisme l'inquiètent et il intercale dans le texte que nous venons de citer la proposition suivante : l'Amérique pourrait « atteindre les dernières limites de la perfectibilité humaine [...] si les passions des hommes n'étaient partout les mêmes, si l'amour des richesses surtout n'envahissait toutes les pensées, n'était devenu, comme celui des armes au moyen âge, la première idole de l'Amérique [II, 395] ». Pareil refus de l'éthique bourgeoise des grands entrepreneurs du XIX^e siècle ne correspond-il pas à la situation de la société canadienne-française, privée de barons du commerce et de l'industrie ? Garneau écrit encore au sujet de l'île Royale à l'époque du régime français : « Malgré cette apparente prospérité, la plus grande partie des habitants languissait dans la misère. La pêche comme les manufactures, pour un riche qu'elle fait, retient des milliers d'hommes dans l'indigence. L'expérience nous a démontré depuis longtemps que les industries qui emploient un grand nombre de bras, ont toutes le même inconvénient, la pauvreté excessive des artisans qu'elles occupent [II, 278] » (308-309).

Et Gagnon récidive un peu plus loin : « Progressiste en matière politique et sociale, il demeure pourtant, à l'image de la position ambiguë des Patriotes, conservateur en matière économique. Sans donner dans l'agriculturisme, il estime que la révolution industrielle en

Europe et en Amérique a fait triompher les principes matérialistes et rendu esclaves les travailleurs » (318-319). Présentée de cette façon, la sympathie de Garneau pour le peuple paraît telle qu'il apparaît non seulement libéral, mais libéral avec des tendances marxistes.

Tout compte fait, pendant la période 1960-1990, on s'entend de façon à peu près unanime pour souligner le libéralisme de l'historien, ce qui résulte en la refonte libérale du mythème de l'historien national, qui prend en quelque sorte un statut de précurseur de l'éthos désormais majoritairement soutenu par la société québécoise. Dans cette optique, les auteurs sont en effet nombreux à proclamer directement le libéralisme de Garneau et, en prenant le contrepied du discours de la période précédente, à présenter sans gêne les sources d'inspiration autrefois décriées de Garneau tout en notant ce que l'idéologie libérale de ce dernier retire de celles-ci. Dans le même esprit, les positions de l'historien sur des questions telles que celle des huguenots, de la séparation de l'Église et de l'État et du caractère de Mgr de Laval sont aussi rappelées comme exemples du libéralisme de Garneau.

Mais si l'idée que Garneau était un libéral fait à peu près consensus, il n'en va pas de même de la nature de son libéralisme. De façon générale, les discours plus vulgarisateurs, sur la foi des reproches qui furent historiquement faits à Garneau, considèrent généralement que celui-ci est anticlérical. De plus, en s'appuyant notamment sur la présence de la pensée de Michelet et de sa sympathie pour le peuple dans le « Discours préliminaire », des auteurs font de Garneau une sorte de démocrate populaire.

Cependant, pour ceux qui analysent plus attentivement le texte de l'*Histoire*, il apparaît que celui-ci se prête mal à ce genre de généralisations et que le discours de Garneau, sur ces points, est beaucoup plus ambigu qu'il n'y paraît au premier abord. Mais malgré cela,

il importe de le rappeler, à peu près tous ceux qui abordent l'œuvre garnélienne pendant la période, qu'ils remettent en doute ou non le présumé anticléricalisme de Garneau ou son adhésion au concept de pouvoir populaire, affirment que l'historien est un libéral.

Insister sur ce qui dans sa vie a favorisé le libéralisme de Garneau

Finalement, le discours de l'époque 1960-1990 soutient cette refonte du mythe de l'historien national en remarquant comment divers événements et passages de la vie de l'historien ont contribué à faire de lui un libéral. Parmi ceux-ci se retrouve la fréquentation par Garneau, lors de son passage à Londres, de la Société des amis de la Pologne¹⁰¹, que Lauzière aborde de cette manière :

Garneau fut élu membre de la Société des Amis de la Pologne en août 1832. C'est dans ce cénacle de réfugiés polonais qu'il rencontrera quelques grandes personnalités littéraires et politiques dont O'Connell et Niemcewicz. Au cours d'une réunion, on l'invita à lire un poème de son cru [...] où alternent l'espoir et l'abattement d'une âme en communion profonde avec une grande nation « distinguée par son amour de la patrie... par ses malheurs » et par sa volonté farouche de la liberté. D'ores et déjà, ses convictions libérales, puisées à bonne source dans l'histoire, s'installent dans sa poésie (1961, 171).

C'est ici avec la Pologne que l'esprit de Garneau est en communion. Le futur historien, en effet, constatant au contact des élites polonaises exilées l'oppression que fait subir la Russie à leur peuple, assimile « [d]ès ce moment [...] le sort de ses compatriotes à celui des nations opprimées de l'Europe » (Lemire, 1970, 4). Arsène Lauzière et Maurice Lemire soutiennent donc que c'est par le contact avec les Polonais de Londres que Garneau développe sa haine de la tyrannie, et partant une conception du pouvoir populaire que les critiques de l'historien, comme nous l'avons vu, ont un certain mal à définir.

¹⁰¹ La « Literary Association of the Friends of Poland » (formée en 1832) était une association propolonaise réunissant des Britanniques et des exilés polonais sympathiques à l'insurrection polonaise ayant cherché sans réussir à se défaire du joug de l'empire russe afin de redonner à la Pologne son indépendance en 1830-1831. Garneau fut membre de cette société pendant son séjour en Angleterre.

Mais quoi qu'il en soit de la pensée exacte de Garneau sur le pouvoir populaire, l'idée que l'historien développe son libéralisme au contact des réfugiés polonais est régulièrement réitérée au fil de la période. Elle se retrouve notamment chez Odette Condemine : « Le futur historien se sentait attiré naturellement vers les Polonais, victimes de l'oppression et de l'injustice. En manifestant sa sympathie envers la Pologne, il ne faisait que donner une expression nouvelle à ses sentiments sur la liberté et sur la patrie » (1966, 27). Nous la rencontrons également chez Claude Fohlen : « Il rencontre aussi des réfugiés polonais, chassés par la révolution de 1830, ce qui l'attire vers les causes libérales et nationales » (juin 1980, 122). Et à ces affirmations s'ajoute le propos d'auteurs qui, sans dire spécifiquement que Garneau s'est libéralisé au contact des membres de la Société des Amis de la Pologne, précise que plusieurs membres de celle-ci étaient libéraux avant de rappeler que Garneau en a été membre. C'est par exemple ce que font Wyczynski et Savard dans le

Dictionnaire biographique du Canada :

Il se lie d'amitié avec le docteur Krystyn Lach-Szyrma, chez qui il rencontre plusieurs réfugiés polonais. Plusieurs membres de la chambre des Communes [sic], d'esprit libéral, sont sympathiques à la cause polonaise et appuient les principes de la nouvelle Société littéraire des amis de la Pologne, présidée par le poète Thomas Campbell. Élu membre de la dite société le 15 août 1832, Garneau y lit un poème de circonstance, *la Liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne*, dans lequel il retrace l'histoire du pays partagé et durement éprouvé par les événements sanglants des années 1830 et 1831 (1977).

Dans l'optique d'appuyer la démonstration du libéralisme de Garneau par certains de ces traits biographiques, la récupération de son éducation autodidacte est plus intéressante encore. En effet, alors que les critiques conservateurs ont de tout temps déploré que l'historien ait été « [privé] de cette salubre direction qu'impriment aux jeunes talents nos grandes institutions catholiques » (Casgrain, 1866, 123), le discours tend, à partir des années 1960, à présenter de façon positive la formation autonome de l'historien. D'un

handicap avant la Révolution tranquille, l'éducation autodidacte de Garneau devient donc, à partir de celle-ci, un atout.

Plus précisément, sur cette base, Garneau est présenté comme un être d'exception, ce qui contribue assurément à renforcer le prestige de l'historien national, quoique pas nécessairement son libéralisme. Ainsi, il faut noter le ton admirateur de Marie-Claire Daveluy qui, loin de déplorer le fait que Garneau n'a pas eu d'éducation classique, note plutôt les avantages auxquels ce dernier a eu accès afin de s'éduquer lui-même. Parmi ceux-ci se retrouvent notamment les « leçons substantielles assez poussées » (1963, 20) de latin, de français et d'histoire de Perrault, sans compter l'accès à « sa bibliothèque bien fournie » (1963, 18) et la disponibilité subséquente de la « bibliothèque, riche en classiques anciens et modernes » (20) de Campbell. Celle-ci, selon l'historienne et romancière, permet à l'auteur de *l'Histoire*, ce « magnifique autodidacte » (20), de compléter sa formation « par la lecture méthodique des classiques de tous les âges » (20) et de perfectionner « ses connaissances dans les langues latine, italienne et anglaise » (20). Ultimement, Daveluy conclut, à l'opposé de toute une tradition discursive, que sans ce parcours précis, l'historien national n'aurait pas été :

Si nous avons rappelé les années de jeunesse de François-Xavier Garneau, de préférence à d'autres non moins importantes, c'est que nous avons toujours été frappés des coïncidences heureuses qui les marquèrent. Toutes surgissaient à point nommé, toutes contribuaient à rendre possible, intellectuellement, son futur travail de synthèse historique. On peut se demander, en effet, ce qu'il serait advenu de cet esprit supérieur s'il n'avait été guidé, au moment peut-être le plus crucial de sa formation, par un Joseph-François Perrault. [...] On pourrait presque en dire autant du notaire-humaniste, Maître Archibald Campbell [...]. Et il faut encore y joindre, en toute justice, l'apport personnel constant d'un adolescent aussi bien doué que l'était François-Xavier. Redisons-le, *seule* [sic] la jonction providentielle qui s'opéra entre les protecteurs successifs et leur commun protégé, tous trois s'orientant dans le même sens, pouvait produire cet événement capital dans notre vie nationale alors en péril : l'apparition d'un grand historien (24-25).

Le « seule » que Daveluy met en italiques laisse entendre que selon elle, même un éventuel parcours scolaire de Garneau passant par le cours classique au Séminaire de Québec n'aurait pas donné aux Canadiens français leur « premier » historien.

D'autres commentateurs de l'œuvre garnélienne poussent plus loin en affirmant que l'éducation autodidacte de Garneau a fait de lui non seulement un intellectuel d'exception, mais aussi un libéral. Odette Condemine est de ceux qui tracent implicitement ce lien entre éducation autodidacte et libéralisme de Garneau. Pour ce faire, elle entame son discours en remarquant comment l'apprentissage irrégulier a fait de lui un esprit d'exception :

Ses vastes connaissances et sa culture s'expliquent par son intelligence pénétrante, avide de savoir, par son travail personnel assidu et par l'influence qu'exerça sur lui Archibald Campbell. Celui-ci aida Garneau non seulement à devenir notaire et à s'assurer ainsi une subsistance honnête, mais il lui permit de jeter les bases de sa carrière plus importante encore dans le monde de l'art et de la littérature. Le jeune homme profita largement de l'excellente bibliothèque de son patron et put apprécier les œuvres de Shakespeare, de Milton et surtout des poètes romantiques anglais, dont certains traits se retrouveront dans sa poésie. Garneau devint ainsi l'un des Canadiens les plus cultivés de son époque (1966, 23).

De là, Condemine tisse ensuite le fil causal qui mène l'historien au libéralisme : insatisfait du « cadre intellectuel québécois des années 1825 » parce que « ses lectures ont élargi [s]es horizons » (213), Garneau cherche alors à voyager, ce qui le mène d'abord aux États-Unis et ensuite en Europe où, comme nous l'avons vu, l'historien développe son libéralisme au contact des réfugiés polonais. Présentée de cette manière, la formation que s'impose Garneau chez Campbell apparaît comme un passage obligé du cheminement du futur historien vers le libéralisme.

La même année, l'idée que l'historien est libéral à cause de sa formation autodidacte apparaît aussi implicitement dans un article de Pierre Savard :

Another essential characteristic of Garneau's personality which helps to explain the originality, as well as certain weaknesses, of his work, is the fact that Garneau was self-taught. The historian acquired his general and historical education by reading the classics and the masters of his day. This eclecticism partly explains the differences, which appear in the first edition of his History, between his opinions and those of the Quebec elite, especially with regard to religion. The fact

that Garneau acquired his basic education from reading or from travel also explains, in part, why his work appeared new and stimulating to his contemporaries (1966, 27-28).

L'historien apparaît être un être d'exception, capable de produire une œuvre à la fois « nouvelle et stimulante pour ses contemporains » et offrant des opinions, notamment sur le plan religieux, différentes de celles de l'élite de Québec de l'époque. Dans la suite de son texte, Savard insiste sur la nature anticléricale (donc libérale) de ces positions de l'historien, notamment sur les questions des huguenots et du caractère de Mgr de Laval. Pour ce qui est des « faiblesses » que Garneau retire de son éducation autodidacte, Savard les décèle surtout dans le style d'écriture de l'historien.

C'est Trudel qui, toujours en 1966, dresse le lien le plus clair entre l'éducation autodidacte de Garneau et son libéralisme :

Figure bien attachante que celle de Garneau et qui semble bien représentative de ce 19^e siècle, qui a été, chez nous, un siècle de grande turbulence intellectuelle. À partir, disons, des années 1820, ce siècle est chargé des tentatives les plus variées. Il s'est fait, en ce siècle, un brassage d'idées, comme en aucun autre temps ; jamais, en aucun autre temps (sauf peut-être ces années-ci), on n'aura vu circuler, au Canada français, des courants de pensée aussi forts ni aussi divers [...]

Et quelle richesse intellectuelle que celle des hommes d'esprit de ce 19^e siècle ! Soumis à un rythme de vie moins pressé que le nôtre, ces hommes peuvent aussi se cantonner dans un mode individuel moins extérieur : ils ne sont pas poursuivis, jusque dans le secret de leurs demeures, par ce flot de paroles ou de bruit qui vient de ce qu'on a appelé « les petites fenêtres » ; ils ont, semble-t-il, amplement le temps de s'arrêter, de penser, de lire le crayon à la main. L'abondance de leurs lectures, comme leur variété, nous étonne : nous connaissons certaines bibliothèques privées [...] et nous restons surpris de l'éclectisme de leur contenu. Et nous savons que ces livres étaient lus et disséqués ; ces hommes ont étudié, en particulier, tous les systèmes philosophiques de leur époque, ils ont lu tous les grands auteurs de l'étranger ; ils se sont donné une culture universelle. [...] La liste des auteurs qui sont les créanciers intellectuels de Garneau nous paraît longue, mais comment être sûr que tel auteur l'a influencé plus que tel autre ? car ces hommes, qui vivent pourtant dans une société fermée, sont ouverts à toutes les manifestations de l'esprit humain.

Cette vaste culture a fait de Garneau un libéral. Il a connu, en cette première moitié du 19^e siècle, le moment où le Bas-Canada essaie de s'ouvrir sur le monde extérieur, comme il connaîtra aussi le moment où ce Bas-Canada voudra de nouveau se refermer sur lui-même. Garneau aura largement profité de cette ouverture : par son séjour en Europe, par ses contemporains qui vivent à l'étranger, par certains journaux qui véhiculent les idées européennes les plus avancées, comme aussi par l'Institut canadien de Montréal, qui se voudra la citadelle du libéralisme français (1966, 8).

En liant implicitement les riches lectures de Garneau au contexte sociohistorique dans lequel l'historien les fait, en récupérant ces deux éléments autrefois utilisés pour expliquer

et excuser les tendances libérales de l'auteur de l'*Histoire* à une fin inverse, Trudel affirme qu'ils ont fait de l'historien non seulement un intellectuel remarquable, mais également, voire inévitablement, un libéral.

Après 1966, les commentateurs de l'œuvre garnélienne cherchent moins à lier l'éducation autodidacte de Garneau à son libéralisme. Malgré cela, le discours continue à présenter de façon positive la formation autodidacte de l'historien. Ainsi, en 1969, Paul Gay dit du futur historien qu'«il eut cependant assez de finesse et de courage pour se cultiver ensuite tout seul par la lecture » (18). Et dix ans plus tard, Wyczynski soutient aussi que l'éducation particulière de Garneau en fait un intellectuel qui se distingue à son époque en écrivant que «[s]es études de notariat et son séjour à Londres lui ont procuré des connaissances plus larges que celles qu'avait alors un Québécois de son rang » (1979, 57).

À propos de l'évolution du mythe de l'historien national pendant la période 1960-1990, l'analyse du discours mettant en valeur différents traits de l'historien nous permet déjà d'observer que le récit mythique s'adapte afin d'en faire un précurseur de la nouvelle du nouvel éthos dominant. Préoccupés de soutenir une image positive de l'historien afin, comme nous le démontrerons, de le maintenir dans son statut de premier historien scientifique canadien, et dans certains cas, de le placer à l'origine de la littérature canadienne-française, les commentateurs de l'œuvre garnélienne, en rappelant le statut d'historien national de Garneau, reconduisent la démonstration de son patriotisme. Dans ce contexte, si certains arguments autrefois employés sont évacués du discours, l'historien est toujours présenté comme un défenseur de son peuple et son œuvre est toujours dépeinte comme un baume bienfaisant pour une fierté nationale canadienne qui est au plus bas à sa

parution. Sur ce plan, l'essentiel du discours se construit sur des arguments dont l'origine remonte bien souvent à Casgrain.

En parallèle de ce discours, le libéralisme de Garneau est mis en lumière, ce que prouve bien le nombre non négligeable de textes qui le qualifient ouvertement de « libéral ». Des auteurs présentent aussi ses maîtres à penser, non pas en tentant de minimiser leur impact idéologique, comme lors de la période précédente, mais plutôt en présentant leur apport à la pensée libérale de Garneau. Par ailleurs, les traits de pensée plus libéraux de l'historien, notamment sur la question des huguenots ou sur celle de la séparation de l'Église et de l'État, sont aussi rappelés sans souci de les excuser. Et finalement, quelques auteurs remarquent que certains événements de la vie de Garneau, comme sa fréquentation des exilés polonais à Londres ou son éducation autodidacte, ont contribué au développement de sa pensée libérale. Ultimement, si tous ne s'entendent pas pour définir de la même façon le libéralisme de Garneau, les auteurs sont rares à le nier, ou même à omettre de le mentionner d'une façon ou d'une autre.

4.2.2. Minimisation du conservatisme de Garneau

Vu la tradition interprétative conservatrice de Garneau et de son ouvrage qui s'impose depuis au moins le début du siècle, il n'est pas difficile d'imaginer que, pour faire de Garneau un historien national libéral, il ne suffise pas de démontrer son libéralisme. Il est sans doute aussi nécessaire, en prenant acte du discours antérieur, de démontrer en quoi celui-ci avait tort de présenter Garneau comme un conservateur catholique. De ce côté, c'est surtout aux motifs qui ont poussé Garneau à faire réviser son *Histoire* et au conservatisme inhérent du « que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » de la conclusion de son œuvre que s'intéresse le discours « défensif » après 1960.

Réfutation de la soumission de Garneau à la censure cléricale

Tant pendant la seconde que pendant la troisième période de réception de l'*Histoire*, nous avons observé qu'il existait différents textes soutenant l'idée que ce n'était pas par conviction religieuse que Garneau aurait fait réviser son ouvrage par un ecclésiastique. Avant 1960, cette idée ne réussit cependant pas à s'imposer : le désir, voire le besoin de maintenir l'idée que Garneau est un catholique soumis à l'Église est trop grand. Mais après 1960, le processus de « libéralisation » de Garneau amène un rapide revirement de situation. Voyons, par exemple, le discours que tient Marcel Trudel dans le cadre d'une conférence qu'il donne pour commémorer le centenaire de la mort de l'historien :

De la troisième édition, le bon abbé Casgrain écrira même : « (Garneau) a donné une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Église en soumettant cette édition de son HISTOIRE [sic] à un ecclésiastique compétent. » Compétent en théologie ou en histoire ? Mais, selon Lareau, si Garneau a accepté « les conseils, les avis et les remontrances du clergé canadien », c'était pour avoir la paix ; selon Darveau, c'était « pour se soustraire à la persécution ». On sait ce qu'il en coûte en certains milieux pour réclamer la liberté religieuse ; et il peut se produire, en l'affaire, les pressions les plus secrètes et les plus efficaces (4 au 9 avril 1966, 9).

Construisant sur des bases qu'il a lui-même établies une vingtaine d'années plus tôt dans *L'Influence de Voltaire au Canada*, Trudel, après avoir remis en doute la compétence du prêtre réviseur, s'appuie sur Darveau et Lareau pour sous-entendre que c'est la pression cléricale et non la conviction religieuse qui pousse Garneau à plier devant la critique.

Le texte de Trudel, ici, est symptomatique d'un revirement total du discours : aucun texte de notre corpus de la période 1960-1990 ne soutient l'hypothèse que c'est la soumission à l'Église qui incite Garneau à réviser son histoire. Sur ce point, les plus ambigus seront sans doute Léo-Paul Desrosiers, qui remarque sobrement que « [l]a vieillesse lui [Garneau] inspirera d'heureuses corrections » (5 février 1966, 12), et Pierre Savard, qui affirme que si Garneau modifie son propos dans la dernière édition de son œuvre, « it was certainly less through opportunism than tact, or again it was a consequence

of a real evolution of opinion » (1966, 27). Or, dans un cas comme dans l'autre, si le propos sous-entend que Garneau a modifié librement son ouvrage, rien ne laisse croire que c'est la conviction religieuse qui pousse l'historien à le faire.

À l'inverse, le discours jugeant que Garneau pour une raison autre que la piété est beaucoup plus affirmatif. Par exemple, Serge Gagnon soutient que « [l]a montée du pouvoir clérical oblige Garneau à faire amende honorable dans les éditions subséquentes de son œuvre » (1978, 323). Savard et Wyczynski, pour leur part, opposent, dans le *Dictionnaire biographique du Canada* (1977), le Garneau pieux mis de l'avant depuis Casgrain et Chauveau à un Garneau « voltairien » effectuant sa « “conversion” [...] sur son lit de mort » aux dires de son fils Alfred. Bien que la troisième édition de l'*Histoire* ne soit pas abordée ici, cette idée est peu cohérente avec l'image d'un Garneau soumettant par piété son œuvre à une révision ecclésiastique.

Mais au-delà de cette transformation, la nature même des changements effectués dans l'*Histoire* est sujette à une remise en question plus forte à partir des années 1960. Jusque-là, sauf à de rares exceptions n'ayant eu que peu d'échos à leurs époques respectives (A. Lefranc (1890), Henri d'Arles (1921), Trudel (1945)), on a prétendu que Garneau avait modifié son œuvre afin de la rendre plus orthodoxe d'un point de vue catholique. Or, après 1960, l'idée que l'historien, par un habile travail de réécriture, a simplement, dans la troisième édition de son œuvre, arrondi les coins d'un esprit libéral en résistant sur le fond compte de plus en plus d'adeptes. Une telle opinion se retrouve par exemple chez Trudel en 1966 :

De la première à la troisième édition, bien des paragraphes et bien des phrases de revendication ont disparu ou ont été tempérés, mais il serait excessif de voir cette révision un écrasement analogue à celui que subira l'Institut canadien de Montréal, car si, dans cette révision, les huguenots sont victimes d'une deuxième Saint-Barthélemy, la troisième édition reste quand même fortement libérale de pensée, elle contient toujours des passages durs pour l'absolutisme

et pour l'intolérance ; et l'on entend toujours tomber les pierres sur l'Arche sainte (4 au 9 avril 1966, 9).

La même année, l'étude de Charles Bolduc intitulée « Métamorphoses de l'*Histoire du Canada* », qui paraît dans l'ouvrage *François-Xavier Garneau, aspects littéraires de son œuvre* dirigé par Paul Wyczynski et qui se penche sur les modifications apportées par Garneau d'une édition à l'autre de son œuvre, en arrive essentiellement au même constat en ce qui a trait aux passages de l'*Histoire* touchant aux questions religieuses. Se penchant tout d'abord sur la question des huguenots, Bolduc remarque :

On le voit d'après ces quelques citations, les vues de Garneau sur ce sujet restent constantes. [...]

La faiblesse de l'argumentation réside ici dans la collusion possible, voire probable, des protestants français et des protestants anglais. L'historien ne se dérobe pas à l'objection, il est même à ce point conscient de sa force qu'il se demande si la conduite de Richelieu et de Louis XIV n'était pas la seule valable en l'occurrence. La pente libérale de son esprit le porte cependant à croire, à la suite de Raynal et de Voltaire, et pour le principe, que la tolérance est encore plus favorable à la religion que l'« exclusion ».

La seconde révision du texte supprime la plupart des passages relatifs aux protestants, mais ce qu'il en reste est sans équivoque (1966, 143-144).

Et la conclusion ne diffère pas lorsque Bolduc aborde la question de la séparation de l'Église et de l'État :

Au sujet de l'ingérence du clergé dans les affaires civiles, Garneau semble faire volte-face à la seconde révision. Mais pour être rares et moins cinglantes, les imputations demeurent inchangées. Pour qu'il y ait changement de position, il faudrait que l'auteur rejette de quelque façon les allégations des précédentes éditions, ou qu'il fasse une déclaration en sens contraire. Or rien de cela. Les suppressions sont imposées disons par le souci d'objectivité, plus particulièrement en raison du caractère offensant de propositions générales englobant tout le clergé. La troisième édition maintient l'accusation en en chargeant seulement les auteurs que désigne l'histoire, savoir — selon Garneau — Mgr de Laval et les Jésuites, comme on le voit ci-après (148).

Par ailleurs, il importe de noter que depuis le début de cette section, nous n'avons jamais affirmé, outre lorsque nous avons abordé le texte de Trudel, que les critiques de la période 1960-1990 remettaient en question les raisons qui ont poussé Garneau à *faire réviser* son ouvrage : nous avons plutôt parlé des motifs qui incitent l'historien à *réviser* son œuvre. La nuance est importante, car le discours de la période tend même à occulter l'idée que Garneau a soumis son œuvre à une révision extérieure.

En fait, dans notre corpus, outre Trudel, seul Gagnon rappelle, pendant la période, que « la troisième édition (1859) a été examinée par un membre du clergé » (1978, 323). Notons au passage qu'après cette remarque, l'historiographe laisse lui aussi entendre que le repentir de Garneau n'est qu'apparent, et ce en s'appuyant sur le propos d'A. Lefranc : « À l'occasion de la publication de la quatrième, calquée sur celle-là, les conservateurs estiment que le censeur a été trop libéral. L'ouvrage de Garneau, pensait-on, autorisait une autre révision plus sévère. En se faisant trop tolérant, on avait offert "un sacrifice pitoyable [...] sur l'autel du libéralisme politico-religieux" » (1978, 323).

Outre Trudel et Gagnon, donc, tous omettent de suggérer que quelqu'un d'autre que Garneau ait révisé son ouvrage. Par exemple, Savard et Wyczynski abordent d'un point de vue impersonnel les révisions de l'*Histoire*, et ce tout en laissant eux aussi entendre que sur le plan de la pensée, les trois premières éditions sont essentiellement similaires : « [L]es remaniements postérieurs, innombrables, il est vrai, portent surtout sur le style et sur des points particuliers ; les jugements sont rarement modifiés dans les deuxième et troisième éditions de l'*Histoire du Canada*. Bref, les grandes lignes de l'ouvrage ainsi que sa philosophie demeurèrent intactes » (1980, 352).

Au final, donc, au tournant des années 1960, le discours qui affirmait que c'est par soumission à l'Église que Garneau avait fait réviser son œuvre par un « ecclésiastique compétent » tombe victime d'une entreprise de déconstruction. Désormais, non seulement on affirme que c'est par lassitude de la critique que Garneau a modifié son œuvre, mais le fait même qu'il ait renié sa pensée libérale dans la troisième édition de l'*Histoire* est remis en question, et la possibilité que l'historien ait fait réviser son ouvrage par un ecclésiastique est à peu près passée sous silence. Un tel récit a, pour les promoteurs de la refonte libérale

du mythe de l'historien national, l'avantage double de contredire un des arguments principaux auparavant évoqués pour étayer la piété de Garneau et de laisser entendre qu'il a été assez habile pour faire subsister au nez et à la barbe de la critique ultramontaine des éléments libéraux dans son œuvre.

Mise au rancart du « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes »

« The nationalism of traditional French Canada, strongly conservative in the political as well as the social field, is now surpassed by intellectual movements which have nothing in common with the ideas of Garneau » (1966, 39), écrivait Pierre Savard, sonnait ainsi une note discordante dans le concert des discours de l'époque cherchant à faire de Garneau un libéral. Afin d'étayer son propos, il rappelle la « oft-repeated quotation » de l'historien qui servit pratiquement de crédo à l'élite conservatrice catholique de la période précédente et que nous extrayons ici, par souci de précision¹⁰², de l'œuvre originale de Garneau :

Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérans [sic], qu'ils ne se laissent point emporter par le brillant des nouveautés sociales ou politiques. Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à essayer les nouvelles théories. Ils peuvent se donner des libertés dans leurs orbites assez spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement (Garneau, 1852, 317).

Cette citation, assez facile à interpréter dans un sens conservateur, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, est incohérente avec l'idée d'un Garneau libéral : s'il est tel, comment peut-il appeler au traditionalisme ?

Pour la plupart des commentateurs de l'*Histoire*, la solution simple à ce dilemme est d'éviter de citer ce passage et d'insister sur le libéralisme de Garneau sans se pencher sur l'interprétation conservatrice de l'œuvre qui avait cours avant 1960. Mais pour les quelques textes qui, à l'exemple de celui de Savard, décèlent une part de conservatisme dans la

¹⁰² Dans l'article de Savard, la citation est traduite en anglais.

pensée garnélienne, la stratégie sera d'atténuer la portée de cette affirmation. Ainsi, le texte de Savard est celui de notre corpus qui, entre 1960 et 1990, présente le plus ouvertement le conservatisme de Garneau, ce qui ne manque pas de surprendre dans la mesure où il y parle aussi du libéralisme de l'historien. Dans ses textes ultérieurs, qu'il écrit en collaboration avec Wyczynski, Savard se montre beaucoup moins catégorique sur ce point.

Par exemple, dans leur article du *Dictionnaire biographique du Canada* (1977), les deux auteurs se contentent de remarquer que « [d]ans sa conclusion générale, l'historien invite les Canadiens français à rester fidèles à eux-mêmes, c'est-à-dire à se garder des aventures politiques et sociales » avant de rajouter plus loin : « Avec le temps, les idées de Garneau évoluent vers le consensus que les circonstances imposent à son époque. La conclusion célèbre et répétée qu'il publie en 1848, où il suggère à ses compatriotes de fuir les aventures dangereuses pour une petite nationalité, révèle le chemin que sa pensée a parcouru depuis une dizaine d'années ». Déjà, cette manière d'aborder le sujet, parce qu'elle élimine entièrement la dimension traditionaliste de la citation de Garneau, rend moins probable une interprétation conservatrice de ce passage, et ce d'autant plus que la nature du « consensus des circonstances de l'époque » n'est jamais clairement définie. Qui plus est, ce dernier constat semble d'une importance secondaire dans la mesure où suit un passage sensiblement plus long et plus précis insistant sur les diverses composantes du libéralisme de Garneau.

Trois ans plus tard, dans leur article pour le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, les deux spécialistes de Garneau limitent encore davantage leur allusion au conservatisme de l'historien : « *L'Histoire du Canada* s'achève par une courte conclusion maintes fois citée où l'historien exhorte les Canadiens français à se garder des aventures et

à rester “fidèles à eux-mêmes”, c’est-à-dire à leurs traditions » (1980, 352). Ce passage, en quelque sorte « obligé », car il conclut le résumé que les deux auteurs font de l’œuvre, constitue l’ensemble du discours que l’historien et le littéraire consacrent dans cet article au conservatisme de Garneau.

Dans ces deux articles, Savard et Wyczynski réduisent donc essentiellement au minimum l’allusion au pan conservateur de la pensée de Garneau. Dans la mesure où ces textes se retrouvent dans des ouvrages de référence, ils permettent de se faire une bonne idée de l’adhésion à l’époque au mytheme de l’historien national libéral. En effet, l’objectif de tels articles est de résumer l’essentiel du discours dominant et non de le remettre en question. Malgré cela, dans la mesure où Savard et Wyczynski proclament, à la fin de l’article du *DOLQ*, que l’œuvre fut « un guide de pensée historique » et qu’il est possible d’y retrouver « une vision et une philosophie du passé collectif » (1980, 354), il aurait sans doute été plus juste d’aborder de façon un peu plus poussée cet élément, car c’est la lecture conservatrice de l’œuvre qui a longtemps fait de celle-ci un tel guide, comme le remarquait d’ailleurs Pierre Savard dans son article de 1966.

Mais Savard et Wyczynski ne sont pas les seuls à éluder ce qui, dans la conclusion de l’*Histoire*, prête davantage à une interprétation conservatrice. Déjà, en 1963, Marie-Claire Daveluy découpait soigneusement la citation de Garneau : « François-Xavier Garneau a terminé, nous le savons, par un conseil suprême à ses compatriotes les pages de son *Histoire du Canada*. “Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, recommande-t-il ; qu’ils soient sages et persévérants (...)”. Mais ne fut-il pas le premier à vivre cette fidélité et cette sagesse jusqu’à la fin » (1963, 25) ? Ce faisant, Daveluy rejette l’interprétation autrefois dominante de cette citation de l’historien pour la lire d’une manière qui, si elle

n'appuie pas le libéralisme de Garneau, laisse entendre que l'historien fait plutôt par-là l'apologie de son peuple. Cela donne par la suite à la première femme membre de la Société historique de Montréal l'opportunité de faire l'éloge de l'historien lui-même.

Deux ans plus tard, l'anthologie de Garneau présentée par Lauzière se termine par la conclusion de l'*Histoire*, qui s'achève elle-même par la citation complète qui nous intéresse. Si le fait que celle-ci est reproduite dans son intégralité peut permettre d'en faire une interprétation conservatrice, l'introduction que propose Lauzière à ce passage ne lance définitivement pas le lecteur sur cette piste : « Garneau a mené ses travaux historiques jusqu'à l'union des deux Canadas [sic]. Avant de clore le long récit de cent cinquante ans de luttes, il lui reste assez d'encre et d'admiration pour saluer une dernière fois son peuple ». Encore une fois, le discours accompagnant l'extrait s'intéresse plutôt à l'apologie de son peuple que propose l'historien.

Ultimement, outre Savard, il ne se trouve dans notre corpus que deux historiens, Marcel Trudel et Serge Gagnon, et un sociologue, Philippe Reid, pour aborder l'éléphant dans la pièce et traiter le sujet avec plus de rigueur. Tout d'abord, Trudel n'hésite pas à remarquer que la pensée de l'auteur de l'*Histoire* comporte une part de conservatisme : « Et je croirais aussi qu'il y a chez Garneau un vieux fond conservateur, sur lequel s'appuie son libéralisme, un vieux fond conservateur qui peut finir par revenir tout de bon en surface ; on l'a déjà vu chez les hommes de son temps » (4 au 9 avril 1966, 9). Contrairement à plusieurs autres, Trudel n'hésite pas à reconnaître « l'ÊTRE DIVISÉ [sic][...] libéral et conservateur » (9) qu'est Garneau en s'appuyant sur une citation sinon

intégrale, du moins suffisamment complète du passage de l'*Histoire* entourant le « que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » pour en conserver l'esprit¹⁰³.

Ceci dit, Trudel met de l'avant certaines stratégies afin de minimiser l'importance relative du conservatisme, un peu, d'ailleurs, comme les conservateurs catholiques le faisaient pour le libéralisme garnélien. Notamment, il parle du « vieux fond conservateur » de Garneau. Du fait qu'il est à la fois « vieux » et « fond », le conservatisme garnélien n'est clairement pas valorisé face au libéralisme de l'œuvre et semble davantage se limiter à des traces que de relever d'une pensée dominante dans l'œuvre. À l'appui de cette impression, alors qu'il parle de l'appel au conservatisme de Garneau, Trudel mentionne qu'il s'agit pour l'historien de « la conviction que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire » (9). Selon lui, c'est donc à défaut d'une solution au problème des menaces à la survie du peuple canadien plus en accord avec sa pensée libérale que Garneau lance son appel au conservatisme. Finalement, le lecteur ne manquera pas non plus de remarquer l'espace qu'occupe chez Trudel le discours sur le conservatisme de l'auteur de l'*Histoire* par rapport au discours sur le libéralisme de celui-ci : la proportion est d'environ trois pour un en faveur du libéralisme.

Trudel est l'un des rares, à l'époque, à relever l'ambiguïté libérale-conservatrice de Garneau. Toutefois, il ne cherche pas à en faire sortir une quelconque cohérence : il se contente de suggérer qu'il s'agirait là d'un intéressant sujet d'étude. Gagnon, en revanche, aspire à faire ressortir une logique de cette ambiguïté, tout d'abord en reproduisant dans

¹⁰³ « “Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques! (...). [sic] C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories. Ils peuvent dans leurs orbites assez spacieuses se donner des libertés. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions; ne nous en éloignons, ne les changeons que graduellement” » (Trudel, 4 au 9 avril 1966, 9).

son intégralité la citation de Garneau qui nous intéresse ici en l’accompagnant du constat, inévitable après l’Acte d’Union, auquel en arrive l’historien : « Le conservatisme serait pour longtemps la recette de la survivance » (1978, 317). Partant, il écrit plus loin qu’en conséquence, « [l]’historien finit par se convertir à l’idéologie de conservation formulée par les clercs, alliés aux bourgeoisies » (320) et que c’est « le réaménagement des rapports sociaux au cours des années 1840 [qui] est responsable des contradictions, des ambiguïtés, des hésitations que révèle l’œuvre historique de Garneau » (320). Gagnon laisse donc entendre que l’auteur de l’*Histoire* était d’abord et avant tout un libéral, mais qu’il en est venu par la force des choses à adopter des positions plus conservatrices afin d’assurer la survie de son peuple, ce qui justifie les incohérences apparentes de l’œuvre. Encore ici, force est de remarquer que le discours de Gagnon est particulièrement bien construit : grâce à une pensée organique, il tend à donner une cohérence à l’apparente ambiguïté de Garneau en expliquant que les prises de positions apparemment contraires à son esprit libéral adoptées par l’historien sont à mettre au compte de la primauté de la survivance du peuple canadien. Cette idée n’est par ailleurs pas totalement nouvelle : elle se retrouve exprimée dans des formes plus sommaires chez Chartier (1941), Frégault (1945), Prichard (1970) et surtout chez Philippe Reid (janvier-juin 1974) qui, s’il ne cherche pas ouvertement à résoudre l’ambiguïté libéral-conservatrice de Garneau, justifie, quatre ans avant Gagnon, le conservatisme garnélien de la même manière que l’historiographe :

Et quelle finalité Garneau propose-t-il au terme du récit ? Celle qui s’impose d’emblée à une lecture du passé, la seule qui soit possible en tenant compte de cette infériorité numérique propre à son peuple : le repli sur soi et la lutte pour la survivance [...]. Il n’y a pour lui qu’une seule stratégie possible dans les circonstances, la même qu’autrefois, car les Canadiens français demeurent encore aujourd’hui ce petit peuple de cultivateurs qu’ils étaient en 1760 (Reid, janvier-juin 1974, 39).

Si la plupart des auteurs préfèrent donc éviter d’aborder la question de la part de conservatisme apparent qui se retrouve chez Garneau, notamment dans la conclusion de

son œuvre, dans l'objectif vraisemblable d'éviter de saper les bases du mytheme de l'historien national libéral, d'autres citent ce passage de l'historien, mais évitent autant que possible d'en proposer une interprétation conservatrice. Pour certains, cette dimension de l'œuvre garnélienne est négligeable au point de ne mériter qu'une simple mention ; pour d'autres, un découpage soigné ou une note de présentation oriente la lecture de ce passage dans une optique plus patriotique que conservatrice.

Quelques-uns choisissent malgré tout d'évoquer ouvertement l'incohérence apparente entre le libéralisme et le conservatisme garnélien. Ceux-ci, tout en affirmant que le libéralisme prédomine chez Garneau, proposent des argumentaires tendant à concilier ces deux idées par une pensée organique : pour eux, si l'historien paraît par moments conservateur, ce n'est pas tant par conviction personnelle que parce qu'il ne voit pas d'autre issue pour assurer une survivance de son peuple qui prime selon lui toute conception idéologique.

Au final, pendant la période 1960-1990, il apparaît que les commentateurs de l'œuvre garnélienne adoptent rapidement différentes stratégies discursives ayant comme objectif de récupérer le mytheme de l'historien national autrefois conservateur pour le mettre au service d'un éthos libéral. Au début des années 1960, le patriotisme de Garneau est toujours mis de l'avant à l'aide des stratégies argumentatives traditionnelles, qui sont adaptées lorsque nécessaire. Mais rapidement, il est aussi redéfini comme un libéral, que ce soit par l'affirmation directe de son libéralisme, par la présentation de ses maîtres à penser libéraux, par le rappel de ses positions idéologiques sur différentes questions touchant la religion catholique et par l'affirmation que certains épisodes de sa vie ont contribué à faire de lui

un libéral. À l'inverse, pour évacuer la lecture conservatrice préalable, l'idée que Garneau ait pu se soumettre à une censure cléricale est pratiquement abandonnée, et le conservatisme que certains retrouvaient dans son œuvre (particulièrement dans sa conclusion) est sinon éludé, du moins désamorcé.

Il existe évidemment certaines incohérences entre le discours dominant sur Garneau et le propos spécifique de certains textes : notamment, alors que l'historien est souvent présenté comme un anticléric, différents articles entretiennent une certaine ambiguïté sur cette question. De façon similaire, le discours cherchant à présenter Garneau comme favorable au pouvoir populaire rencontre différents écueils. Et l'idée même que l'historien soit absolument libéral semble contredite par la conclusion de son œuvre, que peu de critiques osent aborder de façon franche. Ces différents problèmes potentiels ne suffisent cependant pas à miner l'idée que Garneau est « l'historien national libéral ». Ceux qui remettent en question son anticléricisme et son adhésion à l'idée du pouvoir populaire ne doutent pas pour autant de son libéralisme, et une pensée organique permet, sur la base de la primauté, pour Garneau, de la survie du peuple canadien, de concilier le libéralisme de l'historien et le conservatisme que certains détectent dans la conclusion de son œuvre. Malgré certains éléments plus rationnels démontrant que l'affirmation du libéralisme de Garneau devrait être nuancé, l'émotif l'emporte donc : on veut faire de Garneau un libéral, libéral il sera.

Le mythème de l'historien national réitéré dans une version libérale, les différents commentateurs de l'œuvre garnélienne ont désormais le champ libre pour maintenir un Garneau toujours admirable à l'origine de la science historique canadienne ou pour faire de son œuvre le point de départ de la littérature canadienne-française. Voyons donc

comment cela s'opère en s'intéressant d'abord aux stratégies qui permettent aux historiens de l'époque de conserver à Garneau son statut de premier historien scientifique du Canada.

4.3. Un premier historien scientifique à la méthode peu scientifique : résolution de l'ambiguïté

À partir des années 1960, l'œuvre de Garneau est désormais incontestablement jugée comme obsolète. Ainsi, Pierre Savard en parle en 1966 comme d'une histoire « out-of-date on many regards » (23). Trois ans plus tard, Paul Gay appuie la même idée en déclarant que l'« *Histoire du Canada* est dépassée actuellement » (1969, 19). Plus précisément, les analystes de l'œuvre garnélienne constatent alors notamment que l'*Histoire* ne s'appuie pas sur une documentation assez substantielle, qu'elle est trop subjective, qu'elle adhère à des théories dépassées telles que celle des atavismes et des antagonismes culturels de Thierry et qu'elle est plutôt romantique. En d'autres mots, elle ne satisfait plus les critères de scientificité historique.

Malgré cela, Garneau est toujours considéré comme le fondateur de l'histoire scientifique canadienne : après Marie-Claire Daveluy, qui rappelle que « M. Gustave Lanctot, appelle [Garneau] avec raison : “le fondateur de l'histoire scientifique au Canada” » (1963, 7), Trudel met Garneau, « chez les historiens canadiens-français, à l'origine de l'histoire scientifique » (4 au 9 avril 1966, 9). Quelques années plus tard, malgré l'annonce qu'il fait de l'obsolescence de l'*Histoire*, Paul Gay, paradoxalement, rappelle le propos de Trudel (Gay, 1969, 21, notamment). Et dans les années 1980, la professeure de littérature et spécialiste du roman jeunesse Françoise Lepage reconnaît ainsi la primauté scientifique de l'œuvre de Garneau alors qu'elle étudie l'influence de l'*Histoire* sur les œuvres de Maxine. À ce sujet, elle affirme en effet qu'à l'époque où écrit cette

dernière¹⁰⁴, l'*Histoire* est « la seule compilation complète et scientifique de la réalité historique canadienne » (hiver-printemps 1984, 47).

Encore une fois, le discours sur Garneau se retrouve alors devant un paradoxe à résoudre : d'un côté, l'*Histoire* ne rencontre plus, après 1960 les critères de scientificité historique, ce qui n'empêche pas que de l'autre, des auteurs continuent d'affirmer que l'*Histoire* est la première œuvre historique scientifique canadienne. Voyons donc comment les commentateurs de l'œuvre garnélienne réussissent à concilier ces deux éléments.

4.3.1. Souligner l'obsolescence scientifique de l'histoire

D'entrée de jeu, il apparaît rapidement que ce n'est pas la pensée radicale qui permet de résoudre cette problématique, car personne ne cherche à nier que l'*Histoire* peut plus, à partir de la Révolution tranquille, être considérée comme une œuvre scientifiquement valide. Comme nous le verrons dans les prochaines pages, les commentateurs de l'œuvre garnélienne remarquent sans gêne que la documentation laquelle s'appuie l'histoire est trop mince et que sa subjectivité ainsi que certaines des théories auxquelles elle donne créance posent problème sur le plan scientifique.

Insuffisance de la documentation consultée par Garneau

Tout d'abord, sur le plan de la documentation exploitée par Garneau, la période 1960-1990 voit de nouveau poindre un discours la considérant insuffisante. Certaines des affirmations faites à ce sujet rappellent des constats similaires faits lors de la période précédente par des auteurs tels que Thomas Chapais. Toutefois, le temps contribue à accentuer les manques documentaires de l'*Histoire* : alors que le sénateur constatait que les lacunes de la documentation exploitée par Garneau étaient la cause de « quelques

¹⁰⁴ Maxine produit la majorité de ses œuvres durant les décennies 1930 et 1940.

erreurs de faits ou d'appréciation » dans l'œuvre de ce dernier (1926, 26), Paul Gay parle de son côté des « nouveaux documents [qui] sont venus corriger ou détruire *bien de ses affirmations* [nous soulignons] » (1969, 20).

La différence d'intensité dans ces deux mentions démontre bien la perte de crédibilité de l'*Histoire*. En lisant Chapais, le lecteur est avisé qu'il existe bien quelques « erreurs » dans l'ouvrage de Garneau, mais le phénomène semble plus marginal que général. Dans un contexte où les commentateurs tendent à considérer comme scientifiquement valide l'œuvre garnélienne, cette dernière apparaît donc être malgré cela une référence historique fiable. Or, chez Gay, le problème est plus profond, et il devient de ce fait beaucoup plus hasardeux d'accorder créance à l'*Histoire*. En fait, la phrase du spiritain appelle à se montrer critique de la dimension historique de l'œuvre de Garneau, et ce même si le « sérieux de ses [Garneau] recherches » (1969, 21) est ensuite rapidement souligné. Malgré tous les efforts mis par Garneau dans sa recherche, les appuis documentaires de son œuvre ne sont donc tout simplement plus, après la Révolution tranquille, suffisants pour en assurer la crédibilité.

Gay n'est pas le seul pendant cette période à remettre en doute la suffisance des sources documentaires de Garneau : Savard et Wyczynski, notamment, mentionnent dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (1980) que « la documentation de première main de Garneau demeura malgré tout réduite au regard des exigences de l'histoire érudite » (352). La même année, Fohlen se montre beaucoup plus sévère sur ce point en constatant non seulement que la documentation exploitée par l'historien est lacunaire, mais aussi en reprochant à ce dernier d'avoir carrément manqué de méthode dans sa recherche :

La documentation de Garneau est réduite et réunie de façon plus empirique que systématique. Le premier volume repose presque entièrement [sic] sur Charlevoix dont l'*Histoire et Description* parut en 1744, reprise et mise au goût du jour par Garneau [sic]. Les sources sont donc

essentiellement des sources imprimées. Est-il nécessaire de rappeler qu'au moment de son séjour à Londres et Paris, en 1831 et 1832, Garneau n'était pas encore historien et ne travailla pas dans les archives. Certes, Garneau a consulté des manuscrits, au Canada, mais fort peu. Il est aussi allé travailler chez son ami O'Callaghan, à Albany, capitale de l'État de New-York [sic], où il a consulté des copies de documents venus des archives françaises. Il a eu connaissance de copies faites par Papineau à Paris. Mais l'essentiel de sa documentation demeure l'imprimé, y compris les histoires écrites par ses contemporains. [...] Garneau a œuvré avec les moyens du bord, sans se poser, semble-t-il, de grands problèmes au sujet de sa documentation (juin 1980, 125).

Si personne d'autre que Fohlen n'accuse Garneau de ne pas avoir su systématiser sa recherche documentaire, il reste que le discours de l'historien français relève lui aussi le problème réel en termes de fiabilité que constituent les lacunes documentaires de l'*Histoire* à partir des années 1960.

Le problème de la partialité de Garneau

Par ailleurs, l'idée que Garneau est un historien suffisamment objectif d'un point de vue scientifique ne tient plus. Sur ce plan, Arsène Lauzière est à peu près seul à reconduire, au début de la période, l'idée relativement courante lors de la période précédente qu'un historien « peut être objectif et savoir admirer en même temps » (1965, 85). Face à lui, les critiques sont de plus en plus nombreux à constater, à l'instar de Bessette, Geslin et Parent, que « le patriotisme prend parfois le pas sur la sereine objectivité de l'historien » (1968, 48).

Avant eux, Charles Bolduc, dans *François-Xavier Garneau : aspects littéraires de son œuvre*, a déjà mentionné que « la proximité et le cours changeant des événements font que la matière contemporaine de l'auteur relève plus de l'opinion du journaliste que de la science historique » (1966, 132) dans la partie post-conquête de l'*Histoire*. Et plus tard, Fohlen parle de l'œuvre de Garneau comme d'une œuvre étayée « par une idéologie » plutôt que « par une méthodologie rigoureuse » (juin 1980, 128). À cela, il faut de plus ajouter le rappel par différents auteurs du patriotisme dont Garneau fait preuve dans son *Histoire* et face auxquels les prétentions à l'objectivité ne tiennent plus.

Mais au sujet de l'objectivité de l'*Histoire*, l'étude la plus intéressante de la période 1960-1990 est sans contredit celle que propose en 1973 Pierre van Rutten sur le style de Garneau. En étudiant l'utilisation que l'historien fait de divers éléments linguistiques (tels que les noms, les adjectifs, les verbes, les adverbes) et syntaxiques (les déictiques, la construction des phrases, la distance linguistique), il finit par conclure que l'objectivité de Garneau est illusoire et que l'historien est en fait plutôt subjectif. Il remarque par exemple que l'auteur de l'*Histoire*, plutôt que de donner directement son opinion personnelle, la présente par le truchement d'un personnage historique ou d'un auteur qui la partage. Et l'apparente objectivité garnélienne découlant du fait que l'historien évite autant que possible d'employer des adjectifs est aussi illusoire : « On a l'impression de se trouver devant un style objectif parce que les adjectifs manquent mais les appréciations de Garneau se cachent sous l'apparent réalisme du mot abstrait¹⁰⁵. Cette prose nominale exprime bien plus des sentiments, des attitudes très subjectives qu'un regard direct sur les choses » (Van Rutten, avril-juin 1972, 298). Après avoir fait de tels constats, Van Rutten déclare que « [l]es savants peuvent contester la justesse du récit de Garneau » (311), malgré le fait qu'elle s'applique à « reconstruire par le courage ce que la force de l'adversaire a détruit » (311), affirmant ainsi que l'œuvre est bien plus apologétique que scientifique.

Cette étude a eu un certain impact ; elle est d'ailleurs succinctement résumée dans l'article du *DOLQ* de Savard et Wyczynski. Ses conclusions sont de plus validées par le littéraire Jean-Claude Brochu, qui, apparemment sans avoir lu Van Rutten, constate que

¹⁰⁵ Van Rutten désigne par là des mots tels que « imagination », « audace », « avidité », « dégoût », « richesse », « faiblesse », etc. à propos desquels il remarque : « Il n'est pas question de nature, mais de réaction admirative [...] Tout est donc pensé plus que vu » (avril-juin 1972, 298).

Thierry et Garneau s'adonnent tous deux à l'écriture d'une histoire-bataille qui « se pose malgré tout comme un parti pris méthodologique doublement objectif par l'évidence (la guerre est arrivée) et l'extériorité du narré (elle fait intervenir un autre que soi) » et qui permet à l'historien de « prétendre à l'objectivité » (1989, 158). Il constate donc, tout comme son prédécesseur, que la subjectivité d'une telle histoire repose non pas dans la prise de position directe de l'historien, mais dans le choix de la présentation du discours d'un personnage historique dont les vues s'accordent avec celles de l'historien, ce qui permet à ce dernier de préserver une apparence d'objectivité qui ne résiste pas à un examen attentif.

Obsolescence scientifique des théories romantiques exploitées par Garneau

D'autres éléments auparavant jugés valides dans une œuvre historique scientifique et présents dans l'œuvre de Garneau sont désormais aussi soulevés afin de démontrer que l'œuvre est scientifiquement dépassée. La théorie structurante de l'*Histoire* qu'est le concept des atavismes culturels et que l'historien canadien emprunte à Thierry est du nombre. Lors de la période précédente, nous avons vu Lanctot parler de cet emprunt que fait Garneau à son collègue français comme du « principal mérite » (1925, 29) de l'auteur de l'*Histoire* ; c'est là une opinion que l'archiviste réitère dans l'édition de 1946 de sa biographie de l'historien canadien, en laissant tomber le terme « principal » (1946, 154). Comme il s'exprime ainsi dans un texte où il soutient la scientificité de l'histoire, Lanctot démontre que la théorie des atavismes culturels n'invalide alors toujours pas la scientificité de l'œuvre garnélienne.

À l'époque où Lanctot publie pour la première fois sa biographie de Garneau, George Robitaille, dans ses articles s'intéressant à l'influence de Thierry sur l'historien, adhère

aussi à cette théorie. La chose est notamment claire lorsqu'il mentionne qu'il « ne nie pas un grand fond de vérité [à] la théorie sur la distinction des races » (mai 1924, 664). Par ailleurs, il trouve également admirable l'emprunt que Garneau fait de cette théorie : « notre historien national avait un excellent maître en autant que par Thierry il connaissait sa vocation d'historien, en autant que par lui il apprenait à introduire dans son *Histoire du Canada* le sentiment de la diversité des époques, et la doctrine de l'irréductibilité des races » (669).

En encore en 1935, sans citer Garneau, Groulx professe lui aussi sa croyance en la théorie initialement développée dans l'*Histoire* de l'atavisme du peuple canadien-français « dont la force de cohésion et de résistance est telle qu'elle triomphe des plus formidables oppositions » (Lanctot, 1925, 29) :

Une méprise non moins inexcusable à l'égard de nos enfants, ce serait d'oublier l'atavisme spécial dont leur âme française s'est enrichie au Canada. On ne saurait faire qu'il en soit autrement : tout passé laisse tomber une semence dans les âmes ; et cette semence morale s'accumule et germe, indépendamment de notre volonté, comme le grain mis en terre se passe de notre permission pour germer et pousser. Ce n'est pas un mythe après tout que le gigantesque effort d'un petit peuple de colons pour fonder l'empire français d'Amérique ; pas des mythes, non plus, la résistance des 65 000 gueux de 1760 à l'assimilation anglaise, l'épopée du défricheur, richesse morale si proche, celle-là, que, pour la plupart d'entre nous, elle se retrace à la deuxième ou à la troisième génération (Groulx, 1935, 150).

Pendant la majeure partie de la période 1913-1960 (jusqu'à au moins 1946, si l'on tient compte de l'édition revue et corrigée de la biographie de Garneau que Lanctot publie cette année-là), l'institution historique juge crédible la théorie des atavismes culturels de Thierry. Les textes de Lanctot, de Robitaille et de Groulx le prouvent bien.

Or, en 1960, Tougas affirme clairement que la notion d'atavisme culturel a fait son temps : « Comme pour tout historien, le temps a rendu caduques quelques-unes des idées générales de Garneau. L'opposition qu'il établit entre les “races flegmatiques” et la “nature gauloise” des Canadiens-français [sic], laquelle les préserverait, même en Louisiane, d'être

assimilés, paraît, dans l'état actuel de nos connaissances en sociologie, une idée bien fantaisiste » (1960, 30-31).

Il apparaît donc qu'en 1960, la théorie des atavismes culturels de Thierry est désormais discréditée d'un point de vue scientifique. Tout texte qui présente une filiation claire sur le plan de celle-ci entre l'œuvre de l'historien français et celle de Garneau contribue donc potentiellement à miner la prétention scientifique de cette dernière. Or, pendant la période 1960-1990, les textes sont assez nombreux à rappeler cet emprunt de l'historien canadien à l'historien français. Dans notre corpus, une dizaine d'auteurs l'évoquent ou rappellent l'emprunt de Garneau à Thierry du concept corollaire des antagonismes culturels. Parmi eux, se retrouvent notamment Lauzière, Savard, Gagnon et Maurice Lemire. De plus, Ramon J. Hathorn et Jean-Claude Brochu proposent tous deux des articles plus poussés s'intéressant spécifiquement à l'influence de Thierry sur Garneau.

Mais de façon plus large, au fil de la période, l'appui que Garneau prend sur Thierry amène surtout le discours à considérer de plus en plus *l'Histoire* comme une œuvre romantique. Parmi les auteurs des années 1960-1990 de notre corpus qui s'intéressent à ce sujet, seuls deux nient expressément que *l'Histoire* soit romantique. Le premier est Lauzière, pour qui « [l]'histoire, a priori, ne saurait être romantique, s'il faut l'en croire, même si l'historien le plus bousingot ou le plus "illuminé" se mêlait de l'écrire. Elle cesserait tout simplement d'être une histoire. Car, selon lui, c'est une science » (1961, 178). C'est cependant exclusivement sur la prétention scientifique avouée de Garneau que Lauzière conclut que « *l'Histoire du Canada* ne contient aucun alliage romantique visible au-delà de quelques accents », et donc qu'il est possible d'en « dépêcher l'examen » (178). Parce que Lauzière se dispense ainsi sommairement de faire l'analyse de *l'Histoire* sous

l'angle romantique, son affirmation ne reste que peu démontrée, surtout dans la mesure où son article affirme par ailleurs que la poésie de l'historien, elle, est fortement teintée de romantisme. Mais ce faisant, il trace aussi une ligne claire entre scientificité et romantisme : pour lui, les deux concepts sont mutuellement exclusifs. Après lui, seul Gagnon rejette l'idée que l'*Histoire* est romantique, chose qu'il fait toutefois ; sur la seule foi de l'affirmation de Lauzière, en se dispensant lui aussi d'en faire l'examen.

De l'autre côté, les critiques sont nombreux à déclarer l'*Histoire* romantique à partir de 1960, et ce non seulement dans sa narration, comme le soutiennent Trudel (4 au 9 avril 1966, 9), Hathorn (1967, 66) ou Gay (1969, 21), mais aussi sur le plan des idées et théories empruntées à des historiens romantiques comme Michelet et Thierry. Maurice Lemire, par exemple, associe clairement les atavismes culturels qu'exploite Garneau au romantisme historique :

Garneau sera un historien romantique comme il a été un poète romantique. « Au XIX^e siècle, écrit le père Delos, on ne fait pas de l'histoire mais de l'histoire nationale. » Chaque historien écrit en fonction de sa communauté nationale. Qu'il soit français, anglais, allemand ou espagnol, il cherche à montrer le rôle de sa nation dans l'évolution de la civilisation. Il fait reposer son interprétation sur des qualités propres à sa race. Si, d'une part, il tend à démythifier l'histoire en fondant ses explications sur des documents, d'autre part, il concourt à accréditer scientifiquement les légendes particulières à son peuple. Voilà pourquoi l'histoire au XIX^e siècle, loin de travailler en sens contraire de la littérature, l'épaula et souvent la nourrit (1970, 5).

Après lui, Fohlen fait de même en liant au romantisme de Garneau le concept d'antagonisme culturel emprunté à Thierry (juin 1980, 124). Et neuf ans plus tard, Brochu, après avoir agi de même (1989, 157), ajoute de plus que dans les œuvres « de Garneau et de Thierry, l'écriture de l'histoire conduit même les deux historiens romantiques jusqu'à un lyrisme de la guerre. Rien pour surprendre dans cette littérarité de l'histoire qui ne constitue à cette époque qu'un genre littéraire parmi d'autres, séparé du roman par ce qui distingue conventionnellement la vérité de la vraisemblance » (1989, 158-159). Vu le constat fait par Lauzière au début de la période que scientificité et romantisme sont

mutuellement exclusifs, et compte tenu des discours de Lemire et de Brochu selon lesquels l'*Histoire* est plus littéraire que scientifique, les emprunts à un historien romantique tel que Thierry contribuent assurément, à partir des années 1960, à saper la scientificité de l'*Histoire*.

Il apparaît donc dès le début de la période que l'*Histoire* est obsolète d'un point de vue scientifique. Cette idée est renforcée par quelques critiques qui avisent leurs lecteurs de cette obsolescence. Le plus direct d'entre eux est certainement Folhen, qui affirme que l'*Histoire* « ne répondait certes pas aux exigences épistémologiques des lecteurs du XX^e siècle », et que c'est essentiellement « la médiocrité des autres historiens prédécesseurs immédiats ou successeurs proches » (juin 1980, 128) de Garneau qui font que l'*Histoire* s'est soutenue aussi longtemps. Mais sans être aussi acerbes, même Savard et Wyczynski, dans leur article du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* sur l'*Histoire*, concèdent que si cette dernière « mérite encore aujourd'hui d'être lue, [c'est] *moins pour y chercher un modèle de science historique sûre* [nous soulignons] que pour y retrouver une vision et une philosophie du passé collectif qui parle à tous ceux qu'intéresse l'avenir des "Canadiens" » (1980, 354).

Le jugement est donc sans appel : l'*Histoire* n'est plus une œuvre valide d'un point de vue scientifique. Des auteurs tels que Trudel ne s'empêchent cependant pas pour autant de continuer de proclamer que Garneau fut le premier historien scientifique canadien. Un argumentaire doit donc être présenté afin de soutenir cette idée malgré la déchéance scientifique de l'*Histoire*.

4.3.2. Démontrer la scientificité passée de l'*Histoire*

De façon générale, la solution à cette incohérence se trouve du côté de l'épistémologie historique : on va désormais rappeler que si l'œuvre de Garneau n'a plus de valeur scientifique, elle est néanmoins scientifique selon les critères de l'époque qui l'a vue paraître, et même pendant une certaine période de temps ensuite. Pour soutenir cette démonstration, le discours rappelle entre autres que Garneau a ouvertement professé vouloir faire une histoire scientifique, et que fidèle à ce principe, il a fait au mieux scientifiquement pour son époque.

Rappeler la profession de foi scientifique de Garneau

Face à une *Histoire* qui ne tient plus sur le plan scientifique, la première stratégie mise en action afin de préserver à Garneau son titre de premier historien scientifique canadien est de rappeler, comme Lanctot l'a fait avant eux, que ce dernier a effectivement professé, dans son « Discours préliminaire », avoir une conception scientifique de l'histoire. Nous avons déjà vu plus haut comment Lauzière adhère à cette pensée. Marcel Trudel, le principal promoteur de l'idée que Garneau est « chez les historiens canadiens-français, à l'origine de l'histoire scientifique » (4 au 9 avril 1966, 9) pendant la seconde moitié du siècle, est de ceux qui s'exécutent en ce sens :

Historien scientifique, Garneau l'a été autant qu'on pouvait l'être. Il a une conception rigoureuse de son métier : « L'histoire, écrit-il, est devenue depuis un demi-siècle une science analytique et rigoureuse : non seulement les faits, mais leurs causes, veulent être indiqués avec discernement et précision, afin qu'on puisse juger des uns par les autres. La critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le sceau de la vérité » (20).

Après Trudel, d'autres rappellent, par citation directe ou indirecte, la profession de foi scientifique de l'historien, notamment Hathorn (1967, 72), Van Rutten (avril-juin 1972, 294) et Gagnon (1978, 290). Mais cela ne suffit pas à prouver que l'*Histoire* était bel et bien scientifique pour son époque. D'autres arguments seront donc invoqués en ce sens.

Soutenir que Garneau a fait au mieux avec les sources disponibles

Dans cette logique, des auteurs comme Savard (1966, 29) ou Bessette, Geslin et Parent reconnaissent « la solidité de [l]a documentation, compte tenu de l'époque et de ses carences inévitables » (Bessette, Geslin et Parent, 1968, 42) de l'historien. La dernière partie de cette phrase a son importance, car elle laisse entendre, tout comme le propos de Trudel, que c'est par la remise de *l'Histoire* dans le contexte historique qui l'a vue naître que passe désormais la démonstration de sa valeur scientifique.

Pour étayer cette idée, différents auteurs démontrent, à l'aide de divers arguments, le « sérieux [des] recherches » (Gay, 1969, 21) de Garneau. L'un de ces arguments, employé notamment par Desrosiers (5 février 1966, 12), par Trudel (4 au 9 avril 1966, 20) et, de façon plus succincte, par Savard (1966, 29) et par Gay (1969, 21), est d'évoquer la difficulté de la recherche documentaire historique à l'époque de la parution de *l'Histoire*.

Voyons ce que dit Trudel à ce sujet :

Scientifique par cet esprit qui remet tout en question pour s'assurer par soi-même de la nature des choses, Garneau a encore fait preuve d'esprit scientifique par les recherches qu'il a faites. Aujourd'hui, j'admèrerais plus volontiers l'acharnement qu'il a mis à ce travail, que ses résultats. Pouvons-nous imaginer quelles pouvaient être vers 1840 les conditions de la recherche ? [sic] de quoi, dispose donc le chercheur ? [sic] évidemment, le commode microfilm n'existe pas, ni le photostat, ni même la machine à écrire ; pour la copie des documents, on se munit d'une plume à pointe fourchue qu'on trempe dans une fiole, ou d'un crayon qu'il faut sans cesse raccourcir [sic] avec un canif. Mais ces documents, comment les repérer ? [sic] il n'y a pas de publications bibliographiques, pas de publications d'inventaires, pas de listes de thèses (d'ailleurs, pas de thèses, puisqu'il n'y a¹⁰⁶ pas encore d'universités), pas de revues d'histoire. Heureusement, il y a les archives. Il y a des archives privées, mais comment y entrer en 1840 ? [sic] question qu'on se posait encore en 1940, et j'en connais qui, bien longtemps après 1950, se sont fait bruyamment fermer la porte. Peut-être Garneau avait-il des amis dans la place, pour extraire des documents qu'il pouvait ensuite copier dans le secret d'une chambre ? [sic] je l'ignore, mais, en tout cas, Garneau n'aura pas eu la chance des prêtres Faillon, Ferland et Casgrain, qui avaient libre accès au Saint des Saints. J'espère qu'on pourra nous dire, un jour, comment Garneau a pu pénétrer dans le jardin interdit : sa recette pourrait encore servir. Quant aux archives publiques, dont il avait essentiellement besoin pour écrire son *HISTOIRE* [sic] et pour la retoucher, nous nous imaginons un peu dans quel état de disponibilité elles pouvaient être dans les années 1830 à 1860. En 1921,

¹⁰⁶ La version de ce texte parue dans *La Seigneurie* présente une erreur de montage ; à l'endroit ici désigné par cet appel de note, la première colonne de la page 20 se termine et la seconde reprend avec « J'espère qu'on pourra... ». Le passage continuant le texte entre ces deux points, quant à lui, se retrouve au bas de la seconde colonne. Nous avons remis le passage dans le bon ordre par souci de clarté.

en réclamant la construction d'un immeuble à Québec pour les archives, Pierre-Georges Roy rappelait qu'on n'avait pas donné suite à la demande qu'en faisait Hocquart en 1731... Les archives publiques sont déposées quelque part dans la capitale, comme y est aussi la bibliothèque du Parlement, dont l'historien a également besoin. Or archives et bibliothèques doivent alors suivre le Gouvernement, devenu un Gouvernement trottant : à Québec, jusqu'en 1841 ; à Kingston, de 1841 à 1844 ; à Montréal, de 1843 à 1849 ; à Toronto, de 1849 à 1853 ; à Québec, de 1853 à 1857 ; et, enfin, à Ottawa depuis 1857. Le chercheur avait d'abord à se demander : où est cette année la capitale ? Ces pénibles conditions n'ont pas empêché Garneau de produire en 1845 une grande œuvre, qui surpasse en valeur scientifique tout ce qui a été écrit de son temps, au Canada français (4 au 9 avril 1966, 20).

Ici, Trudel explique, comme Frégault avant lui, à quel point il était difficile, à l'époque de Garneau, d'accéder à des documents de première main. Par cette explication, il cherche à mettre en valeur « l'acharnement » de son prédécesseur, qui s'est astreint à toutes ces difficultés afin de produire une grande œuvre. À un discours similaire, Desrosiers ajoute l'idée que Garneau, pour parfaire sa recherche, « travailla jusqu'à s'en rendre malade » (5 février 1966, 12), histoire de mieux soutenir ce point. Par ces deux affirmations, Trudel et Desrosiers sous-entendent clairement que Garneau a fait tous les efforts possibles à son époque pour consulter la documentation disponible et que cela, du point de vue de Trudel du moins, a rendu l'*Histoire* aussi scientifique que possible pour l'époque. Les deux auteurs ne s'intéressent toutefois pas à la manière dont Garneau a analysé et exploité ses sources. Or, c'est bien davantage de cela que de la simple consultation de documents que doit relever une éventuelle scientificité de l'œuvre garnélienne. En conséquence, l'argument des efforts mis par Garneau dans sa recherche documentaire s'avère plus ou moins efficace à démontrer la scientificité de son œuvre et peut même sembler relever d'une stratégie de diversion.

Tout cela évoque le discours que tenait Chapais sur le même sujet en 1925, à une différence majeure près : là où l'historien sénateur minimisait l'importance des erreurs de Garneau et invoquait la puissance de déduction de l'historien, qui le rendait apte à suppléer le manque documentaire, tant Trudel que Desrosiers évitent de se prononcer sur la

« justesse » de l'analyse de Garneau. Cela tend à renforcer l'idée qu'il faut désormais se méfier de la valeur historiographique de l'*Histoire*.

L'autre principal argument employé pour démontrer que Garneau a eu toute la rigueur, sur le plan documentaire, qu'il était possible d'exiger de sa part à son époque est le fait qu'il a eu, comme l'explique Savard en 1984, « le souci constant de perfectionner son œuvre » (15) au fil des éditions et à la lumière de nouvelles sources documentaires. Cette idée circule bien avant cet article de Savard ; nous la retrouvons par exemple déjà chez Trudel : « c'est parce que Garneau a l'esprit scientifique qu'il se remet tout de suite au travail pour corriger et compléter son œuvre à la lumière d'une information supplémentaire : dans ce domaine, les retouches paraissent beaucoup plus considérables que celles qui veulent contenter la censure ecclésiastique, car un historien sérieux n'est jamais convaincu que son livre est terminé. » (4 au 9 avril 1966, 20). Elle se rencontre aussi chez Hathorn l'année suivante : « Garneau se montre soucieux du vrai et de la certitude, souci qui le pousse à faire les dépenses d'une nouvelle impression, afin que son livre soit moins imparfait. Certaines sources documentaires, comme la correspondance des gouverneurs français ou la collection dans les archives d'Albany, sont pour Garneau d'une importance magistrale » (1967, 72). Elle est même présente dans d'autres textes de Savard, notamment dans l'article sur Garneau qu'il coécrit avec Paul Wyczynski pour le *Dictionnaire biographique du Canada* et dans lequel il est mentionné quatre fois plutôt qu'une et sans davantage de détails que l'historien « enrichit sa documentation » (1977) pour les seconde et troisième éditions de son œuvre. Or, bien que l'on puisse imaginer que cette affirmation soit motivée par les recherches que les deux hommes mènent dans le cadre

de la préparation d'une édition critique de l'*Histoire*, il reste qu'en l'absence de publication de cette édition, il est difficile de juger de la justesse de cette affirmation.

Les deux articles que Savard et Wyczynski écrivent sur Garneau et sur son œuvre pour le *DBC* et le *DOLQ* montrent bien comment les éléments discursifs que nous venons de présenter intègrent bien le discours tendant à soutenir la scientificité de Garneau pour son époque. Nous venons de voir comment l'article du *DBC* précise le désir constant de l'historien de parfaire sa documentation. Or, après avoir parlé d'un voyage de recherche que Garneau fait à Montréal, l'article mentionne également, dans la même logique que Desrosiers, que « le travail considérable qu'il [Garneau] s'impose a des répercussions sur sa santé » (1977). En outre, l'article du *DOLQ* affirme que « [Garneau] connaît, certes, les difficultés auxquelles une recherche de telle envergure [que celle nécessaire à l'écriture de l'*Histoire*] aura à se heurter. Mais il se met résolument à la tâche sans ménager sa santé » (Savard et Wyczynski, 1980, 348). Savard et Wyczynski font vraisemblablement allusion ici aux écueils mentionnés notamment par Trudel, en plus de rappeler à la manière de Desrosiers les extrémités auxquelles s'astreint Garneau pour accomplir sa tâche. Puis, finalement, ils constatent que l'*Histoire* est « solidement documentée, compte tenu des circonstances » (353), contrebalançant par une remise en contexte historique la faiblesse affirmée plus tôt dans leur article de la documentation de Garneau sur le plan de l'histoire érudite.

En ce qui a trait à cette documentation, malgré qu'elle ne soit plus suffisante pour assurer, au-delà de 1960, la validité de l'*Histoire*, on s'accorde donc généralement (exception faite de Fohlen) pour prétendre que l'historien a fait tout en son pouvoir pour dénicher les sources nécessaires à l'élaboration de son œuvre disponibles à son époque et

pour ensuite en tenir compte. Cependant, ces deux arguments nous en disent bien peu sur la façon dont Garneau analyse ses sources et sur les modifications concrètement apportées par l'historien aux éditions subséquentes de son œuvre à la lumière de nouveaux documents.

Insister sur la scientificité passée d'éléments non scientifiques de l'Histoire

L'autre principale stratégie discursive utilisée pour soutenir la valeur scientifique de l'*Histoire* malgré son obsolescence sur ce plan est de déclarer qu'à l'époque de Garneau, et même pour une certaine période ensuite, certains éléments scientifiquement discrédités de celle-ci étaient autrefois cohérents avec la conception que l'on se faisait de l'histoire scientifique.

C'est entre autres ce que fait Pierre Savard alors qu'il aborde la dimension apologétique de l'*Histoire*, désormais peu compatible avec la notion d'histoire scientifique. À ce sujet, il précise qu'«[i]n the middle of the nineteenth century, when Garneau wrote his most important work, *The History of Canada*, history laid much less claim to being objective than it does today » (1966, 23). De cette manière, il excuse un autre trait jugé non scientifique de l'*Histoire* en le replaçant dans le contexte de l'époque de production de l'œuvre, renforçant par là l'idée que c'est désormais par la démonstration de la scientificité passée de l'*Histoire* que Garneau pourra préserver son statut de premier historien scientifique canadien.

Sur ce même point, Trudel a une stratégie différente, qui est de soutenir que si Garneau a des intentions apologétiques, celles-ci sont subordonnées à sa rigueur d'historien :

Assurément, Garneau ne cache pas ses préoccupations apologétiques ; il écrit à lord Elgin : « J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité, si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet » ; mais l'historien reprend tout de suite le dessus : « j'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était d'exposer tout simplement leur histoire. Je n'ai pas besoin de dire que ma tâche

m'obligeait d'être encore plus sévère dans l'esprit que dans l'exposition matérielle des faits »
(4 au 9 avril 1966, 20).

S'il est vrai que ces deux passages se retrouvent bel et bien dans la lettre que Garneau écrit à Elgin, la démonstration de la prédominance de l'historien scientifique sur l'historien patriote que propose ici Trudel apparaît un peu courte. Celle-ci s'appuie en effet exclusivement sur des prétentions de Garneau plutôt que sur une analyse en bonne et due forme de l'*Histoire*.

Sur le plan des emprunts que Garneau fait à Thierry des notions d'atavisme et d'antagonisme culturels, le discours adopte également une stratégie de remise en contexte. Par exemple, après avoir qualifiées de « fantaisistes » (1960, 31) les notions que Garneau emprunte à son prédécesseur français, Tougas atténue immédiatement la critique en remettant la « crédulité » de Garneau dans son contexte historique : « Pourtant, les hommes du dix-neuvième siècle ont presque tous cru à la “race”¹⁰⁷, et Taine ne fut pas le moindre de ceux-là ». Gagnon n'agit pas autrement lorsque, après avoir dit que Charland remarquait que l'auteur de l'*Histoire* avait exploité « les théories caduques d'un Michelet ou d'un Thierry » (Gagnon, 1978, 324), il affirme qu'« au temps de Garneau, Thierry et le grand Michelet n'étaient pas démodés » (324).

À la lumière de ces différents éléments, il apparaît donc qu'un discours de l'époque 1960-1990 conserve à Garneau sa primauté scientifique canadienne en s'appuyant sur la démonstration que son œuvre rencontrait les standards scientifiques de son époque. Certains, nommément Savard et Wyczynski, affirment même sa validité scientifique jusqu'à une époque aussi avancée que la fin des années 1940, dans la mesure

¹⁰⁷ Ce terme est ici employé dans son sens historique d'« atavisme culturel » par Tougas.

où ils écrivent dans le *Dictionnaire biographique du Canada* que ce n'est que « depuis les années 1950 [que] les historiens ont pris leur distance face à sa [Garneau] manière primitive de reconstituer l'histoire » (1977). Plus précisément, cette démonstration s'appuie sur la profession de foi scientifique présente dans le « Discours préliminaire », sur la croyance que Garneau a fait tous les efforts possibles à son époque pour accéder à des documents d'archives originaux et pour réviser son ouvrage en fonction de ses nouvelles découvertes, et sur l'idée que des éléments désormais non scientifiques de son œuvre étaient scientifiquement valides à son époque.

Toutefois, ce discours, pour conserver à Garneau son titre d'historien scientifique, évite d'aborder, tant à l'époque qui nous intéresse ici qu'à la précédente, certains problèmes qui ont le potentiel de miner cette image. Le premier de ceux-ci est sans contredit qu'à l'époque de Garneau, comme le rappelle Brochu, l'histoire n'est pas encore une science : elle est littérature. Sur ce point, les prétentions scientifiques de Garneau ne changent rien : l'histoire qu'il écrit, malgré le discours de Lauzière, est romantique dans ses concepts mêmes, ce qui a le potentiel, pour certains (dont Lauzière, qui refuse vraisemblablement de voir du romantisme dans l'*Histoire* pour cette raison), de saper sa scientificité.

Par ailleurs, en mentionnant la lettre de Garneau à Elgin où l'historien annonce ses visées apologétiques du peuple canadien, Trudel soulève un intéressant problème. En s'appuyant sur celle-ci, l'historien de l'École de Laval subordonne chez son prédécesseur la pensée patriotique à la rigueur scientifique de l'historien. Or, aucune démonstration de cette affirmation n'a réellement été menée, pas plus que n'a été faite celle de l'importance des modifications amenées à l'*Histoire* au fil des différentes éditions sur la base d'une nouvelle documentation.

Les remarques de Trudel sur la lettre de Garneau à Elgin laissent subsister une certaine ambiguïté entre la profession de foi scientifique de Garneau et ses visées apologétiques. Cela nous mène à nous interroger sur un sujet qui apparaît essentiellement inexploré à propos de l'*Histoire*, à savoir la question plus précise de la méthode historique de Garneau. Que ce dernier ait ou non fait tous tout en son possible pour compulser l'ensemble de la documentation accessible à son époque, malgré tous les efforts déployés pour faire de la chose un argument en faveur de la scientificité de l'*Histoire*, ne nous en dit que peu à ce sujet. Ce qui constitue le cœur du problème, c'est la manière dont Garneau utilise cette documentation. Fait-il subir à celle-ci un examen rigoureux qui lui permet, par un heureux hasard, d'en arriver au constat « scientifique » du prestige et de l'esprit de résistance de son peuple ? Ou au contraire, a-t-il d'entrée de jeu l'objectif d'écrire une histoire patriotique, en conséquence duquel il juge ses sources en fonction de ce but ? Sa lettre à Elgin, qui présente un but avant tout apologétique, et les études de Van Rutten (avril-juin 1972) et de Brochu (1989), qui affirment que Garneau a tendance à transmettre ses opinions personnelles par le biais de témoignages qui s'accordent avec ses vues, nous permettent assurément d'au moins soulever la question. Il en va de même de l'article de Fohlen (juin 1980), qui relève le manque de méthode de Garneau et l'idéologie qui sous-tend son *Histoire*.

Mais quoi qu'il en soit, il apparaît qu'en s'appuyant sur une pensée organique, ceux qui s'intéressent pendant la période 1960-1990 à la scientificité de l'œuvre de Garneau cherchent à soutenir que celle-ci est désormais dépassée sur ce plan, mais que l'œuvre était scientifique pour son époque, ce qui leur permet de valider l'idée que son auteur est le premier historien scientifique canadien. En présentant différents éléments démontrant la

caducité scientifique de l'*Histoire* (limites documentaires, dimension apologétique, théories obsolètes, nature romantique), ceux qui s'expriment sur le sujet affirment aussi que ces éléments faisaient de l'*Histoire* une œuvre scientifique à sa parution, voire pour le siècle qui suit. Après tout, comme le mentionne Trudel, « [o]n aurait tort de lui reprocher des défauts propres à son temps » (4 au 9 avril 1966, 9). Afin de soutenir la scientificité de l'*Histoire* à l'époque de Garneau, on évoque alors la profession de foi de l'historien en la scientificité de l'histoire qui se retrouve dans le « Discours préliminaire » et on excuse les lacunes de sa documentation par les difficultés de la recherche archivistique à l'époque et par la démonstration des efforts qu'il a mis pour effectuer sa recherche et corriger son œuvre. Sa subjectivité et son adhésion aux idées de Thierry sont de plus mises au compte de leur acceptabilité « scientifique » à l'époque. Il est facile d'imaginer que l'objectif d'un tel discours est encore ici d'inspirer un éthos scientifique moderne aux historiens des années 1960-1990, non pas en offrant la méthode de Garneau en tant que modèle, cette fois, mais en proposant l'historien comme un modèle à suivre de dévouement et de rigueur face à la méthode historique en vigueur à l'époque de l'écriture de son œuvre. Garneau a, selon le récit mythique du premier historien scientifique en vigueur pendant cette période, fait tous les efforts pour consulter tout ce qui est disponible et pour intégrer à son ouvrage les théories en vigueur à son époque, bref, pour faire l'histoire comme un bon historien de son époque se devait de la faire. Et c'est sans doute cela que l'on cherche désormais à promouvoir en perpétuant ce mythe.

Toutefois, en évoquant les arguments susmentionnés pour conserver à Garneau sa primauté scientifique, le discours démontrant la scientificité de l'*Histoire* à l'époque de sa parution évite de creuser certains sujets aptes à saper celle-ci et pourtant soulevés par

certain commentateurs de l'œuvre. Parmi ceux-ci, notons la nature romantique de l'œuvre de Garneau, qui fait que certains la jugent plus littéraire que scientifique, et l'utilisation potentiellement tendancieuse que Garneau fait de certaines sources, que remarque principalement Van Rutten.

4.4. Un père de la littérature canadienne à l'œuvre faiblement littéraire : résolution de l'ambiguïté

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que différents facteurs, notamment la scientification de la discipline historique et la perte de résonance de l'œuvre garnélienne en tant que modèle littéraire, ont contribué à faire décliner le discours élogieux sur la valeur du style garnélien. Or, malgré cela, l'historien américain Mason Wade déclare, dans son ouvrage *The French Canadians*, publié en 1955, que Garneau (avec Octave Crémazie) « may fairly be considered the father of French-Canadian literature » (289). À sa suite, des membres de l'institution littéraire canadienne-française (et bientôt québécoise) emboîtent le pas et accordent eux aussi à l'historien canadien le titre de père de la littérature canadienne ou canadienne-française dans le cadre de l'exercice de définition de l'histoire de la littérature canadienne-française/québécoise qui s'effectue alors. Ainsi, en 1965, Lauzière dit de Garneau qu'il est le « père de la littérature canadienne » (6). Trois ans plus tard, Wyczynski parle de l'historien comme de « celui qui mit en branle, vers 1850, la jeune littérature de son pays (1968, 63). Et la même année, le littéraire Joseph Costisella utilise à plusieurs reprises le terme « père de la littérature canadienne-française » (1968, 76, 88, 261, notamment) dans *L'Esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française de 1837 à la fin du XIX^e siècle* pour désigner Garneau. Il n'est donc pas inhabituel, dès les premières années de la période, de voir l'historien désigné par ce titre. Et cette figure

mythique se perpétue sans problème jusqu'à la fin de la période, à preuve le propos de Brochu qui, en 1989, le présente comme «un auteur fondateur (le père de notre littérature)» (163).

Or, si la transition rapide du mytheme de l'historien national conservateur catholique vers sa version libérale favorise une récupération tout aussi rapide de l'œuvre par les instances littéraires de la Révolution tranquille, il reste qu'alors que Garneau hérite de la paternité de la littérature canadienne-française, la critique n'affirme pas pour autant que l'*Histoire* est une œuvre d'une grande qualité sur le plan strictement littéraire. Dans ce contexte, le discours littéraire sur l'œuvre de Garneau a lui aussi une ambiguïté à résoudre : il doit proposer un discours qui permet à l'idée que l'*Histoire* est une œuvre peu littéraire et à celle voulant qu'elle soit le point d'origine de la littérature canadienne-française de cohabiter de façon cohérente.

4.4.1. L'*Histoire*, une œuvre peu littéraire

Encore ici, ce n'est pas par la pensée radicale que cette ambiguïté est résolue. En effet, en ce qui a trait à la valeur littéraire de l'œuvre de Garneau, le discours de la période 1960-1990 reconduit, au mieux, le jugement mitigé de la période précédente.

Par exemple, d'entrée de jeu, dans son *Histoire de la littérature canadienne-française* (1960), Gérard Tougas explique, dans une section qui s'intitule pourtant «L'âge de Garneau» : «Garneau, qui dut compléter son instruction par de longues veilles, ne maîtrisa jamais parfaitement la langue écrite. Il ne serait que trop aisé de monter en épingle ses incorrections, sa phrase cahoteuse et peu claire» (30).

Après Tougas, les premières véritables analyses stylistiques de l'œuvre de l'historien (exception faite peut-être du pamphlet hostile de Maximilien Bibaud, qui relève davantage

de la compilation d'erreurs que de l'analyse à proprement parler) appuient l'idée que sur le plan du style, l'*Histoire* est peu remarquable. Le premier à mener une telle étude, Charles Bolduc, dans un article intitulé « Métamorphoses de l'*Histoire du Canada* », constate qu'au fil des éditions de l'*Histoire*, la prose s'améliore graduellement : « La première version, aux termes souvent pompeux, se fait plus sobre en même temps que plus précise après une double révision. Des incorrections, sans parler des coquilles, des impropriétés nombreuses déparaient chacun des chapitres ; elles disparaissent graduellement, sinon complètement. Les corrections sont presque toujours heureuses » (1966, 156). Sous ce rapport, Bolduc précise cependant, dans une note de bas de page, que « [l]a quatrième édition marque un progrès sous ce rapport [...] ; mais on ne peut établir exactement, d'après Chauveau, quelle part revient au père dans les améliorations de cette édition à laquelle le fils, Alfred, a mis la main » (156). En clair, Bolduc laisse entendre que l'édition de l'œuvre de Garneau la plus améliorée sur le plan stylistique pourrait bien avoir été en bonne partie révisée non pas par l'historien lui-même, mais plutôt par son fils. Il est évident que cette note ne tend pas à améliorer la réputation du talent d'écrivain du père. Bolduc constate en outre différents flottements de sens ou emplois vieilliss qui persistent d'une édition à l'autre. En d'autres mots, si la prose de Garneau s'est améliorée au fil des éditions, l'*Histoire* est malgré cela une œuvre dont les « limites restent évidentes » (167).

Ce jugement n'est d'ailleurs pas tellement différent chez Sœur Paul-du-Sauveur, qui propose, dans le même volume que Bolduc, un article intitulé « Métaphore et comparaison dans l'*Histoire du Canada* de Garneau ». S'interrogeant sur les raisons rarement énoncées selon elle qui poussent la critique littéraire à faire naître la littérature canadienne-française avec Garneau, elle étudie les figures de style utilisées par ce dernier. Si elle concède, au fil

de son analyse, que sur le plan de la comparaison, Garneau est « un styliste habile pour son époque » (178), à propos de l'emploi de la métaphore par l'historien, elle déclare que

Garneau est bien plus un technicien du style qu'il n'est un esthète. [...] Garneau connaît la plupart des secrets théoriques de la comparaison sous-entendue et manie habilement à peu près tous les mécanismes de substitution propres à cette figure de style qui conviennent fort bien au XVIII^e siècle. Les métaphores de l'*Histoire du Canada* sont nombreuses, il est vrai, mais au point de vue strictement littéraire à peine un cinquième a quelque valeur. Garneau n'a pas le don métaphorique au sens strict de l'invention originale et, conséquemment, ses tropes contiennent peu de force suggestive (187).

Ce passage du texte de Sœur Paul-du-Sauveur laisse présager une certaine communauté d'esprit entre elle et Paul Gay qui, quelques années plus tard, constate, à propos de Garneau et de son style, que l'historien « est plus un adroit artisan du style qu'un artiste » (1969, 21). Entendons par là que si Garneau se montre bon rhétoricien, il s'avère malgré cela être un pauvre littéraire.

Cette idée est renforcée dans le texte de Sœur Paul-du-Sauveur par le constat que la langue utilisée par Garneau convenait « fort bien au XVIII^e siècle ». Cette critique, reprise la même année par Pierre Savard (1966, 32), n'est pas nouvelle. Nous pouvons en effet rappeler que Moreau et Ampère constataient déjà l'archaïsme de la langue de Garneau du vivant de ce dernier. Mais là où les deux Français éprouvaient de par ce fait une certaine nostalgie qui contribuait à construire le « charme littéraire » de l'œuvre, nos critiques du XX^e siècle ne proposent aucune atténuation à ce constat. Cette remarque qui affirme que le style de Garneau est déjà suranné de son vivant mine donc plus qu'elle ne la favorise la reconnaissance d'une valeur littéraire à l'*Histoire*.

Guère plus enthousiastes, Wyczynski et Savard, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, parlent quant à eux du style « correct [...] nerveux et hésitant » de Garneau et notent les « incontestables défaillances de vocabulaire, de grammaire et de style » de l'historien, faiblesses qui l'ont d'ailleurs poussé, car il était « toujours conscient de ses

limites » (1977), à retravailler sans cesse son œuvre. Et si les deux professeurs de l'Université d'Ottawa tentent visiblement, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, de modérer leur critique en écrivant que « [l']*Histoire du Canada* se révèle aussi une œuvre de qualité par ses aspects strictement littéraires : langage, style et rapports signifiants entre la documentation historique et l'esprit créateur de l'écrivain » (1980, 353), l'admiration pour la littérarité de l'*Histoire* ne renaît pas pour autant. Après eux, Françoise Lepage, dans un article intitulé « Maxine, lectrice de François-Xavier Garneau » paru dans un numéro de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* consacré à Garneau et à Hubert Aquin, se montre elle aussi peu admirative de l'écriture garnélienne en affirmant que « [p]as plus que le grand historien, Maxine n'a su faire revivre l'esprit des époques et des personnages qu'elle met en scène » (hiver-printemps 1984, 46).

Tout au long de la période, Garneau est donc bien peu loué pour la littérarité de son ouvrage. En fait, confrontés à la sévérité de leur propre jugement sur ce point, certains critiques du style garnélien sentent le besoin de justifier la non-littérarité apparente de l'*Histoire*. Ici, c'est généralement, comme lors de la période précédente, la prétention scientifique de l'œuvre qui sert à justifier sa faible littérarité. Visiblement, Bolduc ne considère pas que l'amélioration de la prose qu'il note au fil des éditions de l'*Histoire* en rend celle-ci plus littéraire. En parlant l'ouvrage de Garneau, Bolduc emploie plutôt des termes utilisés pendant la période précédente par des auteurs comme Lanctot et Chapais pour décrire le style « scientifique » de l'*Histoire*. La langue de l'œuvre de Garneau, au fil des révisions, devient ainsi plus « sobre » (1966, 156), « précise » (156) ou « exacte » (160). Dans son ensemble, les deuxième et troisième éditions de l'ouvrage, quant à elles, proposent plus de « clarté » (161), de « simplicité » et de « logique » (163). Tout cela

contribue cependant à rendre l'œuvre plus terne : « le goût de Garneau évoluant vers l'austérité, il tend à rapporter simplement les faits, sans recourir au pouvoir ornemental, évocateur ou affectif de l'image. Il en est résulté plus de distance, de froideur par rapport à l'événement ressuscité » (160). Bref, s'il constate une amélioration, Bolduc ne considère pas que celle-ci est littéraire ; il laisse plutôt entendre que ces changements sont destinés à rendre la prose garnélienne mieux adaptée à son sujet : « Mais faut-il s'en plaindre quand il s'agit d'histoire ? » (160)

Sœur Paul-du-Sauveur, qui peine visiblement à accorder une valeur littéraire à l'œuvre, opte pour la même stratégie en soutenant, après avoir déclaré que « l'image de Garneau n'a rien de vraiment neuf et surtout qu'elle n'est pas originale » (1966, 198), qu'« il serait mal à propos de juger l'*Histoire* de Garneau comme on juge un recueil de poésies. Cette œuvre est une relation savante, appuyée sur les faits politiques et sociaux, et son mérite se situe bien plus au niveau documentaire qu'au niveau de la transposition littéraire » (1966, 198).

Pierre van Rutten ne s'exprime pas autrement en 1972 alors qu'il rappelle dès le début de son texte que le choix de Garneau de vouloir « faire œuvre de savant [...] impose à l'auteur une stylisation générale, un mode de présentation des événements » et que partant, « il ne dispose donc que partiellement de la liberté du romancier » (294), ce qui limite la littérarité potentielle de son œuvre.

Il n'est assurément pas anodin de constater que ces trois auteurs, qui sont à la fois des littéraires et les principaux analystes du style garnélien pendant la période, en arrivent essentiellement tous au constat que l'œuvre de Garneau relève davantage de l'histoire que

de la littérature, et ce alors même que d'autres littéraires placent l'historien à l'origine de la littérature québécoise.

Il est également singulier qu'à peu près personne, au fil de la période, ne tente, à l'instar de ce qui survient du côté du Garneau scientifique, de remettre l'œuvre dans son contexte littéraire afin d'en soutenir la valeur sur ce plan. C'est pourtant une stratégie que des auteurs, notamment Lanctot (1925, 31) et Guy Frégault (mars 1945, 9) ont utilisée lors de la période précédente pour maintenir sans trop d'insistance, histoire de ne pas nuire à la démonstration de la scientificité de *l'Histoire*, une certaine réputation stylistique de l'œuvre. Or, dans notre corpus, de 1960 à 1990, outre Sœur Paul-du-Sauveur, qui donne brièvement dans cette stratégie en reconnaissant la valeur à leur époque des comparaisons effectuées par Garneau, seuls Savard et Wyczynski utilisent cet argument afin d'atténuer un peu leur critique du style garnélien :

Il arrive que le souci de précision fasse naître des phrases enchevêtrées où le pronom relatif « qui » alourdit sans raison la marche des idées dans les mots. Le discours se ressent parfois d'une certaine lourdeur, surtout s'il convient de peser prudemment les jugements ou d'introduire dans un exposé détaillé une affirmation fort personnelle. Cependant, face à l'art d'écrire de son époque, le style de Garneau est nettement supérieur à ce qui se publiait alors au Québec (1980, 353).

Ce n'est donc pas pour les qualités stylistiques de son œuvre que Garneau est célébré en tant que père de la littérature canadienne-française. Sur ce point, en fait, le discours de la période 1960-1990 se montre beaucoup plus critique qu'admiratif. Son style est jugé laborieux et un peu froid, sa langue est considérée comme désuète, même pour son époque, et les principales analyses stylistiques de son œuvre tendent à nier la littérarité de *l'Histoire* et à rejeter l'œuvre dans le domaine historiographique. Et si quelques auteurs, comme Wyczynski et Savard, tentent de nuancer le discours à ce sujet, leur discours n'apparaît pas avoir de réelle influence. Une autre stratégie discursive doit donc cohabiter avec ce discours afin de soutenir de façon efficace le rôle central qu'occupe *l'Histoire* selon

certain dans l'historiographie littéraire canadienne-française ou québécoise malgré la proclamation de sa faible littérarité.

4.4.2. L'*Histoire*, une œuvre à l'influence littéraire déterminante

Pour résoudre cette ambiguïté, le discours des années 1960-1990 s'inspire en fait d'un argumentaire qui a déjà commencé à s'imposer lors de la période précédente. En effet, entre 1913 et 1960, alors même que le jugement positif sur la littérarité du style de Garneau déclinait, l'influence littéraire de l'*Histoire* commence à intéresser. Par exemple, en 1918, Camille Roy soutenait : « Garneau fit école. C'est de lui que procèdent les historiens et les poètes de l'époque suivante » (37). Une trentaine d'années plus tard, Guy Frégault constate lui aussi l'impact de l'*Histoire* sur les écrivains qui viennent après elle : « L'ouvrage fit mieux encore ; il suscita des continuateurs et des imitateurs : au Canada français, peut-être plus qu'ailleurs, l'imitation est la forme la plus éloquente de l'admiration » (mars 1945, 9). Et dans sa conférence donnée dans le cadre de la Deuxième semaine d'histoire, Maurice Hébert désigne plus précisément les auteurs chez lesquels il détecte l'influence de Garneau :

Crémazie, Louis Fréchette et Pamphile Le May, d'une part, Philippe Aubert de Gaspé, Antoine Gérin-Lajoie, Georges Boucher de Boucherville, Joseph Marmette, l'abbé Ferland, l'abbé Casgrain, Joseph-Charles Taché, Hubert La Rue, d'autre part, participèrent à l'élan donné par notre historien national. Même Étienne Parent, si personnel, n'était pas sans entrer dans le branle.

Hector Fabre résumait la question, alors, en disant de Garneau que « nul n'osait se croire écrivain, s'il n'en tenait de sa main le brevet¹⁰⁸ » (1945, 157).

C'est sur la base de cette conception que les critiques se font de l'influence littéraire de l'*Histoire* que se construit le mythème du père de la littérature canadienne-française. Après 1960, l'idée que l'œuvre de Garneau a influencé les écrivains venus après lui se

¹⁰⁸ Fabre parlait en fait ainsi de Parent et non de Garneau. Néanmoins, le fait qu'Hébert soutienne que cet éloge ait été adressé à Garneau et non à Parent contribue à renforcer l'importance de Garneau sur les lettres de son époque.

retrouve, sous une forme ou une autre, dans plus du quart des textes de notre corpus, tous sujets confondus. Comme lors de la période précédente, certains soulignent la chose de façon plus générale, par exemple Savard et Wyczynski, qui précisent que l'*Histoire* « a inspiré d'innombrables poètes et prosateurs » (1980, 354), ou encore comme l'archiviste canadienne d'origine anglaise Norah Story qui, malgré les inexactitudes¹⁰⁹ de son article sur Garneau de son *Oxford Companion to Canadian History and Literature* (1967), retient l'idée que l'historien « provided inspiration and themes for a generation of poets, novelists, folklorists, and writers of memoirs » (309).

D'autres se montrent plus explicites. Jean-Marcel Paquette (novembre 1974, 350), parmi d'autres, présente explicitement Octave Crémazie, Louis Fréchette, Antoine Gérin-Lajoie, Philippe Aubert de Gaspé et Georges Boucher de Boucherville comme des auteurs s'inspirant directement de Garneau et de son *Histoire*. Et au-delà de la simple énumération d'écrivains influencés par cette dernière, la période voit aussi paraître quelques études analysant plus en profondeur l'analyse de l'impact de Garneau sur les auteurs qui viennent après lui. Notamment, la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* propose en 1984 trois études (celles de Savard, de Condemine et de Lepage) s'intéressant respectivement à l'influence de Garneau sur les œuvres de l'historien français Henri Martin, de Louis Fréchette et de la romancière jeunesse Maxine.

Mais qu'est-ce qui incite des analystes de l'œuvre garnélienne à reconnaître l'influence de celle-ci sur ces auteurs ainsi que sur d'autres encore ? La réponse à cette question n'est

¹⁰⁹ Story mentionne notamment que Garneau « was educated at the Quebec Seminary » (1967, 309) et que la huitième édition de l'*Histoire* (1944) est construite, comme les éditions de 1913, 1920 et 1927, sur les bases de l'édition de 1852. Or, l'édition de 1913 (et les deux subséquentes) s'appuie aussi sur le texte de la première édition, tandis que celle de 1944 repart plutôt du texte de l'édition de 1882 (la quatrième).

évidemment pas la valeur littéraire intrinsèque de l'œuvre, comme le rappelle Tougas dès le début de la période avant de répondre lui-même à la question :

Comment se fait-il, dans ces conditions [la faible littérarité de l'œuvre], qu'il se soit trouvé des critiques pour le [Garneau] considérer comme un écrivain hors ligne ? C'est que Garneau vécut la grandeur de son sujet ; sa vision intérieure perce souvent au travers de sa prose, habituellement incolore. La génération de Garneau, peu esthète mais fort patriotique, s'est sentie revivre à la lecture de son *Histoire*, et l'impulsion donnée fut telle que cette œuvre resta une source d'inspiration pour plus d'un écrivain dans la seconde moitié du siècle (1960, 30).

C'est donc plutôt l'esprit de l'*Histoire* que son style qui a marqué les auteurs influencés par elle. Plus précisément, c'est le patriotisme (ou le nationalisme) de l'œuvre que la plupart de ceux qui insistent sur l'impact littéraire de l'*Histoire* invoquent pour démontrer la réalité de celle-ci. Sur ce point, Paul Gay, notamment, est aussi clair que Tougas : « Ardent défenseur de ses compatriotes, F.-X. Garneau est à l'origine de notre littérature. On peut l'appeler le père de la littérature canadienne. De nombreux écrivains, brûlés d'ardeur patriotique, surgirent derrière lui. Cet essor enthousiaste s'appelle École patriotique de Québec, ou Mouvement littéraire de Québec. Ainsi, poètes et romanciers sont nationalistes » (1969, 21).

C'est Maurice Lemire qui propose le condensé le plus complet de l'impact de l'*Histoire* en parlant de l'influence du « nationalisme romantique » (1970, 1) de Garneau. À ce sujet, il constate que trois tendances principales ressortent du discours de l'*Histoire* : « la mission providentielle de la nation¹¹⁰, l'exaltation de la race, le culte du héros » (1970, 5). Conséquemment,

[l']*Histoire du Canada* ne représentait pas seulement le rétablissement des faits en notre faveur, mais aussi et surtout une ouverture sur « tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux » comme le disait Crémazie. À l'instar des autres collectivités humaines, il devenait possible d'avoir nos signes providentiels, notre mission, nos héros, nos prodiges de courage et de bravoure. L'histoire

¹¹⁰ Sur ce point, Lemire concède que ce n'est pas tant le discours de Garneau, qui parle plutôt de la destinée du peuple canadien, condamné à sans cesse combattre pour sa survie, que l'interprétation qui a été faite de celui-ci qui promeut la notion de destinée providentielle.

était là comme un vaste dictionnaire où il suffisait de choisir les mots pour écrire de nouveaux poèmes épiques. Aucun genre littéraire n'y manqua (1970, 7-8).

Selon Lemire, Garneau offre donc à travers son ouvrage une banque de sujets historiques que ses successeurs n'ont pas manqué d'exploiter. À la lumière de ce discours, il apparaît que le conseil de Lareau, qui suggérait « à celui qui veut consacrer son temps et son talent à écrire des nouvelles, de lire l'*Histoire du Canada* de Garneau », car « [i]l trouvera presque à [sic] chaque page le sujet d'un beau roman » (1874, 276) a été suivi. Cela laisse entendre que le travail d'exemplification littéraire du patriotisme de Garneau auquel s'est adonné Casgrain en élaborant son portrait de l'historien national a été couronné de succès. Dans ce contexte, le constat auquel arrive Nicole Fortin en 1998 apparaît sans contredit valide :

Un des premiers traits fondamentaux du texte de Garneau [...] est de n'être signifiant que mis en rapport avec d'autres textes. En ce sens, l'*Histoire du Canada* de Garneau doit, d'entrée de jeu, être considérée comme une « œuvre de littérature », non parce qu'elle forme un texte dont on entérinera nécessairement la littérarité de l'écriture, mais bien parce qu'elle est un texte grégaire, dont le sens ne provient que de son appartenance nécessaire à un ensemble, à un corpus (374).

Pendant les années 1960-1990, le discours sur Garneau tend donc à reconnaître son influence sur les auteurs qui l'ont suivi. Toutefois, qu'un auteur ait été influent n'implique pas nécessairement qu'il est à l'origine d'une littérature. Qu'est-ce qui motive alors le fait que l'historien ait été désigné comme père de la littérature canadienne-française ?

D'entrée de jeu, il importe de préciser que Garneau n'est pas le seul prétendant à ce titre : des auteurs comme Crémazie, Philippe Aubert de Gaspé et Casgrain se font aussi offrir la couronne, sans que notre corpus, qui porte exclusivement sur Garneau, nous permette de déterminer leur popularité respective. À la lumière des différentes histoires littéraires de la période que nous avons pu consulter (Tougas, 1960 ; Sylvestre, 1964 ; Gay, 1969), Garneau semble toutefois prendre le pas sur les autres.

Il faut par ailleurs remarquer que nous n'avons pas repéré d'occurrences du titre « père de la littérature québécoise »¹¹¹ attribué à Garneau pendant la période, et ce malgré que Paquette présente l'*Histoire* comme la « première œuvre [...] de statut proprement littéraire » (novembre 1974, 348) dans un article portant explicitement sur le « corpus littéraire québécois ». Il apparaît donc que Garneau ne peut être considéré comme l'auteur « original » du Québec que par ceux qui font remonter la filiation de la littérature de la province à une période antérieure à 1960.

Ces précisions faites, il nous faut constater encore une fois la validité du propos de Nicole Fortin : si Garneau est placé à l'origine de la littérature du Québec qui se définit alors, c'est bien parce que son *Histoire* est perçue comme la première œuvre réellement nationaliste à une époque où on aspire au développement d'une littérature porteuse d'un éthos nationaliste. L'œuvre de Garneau, explique Lemire en 1968, est la première œuvre canadienne à proposer une « exaltation du passé » (janvier 1968, 524) romantique. Or, selon le littéraire, c'est de telles œuvres que sont nées « les littératures allemande, russe, slave... et aussi la littérature canadienne » (525), car ce type de romantisme a la capacité de donner au peuple « une meilleure opinion de lui-même » (525). C'est donc parce qu'elle soutient efficacement un éthos littéraire nationaliste que certains placent l'*Histoire* à l'origine de la littérature nationale.

Cette idée est renforcée par le fait que la primauté littéraire de l'œuvre de Garneau est présentée conjointement avec un rappel du propos de Durham par certains auteurs. L'œuvre de Garneau apparaît alors comme une réponse « historique », mais aussi comme une

¹¹¹ C'est « père de la littérature canadienne » ou « canadienne-française » qui est utilisé.

réponse « littéraire » au « peuple sans histoire ni littérature » du lord anglais, par exemple chez Paquette :

Mais à la suite des vains soulèvements de 1837 et 1838, Lord Durham pouvait écrire dans son fameux *Rapport* : « c'est un peuple sans histoire et sans littérature ». Il n'en fallait pas plus pour mettre en branle les « nécessités de l'écriture ». François-Xavier Garneau (1809-1866), sous le coup du Rapport Durham, se met à la tâche et va bientôt donner en 1845 à la nation canadienne ce qui peut être considéré comme sa première vision historique en même temps que sa première œuvre d'envergure et de statut proprement littéraire depuis la Conquête. (1974, 348)

L'*Histoire* de Garneau est le monument par excellence de cette fonctionnalisation du littéraire et, partant, de la position particulière qu'elle occupe dans l'ensemble du corpus. Engendrée par l'historicité problématique, elle engendre à son tour toute une littérature de la problématique historique. (350).

Dans cet ordre d'idées, un rapport de causalité ressort clairement : tout juste avant Garneau, Durham soutient que les Canadiens n'ont pas de littérature; en réaction, l'historien présente une œuvre à la fois historique et littéraire qui lance la littérature canadienne en inspirant les auteurs qui suivent.

En fin de compte, c'est donc la pensée organique qui est ici utilisée pour résoudre l'ambiguïté existante entre la faible littérarité de l'*Histoire* et l'idée que Garneau est le père de la littérature canadienne-française. En proposant un discours s'intéressant davantage à l'impact littéraire qu'à la valeur stylistique de l'œuvre, la critique réussit à concilier ces deux éléments. Cette stratégie discursive a de plus l'avantage de permettre la perpétuation d'un discours qui, en utilisant le champ lexical de la rigueur et de l'exactitude pour qualifier la prose de l'*Histoire*, appuie sans doute la démonstration de la scientificité passée de l'œuvre.

Mais pour en revenir au mytheme littéraire de Garneau, celui-ci se construit donc, dans les années 1960, sur l'influence de l'esprit patriotique de l'*Histoire*, ce qui explique, pour paraphraser Fortin (1998, 374-375), que l'œuvre de Garneau en est moins une que l'on cite qu'une à laquelle on fait simplement allusion. En d'autres mots, ce n'est pas tant le texte de l'œuvre elle-même qui intéresse que la conception que l'on se fait de son esprit. Le fait

que l'*Histoire* est essentiellement « absente des librairies » (Marcotte, 1996, 25)¹¹² pendant la période tend à renforcer cette affirmation.

Ceci dit, à la lumière de ce que nous venons d'observer, il apparaît que l'attribution à Garneau par certains du statut de père de la littérature canadienne-française découle bien de « cent vingt ans de lecture du texte » (Fortin, 1998, 371). Sur ce point, comme nous l'avons dit en introduction, Fortin n'a pas trop .laboré, mais nous avons bien vu comment ce discours se construisait sur le constat qui se bâtit peu à peu, pendant la période précédente, de l'influence littéraire de Garneau, et qui confirme l'efficacité du processus de reconnaissance lancé par Casgrain. Sur ce plan, le mytheme du père de la littérature contribue également à renforcer le mytheme de l'historien national, en ce sens qu'il apporte de l'eau au moulin de la démonstration de l'impact qu'a eu l'*Histoire* sur les Canadiens.

De l'autre côté, ce mytheme est aussi fortement tributaire de la démonstration du patriotisme/nationalisme de Garneau, à laquelle les commentateurs de l'œuvre de ce dernier portent une attention particulière depuis Casgrain. Cette idée est déjà centrale dans le portrait de l'historien national tracé par l'abbé afin de donner l'historien et son ouvrage en exemples à suivre. Un siècle plus tard, il est tout aussi essentiel dans la démonstration du fait que l'exemple qu'est devenu Garneau sous la plume de l'abbé a été suivi.

Finalement, le mytheme du père de la littérature canadienne-française s'appuie de plus sur l'idée, qui émane lors de la période précédente et qui se cristallise lors de celle-ci, que l'*Histoire* est une réponse au « peuple sans histoire ni littérature » de Durham. Mais alors que ce rappel est utilisé par ailleurs en tant qu'« élément déclencheur » de la carrière d'historien de Garneau, dans le contexte qui nous intéresse ici, il sert aussi d'argument pour

¹¹² Seules paraissent « de façon quasi confidentielle » des éditions émanant d'« un club du livre » (Marcotte, 1996, 26) dans les années 1970.

démontrer qu'avant Garneau, la « littérature canadienne » n'existe effectivement pas. Dans cette logique, l'*Histoire* est non seulement une réponse historique, mais aussi une réponse littéraire : avec cette œuvre, qui inaugure le romantisme nationaliste canadien selon Lemire, la littérature canadienne est enfin lancée.

4.5. En résumé : Un historien national désormais libéral, scientifique en son temps et littéraire par son influence

Tout compte fait, pendant la période 1960-1990, les mythes de l'historien national et du fondateur de l'histoire scientifique canadienne réussissent à perdurer en s'adaptant au contexte social désormais libéral, et un mythe du père de la littérature canadienne-française s'appuyant sur des éléments de discours préexistants réussit à s'établir à leurs côtés.

Du côté du mythe de l'historien national, celui-ci dut subir une transformation d'une partie de son essence afin de garder son efficacité pendant la période. Toujours aussi patriotique, Garneau, autrefois présenté comme un conservateur catholique, est désormais présenté comme un précurseur du libéralisme qui prime désormais dans la société québécoise. En 1962, Fernand Ouellet qui, visiblement influencé par le discours sur Garneau de l'époque précédente, présente l'historien comme « [a]nti-démocratique et épris de conservatisme social et économique » (1962, 28) et comme « profondément conservateur » (29), reste donc presque seul dans son camp ; déjà, Lauzière a exacerbé le libéralisme de Garneau.

Plusieurs autres suivront ce dernier dans cette voie afin de présenter l'historien d'abord et avant tout comme un libéral. Pour ce faire, ils abordent ouvertement les sources d'inspiration de Garneau en expliquant comment celles-ci influent sur son libéralisme, ils

parlent de son amour de la liberté populaire et de son anticléricalisme, bien que sur ces derniers points, le discours se fasse parfois ambigu. Cependant, le désir de faire de Garneau un libéral l'emporte bien souvent sur des constats tendant à nuancer ce libéralisme. Simultanément, le discours insiste sur ce qui, dans la vie de Garneau, a pu contribuer à le rendre libéral, notamment son voyage en Europe et ses contacts avec les réfugiés polonais de Londres, mais aussi son éducation autodidacte qui, d'une tare dans le discours des périodes précédentes, devient un atout faisant de lui un homme d'exception après 1960.

Simultanément, le discours sur l'*Histoire* cherche aussi à occulter ce qui, lors de la période précédente, servait à démontrer le conservatisme de Garneau. Dans cette logique, l'idée que c'est par piété que l'historien soumet la troisième édition de son *Histoire* à une révision cléricale, cruciale dans la version conservatrice catholique du mytheme de l'historien national, est appelée à se transformer. Après 1960, la plupart des critiques parlent plutôt d'une révision apparemment effectuée par Garneau seul et motivée non pas par la piété de l'historien, mais par sa lassitude de la critique ou par le souci de parfaire son ouvrage. En ce qui a trait à l'appel de Garneau enjoignant les Canadiens au traditionalisme conservateur, il est désormais beaucoup moins présent dans les discours sur l'œuvre garnélienne ; et quand il s'y retrouve, il est bien souvent vidé de son conservatisme potentiel par un savant découpage ou présenté dans l'optique de soutenir que si Garneau s'exprime de cette façon, c'est davantage par manque d'options pour assurer la survivance de son peuple que par conviction conservatrice.

L'objectif de la réhabilitation libérale du mytheme de l'historien national qui a cours pendant la période est somme toute assez simple : préserver l'aura patriotique de Garneau dans la mesure où son œuvre est toujours appelée à inspirer l'historiographie (en tant que

modèle de rigueur historiographique remis dans son contexte) et de la littérature (en tant que modèle de littérature nationaliste) nationales. Dans ce contexte, le discours définissant le mythème de l'historien national emploie toujours les arguments qui servaient, lors des périodes précédentes, à soutenir le patriotisme de l'historien et de son œuvre. Ainsi, l'impact positif de l'*Histoire* sur le peuple canadien et le Garneau héros patriote combattant pour son peuple sont toujours évoqués. Pour ce dernier point, les principaux piliers argumentatifs sont désormais la lettre que l'historien écrit à lord Elgin et l'idée que l'*Histoire* est une réponse directe au rapport Durham, qui remplacent définitivement l'anecdote de la querelle de clercs initialement présentée par Casgrain en tant qu'événement déclencheur de la vocation d'historien de Garneau. À côté de ces idées, seule la conception d'un Garneau martyr de la cause patriote s'efface, peut-être à cause de la teneur un peu trop hagiographique qu'elle donnait au portrait de l'historien.

Le patriotisme de Garneau soutenu grâce à un discours qui fait désormais de lui un libéral, les historiens de l'époque 1960-1990 ont les coudées franches afin de préserver à Garneau son titre de fondateur de l'histoire scientifique canadienne. Cependant, en 1960, l'*Histoire* est réellement obsolète sur le plan scientifique. Désormais, il faut se méfier des jugements de Garneau : sa documentation était trop mince, son histoire est trop idéologiquement teintée et certains concepts centraux de son œuvre sont trop romantiques pour qu'elle tienne la route sur le plan scientifique. En d'autres mots, elle ne constitue plus une source documentaire valide.

Mais si l'œuvre n'est plus scientifique, il est toujours possible de soutenir qu'en l'écrivant, Garneau a fait preuve de toute la rigueur scientifique qu'il était possible d'exiger d'un historien de son époque. Après tout, Garneau a vraisemblablement fait tous les efforts

pour consulter la documentation disponible à son époque, et son patriotisme était, tout comme son appui sur les théories de Thierry, tout à fait acceptable à son époque. Autre argument à l'appui de cette idée, Garneau professe ouvertement, dans son « Discours préliminaire », avoir une conception scientifique de l'histoire. C'est désormais cet éthos de rigueur que le mythe du fondateur de l'histoire scientifique canadienne met de l'avant.

Malgré ces arguments, on peut ici aussi imaginer que le désir émotif de conserver Garneau à l'origine de l'histoire scientifique prend le pas sur la pensée rationnelle : une profession de foi scientifique ne démontre pas que la méthode employée relève de la science, et sur ce plan, on ne s'interroge pas vraiment à savoir si Garneau mène son analyse documentaire en fonction de conclusions préétablies. On peut aussi légitimement s'interroger sur la nature scientifique de l'histoire romantique telle qu'elle s'écrivait en 1845.

Dans le cadre de l'exercice de définition de l'histoire littéraire du Québec, certains font le choix de présenter Garneau comme le père de la littérature canadienne-française. Curieusement, cela n'implique pas une revalorisation de la littérarité intrinsèque de l'œuvre. En effet, ne déviant pas du discours de la période précédente qui tendait à juger de façon plutôt mitigée cette caractéristique de l'œuvre dans le but de la faire plus scientifique que littéraire, le discours sur l'*Histoire* la considère toujours comme maladroitement écrite et un peu stérile. À ce sujet, il n'est sans doute pas innocent de constater qu'alors même que le domaine littéraire tend à ramener l'œuvre de Garneau dans son giron, les trois principales analyses du style de l'*Histoire* de la période en arrivent toutes à la conclusion que celle-ci adopte un style plus historiographique (sous-entendu comme minimaliste, concis et stérile) que littéraire.

Mais les littéraires qui placent Garneau à l'origine de la littérature canadienne-française ne se préoccupent point de ce détail. Ce qui rend l'œuvre littéraire, à leurs yeux, c'est plutôt l'influence qu'a eue le nationalisme romantique de celle-ci sur les auteurs qui sont venus après elle. Ce discours se déploie sur des bases apparues pendant la période précédente, et qui tendaient déjà à constater que le mythe originel de l'historien national établi par Casgrain avait effectivement inspiré des auteurs de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Ce qui est nouveau, pendant la période, c'est l'idée que l'influence de l'œuvre de Garneau la place à l'origine de la littérature canadienne-française, qui constitue en quelque sorte la consécration du succès de l'entreprise casgrainienne. Sur ce plan, il est possible d'imaginer que c'est parce qu'ils conçoivent de façon nationaliste la littérature du Québec que ceux qui placent Garneau à l'origine de la littérature canadienne-française font ce choix. Premier défenseur (romantique) de son peuple selon Lemire, l'historien proposerait, dans cette logique, la première œuvre spécifiquement canadienne. Qui plus est, remarquent certains, l'*Histoire* n'est-elle pas aussi une réponse littéraire à Durham, qui prétendaient que les Canadiens n'avaient pas de littérature ? En conséquence, l'œuvre de Garneau ne peut être que la « première » œuvre canadienne.

Il apparaît indéniable que l'*Histoire* a eu une influence littéraire. Mais encore ici, le choix de le placer à l'origine de la littérature canadienne-française relève davantage de l'émotif que du rationnel ; après tout, il existe d'autres œuvres qui, si elles n'ont pas le même impact que celle de Garneau, la précèdent chronologiquement. Par ailleurs, l'œuvre de Garneau elle-même n'est que l'aboutissement d'un processus littéraire que lui et d'autres ont entamé bien avant en s'adonnant à la poésie patriotique. Et au final, l'œuvre

qui est placée par certains à l'origine de la littérature canadienne-française a la paradoxale caractéristique de ne pas vraiment être littéraire : on se désintéresse même de sa potentielle littérarité au point où on choisit souvent de simplement l'évoquer plutôt que de la citer directement.

Tout compte fait, pendant la période 1960-1990, le mytheme de l'historien national ne connaît aucune baisse de régime : s'il est indéniable que l'œuvre est moins lue qu'auparavant, le prestige de l'historien ne décline pas : à preuve, le centenaire de son décès, en 1966, est souligné dans certains journaux et par la publication d'articles consacrés à son œuvre. Il a aussi droit à sa propre exposition à la Bibliothèque nationale à Ottawa d'octobre à décembre 1978 (Wyczynski, 1979, 75). On lui rend de plus régulièrement hommage sur le plan toponymique. Pendant la période, un cégep et plusieurs rues (à Sainte-Julie, Laval, Boucherville et Lévis, notamment) sont baptisés de son nom. Également, en 1980, la Société historique du Canada dévoile pour la médaille Garneau, frappée du portrait de l'historien, qu'elle présente comme son plus prestigieux prix. Par ailleurs, le titre d'historien national accordé à Garneau se rencontre régulièrement au fil de la période, et l'historien est très généralement présenté comme un libéral plutôt que comme un conservateur.

En ce qui a trait au mytheme du fondateur de la science historique au Canada, le portrait est moins clair. Bien sûr, nous avons vu que certains lui accordaient le titre et que différents auteurs cherchaient, d'une façon ou d'une autre, à soutenir la scientificité relative de l'histoire. Ceci dit, notre corpus, particulièrement axé sur Garneau, ne nous permet pas de conclure hors de tout doute que l'historiographie québécoise reconnaît largement la

primauté scientifique de l'*Histoire*. Sur ce point, il faut donc se contenter de constater que certaines figures importantes de l'institution historiographique de l'époque, notamment Trudel et Gagnon, affirment que Garneau est à l'origine de l'historiographie scientifique canadienne, le premier en le déclarant ouvertement, le second en proposant Garneau comme borne inférieure de l'historiographie québécoise dans l'introduction de *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920* (1). Sur la foi de ce constat, il nous apparaît toutefois probable que le domaine historiographique adhère de façon générale à ce mythème, d'autant plus qu'il existe encore des traces de ce dernier dans le discours sur Garneau après 1990.

Pour ce qui est du mythème du père de la littérature canadienne-française, le constat de sa sacralisation est encore plus délicat à faire. Nous l'avons mentionné précédemment, Garneau n'est pas le seul à mériter ce titre pendant la période : Aubert de Gaspé père et Casgrain sont aussi parfois désignés comme tels. Cependant, nous avons aussi remarqué que les manuels de littérature canadienne-française de notre corpus tendent tous à accorder cette palme à Garneau, tout comme le font ouvertement ou implicitement des spécialistes littéraires tels que Wyczynski (1968, 63), Paquette (novembre 1974, 348) ou Lemire (janvier 1968, 523-525). Par ailleurs, Garneau est encore occasionnellement désigné par cette expression après 1990. Il nous apparaît donc prudent de conclure que ce mythème est dominant sans nécessairement susciter une adhésion générale.

Conclusion

Au début de la présente étude, nous nous sommes interrogé à savoir si les différentes figures de Garneau que sont l'historien national, le fondateur de l'histoire scientifique canadienne et le père de la littérature canadienne-française constituaient bel et bien des mythèmes. Pour ce faire, nous avons, sur la base d'une définition du mythe s'appuyant principalement sur les travaux de Gérard Bouchard, émis l'hypothèse qu'il existait un discours sacralisant qui, en exploitant une pensée radicale, médiane ou recentrée, réussissait à surmonter des incohérences, des ambiguïtés ou des contradictions discursives afin de susciter la sacralisation mythifiante de ces différentes figures. Puis, en analysant plus attentivement la réception de l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* et le discours sur son auteur, nous avons fait ressortir les différentes stratégies discursives qui ont effectivement mené à de telles sacralisations.

Sur la foi de certains traits de discours à propos de Garneau et de son ouvrage et toujours à l'aide de la théorie de Bouchard, nous avons de plus retenu qu'un mythe, une fois sacralisé, est susceptible, en raison de divers facteurs, de perdre de son efficacité. Cela nous a aussi mené à lancer l'hypothèse que malgré des changements contextuels susceptibles d'affecter les différents mythèmes garnéliens, le discours les appuyant a toujours réussi à s'adapter afin de leur permettre de persister. Encore ici, nous avons donc étudié la réception de l'*Histoire* et du personnage de Garneau afin de faire ressortir les différents arguments qui ont permis aux mythèmes garnéliens de surmonter ces contradictions.

Notre étude nous a permis d'en arriver à quelques observations générales.

Tout d'abord, il faut remarquer qu'en déclarant que Garneau « ne tarde pas à être statufié » à la parution de son œuvre, Gilles Marcotte (1996, 8) a en partie raison. En effet, il est manifeste, quoique la vitesse à laquelle est survenue cette statufication gagnerait à être étudiée d'un peu plus près, qu'il existe, au sein de chaque mytheme garnélien et ce, peu importe l'époque, une constante résidant au cœur des différents éthos : le patriotisme de l'historien. Pour employer les termes de Marcotte, qui cite lui-même Camille Roy, *l'Histoire* entre (relativement) rapidement « en “service national” » (8).

Plus précisément, si dans les années prémythiques (1845-1866), certains auteurs saluent le patriotisme de Garneau, c'est avec le *F. X. Garneau* de Casgrain, qui cherche à faire de l'historien une source d'inspiration patriotique pour les auteurs canadiens, que se cristallise la figure de l'historien national patriote. Cette cristallisation marque selon nous la sacralisation de ce mytheme, dans la mesure où il devient alors un trait commun et dominant de la plupart des discours sur Garneau ou sur son ouvrage. Il est en effet central à la figure de l'historien national chez les nationalistes conservateurs de la première moitié du XX^e siècle, tout comme il se retrouve dans la représentation de ce mytheme qui circule dans les décennies 1960-1990.

Mais le patriotisme de Garneau marque aussi le mytheme du premier historien scientifique canadien : ses promoteurs pendant la première moitié du XX^e siècle, à l'exception peut-être de Lanctot, acceptent sans trop de réserves de laisser cohabiter patriotisme et science historique. Et après 1960, si *l'Histoire* est dépassée d'un point de vue scientifique, il reste, juge-t-on, que le patriotisme de Garneau ne le disqualifiait pas sur ce plan en regard des critères de scientificité historique de la période précédente.

En ce qui a trait à la figure du père de la littérature canadienne, le patriotisme y occupe une place tout aussi cruciale, car ce titre est accordé à l'historien non pas à cause de la valeur purement littéraire de son œuvre, mais bien spécifiquement à cause de l'influence qu'a eue son *Histoire* sur les auteurs qui sont venus après lui. Et cette influence, nous l'avons bien vu, est d'abord et avant tout, selon la critique des années 1960 à 1990, patriotique.

Simultanément, il faut remarquer qu'en parallèle du discours soutenant le patriotisme de Garneau, d'autres éléments discursifs ayant comme objectif d'enrichir ce dernier ou de lui permettre de trouver une meilleure résonnance dans un contexte particulier se démarquent, paradoxalement, par leur grande adaptabilité.

Partant d'un discours sur le patriotisme de Garneau et de son ouvrage qui recèlent une certaine ambiguïté du vivant de ce dernier, Casgrain, pour mettre en valeur ce trait de l'historien, entreprend de réhabiliter l'*Histoire* et son auteur aux yeux de la critique ultramontaine, qui les trouve beaucoup trop libéraux à son goût. Pour ce faire, sans présenter franchement l'historien comme un conservateur, il le dépeint comme un catholique sincère, mais surtout, usant d'une pensée essentiellement radicale au sens où l'entend Bouchard, il suggère une lecture de son œuvre qui évite de donner prise aux accusations de libéralisme auxquelles elle a préalablement fait face. Ce travail sera couronné de succès au point où, au tournant du siècle, les nationalistes conservateurs peuvent se permettre de récupérer la démonstration du patriotisme de Garneau et de l'accompagner d'un « que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes » afin de transformer l'historien et son œuvre en porte-étendards d'un nationalisme spécifiquement

traditionaliste et catholique, et ce en contradiction de la lecture de l'*Histoire* que faisaient certains ultramontains à l'époque de sa parution.

Avec la parution en 1913 d'une édition plus libérale de l'*Histoire*, les conservateurs nationalistes catholiques se voient contraints d'ajuster leur portrait de l'homme et de l'ouvrage afin de pouvoir continuer à les exploiter. En effet, parce qu'Hector ramène en pleine lumière des traits libéraux des deux premières éditions que la critique conservatrice s'était appliquée à faire oublier, ils acceptent du bout des lèvres, tout en essayant autant que possible de camoufler la chose, de reconnaître que l'historien a déjà été libéral. Mais ce fait admis, ils exploitent une pensée médiane organique afin de rappeler qu'ultimement, Garneau est revenu de ses « erreurs » pour offrir une troisième édition de son œuvre respectueuse de la doctrine catholique et favorisant toujours un patriotisme conservateur. Au passage, ils écorchent Hector Garneau, qui devient le principal responsable du retour à l'avant-scène d'une pensée que son grand-père a reniée avant sa mort. Cette lecture est appelée à carrément se renverser avec la Révolution tranquille, qui marque un changement de garde entre la pensée nationaliste conservatrice et la libérale. Au tournant des années 1960, le discours sur Garneau donne de nouveau dans la pensée radicale, et l'historien est rapidement redéfini comme un nationaliste foncièrement libéral, fidèle jusqu'à la mort à son idéologie, mais ayant su être suffisamment rusé pour amener juste ce qu'il fallait de modifications au texte (mais non à la pensée) de son œuvre pour duper les ultramontains. À l'inverse, du conservatisme auparavant acclamé de son œuvre et de sa pensée, il ne subsiste que quelques faibles traces.

Vu les mouvements que fait l'interprétation de Garneau et de son *Histoire* entre libéralisme et conservatisme, l'historien est présenté tantôt comme hostile à la pensée de

Voltaire, et tantôt comme voltairien jusque sur son lit de mort. Il est à un moment dépeint comme un homme sincèrement pieux, et à un autre comme un anticlérical. Son œuvre est chez l'un dénuée de romantisme idéologique, et chez l'autre fortement marquée par cette même idéologie. À une époque, sa troisième édition paraît expurger ses errances antérieures sur des questions de doctrine catholique. À une autre, cette même édition est considérée comme aussi libérale que les premières, et ce même si ce libéralisme est moins ouvertement affiché. Difficile, vu ces variantes de lecture contradictoires, de parler d'une staticité de la lecture de l'œuvre et du portrait de son auteur, d'autant plus que de telles variances se remarquent aussi dans l'évolution des autres figures garnéliennes.

Ainsi, l'élaboration même de la figure du fondateur de l'histoire scientifique canadienne nécessite une telle modification de la lecture de l'œuvre. Avant même Casgrain, différents critiques qualifient l'*Histoire* de grande œuvre littéraire. Et après l'abbé, il s'en trouve encore, jusqu'à la fin du siècle, pour parler en termes particulièrement élogieux du style et de la poésie de l'œuvre garnélienne. Or, avec le passage de l'histoire du domaine littéraire au domaine scientifique, le discours verse progressivement dans une pensée radicale sur ce point. Éventuellement, les éloges littéraires du style de Garneau sont remplacés par un discours qui fait de l'*Histoire* une œuvre plus en accord avec son nouveau domaine, une œuvre plus objective, plus terne, plus minimaliste et rigoureuse, bref, supposément mieux adaptée à la science historique, pour paraphraser Chapais. Sans un tel changement, qui rend l'œuvre « ennemie de toute littérature », pour employer le mot d'Hector (Garneau, 1913, XXXV), il aurait sans doute été beaucoup plus ardu pour Lanctot de prétendre que l'œuvre était plus scientifique que littéraire.

Plus tard, lorsque vient le temps, au début des années 1960, de faire de Garneau le père de la littérature canadienne-française, encore une fois, le discours s'adapte, en prenant garde toutefois de ne pas nuire au portrait d'un Garneau fondateur de l'histoire scientifique canadienne. On opte alors pour une pensée médiane organique, et bien que le style de l'*Histoire* ne soit pas considéré comme plus littéraire que lors de la période précédente, le rappel de l'influence qu'elle a eue sur les auteurs qui ont écrit après sa parution explique que certains placent Garneau à l'origine de la littérature francophone canadienne.

De tels changements se remarquent même dans différents détails qui composent les récits soutenant les figures garnéliennes. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler du passage de relais qui s'effectue progressivement, pour présenter les intentions de Garneau et l'événement qui le pousse à écrire, entre l'anecdote de la querelle de clerc et le rappel de la lettre de Garneau à Elgin doublé de l'idée que l'*Histoire* est une réponse directe au rapport Durham. D'autres éléments, l'abandon de la dimension sacrificielle dans le portrait de l'historien national qui survient aux alentours des années 1960 par exemple, ou encore la réinterprétation de l'éducation autodidacte de Garneau, qui passe d'un trait malheureux avant la Révolution tranquille à un élément bénéfique à partir de celle-ci, peuvent aussi être invoqués à l'appui de cette démonstration.

Finalement, il importe de remarquer que les trois figures garnéliennes qui nous ont intéressé dans le cadre de notre étude, celle de l'historien national, celle du fondateur de l'histoire scientifique canadienne et celle du père de la littérature canadienne-française, placent toutes l'historien à l'*origine* de quelque chose, et ce spécifiquement grâce à son patriotisme. Déjà en 1866, Casgrain désignait Garneau, dans les dernières lignes de sa biographie de l'historien, comme l'auteur de la première histoire spécifiquement

canadienne et en faisait le premier patriote ayant su repousser efficacement l'oppression anglaise. Lanctot, pour sa part, face à un intérêt historiographique croissant pour les œuvres historiques canadiennes ayant précédé celle de Garneau, distingue cette dernière des précédentes en en faisant, dans un contexte où l'histoire devient science, la première œuvre historique scientifique du pays. Et finalement, ceux qui considèrent Garneau comme le père de la littérature canadienne-française le font sur la base que l'*Histoire* est l'œuvre qui inspira, par son patriotisme, le premier réel mouvement littéraire de cette littérature.

Notre étude nous mène de plus à constater la persistance particulière de divers arguments utilisés par les principaux « mythificateurs » que sont selon nous Casgrain et Lanctot afin de constituer les portraits de l'historien national et du fondateur de l'histoire scientifique canadienne.

Dans *L'Émergence des classiques* (2000), Daniel Chartier écrit qu'une fois établie une première lecture dominante d'une œuvre, les « nouvelles interprétations ne peuvent s'inscrire qu'en réaction à [ce] discours dominant » (29). Appliquée dans le domaine du mythe, cette affirmation nous incite à supposer qu'une fois un mytheme établi, ses itérations subséquentes, tout en composant avec leur propre base de contradictions, ne peuvent se constituer qu'en tenant compte de la mythification originale. Une telle interaction entre les mythes est d'ailleurs intrinsèque au concept d'agrégat mythique tel que défini par Bouchard¹¹³.

¹¹³ Bouchard donne notamment comme exemple de ces « grappes étroitement intégrées de mythes » (2014, 168) « le mythe de la survivance, né aux lendemains de l'échec de la Rébellion de 1837-1838. Ce mythe convoquait divers ressorts symboliques : la minorité culturelle et religieuse fragile et menacée, la mission providentielle en Amérique, le terroir comme creuset de la culture canadienne-française, le culte du passé comme réservoir de hauts faits et de héros (souvent sacrifiés) à imiter » (2014, 169). Ce sont là des idées qui, plutôt que de se contredire, viennent enrichir le sens du mythe qui les chapeaute.

Or, c'est là exactement ce qui survient avec le discours que développe Casgrain dans le cadre de l'élaboration de la figure de l'historien national. En effet, la prégnance de certains arguments mis de l'avant par Casgrain afin de soutenir le patriotisme et la piété de Garneau, notamment, est particulièrement efficace. Au premier chef, nous retrouvons le pan de son discours qui présente Garneau comme le héros guerrier défenseur du peuple : même après la Révolution tranquille, ce dernier est encore régulièrement présenté comme l'historien qui, par son ouvrage, s'est porté à la défense de son peuple et a donné aux Canadiens, en même temps qu'une histoire propre, une fierté nationale jusque-là inexistante. La même interprétation de l'œuvre se rencontre encore de nos jours : Michel Laurin, par exemple, écrit dans son *Histoire de la littérature en 30 secondes* que « François-Xavier Garneau, avec son *Histoire du Canada* (1845), ressuscite le passé pour prouver aux siens et aux autres peuples que les Canadiens forment une grande nation » (2017, 38). Nous pouvons donc constater que cet élément central de l'interprétation de l'*Histoire* qu'énonce Casgrain en 1866 a réussi à se perpétuer essentiellement intact à travers plus d'un siècle et demi d'histoire. Il marque bien la constante qu'est la mise en valeur du patriotisme de Garneau au fil de l'entière réception de l'œuvre.

Sans pouvoir prétendre à une telle pérennité, d'autres éléments du discours de l'abbé ont connu une durée de vie notable avant de tomber, victimes d'un changement idéologique ou du rehaussement des critères de scientificité historique. Ainsi, la part de héros martyr patriote qui se retrouve dans le portrait de Garneau que propose l'abbé se maintient pendant plus de trois quarts de siècle ; l'idée que l'historien a prouvé sa piété en faisant réviser la troisième édition de son ouvrage par un membre du clergé prédomine quant à elle pendant

près d'un siècle. Casgrain est le premier promoteur d'importance de l'une et l'autre de ces idées.

Certains points du discours sur Garneau qui se rencontrent encore de nos jours découlent aussi d'arguments de l'abbé tombés en désuétude ou recyclés dans un objectif autre que de soutenir l'argumentaire original. De façon générale, ces changements sont attribuables à une perte de résonnance ou de crédibilité des arguments invoqués par l'abbé afin de prouver son point. Toutefois, cela n'empêche pas ses successeurs de garder vivantes les idées que ces points cherchaient à démontrer. Nous avons vu, par exemple, comment l'anecdote de la querelle entre Garneau et des collègues clercs anglophones, qui ne s'appuie sur aucune base documentaire chez Casgrain, est tombée progressivement en désuétude à partir des années 1920. Toutefois, la lettre de Garneau à Elgin, qu'a reproduite Casgrain, et un récit voulant que l'historien ait voulu faire de son œuvre une réponse au « peuple sans histoire ni littérature » de Durham sont venus prendre le relais pour respectivement démontrer les intentions apologétiques de l'historien et servir d'événement déclencheur de la vocation d'historien de Garneau. De nos jours, la lettre de ce dernier à Elgin sert toujours de base à la démonstration du désir du Canadien de défendre son peuple. Et si l'absence de documentation prouvant que l'historien a écrit son *Histoire* dans le but précis de répondre à Durham fait que l'on hésite désormais à tracer ce lien direct, on affirme encore régulièrement que l'esprit de l'*Histoire* répond à celui du rapport du Lord anglais.

D'un autre côté, les affirmations et les arguments de Casgrain sont aussi parfois récupérés ou transformés afin de servir d'autres buts. Notamment, sans l'énoncé initial de Casgrain voulant que Garneau ait fait réviser son ouvrage par un ecclésiastique, le discours, courant à partir des années 1960, rappelant que dans la troisième édition de son *Histoire*,

l'historien s'est attelé à peaufiner la lettre, mais non l'esprit de son texte n'aurait sans doute pas eu lieu d'être. Mais surtout, il faut remarquer l'intéressant revirement d'interprétation qui survient, à partir des années 1960 autour de l'éducation autodidacte de Garneau. Cette formation autonome à laquelle s'astreint l'historien, de Casgrain à la veille de la Révolution tranquille, est, nous l'avons vu, considérée comme une lacune qui, si elle ne relève pas du contrôle de l'historien, fausse son esprit. En s'éduquant lui-même, Garneau touche en effet à des textes qui, sans les lumières d'un guide éclairé tel qu'un membre du corps professoral clérical, laissent dans son esprit des traces d'un libéralisme néfaste sans lequel il est sous-entendu que son ouvrage aurait pu être d'une grandeur encore plus éclatante aux yeux des ultramontains. À partir des années 1960, cette éducation autodidacte fait cependant de l'auteur de l'*Histoire* un être possédant une culture exceptionnelle pour son époque, et ce spécifiquement parce que l'historien fait fleurir son intellect en dehors du chemin scolaire précautionneusement balisé par les têtes dirigeantes de maisons d'éducation confessionnelles telles que le Séminaire de Québec. Encore une fois, c'est là une interprétation qui se rencontre encore après 1990. Marcotte, notamment, a cet intéressant trait d'esprit à ce sujet : « Quant [sic] on lit la plupart des écrivains du temps de Garneau, qui ont fait eux leur cours classique, on se dit que cette privation fut peut-être pour lui la plus grande des chances, et que ce n'est pas payer trop cher de quelques négligences d'écriture, une prose traversée par l'intelligence » (1994, 60). Or, sans le constat initial de Casgrain, nous pouvons nous demander si ce sujet serait toujours abordé plus de 125 ans après *F. X. Garneau* : avant de faire la précédente remarque, Marcotte a d'ailleurs spécifiquement rappelé le propos de l'abbé à ce sujet.

Du côté de Lanctot, et dans une moindre mesure de Chapais, dont l'essentiel du discours sur la scientificité de l'*Histoire* est énoncé au milieu des années 1920, nous ne pouvons aspirer à retrouver une persistance aussi durable de leurs arguments que pour celle de certains de Casgrain, qui écrit plus d'un demi-siècle avant eux. Toutefois, après 1960, l'idée que l'*Histoire* est à l'origine de l'histoire scientifique canadienne parce que Garneau fait profession de foi scientifique dans son « Discours préliminaire », originellement énoncée par Lanctot, se retrouve toujours au cœur du discours démontrant la primauté scientifique de l'*Histoire*. De la même façon, l'idée que Garneau a démontré son esprit scientifique en faisant tous les efforts pour consulter les pièces d'archives disponibles à son époque, initialement énoncée par Chapais, est encore bien présente dans des discours tels que celui qu'énonce Trudel en 1966.

Pour ce qui est du mythème du père de la littérature canadienne-française, il est plus difficile de définir un discours faisant office de point d'origine de cette figure, principalement parce que nous n'avons pas repéré de textes qui, à la manière de ceux de Casgrain pour la figure de l'historien national et de Lanctot pour celle du fondateur de l'histoire scientifique canadienne, proclame « officiellement », démonstration poussée à l'appui, la primauté littéraire de l'*Histoire*. Ceci dit, dans la mesure où cette figure vient en quelque sorte consacrer le succès du plan qu'avait Casgrain d'ériger Garneau en modèle patriotique à suivre sur le plan littéraire, il est raisonnable de conclure que c'est l'abbé qui est, ultimement, à l'origine de ce mythème.

Nous avons choisi d'arrêter notre examen des figures mythiques de Garneau à 1990 ; ce choix était initialement motivé par le fait que selon nous, cette date marquait le début

d'une potentielle désacralisation des mythes garnéliens. Notre étude nous a cependant amené à réviser notre jugement sur ce point. Afin de bien faire valoir pourquoi, il nous apparaît nécessaire de s'intéresser d'abord de plus près à deux textes qui dans la période débutant en 1990, nous apparaissent tout particulièrement tenter de remettre en question différents éléments majeurs des mythes garnéliens que sont l'historien national, le fondateur de l'histoire scientifique canadienne et le père de la littérature canadienne-française.

Le premier est un article de Gilles Marcotte intitulé « La voie honorable », qui paraît dans la revue *Études françaises* à l'hiver 1994. Dans celui-ci, Marcotte fait ressortir les rouages de différents mythes garnéliens en soulevant des ambiguïtés du discours sur Garneau. Parmi les points qu'il soulève se retrouve notamment l'incohérence existante entre le titre de père de la littérature canadienne-française accordé à Garneau et le fait que l'historien « demeure un écrivain fautif, défectueux » (1994, 59). Marcotte pousse la chose encore plus loin en s'interrogeant sur la « contradiction manifeste » (61) entre un patriotisme de l'*Histoire* qui, selon Casgrain « empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expression qui entraînent et passionnent » (Marcotte, 1994, 60) et celui, beaucoup plus sobre, qui lui apparaît à la lecture même de l'œuvre :

C'est là une prose qui, même lorsqu'elle évoque les aspects les plus gratifiants de la collectivité canadienne et rive définitivement leur clou aux clercs de notaire anglais de l'étude Campbell, se garde bien d'emboucher la trompette. Jamais elle ne s'enfle, même dans les circonstances dramatiques, comme par exemple le massacre de Lachine ou la bataille de Sainte-Foy, jamais elle ne perd la tête, jamais elle ne permet à la passion de dépasser le cadre étroit que lui assigne la justesse profondément voulue de la description, de l'affirmation (61).

Marcotte sent donc bien que quelque chose achoppe lorsqu'il fait se confronter, d'une part, l'idée que Garneau monte aux barricades afin de défendre son peuple, et d'autre part, une sobriété d'écriture de l'œuvre qu'il remarque lui-même dans l'œuvre et qui, d'ailleurs,

se retrouve dans différentes lectures de l'œuvre depuis les premières décennies du XX^e siècle. Ce faisant, il ramène à l'avant-scène, sans paraître prendre pleinement conscience que c'est sur cette base que se fait le débat à l'époque, les termes de la contradiction entre littérarité et scientificité de l'*Histoire* que Lanctot, notamment, travaille à résoudre au milieu des années 1920. Marcotte, cependant, ne laisse pas le débat en suspens : pour lui, le patriotisme de l'œuvre de Garneau est sobre plutôt qu'exalté. Pour lui, cela s'explique surtout par le fait que Garneau avait conscience que « que son entreprise ne pourra[it] être sauvée que par la netteté, la transparence du propos et de l'expression » (63).

Plus loin, Marcotte revient aussi sur l'incohérence, déjà soulevée par Trudel, Reid et Gagnon avant lui, existant entre le libéralisme que professe Garneau dans l'introduction de son œuvre et le conservatisme apparent décelable dans la conclusion de celle-ci (ce que Trudel a appelé le « vieux fond conservateur » (4 au 9 avril 1966, 9) de l'historien). À ce sujet, Marcotte constate que c'est par faiblesse que les Canadiens doivent se résoudre à maintenir une idéologie conservatrice pour survivre :

Mais il faut lire la « Conclusion » de Garneau en rapport avec le « Discours préliminaire », la lire comme une demande d'exception (comment ne pas penser à une certaine clause « nonobstant » de l'actuelle Constitution canadienne ?), compte tenu de la situation particulière de ce peuple : il n'est pas assez nombreux, il n'est pas assez fort pour s'engager sans réserve dans les combats de la modernité ; formé principalement de « cultivateurs » vivant dans un « climat rude et sévère », il doit cultiver les qualités d'austérité, d'économie plutôt que le brillant de l'invention ; il doit enfin, avant tout, veiller à sa propre conservation, ne changer « que graduellement » ses traditions. Comment ne pas sentir dans ce texte une étrange violence, celle que le principe de réalité fait subir au désir ? Garneau passe la mesure, sa propre mesure, lorsqu'il ironise sur « les droits de l'homme et les autres thèses qui amusent le peuple des grandes villes [»] ; il force le trait en disant que les Canadiens « ont toujours craint de perdre *un* usage, *une* pensée, *un* préjugé de leurs pères » (nous soulignons). L'excès trahit la souffrance d'une conversion forcée. Oui, c'est bien le même homme qui écrit le « Discours préliminaire » et la « Conclusion » ; et dans ce dernier texte, il ne rejoint pas les thuriféraires de la nation dans leur messianisme naïf. La « Conclusion » est pleine encore des idées progressistes qu'elle doit écarter. (Marcotte, 1994, 67-68)

Bref, pour Marcotte, Garneau termine essentiellement son *Histoire* sur un constat de faiblesse de son peuple, constat qui force l'historien, malgré ses fortes convictions libérales, à inciter les siens, pour survivre, à s'accrocher au traditionalisme, à la « voie

honorable » (68), plutôt qu'à la « voie royale » (64) de Michelet, à travers laquelle le peuple obtient « la vertu, traditionnellement attribuée aux puissants, aux rois, de gouverner l'histoire » (64). Selon Marcotte, Garneau constate donc que le peuple canadien n'a pas encore la force de prendre son destin en main et qu'il doit se replier sur ses valeurs traditionnelles en attendant d'avoir un pouvoir suffisant pour lui permettre de se transformer en une société libérale capable d'être maître de son avenir. Ce constat, nous l'avouons, ne diffère pas profondément de ceux auxquels en sont arrivés avant lui Reid et Gagnon. Il a toutefois la particularité de ramener à l'avant-scène, tout en la résolvant, une ambiguïté du discours garnélien que la critique passe généralement sous silence après les deux prédécesseurs de Marcotte.

Une ambiguïté similaire est par ailleurs relevée quelques années plus tard par Maurice Lemire dans « L'ambiguïté garnélienne » qui paraît en 1998 dans *François-Xavier Garneau, une figure nationale*. Dans ce texte, celui qui est alors professeur à l'Université Laval s'interroge lui aussi sur l'incohérence apparente entre le libéralisme de Garneau et certaines de ses prises de position historiques :

Après mûre réflexion sur les diverses formes de gouvernement, Garneau en est arrivé à la conviction que les États-Unis étaient le modèle à suivre pour surmonter les préjugés de race, de religion et de classe sociale. Cependant, l'objet de son histoire l'oblige à prendre parti contre les envahisseurs américains, non seulement sous le régime français, mais aussi sous le régime anglais. Ne se place-t-il pas ainsi en contradiction avec lui-même ? » (1998, 264).

Les contradictions apparentes, remarque Lemire, sont nombreuses. Déjà, en étudiant le régime français, l'historien trace un portrait élogieux du peuple canadien. Or comment ce peuple, prisonnier d'un système favorisant les luttes de pouvoir, les monopoles de traites et la corruption, a-t-il pu être suffisamment fort pour résister aussi longtemps et aussi glorieusement qu'il l'a fait aux assauts d'une colonie où existe la liberté de religion et de

commerce, où la population est plus de vingt fois supérieure en nombre, et où les soldats sont mieux armés que leurs miliciens ?

S'intéressant plus loin à la question patriote des années 1830, Garneau, selon Lemire, met ultimement de nouveau de côté ses idéaux libéraux. Initialement, l'auteur de l'*Histoire* appuie les revendications de la Chambre d'assemblée francophone qui réclame un pouvoir indépendant des volontés du Conseil législatif anglophone, dans la mesure où ce dernier bafoue les règles de la démocratie libérale. Arrive toutefois un moment où le gouverneur fait « des propositions qui semblent tout à fait acceptables à l'historien » (273). Or, la Chambre, convaincue du bon droit de ses revendications, ce que Garneau ne nie pas, refuse le compromis proposé par le gouverneur. Ce compromis, que Lemire ne présente pas explicitement aurait octroyé à la Chambre le contrôle de tous les revenus de la colonie en échange du versement par celle-ci d'une somme couvrant les dépenses de l'appareil colonial, qui étaient alors l'une des seules réelles compétences de la Chambre. Dès lors, Garneau quitte le bateau des patriotes ayant refusé cette mesure pour voguer avec les plus modérés qui auraient préféré l'adoption de ce compromis. La raison pour cela est simple selon Lemire : au fil de la décennie, ces patriotes plus radicaux ont continué à gagner en influence et à se radicaliser, ce qui a mené aux Troubles de 1837-38, qui ont, eux, mené à l'Acte d'Union qui menaçait directement le peuple canadien d'assimilation :

Les députés canadiens-français auraient dû savoir depuis longtemps que les tories mijotaient un plan pour leur faire perdre leur statut de majorité au Parlement, et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour l'exécuter. Ayant renoncé les premiers à la légalité, les Canadiens perdaient, avec la rébellion, tous les avantages qu'ils avaient acquis et se retrouvaient vulnérables face à une administration qui avait décrété leur disparition en tant que nationalité. C'était là le fruit du radicalisme (274).

Lemire fait de plus des constats similaires de l'abandon par Garneau de ses principes libéraux lorsqu'il relève que l'historien ne prône pas l'adhésion des Canadiens, dans les

années 1770-1780 et 1810, à une république américaine qu'il érige pourtant en modèle de libéralisme.

À toutes ces incohérences, Lemire offre une explication :

Dans l'ordre des principes, la république américaine apparaît comme l'idéal à atteindre mais, dans l'ordre pratique, la situation des Canadiens français exige prudence et compromis. Même une union avec les Américains qui favoriserait l'exercice de toutes les libertés individuelles pourrait menacer l'existence collective des Canadiens français. Au contraire des autres groupes qui peuplent l'Amérique du Nord, ils veulent d'abord sauvegarder leur nationalité. Leur position de faiblesse par rapport aux groupes dominants les oblige à des stratégies qui ne s'accordent pas toujours avec les principes. Certes, Garneau souhaite que l'histoire de ses compatriotes soit aussi belle que celle des Américains, mais il répugne à les voir se fondre dans le *melting pot* américain (275-276).

Lemire propose donc une explication qui rejoint directement celle que Marcotte donne pour concilier conservatisme apparent et libéralisme annoncé de Garneau : pour l'historien, ce qui compte avant tout, c'est la survivance de son peuple. Et si on peut imaginer qu'il souhaite ardemment que les Canadiens puissent prospérer dans un régime libéral s'accordant avec son idéologie personnelle, Garneau est prêt à aller jusqu'au sacrifice de ses idéaux pour assurer la survie de son peuple.

Initialement, ces deux textes, et celui de Marcotte en particulier, qui réitérera ailleurs ses idées et qui aura un certain impact¹¹⁴, nous apparaissaient soulever des ambiguïtés que le discours sur l'historien a longtemps tenté de camoufler : patriotisme lyrique de l'historien contre sobriété d'écriture, père de la littérature canadienne-française contre maladresses de style, libéralisme garnélien contre appel au conservatisme, admiration de Garneau pour la république américaine et approbation du rejet par les Canadiens de l'adhésion à cette même république.

¹¹⁴ Notamment sur la pensée que développe Éric Bédard sur Garneau. Bédard le cite en effet dans « Narration et historiographie. Le cas du XIXe siècle canadien-français » (2002), dans *Les Réformistes : Une génération canadienne-française au milieu du XIXe siècle* (2009) et dans *Survivance : Histoire et mémoire du XIXe siècle canadien-français* (2017).

Mais après avoir abordé ces diverses incohérences, les deux auteurs s'empressent de les résoudre à l'aide de la pensée médiane organique et d'ainsi trouver une façon de réactiver le mytheme de l'historien national patriotique et libéral. Ici, donc, Garneau apparaît toujours aussi patriotique qu'auparavant. Toutefois, là où on insistait auparavant sur l'ardeur de son patriotisme, sur son conservatisme ou sur son libéralisme, il est désormais, en accord avec l'air du temps, désormais présenté comme un raisonnable, comme un modéré capable de mettre de l'eau dans son vin lorsque les circonstances le nécessitent. En conséquence, le patriotisme de Garneau est désormais sobre : cela s'explique par le fait que l'historien est conscient que c'est en adoptant un ton posé que son discours patriotique maximisera son effet. Et l'historien, qui n'est pas jugé moins libéral en 1998 qu'en 1966, sait se modérer même dans ses convictions : malgré l'idéal que constitue pour lui la république américaine, son patriotisme l'amène à adopter la voie de la prudence afin d'assurer l'avenir de son peuple. Ces deux textes prouvent bien à quel point il est difficile de faire abstraction de l'interprétation dominante d'une œuvre. Surtout, ils démontrent qu'une fois une lecture uniformisante d'une œuvre élaborée, il devient particulièrement ardu d'accepter la possibilité qu'il peut subsister au sein d'une œuvre de réelles incohérences.

Comment, alors, réussir à relire l'*Histoire* ? Un premier pas à faire afin de répondre à cette question serait peut-être de reconnaître le droit à l'incohérence de l'historien, en particulier sur le plan du patriotisme. Le mythe, par définition, cherche à aplanir les contradictions afin d'offrir une lecture plus « lisse » d'une œuvre. Or, même dans les relectures plus récentes de Marcotte et de Lemire, des aspérités subsistent sans que ceux-

ci semblent en prendre réellement conscience. Par exemple, Marcotte, en constatant que le désir patriotique de Garneau de voir son peuple survivre le contraint à se tourner vers le traditionalisme, soulève une telle incohérence. La croyance exprimée par l'historien qu'il n'y a pas de salut pour son peuple hors d'un survivalisme élémentaire n'est-elle pas d'une nature défaitiste apte à saper la qualité du patriotisme de Garneau ? Si Marcotte ne se prononce pas ouvertement sur cette question, cela paraît être l'avis de Casgrain qui, dans sa biographie de l'historien, chasse déjà ce nuage qui apparaît tant dans le « Discours préliminaire » que dans la conclusion de la première édition de l'œuvre. Voyons comment l'abbé s'exprime en abordant une lettre qu'a reçue Garneau et qu'il s'apprête à citer :

Elle signale en même temps dans l'ouvrage de M. Garneau une ombre qui, heureusement, a toujours été en s'évanouissant à mesure qu'il a perfectionné son œuvre. Les tendances qui l'avaient fait glisser sur la pente de quelques opinions que nous n'ayons pas à combattre, puisqu'il les a abandonnées, obscurcissaient, par une suite naturelle, sa confiance dans l'avenir de notre race. Disons-le franchement, à la vue des orages qu'il voyait venir de tous les points de l'horizon, son espérance faiblissait, il désespérait presque de l'avenir (Casgrain, 1866, 94-95).

Cette ombre est en effet bien présente dans le « Discours préliminaire » de la première édition :

Mais quoiqu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer ; et la perspective qui se présente aux Canadiens est, peut-être, plus menaçante que réellement dangereuse. Néanmoins, il est des hommes que l'avenir inquiète, et qui ont besoin d'être rassurés ; c'est pour eux que nous allons entrer dans les détails qui vont suivre. L'importance de la cause que nous défendons nous servira d'excuse auprès du lecteur. Heureux l'historien qui n'a pas la même tâche à remplir pour sa patrie !

L'émigration des îles britanniques, et l'acte d'union des Canadas [sic] dont on vient de parler, passé en violation des statuts impériaux de 1774 et 1791, sont, sans doute, des événements [sic] qui méritent notre plus sérieuse attention. Mais a-t-on vraiment raison d'en appréhender les révolutions si redoutées par quelques uns [sic] de nous, tant désirées par les ennemis de la nationalité franco-canadienne ? Nous avons plus de foi dans la stabilité d'une société civilisée, et nous croyons à l'existence future de ce peuple dont l'on regarde l'anéantissement, dans un avenir plus ou moins éloigné, comme un sort fatal, inévitable. Si je m'abandonnais, comme eux, à ces pensées sinistres, loin de vouloir retracer les événements [sic] qui ont signalé sa naissance et ses progrès, et de me complaire dans la relation des faits qui l'honorent, je ne trouverais de voix que pour gémir sur son tombeau. Je me couvrirais la tête pour ne pas voir agoniser ma patrie, expirer ma race. Non, homme d'espérance, l'on n'entendra jamais ma voix prédire le malheur ; homme de mon pays, l'on ne me verra jamais, par crainte ou par intérêt, calculer sur sa ruine supposée pour abandonner sa cause (Garneau, 1845, 22-23).

Tout en soulevant ces craintes, Garneau professe les écarter ; cependant, en se déclarant « homme d'espérance », il est loin de donner lui-même dans la certitude.

Ce passage, Garneau le supprimera du « Discours préliminaire » dans l'édition de 1850. Dans « Garneau dans le texte » (1996), Marcotte suggère que l'historien a retiré ce segment « peut-être parce qu'il constitue une intrusion d'auteur trop manifeste, contraire à l'exigence d'objectivité (largement illusoire) qui s'impose à l'historien » (35). Nous suggérons pour notre part que c'est peut-être parce que Garneau le jugeait trop ouvertement pessimiste qu'il l'a soustrait de son ouvrage. Mais quoi qu'il en soit, il nous apparaît que l'inquiétude dont Garneau se défend ici relève de la même inquiétude qui l'incite à inviter les Canadiens, s'ils veulent survivre en tant que peuple, à se replier sur leurs valeurs traditionnelles, et ce *malgré* ses convictions libérales personnelles. C'est également l'influence de cette inquiétude qui mène Maheux à constater, près d'un siècle après la parution de l'*Histoire*, l'influence « néfaste » de Garneau sur le peuple canadien : « Garneau n'a pas osé aller au-delà de la situation que les circonstances nous avaient créée ; il semble avoir cru que nous ne pourrions jamais aller plus loin que nous n'avions fait, à moins, peut-être, d'y mettre des siècles de patience et d'efforts » (1941, 5-6). Et c'est aussi l'impact de cette inquiétude qui fait que Maurice Lemire (ironiquement) remarque : « Confronté aux héros de l'histoire, le lecteur de Garneau a l'impression d'avoir déchu. L'idéal hors de portée qu'on lui propose le décourage, lui enlève confiance en lui-même. Pour compenser l'ingratitude du présent, à son tour, il exalte les ancêtres, élargissant ainsi toujours davantage l'écart entre le présent et le passé. À partir de ce moment, le nationalisme psychologique s'engage dans un véritable cercle vicieux » (janvier 1968,

527). De tout cela ressort que l'historien, malgré son désir de valoriser son peuple et de le voir survivre, n'a en fait qu'une bien faible confiance en l'avenir de celui-ci.

Une lecture de l'*Histoire* sous cet angle plus défaitiste que patriotique, mais cohérent avec l'inquiétude pour l'avenir que Garneau laisse déjà transparaître dans sa poésie, comme le remarque Lauzière en 1961, s'avérerait assurément apte à transformer le portrait jusqu'ici véhiculé de l'historien national. De ce point de vue, chaque critique que Garneau fait du rejet d'une mesure qui aurait pu favoriser les Canadiens français prend plutôt le sens du regret de ce qui aurait pu être, mais qui n'a pas été. Chaque passage où les Canadiens, plutôt que de s'allier à une république américaine que Garneau admire tant, la rejettent par crainte de l'assimilation devient un aveu de faiblesse plutôt qu'un acte de sagesse. Bien évidemment, de tels constats ne nient pas pour autant les intentions patriotiques de l'historien. Cependant, ils ont l'aptitude de rendre le personnage plus ambigu, plus humain. Garneau, certes, cherchait à susciter une certaine fierté nationale chez son peuple. Mais simultanément, l'ambiance politique de l'époque entretient chez lui une certaine morosité, un certain défaitisme (bien compréhensible par ailleurs) qui, loin d'être patriotique, l'amène à constater que son peuple, malgré sa vaillance, a toujours été trop faible pour réussir à progresser sous l'égide anglaise. Pour lui, dès la conquête, l'objectif des Canadiens n'est plus de se développer en tant que peuple, car « [i]ls ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point » (Garneau, 1852, 317). Dans cette mesure, ils doivent simplement se contenter de survivre, et pour cela, ils doivent s'inspirer d'une gloire passée qui n'est plus.

Annexe 1 : Lettre de Thomas-Benjamin Pelletier à François Desaulniers, 1^{er}
décembre 1845. Centre d'Archives régionales de Nicolet, fonds François
Desaulniers, F138/C1/10/6.

"Séminaire 5"
no 13

Coll. J. 1^{re} Année 1^{er} décembre 1845.

Mon cher Monsieur

Je vous adresse enfin la souscription
dont vous m'avez chargé. Tous ceux que tous les Missi-
sinais de nos parages n'ont point fait défaut. Si le voyage
n'est point définitivement commandé, ni entrepris et
que les recettes fussent de bon aloi, peut-être de nous
on agrandit votre fierre, ou transforme votre idée en
quelque chose de plus sortable. N'est vrai que la pen-
sée de consacrer au saint sacrifice de la messe l'excédant des
contributions vaut bien les plus beaux monuments pos-
sibles. C'est Léon desormais votre comparsion qui
vous remettra cette lettre.

Avez-vous lu la nouvelle histoire
du Canada par M^r Larneau? C'est du philosophisme
tout pur, et malheureusement du philosophisme bien
écrit. Tout le monde ecclésiastique de Québec en a été
indigné d'abord, mais on a cru faire suffisamment
et en dislochant contre cette œuvre une très mince
communication dans le Canadien. L'auteur tremble

de être obligé à relever quelques peccadilles. Je vous
dirai pour vous seul que vous lirez dans le Canadien
ou le Journal de Québec un long article ou deux
articles sur le sujet que vous pourriez m'attribuer.
Ils sont signés J et commencent par une citation
de Hayssinous. Il pourroit se faire pourtant qu'on
refuseroit ces articles ou qu'on les mutileroit honteuse-
ment attendu qu'on s'écrit de Québec qu'on y est
craintif & même incapable. Ces articles s'ils viennent
le jour, paroîtront à la fin de cette semaine ou au com-
mencement de la suite.

Le dernier que vous m'écrivez, tant pour
ministre de votre projet funèbre que d'autres
incidents qui vous concernent. Avez-vous parlé à
Mr Feltand de la proposition faite l'année dernière
par M^r à mon sujet? Comme on est parvenu
à mal entendre mes affaires, je pense bien qu'on
m'aura un peu défiguré en cette circonstance. Il
est bien probable que même avant la fin de l'année
je vais me retirer chez M^r Desjardis qui m'a offert
fraternellement sa maison. Certain arrangement
d'affaires financières m'empêche de partir immédiatement.
Je suis vraiment perclus de douleurs, cependant, quel-
ques mois de repos pourroient peut être me rendre
de nouveau propre à quelque chose.

Mr Chénier, les messieurs Robert
 sont assez bien, Mr Poulet aussi.
 Mes saluts, si vous plait, à Messieurs
 vos commensaux s'ils en veulent.
 Veuillez transmettre mes meilleurs sou-
 hait et priers pour les infirmes. Adieu.
 P. L. Nous avons 140 écoliers
 99 pensionnaires,
 41 externes.
 J. P. Poulet

Coll. S^{te} Anne 1^{er} décembre 1845

Mon cher Monsieur

Je vous adresse enfin la souscription dont vous m'aviez chargé. Vous verrez que tous les Nicolétains de nos parages n'ont point fait défaut. Si l'ouvrage n'était point définitivement commandé ni entrepris et que les recettes fussent de bon aloi, peut-être devriez-vous ou agrandir votre pierre ou transformer votre idée en quelque chose de plus sortable. Il est vrai que la pensée de consacrer au Saint sacrifice de la messe l'excédent des contributions vaut bien les plus beaux monuments possibles. C'est Léon désormais votre coparoissien qui vous remettra cette lettre.

Avez-vous lu la nouvelle histoire du Canada par M^r Garneau? C'est du philosophisme tout pur et malheureusement du philosophisme bien écrit. Tout le monde ecclésiastique de Québec en a été indigné dit-on, mais on a cru faire suffisamment en en décochant contre cette œuvre une très mince communication dans le *Canadien*. L'auteur tremble d'être obligé à relever quelques peccadilles. Je vous dirai pour vous seul que vous

lirez dans le *Canadien* ou le *Journal de Québec* un long article ou deux articles sur le sujet que vous pourrez m'attribuer. Ils sont signés Y et commencent par une citation de Frayssinous. Il pourroit se faire pourtant qu'on refuseroit ces articles ou qu'on les mutileroit honteusement attendû qu'on m'écrit de Québec qu'on y est craintif & même incapable. Ces articles, s'ils voient le jour, paroîtront à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre.

J'espère que vous m'écrirez, tant pour m'instruire de votre projet funèbre que d'autres incidents qui vous concernent. Avez-vous parlé à M. Ferland de la proposition faite, l'année dernière, par Mg^r à mon sujet ? Comme on est parvenu à mal entendre mes affaires, je pense bien qu'on m'aura un peu défiguré en cette circonstance. Il est bien probable que même avant la fin de l'année je vais me retirer chez M^r Déziel qui m'a offert fraternellement sa maison. Certain arrangement d'affaires financières m'empêche de partir immédiatement. Je suis vraiment perclus de douleurs ; cependant, quelques mois de repos pourraient peut-être me rendre de nouveau propre à quelque chose.

Mr Chiniquy & les messieurs Hébert sont assez bien ; Mr Pouliot aussi.

Mes saluts, s'il vous plait, à Messieurs vos commensaux s'ils en veulent.

Veillez bien agréer mes meilleurs souhaits et prier pour les infirmes. Adieu,

TB Pelletier ptre

PS. Nous avons 140 écoliers

99 pensionnaires

41 externes

Annexe 2 : Lettre de Thomas-Benjamin Pelletier à François Desaulniers, 24 janvier
1846. Centre d'Archives régionales de Nicolet, fonds François Desaulniers,
F138/C1/10/6

Seminaire 5^e
n^o 15

Pointe-Levi 24 janvier 1846

Mon cher Monsieur,

Me voila enfin en retraite :
je profite de l'occasion de Mr Harper, votre voisin,
pour vous le dire et à répondre quelques mots à
vos deux lettres qui me sont parvenues le même
jour. Bien vous en a pris de me les faire parvenir
ainsi, car l'une servoit immédiatement d'antidote
à l'autre. Je suis bien aise qu'on ait retrouvé les
Amis de la Religion : je les aime bien à la vérité
ces bons amis, mais non jusqu'à les profanes par
rapport ou séduction.

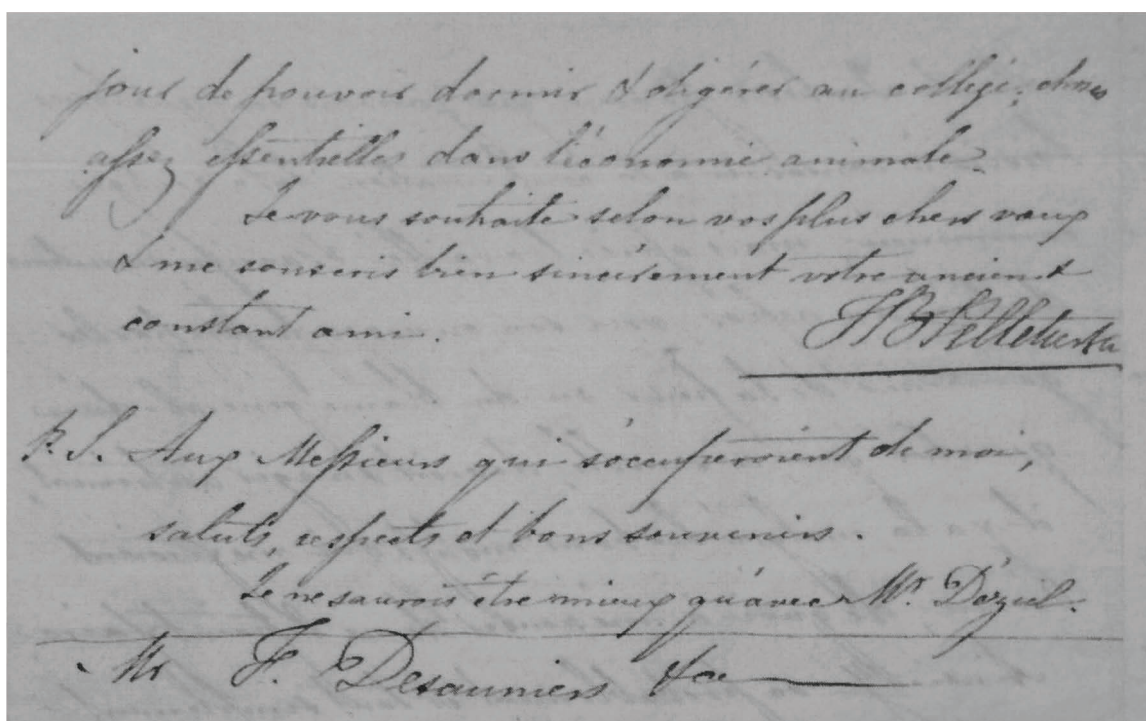
Je ne saurois expliquer le défaut de la cons-
cription au sujet de M. Lefebvre. Comme le ranc
doit le plus probablement venir de moi, je la répare
en

mettant ici dix schellings à cette fin. Je desirerois
du reste que vous amplifiiez votre but d'une
manière digne du respectable défunt et des in-
tentions pieuses de ses élèves.

Maintenant je n'ai commissionné personne
d'aller dire à Nicolet, ni aux quatre coins de
la Province que j'ai avoit quelque réputation
personnelle avec moi. Quoiqu'il en soit, il
a eu à subir bien des tempéraments avant de
voir le jour. Maintenant on me dit de partout
qu'il a frappé juste. Ceci ne m'empêche
point que le brave historien n'ait mis sur
enclume son second volume & qu'un M^r
David Roy lui prépare ^{dit-on} à propos une répu-
tation à la douce ou tiède à la manière
de M^r Taschereau: car c'est toujours là le
point de départ du thermomètre de la bonne

la ville de Québec. J'avois que j'aurois ici quelques
loisirs à consacrer à la continuation de la critique
commencée, mais après travail & sacrifice un temps
destiné au repos, voit son ouvrage frappé par les
gémissements de la peur ou du blâme général d'un
quartier qui, ce semble, devrait en agir autrement,
il y a là, malgré les bons motifs qui me feroient
écire, de quoi à me excuser de ne le point faire.
Ainsi je va probablement et tout simplement
reprendre sa place dans l'alphabet. Si toute-
fois il rompt son ban, vous le reconnaîtrez & lui
souhaiterez succès pour la bonne cause.

Je resterai ici jusqu'au 15 ou au 20 de février.
J'irai ensuite à St^t Anne ^{pour} remonter les classes
après l'examen d'hiver: puis peut être me rendrai-
je ici encore un bon mois ou plus. Du reste, tout
ceci peut changer, si le repos ne me donne pas



Pointe Levi 24 janvier 1846

Mon cher Monsieur,

Me voilà enfin en retraite. Je profite de l'occasion de Me Harper, votre voisin, pour vous le dire et répondre quelques mots à vos deux lettres qui me sont parvenues le même jour. Bien vous a pris de me les faire parvenir ainsi, car l'une servait immédiatement d'antidote à l'autre. Je suis bien aise qu'on ait retrouvé les Amis de la Religion ; je les aime bien à la vérité ces bons amis, mais non jusqu'à les posséder par rapt ou séduction.

Je ne saurais expliquer le déficit de la souscription au sujet de Mr Leprohon. Comme l'erreur doit le plus probablement venir de moi, je la répare en mettant ici dix schillings à cette fin. Je désire du reste que vous remplissiez votre but d'une manière digne du respectable défunt et des intentions pieuses de ses élèves.

Maintenant, je n'ai commissionné personne d'aller dire à Nicolet ni aux quatre coins de la Province que Y avoit quelque relation personnelle avec moi. Quoiqu'il en soit, il a eu à subir bien des tempéraments avant de voir le jour. Maintenant on me dit de partout qu'il a frappé juste & ferme. Ceci n'empêche point que le brave historien n'ait mis sur enclume son second volume & qu'un M. David Roy lui prépare dit-on a priori une réfutation à l'eau douce ou tiède à la manière de Mr Taschereau ; car c'est toujours là le point de départ du thermomètre de la bonne ville de Québec. J'avoue que j'aurois ici quelques loisirs à consacrer à la continuation de la critique commencée, mais après travaillé & sacrifié un temps destiné au repos, voir son ouvrage passer par les gémonies de la peur ou du blâme général d'un quartier qui, ce semble, devroit en agir autrement, il y a là, malgré les bons motifs qui me feroient écrire, de quoi à m'excuser de ne le point faire. Ainsi Y va probablement et tout simplement reprendre sa place dans l'alphabet. Si toutefois il rompt son ban, vous le reconnoîtrez & lui souhaiterez succès pour la bonne cause.

Je resterai ici jusqu'au 15 ou au 20 de février. J'irai ensuite à S^{te} Anne pour remonter les classes après l'examen d'hiver ; puis peut-être reviendrai-je ici encore un bon moi ou plus. Du reste, tout ceci peut changer, si le repos ne me donne pas jour de pouvoir dormir & digérer au collège ; choses assez essentielles dans l'économie animale.

Je vous souhaite selon vos plus chers vœux & me souscris bien sincèrement votre ancien & constant ami.

TB Pelletier ptre

PS. Aux Messieurs qui s'occupoient de moi, salut, respect et bons souvenirs.

Je ne saurois être mieux qu'avec M^r Déziel.

Annexe 3 : Occurrences répertoriées de l'utilisation du titre d'« historien national » pour désigner Garneau (1845-1870)

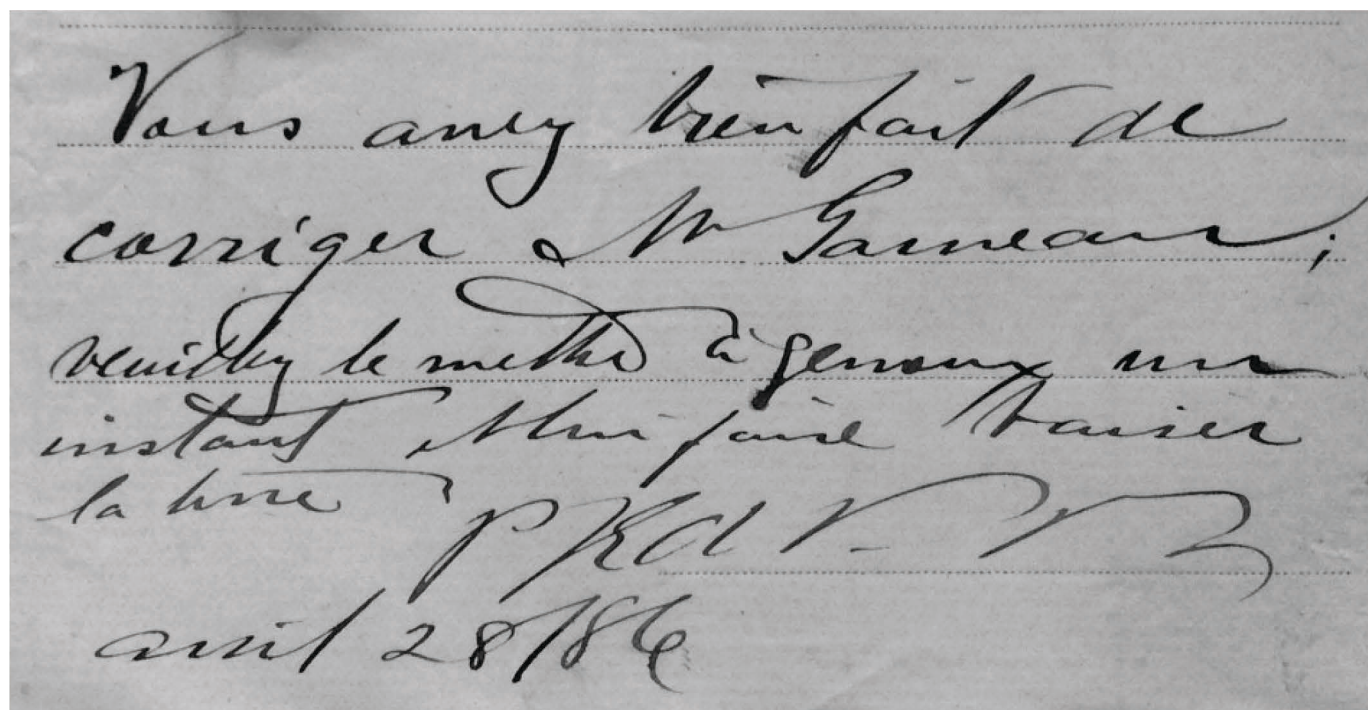
Date A/M/J	Titre de la publication	Page	Type de publication	Auteur	Notes
1849/05/28	<i>Le Canadien</i>	2	Journal		Annonce d'une subvention gouvernementale à Garneau
1853/11/01	<i>Lettre sur le Canada à M. de Monmerqué</i>	10	Essai	Joseph-Guillaume Barthe	Publiée à Paris la même année
1854/02/22	<i>Le Pays</i>	2	Journal	Joseph-Guillaume Barthe	Reproduction de <i>La Lettre sur le Canada...</i>
1855	<i>Le Canada reconquis par la France</i>	316	Essai	Joseph-Guillaume Barthe	Reproduction de <i>La Lettre sur le Canada...</i>
1859/01/04	<i>La Gazette de Sorel</i>	2	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Article sur le fait que Garneau aimerait obtenir la charge de registraire national
1859/01/18	<i>La Gazette de Sorel</i>	2	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Article sur le fait que Garneau n'a pas obtenu la charge de registraire national
1859/10/03	<i>Le Canadien</i>	4	Journal	Joseph-Guillaume Barthe, rédacteur	Annonce de la traduction de <i>l'Histoire du Canada</i>
1859/10/28	<i>Le Canadien</i>	4	Journal	Joseph-Guillaume Barthe, rédacteur	Défense de Garneau sur la question des huguenots
1860/01/27	<i>La Gazette de Sorel</i>	3	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Publication d'une lettre que Garneau a reçue
1861	<i>Légendes canadiennes</i>	93	Littérature	Henri-Raymond Casgrain	Dédicace à Garneau des « Pionniers canadiens »
1862/05	<i>Journal de l'instruction publique</i>	98	Périodique		Annonce de la démission de Garneau du Conseil de l'instruction publique
1863/01/03	<i>La Gazette de Sorel</i>	2	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Publicité pour la dernière parution du <i>Foyer canadien</i>
1863/12/14	<i>Le Canadien</i>	3	Journal		Appui de la demande de pension de Garneau
1863/12/16	<i>Le Courrier du Canada</i>	2	Journal		Appui de la demande de pension de Garneau
1863/12/18	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2	Journal		Reproduction du <i>Canadien</i> du 1863/12/16
1863/12/19	<i>La Gazette de Sorel</i>	3	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Annonce de la retraite et de la demande de pension de Garneau
1864/07/01	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2	Journal	Honoré Mercier, rédacteur	Annonce du nouveau numéro de la <i>Revue canadienne</i>

Date A/M/J	Titre de la publication	Page	Type de publication	Auteur	Notes
1864/09/01	<i>Le Franco-Canadien</i>	2	Journal		Revendique l'autorité de Garneau pour prouver un point historique
1864/09/07	<i>Le Courrier du Canada</i>	2	Journal		Reproduction du <i>Franco-Canadien</i> du 1864/09/07
1864/09/09	<i>Le Journal de Québec</i>	3	Journal		Reproduction du <i>Franco-Canadien</i> du 1864/09/07
1865	<i>Le Foyer canadien</i>	lvi	Périodique	Antoine Gérin-Lajoie	Biographie de Ferland
Décès de Garneau					
1866/02/07	<i>Le Courrier du Canada</i>	2	Journal	Henri-Raymond Casgrain	Notice nécrologique/biographie (2 ^e partie)
1866/02/09	<i>Le Canadien</i>	2	Journal		Notice nécrologique
1866/02/10	<i>La Gazette de Sorel</i>	2	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Notice nécrologique
1866/02/12	<i>Le Journal de Québec</i>	2	Journal	Hector Fabre	Réunion d'ouverture de la souscription nationale pour Garneau
1866/02/12	<i>Le Courrier du Canada</i>	2	Journal	Hector Fabre	Réunion d'ouverture de la souscription nationale pour Garneau
1866/02/12	<i>Le Canadien</i>	2	Journal	Hector Fabre	Réunion d'ouverture de la souscription nationale pour Garneau
1866/02/13	<i>Le Journal de Québec</i>	3	Journal	Hector Fabre	Réunion d'ouverture de la souscription nationale pour Garneau
1866/02/16	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	3	Journal		Appel à répondre à la souscription
1866/02/17	<i>La Gazette de Sorel</i>	1	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Éloge fait à Garneau
1866/03/23	<i>Le Canadien</i>	2	Journal		Allusion à un article de MacPherson Le Moine sur Garneau dans le <i>Quebec Mercury</i>
1866/04/16	<i>Le Canadien</i>	2	Journal		Rappel du fait qu'un article sur Garneau a été repris dans plusieurs journaux français
1866/05/25	<i>Le Courrier du Canada</i>	2	Journal		Présentation de l'article de la <i>Gazette des campagnes</i> présentant la biographie de Casgrain
1866/06/01	<i>Le Courrier du Canada</i>	3	Journal	Norbert Thibault	Appel au paiement des montants promis pour la souscription

Date A/M/J	Titre de la publication	Page	Type de publication	Auteur	Notes
1866/07/23	<i>Le Journal de Québec</i>	2	Journal		Annonce de la publication d'un portrait gravé de Garneau dans le <i>Frank Leslie's</i> du 14 juillet
1866/09/05	<i>Le Courrier du Canada</i>	2	Journal		Annonce de la publication d'une lithographie de Garneau dans le <i>Feuilleton</i>
1866/09/08	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2	Journal		Annonce de la publication d'une lithographie de Garneau dans le <i>Feuilleton</i>
1866/09/13	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2	Journal		Annonce de la réception de la lithographie de Garneau parue dans le <i>Feuilleton</i>
1866/12	<i>Journal de l'instruction publique</i>	166	Périodique		Dans une critique d'un ouvrage de J. A. Maurault sur les Abénakis
1867	<i>Almanach agricole, commercial et historique</i>	9	Almanach	Jean-Baptiste Rolland et fils	Le décès de Garneau constitue l'entrée du 3 février
1867/05/24	<i>Le Courrier du Canada</i>	1	Journal	Emmanuel Blain de St-Aubin	Note dans un feuilleton sur les milices canadiennes
1867/09/18	<i>La Gazette de Sorel</i>	2	Journal	Georges-Isidore Barthe, rédacteur	Couverture par l' <i>Événement</i> de la translation des restes de Garneau : 1x présentation, 1x couverture
1867/09/19	<i>Le Journal de Québec</i>	2	Journal		Présentation du discours de Chauveau sur Garneau
1867/09/24	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2	Journal	B.D.L.	Éloge du discours de Chauveau sur Garneau
1867/09/27	<i>Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2	Journal	B.D.L.	Éloge du discours de Chauveau sur Garneau (reprise du 1867/09/24)
1867/09	<i>Journal de l'instruction publique</i>	125	Périodique		Présentation du discours de Chauveau sur Garneau
1867/12/02	<i>Le Courrier du Canada</i>	1	Journal	Jules Duval	Mention du dévoilement du monument à Garneau à l'Exposition universelle de Paris
1867/12/09	<i>Le Canadien</i>	1	Journal	Jules Duval	Mention du dévoilement du monument à Garneau à l'Exposition universelle de Paris
1868	<i>Almanach agricole, commercial et historique</i>	9	Almanach	Jean-Baptiste Rolland et fils	Le décès de Garneau constitue l'entrée du 3 février
1868/01/16	<i>Le Journal de Québec</i>	2	Journal		Conférence de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau donnée à la Société historique
1868/01	<i>Journal de l'instruction publique</i>	24	Périodique		Reproduction du <i>Journal de Québec</i> sur la conférence de Chauveau

Date A/M/J	Titre de la publication	Page	Type de publication	Auteur	Notes
1868/04/08	<i>Le Canadien</i>	2	Journal		Dans un texte de la <i>Revue de l'instruction publique</i> (Paris) et dans la présentation
1869	<i>Almanach agricole, commercial et historique</i>	9	Almanach	Jean-Baptiste Rolland et fils	Le décès de Garneau constitue l'entrée du 3 février
1869	<i>Les Fleurs de la poésie canadienne</i>	121	Anthologie	Antonin Nantel	Notice biographique
1870	<i>Almanach agricole, commercial et historique</i>	9	Almanach	Jean-Baptiste Rolland et fils	Le décès de Garneau constitue l'entrée du 3 février
1870	<i>Album canadien</i>	80	Essai	James MacPherson Le Moine	Texte sur la nationalité canadienne

Annexe 4 : Note retrouvée dans notre édition de l'*Histoire du Canada* depuis sa découverte jusqu'à nos jours



Vous avez bien fait de
corriger M. Garneau ;
veuillez le mettre à genoux un
instant et lui faire baisser
la terre
P. R. O. V. 2
avril 28/86

Vous avez bien fait de corriger M. Garneau ; veuillez le mettre à genoux un instant et lui faire baisser la terre.

P. Roi[?] [?]

avril 28/86

Annexe 5 : Tableau chronologique du corpus de la réception compilée de l'*Histoire du Canada* depuis sa découverte jusqu'à nos jours de François-Xavier Garneau, 1845-1990

Dans la colonne « Date » (de parution) un, trait d'union marque une plage de mois ou de dates. Les dates en italiques sont approximatives et sont généralement déterminées à partir d'avis de réception ou de publication présents dans différents journaux. Les textes dont la date de parution précise ou relative n'a pu être déterminée sont rapportés à la fin de l'année de parution.

Dans la colonne « Page(s) », les plages de pages (articles, notice) sont données en caractères réguliers et le nombre de pages (monographie) en italiques.

En ce qui a trait à un même texte publié dans différents médias, une seule occurrence est généralement retenue. Une seule entrée comportant plusieurs dates sera mentionnée pour un article publié en plusieurs parties.

Une case laissée en blanc signifie que la donnée n'est pas disponible. Les références complètes se retrouvent en bibliographie.

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
1	1845/08/ 28		« <i>Histoire du Canada</i> par M. F.X. Garneau »	<i>Le Journal de Québec</i>	2
2	1845/09/ 01		« <i>Histoire du Canada</i> »	<i>La Minerve</i>	2
3	1845/10/ 13	Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier	« Correspondance canadienne du <i>Courrier des États-Unis</i> »	<i>Courrier des États-Unis</i>	2
4	1845/11/ 21	Sax, Pierre-Télesphore	« <i>Histoire du Canada</i> par F.-X. Garneau. Tome 1er »	<i>Le Canadien</i>	2-3
5	1845/12/ 01	Pelletier, Thomas-Benjamin	Lettre à François Desaulniers		
6	1845/12/ 12	Pelletier, Thomas-Benjamin	« <i>Histoire du Canada</i> »	<i>Le Canadien</i>	1-2
7	1845	Brasseur de Bourbourg, Étienne-Charles	<i>Esquisse biographique sur Mgr de Laval, premier évêque de Québec</i>		43
8	1846/03/ 24	Pelletier, Thomas-Benjamin	Lettre à François Desaulniers		
9	1846/03/ 04	Pelletier, Thomas-Benjamin	<i>Histoire du Canada</i>	<i>Le Canadien</i>	1-2

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
1	1846/03/ 12			<i>Le Journal de Québec</i>	2
11	1847/02/ 25			<i>Le Journal de Québec</i>	2-3
12	1847/03/ 08	Pelletier, Thomas- Benjamin	<i>L'Histoire du Canada</i>	<i>Le Canadien</i>	2-3
13	1847/03/ 09			<i>Le Journal de Québec</i>	2
14	1847/01- 04	Lebrun, Isidore	<i>Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i> , par F. X. Garneau	<i>Nouvelle revue encyclopédique</i>	619- 627
15	1847/08/ 10			<i>Le Journal de Québec</i>	1
16	1847/08/ 17 et 20		<i>L'Histoire du Canada</i> par F.-X. Garneau, jugée par Isidore Lebrun	<i>Mélanges religieux, scientifiques, politiques et littéraires</i>	493- 494; 500- 502
17	1848/02	Huston, James	<i>Le Répertoire national ou recueil de littérature canadienne, vol. 1</i>		392
18	1849/05/ 25		Article 94	<i>Journaux de l'Assemblée législative de la Province du Canada, vol. 8</i>	342
19	1849/05/ 28		Correspondance de Montréal	<i>Le Canadien</i>	2
20	1850/01/ 11		<i>Histoire du Canada</i> par M. F.-X. Garneau	<i>Le Canadien</i>	2
21	1850/01/ 22			<i>Le Journal de Québec</i>	2
22	1850/04/ 13	Un Catholique	<i>Histoire du Canada</i> par M. Garneau	<i>Le Journal de Québec</i>	2
23	1850/04/ 20, 23 et 27	Un Ultramontain	<i>Histoire du Canada</i> par M. Garneau	<i>Le Journal de Québec</i>	1-2; 1; 2
24	1850/05/ 14 et 20	Un Ultramontain	<i>Histoire du Canada</i> par M. Garneau	<i>Le Journal de Québec</i>	1-2; 1-2

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
25	1852/12/ 07	Hawley, J.-A.		<i>Le Pays</i>	3
26	1853/01	Ampère, Jean-Jacques	Promenade en Amérique	<i>Revue des deux mondes, T.1</i>	293- 319
27	1853/04/ 30	Un Cultivateur	Chronique par un cultivateur de la rivière Chaudière – Deuxième article	<i>Le Journal de Québec</i>	2
28	1853/07/ 15	Pavie, Théodore	Les Français du Canada : <i>Histoire du Canada</i> par M. F.-X. Garneau	<i>Revue des deux mondes, T.3</i>	278- 304
29	1853/07	Chevalier, Henri-Émile	<i>Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i> par F.X. Garneau	<i>La Ruche littéraire et politique</i>	345- 351
30	1853/10	Brownson, Orestes	<i>Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i> par F.-X. Garneau	<i>Brownson's Quarterly Review</i>	444- 465
31	1853/11/ 01	Barthe, Joseph-Guillaume	<i>Lettre sur le Canada à M. de Monmerqué</i>		16
32	1853/12/ 25	Moreau, Ignace	<i>Histoire du Canada</i> , par Garneau	<i>Le Correspondant</i>	343- 369
33	1854/01/1 4	Maurice, B.	<i>Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i> , par F. X. Garneau	<i>L'Athenaeum français</i>	28-31
34	1854/01/ 29	Chevalier, Henri-Émile	<i>L'Île de Sable : Épisode de la colonisation du Canada</i> – Préface dédicatoire à M. F. X. Garneau, auteur de <i>l'Histoire du Canada</i>	<i>La Ruche littéraire et politique</i>	32-34
35	1855/01- 06	Barthe, Joseph-Guillaume	<i>Le Canada reconquis par la France</i>		418
	1855/03 et 04	Shea, John Gilmarie	<i>Canada and her historians</i>	<i>The Metropolitan</i>	82-86; 142- 147
36	1855/07/ 17		Le commandant de <i>La Capricieuse</i> et l'historien du Canada, M. Garneau	<i>Le Journal de Québec</i>	1
37	1855	Bibaud, Maximilien	<i>Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau</i>		46
38	1856	L'Éditeur	Préface	<i>Abrégé de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840</i>	III-IV
39	1857/01/ 08		<i>Abrégé de l'Histoire du Canada</i>	<i>Le Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	3

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
40	1857/02		<i>Abrégé de l'Histoire du Canada</i> , par F. X. Garneau	<i>Journal de l'instruction publique</i>	44
41	1857/06	Bibaud, Maximilien	<i>Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique</i>		389
42	1857/07/ 31	Barthe, Joseph-Guillaume	M. F. X. Garneau	<i>Le Canadien</i>	4
43	1857/08/ 03	Taché, Joseph-Charles	Un reproche	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
44	1858/09	Bibaud, Maximilien	<i>Le Panthéon canadien</i>		364
45	1858/11/ 05	Barthe, Joseph-Guillaume	Hommage au mérite	<i>Le Canadien</i>	4
46	1859/01/ 04	Barthe, Georges-Isidore	Ingratitude nationale	<i>La Gazette de Sorel</i>	2
47	1859/01/ 18	Barthe, Georges-Isidore	Registrateur provincial	<i>La Gazette de Sorel</i>	2
48	1859/02	Casgrain, Arthur	Histoire du Canada. Compte-rendu du cours de M. l'abbé Ferland, donné à l'Université Laval	<i>Journal de l'instruction publique</i>	22-23
49	1859/02		2d. Statistics of the year 1857	<i>The Journal of Education</i>	33-34
50	1859/04	Chevalier, Henri-Émile	La presse franco-américaine	<i>La Ruche littéraire et politique</i>	41-48
51	1859/05/ 24	Barthe, Georges-Isidore		<i>La Gazette de Sorel</i>	2
52	1859/09		Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes	<i>Journal de l'instruction publique</i>	165- 166
53	1859/09		Notice of Books and Publications	<i>Journal of Education</i>	146
54	1859/09/ 10		<i>L'Histoire du Canada</i> , par M. Garneau	<i>Le Journal de Québec</i>	2
55	1859/09/ 12	Barthe, Joseph-Guillaume	<i>L'Histoire du Canada</i>	<i>Le Canadien</i>	4
56	1859/09/ 13			<i>Le Journal de Québec</i>	2
57	1859/10/ 03	Barthe, Joseph-Guillaume	Bonne entreprise	<i>Le Canadien</i>	4
58	1859/10/ 28	Barthe, Joseph-Guillaume	Une étrange situation	<i>Le Canadien</i>	4

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
59	1860/01/ 29	Chevalier, Henri-Émile	Envoi – à M. H.-X. (sic) Garneau à Québec (Bas-Canada)	<i>L'Île de Sable</i>	1-4
60	1860/05		Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes	<i>Journal de l'instruction publique</i>	83
61	1860/09	Bell, Andrew	<i>History of Canada, from the time of its discovery till the Union year (1840-1)</i> (3 tomes)		xxii-404; 382; 441
62	1860/10		Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes	<i>Journal de l'instruction publique</i>	173-174
63	1860/12/ 04			<i>Le Journal de Québec</i>	2
64	1861/06/ 03	Barthe, Joseph-Guillaume	Aux libres et indépendants électeurs de la division électorale de Stadacona	<i>Le Courrier du Canada</i>	94
65	1861/07	Casgrain, Henri-Raymond		<i>Légendes canadiennes</i>	94
66	1861/08- 09		Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes	<i>Journal de l'instruction publique</i>	155-158
67	1863/03	Aubert de Gaspé, Philippe	<i>Les Anciens Canadiens</i>		411
68	1863/12/ 14		M. F.-X. Garneau	<i>Le Canadien</i>	2
69	1863/12/ 16		Le Greffier de la Cité	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
70	1863/12/ 19	Barthe, Georges-Isidore	Notre historien national	<i>La Gazette de Sorel</i>	3
71	1864/05/ 04		Adresse à F. X. Garneau, écuyer	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
72	1864/09/ 02		Une réclamation	<i>Le Franco-canadien</i>	2
73	1864/09/ 07		Rectification	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
74	1864/09/ 09			<i>Le Journal de Québec</i>	3
75	1865/02		Encore un mot sur la question de l'éducation des Protestants dans le Bas-Canada	<i>Journal de l'instruction publique</i>	24-25

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
76	1865/02		L'abbé J.-B.-A. Ferland	<i>Le Foyer canadien</i>	i-lxxii
77	1866/01	Casgrain, Henri-Raymond	Le mouvement littéraire en Canada	<i>Le Foyer canadien</i>	1-31
78	1866/02/ 05 et 07	Casgrain, Henri-Raymond	Mort de M. F. X. Garneau, l'Historien	<i>Le Courrier du Canada</i>	2; 2
79	1866/02/ 05		Souscription nationale	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
80	1866/02/ 05		M. Garneau	<i>Le Journal de Québec</i>	2
81	1866/02/ 05			<i>Le Canadien</i>	2
82	1866/02/ 09		Mort de M. F.-X. Garneau	<i>Le Journal des Trois-Rivières</i>	2
83	1866/02/ 09			<i>Le Canadien</i>	2
84	1866/02/ 10	Barthe, Georges-Isidore	Deuil national	<i>La Gazette de Sorel</i>	2
85	1866/02/ 12	Fabre, Hector	M. F.-X. Garneau	<i>Le Canadien</i>	2
86	1866/02/ 14	Marsais, Adolphe	À M. le rédacteur du “ <i>Canadien</i> ”	<i>Le Canadien</i>	2
87	1866/02/ 15		Assemblée de la Société St. Jean-Baptiste	<i>La Minerve</i>	2
88	1866/02/ 16	Sulte, Benjamin	À la mémoire de F. X. Garneau	<i>Le Canadien</i>	1
89	1866/02/ 16		Nouvelles et faits divers	<i>Le Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	3
90	1866/02/ 17	Barthe, Georges-Isidore		<i>La Gazette de Sorel</i>	1
91	1866/02/ 23		Feu M. Garneau	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
92	1866/02/ 27	L. T.	Chronique québécoise	<i>Le Journal des Trois-Rivières</i>	2-3
93	1866/02/ 28			<i>Le Courrier du Canada</i>	2

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
94	1866/02		Nécrologie	<i>Journal de l'instruction publique</i>	27
95	1866/03/ 22	MacPherson Le Moine, James	The Historian of Canada, F.-X. Garneau	<i>The Quebec Daily Mercury</i>	2
96	1866/03- 04		Bulletin des lettres	<i>Journal de l'instruction publique</i>	52-53
97	1866/04/ 16	Reclus, Onésime	Nécrologie — M. F.-X. Garneau	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
98	1866/04	Casgrain, Henri-Raymond	F.-X. Garneau	<i>Le Foyer canadien</i>	181- 242
99	1866/05/ 25			<i>Le Courrier du Canada</i>	3
10 0	1866/06	Casgrain, Henri-Raymond	<i>Un contemporain : F. X. Garneau</i>		135
10 1	1866/12		<i>Almanach agricole et commercial de J. B. Rolland & fils pour l'an de grâce 1867</i>		48
10 2	1867/05/ 24	Blain de Saint-Aubin, Emmanuel	La guerre — Les Milices Canadiennes	<i>Le Courrier du Canada</i>	1
10 3	1867/09/ 16			<i>Le Courrier du Canada</i>	2
10 4	1867/09/ 18			<i>Le Canadien</i>	2
10 5	1867/09/ 18	Chauveau, Pierre-Joseph- Olivier		<i>Le Canadien</i>	2
10 6	1867/09/ 18	Barthe, Georges-Isidore	F. X. Garneau	<i>La Gazette de Sorel</i>	2
10 7	1867/09/ 24	B. D. L.		<i>Le Courrier de St.-Hyacinthe.</i>	2
10 8	1867/09- 10		Hommage à la mémoire de M. F. X. Garneau	<i>Journal de l'instruction publique</i>	125- 127
10 9	1867/10/ 30	Duval, Jules	Les colonies anglaises d'Amérique	<i>Journal des débats politiques et littéraires</i>	1-2
11 0	1867/12		<i>Almanach agricole et commercial de J. B. Rolland & fils pour l'année bissextile 1868</i>		64

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
11 1	1867	Martin, Félix	<i>De Montcalm en Canada : Dernières années de la colonie française</i>		354
11 2	1868/04/ 06		Histoire de cinquante ans	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
11 3	1868/04/ 08		Un écho de la belle France	<i>Le Canadien</i>	2
11 4	1868/12		<i>Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1869</i>		64
11 5	1869/02- 03	McDonnell Dawson, Aeneas	French Canadian Poets	The Journal of Education	24-28
11 6	1869/05	Nantel, Antonin	<i>Les Fleurs de la poésie canadienne</i>		134
11 7	1869/12		<i>Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1870</i>		64
11 8	1870/05	MacPherson Le Moine, James	<i>Album canadien</i>		119
11 9	1870/12		<i>Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1871</i>		64
12 0	1871/03	Turcotte, Louis-Philippe	<i>Le Canada sous l'Union</i>		225
12 1	1871/12		<i>Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année bissextile 1872</i>		64
12 2	1872/10	MacPherson Le Moine, James	<i>L'Album du touriste</i>		385
12 3	1872/11	Turcotte, Louis-Philippe	<i>Le Canada sous l'Union, parties 2, 3 et 4</i>		617
12 4	1872/12		<i>Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1873</i>		64
12 5	1873/07/ 21		Les Canadiens en Angleterre	<i>Le Constitutionnel</i>	2
12 6	1873/07	Darveau, Louis-Michel	<i>Nos hommes de lettres, Volume 1</i>		276
12 7	1873/10	MacPherson Le Moine, James	<i>Maple Leaves</i>		288

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
12 8	1873/12		<i>Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1874</i>		64
12 9	1874/02	Lareau, Edmond	<i>Histoire de la littérature canadienne</i>		496
13 0	1875/05	MacPherson Le Moine, James	<i>Les Rues de Québec</i>		22
13 1	1877/06	Lareau, Edmond	<i>Mélanges historiques et littéraires</i>		351
13 2	1877/06	Lefavre, Albert-Alexis	<i>Conférence sur la littérature canadienne</i>		61
13 3	1877/07	Rameau de Saint-Père, François-Edme	<i>Une colonie féodale en Amérique (l'Acadie, 1604-1710)</i>		367
13 4	1878/04	Decazes, Paul (Anonyme)	<i>Notes sur le Canada</i>		129
13 5	1880/04	Marmier, Xavier	<i>Littérature française au Canada</i>		36
13 6	1880	Casgrain, Henri-Raymond	<i>Une paroisse canadienne au XVII^e siècle</i>		216
13 7	1881/07	Chouinard, Honoré-Julien- Jean-Baptiste	<i>Fête nationale des Canadiens-Français célébrée à Québec en 1880</i>		631
13 8	1882/06	Conan, Laure	Angéline de Montbrun	<i>La Revue canadienne</i>	363- 372
13 9	1882/10	Sulte, Benjamin	<i>Histoire des Canadiens-français 1608-1880, tome I</i>		160
14 0	1883/05	Fréchette, Louis	Envoi	<i>Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i>	13-14
14 1	1883/06	Chauveau, Pierre-Joseph- Olivier	<i>François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres</i>		281
14 2	1883/07/ 09	MacPherson Le Moine, James	Literary Notes	<i>Morning Chronicle</i>	4
14 3	1883/08/ 01	Legendre, Napoléon	Bibliographie : François-Xavier Garneau	<i>L'Album des familles</i>	243- 244
14 4	1883/09/ 01	MacPherson Le Moine, James	Garneau	<i>L'Électeur</i>	1

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
14 5	1883/11/ 15	Casgrain, Henri-Raymond	<i>Histoire du Canada</i>	<i>L'Opinion publique</i>	1-2
14 6	1883/12/ 28	Sulte, Benjamin	Garneau historien	<i>La Minerve</i>	2
14 7	1883/12	Lesperance, John	The Literature of French Canada	<i>Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada pour les années 1882 et 1883</i>	T. I, sect. II, 81-88
14 8	1884/02/ 04		Un anniversaire	<i>Le Courrier du Canada</i>	2
14 9	1884/09	Charrette, Pierre-Philippe	<i>Noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste</i>		514
15 0	1884	Sulte, Benjamin	<i>Histoire des Canadiens-français 1608-1880, tome VIII</i>		160
15 1	1885/07		<i>Dictionnaire historique et géographique du Canada</i>		VI-127
15 2	1885/07	Barthe, Joseph-Guillaume	<i>Souvenirs d'un demi-siècle ou mémoires pour servir l'histoire contemporaine</i>		482
15 3	1885/08	Clapin, Silva	<i>La France transatlantique</i>		262
15 4	1885	MacPherson Le Moine, James	<i>Monographies et esquisses</i>		478
15 5	1886/10	Lusignan, Alphonse	Nos premiers rapports littéraires avec la France	<i>Nouvelles soirées canadiennes</i>	433-446
15 6	1888/07	Hamel, Thomas-Étienne	<i>De l'Atlantique au Pacifique</i> , par le baron Étienne Hulot	<i>Le Canada-français</i>	499
15 7	1888/07	Béchar, Augustin	<i>Monographies : Gouverneurs, intendants et évêques de la Nouvelle-France</i>		100
15 8	1888/10	Casgrain, Henri-Raymond	Avertissement	<i>Dix ans au Canada de 1840 à 1850 : Histoire de l'établissement</i>	5-8
15 9	1890/01	Lefranc, A.	Nos quatre historiens modernes	<i>La Revue canadienne</i>	19-31
16 0	1890/03; 04	Lefranc, A.	Quelques pages de Garneau	<i>La Revue canadienne</i>	137-144;

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
					229- 246
16 1	1890/06	Gosselin, Auguste	<i>Vie de Mgr de Laval : Premier évêque de Québec et apôtre du Canada (1622-1708) (2 tomes)</i>		671; 704
16 2	1891/07/ 25	Brunet, Rodolphe	François-Xavier Garneau	<i>Le Recueil littéraire</i>	180- 183
16 3	1896		<i>Catalogue avec quelques notes des livres, brochures, journaux, etc. sortis de l'Imprimerie générale A. Côté et Cie. depuis sa fondation, le 1^{er} décembre, 1842</i>		23
16 4	1897/07	Roy, Joseph-Edmond	<i>Histoire de la Seigneurie de Lauzon</i>		495- LXXXV I
16 5	1897/11	Roy, Joseph-Edmond	<i>Nicolas Le Roy et ses descendants : Notes pour servir à l'histoire de la famille Le Roy</i>		254
16 6	1897	Chapais, Thomas	<i>Discours et conférences</i>		340
16 7	1898/08/ 20	Tardivel, Jules-Paul	Un calomniateur du clergé : Questions d'histoire	<i>La Vérité</i>	2-3
16 8	1898/11	Sœur Saint-Fabien	<i>Lecture à haute voix</i>		356
16 9	1901/10	Lesage, Jules-Siméon	<i>Conférence sur la littérature canadienne</i>		48
17 0	1901	Roy, Joseph-Edmond	<i>Histoire du notariat au Canada : Depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, tome 3</i>		483
17 1	1903/11	Directeur de l'enseignement primaire	Un programme	<i>L'Enseignement primaire</i>	134- 136
17 2	1903	Lesage, Jules-Siméon	<i>Notes et impressions de chez-nous</i>		228
17 3	1904/06	Roy, Camille	L'abbé Casgrain	<i>La Nouvelle-France</i>	257- 276
17 4	1904/09	R.	Le français chez les Canadiens anglais	<i>Bulletin du parler français au Canada</i>	28-29
17 5	1907/06	Roy, Camille	<i>Essais sur la littérature canadienne</i>		376

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
17 6	1907/09	Magnan, Charles-Joseph	Discours de M. Magnan	<i>L'Enseignement primaire</i>	11-12
17 7	1907/10	Hudon, Pierre-Léonidas	<i>Vie de la Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin</i>		259
17 8	1907	Roy, Camille	<i>Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française</i>		81
17 9	1904/04	Roy, Camille	<i>Nos origines littéraires</i>		354
18 0	1909/06/ 14		Le centenaire de Garneau	<i>Le Canada</i>	12
18 1	1909/06/ 15	Rinfret, Fernand	Le centenaire de Garneau : 15 juin 1809-1909	<i>Le Canada</i>	4
18 2	1909/06/ 18	Prévost, Jules-Édouard	Le centenaire de Garneau	<i>L'Avenir du Nord</i>	1
18 3	1909/06/ 19		F. X. Garneau	<i>Le Canadien</i>	1
18 4	1909/08/ 29	Morel, Ludovic	La littérature canadienne	<i>Le Nationaliste</i>	2
18 5	1809/09/ 18		Élection des officiers	<i>La Presse</i>	12
18 6	1911/02	Gosselin, Amédée	<i>L'instruction au Canada sous le régime français (1635-1760)</i>		501
18 7	1911/02	Garneau, Hector	François-Xavier Garneau	<i>Bulletin du parler français au Canada</i>	214- 226
18 8	1911/12/ 15		L'inauguration du club Garneau	<i>La Presse</i>	3
18 9	1912/07	Du Sol, Jean	<i>Album souvenir : Le Congrès de la Langue française au Canada et le III^e centenaire de Québec</i>		
19 0	1912/07- 08	Zidler, Gustave	<i>Vers le Passé.</i> Poème lu le 25 juin	<i>Bulletin du parler français au Canada</i>	335- 341
19 1	1912/10/ 19		Le monument Garneau	<i>La Vigie</i>	4
19 2	1912/10/ 21		Garneau	<i>La Patrie</i>	4

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
19 3	1912/10/ 21		Une belle fête du souvenir dans la vieille capitale à l'occasion de l'inauguration du monument du grand historien Garneau	<i>La Patrie</i>	13
19 4	1912/10/ 21		Une belle manifestation de patriotisme et de reconnaissance	<i>L'Action sociale</i>	1, 6, 8
19 5	1912/10/ 21		À la gloire de F. X. Garneau	<i>Le Canada</i>	3, 9
19 6	1912/10/ 24		Inauguration du monument de F. X. Garneau	<i>L'Étoile du Nord</i>	2
19 7	1912/10/ 25		À la gloire de F.-X. Garneau	<i>L'Avenir du Nord</i>	1
19 8	1912/10/ 26	Maxime	Les appréciations d'un beau geste	<i>La Vigie</i>	2
19 9	1912/10/ 26		Garneau et son histoire	<i>La Vérité</i>	5
20 0	1912/11/ 09	Doucet, Louis-Joseph	Devant la statue de Garneau	<i>Le Passe-temps</i>	438
20 1	1913/01	Castell Hopkins, John	Canadian Literature	<i>Annals of the American Academy of Political and Social Science</i>	189-215
20 2	1913/03/ 27	Lorrain, Léon	Une leçon	<i>Le Devoir</i>	1
20 3	1913/06	Hanotaux, Gabriel	Préface	<i>Histoire du Canada, tome I</i>	I-XXIII
20 4	1913/07/ 29	Siegfried, André	“L'Histoire du Canada”, de Garneau	<i>Le Devoir</i>	1-2
20 5	1913/09/ 13	Un professeur d'histoire	Quelques remarques sur l'“Histoire du Canada” de François-Xavier Garneau	<i>La Vérité</i>	62-63
20 6	1913/11/ 26	Bourassa, Henri	En marge de l'“Histoire du Canada” : Une préface de M. Hanotaux	<i>Le Devoir</i>	1
20 7	1913/11/ 27	Bourassa, Henri	En marge de l'“Histoire du Canada” : Les opinions de Garneau	<i>Le Devoir</i>	1
20 8	1913/12/ 05	Garneau, Hector	À propos des “Opinions de Garneau”	<i>Le Devoir</i>	1-2

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
20 9	1913/12/ 05	Bourassa, Henri	Les opinions de Garneau	<i>Le Devoir</i>	1
21 0	1913/12/ 06	Junius	En marge de l'histoire de Garneau	<i>Le Pays</i>	1
21 1	1913	Roy, Camille	<i>L'abbé Henri-Raymond Casgrain : La formation de son esprit ; l'historien ; le poète et le critique littéraire</i>		141
21 2	1914/01	Colby, Charles William	<i>Histoire du Canada</i> . Par François-Xavier Garneau	<i>The American Historical Review</i>	382- 384
21 3	1914/03	Fryer, C. E.	Garneau, Francois-Zavier [sic]. <i>Histoire du Canada</i>	<i>Annals of the American Academy of Political and Social Science</i>	247- 248
21 4	1914/05	Roy, Camille	<i>Nouveaux essais sur la littérature canadienne</i>		390
21 5	1915/04/ 07		Notre patriotisme littéraire en 1860 : Conférence de M. l'abbé Camille Roy – Allocution de M. Édouard Montpetit	<i>Le Devoir</i>	4
21 6	1918/04	Roy, Camille	<i>Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française</i>		120
21 7	1921/04		<i>Histoire du Canada</i> . By François-Xavier Garneau	<i>The American Historical Review</i>	556- 559
21 8	1921/06	D'Arles, Henri	<i>Nos historiens : Cours de critique littéraire professé à Montréal sous les auspices de l'Action française</i>		243
21 9	1924/05	Robitaille, Georges	Garneau et Augustin Thierry	<i>Le Canada français</i>	653- 670
22 0	1925/03; 05	Robitaille, Georges	L' <i>Histoire du Canada</i> par M. Hector Garneau	<i>Le Canada français</i>	507- 527; 706- 724
22 1	1925/08	Sœurs de Sainte-Anne	<i>Précis d'histoire des littératures française, canadienne-française, étrangères et anciennes</i>		478
22 2	1925	Lanctot, Gustave	Garneau, fondateur de l'histoire scientifique en Canada	<i>Rapports annuels de la Société historique du Canada</i>	28-33
22 3	1926/01	Lanctot, Gustave	<i>François Xavier Garneau</i>		197

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
22 4	1926/05	Robitaille, George	Une légende en train de disparaître	<i>Le Canada français</i>	597-609
22 5	1926/12	Chapais, Thomas	Le mérite de nos vieux historiens : L' <i>Histoire</i> de Garneau	<i>Semaine d'histoire du Canada : 23 au 27 novembre 1925</i>	10-31
22 6	1927/04; 05	Robitaille, Georges	Mgr de Laval et ses historiens	<i>Le Canada français</i>	449-464; 532-541
22 7	1927/05	Bracq, Jean-Charlemagne	<i>L'évolution du Canada français</i>		457
22 8	1929/04	Morissette, Napoléon	En marge des nouvelles éditions Garneau : Remarques générales	<i>Le Canada français</i>	558-567
22 9	1929/05/ 21	Barnard, Joseph	Les Retouches de l' <i>Histoire</i> et l'historien Garneau	<i>Le Bien public</i>	3
23 0	1929/05	Garneau, Hector	Une lettre de M. Hector Garneau	<i>Le Canada français</i>	609-610
23 1	1929/05; 09; 12; 1930/01	Morissette, Napoléon	En marge des nouvelles éditions de Garneau : Mgr de Laval	<i>Le Canada français</i>	598-608; 16-25; 221-231; 317-327
23 2	1929/06	Robitaille, Georges	<i>Études sur Garneau : Critique historique</i>		253
23 3	1929/07/ 06	De Grandpré, Alphonse	Les livres : "Études sur Garneau"	<i>Le Devoir</i>	1
23 4	1931/04	Marion, Séraphin	<i>En feuilletant nos écrivains</i>		216
23 5	1932	Bisson, Laurence A.	<i>Le romantisme littéraire au Canada français</i>		285
23 6	1935	Roy, Camille	<i>Historiens de chez nous</i>		190

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
23 7	1936	Groulx, Lionel	<i>Dix ans d'Action française</i>		273
23 8	1941/04	Chartier, Émile	<i>Au Canada français : La vie de l'esprit (1760-1925)</i>		355
23 9	1941/05/ 10	Maheux, Arthur	<i>Ton histoire est une épopée... Nos débuts sous le régime anglais</i>		212
24 0	1941/06	Maheux, Arthur	Ouvrages d'universitaires	<i>Le Canada français</i>	1011- 1022
24 1	1941/06	Bégin, Émile	Ouvrages d'universitaires	<i>Le Canada français</i>	1023- 1028
24 2	1941/06	Zbieranska, Krystyna	Une page du passé canadien et polonais : F.-X. Garneau, ami de la cause polonaise	<i>Le Canada français</i>	1069- 1076
24 3	1941/08/ 30	Biron, Hervé	Les livres et leurs auteurs : M. Maheux "réhabilite" Murray	<i>Le Devoir</i>	8
24 4	1941/10	Bégin, Émile	Garneau et le romantisme	<i>Le Canada français</i>	127- 134
24 5	1941/10	Laurendeau, André	Nos écoles enseignent-elles la haine des Anglais ?	<i>L'Action nationale</i>	104- 123
24 6	1941/11/ 08	Biron, Hervé	Ainsi parle le lecteur : Sommes-nous romantiques ?	<i>Le Devoir</i>	2
24 7	1941/11	Laurendeau, André	Un historien selon le cœur de Jean-Charles Harvey	<i>L'Action nationale</i>	190- 218
24 8	1941/12	Charland, Thomas	Abbé Arthur Maheux — "Ton histoire est une épopée"	<i>Revue dominicaine</i>	280- 281
24 9	1941	Lanctot, Gustave	Les historiens d'hier et l'histoire d'aujourd'hui : presidential address	<i>Rapports annuels de la Société historique du Canada</i>	5-14
25 0	1943/03/ 08	Duhamel, Roger	Soixante-quinze ans de vie littéraire	<i>Le Devoir</i>	12
25 1	1943/04	Garneau, Hector	Nouvelle introduction à l' <i>Histoire du Canada</i> de François-Xavier Garneau	<i>Le Canada français</i>	481- 485
25 2	1943	Saunders, R. M.	History and French-Canadian Survival	<i>Rapports annuels de la Société historique du Canada</i>	25-34
25 3	1944/02/ 28	Garneau, Hector	Nouvelle Introduction	<i>L'Histoire du Canada, tome 1</i>	7-17

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
25 4	1944/09/ 23	Villeneuve, Jean-Marie-Rodrigue	“L’Histoire du Canada” de Garneau	<i>Le Devoir</i>	8
25 5	1944/10/ 21	Desrosiers, Léo-Paul	L’“Histoire du Canada” de François-Xavier Garneau	<i>Le Devoir</i>	8
25 6	1945/02	Lacroix, Benoît-M.	À la mémoire de Garneau	<i>Revue dominicaine</i>	74-80
25 7	1945/02	Duhamel, Roger	Une heure avec... Hector Garneau	<i>L’Action nationale</i>	84-89
25 8	1945/03	Frégault, Guy	Actualité de Garneau	<i>L’Action universitaire</i>	8-16
25 9	1945/06	Trudel, Marcel	<i>L’Influence de Voltaire au Canada, tome I : de 1760 à 1850</i>		221
26 0	1945	Lanctot, Gustave	L’œuvre historique de Garneau	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	11-30
26 1	1945	Groulx, Lionel	L’originalité de notre histoire	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	31-53
26 2	1945	Maurault, Olivier	La vie intellectuelle au temps de Garneau	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	55-69
26 3	1945	Bruchési, Jean	La situation politique et nationale il y a un siècle	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	71-90
26 4	1945	Yon, Armand	François-Xavier Garneau : l’homme	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	93-111
26 5	1945	Charland, Thomas	Garneau : préparation de l’historien	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	113-127
26 6	1945	Robitaille, Georges	L’œuvre de Garneau et la critique de son temps	<i>Le Centenaire de l’Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	129-142

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
26 7	1945	Hébert, Maurice	Garneau et l'influence littéraire de son œuvre	<i>Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	143-162
26 8	1945	Frégault, Guy	La recherche historique au temps de Garneau	<i>Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau</i>	371-390
26 9	1946/02	Brunet, Berthelot	<i>Histoire de la littérature canadienne-française</i>		186
27 0	1946/07	Lanctot, Gustave	<i>Garneau historien national</i>		206
27 1	1946/09/07	Chapais, Thomas	La nouvelle édition de "Histoire du Canada" de Garneau	<i>Le Devoir</i>	8
27 2	1946/09/28	Frégault, Guy	Études critiques : L' <i>Histoire du Canada</i> de Garneau	<i>Le Devoir</i>	8
27 3	1946/09	Frégault, Guy	L'"Histoire du Canada" de Garneau	<i>Lectures</i>	19-22
27 4	1946/09	Frégault, Guy	Chronique d'histoire	<i>L'Action nationale</i>	61-65
27 5	1946/12	Mathieu, Jacques	<i>L'Influence de Voltaire au Canada</i> par Marcel Trudel	<i>La Nouvelle Relève</i>	547-549
27 6	1947/06	Smith, Harry Douglas	<i>L'influence d'Augustin Thierry sur François-Xavier Garneau</i>		161
27 7	1947/09	Maheux, Arthur	De Garneau à Minville : Idéal et principes	<i>Lectures</i>	3-9
27 8	1947/12	Maddox, Daniel	Centenaire de l' <i>Histoire du Canada</i> de Garneau	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>	446-447
27 9	1948/07/02	Laurendeau, André	Une tempête dans un verre d'eau	<i>Le Devoir</i>	1, 7
28 0	1951/12	Groulx, Lionel	Dossier : le "britannisme" des "patriotes"	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>	416-425
28 1	1954/04	Elliott, Gordon R.	<i>François Xavier Garneau : An Appraisal</i>		144
28 2	1954/12	Saint-Martin, Louis-Philippe	L' <i>Histoire du Canada</i> de F.-X. Garneau et la critique	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>	380-394

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
28 3	1955/04	Wade, Mason	<i>The French Canadians 1760-1945</i>		1136
28 4	1957/12	Baillargeon, Samuel	<i>Littérature canadienne-française</i>		460
28 5	1959	Sylvestre, Guy	François-Xavier Garneau	<i>Our Living Traditions : Second and Third Series</i>	170-184
28 6	1960/04	Tougas, Gérard	<i>Histoire de la littérature canadienne-française</i>		286
28 7	1961/04-06	Lauzière, Arsène	Le romantisme de François-Xavier Garneau	<i>La Revue de l'Université d'Ottawa</i>	158-183
28 8	1961/11/01	Gingras, Marcel	François-Xavier Garneau : Peut-il être considéré comme un poète polonais ?	<i>La Presse</i>	23
28 9	1962	Ouellet, Fernand	L'étude du XIX ^e siècle canadien-français	<i>Situation de la recherche sur le Canada</i>	25-42
29 0	1963/05	Daveluy, Marie-Claire	François-Xavier Garneau	<i>Cahiers de l'Académie canadienne-française</i>	7-27
29 1	1964/06/01	Sylvestre, Guy	<i>Panorama des lettres canadiennes françaises</i>		75
29 2	1964/10	Wyczynski, Paul	Histoire et critique littéraires au Canada français	<i>Recherches sociographiques</i>	11-69
29 3	1964/10	Lamontagne, Léopold	Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIX ^e siècle	<i>Recherches sociographiques</i>	101-119
29 4	1965/12	Lauzière, Arsène	<i>François-Xavier Garneau</i>		95
29 5	1966/02/05	Desrosiers, Léo-Paul	Garneau : Cent ans après sa mort	<i>Le Devoir</i>	2
29 6	1966/04/04-09	Trudel, Marcel	Garneau : Un siècle après	<i>La Seigneurie</i>	8, 9, 20
29 7	1966/05	Condemine, Odette	F.-X. Garneau – poète	<i>François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre</i>	9-43
29 8	1966/05	Gallays, François	F.-X. Garneau et le journalisme	<i>François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre</i>	45-63
29 9	1966/05	Wyczynski, Paul	F.-X. Garneau et la relation de voyage	<i>François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre</i>	65-128

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
30 0	1966/05	Bolduc, Charles	Métamorphoses de l' <i>Histoire du Canada</i> de F.-X. Garneau	François-Xavier Garneau : <i>Aspects littéraires de son œuvre</i>	129- 167
30 1	1966/05	Sœur Paul-du-Sauveur	Métaphore et comparaison dans l' <i>Histoire du Canada</i> de F.-X. Garneau	François-Xavier Garneau : <i>Aspects littéraires de son œuvre</i>	169- 199
30 2	1966/09/ 22	L'Illettré	Un nouvel ouvrage sur F.-X. Garneau	<i>Le Courrier de Saint-Hyacinthe</i>	4
30 3	1966/12	Dumont, Fernand	Idéologies et conscience historique dans la société canadienne-française du XIXe siècle	<i>France et Canada français du XVIe au XXe siècle</i>	269- 298
30 4	1966	Savard, Pierre	François-Xavier Garneau	<i>French-Canadian thinkers of the nineteenth and twentieth centuries</i>	22-40
30 5	1967/10	Story, Norah	<i>The Oxford Companion to Canadian History and Literature</i>		935
30 6	1967/11	Hathorn, Ramon J.	Garneau : Discipline de Thierry	<i>Mosaic</i>	66-78
30 7	1968/01	Lemire, Maurice	Les avatars de notre nationalisme	<i>L'Action nationale</i>	509- 534
30 8	1968/10	Wyczynski, Paul	<i>François-Xavier Garneau : Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833</i>		375
30 9	1968/10	Bessette, Gérard; Geslin, Lucien; Parent, Charles	<i>Histoire de la littérature canadienne-française par les textes</i>		704
31 0	1968/12	Costisella, Joseph	<i>L'esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française de 1837 à la fin du XIXe siècle</i>		316
31 1	1969/07	Gay, Paul	<i>Notre littérature</i>		214
31 2	1970/09	Pritchard, James S.	Some Aspects of the Thought of F. X. Garneau	<i>The Canadian Historical Review</i>	276- 291
31 3	1970/10	Lemire, Maurice	<i>Les Grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français</i>		281
31 4	1970/10/ 31	Éthier-Blais, Jean	Le nationalisme dans les romans historiques C. F.	<i>Le Devoir</i>	12
31 5	1971/06	Dumont, Fernand; Montminy, Jean-Paul; Hamelin, Jean	<i>Idéologies au Canada français 1850-1900</i>		327

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
31 6	1971/10	Dionne, René	Le nationalisme de notre roman historique	<i>Relations</i>	281- 284
31 7	1972/04- 06	Van Rutten, Pierre-M.	Le paradoxe du style de François-Xavier Garneau	<i>Revue de l'Université d'Ottawa</i>	294- 312
31 8	1973/12	Gay, Paul	<i>Notre roman</i>		191
31 9	1974/01- 06	Reid, Philippe	François-Xavier Garneau et l'infériorité numérique des Canadiens français	<i>Recherches sociographiques</i>	31-39
32 0	1974/11	Paquette, Jean-Marcel	Écriture et histoire : essai d'interprétation du corpus littéraire québécois	<i>Études françaises</i>	343- 357
32 1	1974/12	Lebel, Marc	Garneau, disciple de Michelet ?	<i>Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa</i>	1-4
32 2	1975/03	Savard, Pierre	Les rééditions de l' <i>Histoire du Canada</i> de François-Xavier Garneau devant la critique, 1913-1946	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>	539- 553
32 3	1977/03	Lebel, Marc	François-Xavier Garneau, traducteur	<i>Meta</i>	33-36
32 4	1977/04	Savard, Pierre; Wyczynski, Paul	Garneau, François-Xavier	<i>Dictionnaire biographique du Canada, vol. 9</i>	327- 335
32 5	1977	Hudon, Jean-Paul	<i>L'Abbé Henri-Raymond Casgrain, l'homme et l'œuvre</i>		638
32 6	1977	Mawer, David Ronald	<i>The Return of the Catholic Past: The Debate between François-Xavier Garneau and his Critics, 1831-1945</i>		x-578
32 7	1977	Savard, Pierre; Wyczynski, Paul	<i>François-Xavier Garneau 1809-1866</i>		80
32 8	1978/12	Tousignant, Pierre	Groulx et l'histoire : Interrogations sur le passé en vue d'une direction d'avenir	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>	347- 356
32 9	1978	Gagnon, Serge	<i>Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920 – La Nouvelle-France de Garneau à Groulx</i>		474
33 0	08/1979	Lebel, Michel; Paquette, Jean-Michel	<i>Le Québec par ses textes littéraires (1534-1976)</i>		387
33 1	1979	Wyczynski, Paul	François-Xavier Garneau : Aspects bibliographiques	<i>Papers of the Bibilographical Society of Canada</i>	55-77

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
33 2	1980/06	Fohlen, Claude	François-Xavier Garneau, historien centenaire	<i>Études canadiennes</i>	121-128
33 3	1980/12	Hudon, Jean-Paul	<i>L'Histoire du Canada</i> de François-Xavier Garneau au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière	<i>Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa</i>	15-19
33 4	1980	Savard, Pierre	<i>François-Xavier Garneau. Sa vie et ses œuvres</i> , essai de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1</i>	286-287
33 5	1980	Savard, Pierre; Wyczynski, Paul	<i>Histoire du Canada depuis sa découverte à nos jours</i> de François-Xavier Garneau	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1</i>	347-357
33 6	1980	Wyczynski, Paul	<i>Poésies</i> , d'Alfred Garneau	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1</i>	598-603
33 7	1980	Wyczynski, Paul	<i>Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833</i> , de François-Xavier Garneau	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1</i>	779-782
33 8	1982/05	Hamelin, Jean; Poulin, Pierre	Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier	<i>Dictionnaire biographique du Canada, vol. 11</i>	
33 9	1984 (hiver-printemps)	Savard, Pierre	François-Xavier Garneau et l'historien français Henri Martin	<i>Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français</i>	11-19
34 0	1984 (hiver-printemps)	Condemine, Odette	Louis Fréchette, un admirateur de François-Xavier Garneau	<i>Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français</i>	20-35
34 1	1984 (hiver-printemps)	Lepage, Françoise	Maxine, lectrice de François-Xavier Garneau	<i>Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français</i>	37-47
34 2	1985/04-06	Ouellet, Fernand	La Tradition révolutionnaire au Canada. À propos de l'historiographie des insurrections de 1837-1838 dans le Bas-Canada	<i>Revue de l'Université d'Ottawa</i>	91-124
34 3	1986 (hiver)	Hébert, Pierre	La réception de la littérature canadienne-française en France, au XIX ^e siècle	<i>Voix et images</i>	265-300

N°	Date A/M/J	Auteur	Titre	Publication principale	Page(s)
34 4	1987	Weimann, Heinz	<i>Du Canada au Québec</i>		487
34 5	1989	Brochu, Jean-Claude	François-Xavier Garneau et une lecture européenne	<i>Écrits du Canada français</i>	155- 164
34 6					
34 7					
34 8					
34 9					
35 0					

Bibliographie

1. *Almanach agricole et commercial de J. B. Rolland & fils pour l'an de grâce 1867* (1867), Montréal, J. B. Rolland & fils, 48 p.
2. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année bissextile 1868* (1868), Montréal, J. B. Rolland & fils, 64 p.
3. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1869* (1869), Montréal, J. B. Rolland & fils, 64 p.
4. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1870* (1870), Montréal, J. B. Rolland & fils, 64 p.
5. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1871* (1871), Montréal, J. B. Rolland & fils, 64 p.
6. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année bissextile 1872* (1872), Montréal, J. B. Rolland & fils, 66 p.
7. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1873* (1873), Montréal, J. B. Rolland & fils, 66 p.
8. *Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils pour l'année 1874* (1874), Montréal, J. B. Rolland & fils, 66 p.
9. *Catalogue avec quelques notes des livres, brochures, journaux, etc. sortis de l'Imprimerie générale A. Côté et Cie. depuis sa fondation, le 1^{er} décembre, 1842* (1896). Québec, Augustin Côté, 23 p.
10. *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe) (8 janvier 1857). « Abrégé de l'Histoire du Canada », vol. 4, n° 85, p. 3.
11. *Dictionnaire historique et géographique du Canada* (1885). Montréal, Beauchemin & Valois, VI-127 p.
12. *Index Librorum Prohibitum 1600-1966* (2002). Montréal/Genève, Médiaspaul/Librairie Droz, 980 p.
13. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (février 1857). « Abrégé de l'Histoire du Canada, par F. X. Garneau », vol. I, n° 2, p. 44.
14. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (mars 1859). « Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1857 », vol. III, n° 3, p. 47-49.
15. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (septembre 1859). « Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes », vol. III, n° 9, p. 165-166.

16. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (mai 1860). « Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes », vol. IV, n° 5, p. 83.
17. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (octobre 1860). « Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes », vol. IV, n° 10, p. 173-174.
18. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (août et septembre 1861). « Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes », vol. V, n° 8 et 9, p. 155-158.
19. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (mai 1862). « Conseil de l'Instruction Publique », vol. VI, n° 5, p. 98.
20. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (octobre 1863). « Petite revue mensuelle », vol. VII, n° 10, p. 157-158.
21. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (février 1865). « Encore un mot sur la question de l'éducation des Protestants dans le Bas-Canada », vol. IX, n° 2, p. 24-25.
22. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (février 1866). « Nécrologie », vol. X, n° 2, p. 27.
23. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (mars-avril 1866). « Bulletin des lettres », vol. X, n° 3-4, p. 52-53.
24. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (septembre 1866). « Le Feuilleton », vol. X, n° 9, p. 129.
25. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (décembre 1866). « *Histoire des Abénakis*, par M. l'abbé J. A. Maurault », vol. X, n° 12, p. 166-169.
26. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (septembre-octobre 1867). « Hommage à la mémoire de M. F. X. Garneau », vol. XI, n° 9 et 10, p. 125-127.
27. *Journal de l'instruction publique* (Montréal) (janvier-février 1868). « Bulletin des lettres », vol. XII, n° 1 et 2, p. 24.
28. *Journal of Education* (Montréal) (février 1859). « 2d. Statistics of the year 1857 », vol. III, n° 2, p. 33-34.
29. *Journal of Education* (Montréal) (septembre 1859). « Notice of Books and Publications », vol. III, n° 9, p. 146.
30. *Journaux de l'Assemblée législative de la Province du Canada* (Montréal) (1849). « Article 94 », vol. 8, p. 342.
31. *L'Action sociale* (Québec) (21 octobre 1912). « Une belle manifestation de patriotisme et de reconnaissance », 5e année, n° 1468, p. 1, 6 et 8.
- 32.

33. *L'Étoile du Nord* (Joliette) (24 octobre 1912). « Inauguration du monument de F. X. Garneau », 29^e année, n° 13, p. 2.
34. *L'Union des Cantons de l'Est* (Arthabaskaville) (18 juin 1909). « Le Centenaire de Garneau », 43^e année, n° 27, p. 1.
35. *La Minerve* (Montréal) (1^{er} septembre 1845). « *Histoire du Canada* », vol. XIV, N° 108, p. 2.
36. *La Minerve* (Montréal) (7 février 1866). « Mort de M. F. X. Garneau, l'Historien », vol. XXXVIII, N° 125, p. 2.
37. *La Minerve* (Montréal) (15 février 1866). « Assemblée de la Société St. Jean-Baptiste », vol. XXXVIII, N° 132, p. 2.
38. *La Minerve* (Montréal) (15 février 1866). « Souscription nationale », vol. XXXVIII, N° 132, p. 2.
39. *La Patrie* (Montréal) (21 juin 1910). « Un document historique », 32^e année, n° 99, p. 1.
40. *La Patrie* (Montréal) (21 octobre 1912). « Une belle fête du souvenir dans la vieille capitale à l'occasion de l'inauguration du monument du grand historien Garneau », *La Patrie*, 34^e année, n° 203, p. 13.
41. *La Patrie* (Montréal) (21 octobre 1912a). « Garneau », 34^e année, n° 203, p. 4.
42. *La Presse* (Montréal) (18 septembre 1909). « Élection des officiers », 25^e année, n° 269, p. 12.
43. *La Presse* (Montréal) (15 décembre 1911). « L'inauguration du club Garneau », *La Presse*, 28^e année, n° 37, p. 3.
44. *La Vérité* (Québec) (26 octobre 1912). « Garneau et son histoire », 32^e année, n° 14, p. 5.
45. *La Vigie* (Québec) (19 octobre 1912). « Le monument Garneau », vol. 6, n° 162, p. 4.
46. *Le Canada* (Montréal) (14 juin 1909). « Le centenaire de Garneau », vol. VII, n° 59, p. 12.
47. *Le Canada* (Montréal) (21 octobre 1912). « À la gloire de F. X. Garneau », vol. X, n° 169, p. 3 et 9.
48. *Le Canadien* (Québec) (28 mai 1849). « Correspondance de Montréal », 19^e année, n° 10, p. 2.
49. *Le Canadien* (Québec) (11 janvier 1850). « *Histoire du Canada* par M. F.-X. Garneau », 19^e année, n° 106, p. 2.

50. *Le Canadien* (Québec) (14 décembre 1863). « M. F.-X. Garneau », vol. 33, n° 118, p. 2.
51. *Le Canadien* (Québec) (5 février 1866). « Sans titre », 35^e année, n° 128, p. 2.
52. *Le Canadien* (Québec) (7 février 1866). « Les funérailles de M. F.-X. Garneau », 35^e année, n° 129, p. 2.
53. *Le Canadien* (Québec) (9 février 1866). « Sans titre », 35^e année, n° 130, p. 2.
54. *Le Canadien* (Québec) (12 février 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 131, p. 2.
55. *Le Canadien* (Québec) (16 février 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 133, p. 2.
56. *Le Canadien* (Québec) (19 février 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 134, p. 2.
57. *Le Canadien* (Québec) (26 février 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 137, p. 2.
58. *Le Canadien* (Québec) (2 mars 1866). « Souscription nationale à Montréal », 35^e année, n° 139, p. 2.
59. *Le Canadien* (Québec) (7 mars 1866). « Sans titre », 35^e année, n° 142, p. 2.
60. *Le Canadien* (Québec) (9 mars 1866). « Souscription nationale à Ottawa », 35^e année, n° 141, p. 2.
61. *Le Canadien* (Québec) (16 mars 1866). « Souscription nationale à Ottawa », 35^e année, n° 145, p. 2.
62. *Le Canadien* (Québec) (19 mars 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 146, p. 2.
63. *Le Canadien* (Québec) (23 mars 1866). « Sans titre », 35^e année, n° 148, p. 2.
64. *Le Canadien* (Québec) (26 mars 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 149, p. 2.
65. *Le Canadien* (Québec) (31 mars 1866). « Souscription nationale », 35^e année, n° 151, p. 2.
66. *Le Canadien* (Québec) (16 avril 1866). « Sans titre », 36^e année, n° 7, p. 2.
67. *Le Canadien* (Québec) (18 septembre 1867). « Sans titre », 37^e année, n° 71, p. 2.

68. *Le Canadien* (Québec) (8 avril 1868). « Un écho de la belle France », 38^e année, n^o 4, p. 2.
69. *Le Canadien* (Québec) (19 juin 1909). « F. X. Garneau », 102^e année, n^o 25, p. 1.
70. *Le Constitutionnel* (Trois-Rivières) (21 juillet 1873). « Les Canadiens en Angleterre », vol. VI, n^o 17, p. 2.
71. *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe) (18 décembre 1863). « Sans titre », vol. 11, n^o 77, p. 2.
72. *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe) (16 février 1866). « Nouvelles et faits divers », vol. 13, n^o 96, p. 3.
73. *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe) (8 septembre 1866). « Sans titre », vol. 14, n^o 79, p. 2.
74. *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe) (13 septembre 1866). « Sans titre », vol. 14, n^o 81, p. 2.
75. *Le Courrier du Canada* (Québec) (16 décembre 1863). « Le greffier de la cité », 7^e année, n^o 131, p. 2.
76. *Le Courrier du Canada* (Québec) (11 janvier 1864). « Pension à M. F. X. Garneau », *Le Courrier du Canada*, 7^e année, n^o 139, p. 2.
77. *Le Courrier du Canada* (Québec) (15 février 1864). « Conseil-de-ville », *Le Courrier du Canada*, 8^e année, n^o 7, p. 2.
78. *Le Courrier du Canada* (Québec) (4 mai 1864). « Adresse à F. X. Garneau, écuyer », *Le Courrier du Canada*, 8^e année, n^o 41, p. 2.
79. *Le Courrier du Canada* (Québec) (7 septembre 1864). « Rectification », 8^e année, n^o 94, p. 2.
80. *Le Courrier du Canada* (Québec) (5 février 1866). « Souscription nationale », 10^e année, n^o 2, p. 2.
81. *Le Courrier du Canada* (Québec) (12 février 1866). « Souscription nationale », 10^e année, n^o 5, p. 2.
82. *Le Courrier du Canada* (Québec) (14 février 1866). « Sans titre », 10^e année, n^o 6, p. 2.
83. *Le Courrier du Canada* (Québec) (19 février 1866). « Assemblée de la Société St. Jean-Baptiste de Montréal », 10^e année, n^o 8, p. 2.
84. *Le Courrier du Canada* (Québec) (23 février 1866). « Feu M. Garneau », 10^e année, n^o 10, p. 2.

85. *Le Courrier du Canada* (Québec) (28 février 1866). « Sans titre », 10^e année, n° 12, p. 2.
86. *Le Courrier du Canada* (Québec) (23 avril 1866). « Foyer Canadien », 10^e année, n° 34, p. 3.
87. *Le Courrier du Canada* (Québec) (25 mai 1866). « Sans titre », 10^e année, n° 48, p. 3.
88. *Le Courrier du Canada* (Québec) (8 juin 1866). « Publication », 10^e année, n° 54, p. 2.
89. *Le Courrier du Canada* (Québec) (6 août 1866). « Encouragement à la littérature canadienne », 10^e année, n° 78, p. 2.
90. *Le Courrier du Canada* (Québec) (5 septembre 1866). « Portrait de feu F. X. Garneau », 10^e année, n° 91, p. 2.
91. *Le Courrier du Canada* (Québec) (16 septembre 1867). « Sans titre », 11^e année, n° 95, p. 2.
92. *Le Courrier du Canada* (Québec) (6 avril 1868). « Histoire de cinquante ans », 12^e année, n° 27, p. 2.
93. *Le Courrier du Canada* (Québec) (23 septembre 1880). « Le Mouvement littéraire », 24^e année, n° 93, p. 2.
94. *Le Courrier du Canada* (Québec) (4 février 1884). « Un anniversaire », 28^e année, n° 202, p. 2.
95. *Le Devoir* (Montréal) (7 avril 1915). « Notre patriotisme littéraire en 1860 : Conférence de M. l'abbé Camille Roy – Allocution de M. Édouard Montpetit », vol. VI, n° 80, p. 4.
96. *Le Devoir* (Montréal) (8 mai 1942). « Les crédits du secrétaire de la province », vol. XXXIII, n° 106, p. 8.
97. *Le Franco-Canadien* (Saint-Jean-sur-Richelieu) (2 septembre 1864). « Une réclamation », vol. V, n° 25, p. 2.
98. *Le Journal de Québec* (Québec) (28 août 1845). « Histoire du Canada par M. F.X. Garneau », 3^e année, n° 113, p. 2.
99. *Le Journal de Québec* (Québec) (12 mars 1846). « Sans titre », 4^e année, n° 41, p. 2.
100. *Le Journal de Québec* (Québec) (25 février 1847). « Sans titre », 5^e année, n° 38, p. 2-3.
101. *Le Journal de Québec* (Québec) (9 mars 1847). « Sans titre », 5^e année, n° 43, p. 2.

102. *Le Journal de Québec* (Québec) (10 août 1847). « Sans titre », 5^e année, n° 104, p. 1.
103. *Le Journal de Québec* (Québec) (22 janvier 1850). « Sans titre », 8^e année, n° 20, p. 2.
104. *Le Journal de Québec* (Québec) (17 juillet 1855). « Le commandant de *La Capricieuse* et l'historien du Canada, M. Garneau », 13^e année, n° 82, p. 1.
105. *Le Journal de Québec* (Québec) (10 septembre 1859). « *L'Histoire du Canada*, par M. Garneau », 17^e année, n° 107, p. 2.
106. *Le Journal de Québec* (Québec) (13 septembre 1859). « Sans titre », 17^e année, n° 108, p. 2.
107. *Le Journal de Québec* (Québec) (4 décembre 1860). « Sans titre », 18^e année, n° 144, p. 2.
108. *Le Journal de Québec* (Québec) (27 décembre 1862). « Sans titre », 20^e année, n° 171, p. 2.
109. *Le Journal de Québec* (Québec) (9 septembre 1864). « Sans titre », 22^e année, n° 108, p. 3.
110. *Le Journal de Québec* (Québec) (5 février 1866). « M. Garneau », 2^e année édit. quotidienne, n° 230, p. 2.
111. *Le Journal de Québec* (Québec) (1^{er} mars 1866). « Souscription nationale à Montréal », 2^e année édit. quotidienne, n° 251, p. 2.
112. *Le Journal de Québec* (Québec) (23 mars 1866). « Sans titre », 2^e année édit. quotidienne, n° 268, p. 2.
113. *Le Journal de Québec* (Québec) (23 juillet 1866). « Sans titre », 3^e année édit. quotidienne, n° 65, p. 2.
114. *Le Journal de Québec* (Québec) (19 septembre 1867). « Sans titre », 4^e année édit. quotidienne, n° 116, p. 2.
115. *Le Journal de Québec* (Québec) (16 janvier 1868). (23 juillet 1866). « Société historique », 4^e année édit. quotidienne, n° 213, p. 2.
116. *Le Journal des Trois-Rivières* (Trois-Rivières) (9 février 1866). « Mort de M. F.-X. Garneau », 1^{ère} année, n° 74, p. 2.
117. *Le Pays* (Montréal) (25 juillet 1855). « Le commandant de *La Capricieuse* et l'historien du Canada, M. Garneau », vol. IV, n° 28, p. 3.
118. *Le Pays* (Montréal) (25 juillet 1855). « Retour de M. Barthe », vol. IV, n° 28, p. 3.

119. *Le Pays* (Montréal) (21 juin 1913). « À tous les patriotes », 4^e année, n° 24, p. 2.
120. *Le Pays* (Montréal) (28 juin 1913). « L'Histoire du Canada par F. X. Garneau », 4^e année, n° 25, p. 2.
121. *Mélanges religieux, scientifiques, politiques et littéraires* (Montréal) (17 août 1847). « L'Histoire du Canada par F.-X. Garneau, jugée par Isidore Lebrun », vol. 10, n° 65, p. 493-494.
122. *Mélanges religieux, scientifiques, politiques et littéraires* (Montréal) (20 août 1847). « L'Histoire du Canada par F.-X. Garneau, jugée par Isidore Lebrun », vol. 10, n° 66, p. 500-502.
123. *Montreal Herald* (6 mars 1860). « Canadian literature », vol. LII, n° 56, p. 2.
124. *The American Historical Review* (Chicago) (avril 1921). « Histoire du Canada. By François-Xavier Garneau », vol. 26, n° 3, p. 556-559.
125. AMPÈRE, Jean-Jacques (11 mars 1853). « Promenade en Amérique », *Le Canadien* (Québec), vol. 22, n° 131, p. 2-3.
126. AMPÈRE, Jean-Jacques (1853). « Promenade en Amérique », *Revue des deux mondes* (Paris), XXIII^e année, tome premier, p. 293-319.
127. AUBERT DE GASPÉ, Philippe (1863). *Les Anciens Canadiens*, Québec, Desbarats et Derbishire, 411 p.
128. AUDET, Francis-Joseph et MALCHELOSSE, Gérard (1936). *Pseudonymes canadiens*, Montréal, G. Ducharme, libraire-éditeur, 191 p.
129. B.D.L. (24 septembre 1867). « Sans titre », *Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe), vol. 15, n° 84, p. 2.
130. B.D.L. (27 septembre 1867). « Sans titre », *Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe), vol. II, édition hebdomadaire, n° 31, p. 2.
131. BAILLARGEON, Samuel (1957). *Littérature canadienne-française*, Montréal/Paris, Fides, 460 p.
132. BARNARD, Joseph (21 mai 1929). « Les Retouches de l'Histoire et l'historien Garneau », *Le Bien public*, 20^e année, n° 96, p. 3.
133. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (9 novembre 1858). « Sans titre », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. II, n° 13, p. 2.
134. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (4 janvier 1859). « Ingratitude nationale », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. II, n° 21, p. 2.

135. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (18 janvier 1859). « Registrateur provincial », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. II, n° 23, p. 2.
136. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (24 mai 1859). « Sans titre », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. II, n° 41, p. 2.
137. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (3 janvier 1863). « *Le Foyer Canadien* », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. VI, n° 21, p. 2.
138. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (19 décembre 1863). « Notre historien national », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. VII, n° 19, p. 3.
139. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (10 février 1866). « Deuil national », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. IX, n° 27, p. 2.
140. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (17 février 1866). « Sans titre », *La Gazette de Sorel* (Sorel), vol. IX, n° 28, p. 1.
141. BARTHE, George-Isidore (rédacteur) (18 septembre 1867). « F. X. Garneau », *La Gazette de Sorel* (Sorel), 11^e année, n° 10, p. 2.
142. BARTHE, Joseph-Guillaume (1 novembre 1853). *Lettre sur le Canada à M. de Monmerqué*, Paris, Guiraudet et Jouaust, 16 p.
143. BARTHE, Joseph-Guillaume (22 février 1854). « *Lettre sur le Canada à M. de Monmerqué* », *Le Pays* (Montréal), vol. 3, n° 6, p. 1-2.
144. BARTHE, Joseph-Guillaume (1855). *Le Canada reconquis par la France suivi de pièces justificatives*, Paris, Ledoyen, libraire, 418 p.
145. BARTHE, Joseph-Guillaume (rédacteur) (31 juillet 1857). « M. F. X. Garneau », *Le Canadien* (Québec), vol. 27, n° 68, p. 4.
146. BARTHE, Joseph-Guillaume (rédacteur) (5 novembre 1858). « Hommage au mérite », *Le Canadien* (Québec), vol. 28, n° 76, p. 4.
147. BARTHE, Joseph-Guillaume (rédacteur) (12 septembre 1859). « *L'Histoire du Canada* », *Le Canadien* (Québec), vol. 29, n° 59, p. 4.
148. BARTHE, Joseph-Guillaume (rédacteur) (3 octobre 1859). « Bonne entreprise », *Le Canadien* (Québec), vol. 29, n° 62, p. 4.
149. BARTHE, Joseph-Guillaume (rédacteur) (28 octobre 1859). « Une étrange situation », *Le Canadien* (Québec), vol. 29, n° 73, p. 4.
150. BARTHE, Joseph-Guillaume (3 juin 1861). « Aux libres et indépendants électeurs de la division électorale de Stadacona », *Le Courrier du Canada* (Québec), 5^e année, n° 51, p. 3.

151. BARTHE, Joseph-Guillaume (J. G.) (1885). *Souvenirs d'un demi-siècle ou mémoires pour servir l'histoire contemporaine*, Montréal, J. Chapleau & Fils, 482 p.
152. BEAUCHEMIN, Jacques (2011). « Entre le rejet du passé et les promesses de l'avenir », dans CORBO, Claude et Guy BERTHIAUME (dir.), *La Révolution tranquille en héritage*, Montréal, Boréal, p. 157-182.
153. BÉCHARD, Auguste (A.) (1885). *L'honorable A.-N. Morin*, Québec, Imprimerie de « La Vérité », 259 p.
154. BÉCHARD, Auguste (A.) (1888). *Monographies : Gouverneurs, intendants et évêques de la Nouvelle-France*, Ottawa, Imprimerie du « Courrier fédéral », 100 p.
155. BÉDARD, Éric (automne 2002). « Narration et historiographie. Le cas du XIX^e siècle canadien-français », *Mens* (Ottawa), vol. 3 n° 1, p. 9-26.
156. BÉDARD, Éric (2009). *Les Réformistes : Une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Boréal, 415 p.
157. BÉDARD, Éric (2017). *Survivance : Histoire et mémoire du XIX^e siècle canadien-français*, Montréal, Boréal, 238 p.
158. BÉDARD, Pascale (automne 2015/hiver 2016). « L'ethos en sociologie : perspectives de recherche pour un concept toujours fertile », *Cahiers de recherche sociologique* (Montréal), n° 59-60, p. 259-276.
159. BÉGIN, Émile (juin 1941). « Ouvrages d'universitaires », *Le Canada français* (Québec), vol. XXVIII, n° 10, p. 1023-1028.
160. BÉGIN, Émile (octobre 1941). « Garneau et le romantisme », *Le Canada français* (Québec), vol. XXIX, n° 2, p. 127-134.
161. BELL, Andrew (1860). *History of Canada, from the time of its discovery till the Union year (1840-1) / translated from "L'Histoire du Canada" of F.-X. Garneau, esq. and accompanied with illustrative notes, etc., etc.* (3 tomes), Montréal, John Lovell, xxii-404, 382 et 441 pages.
162. BERGERON, Gérard (1994). *Lire François-Xavier Garneau 1809-1866*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 244 p.
163. BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT (1968). *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 704 p.
164. BIBAUD, Maximilien (Bibaud Jeune) (1855). *Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau*, Montréal, Senécal & Daniel, 46 p.

165. BIBAUD, Maximilien (Bibaud Jeune) (1857). *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique*, Montréal, Bibaud et Richer, 389 p.
166. BIBAUD, Maximilien (Bibaud Jeune) (1858). *Le Panthéon canadien*, Montréal, Cérat et Bourguignon, 364 p.
167. BIRON, Hervé (30 août 1941). « Les livres et leurs auteurs : M. Maheux “réhabilite” Murray », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXII, n° 201, p. 8.
168. BIRON, Hervé (8 novembre 1941). « Ainsi parle le lecteur : Sommes-nous romantiques ? », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXII, n° 259, p. 2.
169. BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2007). *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 689 p.
170. BISSON, Laurence A. (1932). *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Librairie E. Droz, 285 p.
171. BLAIN DE SAINT-AUBIN, Emmanuel (24 mai 1867). « La guerre — Les Milices Canadiennes », *Le Courrier du Canada* (Québec), 11^e année, n° 47, p. 1.
172. BOIS, Louis-Édouard (1845). *Esquisse de la vie et des travaux apostoliques de Sa Grandeur Mgr. Fr. Xavier de Laval-Montmorency, premier évêque de Québec*, Québec, Augustin Côté & cie, 145 p.
173. BOLDUC, Charles (1966). « Métamorphoses de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau », dans WYCZYNSKI, Paul (dir.). *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 129-167.
174. BOUCHARD, Gérard (2004). *La Pensée impuissante*, Montréal, Boréal, 320 p.
175. BOUCHARD, Gérard (2014). *Raison et déraison du mythe : au cœur des imaginaires collectifs*, Montréal, Boréal, 232 p.
176. BOURQUE, Gilles (2003 [1970]). *Classes sociales et questions nationales au Québec 1760-1840*, Montréal, Éditions Parti Pris. Version électronique consultée sur Internet le 4 novembre 2018 : http://classiques.uqac.ca/contemporains/bourque_gilles/classes_sociales_et_ques_nat/bourque_classes_soc_qu_nat.pdf, 185 p.
177. BOUVIER, Félix, Michel ALLARD, Paul AUBIN et Marie-Claude LAROUCHE (2012). *L'Histoire nationale à l'école québécoise*, Québec, Septentrion, XXXII-508 p.
178. BOURASSA, Henri (26 novembre 1913). « En marge de l'“Histoire du Canada” : Une préface de M. Hanotaux », *Le Devoir* (Montréal), vol. IV, n° 276, p. 1.

179. BOURASSA, Henri (27 novembre 1913). « En marge de l'« Histoire du Canada » : Les opinions de Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. IV, n° 277, p. 1.
180. BOURASSA, Henri (5 décembre 1913). « Les opinions de Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. IV, n° 284, p. 1.
181. BOURASSA, Yves et Hélène MARCOTTE (hiver 1997). « Un discours “exemplaire” : la biographie de François-Xavier Garneau par Henri-Raymond Casgrain ». *Voix et images* (Montréal), vol. 22, n° 2, p. 276-288.
182. BRACQ, Jean Charlemagne (1927). *L'évolution du Canada français*, Paris, Librairie Plon, 457 p.
183. BRASSEUR DE BOURBOURG, Étienne Charles (1845), *Esquisse biographique sur Mgr de Laval, premier évêque de Québec*, Québec, J. B. Fréchette, père, 43 p.
184. BRISSETTE, Pascal (1998). *Nelligan dans tous ses états*, Montréal, Fides, 285 p.
185. BRISSETTE, Pascal (2005). *La malédiction littéraire: du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 414 pages.
186. BRISSETTE, Pascal (2014). « Tel l'érable de la forêt canadienne », dans BRISSETTE, Pascal et Marie-Pier LUNEAU (dir.), *Deux siècles de malédiction littéraire*, Liège, Presses universitaires de Liège, p. 241-253.
187. BROWNSON, Oreste (1853). « Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours par F.-X. Garneau », *Brownson's Quarterly Review* (Boston), vol. I, 3e série, n° 4, p.444-465.
188. BRUNET, Berthelot (1946). *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 186 p.
189. BRUNET, Rodolphe (25 juillet 1891). « François-Xavier Garneau », *Le Recueil littéraire* (Montréal), vol. 1, n° 8, p. 180-183.
190. BROCHU, Jean-Claude (1989). « François-Xavier Garneau et une lecture européenne », *Écrits du Canada français* (Montréal), n° 67, p. 155-164.
191. BRUCHÉSI, Jean (1945). « La situation politique et nationale il y a un siècle », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 71-90.
192. BRUNET, Manon (hiver 1983). « Pour une esthétique de la production de la réception », *Études françaises*, vol. 19, n° 3, p. 65-82.

193. CAMBRON, Micheline (1995). «Le mystère François-Xavier Garneau : à la recherche du mythe», dans MELANÇON, Benoît et Pierre POPOVIC (dir.), *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, p. 345-356.
194. CASGRAIN, Arthur (février 1859). «Histoire du Canada. Compte-rendu du cours de M. l'abbé Ferland, donné à l'Université Laval », *Journal de l'instruction publique* (Montréal), vol. III, n° 2, p.22-23.
195. CASGRAIN, Henri-Raymond (1861). *Légendes canadiennes*, Québec, J. T. Brousseau, 425 p.
196. CASGRAIN, Henri-Raymond (1866). *Un contemporain : F. X. Garneau*, Québec, J. N. Duquet, 135 p.
197. CASGRAIN, Henri-Raymond (1866a). « Le mouvement littéraire en Canada », *Le Foyer canadien* (Québec), Tome IV, p. 1-31.
198. CASGRAIN, Henri-Raymond (1866b). « F. X. Garneau », *Le Foyer canadien* (Québec), Tome IV, p. 181-242.
199. CASGRAIN, Henri-Raymond (H. R.) (5 février 1866). « Mort de M. F. X. Garneau, l'Historien », *Le Courrier du Canada* (Québec), 10^e année, n° 2, p. 2.
200. CASGRAIN, Henri-Raymond (H. R.) (7 février 1866). « Mort de M. F. X. Garneau, l'Historien (suite et fin) », *Le Courrier du Canada* (Québec), 10^e année, n° 3, p. 2.
201. CASGRAIN, Henri-Raymond (H. R.) (16 février 1866). « Biographie de M. F. X. Garneau, historien », *La Minerve* (Montréal), vol. XXXVIII, n° 133, p. 1-2.
202. CASGRAIN, Henri-Raymond (1875). *Œuvres complètes*, Québec, C. Darveau, 97 p.
203. CASGRAIN, Henri-Raymond (1880). *Une paroisse canadienne au XVII^e siècle*, Québec, Léger Brousseau, 216 p.
204. CASGRAIN, Henri-Raymond (H.-R.) (15 novembre 1883). « *Histoire du Canada* », *L'Opinion publique* (Montréal), vol. XIV, n° 46, p. 1-2.
205. CASGRAIN, Henri-Raymond (21 novembre 1883). « *Histoire du Canada* », *La Minerve* (Montréal), 56^e année, n° 62, p. 2.
206. CASGRAIN, Henri-Raymond (1888). « Avertissement », dans GÉRIN-LAJOIE, Antoine (1888). *Dix ans au Canada de 1840 à 1850 : Histoire de l'établissement*, Québec, L. J. Demers & frères, 619 p.
207. CASTELL HOPKINS, John (J.). (janvier 1913). « Canadian Literature », *Annals of the American Academy of Political and Social Science* (New York), vol. 45, p. 189-215.

208. CHAMPAGNE, Guy (1980). « *Premières poésies*, d'Eudore Évanturel », dans LEMIRE, Maurice (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome I : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 608-610.
209. CHAPPAIS, Thomas (1897). *Discours et Conférences*, Québec, L.-J. Demers & frères, 340 p.
210. CHAPPAIS, Thomas (1926). « Le mérite de nos vieux historiens : L'Histoire de Garneau », *Semaine d'histoire du Canada : 23 au 27 novembre 1925*, p. 10-31.
211. CHARLAND, Thomas (1945). « Garneau : préparation de l'historien », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 113-127.
212. CHAPPAIS, Thomas (7 septembre 1946). « La nouvelle édition de "Histoire du Canada" de Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXVII, n° 206, p. 8.
213. CHARLAND, Thomas (décembre 1941). « Abbé Arthur Maheux — "Ton histoire est une épopée" », *Revue dominicaine* (Saint-Hyacinthe), vol. XLVII, tome II, p. 280-281.
214. CHARRETTE, Pierre-Philippe (P.-PH.) (1884). *Noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste*, Montréal, Typ. du Journal Le Monde, 514 p.
215. CHARTIER, Daniel (2000). *L'Émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Fides, 312 p.
216. CHARTIER, Émile (1941). *Au Canada français : La vie de l'esprit (1760-1925)*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 355 p.
217. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier [P. C.] (13 octobre 1845). « Correspondance canadienne du *Courrier des États-Unis* », *Courrier des États-Unis* (New York), vol. XVIII, n° 102, p. 2.
218. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier [P. C.] (4 novembre 1845). « Correspondance canadienne du *Courrier des États-Unis* », *Le Journal de Québec* (Québec), 3^e année, n° 141, p. 1.
219. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier (18 septembre 1867). « Sans titre », *Le Canadien* (Québec), 37^e année, n° 71, p. 2.
220. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier (20 septembre 1867). « L'historien F. X. Garneau », *Le Courrier du Canada* (Québec), 11^e année, n° 97, p. 2.
221. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier (24 septembre 1867). « L'historien F. X. Garneau », *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe), vol. 15, n° 84, p. 2.

222. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier (27 septembre 1867). « L'historien F. X. Garneau », *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe), vol. II, édition hebdomadaire, n° 31, p. 3.
223. CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier (M.) (1883). *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres*, Montréal, Beauchemin et Valois, 281 p.
224. CHEVALIER, Henri-Émile (juillet 1853). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours* par F.X. Garneau », *La Ruche littéraire et politique* (Montréal), 1^{re} série, 6^e livre, p. 345-351.
225. CHEVALIER, Henri-Émile (27 juillet 1853). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours* par F.X. Garneau », *Le Pays* (Montréal), vol. II, n° 28, p. 1.
226. CHEVALIER, Henri-Émile (3 août 1853). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours* par F.X. Garneau - Suite », *Le Pays* (Montréal), vol. II, n° 29, p. 1.
227. CHEVALIER, Henri-Émile (1854). « *L'Île de Sable : Épisode de la colonisation du Canada* – Préface dédicatoire à M. F. X. Garneau, auteur de l'*Histoire du Canada* », *La ruche littéraire et politique* (Montréal), troisième série, p. 32-34.
228. CHEVALIER, Henri-Émile (avril 1859). « La presse franco-américaine », *La Ruche littéraire et politique* (Montréal), vol. III, n° 2, p. 41-48.
229. CHEVALIER, Henri-Émile (1860). *Drames de l'Amérique du Nord : L'Île de Sable*, Paris, Calmann-Lévy, 307 p.
230. CHOUINARD, Honoré-Julien-Jean-Baptiste (H.-J.-J.-B.) (1881). *Fête nationale des Canadiens-Français célébrée à Québec en 1880*, Québec, A. Côté et Cie, 631 p.
231. CLAPIN, Sylva (1885). *La France transatlantique : Le Canada*, Paris, Librairie Plon, 262 p.
232. COLBY, Charles William (W.). (Janvier 1914). « *Histoire du Canada*. Par François-Xavier Garneau », *The American Historical Review* (Chicago), vol. 19, n° 2, p. 382-384.
233. CONAN, Laure (juin 1882). « Angéline de Montbrun », *La Revue canadienne*, p. 363-372.
234. CONAN, Laure (1884). *Angéline de Montbrun*, Québec, Léger Brousseau, 343 p.
235. CONAN, Laure (1900). *L'Oublié*, Montréal, La Cie de publication de *La Revue canadienne*, 183 p.
236. CONAN, Laure (1905). *Angéline de Montbrun*, Québec, Ed. Marcotte, 277 p.

237. CONDEMINÉ, Odette (1966) « F.-X. Garneau – poète », dans WYCZYNSKI, Paul (dir.). *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 9-43.
238. CONDEMINÉ, Odette (hiver-printemps 1984). « Louis Fréchette, un admirateur de François-Xavier Garneau », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (Montréal), n° 7, p. 20-35.
239. COSTISELLA, Joseph (1968). *L'esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française de 1837 à la fin du XIXe siècle*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 316 p.
240. D'ARLES, Henri (1921). *Nos historiens : Cours de critique littéraire professé à Montréal sous les auspices de l'Action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 243 p.
241. DARVEAU, Louis-Michel (L. M.) (1873). *Nos hommes de lettres, Volume I*, Montréal, A. A. Stevenson, 276 p.
242. DAVELUY, Marie-Claire (1963). « François-Xavier Garneau », *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (Montréal), n° 7, p. 7-27.
243. DE BELVÈZE, Paul-Henri (1856), *Rapport de la frégate la Capricieuse venue au Canada et commandée par Monsieur de Belvèze*, Bibliothèque et archives nationales Québec, Centre d'archives de Québec, P1000,S3,D167, 99 p.
244. DE CAZES, Paul (Anonyme) (1878). *Notes sur le Canada*, Paris, Gustave Bossange, 129 p.
245. DE GRANDPRÉ, Alphonse (6 juillet 1929). « Les livres : "Études sur Garneau" », *Le Devoir* (Montréal), vol. XX, n° 155, p. 1.
246. DECLERCQ, Gilles (1992). *L'art d'argumenter - Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Éditions Universitaires, 282 p.
247. DEPROOST, Paul-Augustin, Jean-Louis DUFAYS, Jean-Louis TILLEUIL, Laurence VAN YPERSELE et Myriam WATTHEE-DELMOTTE (décembre 2003). « Mythe, stéréotype, archétype : pour une clarification des concepts » *Cahiers électroniques de l'imaginaire*, n° 1, p. 7-42.
248. DEPROOST, Paul-Augustin, Laurence VAN YPERSELE et Myriam WATTHEE-DELMOTTE (2008), « Héros et héroïsation : approches théoriques », dans DEPROOST, Paul-Augustin, Laurence VAN YPERSELE et Myriam WATTHEE-DELMOTTE, *Mémoire et identité : parcours dans l'imaginaire occidental*, Louvain-la Neuve, Presses universitaires de Louvain, p. 55-90.
249. DESROSIERS, Léo-Paul (21 octobre 1944). « L'« Histoire du Canada » de François-Xavier Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXV, n° 243, p. 8.

250. DESROSIERS, Léo-Paul (5 février 1966). « Garneau : Cent ans après sa mort », *Le Devoir* (Montréal), vol. LVII, n° 29, p. 2.
251. DIONNE, René (octobre 1971). « Le nationalisme de notre roman historique », *Relations* (Montréal), n° 364, p. 281-284.
252. DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE (Novembre 1903). « Un programme », *L'Enseignement primaire* (Québec), 25e année, n° 3, p. 134-136.
253. DOUCET, Louis-Joseph (9 novembre 1912). « Devant la statue de Garneau », *Le Passe-Temps* (Montréal), vol. XVIII, n° 460, p. 438.
254. DOZO, Björn-Olav (2010). « Le Comité France-Amérique et l'Alliance française à Montréal », dans LUNEAU, Marie-Pier, Jean-Dominique MELLOTT, Sophie MONTREUIL et Josée VINCENT (dir.), *Passeurs d'histoire(s) : Figures des relations France-Québec en histoire du livre*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 281-295.
255. DU SOL, Jean (Anonyme) (1912). *Album souvenir : Le Congrès de la langue française au Canada et le IIIe centenaire de Québec*, Québec, Cie de publication « Le Soleil », 54 p.
256. DUFAYS, Jean-Louis (2010). *Stéréotype et lecture : Essai sur la réception littéraire*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 368 p.
257. DUHAMEL, Roger (8 mars 1943). « Soixante-quinze ans de vie littéraire », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXIV, n° 54, p. 12.
258. DUHAMEL, Roger (février 1945). « Une heure avec... Hector Garneau », *L'Action nationale* (Montréal), vol. XXV, n° 2, p. 84-89.
259. DUMONT, Fernand (1966). « Idéologies et conscience historique dans la société canadienne-française du XIXe siècle » dans GALARNEAU, Claude et Elzéar LAVOIE (éditeurs). *France et Canada français du XVIe au XXe siècle*, Québec, Les presses de l'Université Laval, Les cahiers de l'institut d'histoire, Colloque de Québec 10-12 octobre 1963, p. 269-298.
260. DUMONT, Fernand, Jean-Paul MONTMINY et Jean HAMELIN (dir.) (1971). *Idéologies au Canada français 1850-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, 327 p.
261. DURHAM, John George Lambton, Earl of (1839). *Report on the affairs of British North America*, Ottawa, 141 p.
262. DUVAL, Jules (30 octobre 1867). « Les colonies anglaises d'Amérique », *Journal des débats politiques et littéraires* (Paris), p. 1-2.

263. DUVAL, Jules (2 décembre 1867). « Les Colonies anglaises d'Amérique », *Le Courrier du Canada* (Québec), 11^e année, n° 128, p. 1.
264. DUVAL, Jules (9 décembre 1867). « Le Canada à l'Exposition universelle », *Le Canadien* (Québec), 37^e année, n° 105, p. 1.
265. ELIADE, Mircea (1988 [1957]). *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 192 p.
266. ELLIOTT, Gordon R. (avril 1954). *François Xavier Garneau : An Appraisal*, thèse présentée au Département d'histoire, University of British Columbia, 144 p.
267. ETHIER-BLAIS, Jean. (31 octobre 1970). « Le nationalisme dans les romans historiques C. F. », *Le Devoir* (Montréal), vol. LXI, n° 253, p. 12.
268. ÉTHIER-BLAIS, Jean (printemps 1996). « Littérature des origines », *Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle* (Montréal), n° 5, p. 12-17.
269. FABRE, Hector (12 février 1866). « M. F. X. Garneau », *Le Canadien* (Québec), 35^e année, n° 131, p. 2.
270. FABRE, Hector (12 février 1866). « M. F. X. Garneau », *Le Courrier du Canada* (Québec), 10^e année, N° 5, p. 2.
271. FABRE, Hector (12 février 1866). « M. F. X. Garneau », *Le Journal de Québec* (Québec), 2^e année édit. quotidienne, N° 236, p. 2.
272. FABRE, Hector (12 février 1866). « M. F. X. Garneau », *Le Journal de Québec* (Québec), 2^e année édit. quotidienne, N° 237, p. 3.
273. FOHLEN, Claude (juin 1980). « François-Xavier Garneau, historien centenaire », *Études canadiennes* (Gradignan), vol. 6, n° 8, p. 121-128.
274. FORTIN, Nicole (1994). *Une littérature inventée*, Québec, Presses de l'Université Laval, 366 p.
275. FORTIN, Nicole (1998). « François-Xavier Garneau : argument pour un imaginaire littéraire et critique québécois », dans GALLICHAN, Gilles, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Montréal, Nota Bene, p. 369-389.
276. FRÉCHETTE, Louis (mai 1883). « Envoi » dans GARNEAU, François-Xavier (1883). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, Beauchemin & Valois, p. 13-14.
277. FRÉCHETTE, Louis (24 juin 1884). « Fors l'honneur », *La Patrie illustrée* (Montréal), numéro spécial, p. 1-2.

278. FRÉCHETTE, Louis (1887). *La légende d'un peuple*, Paris, La librairie illustrée, 347 p.
279. FRÉGAULT, Guy (1945). « La recherche historique au temps de Garneau », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 371-390.
280. FRÉGAULT, Guy (mars 1945). « Actualité de Garneau », *L'Action universitaire* (Montréal), vol. XI, n° 7, p. 8-16.
281. FRÉGAULT, Guy (28 septembre 1946). « Études critiques : L'Histoire du Canada de Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXVII, n° 224, p. 8.
282. FRÉGAULT, Guy (septembre 1946). « L'« Histoire du Canada » de Garneau », *Lectures : Revue mensuelle de bibliographie critique* (Montréal), Tome I, n° 1, p. 19-22.
283. FRÉGAULT, Guy (septembre 1946a). « Chronique d'histoire », *L'Action nationale* (Montréal), vol. XXVIII, n° 1, p. 61-65.
284. FRYER, C. E. (mars 1914). « Garneau, Francois-Zavier [sic]. *Histoire du Canada* », *Annals of the American Academy of Political and Social Science* (New York), vol. 52, p. 247-248.
285. GAGNON, Serge (1978). *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920 – La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'Université Laval, 474 p.
286. GALLAYS, François (1966). « F.-X. Garneau et le journalisme », dans WYCZYNSKI, Paul (dir.). *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 45-63.
287. GARNEAU, François-Xavier (1845). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, tome I*, Québec, N. Aubin, 558 p.
288. GARNEAU, François-Xavier (1846). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, tome II*, Québec, N. Aubin, 578 p.
289. GARNEAU, François-Xavier (1848). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, tome III*, Québec, Fréchette et frère, 567 p.
290. GARNEAU, François-Xavier (1852). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, tome IV*, Québec, John Lovell, 326 pages
291. GARNEAU, François-Xavier (1852a, 1852b, 1852c). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (3 tomes), Québec, John Lovell, xxii-377, 454 et 410 p.

292. GARNEAU, François-Xavier (1855). *Voyage en Angleterre et en France, dans les années 1831, 1832 et 1833*, Québec, Augustin Côté & Cie, 252 p.
293. GARNEAU, François-Xavier (1856). *Abrégé de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840*, Québec, Augustin Côté, 247 p.
294. GARNEAU, François-Xavier (7 novembre 1856). Lettre à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, fonds François-Xavier Garneau, P144B2,1.
295. GARNEAU, François-Xavier (1858). *Abrégé de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840*, Québec, Augustin Côté, 197 p.
296. GARNEAU, François-Xavier (1859, 1859a, 1859b). *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (3 tomes) Québec, P. Lamoureux, xxii-371, 457 et 373 p.
297. GARNEAU, François-Xavier (juillet 1864). « Une conclusion d'histoire, revue, corrigée et augmentée », *La Revue canadienne* (Montréal), tome premier, p. 413-434.
298. GARNEAU, François-Xavier (1882 (T. 1-3), 1883 (T. 4)). *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, Beauchemin & Valois, XXII-397, 467, 407 et 14-cxcviii p.
299. GARNEAU, François-Xavier (1913 (T. 1), 1920 (T. 2)). *L'Histoire du Canada* (2 tomes), Paris, Librairie Félix Alcan, LVIII-617 et XII-744 p.
300. GARNEAU, François-Xavier (octobre 1941). « Cinq lettres de F.-X. Garneau », *Le Canada français* (Québec), vol. XXIX, n° 2, p. 154-157.
301. GARNEAU, François-Xavier (1944-1946). *L'Histoire du Canada* (9 tomes), Montréal, Éditions de l'Arbre, 284, 300, 303, 298, 316, 317, 230, 194 et 295 p.
302. GARNEAU, Hector (février 1911). « François-Xavier Garneau », *Bulletin du parler français au Canada* (Québec), vol. IX, n° 6, p. 214-226.
303. GARNEAU, Hector (5 décembre 1913). « À propos des "Opinions de Garneau" », *Le Devoir* (Montréal), vol. IV, n° 284, p. 1-2.
304. GARNEAU, Hector (mai 1929). « Une lettre de M. Hector Garneau », *Le Canada français*, vol. XVI (Québec), n° 9, p. 609-610.
305. GARNEAU, Hector (mars 1943). « Nouvelle introduction à l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau », *Le Canada français* (Québec), vol. XXX, n° 7, p. 481-485.
306. GARNEAU, Hector (1944). « Nouvelle Introduction » dans GARNEAU, François-Xavier. *L'Histoire du Canada, tome 1*, Montréal, Éditions de l'Arbre, p. 7-17.

307. GAY, Paul (1948). *Lecteurs et libraires I : quelques aspects de la question des lectures*, Montréal, L'œuvre des tracts, 16 p.
308. GAY, Paul (1948a). *Lecteurs et libraires II : droits et devoirs des libraires*, Montréal, L'œuvre des tracts, 16 p.
309. GAY, Paul (1969). *Notre littérature : Guide littéraire du Canada français à l'usage des niveaux secondaires et collégial*, Montréal, HMH, 214 p.
310. GAY, Paul (1973). *Notre Roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 191 p.
311. GÉRIN-LAJOIE, Antoine (1865). « L'abbé J.-B.-A. Ferland », *Le Foyer Canadien* (Québec), p. i-lxxii.
312. GINGRAS, Marcel (1^{er} novembre 1961). « François-Xavier Garneau : Peut-il être considéré comme un poète polonais ? », *La Presse* (Montréal), 78^e année, n° 15, p. 23.
313. GOSSELIN, Amédée (1911). *L'instruction au Canada sous le régime français (1635-1760)*, Québec, Laflamme & Proulx, 501 p.
314. GOSSELIN, Auguste (1890 et 1890a). *Vie de Mgr de Laval : Premier évêque de Québec et apôtre du Canada (1622-1708)* (2 tomes) Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & Frère, 671 et 704 p.
315. GRISÉ, Yolande (2012). « Notre premier poète romantique », dans GARNEAU, François-Xavier, *Poésies*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 1-53.
316. GROULX, Lionel (1935). *Orientations*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 310 p.
317. GROULX, Lionel (1936). *Dix ans d'Action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 273 p.
318. GROULX, Lionel (1945). « L'originalité de notre histoire », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 31-53.
319. GROULX, Lionel (mars 1948). « La querelle de l'eau-de-vie sous le régime français », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Montréal), vol. 1, n° 4, p. 615-624.
320. GROULX, Lionel (décembre 1951). « Dossier : le "britannisme" des "patriotes" », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Montréal), vol. 5, n° 3, p. 416-425.
321. HAMEL, Émile-Charles (14 juin 1941). « L'antibritannisme article de luxe », *Le Jour* (Montréal), 4^e année, n° 40, p. 1 et 8.

322. HAMEL, Thomas-Étienne (T.H.) (juillet 1888). « *De l'Atlantique au Pacifique*, par le baron Étienne Hulot », *Le Canada-français* (Québec), vol. 1, 3^e livraison, p. 499.
323. HAMELIN, Jean et Pierre POULIN (1982) « Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 11. Consulté dans Internet le 4 novembre 2018 : http://www.biographi.ca/fr/bio/chauveau_pierre_joseph_olivier_11F.html.
324. HANOTAUX, Gabriel (1913). « Préface », dans GARNEAU, François-Xavier. *L'Histoire du Canada, tome I*, Paris, Librairie Félix Alcan, p. I-XXIII.
325. HATHORN, Ramon J. (1967). « Garneau : Discipline de Thierry », *Mosaic* (Winnipeg), vol. 1, p. 66-78.
326. HAWLEY, J.A. (rédacteur) (7 décembre 1852). « Sans titre », *Le Pays* (Montréal), vol. 1, n^o 48, p.3.
327. HÉBERT, Maurice (1945). « Garneau et l'influence littéraire de son œuvre », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 143-162.
328. HÉBERT, Pierre (hiver 1986). « La réception de la littérature canadienne-française en France, au XIX^e siècle », *Voix et images* (Montréal), vol. 11, n^o 2, p. 265-300.
329. HÉBERT, Pierre, Yves LEVER et Kenneth LANDRY (2006). *Dictionnaire de la censure au Québec*, Montréal, Fides, 720 p.
330. HUDON, Jean-Paul (1977). *L'Abbé Henri-Raymond Casgrain, l'homme et l'œuvre*, thèse présentée à l'École des études supérieures en vue de l'obtention d'un doctorat en études françaises, Université d'Ottawa, 638 p.
331. HUDON, Jean-Paul (décembre 1980). « L'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa* (Ottawa), n^o 21, p. 15-19.
332. HUDON, Jean-Paul (1994). « Casgrain, Henri-Raymond », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13. Consulté dans Internet le 4 novembre 2018 : http://www.biographi.ca/fr/bio/casgrain_henri_raymond_13F.html
333. HUDON, Jean-Paul (2001). « Henri-Raymond Casgrain, Gédéon Ouimet et les livres donnés en prix dans les écoles de 1876 à 1886 », *Voix et images*, vol. 26, n^o 3, p. 596-616.
334. HUDON, Pierre-Léonidas (P. L.) (1907). *Vie de la Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin*, Montréal, Bureaux du messager canadien, 259 p.

335. HUSTON, J. (1848). *Le Répertoire national ou recueil de littérature canadienne, volume 1*, Montréal, Lovell et Gibson, 392 p.
336. JAUSS, Hans Robert (1978). *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, 344 p.
337. JUNIUS (6 décembre 1913). « En marge de l'histoire de Garneau », *Le Pays* (Montréal), 4^e année, n° 48, p. 1.
338. L'ÉDITEUR (1856). « Préface » dans *Abrégé de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840*, Québec, Augustin Côté, p. III-IV.
339. L'ILLETTRÉ (22 septembre 1966). « Un nouvel ouvrage sur F.-X. Garneau », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* (Saint-Hyacinthe), 114^e année, n° 21, p. 4.
340. L. T. (27 février 1866). « Chronique québécoise », *Le Journal des Trois-Rivières* (Trois-Rivières), 1^{ère} année, n° 79, p. 2-3.
341. LABERGE, Albert (1962). *Anthologie d'Albert Laberge*, Montréal, Le Cercle du livre de France, XXXV-310 p.
342. LACASSE, Napoléon (1867). *Théorie et pratique d'analyse grammaticale, d'analyse logique et de ponctuation*. Lévis, L. T. Lacasse, 158 p.
343. LACOURSIÈRE, Jacques (1996). *Histoire populaire du Québec, tome 3 : 1841 à 1896*, Québec, Septentrion, 496 p.
344. LACROIX, Benoît-M. (février 1945). « À la mémoire de Garneau ». *Revue dominicaine* (Saint-Hyacinthe), vol. LI, Tome I, p. 74-80.
345. LAGRANDEUR, Joël (2006). *L'Histoire du Canada de F.-X. Garneau et sa traduction anglaise : analyse comparative de deux livres*, mémoire présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de maître en littératures de langue française, Université de Montréal, viii-95-208 p.
346. LAMONDE, Yvan (2000). *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Éditions Fides, 572 pages.
347. LAMONDE, Yvan (2004). *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Montréal, Éditions Fides, 329 pages.
348. LAMONDE, Yvan (2011). *La Modernité au Québec, tome 1 : la crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Montréal, Fides, 336 p.
349. LAMONDE, Yvan (2016). *La Modernité au Québec, tome 2 : la victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)*, Montréal, Fides, 456 p.

350. LAMONTAGNE, Léopold (1964). « Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIXe siècle », *Recherches sociographiques* (Québec), vol. 5, n° 1-2, p. 101-119.
351. LANCTOT, Gustave (1925). « Garneau, fondateur de l'histoire scientifique en Canada », *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, vol. 4, n° 1, p. 28-33.
352. LANCTOT, Gustave (1926). *François Xavier Garneau*, Toronto, The Ryerson Press, 197 p.
353. LANCTOT, Gustave (1941). « Les historiens d'hier et l'histoire d'aujourd'hui : presidential address », *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, vol. 20, n° 1, p. 5-14.
354. LANCTOT, Gustave (1945). « L'œuvre historique de Garneau », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 11-30.
355. LANCTOT, Gustave (1946). *Garneau historien national*, Montréal, Fides, 205 p.
356. LAREAU, Edmond (1874). *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovell, 496 p.
357. LAREAU, Edmond (1877). *Mélanges historiques et littéraires*, Montréal, Eugène Senécal, 351 p.
358. LARUE, Hubert (1877). *Histoire populaire du Canada ou entretien de madame Genest à ses petits-enfants*, Québec, Blumhart et Cie, 4^e édition, 216 p.
359. LAURENDEAU, André (octobre 1941). « Nos écoles enseignent-elles la haine des Anglais ? », *L'Action nationale* (Montréal), vol. XVIII, n° 2, p. 104-123.
360. LAURENDEAU, André (novembre 1941). « Un historien selon le cœur de Jean-Charles Harvey », *L'Action nationale* (Montréal), vol. XVIII, n° 3, p. 190-218.
361. LAURENDEAU, André (2 juillet 1948). « Une tempête dans un verre d'eau », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXIX, n° 153, p. 1 et 7.
362. LAURIN, Michel (2017). *Littérature québécoise en 30 secondes*, Montréal, Hurtubise, 160 p.
363. LAUZIÈRE, Arsène (1961). « Le romantisme de François-Xavier Garneau », *La Revue de l'Université d'Ottawa* (Ottawa), 31^e année, p. 158-183.
364. LAUZIÈRE, Arsène (1965). *François-Xavier Garneau*, Montréal et Paris, Fides, 95 p.

365. LEBEL, Jean-Marie (1998). « Garneau, l'historien qui se fit éditeur », dans GALLICHAN, Gilles, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Montréal, Nota Bene, p. 291-304.
366. LEBEL, Marc (décembre 1974). « Garneau, disciple de Michelet ? », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa* (Ottawa), n° 9, p. 1-4.
367. LEBEL, Marc (mars 1977). « François-Xavier Garneau, traducteur », *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal* (Montréal), vol. 22, n° 1, p. 33-36.
368. LEBEL, Marc (1998). « François-Xavier Garneau et la Société de discussion de Québec », dans GALLICHAN, Gilles, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Montréal, Nota Bene, p. 85-165.
369. LEBEL Michel et Jean-Michel PAQUETTE (1979). *Le Québec par ses textes littéraires (1534-1976)*, Montréal, France-Québec / Fernand Nathan, 387 p.
370. LEBRUN, Isidore (1847). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, par F. X. Garneau. », *Nouvelle revue encyclopédique* (Paris), tome troisième, p. 619-627.
371. LEBRUN, Isidore (6 août 1847). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours* », *Le Canadien* (Québec), vol. XVII, N° 40, p.1.
372. LEBRUN, Isidore (9 août 1847). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours* », *Le Canadien* (Québec), vol. XVII, N° 41, p.1.
373. LEFAIVRE, Albert-Alexis (A.) (1877). *Conférence sur la littérature canadienne*, Versailles, Bernard, 61 p.
374. LEFRANC, A. (janvier 1890). « Nos quatre historiens modernes », *La Revue canadienne* (Montréal), troisième série, tome troisième, p. 19-31.
375. LEFRANC, A. (mars 1890). « Quelques pages de Garneau », *La Revue canadienne* (Montréal), troisième série, tome troisième, p. 137-144.
376. LEFRANC, A. (avril 1890). « Quelques pages de Garneau », *La Revue canadienne* (Montréal), troisième série, tome troisième, p. 229-246.
377. LÉGARÉ, Damien M. N. (9 février 1866). « Feu M. Garneau », *Le Courrier du Canada* (Québec), 10^e année, n° 4, p. 2.
378. LEGENDRE, Napoléon (1^{er} août 1883). « Bibliographie : François-Xavier Garneau », *L'Album des familles*, (Ottawa) 8^e année, p. 243-244.

379. LEMIRE, Maurice (janvier 1968). « Les avatars de notre nationalisme », *L'Action nationale* (Montréal), vol. LVII, n° 5, p. 509-534.
380. LEMIRE, Maurice (1970). *Les Grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 281 p.
381. LEMIRE, Maurice (dir.) (1991). *La Vie littéraire au Québec, tome 1 (1764-1805) : la voix française des nouveaux sujets britanniques*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, XX-498 p.
382. LEMIRE, Maurice (dir.) (1992). *La Vie littéraire au Québec, tome 2 (1806-1839) : le projet national des Canadiens*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 587 p.
383. LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.) (1996). *La Vie littéraire au Québec, tome 3 (1840-1869) : un peuple sans histoire ni littérature*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 671 p.
384. LEMIRE, Maurice (1998). « L'ambiguïté garnélienne », dans GALLICHAN, Gilles, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Montréal, Nota Bene, p. 263-277.
385. LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.) (1999). *La Vie littéraire au Québec, tome 4 (1870-1894) : je me souviens*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 669 p.
386. LEPAGE, Françoise (hiver-printemps 1984). « Maxine, lectrice de François-Xavier Garneau », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (Montréal), n° 7, p. 37-47.
387. LESAGE, Jules-Siméon. (1901). *Conférence sur la littérature canadienne*, Québec, Léger Brousseau Imprimeur, 48 p.
388. LESAGE, Jules-Siméon (Claude Paysan) (1903). *Notes et impressions de chez-nous*, Québec, Léger Brousseau, 228 p.
389. LESPÉRANCE, John (1883). « The Literature of French Canada », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada pour les années 1882 et 1883*, Tome I, section II, Montréal, Dawson frères, p.81-88.
390. LÉTOURNEAU, Jocelyn (1992). « Le "Québec moderne" : Un chapitre du grand récit collectif des Québécois », *Revue française de science politique*, 42^e année, n° 5, p. 765-785.
391. LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 454 p.
392. LORRAIN, Léon (27 mars 1913). « Billet du soir : Une leçon », *Le Devoir* (Montréal), vol. IV, n° 70, p. 1.

393. LUSIGNAN, Alphonse (1886). « Nos premiers rapports littéraires avec la France », *Nouvelles soirées canadiennes : Recueil de littérature nationale* (Montréal), cinquième volume, p. 433-446.
394. MACPHERSON LE MOINE, James (J.-M. L.) (22 mars 1866). « The Historian of Canada, F.-X. Garneau », *The Quebec Daily Mercury* (Québec), vol. LXI, n° 66, p. 2.
395. MACPHERSON LE MOINE, James, (J. M. Lemoine) (1870). *Album Canadien*, Québec, Presses mécaniques du *Canadien*, 119 p.
396. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. Lemoine) (1872). *L'Album du touriste, seconde édition*, Québec, Augustin Côté et Cie Imprimeurs, 385 p.
397. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. Lemoine) (1873). *Maple Leaves*, Québec, Augustin Côté et Cie Imprimeurs, new series, 288 p.
398. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. Lemoine) (1875). *Les Rues de Québec*, Montréal, Compagnie d'imprimerie canadienne, 22 p.
399. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. Lemoine) (1883). « Nos quatre historiens modernes, Bibaud, Garneau, Ferland, Faillon », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada pour les années 1882 et 1883*, Tome I, section I, Montréal, Dawson frères, p. 1-11.
400. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. L.) (9 juillet 1883). « Literary notes », *Morning Chronicle* (Québec), vol. XXXVII, n° 13,493, p. 4.
401. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. Lemoine) (1 septembre 1883). « Histoire : Garneau », *L'Électeur* (Québec), 4^e année, n° 42, p. 2-3.
402. MACPHERSON LE MOINE, James (J. M. Lemoine) (1885). *Monographies et esquisses*, Québec, Jos.-G. Gingras & Cie, 478 p.
403. MADDOX, Daniel (décembre 1947). « Centenaire de l'Histoire du Canada de Garneau », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Montréal), vol. 1, n° 3, p. 446-447.
404. MAGNAN, Charles-Joseph (C.-J.) (septembre 1907). « Discours de M. Magnan », *L'Enseignement primaire* (Québec), 29^e année, n° 1, p. 11-12.
405. MAHEUX, Arthur (juin 1941). « Ouvrages d'universitaires », *Le Canada français* (Québec), vol. XXVIII, n° 10, p. 1011-1028.
406. MAHEUX, Arthur (1941). *Ton histoire est une épopée... Nos débuts sous le régime anglais*, Québec, Charrier et Dugal Ltée, 212 p.

407. MAHEUX, Arthur (ptre) (septembre 1947). « De Garneau à Minville : Idéal et principes », *Lectures : Revue mensuelle de bibliographie critique* (Montréal), Tome III, n° 1, p. 3-9.
408. MAINGUENEAU, Dominique (juin 2002). "Problèmes d'ethos", *Pratiques* (Nancy), n° 113-114, p. 55-67.
409. MARCOTTE, Gilles (hiver 1994). « La voie honorable », *Études françaises* (Montréal), vol. 30, n° 3, p. 49-74.
410. MARCOTTE, Gilles (1996). « Garneau dans le texte », dans GARNEAU, François-Xavier, *Histoire du Canada : Discours préliminaire, livres I et II*, Montréal, Bibliothèque québécoise, p. 7-42.
411. MARION, Séraphin (1931). *En feuilletant nos écrivains*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 216 p.
412. MARMETTE, Joseph (1870). *François de Bienville : Scènes de la vie canadienne au XVIIe siècle*, Québec, Léger Brousseau, 299 p.
413. MARMETTE, Joseph (1872). *L'Intendant Bigot*, Montréal, George E. Desbarais, 94 p.
414. MARMETTE, Joseph (1875). *La Fiancée du rebelle : Épisode de la Guerre des Bostonnais, 1775*, Montréal, La Revue Canadienne, 816 p.
415. MARMETTE, Joseph (1878). *Les Machabées de la Nouvelle-France : Histoire d'une famille canadienne (1641-1768)*, Québec, Léger Brousseau, 180 p.
416. MARMIER, Xavier (1880). *Littérature française au Canada*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 36 p.
417. MARSAIS, A(dolphe). (14 février 1866). « À M. le rédacteur du "Canadien" ». *Le Canadien* (Québec), 35^e année, n° 132, p. 2.
418. MARTIN, Félix (Un ancien missionnaire) (1867). *De Montcalm en Canada : Dernières années de la colonie française (1756-1760)*. Tournai, H. Casterman, 354 p.
419. MARTIN, Suzanne (hiver 1994) « Hommages et condamnations : le premier volume de l'*Histoire* devant la critique de son temps », *Études françaises* (Montréal), vol. 30, n° 3, p. 75-87. »
420. MATHIEU, Jacques (décembre 1945). « L'Influence de Voltaire au Canada par Marcel Trudel », *La Nouvelle Relève*, vol. 4, n°6, p. 547-549.
421. MAURAUULT, Olivier (1945). « La vie intellectuelle au temps de Garneau », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine*

d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945), Montréal, Société historique de Montréal, p. 55-69.

422. MAURICE, B. (1854). « *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, par F. X. Garneau », *L'Athenaeum français, revue universelle de la littérature, de la science et des beaux-arts* (Paris), troisième année, n° 2, p. 28-31.
423. MAWER, David Ronald (1977). *The Return of the Catholic Past: The Debate between François-Xavier Garneau and his Critics, 1831-1945*, A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research in partial fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy, McGill University, x-578 p.
424. MAXIME (26 octobre 1912). « Les appréciations d'un beau geste », *La Vigie* (Québec), vol. 6, n° 163, p. 2.
425. MCDONNELL DAWSON, Aeneas (février-mars 1869). « French Canadian Poets », *The Journal of Education* (Montréal), vol. XIII, n° 2-3, p. 24-28.
426. MCDONNELL DAWSON, Aeneas (février-mars 1869a). « Les Poètes Canadiens-Français », *Journal de l'instruction publique* (Montréal), vol. XIII, n° 2-3, p. 17-21.
427. MERCIER, Honoré (rédacteur) (1^{er} juillet 1864). « *Revue canadienne* », *Le Courrier de St.-Hyacinthe*. (Saint-Hyacinthe), vol. 12, n° 33, p. 2.
428. MOREAU, Ignace (1854). « *Histoire du Canada par Garneau* », *Le Correspondant* (Paris), tome trente-troisième, p.343-369.
429. MOREAU, Ignace (2 février 1854). « *Histoire du Canada par Garneau* », *La Minerve* (Montréal), vol. XXVI, n° 65, p.1-2.
430. MOREAU, Ignace (14 février 1854). « *Histoire du Canada par Garneau – suite et fin* », *La Minerve* (Montréal), vol. XXVI, n° 66, p.1-2.
431. MOREAU, Ignace (28 février 1854). « Feuilleton du *Journal de Québec : Histoire du Canada par F. X. Garneau* », *Le Journal de Québec* (Québec), 12^e année, n° 24, p.1-2.
432. MOREAU, Ignace (2 mars 1854). « Feuilleton du *Journal de Québec : Histoire du Canada par F. X. Garneau* », *Le Journal de Québec* (Québec), 12^e année, n° 25, p.1-2.
433. MOREAU, Ignace (4 mars 1854). « Feuilleton du *Journal de Québec : Histoire du Canada par F. X. Garneau* », *Le Journal de Québec* (Québec), 12^e année, n° 26, p.1-2.
434. MOREAU, Ignace (7 mars 1854). « Feuilleton du *Journal de Québec : Histoire du Canada par F. X. Garneau* », *Le Journal de Québec* (Québec), 12^e année, n° 27, p.1-2.

435. MOREL, Ludovic (29 août 1909). « La littérature canadienne », *Le Nationaliste* (Montréal), 6^e année, n° 27, p. 2.
436. MORISSETTE, Napoléon (avril 1929). « En marge des nouvelles éditions Garneau : Remarques générales », *Le Canada français* (Québec), vol. XVI, n° 8, p. 558-567.
437. MORISSETTE, Napoléon (mai 1929). « En marge des nouvelles éditions de Garneau : Mgr de Laval », *Le Canada français* (Québec), vol. XVI, n° 9, p. 585-608.
438. MORISSETTE, Napoléon (septembre 1929). « En marge des nouvelles éditions de Garneau : Mgr de Laval (1) », *Le Canada français* (Québec), vol. XVII, n° 1, p. 16-25.
439. MORISSETTE, Napoléon (décembre 1929). « En marge des nouvelles éditions de Garneau : Mgr de Laval (1) (suite) », *Le Canada français* (Québec), vol. XVII, n° 4, p. 221-231.
440. MORISSETTE, Napoléon (janvier 1930). « En marge des nouvelles éditions de Garneau : Mgr de Laval (1) (suite) », *Le Canada français* (Québec), vol. XVII, n° 5, p. 317-327.
441. NADEAU, Jean-Guy (1990) « Barthe, Joseph Guillaume », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 12. Consulté dans Internet le 20 août 2019.
442. NANTEL, Antonin (1869). *Les Fleurs de la poésie canadienne*, Montréal, C. O. Beauchemin & Valois, 134 p.
443. OUELLET, Fernand (1962). « L'étude du XIX^e siècle canadien-français », *Recherches sociographiques* (Québec), vol. 3, n° 1-2, Presses de l'Université Laval, p. 25-42.
444. OUELLET, Fernand (avril-juin 1985). « La Tradition révolutionnaire au Canada. À propos de l'historiographie des insurrections de 1837-1838 dans le Bas-Canada », *Revue de l'Université d'Ottawa* (Ottawa), vol. 55, n° 2, p. 91-124.
445. PAQUETTE, Jean-Marcel (novembre 1974). « Écriture et histoire : essai d'interprétation du corpus littéraire québécois », *Études françaises* (Montréal), vol. 10, n° 4, p. 343-357.
446. PAVIE, Théodore (1853). « Les Français du Canada : Histoire du Canada par M. F.-X. Garneau », *Revue des deux mondes* (Paris), 23^e année, tome troisième, p. 278-304.
447. PELLETIER, Gérard (16 mars 1942). « Vérité d'abord », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXIII, n° 61, p. 1.
448. PELLETIER, Thomas-Benjamin (1^{er} décembre 1845). Lettre à François Desaulniers, Centre d'archives régionales, Séminaire de Nicolet, Fonds François Desaulniers, F138/C1/10/6.

449. PELLETIER, Thomas-Benjamin [Y.] (12 décembre 1845). « *Histoire du Canada* », *Le Canadien* (Québec), vol. XV, n° 100, p. 1-2.
450. PELLETIER, Thomas-Benjamin (24 janvier 1846). Lettre à François Desaulniers, Centre d'archives régionales, Séminaire de Nicolet, Fonds François Desaulniers, F138/C1/10/7.
451. PELLETIER, Thomas-Benjamin [Y.] (4 mars 1846). « *Histoire du Canada* », *Le Canadien* (Québec), vol. XV, N° 135, p. 1-2.
452. PELLETIER, Thomas-Benjamin [Y.] (8 mars 1847). « *L'Histoire du Canada* », *Le Canadien* (Québec), vol. XVI, n° 128, p. 2-3.
453. POWELL, James (2005). *Le dollar canadien : une perspective historique*, Banque du Canada, 124 p. Consulté dans Internet le 4 novembre 2018 : https://www.banqueducanada.ca/wp-content/uploads/2010/07/dollar_livre.pdf.
454. PLANTE, Hermann (1980), « *Histoire des Canadiens français (1608-1880)* de Benjamin Sulte », dans LEMIRE, Maurice (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1 : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 341-344.
455. PRÉVOST, Jules-Édouard (18 juin 1909). « Le centenaire de Garneau », *L'Avenir du Nord* (Saint-Jérôme), 13^e année, n° 25, p. 1.
456. PRÉVOST, Jules-Édouard (25 octobre 1912). « À la gloire de F.-X. Garneau », *L'Avenir du Nord* (Saint-Jérôme), 16^e année, n° 43, p. 1.
457. PRITCHARD, James S. (septembre 1970). « Some Aspects of the Thought of F. X. Garneau », *The Canadian Historical Review* (Toronto), vol. 11, n° 3, p. 276-291.
458. R. (septembre 1904). « Le français chez les Canadiens anglais », *Bulletin du parler français au Canada* (Québec), vol. III, n° 31, p. 28-29.
459. RAMEAU DE SAINT-PÈRE, François-Edme (M. Rameau) (1877). *Une colonie féodale en Amérique (l'Acadie, 1604-1710)*, Paris, Didier et Cie, 367 p.
460. RECLUS, Onésime (16 avril 1866). « Nécrologie — M. F.-X. Garneau », *Le Courrier du Canada* (Québec), 10^e année, n° 1, p. 2.
461. REID, Philippe (janvier-juin 1974). « François-Xavier Garneau et l'infériorité numérique des Canadiens français », *Recherches sociographiques* (Québec), vol. 15, n° 1, p. 31-39.
462. RINFRET, Fernand (15 juin 1909). « Le centenaire de Garneau : 15 juin 1809-1909 », *Le Canada* (Montréal), vol. VII, n° 60, p. 4.
463. RINFRET, Fernand (26 juin 1909). « Le centenaire de Garneau : 15 juin 1809-1909 », *Le Passe-Temps* (Montréal), vol. XV, n° 372, p. 285-286.

464. ROBERT, Lucie (1998). «François-Xavier Garneau, sa vie, ses œuvres... et ses biographes », dans GALLICHAN, Gilles, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Montréal, Nota Bene, p. 307-330.
465. ROBITAILLE, Georges (mai 1924). «Garneau et Augustin Thierry », *Le Canada français* (Québec), vol. XI, n° 9, p. 653-670.
466. ROBITAILLE, Georges (mars 1925). «L'Histoire du Canada par M. Hector Garneau », *Le Canada français* (Québec), vol. XII, n° 7, p. 507-527.
467. ROBITAILLE, Georges (mai 1925). «L'Histoire du Canada par M. Hector Garneau (suite) », *Le Canada français* (Québec), vol. XII, n° 9, p. 706-724.
468. ROBITAILLE, Georges (mai 1926). «Une légende en train de disparaître », *Le Canada français* (Québec), vol. XIII, n° 9, p. 597-609.
469. ROBITAILLE, Georges (mars 1927). «Mgr de Laval et ses historiens », *Le Canada français* (Québec), vol. XIV, n° 7, p. 449-464.
470. ROBITAILLE, Georges (avril 1927). «Mgr de Laval et ses historiens II », *Le Canada français* (Québec), vol. XIV, n° 8, p. 532-541.
471. ROBITAILLE, Georges (1929). *Études sur Garneau : Critique historique*, Québec, Librairie d'Action canadienne-française, 253 p.
472. ROBITAILLE, Georges (1945). «L'œuvre de Garneau et la critique de son temps », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 129-142.
473. ROUSSEAU, Edmond (1888). *Les Exploits d'Iberville*, Québec, C. Darveau, 254 p.
474. ROY, Camille (juin 1904). «L'abbé Casgrain », *La Nouvelle-France : Revue des intérêts religieux et nationaux du Canada français* (Québec), Tome III, n° 6, p. 257-276.
475. ROY, Camille (décembre 1904). «La Nationalisation de la littérature canadienne », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. III, n° 4, p. 116-123.
476. ROY, Camille (1907). *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec, Imprimerie de L'Action sociale, 81 p.
477. ROY, Camille (1907a). *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 376 p.
478. ROY, Camille (1909). *Nos origines littéraires*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 354 p.

479. ROY, Camille (1913). *L'abbé Henri-Raymond Casgrain : La formation de son esprit ; l'historien ; le poète et le critique littéraire*, Montréal, Librairie Beauchemin Léger, 141 p.
480. ROY, Camille (1914). *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale Ltée, 390 p.
481. ROY, Camille (1918). *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec, Imprimerie de L'Action sociale Ltée, 120 p.
482. ROY, Camille (1935). *Historiens de chez nous*, Montréal, Éditions Beauchemin, 190 p.
483. ROY, Joseph-Edmond (J.-Edmond) (1897). *Histoire de la seigneurie de Lauzon, premier volume*, Lévis, Mercier et Cie, 495-LXXXVI p.
484. ROY, Joseph-Edmond (J.-Edmond) (1897). *Nicolas Le Roy et ses descendants : Notes pour servir à l'histoire de la famille Le Roy*, Québec, Imprimerie générale A. Côté et Cie, 254 p.
485. ROY, Joseph-Edmond (J.-Edmond) (1901). *Histoire du notariat au Canada : Depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, Lévis, imprimé à la Revue du notariat, troisième volume, 483 p.
486. RUDIN, Ronald (1998). *Faire de l'histoire au Québec*, Québec, Septentrion, 280 p.
487. SAINT-JACQUES, Denis et Maurice LEMIRE (dir) (2005). *La Vie littéraire au Québec, tome 5 (1895-1918) : sois fidèle à ta Laurentie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 680 p.
488. SAINT-JACQUES, Denis et Lucie ROBERT (dir) (2010). *La Vie littéraire au Québec, tome 6 (1919-1933) : le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Presses de l'Université Laval, 748 p.
489. SAINT-MARTIN, Louis-Ph. (décembre 1954). « L'Histoire du Canada de F.-X. Garneau et la critique », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Montréal), vol. 8, n° 3, p. 380-394.
490. SAUNDERS, R. M. (1943). « History and French-Canadian Survival », *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, vol. 22, n° 1, p. 25-34.
491. SAVARD, Pierre (1966). « François-Xavier Garneau », dans Laurier L. LAPIERRE (éditeurs). *French-Canadian thinkers of the nineteenth and twentieth centuries*, Montréal, McGill University Press, p. 22-40.

492. SAVARD, Pierre (mars 1975). « Les rééditions de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau devant la critique, 1913-1946 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Montréal), vol. 28, n° 4, p. 539-553.
493. SAVARD, Pierre et Paul WYCZYNSKI (1977). « Garneau, François-Xavier » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 9. Consulté dans Internet le 4 novembre 2018 : http://www.biographi.ca/fr/bio/garneau_francois_xavier_9F.html.
494. SAVARD, Pierre et Wyczynski, Paul (1977a). *François-Xavier Garneau 1809-1866*, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, 80 p.
495. SAVARD, Pierre (1980). « *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses œuvres*, essai de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau », dans LEMIRE, Maurice (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1 : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 286-287.
496. SAVARD, Pierre et Paul WYCZYNSKI (1980). « *Histoire du Canada depuis sa découverte à nos jours* de François-Xavier Garneau » dans LEMIRE, Maurice (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1 : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 347-357.
497. SAVARD, Pierre (hiver-printemps 1984). « François-Xavier Garneau et l'historien français Henri Martin », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (Montréal), n° 7, p. 11-19.
498. SAVARD, Pierre (1993). « Gustave Lanctot et la Société Royale du Canada », *Les Cahiers des dix*, n° 48, p.225–254.
499. SAX, Pierre-Télesphore [T. P. S.] (21 novembre 1845). « *Histoire du Canada* par F.-X. Garneau. Tome 1er », *Le Canadien* (Québec), vol. XV, N° 92, p. 2-3.
500. SELLIER, Philippe (1970). *Le Mythe du héros*, Paris, Bordas, 207 p.
501. SHEA, John Gilmary (1855), « Canada and her historians », *The Metropolitan* (Baltimore), vol. III, p. 82-86 et 142-147.
502. SHEA, John Gilmary (Jean Gilmarie) (8 mai 1855). « Le Canada et ses historiens », *Le Journal de Québec* (Québec), 13^e année, n° 54, p.1.
503. SHEA, John Gilmary (Jean Gilmarie) (5 juin 1855). « Le Canada et ses historiens, deuxième article », *Le Journal de Québec* (Québec), 13^e année, n° 65, p.1.
504. SIEGFRIED, André (29 juillet 1913). « “L'Histoire du Canada”, de Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. IV, n° 175, p. 1-2.
505. SMITH, Harry Douglas (juillet 1947). *L'influence d'Augustin Thierry sur François-Xavier Garneau*, thèse présentée à la Faculté des lettres, Université Laval, 161 p.

506. SŒUR PAUL-DU-SAUVEUR (1966). « Métaphore et comparaison dans l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau », dans WYCZYNSKI, Paul (dir.). *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 169-199.
507. SŒUR SAINT-FABIEN (Anonyme) *Lecture à haute voix* (1898). Montréal, Librairie Beauchemin, 356 p.
508. SŒURS DE SAINTE-ANNE (1925). *Précis d'histoire des littératures française, canadienne-française, étrangères et anciennes*, Lachine, Procure des missions des Sœurs de Ste-Anne, 478 p.
509. STORY, Norah (1967). *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto-London-New York, Oxford University Press, 935 p.
510. SULTE, Benjamin (16 février 1866). « À la mémoire de F. X. Garneau ». *Le Canadien* (Québec), 35^e année, n° 133, p. 1.
511. SULTE, Benjamin (1882). *Histoire des Canadiens-français 1608-1880, tome I* Montréal, Wilson et Cie éditeurs, 160 p.
512. SULTE, Benjamin (12 décembre 1883). « Garneau historien ». *La Minerve* (Montréal), 56^e année, n° 92, p. 2.
513. SULTE, Benjamin (1884). *Histoire des Canadiens-français (1608-1880), tome VIII*, Montréal, Société de publication historique du Canada, 160 p.
514. SYLVESTRE, Guy (1959). « François-Xavier Garneau » dans Robert L. MACDOUGALL. *Our Living Traditions : Second and Third Series*, Toronto, published in association with Carleton University by University of Toronto Press, p. 170-184.
515. SYLVESTRE, Guy (1964). *Panorama des lettres canadiennes françaises*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 75 p.
516. TACHÉ, Joseph-Charles (3 août 1857). « Un reproche », *Le Courrier du Canada* (Québec), 1^{ère} année, n° 149, p. 2.
517. TARDIVEL, Jules-Paul (J.-P.) (20 août 1898). « Un calomniateur du clergé : Questions d'histoire », *La Vérité* (Québec), 18^e année, n° 4, p. 2-3.
518. THIBAUT, Norbert (1^{er} juin 1866). « Tribut de reconnaissance à notre historien national », *Le Courrier du Canada* (Québec), 10^e année, n° 51, p. 3.
519. TOUGAS, Gérard (1960). *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 286 p.

520. TOUSIGNANT, Pierre (décembre 1978). « Groulx et l'histoire : Interrogations sur le passé en vue d'une direction d'avenir », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (Montréal), vol. 32, n° 3, p. 347-356.
521. TREMBLAY, Victor-Laurent (1994). « Sens du mythe et approches littéraires », dans ZUPANCIC, Metka (dir.), *Mythes dans la littérature contemporaine d'expression française*, Ottawa, Le Nordir, p. 133-145. Consulté dans Internet le 4 novembre 2018 : <https://web.archive.org/web/20071005061249/http://info.wlu.ca/~wwwml/tremblay/texte2.htm#n10>.
522. TRUDEL, Marcel (1945). *L'Influence de Voltaire au Canada, tome I : de 1760 à 1850*, Montréal, Fides, 221 p.
523. TRUDEL, Marcel (4 au 9 avril 1966). « Garneau : Un siècle après », *La Seigneurie* (Boucherville), vol. 2, n° 14, p. 8-9 et 20.
524. TURCOTTE, Louis-Philippe (1871). *Le Canada sous l'Union*, Québec, Imprimerie du « Canadien », 225 p.
525. TURCOTTE, Louis-Philippe (1872). *Le Canada sous l'Union, parties 2, 3 et 4*, Québec, Imprimerie du « Canadien », 617 p.
526. UN CATHOLIQUE (13 avril 1850). « Histoire du Canada par M. Garneau », *Le Journal de Québec* (Québec), 8^e année, n° 55, p. 2.
527. UN CULTIVATEUR (30 avril 1853). « Chronique par un cultivateur de la rivière Chaudière – Deuxième article », *Le Journal de Québec* (Québec), 11^e année, n° 50, p. 2.
528. UN PROFESSEUR D'HISTOIRE (13 septembre 1913). « Quelques remarques sur l'« Histoire du Canada » de François-Xavier Garneau », *La Vérité* (Québec), 33^e année, n° 8, p. 62-63.
529. UN ULTRAMONTAIN (20 avril 1850). « Histoire du Canada par M. Garneau – premier article », *Le Journal de Québec* (Québec), 8^e année, n° 58, p. 1-2.
530. UN ULTRAMONTAIN (23 avril 1850). « Histoire du Canada par M. Garneau – second article », *Le Journal de Québec* (Québec), 8^e année, n° 59, p. 1.
531. UN ULTRAMONTAIN (27 avril 1850). « Histoire du Canada par M. Garneau – troisième article », *Le Journal de Québec* (Québec), 8^e année, n° 61, p. 2.
532. UN ULTRAMONTAIN (14 mai 1850). « Histoire du Canada par M. Garneau – quatrième article », *Le Journal de Québec* (Québec), 8^e année, n° 67, p. 1-2.
533. UN ULTRAMONTAIN (16 mai 1850). « Histoire du Canada par M. Garneau – cinquième article », *Le Journal de Québec* (Québec), 8^e année, n° 68, p. 1-2.

534. VAN RUTTEN, Pierre-M. (avril-juin 1972). « Le paradoxe du style de François-Xavier Garneau », *Revue de l'Université d'Ottawa* (Ottawa), vol. 42, n° 2, p. 294-312.
535. VEYNE, Paul (1971). *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, version électronique EPUB (sans pagination fixe).
536. VILLENEUVE, J.M. Rodrigue (23 septembre 1944). « "L'Histoire du Canada" de Garneau », *Le Devoir* (Montréal), vol. XXXV, n° 220, p. 8.
537. WADE, Mason (1955). *The French Canadians 1760-1945*. New York, The Macmillan Company, 1136 p.
538. WEINMANN, Heinz (1987). *Du Canada au Québec : Généalogie d'une histoire*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 487 p.
539. WOERTER, Frédérique (janvier-juin 2005). « Aux origines de la notion rhétorique d'éthos », *Revue des Études Grecques*, n° 118, p. 79-116.
540. WYCZYNSKI, Paul (1964). « Histoire et critique littéraires au Canada français », *Recherches sociographiques* (Québec), vol. 5, n° 1-2, p. 11-69.
541. WYCZYNSKI, Paul (1966). « F.-X. Garneau et la relation de voyage », dans WYCZYNSKI, Paul (dir.). *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 65-128.
542. WYCZYNSKI, Paul (1968). *François-Xavier Garneau : Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 375 p.
543. WYCZYNSKI, Paul (1979). « François-Xavier Garneau : Aspects bibliographiques », *Papers of the Bibliographical Society of Canada* (Toronto), vol. 18, n° 1, p. 55-77.
544. WYCZYNSKI, Paul (1980). « Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833, de François-Xavier Garneau » dans LEMIRE, Maurice (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome I : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 779-782.
545. WYCZYNSKI, Paul (1980a). « Poésies, d'Alfred Garneau » dans LEMIRE, Maurice (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome I : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 598-603.
546. YON, Armand (1945). « François-Xavier Garneau : l'homme », dans *Le Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal (23-27 avril 1945)*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 93-111.

547. ZBIERANSKA, Krystyna (juin 1941). « Une page du passé canadien et polonais : F.-X. Garneau, ami de la cause polonaise », *Le Canada français* (Québec), vol. XXVIII, n° 10, p. 1069-1076.
548. ZIDLER, Gustave (juillet-août 1912). « *Vers le Passé*. Poème lu le 25 juin », *Bulletin du parler français au Canada* (Québec), vol. X, n° 9 et 10, p. 335-341.